
U d'/of OTTAWA
39003002543964



CHAMPFLEURY

LA MASCARADE

DE LA

VIE PARISIENNE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cᵉ, ÉDITEURS

1860

LA MASCARADE

DE LA

VIE PARISIENNE

OUVRAGES DE M. CHAMPFLEURY

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

CHAMPFLEURY

LA MASCARADE

DE LA

VIE PARISIENNE

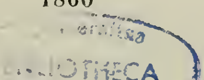
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1860



LA MASCARADE

DE LA

VIE PARISIENNE

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON ROUGE DES BORDS DE LA BIEVRE

A une portée de fusil de la barrière de Fontainebleau, on rencontre la rue du Bel-Air, presque exclusivement habitée par des blanchisseuses dont l'industrie s'exerce là plus facilement qu'ailleurs par le voisinage de la Bièvre qui baigne le derrière des maisons.

Cette petite rivière est certainement, eu égard à ses forces, une des plus actives de France; enfermée dans un lit étroit, coulant avec une apparence de paresse, elle ne dessert pas moins d'une dizaine d'industries différentes. La Bièvre, qui n'a jamais été chantée, attend un poëte populaire qui ne craigne pas l'apprêt des peausseries, la fabrique des mottes, l'odeur des tanneries, des teintureries et des diverses autres industries particulières au douzième arrondissement, le plus pauvre de Paris.

Qui chercherait à suivre le cours de la Bièvre connaîtrait une bonne moitié du faubourg Saint-Marceau et ne s'étonnerait plus de cette eau huileuse et bleuâtre, pleine de torpeur, qui s'est salie et

graissée en circulant dans les petites rues, derrière les teintureries et qui ne reprend un peu de tranquillité au sortir de la barrière que pour retomber sous la domination d'autres industries.

Dans Paris, la Bièvre, épouse des tanneurs, les quitte tout à coup pour se jeter dans les bras des blanchisseurs. Pendant deux lieues hors de la barrière, la Bièvre appartient tout entière aux blanchisseurs, et apporte à ses nouveaux maîtres les traces non équivoques de ses relations avec les tanneurs ; mais comme elle se prête complaisamment aux travaux les plus rudes, qu'elle ne craint pas le battoir, et que jamais on ne l'a entendu se plaindre de l'ouvrage le plus énorme, la Bièvre vit en bonne intelligence avec les blanchisseurs.

La rue du Bel-Air débouche en pleine campagne, coupée par les fortifications, mais la Bièvre n'est pas encore libre : elle passe sous un pont dressé exprès pour elle, va se jeter dans une avenue de vieux saules et le promeneur qui voudrait la suivre verrait sa course tout à coup interrompue par une haie qui entoure des jardinages.

En face de ces jardinages se trouve la *Maison-Rouge*, ainsi nommée à cause de sa couleur vermillonnée, étendue jadis sur le plâtre de la muraille, mais que la pluie, la poussière, l'humidité ont couverte de teintes violacées, tristes et sales, en harmonie avec les lézardements extérieurs de la bâtisse.

La Maison-Rouge est la seule construction en face de la Bièvre : ses voisins sont de vieux saules tordus, crevassés, dont la vitalité subsiste dans quelques brindilles vertes se mirant mélancoliquement dans l'eau noire.

En mil huit cent quarante et un, demeurait à la Maison-Rouge un apprêteur de pelleteries, nommé Couturier, dont la réelle industrie, si elle avait été connue des portières de Paris, l'eût conduit à entendre son nom entouré d'un concert de malédictions sans cesse renaissantes.

A toute heure de la journée des plaintes, des larmes, des sanglots, des imprécations, partaient des loges de concierges, des appartements de célibataires, des logements de vieilles filles, des menaces de vengeance, des accusations en police correctionnelle qui étaient dues à l'industrie de Couturier et qui ne troublaient jamais son sommeil.

Couturier était un bourreau et ses aides demeuraient rue Mouffetard, au numéro 25. Ni ce bourreau ni ses aides n'avaient de remords des immenses douleurs qu'ils accumulaient au sein de la capitale.

A la tombée de la nuit arrivaient mystérieusement à la Maison-Rouge des hommes seuls, un sac sur l'épaule, d'où sortaient quelquefois certains gémissements étouffés, et ils entraient avec précaution, dans la crainte d'être surpris.

Ces meurtriers effrontés (il faut dire tout de suite leur profession) n'étaient autres que des chiffonniers dressés à l'assassinat des chiens et des chats de Paris, que Couturier apprêtait ensuite.

Il n'entrait pas moins de dix-sept à dix-neuf cents chats par an à la Maison-Rouge : le nombre des chiens, sans atteindre un chiffre si élevé, n'en était pas moins regrettable.

Les Parisiens, qui croient depuis longtemps aux vieilles plaisanteries des *lapins de gouttières*, prétendant que les restaurateurs du dehors des barrières ne donnent à leurs consommateurs affamés que du chat à la place de lapin, se trompent en ceci comme en beaucoup d'autres matières.

Les chats disparus ont peu de rapport avec la marmite et reparaissent dans la civilisation rarement sous la forme de gibelottes.

L'industrie de Couturier va le démontrer. Les modernes alchimistes de nos jours qui ont découvert mieux que l'or, c'est-à-dire la transformation de tout produit, inutile en apparence, ont fait jouer au chat mort un rôle immense dans la pelleterie.

Tout chat mort, maigre ou gras (qu'il ait fréquenté les gouttières, en y dépensant la majeure partie de ses forces, ou qu'il ait amassé une lourde graisse sous le lit de plume d'une vieille fille), rend d'immenses services à l'industrie.

Sa peau, apprêtée convenablement, est revendue six fois plus cher qu'elle n'a coûté, aux fabricants de joujoux, aux fourreurs qui en font des manchons, et aux chapeliers qui en couvrent des casquettes.

Ainsi, il peut arriver qu'une portière qui a perdu son chat, le rachète sous forme d'un petit lapin, sorti des ateliers des fabricants de jouets. Une bourgeoise, qui ne se connaît pas absolument en martre, a peut-être réchauffé ses mains dans le manchon-chat dont elle a longtemps pleuré la perte. En lisant ces lignes, plus d'un célibataire jettera un coup d'œil sur sa casquette en poil de lapin, craignant de porter sur la tête la dépouille de son matou qu'il a cru égaré par les passions.

Qu'il soit joujou, manchon ou casquette, le chat mort n'a pas encore terminé ses métamorphoses. Ses os servent à faire du noir ani-

mal. Sa graisse est employée par les émailleurs et fabricants d'yeux d'émail; enfin la chair est enterrée dans un trou où elle se corrompt et donne naissance à des asticots qui se vendent aux pêcheurs à la ligne.

Telle était l'industrie entreprise par Couturier qui (l'historien rougit de l'avouer) ne payait ces animaux si utiles que trois sous pièce.

Une dizaine de chiffonniers avaient été détournés de leur pacifique métier pour tremper dans l'assassinat des chats de Paris et en tirer un mince salaire; mais Couturier ne reculait pas devant le sacrifice d'une bouteille de vin cachetée, quand le commerce allait à son gré. Et les étrangleurs du faubourg Saint-Marceau qui rôdent dans tous les quartiers de Paris, une lanterne sourde à la main, un crochet de l'autre, assénant un coup de crochet sur le crâne des chats vagabonds pour terminer par le coup de pouce de la fin, ces étrangleurs à trois sous par tête, parlent encore de la générosité de Couturier.

Il avait une fille charmante, Claire, qui l'aidait dans ses travaux. A seize ans, Claire pouvait en paraître vingt : la vie en plein air, les courses vagabondes sur le bord de la rivière, la figure brunie par le soleil, l'insouciance dans la toilette lui donnaient une sorte de résolution dans les traits et la démarche qui trompait au premier abord.

Élevée comme tous les enfants pauvres de Paris dans la misère et les privations, Claire regardait fixement en face, sans s'étonner ni sourciller, et aurait paru peut-être pleine d'effronterie à un étranger qui ne connaît pas la nature parisienne.

Claire était plutôt timide qu'audacieuse malgré son entourage, la rudesse de son métier et les phases par lesquelles elle avait passé.

A sept ans, Claire portait en gage au mont-de-piété les hardes de son père, et bien souvent elle avait entendu de méprisantes paroles de l'estimateur pour les objets qu'elle lui soumettait.

Il n'y a guère d'éducation pour former ainsi les enfants, car à sept ans Claire connaissait l'usage de l'argent et comment on ne mange pas sans argent. Elle en contracta une certaine mélancolie qui donna de la délicatesse à ses traits et à son regard, quoi qu'elle fît par la suite.

L'occupation de Claire à la Maison-Rouge consistait à dépouiller les chats, c'est-à-dire à enlever la peau, qui se sépare facilement des chairs, laissant voir à la surface opposée du pelage un ton bleuâtre couleur d'opale.

C'est ce qu'on appelle chez les apprêteurs *faire le chat.*

A ce métier, qui demande beaucoup plus de précautions et de temps qu'un lapin à dépouiller, Claire était d'une habileté qu'un mot d'elle à un curieux pourra faire connaître :

— Quand ça me dit, je vais vite.

Alors elle travaillait avec ardeur, et les chiffonniers l'aimaient pour l'agilité qu'elle mettait à sa besogne. Un autre apprêteur existait aux environs dont la femme traitait avec les voleurs de chats ; elle ne reculait même pas à hausser la prime par tête de chat pour faire concurrence à Couturier, mais les chiffonniers n'aimaient pas cette apprêteuse pleine de dédain, qui, disaient-ils, « avait l'air de prendre les chats avec des pincettes ; » au contraire, Claire, rieuse, savait payer d'un joli regard ceux qui apportaient de la *marchandise* à son père, et chacun faisait son éloge.

Claire n'était pas paresseuse, mais son imagination était quelquefois portée ailleurs, non loin de là, vers le bal des Barreaux-Verts, au Petit-Gentilly, où ses regards suivaient avec complaisance le fils d'une riche maîtresse blanchisseuse de la rue du Bel-Air ; et elle soupirait d'autant plus après le bal des Barreaux-Verts, que son père, de ce côté, était inflexible. Appelé par sa profession à vivre avec les gens du faubourg Saint-Marceau, l'apprêteur s'était formé une sorte de morale produite par le spectacle des jeunes filles entraînées trop souvent à la débauche par la misère.

Couturier avait interdit à Claire le bal des Barreaux-Verts, à moins qu'elle ne fût en sa compagnie; mais, le dimanche et le lundi, l'apprêteur passait sa soirée au cabaret, préférant le cliquetis des verres aux accords du violon et du cornet. Claire, résignée, restait à la maison, dans une petite chambre proprette au-dessus du rez-de-chaussée, dont on n'aurait pu soupçonner la gentillesse, en voyant l'extérieur délabré de la Maison-Rouge.

Claire souffrait d'autant plus que son père, sans s'en douter, l'avait poussée vers une certaine coquetterie, en lui laissant la vente des asticots pour ses petits profits.

Le boisseau d'asticots se vend quatre sous aux marchands d'ustensiles de pêche du quai de la Ferraille; mais qu'une jeune fille est habile à se procurer de jolies choses pour quatre sous! Du quai de la Ferraille, Claire ne faisait qu'une course au Marché-aux-Veaux,

et elle en revenait avec un joli bonnet de fantaisie qu'on eût admiré si on n'en avait pas connu le prix.

Ce joli bonnet coûtait trois sous !

Comment un joli bonnet n'était-il vendu que trois sous, et comment avait-il pu être confectionné pour cette modeste somme, c'est ce qui serait trop long à expliquer? Cependant, pour rester dans le domaine du réel, il est bon de dire que le joli bonnet avait été perché sur plus d'une jolie tête, et que, dans ses dernières phases, lancé par-dessus plus d'un moulin, et recueilli par les revendeuses du Marché-aux-Veaux, dont les frais ne sont pas considérables, ce joli bonnet, vendu trois sous, représentait les trois quarts de la location de la boutique.

Au Marché-aux-Veaux, le terrain loué par la ville de Paris se paye à raison de quatre sous le mètre carré : les marchandes de bonnets et de rubans savent se contenter d'un mètre carré en plein air. C'était dans ce magasin de modes que se fournissait habituellement Claire ; avec un sou de rubans et de fleurs, elle avait de quoi garnir deux bonnets, et elle revenait à la Maison-Rouge plus leste qu'un oiseau, plus rouge qu'une cerise, tant le plaisir de son acquisition lui faisait hâter le pas.

En deux bonds elle franchissait les quatre marches qui la séparaient de sa chambre, et elle entrait dans une sorte de mansarde allongée, où se voyaient un lit de sangle dans un coin, un grand morceau de glace acheté également au Marché-aux-Veaux, quelques pots de fleurs à la fenêtre et deux gravures coloriées au mur. Si Couturier avait pu voir quelles jolies mines Claire faisait devant son miroir, les mille poses diverses qu'elle imprimait à son bonnet, il eût frémi de la coquetterie que peut développer la vente d'un boisseau d'asticots ; mais, occupé dans la grande chambre aux chats à spéculer sur le meilleur parti à tirer des nombreux cadavres suspendus sur des ficelles, l'apprêteur ne s'inquiétait guère de cette coquetterie naissante.

Claire devenait coquette depuis que son père lui avait interdit l'entrée du bal des Barreaux-Verts, depuis surtout qu'elle ne fréquentait plus la maison de Mme Matussière, la riche blanchisseuse. Accoudée à sa fenêtre, elle regardait couler l'eau bourbeuse de la Bièvre, qui lui semblait plus brillante que du cristal. De tout temps, Claire avait couru le long des bords de cette Bièvre capricieuse, qui brus-

quement entre dans une maison et en ressort plus loin pour se cacher dans les grands peupliers verts.

Si la Bièvre est noire, les bords en sont charmants, d'une fertilité et d'une fraîcheur à rappeler les prairies vertes de la Normandie. Les Parisiens, qui gâtent leurs environs en essayant de les embellir, ne soupçonnent guère quelles tranquilles verdures entourent les bords de la Bièvre ; mais les enfants du faubourg Saint-Marceau connaissent tous les méandres de leur petite rivière et l'aiment.

Combien de journées y avait passées Claire en compagnie de son ami Auguste, le fils de la blanchisseuse, et à quelles fantaisies et jolis caprices ne s'y étaient-ils pas livrés! Les peupliers et les saules sont les seuls maîtres des bords : le peuplier dresse sa tête vers le ciel et se plaît dans cette belle attitude fière et simple ; mais le saule rabougri se penche comme un vieux savant sur son livre. Les enfants préfèrent les saules. Claire et Auguste ne les quittaient pas, trouvant que ces arbres moroses en apparence se prêtaient à tous leurs jeux. Il était permis de se cacher entièrement dans leurs troncs, qui sont autant de cachettes organisées pour les enfants. Les trous naturels des nœuds permettent de voir arriver l'ennemi. Par leur pente, il était facile de grimper en dedans de l'arbre et d'arriver jusqu'au sommet le plus élevé où les tiges verdoyantes forment une sorte de petit jardinet.

Quelquefois un vieux saule d'en face, qui a l'air de saluer son voisin, permettait de gagner la rive opposée. C'étaient alors des cris joyeux d'enfants qui animaient les bords de la rivière noire, et Claire y avait passé douze ans librement, en plein soleil, à l'école de la nature, sans se douter qu'il existât des écoles où on apprenait à lire. Du côté de l'instruction elle n'était savante qu'à compter les chats qu'elle recevait en l'absence de son père, et qu'elle payait aux chiffonniers ; mais elle n'avait jamais ouvert un livre et elle savait à peine s'il en existait. Le peu d'instruction apportée par la civilisation lui venait de son oncle Topino, chiffonnier du faubourg Saint-Marceau. qui lui, au contraire, regardait comme journée mal employée celle où il n'avait pas déchiffré quelque imprimé.

Mais tout ce qui entourait Claire lui parlait peut-être plus vivement : le soleil, l'air, le petit jour, le crépuscule, la rivière. On dit que les aveugles gagnent en délicatesse du côté de l'ouïe et du toucher ce qui leur manque du côté de la vue, il en est de même pour

les gens qui ne savent ni lire ni écrire. Claire connaissait le temps comme un berger, et souvent quand le ciel était incertain et devait amener de l'orage la nuit, elle annonçait les tempêtes aux chiffonniers qui venaient à la Maison-Rouge, et les détournait d'aller se faire *tremper* dans Paris en chiffonnant.

Depuis quelque temps le caractère de Claire changeait et son père ne le remarquait pas : de légère, vive et rieuse qu'elle était, l'enfant devenue jeune fille tournait à une sorte de mélancolie. Froissée de l'accueil que lui avait fait la mère d'Auguste, Claire comprenait la distance qui sépare un petit apprêteur de pelleterie d'une riche blanchisseuse de la rue du Bel-Air : après avoir regardé cette maison comme la sienne pendant quinze ans, après avoir été choyée et fêtée par la maîtresse et ses ouvrières si longtemps, il était dur d'y trouver des regards froids, un ton hautain, un air de protection qui donnaient envie de pleurer à Claire.

La maison de la rue du Bel-Air, elle la connaissait à fond comme la sienne propre : du grenier à la cave, il n'était pas un coin dans lequel elle n'eût joué avec le fils de la blanchisseuse et quelques enfants du quartier. Pendant dix ans elle s'était assise au moins une fois par semaine à la table de la blanchisseuse, et elle s'était presque habituée à la regarder comme sa mère. En regardant la Bièvre qui coule devant la Maison-Rouge, Claire pensait au petit bras de la rivière qui donne derrière la maison de la blanchisseuse, où on arrive par huit marches escarpées, taillées dans un joli jardin plein de roses. Chez la blanchisseuse, la Bièvre avait un caractère tout particulier ; les propos des lessiveuses et leurs battoirs sans cesse en mouvement donnaient une apparence de vie au bras de la rivière : des massifs de roses sauvages faisaient une sorte d'abri naturel aux laveuses accroupies. Le mouvement perpétuel des blanchisseuses, leurs gais propos, les fleurs du jardin, la charrette toujours attelée formaient un tableau que Claire ne pouvait s'empêcher de comparer à l'isolement où elle vivait maintenant dans sa mansarde.

Elle resta ainsi jusqu'à la nuit à sa fenêtre, regardant d'un œil distrait la verdure des saules et des peupliers, et elle y serait restée longtemps encore lorsqu'elle entendit un bruit de pas qui la fit tressaillir. Ce n'était pas son père. Couturier avait annoncé qu'il allait à Paris reporter des commandes et qu'il ne reviendrait que tard.

— Père Couturier, cria une voix à la porte.

— C'est toi, Auguste, dit Claire, que son émotion avait rejetée au dedans de sa chambre.

— Ouvre-moi, Claire.

D'un bond la jeune fille fut au bas de l'escalier.

— On ne te voit plus chez nous, dit Auguste.

— J'ai eu beaucoup d'ouvrage, répondit Claire en rougissant.

— Quand est-ce viens-tu aux Barreaux-Verts, Claire?

— Tu sais bien que mon père ne veut pas.

— Il y en a d'autres qui ne veulent pas et qui s'amusent sans permission. Dimanche dernier j'ai fait le quadrille avec une petite femme de chambre du quartier du Jardin-des-Plantes, qui était jolie .. Ah! et qui va au bal sans demander la permission à ses maîtres.

— Tu ne quittes plus le bal, Auguste, et cependant tu m'avais promis...

— Si tu savais combien nous avons dansé de fois avec cette petite femme de chambre...

— Tu ne l'as donc pas quittée de la soirée?

— Elle danse si bien... C'est un plaisir...

— Ah! elle danse bien, dit Claire en soupirant... Quel malheur que je ne sache pas danser!

— Si tu voulais venir, je t'apprendrais vite... Il n'y a qu'à se laisser aller à la musique...

— Oui, mais mon père?

— Ton père s'amuse et il ne veut pas que les autres fassent comme lui... Il va bien au cabaret.

— Deux fois par semaine seulement; si je voulais, j'irais avec lui.

— Qu'est-ce que tu ferais au cabaret? c'est bon pour un homme; tandis que la place d'une fille est au bal... Eh bien, puisque ton père va au cabaret, tu as le droit d'aller danser.

Claire ne répondit pas, trouvant cette argumentation logique.

— Si tu savais, continua Auguste, quel plaisir on a aux Barreaux-Verts... La dernière fois on a dansé la danse de l'ours.

— La danse de l'ours?

— Il n'y a rien de plus drôle... Les musiciens font un tapage d'enfer: les uns soufflent dans de grands cornets de papier, les

autres dans des porte-voix de fer-blanc, ce qui n'empêche pas la clarinette, les violons d'aller toujours leur train... Ça réveillerait un mort.

— Oh! que je voudrais voir cela! s'écria Claire.

— Il ne faut pas regarder, il faut danser.

— Je ne sais pas.

— Tiens, dit Auguste, je vais te montrer.

Et il se mit à siffler la danse de l'ours qui est une imitation de la sauvage mélodie du fifre et du tambour avec laquelle les montreurs d'animaux les font danser sur les places publiques. De temps en temps Auguste interrompait son sifflet pour imiter le brutal *hou-hou* de l'orchestre. Claire s'intéressait beaucoup à cette musique.

— Laisse-moi te montrer, dit le jeune homme en prenant Claire dans ses bras, je vais t'apprendre.

Tout en dansant, en sifflant, il fit faire quelques tours de galop à Claire qui s'appuyait émue sur le bras de son ami d'enfance, lorsque tout à coup on entendit une voix.

— Qu'est-ce que tu fais là, Claire?

— Père, dit-elle en se détachant brusquement des étreintes d'Auguste.

— Je donne une leçon de danse à Claire, dit le fils de la blanchisseuse.

— Va donner des leçons de danse aux ouvrières de ta mère, dit Couturier... Je n'ai pas besoin de toi ici.

— Ah! père Couturier, vous n'êtes pas aimable ce soir!

— C'est bon, file chez toi et laisse ma fille tranquille!

Claire se tenait dans un coin et n'osait lever la tête.

— Que je vous y reprenne encore, dit l'apprêteur.

— On ne peut donc pas s'amuser un moment? dit Auguste.

— Non, je n'aime pas qu'on danse quand je suis dehors, et même quand j'y suis.

— Dans le temps vous ne disiez pas ça, quand je ne quittais pas Claire de la journée.

— Aujourd'hui n'est pas hier et demain ne sera pas aujourd'hui... Souviens-toi de ça, Auguste.

— Pourquoi?

— Je veux dire que dorénavant je te défends de venir ici quand je n'y suis pas.

— Vous me mettez à la porte, père Couturier, ce n'est pas poli.

— Je ne te renvoie pas ; seulement, je t'engage à ne pas venir pendant mon absence.

— J'ai donc commis un crime pour avoir montré à Claire la danse de l'ours?...

— Auguste, écoute-moi bien, j'en ai assez de tes visites, elles me déplaisent... Ma fille est grande, c'est une femme maintenant, vous ne pouvez plus jouer ensemble comme autrefois. Tu n'aurais pas d'occupation que Claire a la sienne. Tu lui mets dans la tête des choses auxquelles elle ne doit pas penser. Je ne veux pas que Claire aille rouler dans vos bals, c'est bon pour un garçon, mais les filles doivent rester à la maison.

— Vous devenez dur, père Couturier !

— Je ne t'empêche pas de temps en temps de venir nous dire bonjour... Tu n'es pas un mauvais garçon, à ce que je crois... Le dimanche, viens boire une bouteille avec nous, si le cœur t'en dit, tu seras toujours le bienvenu ; mais dans la semaine, plus de distractions, c'est fini. Claire a de l'ouvrage et je n'entends pas qu'elle se mette la danse en tête.

— Dites que vous n'êtes pas de bonne humeur aujourd'hui, père Couturier.

— Eh bien, oui, je suis contrarié.

Claire vint vers son père et lui demanda ce qu'il avait.

— Voilà, dit-il, qu'on me demande partout des angoras, et je n'en ai pas à leur fournir. Les marchands de joujous se figurent qu'on a des angoras comme on veut, et il ne me vient pas un angora contre cinq chats ordinaires. L'angora ne sort pas des maisons ; il n'aime pas à rôder, cet animal-là, c'est un chat de gens riches. Mes chiffonniers ne peuvent pourtant pas s'introduire dans les appartements pour me rapporter des angoras. Ah ! je payerai bien dix sous pièce par tête d'angora !

— Pourquoi vos marchands veulent-ils des angoras ! demanda le fils de la blanchisseuse, qui ne demandait qu'un prétexte pour rester.

— Est-ce que tu penses à te faire apprêteur ? dit brusquement Couturier.

— C'est à cause de son poil long, reprit Claire.

— Les fabricants ne savent ce qu'ils veulent, continua Couturier ;

il y a un an, ils disaient que les poils d'angoras tombaient, qu'ils n'avaient pas assez de force dans la racine... Je leur ai donné des chats de gouttières; effectivement ils sont meilleurs... Maintenant, ils ont la toquade des angoras... on n'est jamais tranquille dans le commerce.

Le fils de la blanchisseuse, voyant à l'état de la physionomie de l'apprêteur que sa mauvaise humeur continuait, jugea à propos de prendre congé de lui en lançant à Claire un regard significatif.

— Fais bien attention, Claire, de ne plus recevoir Auguste quand je n'y serai pas, dit l'apprêteur, qui embrassa sa fille et l'envoya se coucher; mais cette nuit-là et les suivantes Claire dormit moins que d'habitude. Le bal dansait dans sa tête, et la défense de revoir Auguste faisait qu'elle y pensait perpétuellement. Il lui semblait injuste de la séparer de celui avec qui elle avait passé toute son enfance.

Les menaces de Couturier produisirent un effet contraire à ce qu'il en attendait : à force de creuser les motifs qui la séparaient d'Auguste, Claire sentit poindre en elle un nouveau sentiment vif et allangui en même temps qui la jetait dans une sorte de mélancolie non sans charme. La figure d'Auguste se présentait sans cesse devant ses yeux, et elle se complaisait à la regarder : qu'elle fût seule ou en société, toujours elle pensait à Auguste, le voyait, et son nom se trouvait sur ses lèvres, de telle sorte qu'elle avait peur de l'appeler. Le peu d'instants qu'elle avait passé à son bras, quand il voulut lui apprendre à danser, lui donnait de singuliers frissons en y songeant. Une chaleur qui partait du cœur et se répandait sur son visage, lui faisait baisser la tête de peur qu'on ne la surprît en cet état. L'abattement succédait à cette excitation quand elle se rappelait qu'Auguste lui avait dit combien il s'amusait à ce bal avec une jolie femme de chambre; alors des mouvements fébriles s'emparaient de Claire, et elle aurait voulu que le fils de la blanchisseuse fût là pour lui rendre le calme.

Quel était cet état extraordinaire? C'est ce que Claire ne pouvait savoir, quoiqu'elle interrogeât les moindres souvenirs des années passées en compagnie d'Auguste. Rien ne lui rappelait ces tourments. Alors l'herbe, les papillons, l'eau, le soleil, la verdure lui plaisaient, et elle trouvait plaisir à courir avec son ami dans les champs, mais il n'en résultait ni frissonnements, ni tristesses intérieures, ni regrets, ni soupirs. Maintenant la fille de l'apprêteur, au lieu de se

coucher immédiatement, passait un long temps à sa fenêtre, regardant la nuit et ne trouvant pas plus d'objets à distinguer dans l'espace qu'elle ne voyait clair dans ses pensées; mais ce silence la reposait mieux que sa couche, et elle serait restée sur pied toute la nuit à sa fenêtre si sa besogne n'en eût souffert le lendemain.

Un soir, Claire crut entendre à quelque distance de la Maison-Rouge un bruit de pas étouffés. Elle retint son souffle et écouta. Le bruit cessa; mais le sable cria et elle comprit que quelqu'un s'approchait. En même temps un petit sifflet se fit entendre, très-affaibli, mais pas assez pour que Claire ne reconnût l'air de danse qu'Auguste sifflait quand il vint lui donner une leçon.

— Est-ce toi, Auguste? dit-elle.

— Oui, descends.

— Je ne peux pas, mon père m'entendrait.

— J'ai à te parler.

En même temps, Auguste lança dans la chambre de Claire une corde qui tomba lourdement sur le sol en terre séchée. La jeune fille frémit de cette audace : elle craignait que son père ne se réveillât.

— Attache la corde, dit Auguste.

Claire aurait voulu empêcher Auguste de monter; mais elle se sentait à sa merci, subjuguée par cette volonté qui ne semblait pas admettre de résistance. Un chaînon était fait au bout de la corde; elle le passa dans le gros clou qui servait à fermer la fenêtre, et en un moment Auguste fut près d'elle.

— N'entre pas, lui dit-elle.

Mais déjà il avait enjambé la fenêtre.

— Que veux-tu? lui dit-elle en se reculant instinctivement.

— Te voir, puisque ton père m'a défendu de venir dans la journée.

— S'il nous entendait! s'écria-t-elle.

— N'aie pas peur, nous parlerons tout bas.

Et Auguste passa son bras autour de la taille de la jeune fille, et l'entraîna du côté de la fenêtre. Claire se laissait aller, craignant, par la moindre résistance, de réveiller son père.

— Quelle imprudence, dit-elle, s'il nous trouvait ensemble!

— C'est impossible. Aussitôt que j'entendrai ton père, je descends par la fenêtre, tu me jettes la corde et je disparais.

— C'est mal, dit Claire, bien mal.

Mais Auguste, la tenant serrée contre lui, murmurait :

— Je ne vivais plus sans te voir.

S'il eût fait clair, Auguste eut vu la rougeur poindre sur les joues de Claire.

— Maintenant, continua-t-il, je pourrai venir toutes les nuits.

— Oh ! non, Auguste, nous serions découverts à la fin, et qui sait ce qui m'arriverait. Ne reviens plus, je t'en prie...

— Alors il faut que je dise mon projet... je veux t'emmener au bal...

— Au bal, c'est impossible.

— Tu descendras par cette corde comme moi, tu laisseras la fenêtre ouverte et en accrochant la corde contre le mur, personne ne pourra s'apercevoir de ton absence.

— Ce serait bien mal, Auguste, de tromper mon père.

— Il ne faut qu'un quart d'heure pour aller d'ici aux Barreaux-Verts; avec deux heures de bal par semaine, tu en as assez pour apprendre toutes les danses... Tu verras comme tu t'amuseras...

— Si on me rencontrait !

— Personne ne te connaît dans ce bal. Vos chiffonniers n'y vont pas... Jeudi, je viendrai te chercher.

Claire lutta d'abord; mais le souvenir de la femme de chambre, les protestations d'Auguste, les sensations singulières qu'elle éprouvait en sa présence, firent qu'elle se défendit mollement du rendez-vous prochain. Quand Auguste partit, Claire jura que le lendemain elle fermerait sa fenêtre, et, qu'avec un peu de courage, elle saurait se défendre des poursuites du fils de la blanchisseuse.

Mais ce soir-là elle s'endormit le cœur content, la respiration libre et les oreilles pleines de la musique délicieuse que lui avait causée la conversation à voix basse de la soirée.

CHAPITRE II

LE BAL DE LA GUILLOTERIE

Le lendemain, qui était un samedi, Claire hésita longtemps à fermer sa fenêtre : mille sentiments contraires se croisaient dans son esprit. Elle avait presque peur d'Auguste, et elle souhaitait de le voir. La hardiesse avec laquelle il s'était introduit dans sa chambre, loin de lui déplaire, lui montrait un garçon audacieux qui ne craignait pas le danger pour se rapprocher d'elle, car si son père eût soupçonné l'escalade, Claire osait à peine penser aux conséquences de ces rendez-vous nocturnes.

Assise au milieu de sa chambre, la jeune fille n'osait plus s'accouder à sa fenêtre, elle eût paru attendre trop impatiemment Auguste. Ayant dit qu'elle la fermerait, elle ne voulut pas mentir déjà aux instincts qui lui commandaient de se défendre. Si elle fermait la croisée, Auguste pouvait venir comme la veille, siffler pour se faire reconnaître et elle ne l'entendrait pas. Le fils de la blanchisseuse n'était-il pas assez résolu pour ouvrir la fenêtre par des moyens violents? Telles étaient les pensées qui tourmentaient Claire jusqu'à ce qu'elle trouva un moyen terme qui lui permit de se mettre d'accord avec sa conscience et la volonté d'Auguste.

Ce moyen consistait à tenir la fenêtre assez entr'ouverte pour entendre à l'intérieur le moindre signal, mais poussée de telle sorte qu'elle pût paraître fermée au dehors. Quand Auguste arriverait, il pourrait croire la fenêtre fermée : la jeune fille sourit du moyen innocent et rusé à la fois qui devait exciter l'ardeur de son ami et qui montrait en même temps qu'elle luttait; mais l'heure passa et Auguste ne vint pas. Claire resta longtemps assise dans sa chambre, l'oreille au guet, se levant fréquemment pour s'approcher

de la fenêtre et tâcher de pénétrer les ombres épaisses de la nuit. Elle commençait à trouver Auguste ingrat de ne pas revenir après avoir été reçu si facilement la veille. Le temps lui paraissait long dans l'attente et cependant elle ne songeait pas à se coucher, croyant que peut-être l'inquiétude, l'immobilité et ses propres pensées lui faisaient paraître les heures plus longues qu'elles ne l'étaient réellement.

Elle ne fut tirée de son erreur que par le petit jour qui pointait à l'horizon. Il était trois heures du matin. Alors seulement Claire se dit qu'Auguste ne viendrait pas, et elle se jeta sur son lit, aussi triste que la veille elle s'était couchée heureuse.

— Ah! paresseuse, lui dit son père quand elle descendit, tu fais ton dimanche dans le lit.

Claire rougit.

— Voilà deux fois que je t'appelle pour faire le déjeuner.

— Je n'ai pas entendu.

— Je le sais : je suis monté pour te secouer, mais tu dormais si bien, que je n'ai pas voulu te chagriner, petite marmotte. Allons, vite, prépare le déjeuner.

Claire ne se le fit pas dire deux fois, rougissant de donner des explications de son sommeil, car hiver ou été, dimanche ou jour de travail, elle était toujours levée la première. Toute la journée elle se montra vive et gaie, afin que son père ne parlât plus de cet incident. C'était le grand jour du bal, et Auguste viendrait certainement le soir. Après le dîner, Claire prit un ton caressant :

— Mon petit père, si nous allions faire un tour de promenade du côté des fortifications ?

— Ah! je te vois venir, dit Couturier, c'est dimanche cependant.

— Justement et c'est pour cela que je voudrais me promener.

— Mais le dimanche il est écrit là-haut que je bois bouteille.

— Tu la boiras demain, petit père.

— Comment, tu me pousses à faire le lundi ?

— Je m'en vais me faire belle et nous sortirons, n'est-ce pas?

— Va t'habiller, tu sais bien que je fais tout ce que tu veux.

La fille malicieuse empêchait par là son père d'aller au cabaret dans la crainte qu'il ne revînt trop tard; comme elle supposait qu'Auguste viendrait sur les neuf heures du soir, il était important que Couturier fût rentré à cette heure. En même temps, grâce à

cette promenade, Claire pourrait s'habiller en grande toilette, sans étonner son père.

Ce jour-là elle posa sur sa tête le plus coquet bonnet de son armoire : les tuyaux de gaze étaient bordés de petits points rouges, bleus, jaunes, qui tremblaient au moindre mouvement, et faisaient penser à un champ de blé caressé par un vent frais, où se voient, à travers les éclaircies, les marguerites et les bluets.

— Claire, cria à trois reprises différentes l'apprêteur, dépêche-toi! qu'est-ce que tu as aujourd'hui? Tu es aussi longue à t'habiller qu'à te lever.

Enfin, Claire descendit : son père lui-même fut émerveillé.

— Quelle toilette! dit-il, on dirait que tu vas te marier.

— C'est pour sortir avec toi, répondit la rusée jeune fille.

— Mais tu me rends honteux de mes habits. J'aurai l'air de me promener avec une princesse... Je m'en vais mettre mon gilet à fleurs.

— Tu es bien comme cela, petit père... partons vite.

— Tu brûles de te faire voir, mais je ne sors pas sans mon gilet... Où est-il?

— Dans ma chambre, au fond de la grande caisse. Il faudrait tout déranger... Partons vite...

— Quel malheur que je n'aie pas de chapeau pour avoir l'air d'un monsieur! Il faudra que j'achète un bon chapeau d'occasion...

— Oui, petit père; j'en achèterai un au Marché-aux-Veaux... Mais partons...

— Laisse-moi finir de donner un coup de brosse à mes souliers... Tu ne m'avais pas dit que tu voulais te faire si belle.

— Père, partons...

— Nous allons traverser les rues de Gentilly, pour qu'on te voie dans tes atours.

— Non, nous nous promènerons du côté des fortifications...

— Mais ta toilette sera perdue... on ne la verra pas... Tu ne t'habilles pas pour les murs?

— Je m'habille pour vous, père.

— Tu es bien gentille ; mais, à l'avenir, préviens-moi quand tu voudras sortir en princesse, afin que je n'aie pas l'air de ton domestique.

— Vraiment, petit père, tu me trouves bien habillée?

— Je ne te reconnais plus... Oh! une idée!

Couturier s'arrêta court.

— Je vais te conduire quelque part.

Et il retourna brusquement sur ses pas.

— Où, père ?

— C'est une surprise. J'entrerai d'abord, je dirai que je suis avec une dame. Nous verrons si on te reconnaîtra. Il y aura de quoi rire.

— Où allons-nous ?

— Chez ton oncle Topino.

— C'est bien loin, petit père.

— Bah ! en remontant à la barrière Fontainebleau, nous suivrons les boulevards extérieurs. Il n'y a pas plus d'une heure.

— Tu m'avais promis de me mener aux fortifications.

— C'est drôle, dit Couturier, que tu veuilles aller dans un endroit où nous ne rencontrerons personne. Il y a quelque chose là-dessous...

Claire se troubla, craignant d'être devinée ; mais pour ne pas laisser voir l'émotion qui se peignait sur ses traits, elle se baissa en portant la main à ses souliers.

— Veux-tu que je te dise la vérité, père ? J'ai voulu faire petit pied et mes bottines me blessent.

— Ah ! la coquette est punie... Voilà pourquoi elle voulait me mener aux fortifications. C'était pour ne pas marcher.

— Et m'asseoir sur le gazon ; tu as deviné juste, dit Claire plus rouge qu'une cerise.

— C'est bien fait, mademoiselle... Mais voilà des bottines perdues.

— Je les échancrerai sur le côté.

— Bon ! Mais je t'avertis que demain tu recommenceras ta belle toilette... Je renonce à la bouteille du lundi pour te mener chez Topino. Il faut absolument que ton oncle te voie dans tes atours.

— C'est convenu, petit père.

— Je suis sûr qu'il ne te reconnaîtra pas d'abord.

C'est ainsi que se passa la soirée. Couturier émerveillé de la beauté de sa fille, Claire heureuse de la naïve admiration que sa toilette provoquait. Elle voulait paraître belle à Auguste, et son instinct de femme la poussait à essayer de rivaliser avec les élégantes du bal des Barreaux-Verts, quoiqu'elle n'osât y appliquer sa pensée. Le père et la fille rentrèrent avant neuf heures : Claire écouta attentivement si l'apprêteur se couchait, et aussitôt elle ouvrit sa fenêtre.

L'air avait un peu fraîchi, mais il ne pouvait chasser tout à fait les bouffées de chaleur qui sortaient de la terre sèche. Claire était dans un état de langueur qui lui enlevait toute volonté : en ce moment Auguste aurait dit : Partons. Elle serait partie.

Elle en avait l'intention sans se l'avouer, ses préoccupations de toilette le prouvaient ; mais elle avait choisi sa plus jolie robe, son bonnet le plus coquet sans y attacher de pensée nette. Elle se faisait belle pour lui, et n'allait pas au delà. Auguste pouvait l'entraîner où il voudrait, elle était prête à le suivre sans résistance. Ce qu'elle demandait, c'était d'être à son bras, de le voir, de l'entendre parler, que ce fût au bal ou en plein air, peu lui importait. Elle serait avec lui !

Les rêveries de Claire étaient vagues et elle laissait son esprit s'y balancer comme dans un hamac : la réalité disparaissait pour lui faire oublier l'imprudence qu'elle allait commettre ; mais tout était doux, riant et rose autour d'elle, et nulle couleur amère n'y apportait de dissonance. Tout à coup elle se leva brusquement, il lui semblait qu'il y avait longtemps qu'elle s'abandonnait à ses capricieuses rêveries.

Auguste ne venait pas !

En ce moment un éclair de jalousie traversa les nuages rosés où sa pensée planait. Était-elle déjà oubliée ? Auguste, à cette heure, ne se penchait-il pas au bras d'une autre ?

Claire regarda mélancoliquement la corde qu'elle avait cachée derrière sa commode et eut l'idée de l'attacher à la fenêtre, de descendre et de courir au bal des Barreaux-Verts afin de surprendre l'ingrat ; mais elle éloigna immédiatement cette idée. Où était situé le bal ? Elle ne le savait pas. Elle n'était jamais entrée dans ces sortes de lieux. Quelle figure y ferait-elle !

Cette toilette qu'elle avait pris tant de plaisir à revêtir, qui la rendait si fière, il lui prenait envie de l'arracher. Des pleurs amers montèrent à son gosier et ne parvinrent pas à couler. Elle ouvrit sa fenêtre grande, toute grande pour aspirer l'air ; au risque de tomber elle se pencha pour mieux écouter, et prêta une oreille attentive aux moindres bruits. Et elle n'entendait que les battements de son cœur ! Si d'autres bruits parvenaient autour de la Maison-Rouge, c'était le sourd murmure monotone et continuel du mouvement de Paris, produit par les voitures sans cesse roulantes.

Claire ne se coucha pas : le lendemain ses traits étaient fatigués, ses yeux légèrement rougis, mais elle était la première à l'ouvrage, et Couturier ne s'aperçut pas d'abord du singulier changement qui s'était produit sur la physionomie de sa fille. Tout en travaillant, les pensées de la jeune fille roulaient et se heurtaient comme des galets à la marée montante ; mais elles témoignaient presque toutes en faveur d'Auguste. Il était déjà excusé. Il n'avait pu venir. Il était peut-être malade. A midi, Claire n'y tint plus ; sous le prétexte d'aller faire quelques acquisitions aux environs, elle sortit et courut à la rue du Bel-Air, espérant que le hasard lui ferait rencontrer Auguste.

Les volets de la blanchisserie étaient fermés, les ouvrières faisant le lundi. Tout était silencieux dans cette rue d'habitudes bruyantes, pleine de voitures chargées de linge, où on entend les chansons et les propos des repasseuses du rez-de-chaussée. Cette inaction rembrunit encore les pensées de Claire.

— Ainsi, pensait-elle, elles s'amusent toutes, moi seule je suis dans la tristesse !

Elle retourna à la Maison-Rouge la tête basse, si affaissée sous son chagrin que Couturier, qui fumait devant la porte en compagnie de son chien, remarqua cet état.

— Comme tu te traînes, dit-il, voilà ce que c'est que de vouloir faire petit pied ; jamais tu ne pourras venir chez Topino ce soir.

Claire releva résolûment la tête : l'oncle Topino venait de chasser pour un moment le souvenir d'Auguste. Le chiffonnier était toujours entouré d'enfants que Claire aimait beaucoup, et elle espérait qu'il lui ferait oublier ses déceptions.

— Je vais me dépêcher de finir mon ouvrage, dit-elle, pour préparer le dîner de bonne heure, et nous irons chez mon oncle tout de suite après.

Forte de cette intention, elle rentra à l'intérieur ; mais l'image d'Auguste n'était pas de celles qui s'enlèvent facilement. Plus Claire cherchait à l'oublier, plus cette image obsédante revenait devant ses yeux. Vers les cinq heures, Couturier dit à sa fille d'allumer le feu pour faire la soupe.

— Il faut que je voie Auguste, pensait-elle.

Comme elle allait sortir.

— Où vas-tu? lui demanda son père.

— Chercher du sel chez l'épicier.

Son intention était d'entrer sous un prétexte quelconque chez la mère d'Auguste.

— Du sel, dit Couturier ; j'en ai vu un gros paquet avant-hier.

— Je ne le trouve pas.

— Cherche bien, fillette.

Claire rentra dans la cuisine avec un mouvement de dépit! Elle trouva au-dessus du fourneau le paquet de sel, et le jeta dans le feu. Mille étincelles, dix mille pétillements la firent reculer du fourneau. Couturier entrait en ce moment.

— Qu'est-ce que tu fais? dit-il étonné; tu brûles le sel.

— Il était gâté; j'ai été obligée de le jeter au feu.

— Alors cours en chercher, dit Couturier qui ne pouvait comprendre par quel enchaînement le souvenir d'Auguste pouvait gâter le sel.

Claire courut à la rue du Bel-Air, regarda de loin la maison de la blanchisseuse, et chercha quel motif elle trouverait pour s'y présenter. Ses tempes battaient, son corps avait la fièvre; elle ne raisonnait plus. Prenant une vive résolution, elle entra sans savoir ce qu'elle dirait. Une vieille lessiveuse, qui faisait l'office de servante, et qui la connaissait de longue date, l'arrêta.

— Madame Matussière n'est pas ici.

— Ah! dit Claire qui sentit ses jambes fléchir.

— Mais si tu veux parler à M. Auguste...

— Non, dit Claire effrayée de sa propre résolution, et qui recula au moment d'arriver à l'accomplissement de ses vœux.

Elle sortit aussi rapidement qu'elle était entrée, craignant maintenant de rencontrer le fils de la blanchisseuse. Que lui dirait-elle? Elle ne voulait pas se jeter à sa tête, courir après lui, lui rappeler le rendez-vous manqué.

— Dieu, que tu es pâle, ma pauvre Claire, lui dit l'épicière.

— C'est la chaleur.

— Dis plutôt les mauvaises odeurs... Ce n'est pas sain l'apprêt, reprit l'épicière.

— Donnez-moi une demi-livre de sel, je suis pressée.

— Tu es pressée et tu t'assois ; mais tu as l'air de te trouver mal.

— Un peu de vinaigre, s'il vous plaît, dit Claire qui se sentit défaillir.

L'épicière courut à sa chambre, en rapporta un vinaigrier, et le fit respirer à la jeune fille qui fut ranimée tout à coup.

— Tu travailles trop, dit l'épicière, je te conseille de rentrer et de t'étendre sur ton lit.

— Merci, dit Claire en emportant son sel.

Elle passa devant la maison de la blanchisseuse sans lever la tête.

— Il m'oublie, se dit-elle, je veux l'oublier aussi.

A peine était-elle arrivée au tournant de la rue, qu'elle se repentait de n'avoir pas jeté un dernier regard sur la maison. Tout à coup elle pousa un cri, se retourna vivement, et se trouva en présence d'Auguste qui lui avait touché légèrement l'épaule.

— A ce soir, Claire, dit-il.

Claire aurait voulu lui parler, mais elle ne le pouvait pas; elle lui envoya un regard qui valait les plus douces réponses. Auguste s'éloigna vivement, pour ne pas la compromettre, si Couturier venait à le rencontrer. En passant sous le pont pratiqué sous les fortifications, qui conduit à la Maison-Rouge, Claire poussa un soupir de délivrance avec lequel s'envolèrent ses chagrins, ses détresses et son désespoir subit. Puis l'inquiétude la reprit de nouveau : elle devait aller le soir chez son oncle Topino, en compagnie de son père; mais sa pâleur la tira d'affaire. Elle n'eut pas besoin de jouer la comédie.

— Je ne sais quelle figure de papier mâché tu as aujourd'hui, lui dit Couturier.

— Ce sont mes bottines qui me font bien mal.

— Eh bien, tu mettras tes souliers ordinaires pour venir chez Topino.

— Je ne peux plus marcher, dit-elle.

— Au diable les filles et les coquetteries !

— Mon petit père, si ça t'est égal, nous remettrons notre visite à dimanche prochain.

L'apprêteur était esclave des volontés de sa fille.

— A dimanche, dit-il philosophiquement.

Le soir, Auguste ne se fit pas attendre : au signal du sifflet, Claire attacha la corde et descendit du premier étage, sans trop de difficultés, car les nœuds étaient assez gros pour y poser le pied en sûreté.

— Je t'ai bien attendu hier, dit-elle, sans chercher à voiler ses sentiments.

Combien à cette heure Claire était heureuse de marcher à côté de

lui dans l'herbe, sans que le moindre bruit vînt la distraire de son émotion ! Ils se donnaient le bras tous les deux, et le cœur de Claire palpitait à tout rompre.

— Comment ferai-je dans le bal ? dit-elle.

— N'aie pas peur.

—On va me regarder.

— Tu es avec moi...

— Je n'oserai lever les yeux sur personne...

— On ne fera pas attention à toi, chacun a sa chacune.

— Vraiment, dit-elle.

— Ce sont tous amoureux comme nous. Ils ne pensent qu'à s'amuser ensemble, à rire, à danser, et ils ne s'inquiètent guère de leurs voisins.

— Jamais je n'oserai danser...

— Regarde bien comment on fait en face de toi, je te dirai les figures.

Ils arrivèrent ainsi au cabaret des Barreaux-Verts, au fond duquel se trouve un bal que les habitués désignent sous le nom de *Bal de la Guilloterie*. C'est une salle longue et basse où le curieux est frappé surtout de la situation des musiciens placés dans une tribune accrochée au mur, à hauteur d'homme.

Le plafond est tellement bas que les quatre malheureux musiciens sont dans la plus déplorable situation : la clarinette, le violon et le cornet à piston baissent la tête comme des cariatides supportant un balcon. Il leur est impossible de se redresser. Quant au quatrième instrumentiste qui joue de la contrebasse, il a été le parrain du bal sans le désirer.

Obligé de se tenir debout à cause de son énorme instrument et cette position étant impossible par le manque de hauteur de la salle, un trou dans le plafond a été pratiqué exclusivement pour loger la tête du musicien et de son instrument.

Le contrebassiste se tient debout, mais sans assister au bal. Sa tête et celle de son instrument disparaissent dans le plafond : son corps seul fait partie de l'orchestre. C'est un des plus étranges spectacles que de voir ce bras et cet archet se démener sur l'énorme chevalet de l'instrument, sans appartenir à une tête quelconque.

On croit voir décapité qui joue de la contrebasse. Aussi les habi-

tués, à cause de ce musicien, avaient-ils donné à l'établissement le nom de bal de la *Guilloterie*.

Claire ne remarqua pas d'abord ces détails : l'émotion produite par son entrée dans le bal l'empêchait de distinguer qui que ce fût. Le bruit de l'orchestre, le tourbillonnement des danseurs, la poussière, l'agitation, les rires, les cinquante conversations la remplissaient de trouble. Elle entendait à peine le crieur qui ne laissait pas aux musiciens une minute de répit :

— En place, en place pour la contredanse!

Conduite par le fils de la blanchisseuse en face d'autres danseurs et à peine l'introduction du quadrille terminée, la taille enveloppée par le bras de son danseur, sa poitrine contre celle d'Auguste, la tête appuyée sur son épaule, Claire se laissa aller aux excitations de la danse et ressentit des sensations qu'elle n'avait jamais éprouvées.

La femme naît danseuse. Après les premières figures qui la remplirent de timidité, Claire en savait autant que toutes les femmes du bal. Les musiciens de barrière savent *brûler* un quadrille. Claire sentait ses pieds s'enlever sous chaque accord. D'un rapide coup d'œil, elle avait observé comment faisaient ses voisines, et, peu à peu, son corps flexible, obéissant aux étreintes de son danseur, prenait de la souplesse.

Le front mouillé, le gosier plein de poussière, elle remercia Auguste d'un regard ému, d'une bouche souriante d'où se détachaient les plus jolies dents du bal. Elle était étonnée et heureuse ; étonnée du gaz qui illuminait, de la musique bruyante, des peintures à la colle représentant d'immenses paysages d'Afrique ; heureuse d'être au bras d'Auguste, un des beaux danseurs de l'endroit, qui souriait à toutes les femmes, leur adressait de petits signes de tête, et montrait une sorte de royauté dans l'établissement.

— Dansez Canada, cria le metteur en place.

Un cri d'enthousiasme courut toute l'assemblée.

— Que va-t-on faire? demanda Claire.

— Tu vas voir.

Le chef d'orchestre accrocha une énorme pancarte sur laquelle étaient inscrits en gros caractères les mots : *Dansez Canada.*

— En place! en place! messieurs les danseurs! cria le maître du bal. En place pour le fameux quadrille *Dansez Canada.*

C'étaient des motifs des nègres de Griote, qu'un compositeur a

arrangés en quadrille, en conservant leur caractère sautillant. La clarinette et le cornet avaient mis de côté leurs instruments pour prendre un fifre et un tambour. Il était impossible de résister à une pareille musique : l'homme le plus flegmatique eût trémoussé des jambes. Dans ce quadrille se faisaient remarquer les beaux danseurs. Auguste en revenant près de Claire, se livrait à des pas de fantaisie dans le caractère de la musique, et Claire confuse de ne savoir comment répondre à ces trémoussements, n'en admirait pas moins son cavalier.

— N'est-il pas bien tard? demanda-t-elle à Auguste, quand assise à une table, en face d'un saladier de vin chaud, elle osait à peine croire à sa propre présence dans le bal.

— Encore une danse, dit-il, et je te reconduirai.

C'était le quadrille de la fin, la fameuse danse de l'ours qui fut annoncée avec autant de solennité que le quadrille des nègres, et reçue par l'assemblée avec encore plus de transports. L'orchestre avait été renforcé : deux enfants, les fils du maître du bal, chargés d'imiter l'ours, portaient au-dessus de l'orchestre deux énormes porte-voix de fer-blanc dans lesquels ils soufflaient avec enthousiasme, les yeux hors de la tête, les joues gonflées comme les anges du jugement dernier.

Tous les danseurs, déjà fortement excités par la musique du Canada, avaient la fièvre. On n'invitait plus les danseuses, on les entraînait sans leur demander la permission ; il n'y avait plus ni jeunes, ni vieilles, ni jolies, ni laides : les hurlements de l'ours faisaient passer par dessus. Dès les premiers accords, chacun piétinait, sautait dans la salle ; ceux qui ne dansaient pas secouaient les bancs sur le plancher. Une poussière épaisse obscurcissait le gaz. Claire était assise, un peu effrayée de ce tumulte : un homme à cotte bleue passa, qui, ne remarquant pas Auguste, la prit par la main pour l'entraîner au quadrille. Elle résista ; mais, serrée par des doigts de fer, elle suivit l'homme en poussant un léger cri. Auguste s'aperçut qu'on lui enlevait sa danseuse : il courut à celui qui ne lâchait pas la main de Claire.

— Elle est avec moi, dit-il à l'homme en blouse.

— Qu'est-ce que ça me fait? répondit celui-ci.

Un coup de poing lancé dans la poitrine de l'homme le renversa ; mais l'ours commençait ses grognements musicaux avec accompa-

gnement de tambour. Les danseurs chassèrent l'homme étendu par terre comme les roues d'un wagon à toute vitesse chassent un obstacle sur les rails, et Auguste entraîna Claire dans le quadrille.

L'effroi produit par cette dispute, la furieuse musique de l'orchestre, la chaleur du vin, les cris des danseurs, tout se réunissait pour transporter Claire. En ce moment elle ne ressentait plus les chocs des danseurs voisins, elle était insensible à tout, excepté à Auguste. Quand vint la dernière figure, pendant laquelle les ours grognèrent plus fort qu'une ménagerie, et, qu'à un signal donné, le gaz fut baissé laissant les danseurs dans une demi-obscurité, Claire se laissa aller doucement dans les bras d'Auguste, qui l'emporta dans les tourbillons du galop en l'embrassant.

Claire s'était donnée à l'amour, non pas matériellement, mais il lui eût été impossible de résister. Elle revint lentement du bal, regrettant qu'il finît si tôt. Elle eût dansé tout le restant de sa vie... Tout son corps allangui était plein de ressorts nouveaux. A partir de ce moment, elle appartenait à la danse comme elle appartenait à Auguste qui lui en avait révélé les plaisirs.

Toutes celles qu'elle avait remarquées n'étaient-elles pas ainsi ?

Le voile qui la séparait de la vie des plaisirs fut déchiré ; elle prit en pitié sa vie monotone, sa vie de travail, sa vie d'intérieur, et ne put détacher ses regards de cet horizon enflammé où les femmes nageaient dans la musique, les bijoux, la danse et l'amour.

La veille encore Claire était une enfant ; elle se réveilla femme le lendemain, mais ce ne fut pas le tranquille réveil de sa jeunesse ; à la place vinrent les soupirs, les rêves, les aspirations, le dégoût du travail.

En rangeant sa toilette le matin, afin que son père ne pût soupçonner l'emploi de sa précédente soirée, Claire comprit combien était mince sa coquetterie qui avait tant étonné Couturier. Le bal des Barreaux-Verts est fréquenté presque exclusivement par les blanchisseuses du petit et du grand Gentilly. Le blanchissage rapporte près de *vingt-six millions*, dont la moitié circule dans Paris et l'autre moitié dans la banlieue. Sans être millionnaires individuellement, les ouvrières blanchisseuses gagnent de bonnes journées et travaillent presque constamment. S'il y a une diminution d'ouvrage pendant l'été, il est rare que ces ouvrières chôment tout à fait. Aussi cet état, quoique fatigant, est-il fort couru par les jeunes filles qui

trouvent dans de bonnes journées l'occasion de satisfaire leurs goûts de toilette.

Peu de femmes du bal des Barreaux-Verts étaient sans bijoux : si toutes n'avaient pas de montre, la plupart portaient des boucles d'oreille, des chaînes, des bagues. L'habitude de blanchir, de repasser des robes élégantes, faisait qu'elles connaissaient les modes un peu plus que les autres ouvrières : elles frottaient l'élégance et en étaient frottées. Si elles étaient habillées simplement, leurs robes offraient des coupes à la mode ; leurs bonnets étaient garnis de jolies fleurs, Claire trouva sa toilette bien chétive en examinant les danseuses ses voisines.

Elle comprit ce jour-là seulement que le Marché-aux-Veaux n'était pas le foyer de l'élégance, et elle poussa un soupir en cherchant par quels moyens elle pourrait arriver à lutter par ses robes et ses bonnets avec le luxe des autres danseuses.

Maintenant qu'elle connaissait l'amour d'Auguste, elle avait peur de le perdre, et elle craignait la comparaison entre ses petites robes et les magnificences des danseuses du bal. Toute la nuit elle ne rêva que chiffons et bijoux ; mais comment découvrir des fournisseurs mieux montés que ceux du Marché-aux-Veaux et aussi économiques ? Elle eut l'idée d'aller dans ce Paris féerique qu'elle connaissait à peine et dont pour elle la rue Mouffetard représentait l'échantillon le plus splendide.

La rue Mouffetard est la rue de Rivoli du douzième arrondissement, comme le passage des Patriarches en est la galerie d'Orléans.

Si on se promène dans le quartier Saint-Marcel, animé par le marché aux chevaux, et qu'on erre dans les rues du Petit-Banquier, des Cornes, des Vignes, du Cendrier, si on longe la rue Mouffetard pour s'égarer dans les rues Pierre-Assis, des Marmousets, des Trois-Couronnes, il est facile de constater le rôle splendide que joue dans sa longue traversée la rue Mouffetard.

Partout, par là, des ruelles, des impasses, des culs-de-sac, des maisons-passages semblent ne pas appartenir au Paris actuel. Le philosophe Mercier qui avait rêvé quelques timides percées au cœur de Paris, étonné de retrouver une capitale toute nouvelle, irait se retremper dans le faubourg Saint-Marceau chanté par son ami Rétif de la Bretonne.

Il y a, non loin de l'école Polytechnique, un grand magasin de nou-

veautés dont le luxe étonnerait s'il ne desservait les bourgeois du versant de la montagne Sainte-Geneviève plutôt que les habitants du plateau. Les petites industries populaires des alentours s'occupent médiocrement de toilette, et en matière de châles on n'y connaît guères que le *cachemire d'osier* porté pendant la nuit par les chiffonniers en tournée; mais le quartier Saint-Victor, celui du Jardin des Plantes renferment assez de bourgeoisie pour faire vivre ce magasin de nouveautés.

C'est devant la devanture du magasin de *la Balayeuse* que Claire fut attirée comme le fer par l'aimant. Collée contre les immenses glaces de la devanture, la fille de l'apprêteur ouvrait de grands yeux stupéfaits de cet entassement d'étoffes arrangées avec goût et dont les couleurs sont savamment combinées par des commis intelligents, pour ne pas se nuire entre elles.

Les prix étaient marqués en gros chiffres. Claire, qui savait lire les chiffres, put s'assurer avec mélancolie que ces étoffes, quoique quelques-unes descendissent à sept sous le mètre, ne pouvaient être échangées contre le produit de la vente des asticots. Elle s'en revint triste du côté de la rue Pierre-Assis donner un coup d'œil moins ambitieux à la montre de la fripière qui étalait deux fois la semaine au Marché-aux-Veaux.

— Voilà ma jolie pratique, dit la fripière qui ne se doutait pas du mépris de Claire pour toute la boutique. J'ai de jolis bonnets, des petits cols, tout ce qu'il y a de mieux.

Claire regardait cet entassement d'effets de femme, pendus au plafond, débordant des cartons, entassés dans la montre, accrochés à la porte.

— C'est une petite robe que vous voulez, je vois ça... Il n'en manque pas de jolies robes!

Claire alla du côté de la montre où des bracelets en graine d'Amérique, des bagues ornées de pierres bleues communes s'étalaient sur des gants dégraissés...

— Des gants de bal, ma bonne petite, pas chers, dit la fripière qui flairait déjà les nouveaux goûts de sa pratique.

Claire se retourna de l'autre côté de la boutique.

— Vous voudriez peut-être des chemises, des jupons... Nous avons de tout ça, Dieu merci.

Aux regards incertains de Claire, la marchande vit qu'elle se trompait.

— Regardez, la jolie fille, il n'en coûte rien... Voilà une fameuse robe d'organdi, dit la fripière qui avait surpris les yeux de Claire attachés sur une certaine robe d'un goût douteux. L'organdi est tout ce qu'il y a de plus élégant. On n'en voit pas la fin, et ça vous habille richement... Voulez-vous que je vous la décroche?

Sans attendre la réponse de Claire, la fripière prit son crochet et décrocha la fameuse robe d'organdi; mais la fille de l'apprêteur ne portait pas grande attention à cette robe.

— En voilà une de madapolam qui va dans les prix doux et qui fera son effet, je puis vous le garantir.

Claire tournait toujours dans la boutique.

— Ah! nous avons tant de jolies choses ici qu'on serait embarrassé à moins, continua la fripière. Vous avez raison, ma belle, d'aimer la toilette, car vous la porterez comme une princesse.

— Que d'argent il faudrait pour se monter! pensait Claire, qui ne dédaignait plus autant la petite boutique de la fripière.

— C'est que j'ai besoin de beaucoup d'effets, dit-elle, mais...

Ce *mais* fut une révélation pour la fripière.

— N'est-ce que cela? dit-elle. Vous êtes une fille honnête, et je vous connais depuis assez longtemps pour vous arranger... J'habille beaucoup de jeunesses qui aiment la toilette et qui ne peuvent pas tout payer d'un coup. Quand on est sage...

Claire rougit.

— Il n'y a pas de mal à ça; quand on est sage et que personne ne vous en donne, on aime autant la toilette qu'une autre, pas vrai?

Claire était stupéfaite que la fripière pût lire si nettement dans sa pensée.

— Vous n'avez pas des vingt francs à me donner tout d'un coup?

— Oh! non.

— Moi, je suis bonne femme, dit la fripière; comme vous êtes toujours venue dans mon magasin (elle eut l'audace de dire *magasin*), je veux vous accommoder.

Claire aurait embrassé la fripière en ce moment.

— Voyons, combien pouvez-vous me donner par semaine?

Comme Claire ne répondait pas.

— D'abord de quoi avez-vous besoin?

Claire, qui avait fait son examen, montra une robe d'été, des boucles d'oreille et un collier en graines d'Amérique. La fripière lui attacha immédiatement le collier au cou.

— Vous avez du goût, ma chère, le rouge va bien aux blondes; mais si vous voulez être belle, à la dernière mode, vous poserez sur votre tête un ruban de velours tenez, comme ça, qui se perd sous les bandeaux.

La fripière avait raison. Claire était charmante.

— Il vous faut un châle maintenant.

La pile de châles fut apportée sur le comptoir, déroulée, mise au jour, regardée avec des yeux de seize ans, et montrée par la marchande sur le ton le plus enthousiaste. C'étaient de vieux cachemires chargés d'années, reprisés, qui avaient dû couvrir plus de cinquante épaules. Même dans leur fraîcheur, ces châles plutôt voyants qu'harmonieux, n'avaient jamais pu servir à une femme élégante. Claire hésitait.

— Tenez, dit-elle à la fripière en montrant du doigt un petit mantelet de taffetas suspendu au plafond.

Et elle s'enveloppa de ce mantelet comme si une grisette du temps de Louis XV se fût incarnée en elle.

— A la bonne heure, dit la marchande, vous ferez honneur à mon établissement. (Elle prononça *établissement* avec plus d'emphase encore que *magasin*)... Je vois que vous vous connaissez en toilette; vous vous habillerez un jour comme une duchesse, je ne vous dis que ça.

Claire souriait.

— Rappelez-vous de ce que je vous dis, comme une duchesse; continua la fripière prenant le ton d'une tireuse de cartes, et vous vous rappelerez que c'est la marchande de la rue Pierre-Assis qui vous l'a prédit.

Le choix terminé il fallut procéder au règlement de compte : le tout montait à la somme de dix francs trente-cinq centimes.

— Combien pouvez-vous me donner par semaine? dit la fripière.

Claire ne répondait pas.

— Allons, je serai bonne femme jusqu'au bout... Je vous prendrai quinze sous par semaine.

Claire frémit : ses petits profits ne lui rapportaient pas plus par mois.

— Quinze sous par semaine font trois francs par mois, trente-six francs par an. Une jolie fille comme vous ne peut pas dépenser moins de quarante à cinquante francs par an pour sa toilette.

Un million à payer n'aurait pas effrayé davantage la fille de l'apprêteur. Elle avait envie de laisser en tas sur le comptoir les effets choisis et de se sauver à toutes jambes ; mais un démon tentateur sous la forme d'Auguste la forçait de rester.

— A quinze sous par semaine, dit la fripière, vous n'en avez que pour quatre mois...

— J'ai encore besoin de quelque chose, dit Claire en hésitant.

La fripière ne quittait pas de l'œil les yeux de sa pratique qui se dirigèrent vers la montre aux bijoux.

— Une bague, je parie, dit-elle.

C'était, en effet, une bague que voulait Claire. Elle les regarda toutes attentivement :

— Dieu, qu'elles sont petites, dit-elle.

— Petites ! s'écria la marchande, mais vous avez une main fine.

Claire prit les bagues et les essaya à son pouce.

— Vous voulez mettre une bague à votre pouce, cela ne se fait pas, dit la marchande étonnée.

Mais Claire ne tint aucun compte de cet avertissement :

— Combien celle-ci ? dit-elle en montrant une grosse bague recouverte de petites pierres bleues.

— Trois francs, ma belle, et parce que vous m'achetez d'autres choses.

— Si je ne prenais que la bague ! oui, je ne veux que la bague.

— Alors, ça change, dit la marchande d'un ton dédaigneux, la bague vaut quatre francs comptant.

— Comptant ! dit Claire aussi effrayée de donner quatre francs que vingt.

— Vous comprenez, ma chère, que je ne peux pas vendre une bague à tempérament, ce serait un mauvais commerce ; je ne gagne pas dix sous sur la bague.

Claire comprit, au ton sec de la marchande, qu'elle avait perdu dans son estime.

— Je prendrais bien le tout, dit-elle, mais c'est beaucoup d'argent.

— Vous me revenez, dit la fripière; pour vous encourager à faire d'autres affaires, vous me donnerez douze sous par semaine.

— Voilà les deux premières semaines, dit Claire, qui avait pris dans sa tire-lire toutes ses économies d'un an.

Elle sortit de la boutique, son paquet sous le bras, troublée, émue, mais serrant précieusement dans sa main la seule chose qu'elle mettait au-dessus de toutes les plus belles toilettes, — la bague !

CHAPITRE III

OU MÈNENT LES FRIPIÈRES

La première fois qu'Auguste vint à la Maison-Rouge en employant toujours l'échelle à nœuds (et ce fut le lendemain même du bal), Claire le reçut avec une sorte de timidité qui étonna le fils de la blanchisseuse.

— Est-ce que tu regrettes la soirée d'hier ? demanda-t-il.

— Au contraire, j'ai été si heureuse !

— On s'amuse bien aux Barreaux-Verts ; tu verras pendant le carnaval quand chacun se déguise.

— J'aurais presque voulu être déguisée hier, dit Claire ; j'ai cru reconnaître des figures de blanchisseuses des environs... si elles le disaient à mon père !

— Bah ! les blanchisseuses s'occupent bien de toi... Elles savent ce que c'est.

— Mais les ouvrières de chez vous pourraient en parler à ta mère...

— Ma mère me laisse parfaitement libre...

— C'est qu'elle me connaît et je ne voudrais pas qu'elle eût mauvaise opinion de moi...

— Elle n'en saura rien...

— Je tremble qu'il ne m'arrive malheur.

Pour toute réponse, Auguste entraîna Claire vers la fenêtre, et la prenant contre lui, ils restèrent longtemps appuyés ainsi, goûtant le charme d'une nuit d'été, et se livrant à une conversation muette dont les battements du cœur font tous les frais.

Une douce brise qui venait de la plaine soufflait dans leurs cheveux, rafraîchissait leurs fronts, et les deux amants eussent passé de longues heures dans cette situation si Auguste n'eût senti tout à coup Claire prendre ses doigts les uns après les autres et essayer de lui passer une bague.

— Que fais-tu? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, pleine d'émotion, ne sachant si Auguste voudrait accepter ce cadeau.

— C'est une bague, dit-il.

— Que je veux que tu portes toujours.

— Tu fais des folies, j'en ai quatre à la maison.

— Ah! dit-elle froissée, quatre... Mais tu ne les portes pas?

— Quelquefois, quand l'idée m'en prend.

— Il ne faut plus les porter.

— Pourquoi?

— Je t'en prie, c'est la mienne seule que je veux voir à ta main.

— Que tu es folle, Claire!

— Fais comme je te dis, je serai bien heureuse. Tu la porteras toujours en souvenir de moi, n'est-ce-pas?

— Si tu y tiens beaucoup.

— Peux-tu en douter?

En ce moment Claire fut prise d'un sentiment pénible qui pointa tout à coup en elle; elle avait eu un tel bonheur en songeant à offrir une bague à Auguste, qu'elle s'imaginait qu'une vive tendresse allait éclater de la part de son amant en recevant ce cadeau. Et ses réponses étaient déjà si froides que le cœur de la pauvre fille en saigna.

Il avait d'autres bagues, disait-il. Ainsi elle n'était pas la première à offrir ce touchant symbole de l'amour; mais cette expérience passée, Claire fut trop heureuse qu'Auguste promît de porter toujours sa bague.

— Qu'est-ce qu'il y a sur la bague? demanda Auguste qui ne pouvait la voir dans l'obscurité.

— De jolies petites fleurs bleues, dit Claire flattée de la curiosité d'Auguste.

Pendant quinze jours, Claire oublia complétement la fripière et le marché qu'elle avait passé avec elle ; mais étant retournée au bal, elle se souvint avec terreur que l'époque approchait du payement de la troisième semaine, et qu'après cette semaine il s'en écoulerait une autre, puis une autre, un second mois et encore un autre. En payant une quinzaine d'avance, Claire croyait que ces quinze jours dureraient un siècle. Ils avaient passé avec une rapidité désespérante.

La troisième semaine s'écoula sans amener d'autres profits que six liards : l'angora se faisait rare, les marchands de joujoux s'entêtaient à ne plus vouloir de chats de gouttières, les chiffonniers avaient ordre de ne plus apporter à la Maison-Rouge de chats à poil court, il arrivait que Claire n'avait plus de profits.

Si le commerce eût marché, Claire se serait adressée à son père, et en eût tiré facilement de quoi payer une quinzaine. Couturier ne savait rien refuser à sa fille ; mais il n'était pas riche, ne faisait pas d'économies, vivait presqu'au jour le jour, et Claire le savait.

A la fin du mois, Claire était en retard d'une quinzaine ; pour un empire elle ne se serait pas dirigée du côté du Marché-aux-Veaux, dans la crainte de rencontrer sa créancière ; elle n'allait pas à la fripière, la fripière vint à elle un soir. Se fournissant depuis longtemps dans la maison, Claire avait donné son nom, son adresse, des détails sur la profession de son père, ce qui décida la vieille à lui ouvrir un crédit. Heureusement Couturier n'était pas là.

— Eh bien, ma chère, dit la fripière, on ne vous voit plus ?

Claire était paralysée par la présence de la marchande.

— Ce n'est pas honnête de votre part, moi qui avais tant de confiance en vous...

— Madame, dit Claire.

— Voilà comme les marchands sont toujours victimes... Ils font ce qu'ils peuvent pour être agréables à leurs pratiques, et puis, va te promener, on ne revoit plus les pratiques. Vous ne dites rien ; c'est pourtant clair... vous savez pourquoi je viens. Vous êtes en retard de deux semaines...

— Mon Dieu, madame, si vous pouviez attendre...

— Attendre, qu'est-ce que vous dites là, ma chère? Le commerce ne marche pas ainsi... Mon propriétaire n'attend pas, ni le boulanger non plus... Toutes les pratiques me disent d'attendre ; donnez-moi seulement huit cents livres de rente, j'attendrai volontiers; comme je n'ai pas de rentes, si je ne paye pas mon loyer, le propriétaire me renvoie par huissier, et le boulanger ne me fait pas crédit. Avez-vous huit cents livres de rente à me donner?

Claire secoua la tête.

— Eh bien! alors, donnez-moi mes vingt-quatre sous.

— Je ne les ai pas maintenant, madame.

— On les emprunte.

Claire craignait que son père ne revînt. Elle supplia la fripière d'attendre quelques jours et obtint jusqu'au dimanche prochain, avec la menace de revoir la fripière le lundi soir, si elle n'avait pas payé la quinzaine échue et celle à venir. Claire ne perdit pas un moment: aussitôt qu'elle put sortir, ayant fait un petit paquet de sa robe et de son mantelet, elle se dirigea vers le faubourg Saint-Marceau, le traversa dans toute sa longueur, et descendit la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, où est installé un mont-de-piété.

C'était un jeudi; il n'y avait pas foule. La queue ne se tient dans le corridor que le mardi, après les grandes fêtes de barrière où une trop grande partie de la population du douzième va manger le gain de la semaine. Dans les principaux monts-de-piété de petites cabines sont disposées de telle sorte que l'emprunteur placé vis-à-vis du prêteur ne soit pas aperçu des emprunteurs voisins. On a essayé par cette disposition, de ne pas froisser l'amour-propre des gens qui, forcés d'emprunter, ne veulent pas être connus; mais à Paris la vanité disparaît presque complétement. Il y a peu de gens qui rougissent d'entrer au mont-de-piété, surtout dans le douzième arrondissement. Aussi les cabines séparées n'existent-elles que pour la forme. Quand Claire entra dans la sienne, elle ne fut pas médiocrement étonnée de voir un jeune homme escalader la table des employés, sauter dans leur bureau en s'écriant :

— Vous ne vous y connaissez pas, non, vraiment, vous n'avez pas le sens de l'élégance.

— Quand je vous dis, monsieur Gogué, dit un employé, que votre paletot ne vaut rien.

— Regardez donc les entournures, dit celui qu'on appelait Gogué, et qui avait des allures de peintre.

— Ah! farceur, avec vos entournures, dit l'employé.

— Les entournures sont tout, comme les coudes... Quand un coude n'est pas blanchi à la couture, le mont-de-piété n'a pas le droit de le refuser... Voyons, père Bonneau, donnez-moi cinq francs sur ma redingote; j'y ajouterai mon cor de chasse.

— Laissez-moi tranquille avec votre trompe... Voilà vingt fois que je l'accepte; l'administration du mont-de-piété nous fait des reproches et menace de ne plus accepter notre prêt.

— Seulement cinq francs, père Bonneau; ma redingote est encore toute neuve. Vous l'avez assez retournée, et vous avez l'œil fin.

Le peintre reprit sa redingote des mains de l'employé.

— Qu'est-ce qu'il y a à reprocher à cet habit-là? Les boutonnières sont excellentes.

— Vous les aurez fait raccommoder par votre maîtresse.

— Quelle calomnie, père Bonneau!

— Ce paletot est noirci aux coudes avec de l'encre..

— Vieux moyen, dit le peintre. Est-ce que c'est avec vous, père Bonneau, que j'oserais retaper un habit de la sorte, vous le malin des malins de tous les monts-de-piété. Si vous voulez, père Bonneau, je vais la mettre, cette redingote : vous jugerez plus facilement de sa bonté sur mes épaules.

— Monsieur Gogué, en voilà assez, il y a des personnes qui attendent.

— Je m'en vais, dit le peintre en enjambant le bureau de l'employé, mais comme je reviens tout de suite, je vous laisse ma redingote.

Claire n'avait pu s'empêcher de sourire de cette scène, tout en s'étonnant de la gaieté qu'apportait l'emprunteur dans un endroit propre à inspirer la tristesse. Une femme du peuple était à côté d'elle avec un enfant sur les bras; elle n'apportait rien au mont-de-piété.

— Y a-t-il un boni, demanda-t-elle, sur la montre que j'ai engagée il y a près de deux ans?

— S'il y avait un boni, dit l'employé, on vous aurait écrit.

— C'est que j'ai changé trois fois de logement depuis; la lettre ne me sera pas sans doute arrivée...

— Avez-vous votre reconnaissance?

— La voilà, monsieur.

L'employé prit la reconnaissance, feuilleta divers registres.

— Vous nous redevez trente-cinq centimes.

— Je ne les ai pas, dit-elle, émue de ce renseignement.

— On ne vous les demande pas, c'est l'administration qui les perd.

— Une montre de quarante francs, dit la femme, sur laquelle on m'avait prêté seulement quinze francs!

En entendant ce détail, Claire fut effrayée du petit bagage qu'elle apportait.

— Ainsi, monsieur, dit la femme, je n'ai rien à attendre?

— Rien du tout.

— Ah! mon Dieu! dit la femme en s'éloignant lentement avec son enfant sur les bras.

— Il y en a encore de plus malheureuses que moi, pensa Claire.

Le peintre était revenu et avait escaladé le bureau de l'employé avec autant de sans-gêne que dans une maison dont il eût été le maître.

— Voilà le cor de chasse, dit-il; il me semble qu'avec la redingote il vaut au moins six francs... J'ai eu tort de ne vous demander que cinq francs...

— Je le connais depuis six ans, votre cor de chasse; il ne fait qu'aller et venir dans la maison. Est-il assez bosselé!

— Les bosses n'empêchent pas les beaux sons...

— C'est un mauvais instrument. Vous l'aurez acheté trois francs à un marchand d'habits.

— Père Bonneau, vous vous connaissez en étoffes, en bijoux, en linge, je le sais pour ma part, et votre réputation est établie dans le quartier, mais je ne crois pas que vous soyez expert en instruments de musique... C'est un cor de chasse qui provient de la maison de Condé...

— Du mont-de-piété de la rue de Condé? demanda l'employé.

— Ah! farceur de père Bonneau... Les princes de Condé étaient de grands chasseurs, vous dis-je. Eh bien! ce cor provient de leur

maison. Il est historique, et si j'avais le temps, je pourrais le vendre très-cher au musée Dusommerard.

— Quel blagueur vous faites, monsieur Gogué.

— Je ne plaisante pas ; vous dépréciez les objets que j'apporte, alors, indigné, je suis obligé de faire connaître leur valeur.

— Monsieur... dit Claire timidement, qui craignait que cette conversation ne se continuât.

— Vous voyez qu'on m'attend, dit l'employé ; laissez-moi travailler.

— Cinq francs ou la mort, dit le peintre.

— Mourez donc, monsieur Gogué.

L'employé prit alors le paquet des mains de Claire et jeta un coup d'œil sur son contenu ; mais le peintre ne se tenait pas pour battu. Se campant hardiment dans le bureau, une main sur la hanche, le cor de chasse aux lèvres, il entonna une fanfare de chasse qui fit trembler les carreaux.

— Monsieur Gogué, cria l'employé, monsieur Gogué !

— Ton, ton, tontaine, ton, ton, sonnait le peintre dans sa trompe.

— Assez ! s'écria le malheureux employé, en enfonçant sa toque sur ses oreilles... assez !

Gogué continuait :

— Ton, ton, tontaine, ton, ton. Ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, ton, tontaine, ton, ton.

— Monsieur Gogué, en voilà trop de cette mauvaise plaisanterie.

— Il me faut cinq francs.

Les voisins commençaient à se mettre aux fenêtres ; d'autres entraient dans le mont-de-piété, étonnés de ce qu'une fanfare joyeuse sortît de ses bureaux, si calmes habituellement.

— Ton, ton, ton, ton, tontaine, ton, ton, continua le rapin, en soufflant dans sa trompe.

— Vous aurez vos cent sous tout à l'heure, dit l'employé effrayé du scandale.

— Tout de suite, commanda Gogué.

— Les voilà.

Mais la mauvaise humeur de l'employé retomba sur Claire.

— On ne peut rien vous prêter là-dessus.

Et il rejeta brusquement le paquet dans la cabine où se tenait Claire. Elle en ressentit une si vive émotion qu'une larme coula de

ses yeux; elle renoua lentement dans une serviette le mantelet et la robe et s'en alla; mais à peine au bas des escaliers, elle s'entendit appeler.

— Mademoiselle, mademoiselle...

Claire se retourna et vit le peintre à la trompe, aussi joyeux qu'elle était humiliée.

— Malheureusement, lui dit Gogué, vous n'êtes pas tombée dans le bon jour du père Bonneau, et c'est un peu de ma faute s'il ne vous a pas prêté... Vous ne m'en voulez pas?...

— Pas du tout, monsieur.

— Si un féroce créancier n'attendait pas avec impatience les cent sous que j'ai arrachés à ce monstre, je vous prierais de les accepter...

— Merci, vraiment, monsieur.

— Mais je connais une autre maison où on vous prêtera; vous en avez bien besoin, à ce que je crois?

— Oh! monsieur, quel service vous me rendriez!

Alors Gogué expliqua à Claire qu'il y avait certains monts-de-piété clandestins où on prêtait sur gages avec des intérêts élevés; mais que, dans les moments de grande détresse et d'absolu besoin, ces maisons devenaient de véritables providences. Claire suivit, pleine de confiance, le peintre qui lui offrait ses services.

Il existait alors dans la rue des Cordiers une femme, qui fit une grosse fortune avec les grisettes du quartier latin. Elle leur vendait des habits, des bottines, des chapeaux, leur en louait quand elles n'avaient pas le moyen d'en acheter, et leur prêtait sur gages.

— Laissez-moi arranger vos affaires, dit le peintre à Claire.

Et il entama la discussion avec la marchande, discussion qui se termina sur la base suivante :

Claire recevrait trois francs contre le dépôt de ses nippes pendant deux mois, à raison d'un franc d'intérêt par mois; si à cette époque, elle ne venait pas réclamer son dépôt, il était perdu et devenait la propriété de la marchande.

Claire accepta le marché avec joie, et elle en témoigna sa reconnaissance au peintre qui courut apaiser son créancier. Avec ses trois francs, Claire pouvait payer cinq semaines entières à la fripière du Marché-aux-Veaux, et cinq semaines lui paraissaient un siècle pendant lequel le commerce de pelleterie de son père pourrait se relever.

Mais la pauvre fille n'avait plus de toilette. Que lui importait ? Auguste avait la bague.

Elle refusa dès lors, sous différents prétextes, d'aller au bal des Barreaux-Verts, craignant que son dénûment ne fût remarqué par celui qu'elle aimait. Claire mit en avant les soupçons de son père et une certaine surveillance qu'il semblait exercer ; cependant elle recevait toujours Auguste la nuit. Un soir, en prenant sa main, elle s'aperçut qu'il ne portait pas la bague et lui en demanda le motif.

— Les pierres bleues étaient si communes ! dit-il.

Claire fut blessée de ce dédain.

— Et tu ne la mettras plus ?...

— Si, quelquefois..

Un autre jour, Claire trouva aux doigts d'Auguste une nouvelle bague beaucoup plus large.

— Il faut bien changer de temps en temps, dit-il.

— Changerait-il d'affection comme d'anneau ? pensa Claire.

Elle le dit doucement à Auguste qui répondit qu'il était d'usage de changer de bague, rien que pour ne pas paraître n'en posséder qu'une : comme elle insistait, il promit de confier la bague à un bijoutier, pour faire remplacer les pierres bleues communes par d'autres plus élégantes.

Claire crut à ces paroles sur le premier moment ; mais sa bague ne reparaissait pas, et Auguste donnait la raison que le bijoutier fort pressé promettait de la rendre au premier jour. Comme ce premier jour ne semblait devoir jamais arriver, des soupçons entrèrent dans l'esprit de Claire qui dévora seule son chagrin. Elle avait assez parlé de cette bague pour n'y plus revenir, et elle eut le courage de se taire ; mais elle étudiait les moindres paroles d'Auguste, le son de sa voix, et elle cherchait à deviner si une certaine froideur ne se cachait pas sous les protestations de son amant.

Il ne l'invitait plus à venir au bal et Claire y tenait peu, pourvu qu'Auguste ne manquât pas à ses rendez-vous habituels à la Maison-Rouge. Ce bal qui l'avait tant émue le jour où elle y avait mis le pied, elle se consolait facilement de ne plus y aller danser ; mais elle s'étonnait que le fils de la blanchisseuse ne l'en pressât plus, lui qui ne rêvait que danses, polkas et valses.

Au lieu de venir chaque nuit, Auguste ne manqua pas de prétextes pour ne paraître que tous les deux jours. Il était fatigué, il se cou-

chait de bonne heure, il se levait matin, il avait eu affaire à Paris, et mille autres raisons qui ne contentaient pas l'esprit de Claire, désormais en défiance.

Un samedi, Claire pria Auguste de ne pas manquer le lundi suivant : elle s'ennuyait, elle avait besoin de le voir, disait-elle. Auguste commit une imprudence en répondant que malheureusement son lundi était pris par sa mère, qui l'emmenait à Paris dîner chez des cousins, et qu'il ne reviendrait que fort tard.

— Qu'importe! dit Claire, je t'attendrai jusqu'à une heure du matin s'il le faut.

— Je rentrerai avec ma mère, reprit-il, et je ne pourrai pas quitter, cela ne semblerait pas naturel.

Auguste ne se rappelait pas qu'il avait dit qu'il pouvait sortir de chez sa mère par la porte de derrière, en suivant la Bièvre. Claire sembla croire à ses motifs; mais le lundi suivant elle descendit à la nuit tombante par la corde à nœuds et se rendit seule au bal des Barreaux-Verts, dont une fenêtre donne sur la rue du petit Gentilly.

Les soupçons de Claire ne la trompaient pas. Elle vit passer devant elle Auguste, qui valsait avec une femme dont le costume et l'allure ne pouvaient être autres que ceux de la femme de chambre dont il avait parlé jadis. A la manière dont il lui serrait la taille, aux regards de la danseuse, Claire ne put s'y méprendre ; elle avait passé par là! Elle retrouvait ses propres langueurs dans la personne qu'Auguste emportait dans le tourbillon de la valse. Un nuage passa devant ses yeux, tout son sang sembla se figer, elle resta hébétée, clouée devant la fenêtre, voulant entrer dans le bal et n'en ayant pas la force. Elle essaya de fuir, mais elle ne le pouvait pas : quoique sa présence fût douloureuse en pareil moment, Claire prenait une sorte de joie amère à se pénétrer plus avant de l'ingratitude d'Auguste. Elle n'essayait plus de le justifier, elle s'attachait à constater son profond chagrin.

En regardant attentivement la femme qui dansait avec Auguste, Claire se jugea tellement au-dessous de sa rivale par la figure et la toilette, qu'elle trouva presque naturel le nouveau caprice de son amant. Cette femme de chambre était une petite brune, éveillée, la figure spirituelle et coquine, le bonnet en arrière, qui certainement ne désespérait pas les hommes. Elle avait la mine provoquante des

grisettes de Bordeaux, l'œil noir, la taille svelte, et Claire, sans se rendre compte de sa physionomie, sentait combien elle différait de cette fille.

Quoique résolue, Claire devenait d'une timidité d'enfant sous un regard de son amant : il était son maître, et elle ne demandait pas mieux que de devenir son esclave. Un simple désir manifesté par lui, elle l'exécutait comme un ordre, avec joie. N'importe ce qu'il lui aurait demandé, elle l'aurait exécuté.

S'il lui avait dit : Tu vas quitter ton père et me suivre, elle eût obéi en pleurant, mais elle eût obéi. En se donnant à Auguste, Claire avec son corps avait joint son âme, ses pensées, sa vie. Elle ne comprenait pas l'amour autrement, et elle eût dit que les autres femmes n'aimaient pas, qui conservaient leur volonté. Auguste s'était aperçu de cet asservissement complet, ce fut ce qui perdit Claire. Ce complet abandon sans coquetterie devint un poids pour le fils de la blanchisseuse qui se jeta dans d'autres jouissances, retourna à ses anciennes maîtresses et essaya d'en séduire de nouvelles.

Cependant Claire regardait toujours le bal, la figure collée contre la fenêtre. Pendant un quadrille, Auguste voyant une femme qui semblait hésiter à entrer, lui fit des signes sans la reconnaître. Claire s'enfuit, craignant que son amant n'ouvrît la fenêtre. Elle retourna à la Maison-Rouge, éperdue de douleur, s'accusant elle-même de son chagrin. Qu'avait-elle besoin de preuves positives? Auguste venait la voir de temps en temps encore, elle devait en être satisfaite.

Le lendemain Auguste la trouvant pâle et pensive, lui en demanda la raison.

— Je crois que tu ne m'aimes plus, lui dit-elle.

— Quelle singulière idée, ma chère.

— J'en ai peur.

— Pourquoi?

— Parce que je t'aime et que j'en souffre.

— Si je ne t'aimais plus, je ne viendrais plus.

— Ainsi tu ne me préviendrais pas?

— A quoi bon? dit Auguste montrant franchement ses cartes.

— Et que deviendrais-je, moi? s'écria Claire.

— Pourquoi parler d'une rupture? dit Auguste. Ne suis-je pas ici, auprès de toi?

— C'est vrai, dit-elle en l'embrassant.

Dans son humilité, Claire trouvait encore Auguste généreux de ne pas l'abandonner tout à fait : elle était devenue lâche comme tous les êtres qui aiment profondément, et si elle ne formulait pas tout à fait sa pensée, de crainte de trop sonder sa triste situation, elle pensait ceci à peu près : — Qu'il en aime une autre, mais qu'il m'aime encore un peu. Si son cœur est emporté ailleurs, qu'il revienne de temps en temps s'appuyer sur le mien.

Elle ne le dit pas à Auguste; il n'eût pas été touché de cette délicatesse de sentiments, et elle comprenait qu'il ne la comprendrait pas. Quoiqu'elle admirât tout dans Auguste, sa beauté, sa jeunesse, sa force, elle sentait vaguement en lui des grossièretés de sentiment qui devaient briser ses tendresses; mais, quoi qu'elle fît, la prudence lui échappa : un jour où Auguste se fit attendre, elle se plaignit d'avoir attendu trois nuits.

— Ah! tu m'ennuies, lui dit Auguste.

Ce terrible mot fit plus de mal à Claire qu'un coup de couteau. Elle ne savait pas les terribles effets produit par l'*ennui* chez l'homme; elle en redevint plus soumise, plus caressante, sans se douter que le seul espoir qui lui restait de garder Auguste était de le traiter avec la brutalité que méritait cette réponse, de le chasser et de retrouver sa dignité. Au contraire, elle vint lécher les mains de son maître.

— Je t'aime tant, dit-elle.

— Laisse-moi tranquille, répondit Auguste qui se mit à siffler.

— Oh! dit-elle, si mon père t'entendait.

— On n'est pas un moment tranquille dans cette baraque, dit Auguste... Je suis agacé et je ne peux pas même siffler.

— Veux-tu siffler? lui dit-elle courageusement.

— A quoi bon?

— Je ne crains rien.

Par ce mot, Claire mettait sa tranquillité, son repos, son honneur, dans les mains de son amant : il n'en eut pas même pitié.

— Il faut s'en aller, dit-il, il est tard.

— Quand te reverrai-je, Auguste?

— Quand j'aurais le temps.

— Dis-moi un jour, je t'en prie.

— Je ne sais... Après demain.

— Oui, après demain, n'est-ce pas?

— Je ne peux pas répondre, peut-être dans trois jours.

— J'aurais été si heureuse de te voir après demain.

— Nous verrons, dit-il en descendant par la fenêtre.

Plus Auguste se montrait froid, et plus Claire se demandait :

— Que faut-il faire pour lui être agréable?

Elle s'accusait de ne pas comprendre son amant; elle s'accusait de sa pauvreté, elle eût voulu tous les jours le combler de cadeaux pour lui prouver son attachement; elle se regardait dans sa petite glace cassée et ne se trouvait pas jolie. Les femmes du bal des Barreaux-Verts, avec leurs airs évaporés, lui semblaient l'idéal de la beauté. Maintenant, elle travaillait à peine et restait tout le jour assise à songer, perdue dans des combinaisons d'argent, de toilette dont elle ne sortait plus.

Couturier finit par s'en apercevoir.

— Il me semble, dit-il, que tu deviens un peu fainéante, qu'as-tu?

Ainsi qu'Auguste, le mot *ennui* était sur ses lèvres; mais elle se gardait de le prononcer, car elle n'aurait pu expliquer d'où provenait cet ennui de toutes choses; cependant les semaines s'écoulaient et la terrible dette de la fripière était pendante sur la tête de Claire. Comment faire?

Il lui restait quelques mauvaises nippes dont elle fit un paquet pour le porter chez la marchande à la toilette de la rue des Cordiers.

— Est-ce là tout ce que vous m'apportez? dit celle-ci.

— Oui, madame.

— Mais ça ne vaut pas quatre sous, dit la marchande en secouant les nippes d'un air de dédain. C'est de la friperie, et pas cher. Qu'est-ce qui vous a vendu de la marchandise pareille?

Claire avoua ingénument qu'elle se fournissait au Marché-aux-Veaux.

— Ah! je ne m'étonne plus maintenant que vous m'apportiez des *ferloques*.

La *ferloque*, en style de revendeuse à la toilette, est la loque dans toute sa dégradation.

— Ainsi, madame, vous ne pouvez rien m'avancer là-dessus?

— Dieu du ciel, ma petite, d'où sortez-vous... Si vous ne m'aviez

pas été amenée l'autre jour par M. Gogué, avec qui je fais du commerce depuis bientôt trois ans, je n'aurais rien avancé sur votre bagage, sur lequel je perdrai certainement, car vous ne venez pas pour le dégager.

— Hélas ! non, madame.

— Et ça encombre mon logement, qui n'est pas grand... Si vous saviez ce que toutes les femmes du quartier m'apportent en gage, vous verriez quelles belles étoffes, des robes qu'elles ont mises une fois seulement, et encore je ne peux pas toujours leur prêter... Elles ont sans cesse besoin d'argent ; il me faudrait des millions... Ce sont de bonnes filles, mais elles n'ont pas d'ordre.

Il était curieux d'entendre la marchande à la toilette se plaindre du manque d'ordre des malheureuses sur lesquelles elle prélevait de gros bénéfices.

Claire renouait lentement son paquet et se disposait à s'en aller.

— Nous nous reverrons un jour, ma fille, dit la marchande à la toilette, mais je veux vous montrer auparavant comment je peux rendre une femme aussi belle qu'une princesse, sans sortir de chez moi.

La curiosité fit rester Claire.

— Tenez, dit la marchande à la toilette en lui montrant une robe de soie à carreaux écossais, savez-vous combien j'ai prêté là-dessus? Dix francs. La robe en vaut cinquante, mais tout l'or du Pérou ne suffirait pas si j'écoutais ces demoiselles.

Elle ouvrit une porte de derrière qui communiquait à sa boutique, et Claire fut éblouie de l'élégance des vêtements et des chapeaux entassés. C'étaient des volants, des plumes, des dentelles dont elle avait à peine l'idée. La boutique de la fripière était un taudis en comparaison ; et la marchande avait raison de traiter de *ferloques* les nippes du Marché-aux-Veaux.

— Et bien, ma bonne petite, croyez-vous qu'une femme puisse se *requinquer* ici?

Les yeux de Claire tout à l'heure abattus commencèrent à se ranimer.

— Il y a de tout : bottines, chapeaux, bracelets, robes, même des amazones. Mais aussi quand une femme sort de ma boutique, habillée, elle n'est pas embarrassée de payer sa toilette.

Claire regarda la marchande.

— Je vois que vous ne me comprenez pas... Ma pauvre fille, vous avez un pauvre amant.

Claire rougit.

— Vous l'aimez, et il ne vous aime peut-être pas beaucoup.

Claire crut qu'elle allait pleurer, tant la marchande devinait sa situation.

— Les hommes sont tous des trompeurs, mon enfant, et il faut en prendre son parti. Quand les femmes les aiment, ils n'aiment pas ; mais il y a un moyen de les tenir : c'est de ne pas les aimer, alors ils vous aiment. Je sais ce que vous allez dire : vous aimez votre amant, il vous fait du chagrin, et vous en êtes bien aise... Toutes les jeunes filles pensent ainsi... Ce n'est que plus tard, quand vient l'expérience, qu'elles se repentent d'avoir été si sottes ; plus tard, il est trop tard. La jeunesse est envolée, la beauté avec, il n'y a plus moyen de se venger. Voulez-vous que je vous donne un conseil ?

Claire écoutait avec stupéfaction cette vieille femme qui voyait si juste ; elle ne pouvait comprendre comment les deux marchandes savaient lire dans la situation des femmes : quoique effrayée, elle écoutait avidement.

— Vous êtes jeune, jolie, sans toilette, c'est une infamie. Vous avez besoin de belles robes, de beaux chapeaux, et beaucoup de femmes en portent qui ne vous valent pas. Savez-vous ce qui leur donne de beaux habits ? L'expérience. Ma chère, on peut aimer son amant et avoir de l'expérience. Je parie que si je vous habillais en ce moment, que nous sortions ensemble sur les boulevards, au bout de dix minutes, il y a plus de vingt hommes qui nous feraient des compliments. Ils m'en feraient même à moi qui suis vieille, rien que parce que je suis avec une jeune fille. Des compliments, c'est très-flatteur, mais ça ne suffit pas. Ces hommes-là s'ennuient, il leur faut du nouveau.

— Ils s'ennuient ! répéta tristement Claire, qui comprit où menait l'ennui des hommes.

— Oui, ils s'ennuient parce qu'ils sont riches et que la fortune ne fait pas le bonheur. Rien ne coûte à ces hommes-là pour satisfaire leurs caprices : ils jettent l'argent par la fenêtre nuit et jour, et quand une femme sait les tenir en bride, elle vaut son pesant d'or.

— Je ne comprends pas, dit Claire.

— C'est pourtant bien simple : il ne s'agit que d'aimer un peu ces hommes-là.

— Mais quand on ne les aime pas?

— Ah! ma chère enfant, que vous êtes jeune. On fait semblant de les aimer.

— Quelle horreur! s'écria Claire.

— Ça n'empêche pas de garder son cœur.

— Adieu, madame, dit Claire, en prenant son paquet.

— Au revoir, mon enfant, vous me reviendrez, dit la marchande.

Claire frissonna en entendant ce mot. Quelle prédiction : *vous me reviendrez!* S'il fallait revenir pour suivre les conseils de l'abominable vieille, dont chaque mot heurtait les sentiments d'honnêteté de la fille de l'apprêteur. Malgré la répulsion qu'entraînent chez les cœurs purs de telles paroles, ce sont des paroles qui restent. Bien souvent Claire pensa au terrible : *vous me reviendrez* de la marchande à la toilette, qui lui avait ouvert des horizons troubles, où les plaisirs côtoyaient des marécages bourbeux.

En sortant de là, Claire prit son parti : il fallait vendre à tout prix ses hardes, et elle les vendit à une femme qui tenait au moins autant de la chiffonnière que de la marchande d'habits. A côté de son étalage, la fripière du Marché-aux-Veaux pouvait passer pour une modiste élégante. C'étaient des robes d'une singulière couleur, accrochées à un clou, fanées, décolorées, plissées comme si elles avaient passé longtemps dans l'eau. Il y avait dans tout l'étalage quelque chose qui sentait le meurtre ou le suicide. Ce fut là que Claire laissa ce qui lui restait de sa petite toilette, sans trop le regretter. Que lui importait sa toilette, pourvu que le cœur d'Auguste lui restât? mais elle n'avait guère de consolation à attendre de ce côté. Auguste revint une fois la nuit : ce fut la dernière. Il avait trop de cette liaison qui lui pesait, il ne le dit pas à Claire, craignant de provoquer une scène fatigante pour lui. Depuis longtemps déjà il songeait à rompre, et ce fut par un reste de pitié qu'il ne quitta pas Claire brutalement.

Claire en avait le soupçon sans oser se l'avouer; elle attendit quinze jours en cherchant à monter son amour-propre à une telle hauteur qu'il ne pût descendre pour commettre des bassesses. Il arrivait que l'amour-propre placé si haut retombait à plat et se trouvait plus douloureusement froissé à chacune de ses chutes. Claire

se jurait à elle-même de rester à la Maison-Rouge tant qu'Auguste ne reviendrait pas : cinq minutes après avoir fait ce serment, elle courait dans les environs partout où elle croyait pouvoir rencontrer son amant. Elle accusait de lâcheté son cœur, mais ses pas l'entraînaient quoi qu'elle fît, et elle s'en revenait chaque fois plus triste et plus honteuse.

— C'est fini ! se dit-elle, après trois semaines d'absence d'Auguste. Dès lors elle se renferma dans son chagrin, n'essayant plus de le secouer, se laissant aller à un abattement complet, mangeant à peine, dormant une heure, vaincue par la fatigue, ne répondant plus à son père quand il lui parlait, cherchant l'isolement et regardant cette noire Bièvre dans laquelle elle préméditait d'ensevelir son amour et sa personne.

Souvent, assise dans le tronc creux d'un vieux saule, Claire passait des heures entières à suivre le faible courant de l'eau bourbeuse, qui reflétait à peine les arbres du bord. Il ne fallait qu'un peu de courage pour mettre un terme à ses maux : si le souvenir de son père ne l'eût retenue, Claire se fût jetée dans la Bièvre sans regrets; mais en pensant au désespoir de l'apprêteur, qui n'avait qu'elle auprès de lui, elle cherchait à se raccrocher à la vie. Plus d'une fois, elle parcourut les bords de la Bièvre, cherchant un *bon endroit*, une place où on ne la retrouverait pas ; son père la croirait perdue, il conserverait quelque espoir... Son chagrin se passerait lentement et serait atténué par l'espérance ; mais avant d'accomplir ce triste dessein, Claire voulait revoir une fois Auguste, une seule fois ! C'est ce qui la rattachait à la vie.

Un soir, après le dîner, accroupie dans un saule, pendant que Couturier fumait sa pipe devant sa maison, Claire vit sur le bord opposé de la Bièvre une femme qui s'avançait précipitamment, et qu'elle reconnut pour être la fripière du Marché-aux-Veaux. Il fallait près de cinq minutes pour arriver au petit pont qui traverse la Bièvre, et Claire comprit qu'elle n'en aurait pas le temps. Déjà la fripière causait avec son père.

— Est-ce que Mlle Claire n'est pas ici? demanda-t-elle.

— Je ne sais où elle est passée, dit l'apprêteur ; que lui voulez-vous?

— Je veux qu'elle me paye ce qu'elle me doit.

Claire ne voulut pas en entendre davantage. Éperdue, elle prit sa course à travers les saules.

CHAPITRE IV

UNE NUIT A L'HOTEL CÉSAR

Dans son trouble, Claire marchait sans savoir où elle allait; l'apparition subite de la fripière du Marché-aux-Veaux l'avait remplie d'une telle terreur que ses jambes fléchirent à diverses reprises. Elle se sentait perdue aux yeux de son père; la première question de la marchande suffisait pour provoquer chez l'apprêteur un étonnement qui devait le mener à connaître la vérité. Toutes ses dettes étalées à nu dévoilaient sa toilette : que penserait son père de cette toilette mystérieuse qu'il n'avait jamais vue? Et s'il ne devinait pas l'emploi de la toilette, et les rendez-vous, et les fuites nocturnes pour aller au bal, l'achat de la bague dont parlerait certainement la fripière, ne suffisait-il pas à condamner Claire?

Aussi, désespérant de se justifier, craignant la colère de son père, Claire s'enfuit sans se rendre compte de l'endroit où elle se réfugierait. Elle arriva ainsi à la barrière de Fontainebleau et n'osa entrer dans Paris : les ombres des boulevards extérieurs convenaient mieux à l'état de ses pensées. Le côté droit du boulevard était très-solitaire, Claire s'y sentit entraînée. A quoi pensait-elle? Elle marchait rapidement, comme pour mettre tout de suite un plus grand espace entre elle et son père.

L'autre côté du boulevard est bordé par des maisons de plaisir : marchands de vins, restaurateurs, bals publics. De temps en temps, Claire entendait le son criard d'une musette d'un bal d'Auvergnats

ou le cornet à piston doublé d'un trombonne d'un bal des environs, et cette musique lui faisait mal, car elle lui rappelait sa faute et l'ingratitude d'Auguste ; mais ces souvenirs étaient de courte durée et se fondaient dans un avenir obscur, que ses yeux refusaient de pénétrer.

Claire marchait toujours. Elle traversa de la sorte le boulevard des Gobelins jusqu'au boulevard Saint-Jacques et passa devant la barrière Croulebarbe, la barrière de la Glacière, la barrière de la Santé, la barrière Saint-Jacques, sans penser à les franchir ; elle avait besoin avant tout d'activité, et cette marche fiévreuse lui faisait oublier ses tristes pensées. Cependant, arrivée près de la barrière d'Enfer, Claire commença à s'émouvoir de l'obscurité qui se faisait sur les boulevards extérieurs, où les boutiques se ferment plus vite qu'ailleurs : les grandes ombres des arbres s'allongeaient à la lueur des rares becs de gaz de la chaussée, et le bruit de ses pas retentissait sur la terre sèche. Elle jeta un coup d'œil timide à la barrière, et les lumières de l'intérieur de Paris la décidèrent à passer devant les commis de la douane.

L'entrée par la barrière d'Enfer n'est pas avenante le soir : c'est une large chaussée bordée par de rares maisons bourgeoises, l'hospice Marie-Thérèse et celui des Enfants-Trouvés qui offrent des façades mornes. Le noir Observatoire répand son influence dans ce quartier tranquille où sont groupés l'hôpital des Jeunes-Aveugles, celui de la Maternité, celui des Enfants malades, celui de l'Ourcine, celui de Cochin et bien d'autres établissements de bienfaisance qui sur aucun autre point de Paris ne se trouvent en telle majorité. La science parisienne, accumulée sur la rive gauche de la Seine, s'est entourée à dessein de toutes les misères pour les étudier et y porter soulagement.

Claire marchait toujours lorsque son attention fut provoquée par une illumination brillante qui perçait à travers les arbres, au-dessus desquels s'élevait très-haut un globe enflammé qui semblait un météore brillant. Elle s'approcha et entendit une gaie et bruyante musique non loin de cet endroit. Un attroupement considérable était formé vis-à-vis d'une porte éclairée par cinquante becs de gaz. Claire alla se joindre au groupe formé d'ouvrières et de jeunes filles en majorité ; de là on assistait à un concert dont les musiciens étaient cachés. Le météore brillant, perdu dans les nuages, était un ballon

illuminé suspendu à un mât immense, autour duquel flottaient des pavillons de couleur vive.

— Que se passe-t-il ici? demanda Claire étonnée de cette jolie musique, de l'illumination et des nombreuses voitures qui attendaient à la porte.

— C'est la Grande-Chartreuse, répondit l'ouvrière à qui elle s'était adressée.

Claire n'était guère plus avancée.

— Qu'y fait-on? demanda-t-elle.

L'ouvrière la regarda pour voir si la questionneuse ne se moquait pas d'elle.

— On y danse... vous ne le savez pas?

— Encore un bal! pensa Claire qui voulut continuer sa route; mais l'ouvrière à qui elle s'était adressée ayant trouvé quelqu'un pour causer, continuait :

— Et on s'y amuse! Ah! s'il ne fallait pas de toilette, j'entrerais bien.

Alors Claire jeta un coup d'œil sur le groupe de femmes qui stationnaient à la porte : c'étaient toutes des ouvrières *sans toilette!*

Deux femmes élégamment parées, en chapeaux à plumes, en cachemire brillant, sortirent du bal et montèrent dans un coupé; les sergents de ville avaient peine à contenir le groupe des curieuses qui se pressaient jusque sous les roues pour admirer ces toilettes.

— Il n'y a rien de plus amusant que la sortie, dit l'ouvrière à Claire, vous allez voir.

En ce moment, l'orchestre jouait un galop bruyant, mêlé aux acclamations des danseurs; l'illumination redoubla, des fusées partirent du ballon, un immense cri salua ce feu d'artifice, et le gaz s'éteignit tout à coup avec le dernier son de l'orchestre, pour être remplacé par un brouhaha confus, une avalanche d'hommes et de femmes qui sortaient en s'appelant, une sorte de mêlée furieuse au vestiaire où se disputaient les propriétaires des cannes, des bonnets, des capotes, des casquettes, des châles et des mantelets déposés. Les chevaux des voitures piétinaient à la porte. C'était un bruit sans pareil. Il était impossible de reconnaître les sortants, qui tous, hommes et femmes en parlaient qué par *Ohé.*

— Ohé, Titine!

— Ohé! Gustave!

— Je n'ai rien fait, disait un étudiant pris au collet par deux sergents de ville.

— Vous vous expliquerez au poste.

— Ohé! qu'est-ce qui vient souper avec moi? s'écriait un jeune étudiant.

— Cocher, rue Notre-Dame-de-Lorette, disait une femme en montant en voiture, pendant que son cavalier payait la course d'avance, en soufflant au cocher :

— Ne l'écoutez pas, vous vous arrêterez chez la rôtisseuse, rue Dauphine.

— Qu'est-ce qui a vu Marie l'Absynthe ? s'écriait un tout jeune homme blond et rose.

— Elle est partie avec un autre, mon petit... Tu arrives trop tard.

— Eh! monsieur, laissez-moi tranquille, s'écriait une femme cherchant à se débarrasser d'un soupirant ennuyeux.

— Ma chère, donnez-moi votre adresse.

— Il y a une femme qui a volé mon châle, disait une autre.

— Voilà ce que c'est que de ne pas le mettre au vestiaire.

— Ohé ! Amanda !

— Ohé ! Théodore !

— Allons-nous à la halle !

— Gare donc ! criaient les cochers.

— A bas les fiacres !

— *Ce sont les moines de Saint-Denis,* hurlait un étudiant.

— Laisse-nous tranquille avec tes moines.

— Ohé, Thalès !

— Ohé, Louchon !

— Je vous attends chez Cretaine tout à l'heure.

— Non, chez Andeler, à la brasserie.

— Ohé, Pavillon !

— Ohé, Eugène !

— Faisons-nous un petit *lansq*, ce soir?

— Nous nous retrouverons au café Socrate.

— Frontin, Labranche, Champagne ! criait un rapin, mes chevaux, mon équipage.

— Où est-elle donc votre voiture ? disait une juive au bras du peintre.

— Ces coquins de domestiques sont à s'enivrer dans quelque ca-

baret du coin... Ils n'en font jamais d'autres : je les bâtonnerai demain matin.

— Laissez donc, monsieur, vous n'avez pas plus de voiture que moi.

— Ohé, Casse-Noisette !

— Ohé, Georges !

— Ohé, Souris !

— Ohé, Jules !

Jamais Claire n'avait entendu de pareil tumulte, vu tant de femmes et de jeunes gens élégants. Le bal des Barreaux-Verts était morne à côté de celui de la Grande-Chartreuse, d'où les femmes sortaient presque toutes la cigarette à la bouche. Les invitations à souper, à jouer, à boire, à passer la nuit, troublaient profondément Claire, car rien ne paraissait plus naturel. Une femme qui s'en serait étonnée eût paru une femme excentrique

— Est-ce donc là la vie de Paris? se dit-elle.

Claire reprit son chemin sans savoir où ses pas la conduiraient ; mais les chansons des étudiants qui remontaient à la place Saint-Michel la guidèrent et elle suivit la rue de l'Est, pensant à ce bal singulier qui avait fait diversion à ses chagrins. Tout à coup elle sentit un bras passé sous le sien :

— Mademoiselle, vous ne pouvez vous en retourner seule ainsi.

— Monsieur, laissez-moi, je vous prie.

— Oh ! la charmante voix... que vous devez avoir une jolie figure !

— Monsieur, vous voyez que je suis seule...

— C'est là le danger ; vous pourriez être insultée, et vous êtes si gentille que je ne me pardonnerais pas de vous laisser dans la peine.

Claire ne savait que répondre.

— Croyez, monsieur, que je ne sors pas de ce bal.

— Je le sais, mademoiselle ; j'y étais. Est-ce que je ne vous y aurais pas vue? Et vous avez bien fait de ne pas y entrer, tout le monde vous eût fait la cour ; peut-être ne m'auriez-vous pas permis de vous reconduire.

— Laissez-moi, monsieur.

— Vous croyez sans doute, mademoiselle, avoir affaire à un de ces étudiants en médecine tapageurs qui ne pensent qu'à boire de

la bière, à disséquer et à chanter des grossièretés... Je suis étudiant en droit, mademoiselle, et j'ai une pension suffisante pour faire le bonheur d'une jolie femme comme vous qui voudrait partager mon cœur et mon logement. Comment vous appelle-t-on ?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur.

— Je vois, mademoiselle, que je ne m'étais pas trompé en vous offrant mon bras. Vous n'êtes pas une de ces femmes du quartier qui s'en vont avec le premier venu sans le connaître. A votre démarche, à votre mise simple, à votre son de voix j'ai reconnu que vous étiez honnête, jeune, jolie, tendre, bonne...

— Monsieur...

— Voyez, mademoiselle, combien nous pourrions être heureux ensemble. Mon logement est modeste, quelques livres pour étudier, quelques pots de fleurs sur ma fenêtre. Vous devez aimer les fleurs... Qu'on doit être heureux le matin en vous réveillant de vous offrir une fleur trempée par la rosée.

— Monsieur, dit Claire en s'échappant, veuillez me laisser.

L'étudiant, étonné de cette résistance, n'osa garder plus longtemps emprisonné le bras de Claire. Il se contenta de la suivre à distance; mais à la hauteur de l'hôtel Broussais, qui donne en face d'une des grilles du Luxembourg, Claire retomba dans un groupe d'étudiants qui formaient, dans la rue, une sorte de filet, afin d'empêcher les femmes d'aller plus loin. Elle se crut perdue, car il ne fallait pas songer à échapper à ce groupe.

— Messieurs, dit l'étudiant en droit qui s'avança immédiatement, je vous suis obligé d'avoir arrêté ma maîtresse qui me cherche querelle depuis la fin de ce bal.

Claire fut heureuse en ce moment de retrouver son premier poursuivant que les étudiants regardaient avec défiance.

— Est-ce bien votre maîtresse? lui demanda-t-on.

— Elle demeure avec moi à l'hôtel César... Vous connaissez l'hôtel César?

— On connaît l'hôtel César certainement, mais on n'est pas sûr que madame soit avec vous.

— Suivez-moi, si vous voulez, messieurs, et si Mathilde ne rentre pas avec moi, je vous l'abandonne.

L'étudiant prit le bras de Claire tremblante.

— Pas un mot, lui dit-il à voix basse, vous seriez perdue...

Il continua son chemin, d'une allure délibérée, ne paraissant pas faire attention à ceux qui l'escortaient : en effet, deux étudiants de l'hôtel Broussais s'étaient détachés du groupe de leurs amis pour voir s'ils n'avaient pas été trompés.

— Mademoiselle, dit l'étudiant en droit qui donnait le bras à Claire, il est de toute nécessité que vous entriez avec moi à l'hôtel César : je réponds de vous si vous acceptez ma protection; mais si vous me quittiez en ce moment, ces messieurs qui nous suivent n'y mettraient pas autant d'égards que moi.

— Hélas ! dit Claire qui commençait à comprendre la gravité de sa fuite, que deviendrais-je ?

— Ce soir, je vous reconduirai où vous voudrez...

— Chez mon père, jamais ! s'écria Claire en sanglottant.

— Eh bien ! je vous ferai donner une chambre à l'hotel.

En ce moment ils étaient arrivés sur la place de l'École-de-Médecine, où est situé l'hôtel César qui fait le coin de la rue. Trois fenêtres ouvertes laissaient entrevoir une certaine quantité de lumière.

— Voilà ma chambre, dit l'étudiant. Je donne une petite soirée à mes amis.

Comme Claire cherchait encore à dégager son bras.

— Ne craignez rien, mademoiselle, lui dit-il.

— Voilà Henri ! s'écrièrent des étudiants qui stationnaient à la porte du petit café du rez-de-chaussée dépendant de l'hôtel. Tu ramènes quelqu'un ?

— Oui, dit-il, mademoiselle est avec moi.

Et il enfila vivement le corridor conduisant à l'escalier. Presque aussitôt que lui arrivèrent à la porte de l'hôtel les deux étudiants qui le suivaient depuis la rue de l'Est.

— Ohé ! Truand, s'écrièrent les pensionnaires de l'hôtel César.

Celui qu'on appelait Truand s'avança.

— Qu'est-ce que c'est que la femme qui vient d'entrer avec cet étudiant ? demanda-t-il.

— On ne la connaît pas, c'est une nouvelle.

— Alors, je vais lui parler tout à l'heure...

— Veux-tu souper avec nous? Henri a passé un examen et nous passerons la nuit.

— Ça me va, on ne s'amuse plus à l'hôtel Broussais; voici avec

moi un de mes bons amis, dit Truand en présentant le jeune homme qui l'accompagnait.

— Eh bien, il soupera avec nous.

— A quelle heure soupe-t-on ?

— Tout à l'heure; nos amis ne sont pas encore revenus de la Chartreuse.

— Fais-nous donc servir de l'absinthe, dit Truand à l'un des étudiants.

Claire était arrivée au premier étage où se trouvaient déjà réunis une partie des invités. La table était dressée dans une grande pièce ; des étudiants et leurs maîtresses aux fenêtres attendaient avec impatience qu'on commençât le festin.

— Oh ! la jolie femme, dit un petit poëte pâle et souffreteux qu fut le premier à s'apercevoir de l'entrée de Claire.

— Tu lui feras des vers, — mon cher, — au dessert ! — dit Henri, se moquant du poëte et de la poésie.

— On fait des vers quand on n'aime pas, dit le poëte pâle; quand on aime, on ne dit qu'un mot.

Claire était confuse de l'effet qu'elle semblait produire. Toutes les femmes la regardaient avec une vive curiosité, car elle n'apportait dans l'hôtel aucune des allures du quartier latin.

— Comment l'appelle-t-on ? dit le poëte à Henri.

— Je n'en sais rien.

— Heureux Henri ! s'écria le poëte, qui alla s'étendre sur un divan dans un coin, afin de mieux contempler la nouvelle venue.

— Voulez-vous me dire votre nom maintenant? demanda l'étudiant.

— Claire, dit-elle.

— Messieurs et mesdames, je vous présente mademoiselle Claire, qui a bien voulu m'accompagner à cette fête.

— Elle n'est pas riche, disaient les femmes.

— Vous lui montrerez votre secret, répondit un étudiant.

— Où l'as-tu rencontrée ? demanda le poëte à Henri.

— Dans la rue.

— Dans quelle rue ?

— Que t'importe !

— Ah ! si j'avais passé par là avant toi !...

— Les poëtes ne doivent pas penser aux femmes.

Claire, gênée dans cette société, n'osait quitter Henri ; toutes ces femmes qui parlaient aussi librement que les hommes l'étonnaient profondément. Quelques-unes étaient jolies, mais la majorité avait les yeux fatigués, et une sorte d'excitation factice qui tenait lieu de gaieté.

— Est-ce qu'on ne va pas se mettre bientôt à table ? demandaient-elles.

— Je n'ai pas faim, moi, dit une grande fille blonde et pâle qui, montée sur une chaise, versait goutte à goutte de l'eau dans un verre d'absinthe posé sur le plancher.

— Tu n'as jamais faim, Marie l'Absinthe ? lui dit le poëte. Tu bois trop...

— Laisse-moi tranquille.

— Messieurs, dit un jeune homme en entrant, nous aurons Truand ce soir.

— Oh ! s'écria-t-on de toutes parts, qui est-ce qui a amené Truand ?

— Il n'y a pas d'homme plus terrible que Truand.

— Et grossier ! dirent les femmes.

Truand entra.

— Voilà Truand ! s'écria toute l'assemblée en se précipitant vers lui et en lui serrant les mains.

— Tu ne me dis rien, mon petit Truand ? demanda la femme qui lui reprochait de mauvaises manières.

Truand dominait tous les hommes de l'assemblée de la hauteur de sa tête : fort en proportion, les épaules carrées, les bras taillés en hercule, la barbe noire descendant au milieu de la poitrine, il inspirait un profond respect.

— Quand est-ce commence-t-on à manger ? dit-il en s'asseyant à la place d'honneur.

— Tu prends la place d'Henri, qui nous donne à souper.

— Il se mettra à côté de moi. La belle, dit-il en s'adressant à Claire, asseyez-vous en face de moi.

Claire, qui le reconnut pour un de ceux qui l'avaient poursuivie devant l'hôtel Broussais, rougit.

— Et son amant à côté d'elle.

Il fallait obéir. Truand avait dans la voix des habitudes de commandement auxquelles peu d'étudiants osaient résister.

Henri lui-même, qui donnait cette fête et qui ne savait comment

Trúand s'était introduit chez lui, n'osait faire paraître son étonnement, tant était grande la religion qu'inspirait Truand dans le quartier des Écoles. Ce que faisait Truand, personne n'aurait pu le dire ; son état était de vivre avec les étudiants, de manger leur dîner, de fumer leur tabac et de gagner leur argent au billard. Truand s'imposait par sa forte musculature, et quoique personne ne l'eût jamais vu donner un coup de poing, ni se battre en duel, il passait pour l'homme le plus vaillant du quartier, grâce à de certaines histoires nocturnes qu'il racontait perpétuellement et dans lesquelles il jouait le rôle de grand vainqueur.

Les étudiants de première année surtout étaient ses tributaires ; à peine sortis du collége, ignorants de la vie, ils étaient fiers de fréquenter cet homme si fort, qui avait connu deux ou trois générations d'étudiants, qui d'un regard faisait trembler toutes les femmes du quartier, et leur faisait l'honneur de venir souvent leur demander à dîner. Tel était Truand, dont la large poitrine formait cuirasse et reposait sur de fortes jambes perdues dans un pantalon à la hussarde.

Avec Truand la conversation était rarement délicate : il n'était remarquable qu'aux premières représentations de l'Odéon, ou bien à la tête des manifestations des écoles, quand les étudiants, jaloux de leurs droits politiques, se rendaient en corps à l'enterrement d'un illustre citoyen, ou encore dans les cours publics, lorsqu'il s'agissait d'interrompre le professeur et de le mettre en fuite à coups de pommes cuites.

— Comment t'appelles-tu ? dit-il brusquement à Claire.

— Monsieur ! dit Henri, qui n'avait jamais eu de rapports avec lui.

— Il n'y a pas de monsieur ici, je suis Truand, et celui qui continuerait à m'appeler monsieur, aurait affaire à moi.

— Allons, dit le poëte, ne te fâche pas.

— Pourquoi cette petite ne veut-elle pas me dire son nom ?

— On l'appelle Claire, dit Henri.

— Bon, je m'en rappellerai. Il y a une chanson là-dessus : *Robert disait à Claire*, chanta Truand.

— Quest-ce que Robert disait à Claire? demanda une des femmes qu'on appelait Cocarde.

— Je n'en sais plus rien, reprit Truand.

— Tu commences toujours un tas de chansons, dit Casse-Noisette, et tu ne les finis pas...

— Mange ton pâté, Casse-Noisette, et ne t'inquiète pas du reste.

— Moi qui aime tant les chansons, dit Casse-Noisette, j'aurais voulu connaître celle-là.

— Demande-la à Bida, c'est son état.

Le poëte Bida se leva.

— Robert disait à Claire : Pourquoi es-tu venue en plein quartier latin, à l'hôtel César, au milieu d'hommes et de femmes que tu ne comprends pas et qui ne te comprennent pas?

— Bida, je vais t'envoyer ma choppe à la figure, dit Truand.

Mais le poëte continua :

— Robert disait à Claire : Tu n'étais pas faite pour cette vie; tu ne te doutes pas de ce qu'elle est, et tu t'en repentiras un jour.

Claire baissait les yeux : quoique le poëte y mît un ton railleur, il lui semblait entendre la voix de sa conscience.

— Vas-tu bientôt finir, Bida? reprit Truand.

— Tout à l'heure. Robert disait à Claire : Tu as quitté une vie tranquille pour une folle existence, sans repos, sans jouissances où tu ne trouveras ni paix, ni calme, ni joie, ni contentement.

— Assez, Bida! cria-t-on de toute part.

— Tu es donc devenu prédicateur?

— On lui demande des vers et il prononce un sermon.

— Ce Bida est d'un ennui à crever.

— On ne t'invitera plus à souper, Bida.

— Sournois de Bida!

— Vous avez voulu une chanson, dit-il, je n'avais que celle-là en tête.

— Henri, prends garde à Bida? cria Casse-Noisette. Il veut faire la cour à Claire.

— On ne s'amuse pas ici, dit Truand; si je jetais Bida par la fenêtre?

— Par la fenêtre, Bida! cria l'assemblée.

Le petit poëte Bida se leva pour prendre la parole.

— Mes amis, dit-il.

— Nous ne sommes plus tes amis. Bida par la fenêtre!

— Me permettrez-vous de choisir de sauter par la fenêtre ou d'être lancé par vous?

— S'il a le courage de sauter, dit Truand, je le lui permets.

— Eh bien, j'y sauterai, mais plus tard.

— Tout de suite, dit l'assemblée, qui commençait à ressentir les effets du vin et d'une conversation animée.

— Il est minuit et demi ; je vous jure ma parole d'honneur qu'à deux heures je m'élancerai par la fenêtre.

— C'est entendu, dit Truand ; mais, s'il voulait *caner*, je me charge de l'affaire.

Claire écoutait ces propos, effrayée : à la disposition de l'assemblée elle voyait que le petit poëte souffreteux n'échapperait pas à son sort, et elle se demandait si à cette heure elle n'était pas le jouet d'un rêve. Les cris, les paroles, les chocs de verres, les chansons se mêlaient et ne permettaient pas un mot raisonnable. Comme le service ne se faisait pas avec une extrême régularité, Henri descendit à l'office pour faire apporter de nouveaux plats.

— Tu me plais, toi, dit Truand en lançant ses yeux ardents sur Claire. Viens m'embrasser.

Claire fit semblant de ne pas entendre.

— Je te dis de venir m'embrasser.

Elle ne répondit pas.

— Ici, Casse-Noisette? s'écria Truand.

Casse-Noisette accourut.

— Embrasse-moi.

Casse-Noisette obéit.

— C'est bien. Cocarde, viens m'embrasser.

Mlle Cocarde se leva de table et fit comme Casse-Noisette.

— A ton tour, Souris, dit Truand..

Souris suivit l'exemple de Casse-Noisette et de Cocarde. Il en fut de même de toutes les maîtresses des étudiants.

— Maintenant, dit Truand en s'adressant à Claire, tu ne peux pas faire autrement que les autres.

— Oui, Claire doit l'embrasser, s'écrièrent les femmes curieuses de voir la nouvelle venue subir le joug de Truand.

Claire restait à sa place sans parler.

— S'il faut me déranger la première fois, dit Truand, je le ferai pour t'y accoutumer.

Et sans se gêner, il monta sur la table qui ploya sous lui, alla

vers Claire sans défense, et l'embrassa bruyamment, aux hourras de l'assemblée. Henri rentrait en ce moment.

— Monsieur, dit-il en se précipitant vers Truand, madame est chez moi.

— Que m'importe! Cette petite a l'air de faire sa tête; pourquoi se manière-t-elle? Toutes ces dames m'ont embrassé et leurs amants n'ont rien dit. Toi qui ne la connais pas, tu devrais encore moins te plaindre.

— Que je la connaisse ou non, dit Henri, cela ne vous regarde pas.

— Pardon, mon petit, tu m'as trompé ce soir à la porte de l'hôtel Broussais, en me disant que Claire était avec toi; j'ai eu la délicatesse de te la rendre, car elle m'appartenait.

— Comment, elle vous appartenait!

— Certainement, elle m'appartenait au moins autant qu'à toi... Tu la poursuivais dans la rue, elle faisait la prude et avait l'air de se sauver quand elle est venue tomber dans un groupe où j'étais. Si j'avais su qu'elle n'était pas ta femme, crois-tu que je te l'aurais rendue?

— Allons-nous-en, disait Claire en se serrant contre Henri qui devenait pâle.

— Monsieur, dit l'étudiant en se plaçant face à face de Truand, je vous répète que madame est sous ma protection, et qu'une insulte qui l'atteint m'atteint également.

— Allons, pas de dispute, disaient quelques esprits conciliants.

— Personne ne s'est jamais moqué de Truand, entends-tu.

— Je ne vous crains pas, disait Henri.

— C'est que tu aurais affaire à moi, reprenait fièrement Truand, qui devenait brave à la moindre parole conciliante de ses adversaires.

— Si vous n'êtes pas content, monsieur...

Casse-Noisette se jeta entre Henri et Truand, qui la souleva au-dessus de sa tête pour montrer sa force, la replaça doucement sur le plancher, et s'écria :

— J'en mangerais mille comme ce perroquet-là!

— Je suis chez moi, dit Henri, et si vous continuez à me provoquer, il y a des couteaux sur la table. Vous en prendrez un, moi un autre, et nous verrons qui sera le plus brave.

— Des couteaux! dit Truand d'un air de mépris, en retroussant

sa manche et en faisant jouer des muscles énormes qui couraient sur ses bras, quand tu auras des biceps comme ceux-là, mon bonhomme, tu ne me parleras pas de couteaux.

— Claire, il faut embrasser Truand, dit Cocarde, et tout sera fini.

— Je ne veux pas qu'elle l'embrasse, reprit Henri.

— Je n'y tiens pas plus, dit Truand ; toutes les femmes d'ici la valent bien ; mais comme je ne veux pas avoir reçu un démenti, je prétends que nous assisterons au départ des nouveaux époux.

— Oui, oui, s'écria-t-on de toutes parts.

Truand, tout piètre observateur qu'il fût, n'avait pas été sans remarquer la froideur de Claire à l'égard d'Henri pendant le repas. Rien ne l'avait animée, ni les rires, ni les chansons, ni les folles paroles. Elle était gênée, triste et assistait à cette orgie d'étudiants comme une nonne à la perte de ses cheveux.

L'habitude, à l'hôtel César, était de célébrer les nouvelles amours d'étudiant et de reconduire les amants aux flambeaux. C'était une fête qui se renouvelait souvent dans l'hôtel, non pas tant pour fêter la femme que pour se livrer à des boissons considérables. Quelques étudiants essayaient d'esquiver le règlement en rentrant tard dans la nuit pour que leurs camarades n'en sussent rien ; mais les indiscrétions des garçons de l'hôtel ou du maître de l'établissement, qui avait tout intérêt à d'énormes consommations, faisaient qu'il échappait peu d'étudiants à cette mesure.

— Pour fêter le nouveau ménage, dit Casse-Noisette, je jette mon verre par la fenêtre.

Le bruit d'un verre cassé retentit sur le pavé.

Chacun jeta son verre par la fenêtre.

— Que toute querelle soit rompue comme cette assiette, dit Bida en envoyant son assiette rejoindre les verres.

Tous les convives envoyèrent leurs assiettes tenir compagnie aux verres.

— Il n'est pas mauvais de jeter son assiette par la fenêtre, dit Truand au poëte, mais rappelle-toi que tu as juré de t'y jeter toi-même.

— Je n'ai qu'une parole, dit Bida, et je la tiendrai quand toutes les bouteilles seront vides.

Cinq bouteilles étaient cachées dans le coin de la cheminée, contenant de l'eau-de-vie.

— Il n'y a plus de verres, s'écrièrent les femmes.

— On boira à la régalade, dit un étudiant du Midi, en donnant l'exemple à suivre.

Quand les têtes furent échauffées par l'eau-de-vie, chacun enjoignit au poëte de se jeter par la fenêtre.

— J'ai encore une demi-heure, dit-il en montrant la pendule qui marquait deux heures.

— Monsieur, dit Claire à Bida, pensez-vous sérieusement à vous jeter par cette fenêtre ?

— Vous êtes belle, dit-il, et je vous aime.

— Qu'est-ce que nous faisons de ces bêtes de bouteilles vides ? dit Truand. Allons, les bouteilles vides dans la rue. Que chacun jette sa bouteille !

Vingt bouteilles éclatèrent en même temps sur le pavé.

En ce moment on frappa à la porte.

— Messieurs, arrêtez ! La police va monter ici.

C'était le maître de l'hôtel.

— C'est bon, César.

— Va te coucher, César.

— A la niche, César.

Ainsi fut reçu le maître de l'hôtel, qui ne put entrer.

— Si nous dansions, dit Casse-Noisette.

— On ne peut pas avec cette table.

— La table nous gêne.

— A bas la table !

Truand souleva la table par un violent effort, la dressa sur ses pieds de derrière et la lança dans la rue.

— Ohé ! ohé ! cria la bande d'une telle force que le bruit dut s'en répandre dans les alentours du Panthéon.

En face de l'hôtel César est une maison noire, aux carreaux verdâtres, reconnaissable à sa grande porte ancienne, sous laquelle passait jadis le révolutionnaire Marat qui l'habitait. Des étudiants y demeurent, mais non en garni : ce sont de pauvres et studieux jeunes gens qui passent leurs journées aux cours et leurs soirées à la bibliothèque Sainte-Geneviève, aussi tranquilles que leurs voisins sont tapageurs; ils ouvraient leurs fenêtres, croyant à un incendie, mais désireux de repos, ils les refermaient aussitôt, envoyant un

regard plein de pitié pour cette jeunesse qui se dépensait en folles orgies.

— A quoi bon des chaises? dit le poëte, qui envoya sa chaise coucher aux pieds de la table dans la rue.

Toutes les chaises de l'appartement suivirent la même direction.

— Bravo! criaient les voisins d'en dessous et des étages supérieurs.

La place de l'École-de-Médecine était plus brillante qu'un jour du fête du roi. Chaque étudiant avait apporté sa bougie sur la fenêtre pour mieux jouir de ce spectacle imprévu.

Au bas de la rue, des chiffonniers attendaient la fin des dégâts pour en ramasser quelques miettes.

— Vivent les chiffonniers! cria un étudiant en jetant une poignée de sous.

Le son de l'argent sembla faire sortir de dessous terre une population de gnômes bohêmes et malfaisants. Comme les étudiants continuaient à vider leurs poches, de noirs petits polissons, des vieilles femmes, des gens à vêtements déchirés se précipitaient au milieu des tables et des chaises cassées comme des soldats sur une barricade.

— Encore, encore! criaient-ils.

Au dedans de l'hôtel César, le tumulte n'était pas moins grand. Le maître d'hôtel et sa femme, qui ne pouvaient entrer dans la salle du festin, s'étaient penchés à une fenêtre voisine et suppliaient les étudiants de s'arrêter.

Un bruit particulier de cuivre et de verre pilé les fit frissonner. C'étaient la pendule et son globe, qui tombaient sur le pavé, fracassés en mille morceaux.

Pendant le tumulte, une chanson sauvage, qui ne permettait aux destructeurs de rien entendre du dehors, les excitait de plus en plus.

Le canapé fut jeté par la fenêtre au milieu de hourras plus terribles que ceux des Cosaques faisant une charge.

Claire se tenait serrée contre Henri.

— Il n'y a rien de plus bourgeois que des fleurs artificielles sur une cheminée, dit le poëte en lançant les globes par la fenêtre.

— Voilà une commode qui nous gêne, s'écria Truand, gare là-dessous.

Et il lança l'énorme marbre par la fenêtre avec autant de facilité

qu'une plume. Les tiroirs suivirent le marbre et la commode les tiroirs.

Les étudiants des mansardes qui n'osaient envoyer leurs meubles avec ceux du premier étage, excitaient au désordre en soufflant dans des cors de chasse, auxquels répondaient des cornets voisins.

L'émeute, l'incendie ne produisent pas de tumultes pareils.

— Les sergents de ville ! cria un des voisins.

Il restait encore une toilette dans la salle à manger, des rideaux, divers objets, qui tous subirent le sort du mobilier détruit.

— Voilà pour la police! cria Truand en lançant par la fenêtre une grande glace dont le verre vola en mille éclats.

Les sergents de ville regardèrent cette barricade qui s'élevait plus haut que le rez-de-chaussée des boutiques, et disparurent.

— Si on jetait la maison par la fenêtre?...

— A mon tour! s'écria le poëte, en s'élançant par la fenêtre.

Il avait sauté sur le derrière de la commode et il se laissa glisser parmi les objets brisés.

— Voilà la garde ! crièrent les étudiants voisins.

— On va nous mener à la préfecture de police, disaient les femmes.

— Attention, vous autres, suivez-moi, dit Truand.

Ayant ouvert la porte, il enfila le corridor, monta les escaliers, arriva à une sorte de plate-forme où se trouvaient quelques mansardes, grimpa sur le toit et disparut.

Tous le suivirent, surtout Henri et Claire qu'un mot de Casse-Noisette avait fait frémir.

— Si on vous trouve ici, lui dit-elle, prenez-garde, vous en aurez pour trois mois de Saint-Lazare.

Quoique Claire ne comprît pas, elle eut peur et suivit Henri.

Le toit de l'hôtel César conduit, en suivant les gouttières d'autres maisons, à l'hôtel Dupuytren.

Truand connaissait son quartier à fond, ruelles et gouttières.

Arrivé près d'une mansarde voisine, il l'ouvrit et entra sans gêne comme partout.

— Léon ! cria-t-il.

— Hein ! dit une voix ensommeillée.

— Lève toi, la garde nous poursuit.

— Laisse-moi dormir.

Truand prit l'étudiant dans ses bras, enleva tous ses habillements

qui se trouvaient sur une chaise et emporta son ami en chemise hors de chezlui.

— Maintenant, habille-toi, lui dit-il, si tu ne veux pas coucher au poste.

Puis Truand, qui surveillait Henri et Claire, les poussa dans la mansarde et les enferma à clef :

— Vous passerez ici votre première nuit, dit-il.

CHAPITRE V

L'ONCLE TOPINO

Couturier fut très-étonné d'apprendre que sa fille devait de l'argent à la fripière, mais il n'eut aucun soupçon des conséquences de cette toilette.

— Enfin, combien vous doit-elle, cette enfant? demanda-t-il.

— Trois francs six sous.

— Les voilà, et ne dites pas à Claire que je vous ai payée, ajouta-t-il.

— N'ayez de garde. La pauvre fille, je serais désolée de lui faire du chagrin en lui disant que je suis venue réclamer cette petite somme à son père; mais je ne suis pas millionnaire et dans le commerce l'argent a besoin de se renouveler.

— Surtout ne faites plus crédit à Claire.

— Oh ! la pauvre enfant n'en abuse pas : elle a pris à peine ce qu'il lui fallait... Ça n'est pas bon de tenir le fil trop haut pendu aux filles.

— Et bien, la première fois vous pouvez encore lui vendre pour cinq ou six francs, pas plus.

— C'est bien peu, dit la fripière : votre jolie demoiselle aura besoin de bonnes robes d'hiver.

— Combien donc que ça coûte? demanda Couturier.

— Il faudrait aller jusqu'à dix francs.

— Bon : je m'engage à vous donner dix francs contre les effets que Claire choisira, mais pas un liard de plus.

— A la bonne heure, dit la fripière; on voit que vous aimez votre demoiselle.

— Oui, je l'aime bien, ma petite Claire.

— Et elle vous aime bien aussi, j'en suis sûre.

— Elle travaille, c'est un plaisir.

La fripière prit congé de l'apprêteur qui ne se doutait pas qu'en ce moment sa fille fuyait de barrière en barrière. Vers le soir Couturier fut un peu surpris de ne pas la voir rentrer; mais comme il était fatigué, il se coucha sans inquiétude, Claire ayant l'habitude d'aller faire ses provisions à la barrière de Fontainebleau et de s'y attarder quelquefois en causant avec les marchands.

Le lendemain matin Couturier, levé à six heures, appela sa fille : surpris de ne pas entendre le joli babil de Claire qui s'éveillait en chantant comme un oiseau, il monta à sa chambre et la trouva vide. Une vive impression de tristesse s'empara de lui sans qu'il pût s'en expliquer le motif, mais il se tranquillisa en se disant que Claire était allée sans doute la veille chez son oncle Topino, au faubourg Saint-Marceau et qu'elle y serait restée la nuit, ainsi qu'il lui était arrivé quelques fois.

Couturier attendit jusqu'à midi.

— Lui serait-il arrivé malheur? se demanda-t-il.

A cette idée, une sueur froide vint mouiller son front. L'apprêteur adorait sa fille, l'image vivante de sa mère morte en lui donnant le jour. Dans les traits de Claire, Couturier retrouvait le portrait d'une femme qu'il avait aimée longtemps avant de l'épouser et avec laquelle il ne fut heureux qu'un an. En un an de mariage, il n'avait pas épuisé sa tendresse, et il crut qu'il deviendrait fou de douleur en perdant tout à coup sa femme : si l'enfant ne lui eût souri en tendant les bras, Couturier eût peut-être « fait un malheur, » comme il le dit. La vie lui pesait, il en voulait à ses jours, il pensait à se détruire. Sa fille le tira peu à peu de ce noir chagrin; elle était frêle, délicate comme sa mère et réclamait beaucoup de soins. Couturier

sans moyen de payer une nourrice à domicile, et ne voulant pas se séparer de son enfant, sa seule attache à la vie, s'entendit avec une pauvre voisine afin que Claire ne restât jamais seule. A force de privations, l'apprêteur acheta une chèvre qui put nourrir l'enfant et les soins que réclamait Claire détournèrent le cours des chagrins de son père.

Il l'aimait à l'adoration parce qu'elle avait adouci ses amertumes, parce qu'elle ressemblait à sa mère, parce qu'elle était sa fille. Il y a dans l'amour paternel, aussi bien que dans l'amour maternel, mille agrafes que rien ne saurait découdre. La mère de Claire, d'une santé délicate, était morte de la poitrine ; le médecin jugea qu'elle était d'une trop faible constitution pour avoir un enfant. Couturier craignit que sa fille ne portât la peine de cette faiblesse, et il fit d'immenses sacrifices pour tâcher de suppléer par des aliments délicats et substantiels à la mauvaise constitution que sa mère lui avait peut-être léguée. Claire fut élevée comme l'unique héritière d'une grande famille, en ce sens que son père allait au-devant de ses moindres désirs : caresses, jouets, bonbons, l'enfant avait tout à discrétion. C'était une mauvaise éducation qui pouvait produire de tristes fruits chez une nature moins bien douée ; mais Claire échappa à ce danger. Quoique habituée à jouer en liberté au soleil, dans la campagne, en compagnie de son ami Auguste, l'amour du travail la prit un jour et elle aida son père qui fut récompensé bien au delà des fruits de son éducation.

L'apprêteur aurait voulu donner à sa fille un autre état que le sien ; mais il ne pouvait se séparer de Claire. Quand il était deux heures sans la voir, il devenait triste ; cependant il lui fit entendre, quand ses douze ans sonnèrent, qu'il était temps de penser à prendre une profession à son choix. Claire répondit qu'elle voulait rester avec son père, que son état ne lui déplaisait pas. Jamais Couturier n'avait été si heureux que ce jour-là. Le père et la fille passèrent ainsi quatre ans de bonheur, modestes dans leurs goûts et ne soupçonnant pas une vie plus agitée, lorsque le cœur de Claire vint à tout bouleverser.

Couturier ne pouvait deviner dans quelles voies Claire devait être entraînée pour avoir aimé. Depuis six mois le caractère de la jeune fille avait changé ainsi que sa physionomie, mais le père ne s'en était pas aperçu. La dette réclamée par la fripière ne put le désaveugler.

Quoique ce secret achat de vêtements annonçât quelque coquetterie, Couturier ne pouvait s'habituer à voir une femme dans sa fille. Pour lui, c'était toujours une enfant gaie et insouciante.

C'est pourquoi Couturier crut que Claire était allée coucher chez son oncle Topino.

Topino était un chiffonnier de la rue du *Petit-Banquier*. Il y a dans ce quartier des noms quasi-satiriques dont la signification est en sens inverse du degré de fortune de ceux qui l'habitent. Le *Mont-au-Riche*, la *Cité-Doré*, la rue du *Petit-Banquier* ne donnent asile qu'à des pauvres et sont bordées de tristes maisons, de même que la rue *Gracieuse* est une des plus maussades rues de Paris ; mais le chiffonnier Topino ne s'occupait guère de ces farces du hasard ; il aurait été aussi heureux dans la rue de la *Mortellerie* que dans la chaussée d'Antin, car il portait partout son caractère insouciant.

Orateur et industrieux, Topino savait faire servir ses goûts à son désir de parler en public. Il avait disposé son appartement comme un musée. Le chiffonnier était un cicerone complaisant, toujours entouré d'enfants du quartier, dont il faisait l'éducation par une méthode particulière. Aussi Claire aimait-elle à y aller passer un jour de temps en temps.

Topino logeait au rez-de-chaussée et il avait loué une grande pièce, dont toute la décoration primitive consistait en trois fenêtres par lesquelles entrait un jour clair. De cette pièce unique, Topino fit un appartement complet, en le divisant en quatre parties égales par des affiches qu'il détachait adroitement des murailles de Paris, et qui, collées les unes sur les autres, avaient fini par former des entrefends solides.

C'étaient des affiches de théâtre, mêlées à des affiches de marchands de nouveautés, des affiches de dentistes, d'eau pour les cheveux à côté d'affiches de marchands d'habits confectionnés, d'affiches de bains et d'affiches de remèdes que Topino savait varier avec goût.

Topino aimait les affiches à cause des figures et des images fortement coloriées qui faisaient la joie des enfants du quartier, en formant un musée unique dans son genre.

Un immense *saint Augustin*, qui protége une maison de nouveauté se voyait en pied à côté de la *Redingote grise* de l'empereur,

servant d'enseigne à un marchand d'habits de confection. Un énorme *limaçon*, que l'artiste avait dessiné sans doute à l'aide du microscope, et dont la vertu était recommandée aux poitrinaires, montrait les cornes à madame *Ma* elle-même, qui peigne son immense chevelure, due à l'eau dont elle est l'inventrice. Le *Monstre vert* de la Porte-Saint-Martin, emportant la jeune Théodora dans ses bras au-dessus d'un torrent, aurait inspiré des idées trop noires si une tranquille *fileuse*, assise à son rouet, vêtue d'une jolie camisole rouge, n'eût rasséréné l'imagination.

Tous les bienfaits de la terre étaient promis par ces affiches aux titres consolants. Saint Augustin, avec son autorité épiscopale, criait : *Confiance, bon marché*; et, en face de lui, une autre affiche annonçait la destruction d'animaux agaçants : *Plus de punaises* ! »

La *Belle-Jardinière* montrait un monsieur se promenant dans un « water-proof bien chaud, » et les bains d'Evian, en Savoie, faisaient oublier les ardeurs de l'été par la vue de cours d'eau circulant sous de verts ombrages. Partout on ne voyait que maisons de campagne à louer, bonbons rafraîchissants, dents à cinq francs, paletots à noms bizarres, tels que les pardessus *colberstiffriche*, et cette rayonnante affiche couronnant le tout : *Avez-vous besoin d'argent?*

Plaisirs, remèdes, habits, voyages, maisons, spectacles, guérison du corps et de l'esprit, Topino réunissait tout dans son appartement. Il n'avait pas besoin de voyager, car il connaissait chaque pays par ses affiches mieux que par un atlas. Il était plus savant en maladies qu'un médecin, car l'abondance d'affiches de remèdes sur les murs de Paris lui annonçait quelque épidémie. Il ne se souciait pas d'aller au spectacle, voyant par avance la principale scène du drame par la gravure, et il avait assez d'intelligence pour reconstruire toute une pièce à l'aide des personnages coloriés. Il n'achetait pas d'almanachs ; grâce à ses affiches, il jugeait si l'hiver serait rude en se disant combien de manchons et de paletots en fourrures s'étalaient sur les murs de Paris : il était devenu savant par les affiches, n'ignorant rien de la vie, ni le mariage représenté par une jeune mariée peinte dans ses atours, ni la conscription figurée par un militaire français auquel un Arabe coupait la tête, ni la mort dont l'affiche, représentant des corbillards de diverses splendeurs, avait été placée par le chiffonnier dans le coin

le plus sombre afin de ne pas inspirer d'idées tristes aux visiteurs de son musée.

Topino était au fait de tous les progrès de l'industrie, et cherchait à ne pas rester en arrière de la science, en renouvelant de temps en temps son musée dont tous les frais consistaient en deux liards de colle. Aussitôt qu'une nouvelle affiche voyante se faisait remarquer dans Paris, le chiffonnier se frottait les mains comme un amateur de tableaux qui découvrirait un Raphaël chez un fripier. Topino laissait deux jours de vie à l'affiche, c'est-à-dire qu'il comprenait la publicité du commerce, et qu'il jugeait que son but avait été atteint en deux jours ; passé cette époque, il décollait l'affiche avec autant de précaution qu'un rentoileur de tableaux et la collait par-dessus une ancienne.

Ce musée était tellement connu dans le quartier que les chiffonniers qui faisaient leur ronde dans les rues où n'allait pas Topino, décollaient exprès pour lui de nouvelles affiches et se faisaient fête de les lui offrir ; mais Topino, pour prix de ces gracieusetés, expliquait les affiches aux enfants du faubourg, et leur remplissait la tète d'idées nouvelles qui ne s'apprennent pas dans les écoles mutuelles. Aussi passait-il pour un savant dans le quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, et tandis que ses confrères perdaient leur temps au cabaret, Topino était toujours à déchiffrer quelque papier imprimé trouvé au milieu des rues de Paris.

C'est là que Couturier se rendit pour y chercher sa fille.

— Claire est ici? dit-il en entrant.

— Claire, répondit Topino, il y a huit jours que je ne l'ai vue.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Couturier, où est-elle ?

Topino, qui était en train de coller une affiche, quitta sa besogne en voyant son beau-frère tomber sur une chaise.

— Elle est partie depuis hier soir, dit Couturier d'une voix altérée... Il lui sera arrivé malheur.

— Voyons, dit Topino, ne perdons point la tête. A quelle heure est-elle partie?

— Je ne sais plus... Elle est perdue !

— Est-ce qu'à son âge une fille peut se perdre dans Paris? Elle aura été voir quelque amie.

— Elle ne connaissait pas de femmes.

— Bien certainement, dit Topino, nous allons la voir arriver. Que veux-tu qu'elle soit devenue?

— Que Dieu t'entende! dit tristement le pauvre père.

— Ne t'affecte pas, Couturier, c'est inutile...

— J'ai quelque chose de noir dans la tête.

— Tout à l'heure elle va te sauter au cou.

— Elle est ici alors... Dis-moi que tu l'as envoyée en commission, n'est-ce pas?

Topino ne répondait pas, cherchant un moyen pour calmer les inquiétudes de Couturier.

— Si je l'avais vue, je te le dirais tout de suite...

— Topino, je suis bien malheureux!

— Je connais Claire, elle t'aime, elle est incapable de te tracasser une minute...

— Mais s'il lui était arrivé quelque chose! Tombée dans l'eau, rouée par une voiture... Ah! vois-tu, je ne m'en consolerais jamais.

— Comment veux-tu que Claire tombe dans l'eau? Est-ce qu'on ne le saurait pas trop vite si elle avait été blessée par une voiture.

— C'est vrai. Il n'y a pas assez de voitures à la barrière, dit Couturier. Maintenant que j'y pense, il me semble que Claire était triste.

— Allons donc, je l'ai vue il y a huit jours, gaie et avenante.

— Il y avait des moments; mais elle était triste dans d'autres moments.

— A cet âge-là les jeunes filles n'ont pas le caractère égal.

— Ah! que les enfants peuvent faire de mal sans le savoir! s'écria Couturier.

— Claire est avancée pour son âge; elle sait que tu l'adores; elle ne voudrait pas te causer le plus petit chagrin. C'est une si bonne fille.

— Oui, bonne, bien bonne... Elle avait envie d'une petite toilette; elle s'était entendue avec une marchande du Marché-aux-Veaux. Croirais-tu que ses économies y passaient? et si la marchande n'était pas venue réclamer la fin du payement, jamais je ne l'aurais su.

— C'est drôle, dit Topino; je ne lui ai jamais vu cette toilette.

— Moi non plus, dit Couturier; elle voulait sans doute nous faire une surprise... Ah! je me rappelle que nous n'avons pas pu venir un soir te voir, parce qu'elle avait des bottines trop étroites.

— Ah ! ah ! l'enfant devenait coquette... Après tout, c'est de son âge, dit Topino en réfléchissant... Combien devait-elle à la marchande ?

— Trois francs six sous.

Topino se retourna vers les affiches.

— Ce n'est pas au Petit-Saint-Thomas-d'Aquin qu'elle se fournissait. Tiens, regarde mon Petit-Saint-Thomas-d'Aquin. Il est bien peint. Ça vaut un tableau d'église.

— Ses cachotteries m'étonnent, dit Couturier; elle qui me disait tout.

— Je parie, dit Topino, qu'elle aura voulu montrer sa toilette dans Paris.

— Pourquoi ne serait-elle pas revenue le soir à la maison?

— Tu ne connais pas les femmes : elles perdent la tête quand elles sont en grande toilette; elles iraient au diable pour se faire voir. Claire se sera attardée chez une amie, et sera restée chez elle pour ne pas rentrer trop tard.

— Mais ce matin ?

— Ce matin, dit Topino embarrassé, qui essayait de se tromper lui-même avec de mauvaises raisons, ce matin elle aura couru encore un peu, toujours pour faire voir sa toilette...

Couturier secoua la tête.

— Nous allons la voir bientôt, j'en suis sûr.

— Ah ! si tu pouvais dire vrai !

Couturier s'assit.

— Tu étais en train de travailler, dit-il à Topino, continue ton ouvrage.

— Je ne suis pas pressé ; je m 'amusais à coller des affiches neuves... En voilà une d'apothicaire qui n'est pas mauvaise... Ordinairement, les apothicaires ne se ruinent pas en gravures ; mais ce n'est pas un pharmacien ordinaire. Sa maison s'appelle *Pharmacie humanitaire*. Regarde-moi ça, Couturier, dit Topino, en se reculant lentement et en clignant l'œil pour juger de l'effet de sa nouvelle affiche.

— Oui, oui, dit Couturier sans lever la tête.

— *Nommons Dumoulin candidat humanitaire*, lut Topino, en collant une nouvelle affiche à côté de celle de la pharmacie. Dis donc Couturier, qu'est-ce que c'est qu'humanitaire ?

L'apprêteur fit un geste pour ne pas répondre.

— Je voudrais bien le savoir... Un député et une pharmacie qui sont tous les deux humanitaires, voilà quelque chose d'étonnant... Il y a de l'humanité là-dessous ; je comprends que l'apothicaire aime l'humanité qui lui achète des drogues, mais le député... ah ! que je suis sot ! c'est la même chose... Le député aussi aime l'humanité qui lui donne des voix... Ce Dumoulin est un intrigant... Je ne lui ferai pas l'honneur de le coller... S'il mettait son portrait en tête, je ne dis pas.

Couturier se leva.

— Topino, je n'y tiens plus, il faut que j'aie des nouvelles de Claire ; je vais en chercher.

— Où ? Je te dis qu'elle ne tardera pas à rentrer.

— Eh bien ! je vais au-devant d'elle ; je ne peux pas rester en place.

— Va donc, mon vieux : quand elle arrivera, je lui dirai d'attendre.

Aussitôt que l'apprêteur fut sorti, Topino quitta sa besogne et prit la chaise de Couturier. Lui aussi avait besoin de réfléchir : le peu de renseignements fournis par l'apprêteur lui donnait presque la clé de la conduite de Claire. Il entrevoyait une partie de la vérité par cette toilette achetée en secret. Vivant au sein du Paris nocturne, Topino connaissait mieux la vie que son beau-frère retiré aux bords de la Bièvre.

Combien de fois Topino n'avait-il pas remarqué, au plein cœur de l'hiver, dans les restaurants dorés du boulevard, des femmes se penchant au balcon, un verre à la main, et chantant quelque couplet aviné ? Combien de fois, au petit jour, quand les chiffonniers ont fini leur ouvrage et que les balayeurs s'emparent de Paris, Topino n'avait-il pas rencontré des couples de jeunes gens riches et de lorettes s'en retournant blêmes et fatigués de leurs orgies ?

Il en était souvent parti du faubourg Saint-Marceau des jeunes filles pauvres que Topino reconnaissait, couvertes de velours et de fourrures !

Il n'y a pas de plus fins connaisseurs en ce genre de femmes que les chiffonniers et les cochers de fiacre ; cependant il pouvait être arrivé un accident à Claire, et Topino cherchait à faire pencher son esprit du côté de l'accident. Une jambe ou un bras cassé lui paraissaient moins dangereux que la vie de femme entretenue.

Couturier rentra cinq minutes après être sorti.

— Elle n'est pas ici?

— Pas encore, dit Topino ; mais j'ai une idée. Sais-tu l'adresse de la marchande qui a vendu des effets à Claire ?

— Elle demeure au Marché-aux-Veaux.,

— Bon, près de la rue de Pontoise, ce n'est pas loin. Je m'en vais y aller; pendant ce temps tu attendras Claire. Ah çà! ne partez pas tous les deux que je ne sois revenu, dit Topino qui essayait de faire croire par chacune de ses paroles le retour de Claire assuré.

Le chiffonnier ne fit qu'une course de la rue du Petit-Banquier, chez la fripière où il entra comme une bombe.

— Vous m'avez fait peur, lui dit-elle.

— Il ne s'agit pas de cela. Vous avez vendu des robes, des fichus, des bêtises à la fille de l'apprêteur de la Maison-Rouge. Vous allez me dire exactement ce qu'elle vous a acheté, sans me rien cacher ; autrement je vous fais interroger par la police.

— Qu'est-ce que ça vous regarde? dit la fripière.

— Je suis son oncle, entendez-vous ; nous verrons plus tard si vous deviez faire crédit à une fille comme Claire. Son père a été trop bon de vous payer ; je vous aurais envoyé promener...

— Si vous le prenez sur ce ton, dit la fripière, vous ne saurez rien.

— Si vous ne me dites rien, je vais chez le commissaire... Vous devez avoir ici un tas d'affaires dont vous n'aimeriez pas à expliquer la source.

— Eh bien, je vais tout vous dire.

Alors la marchande énuméra un à un les objets fournis à Claire.

— Il n'y a que la bague, dit-elle, qui ne m'a pas paru naturelle.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle l'a essayée à son pouce; j'ai supposé qu'en l'essayant à son doigt le plus fort, c'était pour en faire cadeau à un homme.

— Vous avez peut-être raison, vous n'avez pas tort, dit Topino frappé de cette observation. Est-ce tout?

— Oui, dit-elle; mais puisque vous êtes l'oncle de la petite, j'espère qu'aux étrennes, quand vous lui donnerez quelque chose, vous ne m'oublierez pas... J'ai des bijoux, de bonnes robes, des objets de fantaisie...

— C'est bon, dit Topino, en fermant brusquement la porte de la boutique.

— Elle se sera sauvée avec un garçon, se dit-il.

Il avait déjà traversé la rue, lorsqu'il revint sur ses pas et rentra chez la fripière.

— C'est encore vous, dit-elle.

— Combien coûtait la bague ?

— Trois francs.

— Mettons vingt sous.

— Comment ça ? s'écria la marchande.

— C'était une bague en cuivre.

— Oui, mais parfaitement dorée, avec des pierres fines dessus, tout ce qu'il y a de joli.

— Je connais votre commerce : vous êtes encore une honorable marchande si votre bague vous coûtait vingt sous.

— Dites donc, malhonnête...

Mais Topino ne se souciait pas de discuter avec la fripière ; il était déjà reparti.

— Une bague de trois francs ! se disait-il, Claire reviendra dans huit jours. Elle est avec un ouvrier qui l'a enlevée et qui ne la gardera pas. Il ne s'agit plus que de faire entendre raison à Couturier.

— Claire n'est pas revenue, dit tristement l'apprêteur en revoyant Topino.

— Demain, nous la reverrons.

— Ah ! tu as des nouvelles ! s'écria Couturier en prenant les mains de Topino.

— Oui, demain, sans manquer.

— C'est bien long jusqu'à demain... Comment as-tu de ses nouvelles ?

— Par la police.

— La police ! s'écria l'apprêteur qui avait peur de ce mot.

— J'ai rencontré un brigadier de sergents de ville que je connais...

— Il a vu Claire ?

— Il m'a donné rendez-vous demain.

— Et il rendra Claire... Elle est donc en prison ?

— Non ; seulement il dit qu'une fille de son âge ne peut pas être égarée plus de vingt-quatre heures dans Paris.

— Il ne sait pas où elle est?

— Demain, je te dis. Voyons, tâche d'être calme.

— Ah! Topino, tu en parles facilement... Je ne dormirai pas, vois-tu.

— Eh bien, tu vas rester ici avec moi; je te ferai un lit, ça te va-t-il?

— Ah! quel brave homme tu fais, Topino. Aussi bon que ta pauvre sœur... Je n'aurais pas pu rentrer chez moi, la maison est vide et triste.

— Tu sais bien que ma maison est la tienne.

En ce moment arrivaient les petits enfants dont Topino faisait l'éducation.

— Leur vue me fait mal, dit Couturier; je ne saurais plus voir d'enfants tant que Claire ne sera pas retrouvée.

— Eh bien, répondit Topino, tu vas passer dans la pièce du fond... Tu te reposeras tout à ton aise.

La pièce du fond était, ainsi que les autres, un petit endroit carré clos par des affiches: le chiffonnier y déposait les meilleurs chiffons après le triage et le lavage. C'étaient des morceaux de lingeblanc, le plus clair produit des vingt lots différents que Topino mettait en ordre dans une petite cour dependant de son logement.

Dans la cour étaient rangés par classe et par tas le linge de couleur, le linge grossier, les morceaux de drap ordinaire, les morceaux de drap bleu pour enlever la couleur, la laine blanche, les morceaux de tricot, les chaussures en cuir, qui se divisent en deux classes bien distinctes: le vieux cuir et les *âmes* de semelle. Non loin des cuirs se trouvaient les os divisés eux-mêmes en trois catégories: les os devant produire de la graisse, ceux destinés à la tabletterie et ceux bons à brûler pour fabriquer le noir animal. Le papier se divisait en papier blanc, imprimé et torchon. Dans ce petit dock se voyaient encore les morceaux de verre divisés en cristal, en verres à vitre et en bouteilles cassées; enfin, la case aux menus plaisirs des chiffonniers, c'est-à-dire les clous, les ferrailles et les bouchons, qui de tout temps ont servi dans le quartier Saint-Marcel à boire bouteille.

Ces produits étaient rangés avec un art infini et faisaient plaisir à voir comme un tas de fumier tressé de l'Oberland. Le goût se remarque dans l'arrangement des choses les plus basses. Topino

était un artiste en matière de chiffons : aussi vendait-il ses produits un tiers plus cher que ses confrères, grâce à la conscience de son triage.

La chambre dans laquelle Couturier entra et qui était pleine plus d'à moitié de chiffons blancs, ne contenait pas le plus petit morceau de laine ni d'étoffe de couleur qui font le désespoir des fabricants de papier, quand ces chiffons sont jetés dans la cuve pour se transformer en papiers élégants. Avec des morceaux d'étoffes de diverses couleurs, cousus les uns aux autres, Topino avait fabriqué un couvre-pieds qu'il posa sur un tas de chiffons et dont Couturier put s'envelopper. Après lui avoir souhaité un bon sommeil, Topino revint vers ses écoliers qui l'attendaient impatiemment, contemplant la bouche béante les nouvelles merveilles du musée.

— Allons, mes enfants, attention, leur dit-il en leur montrant l'affiche de la *pharmacie humanitaire*, en tête de laquelle était représentée une large morue, la gueule béante. Voyons, toi qui es le plus savant ?

— C'est une bête, dit Jacques.

— Oui, c'est une bête? mais quelle bête! Est-ce un cheval, petite Joséphine ?

L'enfant sourit.

— Non, monsieur Topino, ce n'est pas un cheval.

— C'est un poisson, mes enfants... Voyons, répétez avec moi, pois-son.

— Pois-son, s'écria toute la classe.

— Un poisson, continua Topino, est une bête qui vit dans l'eau et qui ne peut pas se promener sur la terre comme un cheval, un chien, une brebis, un chat. Mes enfants, il y a plus de cinquante mille poissons différents, des gros et des petits, des bons et des méchants, des forts et des faibles. Les gros mangent les petits et les faibles sont avalés par les forts... C'est ce qui arrive souvent dans la vie... Petit Tobie, tu ne m'écoutes pas.

— Si, monsieur Topino.

— Eh bien, Tobie, peux-tu me dire la différence qu'il y a entre un poisson et un cheval ?

— Je ne sais pas, dit Tobie, qui était un petit juif nouvellement converti.

— Et toi, Jacqueline ?

— Le cheval galoppe, dit Jacqueline, et le poisson ne le peut pas.

— Très-bien ; j'ai là une petite médaille que j'ai trouvée dans le ruisseau, voilà pour te récompenser d'avoir bien écouté. Maintenant, mes enfants, écoutez-moi bien. Ces poissons qui ne se ressemblent pas ont tous des noms différents, comme vous. Ainsi, moi je m'appelle Jean, comme Tobie s'appelle Tobie. André n'est donc pas venu ce soir ?

— Monsieur Topino, dit Jacqueline, ils sont pressés pour les allumettes chimiques.

— Quand on travaille, je n'ai rien à dire. Donc, ce poisson s'appelle une morue comme d'autres s'appellent baleines, comme d'autres harengs, comme d'autres sardines. La morue, il y a bien quelqu'un de vous qui la connaît ?

— On en vend chez les épiciers dans des tonneaux à côté des pruneaux, dit Jacques.

— Les pruneaux sont-ils des poissons ?

— Ils sont sucrés, dit Tobie.

— Ah ! il paraît que tu y as goûté. Non, mes enfants, les pruneaux ne sont pas des poissons ; les poissons sont tous salés, puisqu'ils vivent dans la mer, qui est elle-même salée. Et je ne vous conseille pas de fourrer vos doigts dans un tonneau de morue, ça ne vaut pas la mélasse. Pour en revenir à la morue, les apothicaires en retirent de l'huile... Voyez-vous ? *huile de foie de morue* en gros caractères sur l'affiche. Il paraît, dit le pharmacien, que cette huile guérit les maladies de poitrine ; mais je crois que quand la poitrine est prise, il n'y a pas d'huile de foie de morue qui tienne. Ursule, quelle différence y a-t-il entre un rat et une morue ?

— Le rat court, dit l'enfant.

— Et la morue nage, n'est-ce pas ? Faut-il avoir peur d'une morue ?

— Je n'en ai pas vu, dit-elle.

— Et tu n'en verras sans doute jamais ; la morue est très-loin d'ici, près des îles. Ce n'est pas un poisson méchant, à ce que j'ai entendu dire, et je crois qu'on le pêche sans danger. Maintenant, vous savez ce que c'est qu'une morue ; nous allons passer à une autre affiche. Jacqueline, toi qui sais lire, lis-moi cette affiche-là.

Jacqueline lut :

— *Redjougla*, *magnétiseur du prince de Pavie.*

— Oh! oh! dit Topino, attention, mes enfants, il ne s'agit plus poisson. Continue, Jacqueline.

— Le plus célèbre flu...

L'enfant s'arrêta.

— *Flu...*, répéta Topino.

— *Fli...*

— Ce n'est pas ça.

— *Flidisse*, continua Jacqueline en hésitant.

Topino alla vers l'affiche où était écrit le mot *fluidiste*.

— *Flidisse*, répéta-t-il, je ne connais pas ça. Passe ce mot là.

Lui-même n'y comprenait rien et ne savait l'épeler.

— Répète encore une fois, dit-il à l'enfant, afin d'étudier le mot et de lui donner une interprétation.

— *Redjougla, magnétiseur du prince de Pavie, le plus célèbre flidisse moderne.*

— Attends, dit Topino, que je consulte mon livre.

La bibliothèque du chiffonnier se composait d'un Dictionnaire français en deux volumes; malheureusement le tome premier n'était jamais entré chez Topino, et il lui fut impossible de comprendre le terrible mot *fluidiste.*

— Nous verrons bien plus tard, dit-il, se fondant sur sa profonde induction de toutes choses. Continue, Jacqueline.

— *Grâce à son miroir magique,* lut l'enfant, *monsieur Redjougla peut dévoiler les ar... ar... ca... arca...*

— *Arcanes*, reprit Topinot... C'est un sort que tous ces mots-là se trouvent dans le volume du dictionnaire qui me manque!

— *Les arcanes de la vie future.*

— Tu ne lis pas bien aujourd'hui, Jacqueline, dit Topino qui, pour donner une leçon aux enfants, reprit la phrase entière : *Grâce à son miroir magique, monsieur Redjougla peut dévoiler les organes de la vie future...* Que le diable m'emporte si je sais ce que ça veut dire! On fait maintenant des affiches qui n'ont pas le sens commun, ajouta-t-il. Jacqueline, continue.

— *Objets perdus, personnes malades, vols dont les auteurs sont inconnus, secrets impénétrables, le miroir magique dévoile tout.*

— Diable! s'écria Topino.

— *Grâce à la fameuse somnambule Célina Japhet, le passé,*

le présent, l'avenir et la vie future ne sont plus enveloppés de ce vague terrible qui effrayait les hommes.

— C'est un sorcier, dit Topino. Voilà pourquoi il écrit des mots de grimoire.

— *M. Redjougla, que les bienfaits du prince de Pavie ont mis dans une brillante position, travaille par amour de l'humanité. Ses consultations ont lieu tous les jours de deux à cinq heures, rue du Temple, nº* 13.

— Encore l'humanité, s'écria Topino. Mais, mes enfants, qu'est-ce qu'il y a en tête de l'affiche?

— Une image.

— Que représente-t-elle?

— Un monsieur et une dame.

— Que font-ils?

Le silence le plus complet succéda à la question.

— Vous ne pouvez pas le dire, ajouta Topino, ni moi non plus. C'est quelque sorcellerie.

La gravure représentait un homme inspiré, vêtu de noir, les cheveux au vent, les mains dirigées vers une femme étrange et pâle, étendue dans un fauteuil. Des mains de l'homme sortaient des rayons singuliers qui allaient s'élargissant à mesure qu'ils se rapprochaient du corps de la femme.

— Magnétiseur, somnambule, miroir magique, *flidisse*, reprit le chiffonnier, voilà bien des choses nouvelles pour moi. Quel malheur de ne pas avoir d'éducation!

Les enfants groupés autour de Topino, attendaient patiemment le résultat de ses réflexions.

— Ma foi, mes petits, l'image nous montre un homme et une femme qui... L'homme est tout droit, la femme assise dans un fauteuil... Ils sont dans leur logement... La femme n'a pas l'air de se bien porter; cet homme-là me fait l'effet d'un sorcier. Il lui jette un sort. Vous ne voulez pas qu'on vous jette un sort, n'est-ce pas? Eh bien! il faut travailler, être sage, parce qu'alors le diable vous tente et vous jette un sort comme cet homme ébouriffé.

Les enfants écoutaient la bouche béante.

— Et maintenant, dit Topino, vous allez rentrer chez vous, vous coucher tranquillement. Vous m'avez donné assez de mal ce soir.

— Adieu, monsieur Topino, cria la bande.

— Pas si fort... Adieu, marmaille!

Resté seul, Topino se déshabilla, donna un coup d'œil à l'affiche du magnétiseur avant de se coucher :

— Je ne m'en suis pas trop mal tiré, se dit-il plein de satisfaction.

Comme il allait se fourrer dans son lit, le chiffonnier entendit un faible gémissement qui partait de l'endroit où était couché l'apprêteur.

— Couturier, est-ce que tu ne dors pas? dit-il.

Couturier ne répondit pas.

— Il rêve à sa fille, se dit Topino ; il faut que je voie s'il se trouve bien dans son lit.

Couturier avait les yeux grands ouverts.

— Ah ! te voilà, dit-il en soupirant, Claire n'est pas revenue ?

— Non, pas encore, elle est peut-être chez toi...

— Oui, dit l'apprêteur qui se leva droit sur son lit : j'y vais.

— Comment, à cette heure!

— N'importe. Si Claire était rentrée et qu'elle ne me trouve pas !

— Je l'aurais vue d'abord, dit Topino.

— Tu vois bien que tu cherches à me tromper... Claire est perdue pour moi!

— Puisque je t'ai promis d'avoir des renseignements demain sans manque...

— Oh! je veux la voir ce soir, si elle est rentrée !

— Y penses-tu, Couturier ?

— Je ne peux fermer l'œil, je la vois toujours, ma petite Claire... Que dirait-elle si elle ne me trouvait pas en arrivant?

— Elle se douterait que tu es ici et elle accourrait.

— Il serait trop tard... Je veux m'en aller.

— Mon vieux, reste ici.

— Non, je veux m'en aller.

— A cinq heures du matin, nous partirons ensemble.

— Topino, dit Couturier les larmes aux yeux, tu es mon ami... eh bien, laisse-moi la chercher.

Il y avait un tel accent dans les paroles de l'apprêteur, que le chiffonnier ne crut pouvoir résister plus longtemps aux prières de Couturier.

— Demain matin, en revenant de ma tournée, je serai chez toi, dit Topino. N'importe ce qui peut arriver, attends-moi.

— Je te le promets, dit Couturier, qui prit la fuite comme s'il avait été poursuivi.

— Je n'aurais pas dû le laisser partir, se dit Topino. Ce serait un grand hasard que Claire soit revenue.

La bague lui trottait dans la tête, et il ne prévoyait que trop les conséquences d'un tel achat. Cependant, comme il avait besoin de repos, il se jeta sur son lit, tout habillé, prêt à se lever à deux heures du matin, heure à laquelle commençait l'exercice de son métier.

Couturier marchait fièvreusement en descendant le faubourg Saint-Marceau. A chaque carrefour, à chaque rue, à chaque ruelle, à chaque impasse, il donnait un coup d'œil, espérant qu'il allait rencontrer Claire devant lui. Quand il entendait au loin des bruits de voix, il s'arrêtait. Peut-être Claire était-elle dans un de ces groupes! C'étaient de folles suppositions; mais l'apprêteur les accueillait toutes, même les plus invraisemblables.

Le quartier Saint-Marceau est animé la nuit : les logeurs y sont en grand nombre qui donnent asile à une population vagabonde, rentrant tard et trop souvent dans un état d'ivresse. Ce sont des cris, des disputes auxquels ont su échapper quelques propriétaires de garnis en exigeant d'avance le prix du coucher qu'ils reçoivent par un guichet placé à l'extérieur. Quoique le prix ne soit guère plus élevé que quatre sous et descende jusqu'à deux sous, quelques-uns sont repoussés pour avoir dépensé tout leur argent au cabaret. Alors des menaces avinées sont lancées contre le maître du garni qui ne s'en inquiète guère, barricadé derrière son guichet. Certains chiffonniers attendent l'heure du départ en buvant de l'eau-de-vie en compagnie des chiffonnières. L'eau-de-vie au départ, l'eau-de-vie au retour, telle est leur principale nourriture, car elle tue l'appétit avant de tuer l'homme, mais si elle tue, elle excite. Elle amène d'étranges conversations, des chansons bizarres, quelquefois des retours vers le passé, le plus souvent un oubli profond de la vie, jusqu'à ce que les rouages brûlés par cette huile dangereuse, refusent leur service.

Couturier passa vite, il avait horreur de l'eau-de-vie.

Mais quand il rencontrait des chiffonniers diligents, marchant d'un

pas sûr, tenant leur lanterne d'une main et portant fièrement leur crochet de l'autre, il se retenait pour ne pas leur demander :

— Avez-vous rencontré ma fille?

Il arriva ainsi au boulevard extérieur, le même qu'avait traversé Claire la veille, et ses impressions furent plus tristes encore que celles de sa fille. La nuit était profonde dans la campagne; mais un deuil plus noir recouvrait le cœur tout entier de l'apprêteur. S'il jaillissait quelque rayon d'espoir inquiet, le doute amer éteignait aussitôt cet éclair.

— Ah! se disait-il en hâtant le pas, si elle était revenue à la maison!

Et le pauvre homme faisait des enjambées de géant et s'arrêtait tout à coup, de crainte de recevoir un coup profond à son arrivée.

Un moment il eut une joie inespérée. Au loin il venait d'apercevoir une petite lumière à travers les arbres.

— C'est elle, s'écria-t-il, je vois de la lumière dans sa chambre.

Mais il reconnut trop tôt qu'il avait été trompé par une étoile, et que la fenêtre ne faisait pas face au chemin par lequel il revenait.

Arrivé au bord de la Bièvre, Couturier baissa la tête et marcha ployé en deux, non pas seulement par l'abattement : il ne voulait connaître son malheur qu'en arrivant, et craignait de l'apprendre tout de suite. Il ne releva la tête qu'arrivé près de la Maison-Rouge, où nulle lumière ne se faisait remarquer.

— Peut-être est-elle couchée! se dit-il.

Son chien vint à lui en aboyant joyeusement, mais il le repoussa et entra dans la maison, espérant que des meubles dérangés lui apprendraient le retour de Claire; ce ne fut qu'en tremblant qu'il frotta une allumette contre le mur. L'allumette ne s'enflamma pas tout d'abord, ayant rencontré un corps poli.

— Ah! mon Dieu! s'écria Couturier en palpant avec la main l'endroit sur lequel il avait frotté l'allumette, j'ai déchiré son portrait.

Au mur était accrochée, par une épingle, une petite silhouette noire qu'un découpeur de foire publique avait livrée pour deux sous, comme représentant le portrait de Claire. Couturier prit la silhouette, grimpa rapidement au premier étage et en redescendit pâle et défait.

— Elle n'est pas revenue! dit-il.

Toutes ses idées se rattachaient à Claire. Il prit un peu de colle

au bout de son doigt, en humecta le revers de la silhouette et la colla sur un morceau de papier blanc.

— Ma pauvre fille, dit-il en baisant la silhouette, tu m'as déchiré le cœur, mais moi je ne veux pas te déchirer.

Il s'assit, regarda longuement ce portrait dans lequel il retrouvait les traits chéris de sa Claire.

Puis il alla devant sa maison, regardant longtemps la Bièvre.

— Il faut bien du courage, dit-il, pour...

Il n'osa continuer, et resta jusqu'au matin sur le banc de la porte, la tête appuyée dans ses mains, jusqu'à l'arrivée de Topino.

CHAPITRE VI

UNE MANSARDE DE POETE

— Tu vois bien, Topino, qu'elle n'est pas revenue, dit le pauvre père dont la figure avait pris des teintes terreuses pendant la nuit.

— J'ai vu le brigadier de sergents de ville, dit le chiffonnier; je lui ai donné le signalement de Claire; il est certain de la retrouver.

— Si c'était vrai!

— La police n'a pas besoin de plus de deux jours pour trouver n'importe quel individu dans Paris, et Claire n'a pas commis de crime pour se cacher.

— Cependant elle ne revient pas!

C'était toujours la réponse de l'apprêteur qui se raccrochait aux plus frêles branches de l'espoir, quoiqu'elles cassassent toutes dans ses mains. Il ne pouvait comprendre encore le motif de la fuite de sa fille, et l'ignorance dans laquelle il se trouvait faisait qu'il croyait à un accident violent, à la mort peut-être; au contraire, Topino qui

avait deviné la vérité, grâce à l'indice de la bague, conservait une certaine tranquillité, certain du résultat des recherches d'une police active. Pourtant le chiffonnier n'osait avouer la vérité au malheureux père; il espérait que Claire, ramenée à temps, n'aurait pu mordre encore aux fruits des plaisirs, des toilettes qui font que, lancées dans cette voie de paresse et d'insouciance, les femmes ont peur du travail et s'en détournent.

Couturier attendit deux jours dans la situation d'un malade à qui le médecin annonce une guérison prochaine, puis la retarde, puis transforme cette guérison en convalescence, sans que le malade puisse jamais connaître sa véritable situation.

Au bout de deux jours, la police n'avait pas retrouvé les traces de Claire.

— Le brigadier dit que la fin de la semaine ne se passera pas sans que ses agents aient mis la main sur Claire, dit Topino.

— Qu'ils ne lui fassent pas de mal ! s'écria Couturier. Elle est bien coupable, mais je ne veux pas qu'on la mette en prison.

— Sois tranquille.

— Je veux voir le brigadier, dit Couturier.

— Je ne demande pas mieux, répondit Popino, qui espérait que de cet entretien résulterait une sorte de tranquillité.

Le brigadier demeurait dans la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Le chiffonnier convint d'un rendez-vous avec Couturier, qui s'y rendit de bonne heure, avant l'heure de service du sergent de ville.

C'était un ancien militaire, décoré, père de famille, qui jouissait dans son quartier d'une estime générale. Il en arrive souvent ainsi pour les hommes de police, en dehors de leurs fonctions. Le peuple n'aime pas la police à l'état de corps organisé ; mais comme individu, comme voisin, le sergent de ville rentre dans la classe de ses concitoyens et fait oublier l'habit qu'il porte. Le brigadier Durand échappait à l'antipathie, générale à Paris, contre tout ce qui est force, par son grade plus élevé, qui le mettait moins souvent que ses agents en rapports hostiles avec les gens du faubourg. Il avait dû son grade à des traits de courage, qui touchent plus vivement le peuple que d'autres qualités, et on citait dans le faubourg un souvenir attaché au nom de Durand, une voiture emportée par deux chevaux ardents auxquels s'était cramponné le brigadier pendant

près de cinq minutes d'un galop furieux, empêchant, par cette action courageuse, la mort certaine de plusieurs personnes.

— Voilà l'homme qui a perdu sa fille, dit Topino en présentant Couturier.

— On vous la rendra, mon brave, et corrigée, il faut l'espérer.

— Oh! monsieur, je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur par ma plainte... Si ma pauvre Claire devait aller en prison!

— Donnez-moi le signalement exact de votre fille; son oncle m'en a donné un déjà, mais je préfère le vôtre.

— Elle est si bonne, ma Claire!

— Bonne, ce n'est pas un signalement.

— Si jolie!

— C'est ce qui les perd. Dites-moi plutôt si elle a des signes à l'aide desquels il soit facile de la reconnaître.

— Elle aime bien le travail?

— Elle ne l'aimait pas assez, dit Durand à Topino. Ce n'est pas son amour du travail qui nous aidera à la retrouver. Elle n'a pas quelques petits signes sur la figure?

— Une douzaine de taches de rousseur sur les joues, qui rendent sa peau encore plus transparente.

— A la bonne heure, dit le brigadier. Pour ce qui est de la couleur des cheveux, de la taille, son oncle m'a déjà donné des notes suffisantes.

— Attendez, monsieur, dit Couturier. Au-dessus du sourcil, Claire a une cicatrice qui n'est plus marquée que par une ligne blanche. C'est un jour que je fendais du bois, la hachette s'est séparée du manche et a failli la tuer, ma pauvre enfant! Il lui est resté cette cicatrice...

— Creuse? demanda Durand.

— Non, monsieur, la blessure s'est bien fermée, il n'y a qu'une petite ligne blanche que j'ai souvent baisée...

— Avec ce signe-là, dit le brigadier, votre fille est retrouvée...

— Oh! que vous êtes bon! Quand reverrai-je Claire?

— Avant huit jours.

— Tu vois que je ne te trompais pas, dit Topino.

— Seulement, ajouta Durand, quand elle sera rentrée chez vous, surveillez-la bien.

Couturier sortit de là plein d'espoir.

— Maintenant, je peux me remettre à l'ouvrage, dit-il à Topino. Je n'en avais guère envie ce matin.

— Oui, dit le chiffonnier, travaille ferme. C'est le meilleur moyen d'oublier ses chagrins.

— Et puis, ajouta Couturier, je veux gagner de l'argent pour faire une surprise à Claire quand elle sera retrouvée.

— Nous ferons un fameux dîner, dit Topino.

— Oui, un bon dîner, reprit l'apprêteur qui se voyait à table, assis à côté de Claire.

— C'est moi qui offre le dîner, dit Topino. Nous irons manger une matelotte à Bièvre. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense qu'il n'y a pas beaucoup de braves gens comme toi. Si tu veux, j'inviterai le brigadier de sergent de ville.

— Parbleu, s'écria Topino. Un homme qui vous rend un service pareil !

— Crois-tu qu'il acceptera ?

— En lui demandant poliment.

— Cet homme-là a dû avoir des enfants, dit Couturier, pour entrer dans mon chagrin comme il l'a fait.

— Il a une femme et une fille.

— Je l'ai bien senti, dit Couturier. Nous pourrions peut-être inviter sa fille. Je voudrais comparer Claire à sa fille.

— Sa fille est en pension, dit Topino.

— Alors, si elle est en pension, quel malheur qu'on ne soit pas riche !

— Bah ! on n'en est pas plus heureux.

— C'est égal, dit Couturier, il y a des moments où je rêve d'être riche... Ainsi, voilà un homme qui me rend ma fille, eh bien ! jamais je ne pourrai m'acquitter envers lui... Tandis que si j'étais riche !

— Le brigadier n'accepterait rien.

— En le priant beaucoup.

— Il sera bien plus heureux, quand son service le lui permettra, de venir manger une matelotte avec nous. Tu vois que nous sommes assez riches pour lui témoigner notre reconnaissance.

— Comme tu penses juste, Topino... Ah ! si j'avais ton éducation !

— Vas-tu me prendre pour un savant ?

— L'autre soir je t'écoutais donner une leçon aux enfants, et si

ma pauvre fille ne m'eût pas préoccupé, je suis sûr que je me serais instruit comme eux.

— Laisse donc, je ne sais rien. J'amuse les mioches un moment, et voilà tout.

— Tu dis que la fille du brigadier est en pension?

— Oui, pourquoi?

— J'ai envie de mettre Claire en pension quand je l'aurai retrouvée.

— Y penses-tu? Une grande fille de dix-sept ans.

— C'est que je crois qu'elle s'ennuyait à faire le chat. Ce n'est pas un état pour une femme. Si je venais à m'en aller.

— Comment, tu penses à ces idées-là? Toi qui es si bien bâti, plein de santé...

— Dame, qui sait ce qui peut arriver?

— Allons, mon brave Couturier, tu vivras assez vieux pour voir Claire, heureuse, mariée, avec beaucoup d'enfants.

— Et tu leur apprendras à lire, à compter, n'est-ce pas, Topino?

Le chiffonnier promit de se charger de l'éducation des enfants de Claire et laissa Couturier retourner à son ouvrage. L'apprêteur était *remonté*. Cet entretien l'avait rempli d'illusions.

Quant à Claire, elle ne se doutait pas du danger qu'elle avait couru à l'hôtel César, à la suite de l'orgie où la garde fit une descente et ne put constater que les dégâts de la soirée, sans mettre la main sur aucun des tapageurs.

Toute la bande, après avoir escaladé les toits, était descendue par une petite porte de la maison voisine, donnant sur la rue de Recouvrance. Un procès-verbal fut dressé contre les étudiants que le maître d'hôtel connaissait; mais à l'exception de Mlle Cocarde, dont la voix se faisait remarquer à l'intérieur de l'hôtel autant que les allures extérieures dans le quartier latin, personne ne fut arrêté.

Le lendemain Henri quitta l'hôtel garni et emmena Claire avec lui dans les environs de l'Odéon. L'étudiant avait profité des excitations de la nuit précédente, de la terreur qu'exerçaient les recherches de la garde pour vaincre la résistance de la jeune fille. Un seul cri pouvait la perdre, quand les soldats et les sergents de ville, passant devant la mansarde où elle s'était réfugiée en compagnie de l'étudiant, juraient de s'emparer des turbulents agitateurs.

Comme Claire craignait de voir ces scènes se renouveler, Henri la

rassura en la conduisant dans un hôtel meublé tranquille, où les étudiants n'étaient pas exposés à des visites semblables à celles de Truand. Henri n'avait jamais songé à donner une fête de nuit si bruyante et si incidentée; il fallut tout à coup la présence de Truand pour faire sortir la jeunesse des gonds. Partout où entrait Truand, partout entrait le désordre; mais le patron de l'hôtel de la Meuse avait consigné le terrible Truand, sur la plainte de quelques-uns de ses locataires, et Truand ne pouvait y exercer sa despotique influence.

Henri avait à travailler sérieusement avant de passer son dernier examen de droit, et la présence de Claire dans sa petite chambre devait favoriser son travail. L'étudiant commençait à aimer Claire, peut-être parce qu'elle le traitait avec une extrême froideur.

Le lendemain de cette folle nuit, Henri fut étonné de trouver une femme qui lui imposait. Ce n'étaient plus ces liaisons habituelles, où cinq minutes après, la femme habituée à ce genre de vie, semble, par sa familiarité, avoir connu depuis longtemps les habitudes et le caractère de son nouvel amant. Henri en fit la remarque.

— Est-ce que tu t'ennuies avec moi, Claire?

Claire répondit par un signe de tête qui n'avait rien d'absolument négatif. Cependant, pour l'entretenir dans une sorte d'excitation, Henri alla chercher le poëte Bida, afin qu'un déjeuner à trois empêchât la jeune fille de se laisser entraîner à la mélancolie.

— Où allez-vous demeurer? demanda Bida.

— Cela dépendra de Claire, dit Henri.

— Où vous voudrez, dit-elle.

— Le quartier du Luxembourg te plaît-il?

— Je ne le connais pas.

— Voilà pourquoi je veux t'y conduire, dit Henri. Il y a dans la rue de Madame des hôtels qui donnent sur le jardin. Le matin on ouvre sa fenêtre et on respire un bon air : si nous voulons nous promener, nous n'avons qu'un pas à faire, nous descendons, nous sommes tout de suite dans la pépinière. Si tu ne tiens pas à descendre, de ta fenêtre on voit les joueurs de ballon, les promeneurs...

— Quand tu auras à travailler, dit Bida, je viendrais chercher madame, si elle consent à accepter mon bras...

— Tu es trop empressé, Bida, dit Henri, je saurai bien promener Claire.

— Jaloux ! s'écria le poëte.

— Jaloux si tu veux : j'aime Claire et je ne veux pas que tu lui fasses la cour.

— Madame ne songe guère à moi, ni à toi, dit le poëte.

— C'est vrai, s'écria l'étudiant, qu'as-tu donc, Claire? Est-ce que tu penses encore à cette nuit?

Claire avait imploré la générosité de l'étudiant en lui racontant sa fuite de la maison paternelle; mais l'excitation de cette nuit de désordre, le danger de la situation amenée par Truand, les fumées du vin étaient plus forts que les prières de Claire, et Henri les avait à peine écoutées.

— As-tu quelque chose à me reprocher? demanda-t-il.

Claire ne répondit pas. Bida la regardait attentivement.

— Mon cher, dit Henri, elle s'est sauvée de chez son père.

Claire baissa la tête en rougissant.

— Et tu veux, reprit Bida, rester avec madame dans un hôtel garni? Crois-tu que la police va se tenir tranquille après le branle-bas de l'hôtel César? Cocarde est arrêtée déjà, j'ai bien peur que Casse-Noisette n'aille la rejoindre.

La police, dans le quartier Latin, a une action particulière. Les femmes jouent un trop grand rôle dans la vie des étudiants pour ne pas être surveillées de près; aussi n'est-il pas surprenant de quelquefois rencontrer, la nuit, une vingtaine de femmes sous la conduite d'agents qui ont opéré une razzia dans les hôtels garnis. Le lendemain, une grande partie de ces femmes sont dirigées sur Saint-Lazare, pour avoir manqué aux règlements qui les régissent.

Ces pauvres filles qui ont cherché la liberté, sont soumises à une surveillance aussi rigoureuse que celle des forçats. Il y a peu d'exemples de femmes qui aient échappé au contrôle de la police. C'est ce que craignait Bida, qui appuya tellement sur l'idée d'arrestation, que Claire en fut effrayée, et commença à comprendre dans quelle triste situation elle s'était jetée.

— Je ferai inscrire Claire sur le livre de l'hôtel garni, dit Henri.

— Cela ne servira à rien qu'à prouver qu'elle faisait partie de la bande des tapageurs, et par là elle sera soumise aux rigueurs de la police. Est-ce que le propriétaire de l'hôtel César ne va pas te signaler comme le principal auteur du désordre?

— Moi ! s'écria Henri.

— Cela se passait dans ta chambre.

— Je te trouve admirable, Bida. C'est toi qui as aidé à jeter par la fenêtre une partie du mobilier que je vais être obligé de payer.

— Parbleu! il était décidé qu'on me ferait sauter par la fenêtre; j'ai poussé de toutes mes forces à faire une barricade très-haute, afin de ne pas me tuer. Je préfère plutôt casser des meubles que mes jambes. Tu payeras les meubles; mais tu n'aurais pas payé mes jambes.

— Il ne s'agit plus de l'hôtel César en ce moment, mais de la sûreté de Claire... Si elle changeait de nom!

— Qu'elle s'appelle Mathilde ou Louise, qu'importe à la police qui va marcher pendant quelque temps les yeux fermés, arrêtant toute espèce de femmes et non pas des noms. Elle fera son triage après, mais les femmes n'en seront pas moins arrêtées, et celles dont le passé n'est pas clair feront bien de prendre leurs précautions. Si Casse-Noisette n'émigre pas de l'autre côté de l'eau, elle est certaine d'être mise à l'ombre.

Quand les célébrités du quartier Latin couraient quelque danger, elles traversaient le Pont-Neuf et se retiraient dans les quartiers élégants qui avoisinent Notre-Dame-de-Lorette, où elles trouvaient à vivre facilement, sans craindre l'action de la police aussi vivement qu'au sein des écoles.

— Je ne veux cependant pas abandonner Claire, dit Henri, que deviendrait-elle?

— Il y a un moyen, répondit le poëte. Tu vas louer le joli logement sur le Luxembourg dont tu parlais...

— Ensuite!

— Je te rendrai le service d'y loger...

— Je ne comprends pas.

— Qu'importe; si tu ne veux pas me rendre ce petit service, je serai tout à fait contrarié de mettre un frein à ma générosité habituelle...

— Explique-toi?

— Ces étudiants en droit ne sont pas forts, dit Bida. Je te donne à la place mon petit logement, je te cède mes meubles...

— Ils sont beaux tes meubles!

— Madame, dit le poëte à Claire, je suis certain que vous les trouverez à votre goût. Il te faut de l'acajou, Henri?

— L'acajou m'est indifférent, mais un mauvais lit de sangle, une table boiteuse, des plumes, du papier, de l'encre et une vue sur les gouttières ne me paraissent pas un brillant idéal.

— Malheureux ! C'est ta sûreté que je t'offre et celle de madame... Je suis dans mes meubles. Tu ne sais donc pas ce que c'est que d'être dans ses meubles, dans de pauvres meubles si tu veux, mais dans des meubles à soi?

— Non, dit l'étudiant.

— Eh bien! quand on est dans ses meubles, personne ne peut vous y troubler... Tu aurais un appartement garni de cent francs par mois dans un hôtel du quartier Latin que la police a le droit d'y venir enlever madame. Moi j'occupe un appartement de cent francs par an, mais j'en suis le maître, seul et absolu... Je peux y mener n'importe qui, personne n'a rien à y voir. Je suis libre et indépendant; tu vois donc que je te rends un service en acceptant ton logement dans la rue de Madame et en t'offrant le mien dans la rue Saint-Jacques...

— C'est vrai, dit Henri, et je te remercie.

— Je m'en vais vous installer, dit Bida quand le déjeuner fut terminé.

Et il conduisit Henri et Claire dans son logement de la rue Saint-Jacques.

C'était une mansarde à un septième étage, avec la décoration ordinaire des mansardes. Point de papier aux murs peints à l'ocre jaune avec toutes sortes de dessins au pointillé, exécutés par les mouches dans leurs instants de loisir. Sur le mur était inscrit en gros caractères : *Le pommier produit des pommes.*

— Ne faites pas attention à cette incription, dit le poëte à Claire : ceci me regarde et répond à la paresse qui tourne sans cesse autour de moi. Quand je suis tenté de me reposer, cette maxime me frappe les yeux et je me remets à l'ouvrage. Je dois produire des poésies comme le pommier produit des pommes, toujours et toujours jusqu'à la fin.

— Sais-tu que ton appartement n'est pas gai? dit Henri.

— Quand tu l'auras habité quelque temps, j'ai peur que tu ne veuilles plus me le rendre.

— Oh! s'écria l'étudiant.

— Aimez-vous la musique? demanda Bida à Claire.

— Oui, dit-elle.

— Tous les matins vous serez réveillée par un concert donné par une pianiste du sixième. A six heures dans l'été, à sept heures dans l'hiver elle commence ses sonates. Elle demeurerait ici qu'on ne l'entendrait pas mieux : le son monte par la cheminée.

— Ta pianiste m'empêchera de travailler, dit Henri.

— Le concert ne dure guère plus de deux heures le matin ; mais le soir c'est plus intéressant. J'ai un cornet à pistons en face qui m'a l'air de s'entendre avec la pianiste ; il joue des airs variés et la pianiste l'accompagne.

— Est-ce qu'il demeurent ensemble ?

— Je te dis que le cornet habite l'autre côté de la rue, mais cela n'empêche pas les musiciens de produire des accords fort touchants. Ah ! je n'ai pas montré la cuisine à madame, dit le poëte en tirant à lui un petit réchaud caché sous le lit de sangle, je m'en sers pour faire de la soupe, des œufs sur le plat, des biftecks et des côtelettes. J'ai obtenu la permission de mes voisins de faire la cuisine sur le carré.

— Nous irons dîner au restaurant, dit Henri.

— Je le veux bien, mais tu me permettras de venir continuer ma cuisine deux fois par jour ici.

— Certainement.

— Voilà la bibliothèque, dit Bida en montrant à Claire une pile de volumes brochés qui par leur décousu, annonçaient de nombreuses lectures. Ne faites pas attention s'ils ne sont pas reliés splendidement ; j'aime mieux les avoir dans cet état, car je serais tenté de les vendre.

— Je ne sais pas lire, dit Claire.

— Vraiment ! s'écria le poëte. Henri, il faut que tu donnes des leçons à madame.

— Je n'ai pas le temps, dit l'étudiant ; tu sais que je prépare mon dernier examen ; mais c'est ton état à toi, ne pourrais-tu apprendre à lire à Claire ?

— Oh ! oui, dit-elle d'un accent joyeux.

— A la bonne heure, répondit Bida ; je sentais qu'il manquait quelque chose à madame.

— Appelez-moi Claire tout court, dit-elle.

— Et bien, Claire, avant un mois, je veux que vous soyez forte en lecture.

— Maintenant que vous voilà installés, je vous laisse jusqu'au dîner, dit Bida en s'en allant.

L'étudiant envoya chercher ses malles, et cette après-midi se passa plus animée pour Claire, sans qu'elle eût le temps de se laisser aller à sa mélancolie ; cependant deux souvenirs combattaient en elle, qui la remplissaient de tristesse : le souvenir de son père qu'elle avait abandonné, et celui d'Auguste, qui l'avait abandonnée. Par le chagrin causé par Auguste, elle jugeait des souffrances de son père, seul, sans sa fille ; mais l'amour était le plus puisssant et lui enlevait le remords de son ingratitude filiale. Toujours elle pensait à Auguste, toujours sa figure était présente devant elle ; c'est ce qui la rendait si indifférente pour l'étudiant, quoi qu'il fît pour lui témoigner son amour.

Claire se sentait plutôt portée vers le pauvre poëte, qui essayait de lui être agréable, non pas qu'elle l'aimât, mais en lui elle retrouvait comme un frère. Cette petite chambre, où elle venait de s'installer, ressemblait aux mansardes du faubourg Saint-Marceau. Bida était presque un égal pour la fille de l'apprêteur, prise de pitié pour ce pauvre marchand de pommes poétiques, maigre, pâle, l'œil dévoré d'une flamme maladive, qui, quoique vêtu d'un habit noir râpé, sortait évidemment du peuple.

Le soir, Bida entra chargé de pots de fleurs.

— Voilà, dit-il, pour égayer l'appartement.

— Combien te dois-je ? demanda Henri, qui connaissait les maigres ressources du poëte.

— Rien, dit-il.

— Je ne veux pas te mettre en frais pour moi, dit l'étudiant.

— Mon cher, il y a un an que je voulais avoir des fleurs ici ; mais l'insouciance faisait que je n'y pensais plus. Je suis heureux que Claire ait bien voulu accepter ce logement, car elle m'a rappelé qu'il y avait aujourd'hui marché aux fleurs. J'y suis allé, j'ai acheté quelques pots, et comme je ne suis pas fier je les ai rapportés moi-même.

— Ces fleurs sont bien jolies, dit Claire en en décorant aussitôt la mansarde.

— Ne suis-je pas payé par ce mot? dit le poëte.

— Eh ! s'écria Henri, je crains que Claire n'ait une sorte de caprice pour toi.

Claire rougit.

— Si tu lui donnes des leçons de lecture, jure-moi que tu ne me mettras pas à la porte de ton logement.

— Bida est mon ami, dit Claire franchement ; je sens qu'il a de l'amitié pour moi, mais seulement de l'amitié, n'est-ce pas, Bida ?

Le poëte lui tendit la main sans répondre.

— J'ai toujours respecté les maîtresses de mes amis, dit-il d'une voix émue.

— Je le sais, dit l'étudiant ; je voulais te contrarier un peu.

Dès le soir même, Claire voulut prendre sa première leçon de lecture, et le professeur n'était pas moins enchanté d'enseigner que l'élève d'étudier.

— Je veux, lui dit Bida, faire votre éducation en trois mois, vite.

— Pourquoi ? demanda Claire.

— Qui sait jamais ce que les femmes pensent ! Elles font les plus beaux projets, croient qu'elles les exécuteront, et les abandonnent aussi facilement qu'ils sont nés.

— Un jour je vous dirai pourquoi j'apprends à lire.

— Dites-le-moi tout de suite.

— Non, plus tard.

— Quand ?

— Aussitôt que je saurai lire.

— C'est donc un secret ?

— Non, mais j'ai peur de vous dégoûter d'être mon maître.

— J'ai promis de vous être utile, Claire, et rien ne saurait me faire manquer à ma parole.

— N'importe, je ne vous le dirai que dans trois mois.

— Vous êtes bien décidée, alors, à apprendre à lire ?

— Tout ce qu'il y a de plus décidé.

— Quand vous saurez lire, ce ne sera rien, si vous ne savez pas écrire.

— C'est mon plus grand rêve, dit Claire étourdiment.

Le poëte secoua la tête.

— Je tiens votre secret.

— Je ne le crois pas.

— Que de mystères ! s'écria Henri.

— Tu n'as pas le droit d'intervenir dans la leçon, dit Bida. Vous voulez écrire à quelqu'un? ajouta-t-il en parlant bas à Claire.

— Peut-être, répondit-elle, cela ne doit pas regarder le maître.

— C'est vrai, dit-il tristement.

— Et je conserverai une éternelle reconnaissance à celui qui aura perdu son temps et sa patience à faire entrer quelque instruction dans cette caboche, dit Claire en souriant.

— Vous êtes une bonne fille, dit le poëte en serrant les mains de Claire.

— Tu as inventé une singulière méthode de lecture, Bida, dit l'étudiant.

— Que veux-tu dire?

— C'est par signes que tu procèdes?

— Non, dit le poëte.

— Il n'y a pas une sorte de magnétisme dans ton affaire?

— Je ne te comprends pas.

— Tu prends les mains de Claire. Est-ce ainsi que tu prétends lui communiquer les premiers éléments de la science?

— Ne l'écoutez pas, Bida, dit Claire.

Ainsi se passaient habituellement les soirées dans la mansarde du poëte. Une intimité profonde s'établit entre Claire et Bida, basée sur la plus pure amitié, tandis que l'étudiant qui croyait posséder l'amour de la jeune fille, ne parvenait pas à outre-passer l'épiderme de son cœur; mais Henri était un garçon insouciant qui avait toujours pris la vie à la légère, tandis que depuis l'âge de quinze ans l'existence avait été dure pour le poëte, obligé de gagner sa vie en qualité d'expéditionnaire chez les avoués, ou à copier des rôles pour des notaires, ou à mettre sa main à la disposition de quiconque lui donnait quelques francs contre son écriture.

Bida, en dehors de la poésie, était incapable de faire un autre métier que celui d'expéditionnaire, et il se sentait inutile dans une société active, occupée de réalités. La vie de l'étudiant était bien plus facile: touchant une pension régulière de deux cents francs par mois, Henri ajoutait annuellement à son avoir mille francs de dettes, et il pouvait vivre confortablement dans le quartier latin, à l'aide de ce budget ainsi équilibré.

Quelques jours après sa rencontre avec Claire, il lui fit cadeau d'une

robe, d'un châle, d'un chapeau de paille et d'une paire de bottines, le tout simple et printannier.

— Maintenant, dit-il, je peux te promener au Luxembourg.

Claire mourait d'envie de sortir avec ses habits de printemps, non pas qu'elle fût coquette; mais elle n'avait jamais porté de toilette si neuve.

— Si tu ne veux pas que Claire se perde, dit Bida à Henri, il faut qu'elle apprenne elle-même à faire ses robes, ses chemises et tout son linge.

— Ça coûte plus cher, dit l'étudiant.

— Qu'importe, si tu donnes à Claire le goût du travail?

Mais l'étudiant n'avait pas fait une liaison pour la vie avec Claire. Il la rencontrait comme il en avait rencontré beaucoup d'autres, la trouvait bonne fille et la gardait jusqu'à ce qu'il la quittât ou qu'il en fût quitté. Il n'avait pas fait de grands serments à Claire, et il ne lui en avait pas demandé : c'était une de ces liaisons de hasard qui ne devait laisser qu'un faible souvenir dans la tête de l'étudiant. Sans doute, Claire ne lisait pas ce qui se passait dans l'esprit d'Henri, mais elle en avait un secret instinct, et ne se livra jamais qu'à des demi-confidences vis-à-vis de celui qui croyait la posséder entièrement. Le souvenir d'Auguste la tyrannisait toujours, et l'ingrat faisait souvent couler d'amères larmes en secret.

Lorsque Claire fut tout à fait sûre de Bida, qui se dévouait pour elle comme un père pour sa fille, elle le lui dit à la suite d'un petit accès de mauvaise humeur produite par les résultats peu sensibles des leçons de lecture.

— Je ne saurai jamais, dit-elle dépitée, en jetant le livre dans la mansarde.

Le poëte alla ramasser le livre.

— Je suis content de vous, Claire, dit-il.

Elle crut qu'il se moquait d'elle.

— Non, reprit-il; vos petites colères me font connaître combien vous avez soif d'apprendre; mais il faut de la patience.

— Oui, je voudrais lire comme vous! Au moins on peut rester seule avec un livre.

— Est-ce que vous penseriez à nous quitter?

— Non, dit-elle; mais il y a des moments où on désire ne voir personne... Je comprends combien un livre est bon.

— Ah ! vous vous ennuyez, Claire, je le vois bien.

— Je ne m'ennuie pas, j'ai seulement un fond de chagrin, s'il faut tout dire.

— Du chagrin ! s'écria le poëte. Et vous ne me croyez pas assez votre ami pour me le confier ?

— Je suis sûre de vous, au contraire, et dans mon malheur, je me regarde comme trop heureuse de vous avoir rencontré.

La figure du poëte rayonna.

— Pensez donc si j'étais forcée de vivre toujours avec Henri !

— Vous ne l'aimez pas beaucoup ?

— Dites que je ne l'aime pas du tout... Ce n'est pas qu'il soit mauvais pour moi, mais j'en aime un autre.

— Un autre ! s'écria le poëte surpris, partagé entre l'espoir et la crainte. Si vous en aimez un autre, ajouta-t-il, il y en a un autre qui vous aime.

— J'ai peur que non.

— Vous en doutez ?

— J'en suis certaine... Il n'est plus revenu, il m'a abandonnée, il est la source de mon malheur, et pourtant je l'aime toujours.

— Ah ! s'écria le poëte en soupirant.

— C'est triste, n'est-ce pas ?

— Oui, bien triste, dit Bida qui répondait à sa propre pensée.

— Je n'ai qu'un rêve, c'est de le revoir : une ambition, de lui parler, de l'entendre, et je n'ose pas...

— Si je pouvais vous être utile, Claire...

— A quoi bon ? il ne m'aime plus. Voilà pourquoi je m'impatiente de ne savoir pas écrire, je lui dirais tout ce que j'ai sur le cœur...

— Je pourrais écrire à votre place, dit Bida.

— Ce n'est pas la même chose.

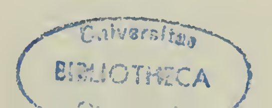
— Vous me dicteriez...

— Non, dit-elle, il y a des mots qu'on ne peut même pas dire à un ami comme vous, j'attendrai... Combien me faut-il encore de temps pour faire une lettre ?

— Deux mois à peu près.

— Eh bien, il me semble que dans deux mois ma lettre n'en sera que meilleure ; parce que ce que je brûle d'écrire aujourd'hui, sortira plus vivement de mon cœur.

— Ah ! vous l'aimez bien ! s'écria le poëte.



— Oui, dit-elle.

Et ce *oui* prit dans sa bouche un accent dont fut étonné Bida qui, ayant étudié la passion dans les livres, n'avait que trop souvent trouvé des phrases à la place de sentiments.

Grâce à l'étudiant, Claire reçut une première initiation de la vie parisienne, en allant quelquefois au spectacle dans les petits théâtres, en entendant de la musique dans les cafés-concerts, en voyant les toilettes des autres femmes à la promenade du Luxembourg ; et son étonnement naïf était surtout ce qui plaisait à Henri, quoiqu'il fût incapable de comprendre les charmes de cette naïveté. Sans le poëte, Claire n'eût peut-être pas tiré pour son intelligence un grand profit des choses nouvelles qu'il lui était donné de voir tout à coup, mais Bida, qui la quittait rarement, lui donnait la clé de ses sensations, et s'appliquait à faire germer dans son esprit vierge des idées nouvelles. Souvent le matin Claire, en se réveillant, s'étonnait des transformations qu'elle avait subies la veille. Son esprit s'ouvrait, elle suivait pour ainsi dire le travail de son cerveau, des pensées nouvelles couraient avec son sang dans ses veines : une chrysalide qui se verrait changée en papillon ne serait pas plus surprise. Et toutes ces transformations s'opéraient doucement, sans efforts, par le sens que leur imprimait le poëte. Bida savait écarter de l'esprit de Claire les choses abstraites qu'il ne lui était pas donné de comprendre ; il soignait l'intelligence de la fille de l'apprêteur, comme un jardinier qui protége un rosier contre l'intempérie des saisons.

Ainsi que toutes les femmes, Claire eut immédiatement le sentiment de la toilette et sut s'habiller et donner une apparence élégante à de petites indiennes de printemps, fraîches comme son nom. Les étudiants se retournaient dans la rue pour la regarder quand elle était au bras de Henri ou de Bida, et si le poëte en était ravi, l'étudiant n'en était pas fâché. Elle apprit en même temps à se coiffer et à donner une jolie tournure à ses épais cheveux blonds-cendrés qui, par derrière, formaient des nœuds aussi gros que des petits câbles.

Jamais ceux qui avaient connu Claire à la barrière Fontainebleau n'auraient pu croire que cette jolie grisette si pimpante était la même que celle qui, dernièrement encore, aidait son père à *dépiauter* les chats, ainsi qu'on le dit dans le métier. Une légère teinte de tristesse qui se remarquait sur sa physionomie la rendait encore plus intéressante, et de son séjour au bord de la Bièvre elle n'avait gardé

que quelques taches de rousseur qui eussent fait merveille sur le boulevard des Italiens.

L'étudiant tendait à faire sortir sa maîtresse et à la mener dans les lieux publics ; au contraire, Bida poussait Claire à rester dans la mansarde et à ne pas perdre sa journée en promenades. Trouvant son amie trop séduisante, le poëte craignait les regards assidus, les sourires provoquants des étudiants du Luxembourg, l'inexpérience de la jeune fille et le désir qu'a toute femme de connaître le monde. Ainsi Claire se trouvait tiraillée en sens divers, et par moment se révoltait contre la protection de son maître d'écriture. Quand elle passait dans les rues, elle n'était pas mécontente d'entendre dire aux jeunes gens :

— Voilà une jolie femme.

Et dans la mansarde du poëte, elle ne recueillait ni sourires ni compliments, que ceux d'hommes auxquels elle était habituée.

Un soir, elle eut l'idée d'aller à ce bal devant la porte duquel elle s'était arrêtée en fuyant la maison de son père.

— Entrons à la Chartreuse, dit l'étudiant qui ne demandait pas mieux.

— A quoi bon? reprit Bida.

— Pour distraire Claire un moment.

— Je n'y vais pas, dit le poëte chagriné.

Il espérait que Claire ne manifesterait pas le désir d'y entrer.

— A demain donc, à déjeuner, dit-elle à Bida en lui tendant la main.

— Il n'est pas gai ce soir, Bida, dit l'étudiant en entraînant gaiement Claire dans les petits sentiers en pente qui conduisent de la porte du bal à l'endroit où on danse.

La première figure que rencontra Claire fut celle de Truand, qui dominait l'assemblée de sa haute taille? Une valse venait de commencer.

— Monsieur, voudriez-vous tenir un moment mon chapeau? lui dit une danseuse qui, sans attendre sa réponse, lui déposa sa capote entre les bras.

Truand n'était pas homme à rendre ces petits services aux femmes : ne sachant que faire de ce chapeau, il le planta sur le manche d'une contrebasse qui sortait de l'orchestre : le musicien averti par les rires

de ses camarades, s'aperçut que son instrument servait de portemanteau. Il prit le chapeau et le lança dans le bal où en un instant il fut broyé sous les pieds de cinquante valseurs.

— Voilà pour le chapeau, dit Truand pour toute oraison funèbre.

— Qu'est-ce que va dire cette pauvre femme? demanda Claire à Henri.

— Elle priera quelqu'un de lui en acheter un autre.

Dans un coin du bal, Claire retrouva Cocarde et Casse-Noisette entourées d'une nombreuse galerie : elles faisaient vis-à-vis et luttaient entre elles de belles manières. Casse-Noisette avait de la souplesse, et elle en profitait pour procurer des émotions aux cavaliers qui ne la connaissaient pas. Son pas favori était d'envoyer un élégant coup de pied à une ligne du nez de son danseur qui reculait, effrayé, quand il n'était pas au courant de cette gymnastique. Mademoiselle Cocarde appartenait à l'école espagnole, à laquelle elle avait emprunté les déhanchements les plus audacieux. Pliée en deux, la tête basse, Cocarde faisait de la chorégraphie une sorte de danse de reins si accentuée qu'elle n'était tolérée qu'à la Grande-Chartreuse. Partout ailleurs, à peine la première figure du quadrille commencée, Cocarde était mise à la porte avec tous les égards dus à son sexe; mais le patron de la Chartreuse favorisait ses entreprises chorégraphiques, et les gardes municipaux eux-mêmes souriaient sournoisement de la désinvolture audacieuse de la danseuse. La foule amassée applaudissait bruyamment et excitait mademoiselle Cocarde, qui avait à cœur de surpasser les audaces de son amie Casse-Noisette.

— Comment trouves-tu cela? demanda Henri à Claire.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— Voudrais-tu savoir danser ainsi?

— Oh! non.

— Ce sont les femmes à la mode de la Chartreuse.

— J'aime mieux ne pas être à la mode à ce prix-là.

Quelques jeunes gens vinrent engager Claire à danser.

— Je suis avec monsieur, dit-elle en montrant Henri.

— Si tu veux danser, ne te gêne pas, dit l'étudiant revenu des fatigues du quadrille.

Les danseurs pressaient Claire. Elle se laissa entraîner. L'orchestre était si enlevant, avec ses roulements de tambour, son fifre perçant, ses trombonnes stridents et son joyeux cornet à piston! Tout portait

à la danse. Claire prit place au quadrille, dont la musique était composée d'airs populaires que tout le bal chantait en chœur. Pour la première fois depuis longtemps Claire oublia sa vie passée : la danse venait de s'emparer d'elle. Elle retrouvait des émotions plus fortes que celles des Barreaux-Verts, mais elles étaient autres. Le cœur n'y avait plus part : c'était une sorte de griserie de tout le corps.

En ce moment des cris se firent entendre ; la foule se précipita vers un endroit noir de monde comme une fourmilière, les quadrilles furent rompus. Chacun se poussait pour arriver au centre où s'agitaient quelques têtes. On grimpait sur les bancs, sur les tables : les sergents de ville accouraient et s'efforçaient de percer la foule.

— C'est Marie l'Absinthe! criait-on.

— Elle a tort.

— Ce n'est pas vrai.

— Elle ne devait pas frapper une femme qui ne lui a rien fait.

— Pourquoi l'a-t-elle trouvée au bras de son amant !

Il se fit une reculade dans la foule. Les sergents de ville et les gardes municipaux s'efforçaient de séparer deux femmes qui se prenaient aux cheveux.

— Hardi, Marie ! criait la foule pour l'exciter.

Le corsage de Marie l'Absinthe était déchiré ; mais elle tenait sa rivale par les cheveux : enfin, les sergents de ville parvinrent à séparer les deux femmes, et les emmenèrent, suivies d'une foule énorme qui prenait parti pour ou contre. Pendant ce temps l'orchestre redoublait de roulements de tambour afin de rappeler les danseurs à leurs devoirs : quand le tumulte fut passé, Claire, en compagnie de son cavalier, revint au quadrille ; mais elle aperçut tout à coup, caché derrière un pilier, Bida qui la regardait tristement.

— Allons-nous-en d'ici, dit-elle à Henri.

CHAPITRE VII

L'ATELIER DU PEINTRE

Le lendemain matin, Bida ne vint pas à l'heure accoutumée : il avait l'habitude d'apporter, à neuf heures, des œufs ou des côtelettes qu'il faisait cuire sur un réchaud ; après quoi il donnait sa leçon à Claire.

— Il aura déjeuné en ville, dit Henri.

Mais le soir le poëte ne se montra pas plus qu'au déjeuner, et Claire se demanda si un certain dépit n'empêchait pas Bida de venir.

— Il est peut-être malade, dit-elle. S'il ne vient pas demain, nous irons savoir de ses nouvelles.

Comme l'absence de Bida se prolongeait, Claire ne dit pas à l'étudiant les doutes que cette disparition lui faisait concevoir, mais elle insista sur l'isolement dans lequel vivait Bida et les soins dont il pourrait avoir besoin.

— Va le voir, je n'ai pas le temps, dit l'étudiant.

Claire ne se le fit pas répéter deux fois, elle courut chez son ami, et le trouva devant une table, la tête plongée dans les mains.

— Ah ! c'est vous, dit-il.

— Pourquoi ne vous voit-on plus, Bida?

— A quoi sert le temps que je perds à vous donner des leçons ?

— A m'apprendre, dit-elle.

— Vous ne faites pas de progrès.

— Si c'est pour m'encourager que vous me dites cela !

— Je ne tiens pas à vous encourager.

— Je gage que vous m'en voulez d'être entrée au bal ?

— Non, dit Bida.

— Vous avez dit ce *non* là comme un *oui*. Ah ! Bida! je voudrais bien savoir ce qui se passe en vous !

— J'ai beaucoup travaillé depuis deux jours et j'ai les nerfs agacés.

— Allons, mauvais homme, dit Claire, venez m'embrasser.

Et pour brusquer la réconciliation, la jeune fille embrassa le poëte sur la joue.

— Vous êtes une bonne fille, Claire, mais bien légère, et j'ai peur pour votre avenir.

— Parce que j'ai dansé un quadrille à la Chartreuse ; voyez le grand mal !

— Certainement il n'y a pas de mal ; mais que l'amour du bal s'empare de vous et vous êtes perdue.

— Ne faut-il pas connaître un peu de tout?

— Ah ! vous ignorez la vie de ces pauvre filles que vous avez entendu applaudir l'autre soir.

— On en a mis deux à la porte qui se prenaient aux cheveux, et cela ne m'a pas donné le désir de les imiter, mais on peut s'amuser sans se battre... Ce n'est pas que j'aurais peur, dit-elle en sentant ses instincts de fille du peuple se réveiller.

—Cette malheureuse Marie l'Absinthe était il y a trois ans encore la plus jolie fille du quartier. Pour s'étourdir autant que pour étourdir la faim, car elle ne mangeait pas toujours, elle a goûté à cette terrible liqueur qui produit d'abord une certaine excitation. Ne vous y trompez pas, Claire, les danseuses que vous regardiez l'autre soir ne mangent pas tous les jours. Elles pensent d'abord à leur toilette, l'estomac ne vient qu'après. Elles obtiennent du crédit pour leurs robes et pas toujours pour leur appétit... Est-ce que je vous ennuie, Claire?

— Non, dit-elle, seulement vous avez l'esprit un peu noir.

— Vous trouvez ? eh bien, c'est que la réalité n'est pas toujours rose. Il y en a plus de la moitié qui vont au bal sans dîner, elles comptent sur le souper. Pendant le bal, il ne leur est pas difficile de tromper leur faim en buvant, car les invitations ne leur manquent pas, mais il n'y a que les plus adroites qui soupent... Il en revient plus d'une accompagnée d'un étudiant, qui n'a pas le moyen d'entrer chez la rôtisseuse, où les prix sont très-élevés... Alors, c'est encore un verre d'absinthe pour attendre jusqu'au lendemain ; ça été la vie de

Marie, qui ne songeait guère à exploiter les étudiants. Plus tard l'absinthe a tué tout à fait l'appétit, Marie n'avait plus besoin de manger, elle ne se sentait pas faim ; mais son cerveau s'en est ressenti, elle raisonne à peine. L'excitation passée, elle tombe dans une sombre mélancolie dont elle ne sort qu'en se livrant encore à l'absinthe, toujours l'absinthe.

— Vraiment, dit Claire, vous feriez un bon prédicateur. Je n'ai jamais bu une goutte de cette terrible absinthe.

— On y arrive quelquefois pour s'étourdir.

— Je ne veux pas m'étourdir, dit Claire, et cependant ce n'est pas le chagrin qui me manque.

— Marie ne pouvait pas rester fidèle à un homme, dit Bida.

— Monsieur l'avocat, dit Claire, tous vos raisonnements tombent à faux... Est-ce que j'aurais jamais quitté Auguste s'il ne m'avait pas abandonnée ?... Dieu sait pourtant si je l'aimais et si je l'aime encore... Mais il ne s'agit pas de discours... Je viens vous chercher pour ma leçon ; il me faut ma leçon ; voilà déjà trop longtemps que nous bavardons.

— Vous avez peur qu'Henri ne soit jaloux ?

— Henri sait bien de quelle amitié je vous aime, et il m'a dit souvent qu'il partirait pendant un mois en me laissant seule avec vous, sans craindre que je le trompe.

— Ah ! dit tristement le poëte, que cette assurance de son ami rendait encore plus mélancolique.

— Vous ne savez pas, Bida, dit Claire en donnant le bras au poëte, qu'on va faire mon portrait.

— Qui ?

— Un peintre, sans doute.

— Comment l'appelle-t-on ?

— Je ne me le rappelle pas trop... attendez...

— Savez-vous son petit nom ? Je connais tous les peintres de ce quartier.

— Je l'ai déjà rencontré dans une circonstance où il m'a rendu service. Je l'ai revu à la Chartreuse, et il trouve mes cheveux si beaux qu'il s'est offert à faire mon portrait.

— C'est Gogué.

— Oui, Gogué : comment le savez-vous ?

— Je l'ai vu vous parler.

— Ah ! sournois, vous m'observiez au bal.

— Je ne vous ai pas perdue de vue un seul instant.

— Maintenant je prendrai garde à vous.

— Quand on aime quelqu'un, dit Bida, on a toujours peur qu'il lui arrive quelqu'accident. Gogué connaît donc Henri?

— Ils se sont rencontrés à une soirée chez un ami.

— Gogué ne manque pas de talent, mais il ne travaille pas souvent, et il ne finit rien... J'ai peur que votre portrait ne reste aux trois quarts fait.

— Oui, dit Claire, il me semble qu'il a parlé de trois quarts...

— Ce n'est pas la même chose; enfin, s'il veut, il peut faire un charmant portrait d'après vous.

— Il l'a dit aussi... mais je veux mon portrait tout entier...

— Je presserai Gogué, puisque vous en avez envie...

— D'abord, dit Claire, j'en veux deux.

— Pourquoi?

— Faut-il vous le dire? oui. J'en enverrai un à Auguste.

Ce nom d'Auguste remplissait le poëte d'amertume : il y avait peu de pensées et d'actions auxquelles Claire ne rattachât le nom d'Auguste, et chaque fois qu'il était prononcé, un tressaillement douloureux parcourait tout le corps de Bida.

— Ça ne se passe pas un peu? demanda-t-il.

— Non, dit-elle tristement.

Loin de s'affaiblir, l'image d'Auguste s'enracinait profondément dans le cœur de Claire, et ce souvenir la poussait à ne pas négliger ses leçons qui commençaient à donner de bons résultats. Déjà elle commençait à tracer quelques caractères sur le papier, et ses premiers essais furent consacrés à remplir un cahier de grands *Auguste* qu'elle ne se lassait pas de répéter.

— Quelle singulière manie, disait l'étudiant, qui ne connaissait pas la vie passée de Claire.

Le peintre vint, qui dérangea un peu les leçons du poëte. Bida se plaignit de Gogué, et Gogué se moqua de Bida. C'était un peintre de la rue de l'Est, dont l'atelier, perché au septième étage, donnait sur le jardin du Luxembourg. Il y avait toujours grande compagnie de flâneurs et de fumeurs, et les meilleurs tableaux qui s'y faisaient étaient dans l'imagination. Beaucoup de discussions esthétiques et peu de peinture, telle était la vie de Gogué, qui craignait sans doute,

comme les chefs de l'école allemande, d'*affaiblir son concept* en le matérialisant sur la toile.

La barbe rousse, le teint coloré, des yeux bleus à fleur de tête, un chapeau mou, auquel le peintre donnait de la *tournure* avec un coup de poing, une courte jaquette de drap, laissant voir dessous une vareuse rouge, tel était Gogué au physique. Joyeux, facile à vivre, insouciant, croyant à l'art sans trop le creuser par la pratique, le peintre passa sa jeunesse à médire des bourgeois, de la propriété, des propriétaires et des sectateurs du contour, jusqu'à ce que ses observations accumulées l'amenassent à faire un peintre de vifs tableaux de la vie réelle.

Gogué fut frappé de la singulière beauté de Claire, et ce fut avec une admiration sincère qu'il commença son portrait, en promettant que pendant la durée il fermerait les portes de son atelier à ses nombreux amis. L'étudiant et le poëte eurent seuls le droit d'assister à ces séances. En voyant l'ébauche de sa figure, Claire ne put s'empêcher de pousser un cri de joie : elle s'était bien regardée dans un miroir, mais elle ne s'était pas vue pour ainsi dire, ou elle ne s'était pas vue de la sorte. Gogué avait disposé autour des épaules de Claire un lambeau d'étoffe algérienne bariolée de raies blanches et rouges; il interprétait plutôt la physionomie de la jeune fille que ses traits, et était arrivé à une sorte de composition qui ravissait Claire.

— Comme je serai jolie, s'écria-t-elle naïvement.

En même temps Gogué ne laissait pas de prise à l'ennui : à chaque coup de pinceau un mot gai; pendant les repos, des farces amusantes. Claire en oubliait presque Auguste, dont le souvenir ne lui revenait que pendant les leçons d'écriture.

Enfin elle fut en état d'écrire une lettre, et elle passa une nuit sans dormir, effrayée maintenant de ce pouvoir qu'elle tenait entre les mains. Qu'allait-elle lui écrire? Mille pensées couraient sans corps dans sa tête, mille pensées confuses qui toutes aboutissaient au mot *amour*. — Auguste, je t'aime, se disait-elle sans trouver une suite à ces trois mots; elle avait peur de manquer d'idées, ignorant encore combien elles coulent du bec de la plume. Elle aurait voulu consulter Bida, mais elle ne l'osait pas; elle comprenait qu'un sentiment profond était en elle, qu'il s'agissait seulement de faire jaillir sur le papier. Les quelques rares lectures que Bida lui avait conseillées, la troublaient, car elle sentait combien son manque d'é-

ducation l'éloignait de ces phrases correctes dont elle n'avait pas le secret.

— Après tout, se dit-elle, j'essayerai, et si ma lettre n'est pas bien, je la déchirerai, et je la recommencerai tant de fois, qu'il faudra qu'elle soit bien.

Elle profita d'un moment où Henri était sorti pour accomplir le grand œuvre : pour elle, cette lettre avait l'importance d'une affaire de magie. Claire prit une plume, du papier et se plaça pleine d'émotion devant la petite table d'où allait découler son avenir. Elle écrivit sans s'arrêter ce billet :

« Auguste, je t'aime encore. Ce que tu as fait était mal, de m'abandonner ; je t'aimais assez pour ne pas avoir de reproches de toi. Tous les jours je pense à toi, et toutes les heures je voudrais que tu me commandes quelque chose d'impossible pour le faire, je le ferais, et alors tu serais certain que je t'aime. Tu m'as fait beaucoup de mal et tu m'en ferais encore bien plus, que cela ne m'empêcherait pas de t'aimer : j'aurais voulu te voir et je suis sûre que je t'aurais persuadé ; si tu as oublié tes serments, moi j'ai gardé les miens... »

Ici Claire s'arrêta, car elle se demanda si elle ne commettait pas un mensonge. Sa liaison avec l'étudiant venait de se représenter sous ses yeux ; mais Claire n'aimait pas Henri. Elle avait trouvé en lui un défenseur, un homme qui lui donna un logement et du pain, et elle se serait arraché la langue plutôt que de dire à l'étudiant qu'elle l'aimait. Si elle s'était sauvée de chez son père, c'était pour éviter le scandale de la fripière, et si elle avait fait des dettes chez la fripière, n'était-ce pas pour Auguste? Auguste seul avait décidé des conséquences de cet amour ; aussi, la conscience en paix, Claire continua-t-elle :

« Auguste, une parole de toi me ferait bien du bien. Ne me la refuse pas, et je t'ouvrirai mon cœur, que tu y voies clairement ce qui s'y passe. Rappelle-toi quel bonheur nous avions d'être ensemble, le soir, aux bords de la Bièvre ; tout cela peut revenir si tu es bon. Je rentrerai chez mon père, autrement non... »

Claire s'arrêta de nouveau, car en se rendant compte des secrets

sentiments qui s'inscrivaient sur le papier, une grosse larme était tombée à côté de cet *autrement non,* si décisif et si cruel. Son père venait de lui apparaître, pâle, les yeux rougis, la bouche prête à l'embrasser, les bras tendus en avant comme pour lui pardonner, et Claire était enchaînée par ce *non* terrible, qu'elle n'eût pas osé se dire à elle-même, et que son esprit avait dicté. Ses larmes redoublèrent, et elle les laissa couler silencieusement : plus il lui était cruel de sacrifier son père, plus elle constatait la force de son attachement pour le fils de la blanchisseuse. Quoique accablée de douleur, Claire reprit la plume ; elle en était arrivée à ces moments si rares de suprême exaltation, où l'orateur constate les frémissements qui sortent de sa poitrine pour parcourir l'auditoire, où l'écrivain, faisant effort contre le style fixé, sent couler des phrases fiévreuses, où l'actrice tressaillante remue tout un public. En ce moment Claire n'était plus embarrassée d'écrire.

« C'est mal, continua-t-elle, ce que je dis là, n'est-ce pas, Auguste ? Ne plus revoir mon père si je ne te revois plus ; mais je t'aime plus que lui ; c'est un crime et je l'avoue. Si tu as du cœur, tu me comprendras, tu viendras, et nous serons heureux. Je ferai toutes tes volontés, tout ce que tu me diras ; personne n'a jamais aimé comme moi. Demande-le aux autres femmes : je t'ai vu avec la femme de chambre aux Barreaux-Verts, et je te le pardonne ; mets-la seulement à l'épreuve, qu'entre nous tu voies la différence. Tu l'as peut-être déjà remarqué, et tu n'as pas osé revenir me chercher. J'ai fait une faute de ne pas te donner mon adresse. Si tu pouvais me regretter, ce serait le plus beau jour de ma vie. Auguste, je t'aime, et je te donne quatre jours pour réfléchir sur ma lettre : dans quatre jours, ce sera un samedi ; n'importe ce qui arrive, je serai au Luxembourg à t'attendre dans la pépinière, à quatre heures, sur les bancs où les enfants vont jouer. Viens-y donc, tu trouveras celle qui t'aime pour la vie. Ta Claire fidèle. »

Ayant cacheté sa lettre avec de la cire et mis un dé à coudre pour empreinte, Claire alla au bureau de poste voisin, et jeta la lettre dans la boîte en poussant un profond soupir. Il lui semblait que son cœur venait d'être jeté avec la lettre. Tout le jour, Claire montra une singulière excitation ; elle ne tenait pas en place ; elle devenait

souriante, mélancolique. Un sourire extatique passait sur ses lèvres pour être remplacé par une amertume qu'elle ne songeait pas à voiler.

— Je ne peux pas vous peindre ainsi, lui dit Gogué, vous changez de figure à chaque minute.

— Eh bien, laissons-là le portrait, s'écriait-elle d'une voix taquine.

Une minute après :

— Me trouvez-vous jolie, Gogué?

— Charmante, mais difficile à peindre.

— Voyons ce portrait? demandait-elle.

Elle regardait son portrait avec des yeux avides, cherchant à savoir si Auguste la trouverait embellie.

— Vraiment, disait-elle, je ressemble?

— Tout à fait.

— Alors ça va bien, s'écriait-elle en frappant de joie ses deux mains l'une contre l'autre.

Le soir, chez l'étudiant, ce fut une autre scène. Elle tira de la commode le *Parfait secrétaire des amants*, qu'elle avait caché jusque-là.

— Écoutez-moi, Bida, dit-elle, en se levant pour mieux faire sentir l'importance qu'elle attachait à sa lecture.

Et elle commença : « L'amour n'est ni un enfant ni un dieu, c'est un jet de flamme qui consume tout l'être... »

— Qu'est-ce que tu nous débites là? dit l'étudiant.

— Ça ne te regarde pas, je lis pour Bida qui s'y connaît.

Et elle continua : « Mon cœur n'a pu résister à un embrasement général, et mon sommeil n'est plus qu'une dure tourmente pendant laquelle je subis un martyre indescriptible. O mon amant chéri, tôi qui m'as fait connaître les délices les plus pures, toi qui es ma vie, mon âme, mon tout, seras-tu assez cruel pour rester indifférent à mes plaintes ! Thésée délivra Ariane... »

— Assez, s'écria Bida.

— Est-ce bête? demanda-t-elle au poëte.

— Stupide.

— Ah ! s'écria-t-elle d'un ton joyeux, je m'en doutais.

— Il n'y a que les cuisinières, dit Bida, qui écrivent aux tambours-majors de pareilles lettres.

— A la bonne heure, dit Claire.

— Pourquoi à la bonne heure ?

— C'est parce que je n'en étais pas sûre et que je voulais avoir votre avis.

Le lendemain Claire dit à Henri.

— Si tu étais gentil, tu me laisserais ma soirée libre.

— Veux-tu aller au spectacle? je t'y mènerai.

— Non, pas au spectacle.

— Au bal alors ?

— Au bal non plus.

— Où veux-tu aller ?

— Quelque part, seule.

— Tu ne veux pas dire où ?

— C'est un secret.

Henri n'était pas jaloux.

— Si c'est un secret, dit-il, bien ; ne reviens pas trop tard.

Claire s'élança dans la rue comme le petit jour tombait : sa lettre la tourmentait ; elle ne pensait plus qu'à sa lettre. Toute la nuit elle s'était répété : la lettre est en chemin ! Chaque incident se dessinait dans son cerveau, comme si elle avait regardé une gravure. Elle voyait le facteur avec son frac à collet rouge, son chapeau ciré, sa boîte sur la poitrine, qui arpentait les rues et entrait chez Mme Matussière.

— Monsieur Auguste, une lettre, disait-il.

Auguste prenait la lettre, étonné des caractères féminins tracés sur l'enveloppe, montait à sa chambre avec un certain trouble, et décachetait la lettre. Il la lisait avec une émotion profonde. Claire était retrouvée ! elle l'aimait encore ; il descendait précipitamment l'escalier pour annoncer à sa mère le retour de la fille de l'apprêteur. De là il courait chez Couturier :

— Vous allez revoir votre fille. » Ils s'embrassaient tous deux en fondant en larmes, sans dire un mot. Toute la rue du Bel-Air l'apprenait, Claire est retrouvée ! L'épicière, le marchand de charbon, la mercière, se mettaient sur le pas de leur porte et se disaient : Claire est retrouvée ! Le quartier était en fête.

Claire voulut voir par elle-même l'effet de la nouvelle de son retour, car Auguste ne devait pas l'avoir caché : la figure couverte d'une voilette, elle se dirigea vers la barrière de Fontainebleau, et fut

toute surprise à la nuit de ne rien apercevoir de particulier dans la rue du Bel-Air. De faibles lumières, partant de l'arrière-boutique des marchands, montraient que le commerce était peu actif à cette heure. La plupart des maisons étaient déjà fermées. Mais, chez Mme Matussière, il devait se passer quelqu'incident relatif à la lettre. On en parlait sans doute à cette heure. Peut-être Auguste, tourmenté, sortirait-il tout à coup ! Il devinerait que Claire était là à l'attendre, dans la rue.

Claire alla se poster contre les volets des fenêtres de la blanchisseuse, et n'entendit aucun bruit au-dedans : elle attendit, Auguste ne vint pas ! Ce fut pour elle une désillusion profonde ; cependant elle essaya une nouvelle épreuve. Son père avait peut-être connaissance de sa lettre ; lui l'attendrait, la porte toute grande ouverte. Elle se dirigea du côté de la Maison-Rouge, et n'aperçut aucune lumière à l'intérieur ; cependant un petit bruit affaibli vint jusqu'à ses oreilles et au même instant elle sentit ses mains léchées et caressées par le museau du chien de son père qui couchait au dehors.

Tom était un dogue de rude nature, et les caresses qu'il prodigua à son ancienne maîtresse firent hésiter Claire. Le chien, comme s'il eût compris la pensée de la jeune fille, s'était placé de telle sorte que Claire était entre lui et la maison. Il sautait après elle, essayait de frotter sa tête contre le menton de Claire, aboyait et faisait un détour pour rentrer à la maison, puis revenait précipitamment quand il n'était pas suivi.

— Tais toi, Tom, dit-elle.

Il se coucha à ses pieds ; elle le caressa longuement pendant que l'animal obéissant faisait entendre des sons joyeux et adoucis.

— Si je rentrais, pensa Claire, ce seraient d'autres caresses !

Mais la fin de sa lettre lui revint à la mémoire, le terrible *autrement non* auquel elle obéissait fatalement. Elle se retourna, suivie du chien qui la tirait par sa robe.

— Reste là, Tom, dit-elle d'une voix ferme.

Tom vint se jeter à ses pieds et les lui lécha.

— Ah ! c'est trop, dit-elle en pleurant, laissant tomber ses larmes sur la tête du chien.

Elle pensait que le lendemain son père embrasserait Tom, et que certainement le souvenir de son enfant perdu lui reviendrait. Plus ses souvenirs d'enfance se ravivaient et plus ses larmes coulaient.

Claire prit enfin une résolution : elle regagna lentement le sentier par lequel elle était venue, sans s'apercevoir que Tom la suivait en rempant dans l'herbe ; mais à peine eut-elle passé le pont, qu'elle entendit les hurlements plaintifs du chien qui pleurait de ne pouvoir la suivre plus loin.

Ce *hou-hou* de douleur lui resta dans les oreilles, et elle revint chez l'étudiant, aussi désolée qu'elle était partie pleine d'espérances ; cependant, en réfléchissant, elle se dit que peut-être Auguste n'avait pas voulu parler de sa lettre, pour ne pas avouer sa séduction. Qui sait s'il ne craignait pas de froisser sa mère ou l'apprêteur, en leur avouant qu'il avait été la cause principale de la fuite de la jeune fille? Il n'y avait plus que trois jours pour attendre le rendez-vous, Claire se promit de prendre patience jusque-là.

Le lendemain matin, Henri, en se réveillant, dit à Claire :

— Ma chère amie, il faut que je parte.

— Et tu me laisseras seule?

— Oh! ce ne sera pas pour longtemps, un mois tout au plus.

— Que deviendrai-je pendant ce temps?...

— Je te laisserai ma chambre.

— Comme je vais m'ennuyer !

— Bida viendra te tenir compagnie, et puis ton portrait à terminer? Voilà de quoi t'occuper.

— C'est singulier, reprit Claire, ce que tu dis là me rend toute triste.

— Je voudrais bien ne pas partir, mais je ne le puis... Mon père est malade... J'en ai reçu la nouvelle hier soir par une lettre pressante.

— Si ton père est malade, il faut partir, Henri.

— J'ai quelques courses importantes à faire; aussitôt après le déjeuner, tu iras chez Gogué, où je te retrouverai l'après-midi... Nous dînerons ensemble à cinq heures, et si cela ne vous déplaît pas, vous viendrez me conduire au chemin de fer.

Cette solitude momentanée chagrina Claire d'abord; mais elle réfléchit que les événements servaient ses projets de rencontre avec Auguste, et elle en prit facilement son parti. Le déjeuner terminé, elle alla chez le peintre, qui la reçut avec une figure joyeuse.

— Nous allons travailler aujourd'hui, s'écria-t-il. Ce portrait n'avance pas; mais je me sens en train.

— C'est bien long un portrait! dit Claire, qui aurait voulu pouvoir l'emporter pour le donner à Auguste.

— Vous avez une figure si spirituelle, dit le peintre, que j'ai peine à en rendre le caractère. Êtes-vous tranquille aujourd'hui? Oui, ne me faites plus la moue comme la dernière fois... Ah ! je voudrais bien savoir ce que vous aviez.

— Rien, répondit-elle.

— Si j'étais à la place de Henri, je serais plus jaloux que lui.

— Jaloux de qui?

— De vous voir gaie une minute, triste ensuite... Mais Henri n'y regarde pas de si près... Pourvu qu'une femme ne le tourmente pas trop, cela lui suffit.

— N'a-t-il pas raison?

— Quand on est sérieusement pincé, dit le peintre, on est plus tourmenté. Henri est un bon garçon, mais il ne sera jamais très-amoureux.

— A quoi bon?

— Comment, s'écria le peintre, vous ne tiendriez pas qu'un homme soit votre esclave, qu'il obéisse à un de vos coups d'œil, qu'il se ruine pour vous, qu'il ne pense absolument qu'à vous, que la vie lui soit indifférente sans sa petite Claire ?

— Est-ce que cela est possible?

— Moi qui vous parle, dit le peintre, c'est mon rêve... J'ai cherché longtemps une femme, mais je ne l'ai pas trouvée... Il me semble que j'aurais fait des prodiges pour elle. Je serais devenu très-célèbre ; tous les ans j'aurais exposé quatre ou cinq tableaux au salon... Les commandes pleuvraient, les médailles, la décoration... Ne seriez-vous pas heureuse, Claire, de vous promener au bras d'un homme décoré ?

— Je serai heureuse de vous voir peindre... Vous ne faites que bavarder.

En ce moment on frappa à la porte de l'atelier. Le peintre mit un doigt sur sa bouche, en faisant signe à Claire de ne pas parler.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— De malhonnêtes gens sans doute qui viennent me déranger pour me demander de l'argent.

On continuait à frapper au dehors, sur la porte, avec des roulements de doigts variés qui annonçaient plutôt des gens joyeux.

— Je me trompais, dit Gogué : ce sont des flâneurs. Si je leur ouvre, adieu le portrait.

— N'ouvrez pas alors, dit Claire.

On frappait toujours.

— Ils sont impatientants, dit le peintre... Je n'ai pas un quart d'heure de tranquillité.

— Il me semble que je reconnais la voix de Bida, dit Claire. Il faut lui ouvrir.

— Non, ce n'est pas Bida. Je crains que ce ne soit Truand.

— Truand ! s'écria Claire, n'ouvrez pas, je vous en prie.

— C'est qu'il ne se gêne guère... Il enfoncerait tout bonnement la porte... Je m'en vais voir.

— Oh ! n'ouvrez pas, dit Claire effrayée.

— N'ayez pas peur, je vais regarder à mon observatoire.

Le peintre se dirigea du côté de la porte vers une encoignure où il avait percé un trou dans le mur afin de pouvoir reconnaître ceux qui frappaient ; mais comme il arrivait, un petit papier passa sous la porte et peu à peu on entendit des pas qui se perdaient dans l'escalier. Gogué prit le papier, le déplia et lut écrit au crayon le nom de *Bida*.

— Enfin, dit-il, ce Truand est parti. Ma porte est sauvée.

— Comment, dit Claire, il aurait osé enfoncer la porte ?

— Il se gêne !

— Mais, pourquoi le voyez-vous?

— Ce n'est pas moi qui tiens à le voir, c'est lui qui tient à être vu... Heureusement il aura cru que je n'y étais pas.

— Alors, à quoi sert-il qu'il vous ait écrit ce billet ?

— Il m'annonce qu'il viendra demain, dit Gogué un peu embarrassé.

— C'est singulier, dit Claire, j'avais cru reconnaître la voix de Bida... S'il vient, je veux le voir, j'ai à lui parler.

— Je lui ouvrirai...

— Maintenant qu'Henri s'en va, j'ai besoin de quelqu'un pour me tenir compagnie.

— N'avez-vous pas un faible pour Bida? demanda le peintre.

— C'est mon ami et voilà tout.

— Vous n'en voulez pas faire autre chose que votre ami ?

— Non, dit Claire, pourquoi ?

— Vous allez rester seule, et il est difficile que le monde vous croie son amie.

— Pourvu qu'Henri le croie, je me soucie peu de l'opinion des autres. Dans un mois Henri reviendra.

— Il sera peut-être plus d'un mois !

— Vous l'a-t-il dit?

— J'ai peur que son père ne le garde plus longtemps... On trouve qu'il reste indéfiniment à Paris, ses parents ne sont pas riches et voudraient lui voir une position... Qui sait s'il reviendra ?

— Ne pas revenir !

— Il me l'a fait entendre... Il ne voulait pas vous chagriner; et ce dîner que nous devions faire ensemble devait être gai...

— Ainsi, dit-elle, vous croyez qu'Henri ne reviendra pas de son pays?

— Ce n'est pas encore certain, mais...

— Vous me cachez quelque chose, Gogué.

— Eh bien, ma chère Claire, je veux vous dire la vérité... Henri s'en va pour ne plus revenir, c'est décidé... Nous avons souvent parlé de vous ensemble. Il s'inquiétait de vous laisser à Paris seule, sans état, sans argent, et voilà ce que je lui ai dit... Faut-il vous le répéter?

— Dites.

— Je vous trouve une excellente fille, bonne et dévouée... vous avez vécu avec Henri, tranquillement, sans lui faire de peine... Du jour où je vous ai vue, je vous ai trouvée belle, et voilà pourquoi je vous ai demandé à faire votre portrait... depuis ce temps, je vous aimais sans vous le dire... Si vous n'avez pas de domicile, voilà la moitié de mon atelier... Nous resterons ensemble, et je tâcherai de vous rendre heureuse... Voilà à peu près ce que je disais à Henri.

— Et que répondait-il?

— Il souhaitait que vous ne soyez pas abandonnée.

— Écoutez, Gogué, je vous parlerai franchement... Je ne suis pas libre, et je ne peux vous répondre... Dans trois jours seulement je vous rendrai réponse...

— Vous acceptez mon logement d'ici-là?

— Non, dit-elle, puisqu'Henri me laisse une chambre.

— Mais vous ne savez donc pas, Claire, que Henri n'a pas osé vous avouer la vérité ? Il part de Paris avec cinq ou six mille francs

de dettes; il doit à son maître d'hôtel, à son tailleur, à son restaurant, à son bottier. On refusait de lui faire crédit plus longtemps, c'est surtout ce qui l'a forcé de s'en aller...

— Vous me disiez qu'il partait pour voir son père malade?

— Il craignait de vous avouer la vérité...

— Pauvre Henri! je ne lui en veux pas ; il a été bon avec moi...

— S'il avait osé vous le dire, comme il serait revenu aujourd'hui!

— Je ne le reverrai donc plus ? vous disiez que nous dînerions ensemble.

— C'était pour vous faire rester, mais je n'ai pu vous cacher plus longtemps la vérité... Ah! Claire, vous êtes une femme courageuse; je ne croyais pas que vous prendriez votre parti si facilement...

— Tout dépend de ce qui va m'arriver dans trois jours.

— Et d'ici là, que ferez-vous?

— Je resterai ici, si vous me donnez votre parole de laisser votre atelier à ma disposition.

— Où irai-je coucher?

— Où vous voudrez, chez un de vos amis.

— Je vous obéirai, Claire, dit Gogué; mais souvenez-vous de ce que vous m'avez promis.

— Je ne vous ai rien promis; c'est moi, au contraire qui vous demande une grâce.

— Laquelle?

— Il faut que mon portrait soit terminé après-demain, Ne me demandez pas pourquoi. Je serai maîtresse absolue de ce portrait et j'en ferai ce qu'il me plaira.

— Je le finirai puisque vous y tenez ; d'avance il vous appartenait. Voulez-vous l'envoyer à Henri?

— Il est convenu que vous ne me ferez pas de questions.

A la suite de cette conversation, le peintre se mit assidûment à l'ouvrage : il avait à cœur de plaire à Claire, et une secrète espérance lui donnait du courage.

Le soir en allant dîner, Claire crut apercevoir au détour d'une rue Bida aux aguets; mais le poëte disparut aussitôt, et la jeune fille s'imagina s'être trompée. Elle pria Gogué de l'accompagner chez

Bida, espérant le trouver, il était absent. Claire fit un paquet de ses habits et emporta le tout en prévenant la portière qu'elle allait demeurer rue de l'Est : elle espérait que le poëte viendrait le lendemain la voir ; mais il ne parut pas.

Dans une autre circonstance Claire se fût inquiétée de la disparition de son ami ; mais le jour décisif approchait, et maintenant elle le craignait. Le lendemain elle devait retrouver Auguste au Luxembourg ; sa vie qui se dessinait à bâtons rompus pouvait reprendre son cours, calme et tranquille. La nuit qui précéda le jour qu'elle avait assigné au fils de la blanchisseuse fut remplie de rêves bizarres dans lesquels passait toujours la figure de celui qu'elle aimait. Gogué vint le matin et trouva sa physionomie altérée.

— Si vous étiez aimable, lui dit-elle, vous me laisseriez seule ici cette matinée.

— Vous ne voulez donc pas que nous finissions votre portrait?

— Il est fini assez, j'ai peur que vous ne le gâtiez en y retouchant.

— Comme il vous plaira, Claire. Ainsi vous me chassez?

— Jusqu'à midi seulement.

— Et ensuite?

— Vous me reverrez ou vous recevrez demain matin une lettre de moi.

— Tâchez de ne pas m'écrire ; en attendant donnez-moi la main.

— De grand cœur, dit-elle ; vous vous êtes conduit en honnête garçon.

Gogué s'en retourna fort étonné de ce mystère ; aussitôt après Claire fit sa toilette.

Elle avait à cœur de se montrer à Auguste dans ses nouveaux habits. Déjà Claire était changée. L'observation des femmes qui passaient dans la rue avait suffi pour lui donner quelques notions d'élégance. Sa toilette terminée, elle prit le chemin du Luxembourg.

Il faisait un soleil d'hiver. La pépinière était sillonnée de promeneurs qui savouraient ses derniers rayons. Sur des bancs de bois adossés au mur qui sépare le jardin bas, des vieillards sentaient leur corps reverdir sous les rayons de soleil ; des convalescents, ravis de revenir à la santé, respiraient l'air avec bonheur ; les dames du quartier, assises sur des chaises, faisaient de la tapisserie et bro-

daient pendant que leurs enfants jouaient au milieu des allées, surveillés par les bonnes. Des étudiants studieux se promenaient par groupes, en discutant sur des matières savantes; d'autres, la tête dans les mains, pour s'isoler de la société, méditaient sur de gros volumes; mais ce qui frappa le plus Claire fut de rencontrer des couples d'étudiants et de grisettes qui couraient en riant dans les petites allées tortueuses.

— Ah ! se dit-elle, si Auguste était là!

Elle attendit longtemps, prêtant l'oreille au son de l'horloge qui allait trop lentement à son gré.

Quatre heures sonnèrent.

Claire eut un frisson en comptant ces quatre heures; elle ouvrit les yeux comme pour embrasser la pépinière d'un seul regard. Pendant une demi-heure, Claire se dit que la pépinière était longue à traverser, que peut-être Auguste était retenu ailleurs, mais qu'il allait arriver.

Il ne venait pas!

Elle parcourut deux fois tous les détours de la pépinière. Rien! A cinq heures elle se demanda si ce n'était pas à cette heure seulement qu'elle avait donné rendez-vous à Auguste, et elle attendit, comptant les minutes avec des mouvements fiévreux.

— Il faut s'en aller, se disait-elle.

Et elle montait les marches de l'escalier, les redescendait, et se sentait toujours attirée vers la pépinière.

Enfin six heures sonnèrent. Auguste n'était pas venu. Claire s'éloigna lentement, tournant la tête en arrière, et marchant sans savoir où ses pas la conduisaient.

CHAPITRE VIII

UNE RÉCEPTION DE CHIFFONNIERS

La police de Paris, quoiqu'elle soit la plus habile de toutes les polices, ne put donner aucun renseignement sur Claire, et Couturier crut sa fille perdue à tout jamais.

— Elle est morte, répétait-il sans cesse à Topino.

— Si un accident était arrivé, disait le chiffonnier, on le saurait.

Couturier dépérissait à vue d'œil ; il n'avait de courage à rien, et restait de longues journées dans sa maison étendu sur son lit, l'œil sec et ne quittant pas sa pipe. De muettes bouffées de tabac se succédaient les unes aux autres, qui étaient le seul engourdissement de ses pensées. Topino résolut de frapper un grand coup.

— Qu'est-ce que tu dirais, Couturier, si j'avais deviné pourquoi Claire a disparu ?

— Tu le sais donc ?

— Je m'en doute.

— Parle vite ?

— Peut-être vaudrait-il mieux que Claire fut perdue pour toujours !

— Que dis-tu ?

— Tu veux la vérité ?

— Que m'importe si mon enfant n'est pas mort.

— Eh bien ! j'ai toute raison de croire que Claire est partie...

— Partie... répéta Couturier plein d'anxiété.

— Avec quelqu'un.

— C'est impossible, s'écria l'apprêteur. Et si un autre que toi venait me répéter un pareil mensonge, il faudrait qu'un des deux y passe.

— J'ai eu tort de te dire ça brutalement, mais c'était dans ton intérêt.

— Ah! Topino, je sais que tu ne nous veux que du bien. Mais toi qui aimais Claire, comment as-tu pu penser qu'elle m'aurait abandonné pour suivre quelqu'un? C'est impossible. Elle si sage, si travailleuse! Non, ça ne se peut pas.

— Je ne l'ai pas vu, mais j'en ai presque des preuves.

Alors le chiffonnier parla à Couturier de l'achat de cette bague d'homme qui devait nécessairement entrer au doigt de quelqu'un.

— En as-tu parlé? demanda Couturier.

— A personne.

— Tant mieux, nous garderons le secret à nous deux. Quand j'aurai trop de peine à le porter, j'irai te trouver, et nous parlerons d'elle, quoiqu'elle soit bien coupable...

— Ce n'est pas les femmes qui sont coupables, dit Topino, mais les hommes. Claire aura écouté un séducteur; elle se sera laissé tromper comme tant d'autres.

— Si jamais je les rencontrais ensemble !

— Eh bien !

— Je le tuerai.

— Laisse donc : tu irais au-devant de ta fille et tu lui ouvrirais tes bras. L'amour paternel marche avant la vengeance.

— Tu as toujours raison, mon brave Topino.

— Car enfin, mettons que nous tombions juste. Claire s'est sauvée avec quelqu'un : ou elle se trouve bien avec lui, ou elle est mal; si elle est mal, qui est-ce qui l'empêche de revenir?

— Elle n'ose pas, elle a honte de sa faute.

— Oui; mais elle connaît son père qui est indulgent, et elle n'hésiterait pas à venir demander son pardon. Mettons qu'elle te craigne, elle tombe chez moi, son oncle Topino, qu'elle a toujours mené par le bout du nez.

— Je crains qu'elle ne soit trop bien ailleurs, s'écria Couturier.

— N'aie pas peur, mon vieux, nous la retrouverons. Et d'abord, j'ai besoin de toi... Tu vas quitter la Maison-Rouge, momentanément.

— Pour aller?...

— Chez moi; ton commerce ne marche pas, et tu peux m'être utile...

— Si Claire revenait un jour et qu'elle trouve la porte fermée!

— Elle viendrait chez moi auparavant... Je connais les femmes... Tu emmènes Tom avec toi et tu viens m'aider dans le chiffon, car il faut que nous gagnions beaucoup d'argent dans ces deux mois.

— Pourquoi faire tant d'argent?

— Pour retrouver Claire; je veux mettre Paris à l'envers... J'ai des idées, et des idées, c'est des feuilles sèches quand on ne les arrose pas avec de l'argent... Tu sais, Couturier, que je ne tiens pas à l'argent pour moi, mais il s'agit de Claire, et nous en gagnerons...

— A la bonne heure! s'écria Couturier dont les yeux se ranimaient.

Topino voyant l'apprêteur dans de meilleures dispositions, le mena chez un marchand de vins, et là, en face d'une bouteille, il exposa son plan de fortune.

— Je peux gagner mes trois francs dix sous par jour en travaillant ferme; mais je me contente de cinquante sous, parce que je fais le dimanche et que je donne trop de temps à mon école... En me forçant, j'arriverai à trois francs quinze sous, et toi, de ton côté, tu pourras gagner une pièce de quarante sous en commençant... Il y a une certaine manique à attraper, qu'on ne sait qu'avec le temps. Nous voilà donc tous les deux à la tête de cinq francs quinze sous par jour. Nous dépensons trois francs.

— C'est trop, dit Couturier.

— Non, ce n'est pas trop : deux loyers à payer, deux bouches à nourrir, deux hommes à entretenir, à blanchir; au contraire, ce n'est pas assez... Je mets cinq sous de plus par jour pour l'imprévu. Il nous reste donc cinquante sous de bénéfice net que nous plaçons à la caisse d'épargne, à seule fin de ne pas y toucher. En un mois il y a donc soixante et quinze francs d'économies, soit cent cinquante francs pour deux mois sans compter les intérêts... Eh bien, mon vieux, crois-tu qu'avec cent cinquante francs on peut retrouver Claire?

— Oh! brave Topino, il n'y en a pas deux comme toi sur la terre! s'écria Couturier ému.

— Laisse-donc; tu me remercieras quand je te rendrai ta fille. Maintenant il faut que tu apprennes à te servir du crochet, sans

quoi les chiffonniers te feraient des misères. Il y a une réunion demain, et je te présenterai.

L'état de chiffonnier est un état libre qui ne demande ni patente, ni achat de clientèle, c'est ce qui le rend si facile à exercer en apparence que tous les gens déclassés, tombés quelquefois de haut, viennent s'y jeter. Les ouvriers sans ouvrage croient que l'état de chiffonnier leur donnera du pain; d'autres s'imaginent que c'est un métier agréable, qui consiste à se promener et à ne rien faire : c'est surtout aux moments de crise commerciale que le faubourg Saint-Marceau se remplit de malheureux sans ouvrage qui viennent troubler la corporation des chiffonniers. Une enquête sérieuse qui fut faite en 1830, par ordre du gouvernement, donna une statistique curieuse des ouvriers jetés dans le chiffon par le trouble de la révolution. Tous ces ouvriers demeuraient dans des garnis à deux sous la nuit et on put constater dans ces garnis la présence d'ouvriers provenant de tous les corps d'état.

Or, les nouveaux qui auraient suffi pour porter l'industrie française chez un peuple sauvage, avaient profondément troublé la population des chiffonniers et des chiffonnières à demeure dans le faubourg Saint-Marceau. Quoique exerçant le métier le plus libre en apparence, les chiffonniers obéissent à de certaines lois que les nouveaux venus violèrent sans le savoir. Ainsi, chaque chiffonnier a son quartier, ses tas d'ordures à lui, et il ne fouille pas dans d'autres tas, son butin de la nuit fût-il minime; il s'exposerait à se mettre toute la corporation à dos, et à s'attirer un mauvais parti. Les nombreux ouvriers sans ouvrage rodèrent par toutes les rues, écrémèrent les tas d'ordures, devinrent maraudeurs par ce seul fait, et abaissèrent les tarifs en vendant en gros tout ce qu'ils avaient ramassé la nuit, car ils créèrent un intermédiaire de plus, qui prit le plus clair des bénéfices en sa qualité de trieur.

Les vrais chiffonniers, comme Topino, se gardaient bien de vendre leurs hottes pleines, ce qui eût été du chiffonnage naïf; ils triaient les objets, les classaient et savaient les faire valoir à l'œil, toutes choses qu'ignoraient les barbares qui venaient de s'emparer du faubourg Saint-Marceau, car les nouveaux venus, dans leur dénûment, ne se servaient ni de crochets ni de hottes... Ils prenaient à la main tout ce qu'ils trouvaient; les hommes portaient leur butin dans un coin de leur blouse, les femmes dans leur jupon.

Il en résulta des querelles sanglantes entre les anciens chiffonniers et les chiffonniers marrons qui gâtaient le métier, et la plupart des nouveaux furent obligés de quitter la place ; mais cette lutte amena une certaine sorte de corporation, où les intérêts furent désormais garantis, grâce à l'influence qu'exerça Topino qui, par son bon sens, l'amour de sa profession, sa sobriété et son honnêteté, représentait une sorte de mère des chiffonniers. Dès lors un postulant ne fut reçu dans la corporation qu'après un certain stage, pendant lequel il ne devait violer aucun des statuts établis.

Une exception était admise en faveur des parents des chiffonniers qui, sur la présentation de deux membres, recevaient le nouveau en séance publique, dans une salle du cabaret du Petit-Bicêtre ; mais il y avait quelques interrogatoires à subir, ainsi que quelques rites particuliers, et c'est ce qu'enseigna Topino à Couturier, afin qu'il ne parût pas trop novice. Quoique l'apprêteur fût le beau-frère de Topino, et que cette parenté lui valût droit d'entrée dans la corporation, il n'en existait pas moins de sourdes jalousies contre tout nouveau qui venait en quelque sorte s'emparer d'une part du gâteau nocturne que Paris pétrit dans le jour pour les chiffonniers.

— Il va y avoir une bonne place dans le quartier du Roule, dit Topino à l'apprêteur. Le père Bissac m'a parlé de se retirer ; nous lui ferons une petite pension de trente sous par mois pour son tabac, car il va entrer dans un hospice de vieillards, et il sera trop content de nous la céder tout de suite.

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Il y a un concierge de la rue des Écuries-d'Artois qui se goberge dans sa loge et fait le monsieur, assis dans un bon fauteuil à la Voltaire. Ce concierge ne se soucie pas de balayer les escaliers de la maison : c'est maintenant une mode chez les concierges des riches maisons, et il donne dix francs par mois au père Bissac pour balayer tous les jours la cour et les trois escaliers de la maison. Cela te va-t-il ?

— Je ferai ce que tu voudras.

— Mais ce n'est pas tout ; il conserve exprès pour son balayeur les os de la cuisine, les eaux grasses que le père Bissac vend encore deux francs par mois à un nourrisseur de bestiaux de la banlieue qui vient les chercher tous les matins... Le père Bissac s'était fait bien venir de la maison ; les bonnes, les femmes de chambre met-

taient de côté pour lui leurs vieilles nippes, les morceaux d'étoffes, un tas de choses dont elles ne savent que faire... C'est vingt-cinq francs par mois d'assuré dans cet hôtel.

— Voudra-t-on de moi ?

— Je connais le concierge, qui m'avait offert la place, mais c'est trop loin pour ma spécialité ; j'ai présenté le père Bissac qu'on a pris les yeux fermés sur ma recommandation. On en a été content et on sera encore plus content de t'avoir... Maintenant il ne faut pas reculer devant la dépense.

— Quelle dépense?

— Tu payeras la bienvenue aux chiffonniers du deuxième arrondissement. Ils sont bien par là un peu *aristos* depuis qu'ils ont quitté le faubourg Saint-Marceau ; mais avec une dizaine de francs de bienvenue tu t'en tireras... Voilà ce que je te conseille ; c'est de payer un petit *frichti* à ceux du garni-modèle du quartier des Abattoirs.

— Je ne connais absolument rien de tout cela, dit Couturier.

— Je t'y conduirai. Ce sont des chiffonniers qu'un entrepreneur a réunis et à qui il a loué des petites chambres dans une espèce de maison de bois, au milieu des terrains vagues du Roule. Ils ont chacun un logement uniforme. Je n'aime pas ça pour moi, du moins, et il ne leur est pas permis de faire du tapage, ni de rentrer trop gris, ni de se battre. Il n'y a pas de mal. Mais ce n'est plus le vrai chiffonnier de notre faubourg. Ils ont pris comme l'air du quartier, le plus riche de Paris. Nous ne sommes pas mal avec eux, mais nous ne sommes pas bien non plus. Depuis qu'ils sont dans leur garni-modèle, ils nous regardent comme des Bohémiens ; voilà pourquoi tu ne feras pas mal de te mettre ami avec eux. Du reste il y aura un de leurs délégués au bureau ce soir.

Couturier alla se préparer à sa réception.

Le cabaret du Petit-Bicêtre, où se réunissaient les syndics de la corporation des chiffonniers, est situé rue Mouffetard. Il ressemble à tous les cabarets en apparence, avec son comptoir d'étain et les deux petits cabinets étroits consacrés à ceux qui veulent y dîner ; mais, au fond, quatre marches conduisent à une salle longue, qui servait jadis de bal, et qu'on a abandonnée depuis la vogue de la salle du Vieux-Chêne, le grand bal du quartier. Le propriétaire du Petit-Bicêtre a donné une autre destination à cette longue pièce, qui sert maintenant de lieu de réunion aux repas de corps, aux assauts

de pointe, de savate et de boxe, et aux assemblées de chiffonniers, hôtes accrédités depuis longtemps dans la maison.

Une estrade est au fond de la salle, dans laquelle prennent place suivant la circonstance, les musiciens ou les membres du bureau.

Topino avait profité d'une assemblée mensuelle pour présenter son beau-frère. A cette assemblée, étaient forcément présents un syndic des chiffonniers de chacun des arrondissements de Paris, c'est-à-dire douze membres du bureau, lesquels étaient dirigés dans leurs opérations par un président à l'année. Au-dessous du bureau se tenaient des délégués des divers arrondissements qui avaient voix délibérative, mais qui ne votaient pas.

L'aspirant devait se tenir debout pendant toute la séance, en signe de la force de ses jambes. Couturier eût été intimidé devant cette assemblée, s'il n'avait été encouragé par les regards approbateurs de Topino, qui siégeait au bureau en sa qualité de syndic du douzième arrondissement.

Le président était un vieillard à barbe blanche, dont le symbole de dignité consistait en un petit crochet à manche d'argent qui lui servait à imposer silence à l'assemblée. La salle était éclairée par des chandelles posées sur le bureau.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le président à l'apprêteur.

— Jean-Joachim Couturier.

— Ton âge ?

— Quarante-sept ans.

— Ton ancienne profession ?

— Apprêteur de pelleterie.

— Dans quel but te présentes-tu devant nous ?

— A l'effet d'être admis à exercer librement et sans entraves le métier de chiffonnier.

— As-tu rempli les obligations que nous exigeons des nouveaux ?

— Voici ma demande signée d'un membre du bureau.

— Quel est ce membre?

— Topino, syndic du douzième arrondissement.

— Tu es en règle à présent ; la signature d'un syndic représente deux signatures ordinaires. Topino, peux-tu nous donner des renseignements sur la moralité de l'aspirant?

— C'est mon beau-frère, dit le chiffonnier, et j'en réponds comme de moi.

— Pourquoi as-tu quitté l'état d'apprêteur? demanda le président, en s'adressant à Couturier.

— Cela n'allait pas depuis quelque temps.

— Tu demeurais ?

— A Gentilly, au bord de la Bièvre.

— Tu nous apportes une attestation du commissaire de police?

— La voilà, dit Couturier, en faisant passer au bureau un certificat.

— Connais-tu nos règlements?

— L'honnêteté est inscrite à tous les articles, et je n'y ai jamais manqué.

— Que ferais-tu si tu trouvais un portefeuille rempli de billets de Banque, appartenant à un banquier?

— Je l'apporterais au syndicat.

— Cependant un banquier peut bien perdre quelques billets de banque.

— Mais, en lui faisant tort, je peux faire tort à d'autres.

— En entrant dans la corporation, tu deviens libre, tu vis la nuit pendant que les autres vivent le jour, tu n'as plus de rapports avec tes concitoyens... Leur dois-tu aide et protection ?

— Sans doute.

— Comment cela ?

— Mon devoir est de signaler des voleurs que je remarquerai la nuit, ou d'arrêter des assassins sans peur pour ma vie, d'indiquer leur chemin aux gens égarés, de protéger les femmes poursuivies, enfin de prêter mon concours au maintien de l'ordre.

— Vis-à-vis de tes camarades quels sont tes devoirs ?

— Ne pas leur chercher querelle, respecter leurs quartiers, vivre avec eux en frère et les aider dans le malheur.

— Voilà le crochet, dit le président en tendant un long crochet à Couturier ; montre-nous comment tu t'en sers?

Couturier passa autour de ses bras les lisières qui retenaient le panier d'osier préparé et s'avança du côté du bureau, tandis que le président déchirait des morceaux de papier en petit carré et les passait à un délégué qui les sema sur le plancher.

C'était là la principale épreuve.

Il n'est pas extrêmement difficile de saisir un objet à l'aide d'un crochet pointu, quoique cependant il soit nécessaire d'avoir quel-

qu'adresse pour tomber juste sur l'objet, au milieu d'un tas d'ordures; mais piquer de petits fragments de papier, suivant la méthode, demande un certain apprentissage. Par cette épreuve le comité reconnaissait si le postulant était patronné chaudement par ceux qui le présentaient, car cet exercice veut une sorte d'initiation. Dans la manière de tenir le crochet et de s'en servir, les juges voyaient au premier coup d'œil si l'homme était dans le secret.

L'un des délégués présenta une petite lanterne à Couturier afin qu'il fût harnaché comme un soldat qui va à l'exercice, et au même moment le tribunal souffla toutes les chandelles du bureau, ce qui rendait l'épreuve encore plus difficile. La lanterne ne projetait qu'une faible lumière et les petits morceaux de papier déchiré se remarquaient à peine sur le plancher; mais Couturier avait été dressé par un bon maître; dès son premier coup de crochet, à la façon nette dont il le reporta sur son épaule droite, et au troisième mouvement qui consistait à faire tomber d'un coup saccadé l'objet dans la hotte d'osier, toute l'assistance connut qu'il y avait une complète initiation.

— Cela suffit, cria le président, en rallumant les chandelles du bureau.

Couturier s'arrêta.

— Couturier, continua le président, tu es reçu dans la corporation des chiffonniers de Paris; tu as répondu à toutes les questions, tu en parais pénétré. Fais ton métier en honnête homme et viens recevoir l'accolade d'usage.

Couturier s'avança près du bureau, se frotta à la barbe du vieux chiffonnier, et embrassa les uns après les autres les délégués des douze arrondissements. Aussitôt après, le propriétaire du cabaret entra apportant deux énormes bols d'eau-de-vie enflammée qui firent pâlir les lumières et remplirent la salle de reflets bleuâtres.

CHAPITRE IX

UNE NUIT DE DÉCEMBRE AU PONT DES INVALIDES

Claire marcha dans les rues qui avoisinent le Luxembourg, sans avoir conscience d'elle-même. Elle semblait une victime qui croit avoir échappé à ses assassins, et qu'un coup de couteau vient de clouer sur place. Auguste, en ne venant pas, lui avait donné le dernier coup de couteau. Claire entendait bien des voix autour d'elle, mais à l'état confus : des étudiants qui la rencontrèrent au carrefour de l'École de médecine dépensèrent pour elle mille galanteries perdues, elle ne comprenait pas. Au commencement de la rue Dauphine elle eut une vision : il lui semblait qu'elle était tombée sous les pieds des chevaux, des cris se faisaient entendre, elle se trouvait mal. Un homme volait à son secours. Quand elle revint à elle, en ouvrant les yeux, Claire regarda avec étonnement de nombreux bocaux blancs qui couvraient les murs d'une boutique : devant elle un homme noir tenait un flacon à la main.

— Comment vous trouvez-vous, Claire? dit une voix bien connue.

C'était Bida, qui se tenait plein d'anxiété à ses côtés, dans une pharmacie.

Elle le regarda avec étonnement.

— Où suis-je? dit-elle.

— Dans un endroit où on vous a portée quand vous avez manqué d'être écrasée.

— Moi écrasée! s'écria-t-elle, plût au ciel!

— Ne vous ressentez-vous pas de votre chute, mademoiselle? lui demanda le pharmacien.

— Merci, monsieur.

— Si vous essayiez de marcher, Claire ? dit Bida.

Elle se leva : au dehors, dans la rue, il se fit un mouvement violent qui ébranla la porte de la boutique. Trois cents personnes amassées attendaient le dénoûment de l'accident. Quand le bruit circula de bouche en bouche que la jeune fille écrasée était très-jolie, et qu'elle venait de se lever, tous les curieux voulurent la voir.

— Partons, dit Claire.

— Si vous voulez sortir sans être remarquée, dit le pharmacien, je vais vous conduire dans la pièce du fond, mademoiselle, et de là vous gagnerez le corridor de la rue.

En effet, les curieux, croyant que la malade entrait dans la maison, se dissipèrent pour courir à d'autres spectacles.

— Un tour de roue de plus, dit Bida, et c'était fini, ma pauvre Claire.

— Ah ! maintenant, dit-elle, je me souviens, vous vous êtes élancé sur les chevaux, vous serez toujours dévoué pour moi... Et cependant, ce serait fini maintenant, comme vous dites... Le plus dur moment était passé...

— Comment, Claire, vous m'en voulez de vous avoir retirée de dessous les roues !

— Oh ! mon ami, je ne suis pas ingrate à ce point, mais...

— Que regrettez-vous ?

— Auguste, s'écria-t-elle.

— Toujours lui.

— Oh ! oui, toujours lui ; il m'a fait bien du mal. Il ne sait pas ce que j'ai là, dit-elle en se frappant la poitrine, mais je l'aime encore.

Alors elle raconta au poëte le rendez-vous qu'elle avait donné au Luxembourg et l'état singulier dans lequel elle s'était trouvée en ne voyant pas venir son amant.

— Vous ne me dites pas tout, Claire ?

— Tout, je vous le jure.

— Vous avez des secrets, je ne vous les demande pas.

— Moi des secrets, et pour vous, Bida?

Le poëte était devenu sombre et ne parlait plus : ses lèvres se pinçaient comme pour empêcher quelque parole amère de s'échapper.

— Je voudrais bien savoir ce que vous pensez, mon ami? dit-elle d'une voix affectueuse qui pénétra Bida.

— Que comptez-vous faire maintenant, Claire?

— Rester avec vous cette soirée, si je ne vous gêne pas.

— Et puis?

— Retourner chez Gogué qui m'attend.

— Eh bien! s'écria Bida, Claire, faites ce que vous voudrez, jamais je ne vous le reprocherai, mais ne retournez pas chez Gogué.

— Pourquoi?

— Déjà vous subissez tellement son influence que vous me refusez la porte quand je viens vous voir.

Alors Claire se rappela de la personne qui frappait à la porte de l'atelier, et que le peintre lui avait assuré n'être autre que Truand.

— Vous voyez bien que vous ne me répondez pas.

— Et c'est pour cela que vous ne veniez plus, méchant?

— Puis-je me présenter dans une maison dont on me ferme la porte?

— Bida, je croyais vous avoir assuré de mon amitié. S'il faut que je vous le jure, je jurerai. Vous savez si j'aime d'amour Auguste: mon amitié pour vous est aussi profonde. Je serais un monstre d'ingratitude si je ne me souvenais pas de tout ce que vous avez fait pour moi; tout à l'heure encore vous venez de me donner une preuve de votre affection en me sauvant la vie. Ces choses-là ne s'oublient pas.

— Pourquoi retourner chez Gogué?

— Où voulez-vous que j'aille, mon ami?

Le poëte ne répondit pas.

— Tenez, Bida, dit Claire, laissez-moi suivre ma destinée... Où je vais, je n'en sais rien; j'attendrai patiemment jusqu'à ce qu'un jour...

Elle s'arrêta et changea brusquement de conversation.

— J'ai une prière à vous faire.

— Pas de prière, dit Bida, un ordre.

— Je veux que vous ne me perdiez pas de vue... Je tiens à vous revoir... Vous êtes comme un frère pour moi, et je ne sais pas pourquoi je pense que nous suivons deux routes difficiles.

— Oui, difficiles, dit Bida.

— Eh bien, nous nous soutiendrons quand nous serons fatigués... Si vous n'étiez plus là pour me donner du courage, j'aurais assez de la vie.

Le poëte prit la main de la jeune fille, et dans cette simple étreinte deux cœurs purs descendirent pour se rapprocher.

— Parlez-moi toujours ainsi, Claire, dit Bida.

— Est-ce trop que de vous demander de venir me voir tous les quinze jours?

— Tous les jours, Claire.

— Une fois par huitaine j'irai chez vous et vous viendrez chez moi, n'importe où je me trouverai... Est-ce convenu ?

— Je le jure, Claire

— Adieu, donc, mon ami, dit-elle... Si vous étiez triste et découragé, écrivez-moi et je vous rendrai courage ; si vous tombiez malade, je veux être prévenue la première... Adieu, donnez-moi encore une fois votre main.

Bida prit la main de Claire, en détournant la tête, et la quitta, car il craignait de partir en sanglots. Plus il aimait Claire et plus il souffrait, car elle venait de lui montrer une force de caractère et une volonté qui le surprenaient, en lui ôtant tout espoir. Depuis le peu de temps qui s'était écoulé sans qu'ils se fussent rencontrés, le caractère de Claire avait acquis une fermeté que donne seul le malheur. Dans cette détermination si spontanée de la jeune fille qui ne semblait plus craindre l'avenir, cuirassée par les chagrins, Bida ne retrouvait déjà plus celle à qui, quinze jours auparavant, il donnait encore des leçons d'écriture.

La physionomie de Claire avait subi l'empreinte des nombreuses pensées qui se pressaient en elle ; le sang joyeux des joues était parti comme dévoré par un acide, et faisait place à une pâleur mate dont le charme était plus grand encore.

Ses yeux timides lançaient par moments des éclairs, qui paraissaient plus brillants sortant d'un orbite déjà légèrement creusé. La réflexion avait pris domicile dans le cœur de Claire, en laissant quelques traces de son passage sur sa figure.

Bida attribua ce changement subit, cette pâleur aux suites de l'accident de la rue Dauphine, et il alla s'enfermer dans sa chambre, sans allumer sa lampe, heureux de penser dans les ténèbres, et d'évoquer l'image de Claire.

Il se passait d'autres troubles dans l'esprit de la jeune fille, au moment où elle quitta Bida. Elle avait joué la tranquillité, afin d'imposer à son ami, mais au fond se tenaient tapies mille inquiétudes qui surnagèrent aussitôt qu'elle se trouva seule. Claire s'était grisée de sa propre parole en parlant à Bida. Cette amitié qui se tenait sans cesse à ses côtés sans la gêner, lui rafraîchit un moment l'esprit; elle avait laissé couler l'amitié à pleins bords, trouvant dans l'expansion de cette liaison profonde quelque rapport avec l'amour. Ce qu'elle ne pouvait donner à son amant, elle essayait de le faire passer sur la tête de son ami; elle voulait s'intéresser à Bida, et ressemblait à ces joueurs malheureux qui, ayant tout perdu, mettent sur le tapis une allumette chargée de représenter mille francs; mais quelle que soit la parole du joueur, cette allumette n'a jamais le son de l'argent ni le luisant de l'or, ni le froissement sec d'un billet de banque.

Bida parti, Claire connut qu'elle s'était trompée.

— Ce n'est pas lui! disait en elle une triste voix.

Quand jadis Auguste la quittait, son cœur était plein de souvenirs accumulés; elle s'en serait nourrie un mois comme l'ours qui, dit-on, l'hiver, vit de sa propre graisse. Bida parti, il ne restait rien.

Pendant des heures entières Claire parcourut le quai des Augustins sans se rendre compte du temps que prenaient ses pensées. La nuit était venue, l'activité s'éteignait, les promeneurs devenaient plus rares; le gaz, dont les rayons s'allongeaient dans la Seine, attiraient les regards de la jeune fille, qui ne pouvait détacher ses yeux du cours de l'eau. Elle se sentait la poitrine en feu, et elle préférait ne pas parler, heureuse de broyer ses pensées en silence. Elle marchait le long des quais sans le savoir; une force intérieure la poussait en avant sans qu'elle en eût conscience. Elle arriva ainsi au pont Royal à l'heure où les rares boutiques, tenues ouvertes, se fermaient: le silence devenait de plus en plus grand.

Claire, rêvant la solitude, continua sa route par les quais, jetant toujours ses regards sur la Seine calme et illuminée sur laquelle se dessinaient les grands peupliers de la rive. C'étaient des alternatives d'ombre et de lumière des rayons du gaz qui formaient une longue bande brillante, suivie tout à coup de l'image réfléchie d'un arbre noir. Telle était la situation d'esprit de la jeune fille; des éclaircies

à travers lesquelles se dessinait le brûlant souvenir d'Auguste, voilé tout à coup par un deuil profond.

Fatiguée, Claire s'accouda sur le parapet, suivant d'un œil intérieur ses pensées, qui perdaient leur caractère de netteté pour se confondre en un tourbillon singulier.

Une horloge voisine venait de sonner deux heures du matin; mais Claire ne l'entendit pas, absorbée dans ses réflexions : cependant, en arrivant à la Chambre des députés, elle comprit qu'il était tard. La place de la Concorde était large et vide ; il n'y avait dans la rue, à cette heure, qu'elle et un factionnaire qui essayait de se réchauffer par des allées et des venues rapides.

— Où vais-je? se demanda-t-elle ; car elle ne connaissait guère cette partie de Paris.

Il n'était plus temps d'aller demander l'hospitalité à Gogué ; elle n'aurait pu trouver le chemin quand même elle eût désirer rentrer, et elle avait besoin d'air. Elle continua sa route et gagna le quai qui fait suite à la façade de la Chambre des députés. Le silence était si grand qu'elle n'entendait plus que le bruit de ses faibles pas.

Tout à coup elle s'arrêta.

Deux hommes en blouses étaient accoudés sur le quai et parlaient à voix basse. Claire se crue perdue, car au maintien de ces hommes, à leur allure, elle se dit que des honnêtes gens ne parlent pas d'affaires à une pareille heure. Elle eut peur, non pas d'être volée, elle n'avait rien, mais pour sa vie.

Claire, qui regardait tout à l'heure la rivière avec de vagues idées de suicide, craignit d'être assassinée : ces deux hommes n'avaient rien de rassurant ; mais le sentiment de la prudence l'emporta sur la crainte du danger. Claire marcha droit à ces hommes après s'être arrêtée une seconde. D'une voix qu'elle cherchait à rendre rauque, elle chanta une contredanse du bal de la Guillotière qui était son air favori, l'air de la première contredanse dans laquelle l'entraîna Auguste. Elle passa ainsi en se donnant une démarche assurée devant les hommes en blouse, dont l'un se retourna.

Il avait une figure sinistre, et Claire reconnut ces rôdeurs de barrière comme elle en avait vu souvent aux environs de la barrière de Fontainebleau.

Aussitôt passée, elle continua sa chanson en hâtant le pas ; mais

à cinquante pas de là une sueur glacée couvrit son front, ses genoux fléchirent, et elle crut qu'elle allait tomber.

Le quai devenait de plus en plus silencieux; les maisons se faisaient rares; le froid commençait à se faire sentir, et l'obscurité par là était plus grande, car, à cette époque, les colonnes de gaz ne bordaient pas la Seine jusqu'à Passy; cependant, à une portée de fusil, Claire aperçut une lumière plus vive, et elle se dirigea de ce côté.

C'était un pont.

Elle respira; il lui sembla que sur ce pont éclairé elle se trouvait en sûreté. Elle pouvait fuir d'un côté; cependant elle était indécise, prêtant une oreille attentive au moindre bruit, craignant d'avoir été suivie par les hommes en blouse.

— Pourquoi ne suis-je pas retournée chez Gogné? se demanda-t-elle en jetant un regard dans l'eau.

En ce moment elle entendit dans le lointain comme un bruit de pas; la frayeur la reprit et elle se pencha vers la Seine, se demandant s'il ne vallait pas mieux en finir avec ses chagrins.

Le pont offrait à l'extérieur un large rebord formant ceinture au bas du parapet. Comme le bruit de voix allait en se rapprochant, Claire n'hésita plus, franchit le parapet du quai et s'étendit sur cette plate-forme, de telle sorte que ceux qui passeraient le pont ne pourraient la voir qu'en se penchant vers la Seine. Elle appuya sa tête sur une des piles qui faisaient saillie, et se trouva presque aussi heureuse que dans son lit. Il n'y avait qu'un danger à craindre, le sommeil, car la plate-forme n'était guère plus large que deux personnes, et un soubresaut dans un rêve menait infailliblement au fond de la Seine.

Claire s'était réfugiée à temps derrière le parapet; bientôt un bruit de pas se fit entendre, ainsi que les voix plus distinctes de personnes qui traversèrent le pont en parlant à voix basse. Il était impossible de saisir le sens de leur conversation; mais si, dans cet endroit désert, sans témoins, des hommes se parlaient mystérieusement, ce ne pouvait être que dans de mauvais desseins. Claire frissonna quand elle entendit au-dessus de sa tête les pas retentissants sur le pont; mais les hommes passèrent et elle échappa encore à ce nouveau danger.

Peu après la lune vint à se montrer avec une figure si mélancolique et si froide, qu'elle glaçait le sang de Claire. Un gros bateau

noir était amarré près du pont; il éclairait les petites vagues brisées par une construction en bois formée de poutres disposées en triangle afin d'affaiblir le courant, et Claire passa deux heures à suivre les mouvements des eaux que trouait de temps en temps la tête d'un poisson curieux.

A trois heures et demie de légers flocons de neige commencèrent à tomber. Claire les but avec avidité, elle avait soif et sa poitrine la brûlait; mais elle ne pouvait réussir à étancher sa soif, en même temps la torpeur s'était emparée de ses membres et l'entraînait à une sorte de sommeil pénible qui lui enlevait l'idée de sa situation.

— Hé, la belle, que faites-vous ici? s'écria tout à coup une dure voix.

Claire ouvrit les yeux et se crut le jouet d'un rêve dans lequel elle entendait de nombreux pas en même temps qu'un cliquetis d'armes sur le bois sonore du pont.

— Allons, hô, levez-vous!

Elle se leva, tirée par un bras solide, et se trouva en face d'une patrouille de gardes municipaux.

— Que faites-vous là? On ne dort pas sur les ponts, dit le brigadier.

Claire ne répondait pas.

— Vous allez nous suivre.

Réveillée en sursaut, prise par le froid, ses dents claquaient.

— Marchons, ça vous réchauffera, dit le brigadier.

Claire se laissa conduire sans résistance, et prit place au milieu de la patrouille.

— J'ai bien froid, dit-elle.

— Vous vous réchaufferez au corps-de-garde, la belle.

Comme les soldats ne pouvaient tirer de Claire aucune réponse, ils la laissèrent tranquille, jusqu'au poste le plus voisin où elle arriva croyant qu'elle allait tomber. En entrant dans le poste, la chaleur suffoquante, jointe à l'odeur du tabac, la saisit plus vivement encore que le froid.

— Un peu d'eau, s'écria-t-elle.

Quand elle eut bu.

— Vous n'avez pas de papiers? lui demanda le brigadier.

Elle fit un signe négatif.

— Il faut la mettre au violon, dit le brigadier, c'est pourtant une belle fille.

— J'ai bien mal là, dit-elle, en mettant la main sur son cœur.

— Eh bien, couchez-vous sur le lit de camp. Voilà comment on attrape des fluxions de poitrine, reprit le brigadier. Ces diables de femmes n'en font pas d'autres.

Claire, étendue sur le lit de camp, se reposait pendant que les gardes municipaux fumaient et jouaient aux cartes. Au matin, le chef de poste vint pour la réveiller.

— Comme elle est pâle! dit-il, il faut qu'elle soit malade.

Il la tira par le bras, elle ouvrit de grands yeux, et ne répondit pas.

— Elle a les mains glacées, dit le brigadier. Qu'on m'aille chercher une voiture pour la transporter à la préfecture.

Pendant qu'on exécutait ses ordres, il rédigea son rapport, fit porter Claire dans un fiacre, et chargea deux de ses soldats de la conduire. Elle arriva ainsi à la préfecture sans avoir dit un mot, portant de temps à autre les mains à son front brûlant. Les formalités du dépôt accomplies, les gardes municipaux la laissèrent au greffe où elle attendit l'arrivée du médecin, qui l'examina longuement, lui tâta le pouls, lui fit ouvrir la bouche et n'en put tirer de réponse.

— C'est un cas de stupeur, dit-il à son élève... Je m'en vais faire transporter cette femme à la Salpétrière.

Et il ajouta quelques observations au bas du rapport du brigadier.

Claire n'entendait plus. Des gardiens la portèrent dans une voiture noire, fermée de tous côtés, qui tirait son jour et son air de meurtrières horizontales disposées en échelons. De cette voiture sortait un bruit de voix étranges qui criaient, chantaient, pleuraient. C'étaient les folles ramassées la nuit, au milieu desquelles fut placée Claire sans qu'elle remarquât ce sinistre concert. Elle était la seule silencieuse; toutes gesticulaient, sautaient. Claire ne remuait pas. Il y en avait qui sifflaient, d'autres qui priaient en roulant des yeux effarés; à côté d'elle se faisaient entendre des jurons menaçants, des chansons à boire. Seule, Claire se taisait.

La voiture roula près d'une heure et s'arrêta devant un grand bâtiment au milieu de la plaine. Des gardiennes attendaient la provision de l'hôpital. Quelques folles ne voulaient plus descendre de voi-

ture, certaines injuriaient les gardiennes et essayaient de les battre ; mais elles avaient affaire à des femmes robustes qui ne craignaient ni les menaces ni les coups.

On descendit Claire de la voiture et elle se laissa conduire, appuyée au bras d'une gardienne, jusqu'à la salle de la visite, où elle fut introduite en compagnie de quelques filles. A huit heures et demie, le docteur entra suivi de son élève.

C'était un homme aux cheveux gris, à la figure tourmentée, aux yeux rougis, à l'aspect mélancolique, l'illustre Filhol, l'auteur du *Traité de l'idiotisme dans les campagnes du midi de la France*, un livre remarquable qui lui valut son entrée à l'Académie de médecine. Il regarda le troupeau qu'on lui amenait chaque matin, parla à chacune des femmes, les observa attentivement et les classa immédiatement dans diverses salles, suivant la nature de la folie qu'il venait d'étudier d'un coup d'œil.

— Monsieur Filhol, s'écria l'étudiant en montrant Claire, est-elle jolie !

Le docteur sourit tristement, et alla vers elle.

— Eh bien ! mon enfant, dit-il, nous sommes donc malade?

Claire ne répondit pas.

— Où est le rapport? demanda le docteur qui le lut dans une seconde, et dit à une gardienne.

— Nous avons de la place dans la chambre numéro deux?

— Oui monsieur.

— Conduisez cette enfant et ayez-en soin... Nous attendrons jusqu'à demain ; il faut que la maladie se déclare. Frédéric, vous la visiterez à midi et à quatre heures. Je crains qu'il n'y ait une complication à la poitrine : vous lui ferez toujours prendre deux grammes de sulfate de soude.

Claire fut couchée dans une petite salle à quatre lits; une surveillante avait ordre de ne pas la quitter, car les premiers symptômes sont d'une énorme importance à recueillir en matière de folie. Sur le soir, il lui échappa un murmure que la surveillante put entendre, quoiqu'il semblât prononcé mentalement.

— Auguste ! dit-elle faiblement du bout des lèvres.

Mais si elle ne parlait pas, elle portait souvent la main à sa poitrine, et la frottait comme pour éteindre un feu intérieur; la fièvre

s'était emparée d'elle, et elle repoussait les draps et la couverture qui lui tenaient trop chaud.

— Auguste! dit le lendemain le docteur Filhol en faisant sa visite, je ne me trompais pas. Il y a toujours un Auguste au fond de ces prostrations. C'est une pauvre fille dont l'amant sera mort, à moins qu'il ne l'ait abandonnée.

— Croyez-vous, monsieur Filhol, que ce soit une ouvrière? demanda l'étudiant, car le docteur avait un singulier tact pour reconnaître la profession des malades qu'on lui amenait sans aucuns renseignements.

— Certainement elle a été ouvrière; les mains ne sont pas d'une lorette... C'est une femme qui a vécu aux champs longtemps, quoiqu'elle n'ait rien de paysan .. Elle doit être de la banlieue de Paris; mais cela n'a rien d'important à l'heure qu'il est... Cette fille a un commencement de râle muqueux, la maladie sera déclarée complétement demain.

Le docteur appela la gardienne, fit asseoir Claire sur son lit et l'ausculta longuement.

— Le poumon droit commence à se prendre, dit-il... Nous pouvons commencer le traitement.

Il dicta une ordonnance à l'interne, et on replaça dans son lit Claire qui n'entendait rien et ne semblait pas appartenir à ce monde.

Il y avait à côté d'elle une folle religieuse qui ne voulait prendre aucune nourriture depuis que le diable était logé en son corps; en mangeant elle craignait de nourrir le diable. Elle avait résolu de le tuer par la famine, et aucun effort des gardiennes n'avait pu réussir à lui faire avaler une goutte de bouillon.

— Allons, dit le docteur, il faut chasser le diable par un bon purgatif.

Et il réussit. C'était un homme qui avait abandonné les anciens modes de traitement de la folie; il arrivait à la guérison, quand elle était possible, par des moyens simples. Dans les troubles les plus étranges du cerveau, à leur début, il s'inquiétait d'abord de l'état de l'estomac; mais le cas de Claire était grave. Son traitement était plus difficile, non pas qu'elle refusât de prendre les médicaments ordonnés par le docteur : au contraire, elle se laissait faire comme un automate, et c'était là le difficile de la guérison.

Comment opérer sans renseignements sur l'esprit d'une femme dont l'existence antérieure n'est aucunement connue? Chaque matin le docteur en était réduit à parler d'Auguste. A ce nom seulement les yeux de Claire brillaient d'une courte flamme.

— Comme elle l'aimait! s'écriait le docteur. Frédéric, ce ne sont pas vos grisettes du quartier qui aiment ainsi... D'ailleurs je ne vous le souhaite pas... Vous ne travaillez pas trop.

— Comment, monsieur Filhol, demanda l'étudiant, vous n'avez jamais eu dans votre service des femmes du quartier folles par amour?

— Je ne m'en souviens pas. J'ai vu beaucoup de filles qui se sont perdu le corps à passer des nuits, à boire, à ne pas manger; mais folles par amour, c'est un cas excessivement rare dans la rue Saint-Jacques.

— Monsieur Filhol, continua l'interne, si on pouvait retrouver cet Auguste?

— Eh bien!

— Ne croyez-vous pas qu'en l'amenant en face du lit on pourrait obtenir de bons résultats?

— Je n'emploierai jamais ce moyen, parce qu'il peut amener des secousses trop graves... C'est un moyen qui, je crois, n'a réussi jusqu'ici que dans les comédies. Une folle par amour se guérit ou ne se guérit pas : si elle se guérit, la nature seule lui vient en aide, et non pas l'amant... Qui sait si dans une convalescence, cet Auguste ne produirait pas une réaction fatale par le souvenir des souffrances intérieures qu'il a occasionnées, et dont la malade a peur elle-même?

— J'aurais voulu voir cette expérience, dit l'étudiant qui n'était pas convaincu.

— Eh bien! Frédéric, quand vous aurez beaucoup travaillé, et que vous dirigerez un service dans une maison d'aliénés, vous expérimenterez tout à votre aise.

Quinze jours s'étaient passés depuis la maladie de Claire, et ce n'était pas elle qui souffrait le plus, mais Bida. Il avait attendu avec impatience les huit jours de séparation au bout desquels Claire devait venir lui rendre visite. La veille il alla au quai aux fleurs, et revint avec une provision de fleurs, qu'il arrangea de sorte à

donner un air de fête à sa pauvre mansarde. De ces fleurs, il avait réservé un gros bouquet qu'il comptait offrir à Claire.

— Toutes les fois qu'elle viendra ici, se dit-il, je lui donnerai un bouquet.

Pour la première fois depuis longtemps, il rangea ses papiers, les livres qui encombraient la table, les chaises; ainsi la petite mansarde avait un caractère printanier que ne démentait pas l'horrible couleur jaune des murs, cachés autant que possible sous des gravures.

— Si elle avait voulu vivre près de moi! se dit le poëte, qui conservait un secret espoir.

Il était resté dans le fouillis de papiers d'Henri les premiers *bâtons* de Claire, ses essais de griffonnage quand elle avait commencé ses leçons d'écriture. Bida les encadra à la place la plus visible dans un beau cadre doré que lui avait prêté un de ses amis. C'était le seul objet qui lui venait de Claire.

— Elle verra, se dit-il, combien m'est cher tout ce qu'elle a touché.

Le carreau de la chambre était en un triste état, brisé par endroit, usé, troué. Bida alla à l'emprunt partout, et il trouva pour recouvrir le parquet une tapisserie verte à dessins jaunes qui représentait une chasse au héron. Pour le lit, un morceau d'étoffe de soie rouge gaufrée servit à dissimuler la maigreur des matelas, et donna des reflets éclatants dans la mansarde.

Bida s'y promenait en triomphateur, se croyant dans un palais. Une seule visite de Claire égayerait la mansarde pour quinze jours, jusqu'à la prochaine visite. En acceptant franchement cette situation, ne valait-il pas mieux avoir la jeune fille pour amie que pour maîtresse? Le poëte l'adorait, mais n'avait aucun moyen de satisfaire les caprices d'une femme; à peine pouvait-il subvenir à ses propres besoins. C'est par de telles raisons qu'il refoulait son amour, certain de le trouver vierge un jour. N'étaient-ce pas des racines qui, par la profondeur de leur enfouissement, devaient donner de belles fleurs?

Mais quand vint le jour du rendez-vous, Bida fut d'autant plus triste que ses espérances avaient été rayonnantes. Assis devant sa table, la tête dans ses mains, l'oreille aux aguets, le pauvre garçon épiait les moindres bruits de l'escalier. Tout à coup il se leva d'un

bond et courut à sa porte ; il avait cru entendre un bruit de pas sur les marches formées de mauvaises briques et d'un soutien de bois. Ce n'était qu'un chat qui descendait rapidement, et l'oreille du poëte était si attentive qu'il entendit le bruit léger des pattes de velours de l'animal. Sur le soir, Bida reprit un peu courage.

— Quelque événement l'aura empêchée de venir, dit-il.

Et il attendit jusqu'au lendemain, croyant trouver chez son concierge une lettre qui lui annoncerait les causes de ce retard. Le facteur n'apporta pas de lettre, et Claire ne vint pas. Bida passa une journée de colère fiévreuse, irrité contre toutes les femmes. Claire ne valait pas mieux que les autres : elle avait fait une promesse aussi vite oubliée que donnée. Qu'est-ce que l'amitié d'une femme qui aime passionnément ailleurs? Un peu moins que rien, pensa-t-il. Si je jouais à la Bourse, se demanda Bida, pourrais-je penser à la poésie? Non; je suis enveloppé par mille sensations diverses accrochées à mon cerveau, les chiffres, les combinaisons d'affaires n'y trouvent plus de place. Si j'étais à la fois poëte et industriel, je ferais un mauvais poëte et un mauvais industriel. N'en est-il pas de même de l'amour et de l'amitié? Claire a donné toutes ses pensées, son existence à quelqu'un ; que peut-il lui rester pour moi? quelques mauvaises miettes d'affection. Je ne dois pas compter sur son amitié.

Alors Bida se désespérait d'avoir accepté cette position inférieure auprès de Claire. Pourquoi ne lui avait-il pas déclaré ouvertement sa passion? Elle eût peut-être été touchée ; une passion avouée franchement pouvait l'étonner, la décider. Bida n'avait-il pas des trésors d'amour à étaler, tels que l'étudiant et le peintre ne pouvaient lutter avec lui? Quand il eut passé deux journées entières à réfléchir tristement sur l'amitié des femmes, Bida en arriva à cette conclusion :

— Il faut qu'elle soit malade.

Car, ainsi que tous les amoureux vivement épris, les reproches adressés à Claire étaient toujours recouverts d'une couche de pensées à sa justification.

— Elle est malade, se dit-il plusieurs fois, et Gogué l'empêche de me donner de ses nouvelles.

Plein de cette idée, il alla dans la rue de l'Est, et regarda les murs de la maison, comme s'ils pouvaient lui donner des nouvelles de Claire. L'atelier du peintre tirait son jour du toit : quand même

la jeune fille eût été bien portante, il était impossible de l'apercevoir du trottoir.

Bida s'était juré de ne plus retourner chez son ancien ami ; mais que lui importait un serment en pareille circonstance? Il prit son courage à deux mains, et quoique cette détermination lui coutât, il grimpa les six étages en ayant soin d'affaiblir son pas de façon à ne pas être entendu à l'intérieur. Arrivé devant l'atelier du peintre, Bida colla son oreille contre la porte, et chercha à connaître si la voix bien connue de Claire ne résonnait pas ; mais aucun bruit ne se faisait entendre. La clef était sur la porte, Bida entra plein d'émotions.

— Ah! c'est vous, lui dit Gogué du ton indifférent d'un homme surpris d'une visite désagréable.

— Oui, dit Bida, il y a longtemps que je n'étais venu...

Le peintre ne répondit pas, et continua de travailler à un petit tableau.

— Que faites-vous maintenant? demanda Bida en s'avançant vers le chevalet.

Le peintre couvrit la toile de son bras.

— Des bêtises, rien.

Cela fut dit du ton d'un homme qui aurait répondu : Que vous importe?

Mais Bida n'était pas monté pour rien ; il s'attendait à être mal reçu, et en avait pris son parti. Aussi, sans être prié, se laissa-t-il tomber dans un fauteuil.

— Quelle heure est-il? demanda Gogué.

— Trois heures au Luxembourg.

— Déjà trois heures!... moi qui ai une affaire à trois heures et demie au faubourg Montmartre.

— Il voudrait me renvoyer, pensa Bida qui répondit tranquillement : En marchant vite vous avez suffisamment d'une demi-heure pour traverser l'eau.

— C'est qu'il faut que je m'habille.

— Ne vous gênez pas, dit Bida, je descendrai avec vous.

Le poëte était heureux des raisons mises en avant par le peintre, La petite porte de sa chambre donnant dans l'atelier était fermée. Claire s'y trouvait peut-être! Quand le peintre s'habillerait, il serait facile de voir si Claire était malade.

— C'est que... dit Gogué en hésitant, j'attends quelqu'un ici.

— Et je vous gêne, n'est-ce pas?

— Je n'aurais pas osé vous le dire...

— C'est bien, dit Bida en prenant son chapeau ; mais avant que je ne parte, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de Claire?

Gogué se leva, et, d'un regard irrité :

— Mon cher, je n'aime pas les plaisanteries.

— Quelles plaisanteries! s'écria Bida étonné.

— Que Claire me quitte, elle est libre ; mais, que vous veniez de sa part savoir comment j'ai pris cette séparation, voilà qui me semble au moins inconvenant.

— Elle vous a quitté, reprit le poëte : depuis quand?

— C'est assez, dit le peintre. Mais je ne suis pas si amoureux que vous le croyez, car j'aurais été chercher Claire chez vous.

— Chez moi! s'écria Bida. Vous êtes fou, Gogué.

— On vous a vu causer avec elle, il y a huit jours, rue Dauphine, et vous lui aurez donné de bons conseils... Ah! vous faites vos coups en dessous... Je m'en doutais, on m'avait prévenu...

— Voyons, Gogué, je vous en prie, expliquons-nous... Vous dites que Claire n'est plus revenue depuis samedi? Mais je vous donne ma parole que je n'en savais rien... Tenez, dit Bida en s'avançant vers son ami, regardez ma figure altérée... Ne suis-je pas aussi inquiet que vous de la disparition de Claire? Je l'aime, mais d'une amitié profonde ; croyez qu'il m'a fallu de violents efforts pour monter chez vous, quand vous avez refusé de m'ouvrir, il y a quinze jours, et quand il fallait me présenter devant un amant.

— Moi, son amant! dit le peintre. La petite est rusée, quand elle a eu son portrait terminé, et deux ou trois études que j'ai faites d'après elle, je ne l'ai plus revue.

— Vous avez son portrait! s'écria Bida, qui parcourut d'un regard tout l'atelier.

— Vous ne le verrez pas ici ; je l'ai retourné pour ne plus y penser.

— Gogué, nous avons été très-liés autrefois. J'ai une prière à vous faire. Montrez-moi le portrait de Claire?

— Prenez-le si vous voulez, dit le peintre en jouant l'indifférence.

Bida se précipita sur la toile.

— Vrai, vous me le donnez?

— Aimez-vous mieux que je vous le vende? dit le peintre ironiquement.

— Ah! Gogué, s'écria Bida en lui serrant la main, vous m'avez causé la plus grande joie de ma vie... Que pourrais-je donc vous donner en échange de ce cadeau?

— Vous êtes content alors?

— Oh! s'écria Bida.

— Eh bien, je n'en demande pas davantage. J'ai encore là deux petites toiles d'après Claire, mais je ne vous les donne pas... Elles assez réussies, et un marchand me les demande quand elles seront terminées.

— C'est ce petit tableau que vous me cachiez tout à l'heure?

— Précisément. Je ne voulais pas que Mlle Claire sût que je m'occupais d'elle.

— Ah! qu'elle est jolie ainsi, dit Bida en regardant une esquisse de religieuse dont Claire avait fourni le modèle.

— Je n'ai pas trop perdu mon temps avec elle, dit Gogué. Si elle n'était pas restée trois jours ici, je n'aurais pas travaillé...

— Où peut-elle être? disait le poëte.

— Mieux qu'ici, Bida, et mieux que chez vous... Elle a bien fait; j'aurais pu m'y attacher fortement. Elle est partie, trouvant sans doute que la nourriture ne lui convenait pas.

— Non, dit Bida, il y a autre chose.

— Vous l'aimez donc beaucoup? Truand m'en avait averti: c'est lui qui vous a rencontré avec elle rue Dauphine...

— Je l'ai quittée, et elle revenait chez vous...

— Elle aura fait le grand tour, dit le peintre en souriant.

— Mais pourquoi n'est-elle pas venue chez moi?

— Parce que vous demeurez trop haut, dit Gogué.

— Ah! que je suis inquiet.

— Vous le serez longtemps.

— Pourquoi? demanda Bida.

— Mon cher, parce que les jolies filles, les poëtes et les peintres appartenant à la grande famille des gueux, ne peuvent vivre ensemble sous peine de se dévorer entre eux pour apaiser leur appétit. Donc chacun, pour suffire à son existence, doit courir le monde, fréquenter

des personnages plus importants... Vous la retrouverez peut-être : seulement vous serez encore pauvre, et elle sera riche...

— Comme vous pensez mal de cette pauvre Claire !

— Ah ! mon cher, j'ai pensé trop de bien d'autres Claires ; maintenant c'est fini, je commence par en penser beaucoup de mal, c'est ce qui me rend le caractère gai...

— Adieu, misanthrope, dit Bida tristement.

— Adieu, amoureux, dit Gogué en éclatant de rire.

CHAPITRE X

LA SALPÊTRIÈRE

Au bout de huit jours la maladie de Claire était complétement caractérisée ; mais le docteur Filhol, pour l'avoir prise au début, la combattait de telle sorte qu'un mois après Claire entrait en pleine convalescence. La poitrine était sauvée, mais le cerveau ! Toujours Claire, étendue dans son lit, ouvrait de grands yeux fixes, vides de regards. On lui parlait, et elle ne répondait pas. Quelquefois des étrangers de distinction et des savants accompagnaient le docteur à sa visite, et malgré leurs questions, ne pouvaient tirer une parole de Claire. A tous elle inspirait le plus vif intérêt ; sous son costume d'hôpital, en camisole blanche et en petit bonnet du matin, sa beauté se montrait sous un jour encore plus vif. Ses abondants cheveux blonds cendrés s'échappaient de son bonnet à la moindre ouverture, et se répandaient en grappes par endroits, en petites frisures naturelles du côté du cou. Sa peau luttait de blancheur avec le linge, la figure s'était allongée par suite de la maladie, et toutes ses souf-

frances semblaient s'être retranchées dans les paupières où elles formaient un cercle orangé doux comme du velours, qui faisait ressortir ses beaux yeux bleus.

Qui n'eût aimé Claire dans cette triste situation ! Aussi était-elle soignée à l'hôpital mieux qu'une princesse. L'interne ne faisait pas moins de quatre visites par jour : s'il l'eût osé, il en eût fait huit.

— Frédéric, lui dit le docteur, prenez garde à vous...

L'interne avait commis la faute de conter au docteur l'état de Claire heure par heure, avec mille intimes détails qui montraient combien il s'occupait de la malade.

— Elle m'intéresse beaucoup, dit-il.

— Beaucoup trop ; je suis sûr que vous n'allez pas visiter nos malades de soixante ans une heure par jour?

— Monsieur Filhol, ne serez-vous pas content le jour où vous serez sûr de la guérison de cette belle fille?

— Certainement... Je veux essayer par tous les moyens de combattre cette acharnée maladie.

— Vous voyez, monsieur Filhol, que je connaissais vos intentions.

— Moi aussi, je devine vos intentions ; elles ne sont peut-être pas aussi pures que les miennes... Vous attendez avec impatience une lueur de raison pour qu'on vous remarque ; alors vous redoublerez de soins, n'est-ce pas? vous viendrez un peu plus souvent... Vous causerez avec la malade, vous essayerez de la distraire... Et puis un beau jour, monsieur Frédéric aura pris la folie de sa malade ; elle aura le cerveau rétabli dans son équilibre, et monsieur Frédéric sentira le sien flotter... Mais c'est de votre âge, après tout... Pourvu que le service n'en souffre pas, j'ai le droit de conserver un interne un peu fou.

— Vous êtes un homme savant, monsieur Filhol et j'ai peur que vos prédictions ne se réalisent... Tout le monde ici devient amoureux de notre malade.

— Et vous avez fait comme tout le monde. Ah ! que l'homme est heureux de pouvoir être amoureux ! dit le docteur d'un ton de regret.

Il y avait dans la voix du docteur un accent de mélancolie profonde qui ne démentait pas les bruits qui couraient dans le public sur son compte. Le docteur Filhol, médecin à la Salpêtrière, membre de l'Académie de médecine, député, décoré de plusieurs ordres

étrangers, directeur d'une maison d'aliénés dans le quartier Saint-James, à Neuilly, au comble de la fortune, avait la figure constamment chargée de soucis ; on disait dans le monde médical que le docteur veillait dans sa maison de santé sur une folle, depuis vingt ans, et que cette folie était survenue à la suite d'une couche et d'un trouble de lait de cette femme, que M. Filhol devait épouser.

En effet, on voyait souvent avec lui une jeune fille de vingt ans, d'une remarquable beauté, encore dans un pensionnat, car le docteur ne voulait pas lui faire connaître la triste position de sa mère. Ainsi, presque au début de sa vie savante, la folie s'était dressée devant lui, froide et ironique, défiant ses efforts, narguant la science. Jamais homme ne fit plus d'efforts pour vaincre la nature. A une intelligence remarquable, le docteur joignait le fruit d'observations accumulées ; il travailla jour et nuit, voyagea dans toutes les capitales de l'Europe pour y chercher des faits particuliers d'aliénation : doutant de lui, il consulta les plus célèbres aliénistes ; tous ses efforts furent infructueux. Celle qu'il aimait ne devait pas guérir. Si la société y perdit un homme intelligent, l'humanité y gagna un praticien sérieux, attentif, qui éleva son art, et le plaça si haut qu'après sa mort personne ne put y atteindre.

Aussi il est peu de malades échappés à la folie qui ne parlent du docteur Filhol avec vénération. Un tel homme devait comprendre Claire.

L'interne parlait de Claire avec une admiration exagérée ; il racontait son amour à tous ceux qu'il rencontrait dans le quartier Latin. On se moquait de lui et il engageait ses camarades à venir à la visite du docteur. Les uns y allaient, mais n'en revenaient pas avec l'enthousiasme de Frédéric ; ils aimaient des beautés plus piquantes, et ne partageaient pas l'admiration de l'étudiant.

— Que je voudrais être peintre ! disait sans cesse Frédéric qui, craignant de voir la folie de Claire s'éterniser et sa beauté se passer, désirait la voir représentée dans le singulier état où elle se trouvait alors.

— Toi qui connais tout le monde, dit-il à Truand, ne pourrais-tu pas m'amener un peintre pour dessiner une femme à la Salpêtrière ?

— Qu'est-ce que tu payes ? demanda Truand, si je trouve ton affaire ?

— Je ne suis pas bien riche dans ce moment, mais tu peux venir quand tu voudras déjeuner ou dîner à la Salpêtrière.

— Rien que ça ; merci, dit Truand. Est-ce que j'attends après mon dîner, mon petit? J'ai mon couvert dans tous les hôpitaux de Paris, et quand je fais l'honneur aux internes d'aller m'asseoir à leur table, ce sont eux qui me doivent quelque chose pour avoir mangé leur dîner.

— Eh bien, nous choisirons mon jour de sortie et nous irons au spectacle.

— Tu parles déjà mieux ; et puis nous irons souper à la halle après le spectacle.

— Ce sera, dit l'étudiant, comme tu le désires... Je n'ai pas d'argent, mais je mettrai mon habit au mont-de-piété.

— Est-ce un bon habit? demanda Truand, qui comptait déjà la somme à manger.

— Je ne l'ai mis que trois mois.

— Alors, mon petit, tu peux hardiment coller en même temps ton pantalon noir.

— Je ne pourrais plus m'habiller si je n'ai pas de pantalon noir.

— Bah ! un pantalon noir avec une redingote, vous donne l'air d'un avocat. Tu ne voudrais pas ressembler à un avocat ? Si tu ne veux pas passer pour un avocat, il faut mettre aussi le pantalon au clou.

Truand alla chez Gogué.

— J'ai besoin de toi pour lundi prochain toute la journée, lui dit-il. Voilà le programme des réjouissances : déjeuner à onze heures, dîner à six, spectacle à ton choix, souper à la halle à minuit. Cela te va-t-il?

— Oui, dit le peintre ; mais en quel honneur cette solennité?

— En ton honneur... on ne te demande qu'un petit bout de dessin au crayon avant déjeuner.

— Un dessin de quoi?

— Le portrait d'une folle de la Salpêtrière.

— Je pourrais voir les folles? demanda Gogué.

— Tu suivras la visite.

— Je te remercie, dit le peintre ; il y a longtemps que je voulais étudier des folles.

— Lundi, à sept heures du matin, je viendrai te prendre.

En effet, le lundi suivant, Truand, qui avait passé la nuit, n'eut pas de peine à se réveiller, et vint chercher le peintre qu'il présenta à l'interne.

— Pendant la visite, lui dit Frédéric, je vous montrerai la personne dont je désire le portrait.

Le docteur fit son inspection générale, ayant à sa suite l'interne, Truand et Gogué; ils visitèrent ainsi toutes les salles sous sa direction. Arrivé dans la chambre où Claire était couchée, Gogué ne put retenir un cri.

— Qu'avez-vous? lui demanda M. Filhol.

— Je la connais, s'écria le peintre.

— Vraiment, dit le docteur. Vous appelleriez-vous Auguste?

— Non, monsieur, je m'appelle Louis Gogué.

— Et cette jeune fille, comment est-elle devenue folle?

— Je n'en sais rien; elle m'a quitté un jour pour aller au Luxembourg, et je ne l'ai plus revue.

— Combien y a-t-il de temps?

— Un mois juste.

Le docteur regarda la pancarte accrochée au-dessus du lit de Claire, qui constatait son jour d'entrée à l'hôpital.

— Il y a un mois qu'elle est ici, dit le docteur. Tâchez de vous rappeler, monsieur, la date exacte.

— C'est le 29 décembre, je m'en souviens bien, deux jours avant le premier de l'an.

— On nous l'a amenée de la préfecture le 30 décembre... c'est bizarre. Et vous n'aviez pas remarqué, le 29 décembre, le moindre signe d'aliénation?

— Aucun. Claire est restée chez moi jusqu'à trois heures et demie de l'après-midi. Elle est sortie pour un rendez-vous important; je devais la revoir ensuite, elle n'est plus revenue.

— Pardon, monsieur, dit le docteur, de vous faire subir une sorte d'interrogatoire; mais nous n'avons aucun détail sur cette jeune fille et nous ne savons même pas son nom. Un heureux hasard vous a conduit ici. J'ai beaucoup de questions à vous faire et quelques-unes assez délicates.

— Je répondrai à toutes celles qu'il vous plaira, monsieur, dit le peintre.

— Cette jeune fille était-elle votre maîtresse?

— Non, monsieur. Claire avait perdu son amant, étudiant en droit, qui quittait Paris, et n'ayant pas de ressources elle logeait chez moi, momentanément.

— Cet étudiant s'appelait Auguste? demanda le docteur.

— Pardon, monsieur, il s'appelait Henri.

— Mais elle parle toujours d'Auguste.

— Je ne le connais pas, monsieur.

— Aimait-elle cet Henri?

— Je ne saurais trop vous dire; elle vivait tranquillement avec lui; maintenant je me souviens de ses dernières paroles... Quand elle est partie de chez moi, si elle ne revenait pas, il était convenu qu'elle m'écrirait... Je n'ai pas reçu de lettre.

— Vous n'en savez pas davantage? demanda le docteur.

— Non, monsieur. Il n'y a qu'un de nos amis qui la connaît depuis plus longtemps que moi, et qui l'a vue dans l'après-dîner, a causé longtemps avec elle, et pourrait donner des renseignements plus positifs.

— Je voudrais, dit le docteur, interroger la personne qui a vu cette jeune fille au moment où l'exaltation a dû s'emparer d'elle...

— Mais je la connais aussi, dit Truand, se rappelant la nuit orageuse de l'hôtel César.

Le docteur Filhol se retourna, regarda cette espèce de géant à épaules carrées, et lui demanda d'un ton de dédain les renseignements qu'il pouvait donner sur la malade.

— J'ai soupé avec elle, dit-il; c'était une femme qui faisait sa tête.

Le docteur haussa légèrement les épaules : il s'était attendu à une réponse vulgaire de la part de cet homme à tournure grossière.

— Est-ce qu'elle a couru longtemps le quartier? demanda-t-il à Gogué.

— Jamais, monsieur; c'est le hasard qui l'a fait rencontrer un soir par Henri, un étudiant de mes amis, qui l'a emmenée chez lui à peu près de force. Depuis, elle ne l'a pas quitté, et s'il était resté à Paris, sans doute serait-elle encore dans sa petite chambre; mais si vous le désirez, monsieur, j'amènerai ici Bida.

— Qu'est-ce que Bida? demanda le docteur.

— Bida, dit Truand, un petit bonhomme qui fait des vers...

— Pourra-t-il me donner quelques nouveaux renseignements? continua le docteur, sans faire attention à la réponse de Truand.

— Oh ! certainement, monsieur... Il la cherche depuis si longtemps.

— Est-ce celui qui s'appelle Auguste? demanda le docteur préoccupé de ce prénom.

— Non plus.

— C'est Auguste qu'il faudrait retrouver... Croyez-vous que M. Bida connaisse cet Auguste?

— Je ne pourrais vous dire, monsieur ; je sais seulement qu'il était plus avant que moi dans l'intimité de Claire. Il lui a appris à lire, à écrire.

— Diable de Bida! s'écria en éclatant de rire Truand, qui ne comprenait pas l'amour à ce point.

Le docteur regarda froidement Truand.

— Monsieur, lui dit-il, on ne plaisante pas dans les salles des malades.

Truand devint aussi humble qu'il était grand.

— Ce jeune homme est un honnête garçon alors? continua le docteur.

— Très-honnête, dit le peintre, et il aime Claire comme on aime rarement... Moi aussi j'ai eu du chagrin de ne plus la revoir ; mais quand j'ai revu Bida, à qui j'en voulais, je n'ai pas pu y tenir, je me suis raccommodé avec lui parce que j'ai senti que mon amour pour Claire pouvait n'être qu'un caprice, tandis que ce que Bida appelait de l'amitié était une profonde passion.

— Eh bien! Frédéric, dit le docteur en se tournant vers l'interne, comment trouvez-vous la conduite de monsieur?

L'étudiant ne répondit pas.

— Demain, à huit heures, avant la visite, si cela ne vous dérange pas, dit le docteur, voudrez-vous m'amener votre ami Bida?

— Oui, monsieur, dit le peintre.

Pendant cette conversation, dans laquelle elle jouait un si grand rôle, Claire n'avait pas remué, quoique son nom eût été prononcé plusieurs fois : toujours son regard fixe dressé contre les murailles semblait les pénétrer pour regarder au delà.

— Pauvre fille! s'écria Gogué... Elle est encore plus belle qu'avant sa folie. Est-ce qu'elle souffre beaucoup? demanda-t-il au docteur.

— Physiquement, non ; mais moralement, je le crois. Cette fixité

du regard tient à une fixité de pensées qu'aucun traitement ne saurait détruire... Il faut laisser au temps la guérison d'un passé sans doute troublé qui s'est accroché à tout l'être de cette jeune fille... Depuis qu'elle est entre nos mains, elle vit d'une vie intérieure que les agitations extérieures ne peuvent détruire. C'est là que gît le mal : si je pouvais la distraire, la pauvre fille serait sauvée.

— Comment, dit Gogué, rien ne saurait la tirer de cet état ?

— Rien, dit le docteur : c'est là que la médecine se sent petite et s'incline devant la nature, qui seule a le secret de la guérison... Vous avez vu des morceaux de fer dévorés par la rouille? Eh bien ! le passé est la rouille qui s'est attachée à cette pauvre âme... Nous n'avons pas de remèdes contre ces afflictions, et j'oserai même dire que nous n'en aurons jamais.

— Ainsi Claire se souvient? dit le peintre.

— Dans ce moment elle se souvient, et elle s'est toujours souvenue depuis sa maladie; mais si la guérison arrivait, elle n'aurait pas conscience des troubles qui ont assiégé son cerveau. Voilà pourquoi je ne pourrai affirmer qu'elle souffre, car elle est dans un état de torpeur et de prostration dont elle n'aura aucune idée en se réveillant... Il en arrive souvent ainsi dans de graves maladies : l'esprit s'en va voyager on ne sait où, laissant le corps sur un lit de douleurs. Quand la tourmente physique a disparu, l'esprit rentre dans le corps, l'anime, le réveille; c'est alors que le malade a ce qu'on appelle sa connaissance.

Gogué écoutait ces détails avec le plus vif intérêt; mais Truand, qui n'avait jamais songé à l'anatomie de l'âme, se promenait dans la salle, manifestant son impatience par ses pas précipités; tantôt il s'asseyait, se levait, s'appuyait contre un pilier, se frottait la tête entre ses deux mains. Ce gros homme à l'esprit faible sentait des gouttes de sueur perler sur son front depuis qu'il était question de folie : la vue de toutes ces démences le troublait, il ne serait pas resté impunément un jour à la Salpêtrière sans se sentir pris le peu qu'il avait de cerveau. Heureusement le docteur leva la séance.

— Nous allons déjeuner, dit l'interne.

— Mais je veux prendre l'absinthe, dit Truand.

— Eh bien, sors de l'hôpital et tu trouveras une cantine à ta droite... Tu nous attendras pendant que monsieur fera le portrait de Claire.

— Je n'ai pas l'intention de faire son portrait, dit Gogué; j'ai dessiné Claire quatre fois à l'atelier, et cela me suffit.

— Oui, dit Truand, allons boire l'absinthe.

— Mais j'aurais bien désiré avoir le portrait de Claire, reprit l'étudiant.

— Monsieur, dit Gogué, demain mon ami Bida viendra, c'est à lui que vous devrez vous adresser pour avoir cette permission... Je ne voudrais pas me permettre de donner l'image d'une femme qui n'existe pas, à un homme qui la connaît à peine...

— Allons donc prendre l'absinthe ! s'écria Truand.

— Laisse-nous en repos avec ton absinthe, dit Frédéric, confus de voir ses projets renversés.

— Eh bien ! ne restons pas ici.

— Où veux-tu aller?

— Dehors, dit Truand.

— Pourquoi faire?

— Pour déjeuner, parbleu.

— Mais nous déjeunons ici, dit Frédéric.

— Ici, s'écria Truand, jamais... Je ne reste pas dans ta Salpêtrière cinq minutes de plus.

— C'était convenu.

— Je croyais que tu nous offrais à déjeuner dehors?

— Tu sais, dit Frédéric, que je n'ai pas d'argent. Ici cela ne me coûte rien.

— Alors partons, Gogué, dit Truand.

L'étudiant voulut les retenir, mais ce fut peine inutile. Truand faisait d'immenses enjambées comme s'il avait été poursuivi par toutes les folles, et le peintre, qui ne se souciait pas d'accepter le repas d'un homme qu'il ne connaissait pas, et à qui il venait de refuser un service, le suivait.

— Truand ! cria l'étudiant dans la cour.

— Bonsoir ! dit Truand avide de laisser derrière lui la porte de l'hôpital. J'en ai assez de leurs folles, s'écria-t-il en aspirant une large bouffée d'air quand il fut en pleine campagne.. Il me tarde d'arriver au café des Quatre-Vents pour boire un verre d'absinthe.

Le peintre répondait avec distraction : le souvenir de Claire était vivement dessiné en lui, et il ne pouvait confier ses réflexions à Truand qui ne les eût pas comprises. Aussi à la barrière le quitta-

t-il pour courir à toutes jambes sans s'inquiéter de ce que penserait son compagnon. Il fit une lieue de la sorte, à travers Paris, n'ayant plus de souffle, mais soutenu par une pensée qui le fortifiait; et il tomba plutôt qu'il n'arriva chez Bida.

— Je l'ai vue ! s'écria-t-il.

— Claire ! s'écria Bida, plus pâle que son ami. Où est-elle?

— Laisse-moi respirer... Un verre d'eau.

Mais le poëte, les yeux sur ceux du peintre, ne le quittait pas du regard : son émotion était plus grande que la fatigue de Gogué. Il voulait parler et ne pouvait pas; seules, ses mains, jetées en avant, étaient pleines de questions. Gogué lui fit signe qu'il désirait boire; Bida alla chercher une carafe qui était sur la cheminée, ne la vit pas, revint vers le peintre, et voyant que celui-ci ne pouvait parler, il se jeta à son cou et l'embrassa.

— Ah ! dit-il, que ça fait de bien... où est-elle?

Gogué alla à la cheminée, prit la carafe et la vida d'un trait.

— Pauvre Claire ! s'écria-t-il.

— Que lui est-il arrivé?

— Mon cher Bida !

— Parle donc vite ?

— Malade.

— Je m'en doutais... Bien malade?

— Très-malade.

— Y a-t-il de l'espoir?

Gogué leva les yeux au ciel et ce simple regard d'un homme qui ne priait pas d'habitude fut plus éloquent que toutes les réponses. Les deux amis restèrent l'un devant l'autre sans parler, Bida craignant d'interroger, Gogué craignant de répondre. Après un moment de silence :

— Je suis prêt à tout, dit le poëte.

Alors Gogué raconta l'état dans lequel il avait trouvé Claire, l'endroit où elle était, et la mission dont l'avait chargé le médecin.

— Tu vois ce portrait? dit Gogué en regardant l'esquisse de Claire accrochée au mur, devant le lit de Bida. Il est bien au-dessous de la réalité. En le peignant, je sentais combien mon pinceau était impuissant à rendre les délicatesses des traits de Claire. Aujourd'hui, dans la triste position où elle se trouve, elle est cent fois plus belle qu'auparavant... Ce n'est pas une femme que j'ai vue ce

matin, c'est une vision angélique. Ah ! Bida, il te faudra du courage.

— J'en aurai, dit le poëte, qui avait les yeux pleins de larmes.

Tous deux restèrent ainsi sans se parler, détournant la tête, n'osant pleurer l'un devant l'autre.

— Qui m'aurait dit quand je l'ai quittée, s'écria Bida, elle pleine de vie, qu'elle jetait son dernier feu !... Jamais je ne l'avais vue avec tant de résolution... C'était la maladie qui parlait... Pauvre Claire, que je m'en veux des mauvaises pensées que j'avais sur son compte ! C'est une brave fille... Elle sentait son mal et ne voulait pas me faire de chagrin... Que dit le médecin ?

— Le médecin est un honnête homme qui avoue son impuissance.

— Il ne donne pas d'espoir?

— Il attend.

— Il me semble que si je la voyais, elle me reconnaîtrait.

— Elle ne m'a pas reconnu, disait Gogué.

— Lui as-tu parlé ?

— A qui voulais-tu que je parle? Elle est absente d'elle-même.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait Bida marchant à grands pas dans sa mansarde. Qu'est-ce que je lui porterai bien demain pour lui faire plaisir ?

— Il n'y a rien à lui porter.

— Voilà des fleurs que j'avais achetées pour elle, dit le poëte, quand elle n'est plus revenue. Je les ai laissé se flétrir sur leur tige... Je lui porterai des fleurs nouvelles.

— A quoi bon ?

— Un bouquet, le médecin ne le défend pas ?

— Je ne crois pas, mais Claire ne le verra pas.

— Je lui en porterai un tous les matins... qui sait ? Quand elle se réveillera, et qu'elle trouvera un bouquet à côté d'elle, elle comprendra que ses amis ne l'oublient pas.

— Porte un bouquet.

— Certainement, et si le médecin ne le voulait pas, je payerai la femme de garde afin qu'au premier signal de retour à la raison, le bouquet se trouve devant ses yeux.

— Ah ! dit Gogué, je vois que tu l'aimes plus que moi.

— Oui, je l'aime.

— Je n'aurais pas pensé au bouquet, dit le peintre en prenant congé de son ami. Ainsi demain, à huit heures précises, ne manque pas l'arrivée du docteur Filhol.

— J'y serai au petit jour.

— Tu demanderas qu'on t'indique le pavillon où le docteur donne ses consultations, et s'il n'était pas arrivé, tu te présenterais à l'interne qui se nomme Frédéric.

Le lendemain, à six heures du matin, Bida était sur pied ; il n'avait pas dormi, pensant sans cesse à Claire : s'il fut pris par quelques accès de sommeil irréguliers, dans ce sommeil passait toujours la figure de celle qu'il aimait. Il se mit en route de grand matin, rencontrant les ouvriers qui s'en allaient au travail dans les rues de Paris, un gros pain sous le bras, marchant d'un pas alerte, la mine ouverte comme les gens qui se lèvent matin. Les laitières s'installaient sous les portes cochères, les fruitières ouvraient leurs boutiques. Tout ce coin de la place Maubert, illuminé la nuit de sinistres lueurs qui s'échappent des boutiques des marchands de vins, devenait plus tranquille en prenant son aspect matinal. Les ivrognes avaient disparu comme honteux de l'arrivée du jour : c'étaient des gens nouveaux qui faisaient place à la population tapageuse de la nuit. Bida fut frappé de cette impression, et bien plus encore quand il eut quitté Paris pour suivre le Jardin des Plantes. Les arbres étaient couverts d'un givre blanc, sec et cristallin, et sous ce manteau blanc le gazon était encore vert. Il ne put s'empêcher de songer à Claire, dont l'esprit était couvert d'une sorte de givre froid qui recouvrait peut-être encore de vertes pensées.

— Si ce givre pouvait fondre ! Telles étaient les espérances du poëte.

Il arriva ainsi à la porte de la Salpêtrière, dont les bâtiments se dressaient au loin devant lui ; leur aspect ne lui inspira pas ces craintes vagues qui s'attachent aux murs des hôpitaux et des prisons. La Salpêtrière ressemble plutôt à une caserne qu'à un hospice ; c'est un édifice sans caractère particulier : de grandes constructions à plusieurs étages, s'élevant aux portes de Paris, et qui pourraient renfermer des soldats comme des aliénés. Le nom de *Salpêtrière* n'est devenu sinistre que par l'idée que chacun attache à la folie.

Cependant, au moment de s'engager sous la première voûte,

Bida fut pris d'un sentiment d'angoisse qui le fit hésiter dans sa marche.

— Où allez-vous? lui demanda le concierge.

— A l'hôpital, monsieur, dit Bida en rougissant.

— Avez-vous une carte?

— Quelle carte?

— On n'entre pas sans carte.

Bida ignorait cette formalité; s'il était entré d'un pas délibéré, la tête haute, le concierge ne lui eût fait aucune observation, et l'eût pris pour un des nombreux étudiants externes suivant le cours d'un des professeurs; mais le poëte indécis, ne sachant où il allait, baissant la tête sous ses pensées, n'avait pas la mine d'un externe, et le concierge n'était pas fâché de déployer son autorité, en exigeant la carte qu'aucun étudiant n'exhibe d'habitude.

Bida sortit honteux, se demandant comment il fallait s'y prendre pour adoucir ce terrible concierge; mais il se ravisa et revint sur ses pas.

— Monsieur, dit-il en saluant profondément le concierge, je venais savoir des nouvelles de Mlle Claire.

— Mlle Claire, connais pas... Une aliénée, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Vous ne pouvez pas entrer aujourd'hui, nous ne recevons le public que le dimanche et le jeudi.

Bida ne comprenait pas comment Gogué avait pu parvenir à pénétrer.

— Cependant, dit-il, j'ai un de mes amis qui n'est pas étudiant, qui est venu la visiter hier mardi.

— C'est possible, dit le concierge, il sera passé en fraude.

— Vous ne connaissez pas le nom de vos malades? demanda timidement Bida.

— Quand vous m'aurez dit la division à laquelle appartient la malade, dans quel pavillon elle est logée, je pourrai peut-être vous répondre. Si encore vous saviez le nom du professeur qui la traite.

— M. Filhol, s'écria Bida, je me le rappelle : il m'attend.

— Le docteur Filhol vous attend?

— Il a des renseignements à me demander sur une personne.

— Il fallait donc le dire : vous entrez ici sans parler.

En ce moment un cabriolet venant de la campagne se dirigeait vers la porte de la Salpêtrière.

— Justement voici le docteur Filhol.

Bida fit mine d'aller vers le cabriolet.

— Arrêtez donc, jeune homme, M. Filhol ne descend pas ici, sa voiture le conduit jusqu'à son cabinet de consultations ; vous allez le suivre, et vous lui ferez passer votre nom par la gardienne de service.

Bida suivit les instructions du concierge, traversa trois grandes cours à la suite du cabriolet, et le vit s'arrêter devant un bâtiment dans l'angle de la dernière cour. Le docteur en descendit précipitamment, poussa une porte vitrée et disparut. Le poëte entra à sa suite et se trouva dans une grande chambre carrelée, propre, décorée seulement de deux tableaux. Un poêle était au milieu ; près d'une croisée se tenait une femme en costume noir, accompagnée d'une autre femme en habit gris qui raccommodait du linge, et de temps en temps jetait un singulier regard sur les arrivants. Deux autres femmes, l'une vieille et la seconde jeune, se tenaient près du poêle avec d'étranges figures ; sur les bancs de bois qui entouraient la salle, on voyait un homme à la mine affligée et une jeune fille qui, les yeux rougis, semblait avoir beaucoup pleuré. Une petite porte donnait dans cette pièce ; le docteur l'ouvrit, suivi de son interne ; et la surveillante en costume noir, occupée à la couture, dit à la femme en habit gris assise à ses côtés :

— Tiens-toi, Nanon, et ne bouge pas.

Nanon se mit à rire d'un singulier rire et continua son ouvrage.

— Venez, monsieur, dit la surveillante à l'homme qui attendait sur les bancs.

Il la suivit dans le cabinet du docteur, accompagné d'une des femmes qui se chauffaient au poêle. C'était un ouvrier qui amenait sa femme à la consultation, peu nombreuse ce jour-là, car il n'y avait qu'une mère folle conduite par sa fille. L'homme sortit bientôt du cabinet du docteur, plus heureux qu'à son arrivée : il emmenait sa femme ; mais la jeune fille qui conduisait sa mère reparut seule en poussant de terribles sanglots. La mère restait à la Salpêtrière ! Ces scènes courtes remplirent le cœur du poëte de mélancolie. Dans ce cabinet, se disait-il, se décide le sort de toutes ces pauvres femmes.

La surveillante revint dans la salle, et demanda à Bida ce qu'il attendait :

— M. Filhol m'a fait prier de passer aujourd'hui pour obtenir quelques renseignements sur Mlle Claire.

— Je m'en vais prévenir le docteur, lui dit-elle.

Bida attendit, et la surveillante revint.

— Le docteur est à vous tout à l'heure, monsieur; veuillez vous asseoir.

Bida était assis depuis cinq minutes qu'il trouvait mortellement longues, lorsqu'il entendit un bruit de voix dans le cabinet du docteur. Quoiqu'il ne connût pas la voix de M. Filhol, il s'imagina avec raison que c'était lui qui parlait, car il avait un ton de commandement et de colère qui ne pouvait venir que d'un supérieur. Par moments une vague réponse se faisait entendre, mais timide comme celle d'un inférieur. C'était l'interne qui était entré avec le docteur.

— Tout est de votre faute! s'écriait le docteur s'échauffant; mais j'y mettrai ordre à l'avenir.

Jusque-là, la fille en habit gris qui raccommodait le linge avait souri et jeté des regards curieux sur Bida ; mais en entendant la voix de commandement du docteur, elle baissa la tête sur son ouvrage et ne leva plus les yeux.

— Le docteur n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, Nanon, lui dit la surveillante.

Nanon ne répondit pas : il lui semblait que le docteur allait paraître et la renverrait dans la salle, d'où elle avait été tirée depuis peu, afin d'échapper au contact des autres folles ; car il reste à la Salpêtrière beaucoup d'ouvrières dont le cerveau affaibli pour toujours ne saurait résister aux fatigues, aux privations et aux misères de la vie. Sans être aliénées, ces femmes ont besoin d'une forte direction, et l'administration les emploie à des travaux faciles, leur faisant une existence humble et tranquille.

Enfin le docteur parut sur le seuil de son cabinet.

— C'est vous, monsieur, qu'on nous a annoncé hier... Que pouvez-vous nous apprendre sur notre malade ?

Bida répéta à peu près tout ce qu'avait dit le peintre.

— Je connais, je connais, disait le docteur brusquement... Vous ne savez pas autre chose ?

— Monsieur, reprit Bida en tournant son chapeau dans ses mains.

— Eh bien! quoi? parlez!

— J'aurais désiré...

— Parlez donc, monsieur, je suis pressé; ma visite m'attend.

Bida, effrayé du ton du docteur, osa à peine avouer qu'il venait avec l'espérance de voir Claire.

— Je n'ai pas promis cela! dit le docteur... c'est impossible.

— Je croyais, monsieur, dit le poëte troublé, que vous m'aviez fait venir...

— Pour vous demander des renseignements... N'avez-vous pas autre chose à me dire?

Le docteur Filhol, quand il entrait dans ses accès de mauvaise humeur, était brutal comme un cheval. Bida n'osait plus lui parler.

— Eh bien, dit le docteur à son interne, vous voyez, monsieur Frédéric, que j'avais raison l'autre jour en refusant d'appeler au lit de mes malades leurs parents, amis et amoureux; la visite de ce peintre a amené le plus mauvais résultat.

— Est-elle plus malade? se hasarda à demander Bida.

— Elle a eu un accès violent depuis hier... En s'entendant appeler par son nom, elle s'est pour ainsi dire réveillée...

— Ah! dit Bida, et maintenant?

— Maintenant je vais la voir... Le peintre est-il votre ami?

— Oui, monsieur.

— Dites-lui, ainsi qu'à tous ceux qui la connaissent, que personne n'entrera dans la chambre de cette jeune fille avant un mois.

— Un mois! s'écria si douloureusement Bida que le docteur en eut pitié.

— Revenez dans trois semaines si vous voulez, mais pas avant. Adieu, monsieur.

Et le docteur, suivi de son interne, partit pour sa visite.

CHAPITRE XI

LE MAGNÉTISEUR DU PRINCE DE PAVIE

Couturier avait pris son métier à cœur et s'était acquis la confiance des concierges du faubourg du Roule, autant par sa mine honnête que par son activité. Succédant au vieux Bissac, qui travaillait plus de la langue que du crochet, Couturier n'avait pas eu de peine à passer pour un chiffonnier propre et actif, et son installation, après un mois, lui rapporta au moins un tiers en sus des bénéfices créés par son prédécesseur.

Topino ne voulut pas qu'il logeât ailleurs que chez lui, craignant les funestes effets de l'isolement, car le souvenir de Claire, loin de s'éteindre dans l'esprit du malheureux père, allait en s'augmentant. La vie de Paris, que Couturier voyait pour la première fois de près, lui faisait apercevoir des dangers particuliers pour sa fille. Homme simple et honnête, Couturier, dans sa profession d'apprêteur, ne connaissait de Parisiens que les chiffonniers qui lui apportaient des chats et les fabricants de jouets qui lui achetaient les peaux préparées. A peine même soupçonnait-il les joies du Petit-Gentilly, dont sa maison, quoiqu'isolée, faisait partie. Toute sa vie s'était passée à l'écart, dans la Maison-Rouge des bords de la Bièvre, et ses seuls divertissements consistaient en une bouteille de vin le dimanche, bue dans un cabaret voisin, à la barrière de Fontainebleau, en compagnie de ses fournisseurs habituels.

Le logement de Topino, en plein faubourg Saint-Marceau, le mit en rapport avec la population pauvre et bruyante du quartier. Partant de là tous les matins, à quatre heures, pour tomber dans les hôtels des environs de la Madeleine, c'était la transition la plus

brusque entre les deux Paris de la rive gauche et de la rive droite. Ce ne fut pas sans réflexions nouvelles que le chiffonnier traversa tous les jours les ponts, quittant la montagne de la misère pour arriver dans ce faubourg riche, aux hôtels sculptés, où tout était endormi jusqu'à midi derrière d'épais rideaux de soie.

— Est-elle ici où là ? se demandait sans cesse Couturier, craignant autant le luxe que la misère pour sa fille.

Il osait à peine creuser cette question, ne connaissant encore la vie intime parisienne que sous son aspect extérieur. Les singulières fortunes des femmes sorties des derniers rangs du peuple de Paris ou arrivant de province, ayant pour bagage un petit paquet de linge dans un mouchoir de poche, et s'élevant de là aux positions les plus fastueuses, il ne les soupçonnait pas. Quand, entrant le matin faire sa besogne dans un riche hôtel, Couturier se rencontrait avec un équipage de luxe d'où sortait, enveloppée de fourrures, une femme couronnée de fleurs, pâlie par le plaisir, qui rentrait en compagnie d'un homme dans les appartements intérieurs, Couturier était un esprit trop simple pour s'imaginer que cette belle et fière personne, qui, en descendant de voiture, laissait après elle dans la cour des traînées de molles odeurs, avait peut-être vendu des pommes sur la place Maubert, un éventaire devant elle, ou que, sortie d'un village, elle avait gardé des bestiaux.

Qui l'eût dit au chiffonnier aurait passé pour un insigne menteur.

S'il se demandait, en passant les ponts : *Elle est ici?* du côté de la Seine que je viens de quitter ; *Ou là?* de l'autre côté de la rivière, c'était sans y apporter d'idées précises ; ce que sa fille pouvait faire, comment elle vivait, il n'y pensait pas autrement qu'à l'état confus. Avant tout, sa préoccupation était de contempler les nombreuses maisons serrées les unes contre les autres, les toits des mansardes, et de chercher si tout à coup une tête blonde n'apparaîtrait pas pour lui rendre sa joie passée.

Mais de quatre à huit heures du matin, dans le faubourg Saint-Honoré, il se montrait peu de ces têtes de jeunes filles que Couturier évoquait. Les femmes de chambre attendent leurs maîtresses la nuit et ne se lèvent pas matin : si on excepte les boutiques du quartier du Roule, ouvertes entre huit et neuf heures, de ces grands hôtels riches et silencieux, à l'heure où le chiffonnier en sor-

tait, il n'apercevait que le mouvement des écuries et des palefreniers allant conduire les chevaux au Bois.

Couturier résolut de ne consacrer que quelques heures au sommeil, et de visiter Paris en détail le jour. Ce fut avec joie qu'il trouva, en classant les chiffons, un vieux plan de Paris éraillé, moisi, déchiqueté, qu'il recolla sur une feuille de carton et dont il décora l'endroit où il se couchait. Ne connaissant de Paris qu'une partie du douzième et du deuxième arrondissement, il suivait du doigt chaque rue nouvelle avec la curiosité d'un navigateur, étudiant sur une carte marine des points inconnus dans les mers du Nord. Avant de se lancer à l'aventure, Couturier, pour épargner du temps, voulait connaître son plan à fond, exercer sa mémoire à retenir les noms des principales rues, et il arriva, par la volonté, à se créer une sorte de méthode dont il n'avait pas la clef, mais qui était la plus naturelle pour ne pas s'égarer dans ce fouillis de maisons et de rues. Cette méthode consistait à n'étudier que les plus longues artères de la ville et à la diviser en parallèles ou perpendiculaires au cours de la rivière. Sans avoir la plus faible teinte de géométrie, Couturier en arriva à se bâtir un système de lignes droites, d'angles, de carrés et de triangles.

Après avoir longuement étudié son plan, Couturier se mit en route, en se donnant pour circonscription naturelle chaque arrondissement; mais il rentrait le soir accablé au moins autant par la fatigue que par le chagrin. Le mouvement de Paris l'effrayait. Comment retrouver une femme au milieu de tout un peuple affairé, pressé, curieux, plein d'une activité fiévreuse? N'était-ce pas chercher l'impossible?

Topino, qui commençait à douter de la possibilité de revoir Claire, devinait les angoisses de son beau-frère ; mais il n'osait lui en parler, ne trouvant plus que de vagues consolations à lui donner. Il surprit souvent Couturier, le dos tourné contre le mur, regardant son plan avant de se coucher, et Topino se disait : « Il cherche la rue où demeure sa fille. » Il attendait un regard, un mot, une plainte pour répondre à Couturier, mais il n'osait provoquer d'explications. Un soir, cependant, que l'apprêteur écoutait la leçon habituelle faite aux enfants du voisinage par Topino, au moment où le chiffonnier commentait peut-être pour la vingtième fois sa fameuse affiche du *magnétiseur du prince de Pavie*, lequel s'engageait à dévoiler les *arcanes de la vie future*, il déclara qu'il fallait *piocher* cette affiche.

car elle allait disparaître bientôt sous de nouvelles, roulées dans un coin, qui attendaient les honneurs d'un début. Couturier s'approcha de cette affiche et parut chercher à s'en rendre compte, quand Topino, une fois de plus, eut renoncé à donner la signification du mot *fluidiste*, qu'il s'obstinait à traiter de *flidisse*.

Les enfants congédiés :

— Frère, conserve-moi cette affiche, dit l'apprêteur à Topino.

Depuis qu'il n'avait plus de fille, Couturier appelait le chiffonnier son frère, pour se témoigner plus vivement qu'il lui restait un lambeau de famille.

— Tu ne veux pas que j'en colle une autre par-dessus? demanda Topino. Mais il me sera presque impossible de la décoller, toutes ces affiches font corps comme du carton.

— Eh bien! je t'en prie, laisse-la en évidence et ne la recouvre pas.

C'était aller contre tous les embellissements du musée Topino, justement célèbre par la variété et le culte des nouvelles affiches.

— Avec beaucoup de soins, dit le chiffonnier, j'essayerai de la décoller, et si je n'y parviens pas, elle restera à cette place aussi longtemps que tu le voudras. Mais en quoi cette affiche t'intéresse-t-elle?

— Ce M. Redjougla, magnétiseur du prince de Pavie, n'annonce-t-il pas qu'il dévoile les arcanes de la vie future?

— Oui, de grands mots que je ne comprends pas. Tiens, dit le chiffonnier en faisant un effort sur lui-même, tu penses à Claire.

— Je voudrais qu'on me parle toujours de Claire.

— Pourquoi ne me le dis-tu pas, moi qui ne pense qu'à elle!

— Ce serait fatigant entre deux hommes qui vivent sans cesse ensemble.

— Par exemple! s'écria Topino. Ah! frère, tu as une mauvaise opinion de moi. Est-ce que je n'adore pas Claire comme ma fille? Quand je te vois triste, abattu, sans souffler mot dans un coin, je sens ce qui te trotte par la tête, et j'aurais le malheur d'oublier Claire, que tu m'y ferais penser rien qu'en te regardant.

— Tu vois que je te tracasse inutilement.

— Me tracasser; mais je donnerais une main à couper si je revenais ici avec elle. Nous n'avons qu'elle, n'est-ce pas, c'est tout notre avenir.

— Ah! tu es bon, Topino!

— Je suis ce qu'il faut être, c'est ma nièce, et je dois m'inquiéter d'elle... Tiens, si tu veux faire une convention, tous les jours nous en parlerons un moment. Tu me diras à quoi tu as pensé dans la journée, et moi je te dirai ce que j'ai pensé dans la nuit... Tu as l'air de chercher tout seul après elle, ce n'est pas bien, tu me caches quelque chose... Je veux ma part de son amitié quand elle sera là et que nous pourrons lui dire : Ma petite Claire, nous t'avons retrouvée à nous deux.

— La reverrons-nous jamais?

— Tu en doutes! Moi, je serais jaloux si tu la ramenais un beau jour; il faut que j'en sois. Je l'ai mis dans ma tête. J'en serai.

— Je ne demande pas mieux, dit Couturier. Pour commencer, j'ai pensé à une chose en regardant cette affiche. J'ai envie d'aller interroger le magnétiseur du prince de Pavie, puisqu'il dévoile l'avenir.

— Nous irons ensemble. Mais, ajouta Topino, le magnétiseur d'un prince n'est pas le premier venu; il doit se faire payer diablement cher.

— Tu crois?

— Est-ce que tu t'imagines qu'on placarde sur les murs de Paris des grandes affiches comme celles-ci qui ne reviennent pas à moins de vingt sous pièce... Suis mon raisonnement! Voilà un homme qui fait poser trois cents affiches dans Paris, ça lui coûte trois cents francs. Les gamins commencent par en déchirer au moins un cent pour avoir l'image, les chiffonniers en prennent bien cent cinquante; la pluie, la boue, les nouvelles affiches couvrent le reste; c'est à recommencer. Voilà trois cents autres affiches à recoller, qui coûtent encore trois cents francs, total six cents francs. Et il n'y en a pas pour plus de quinze jours... Je connais l'affaire, moi; les afficheurs ont voulu nous faire mettre en contravention parce que nous déchirions leurs affiches, mais la police nous a donné raison... Ils collent leurs papiers sur des murs qui ne leur appartiennent pas; les sergents de ville ne sont pas faits pour être posés en faction la nuit au coin de chaque affiche... Tu vois donc Couturier, que ce ne sont pas des petits frais... On a bientôt dépensé pour un millier de francs d'affiches, sans que ça paraisse... Nécessairement, le commerce ne placarde pas ses annonces pour le roi de Prusse... Il faut que quelqu'un paye ces frais-là, et ce quelqu'un, c'est le public qui lit l'affiche...

— Je ne savais pas, dit Couturier.

— Ah ! dit Topino, il y en a de plus malins que toi qui sont pris par les yeux sans s'en douter. Ils se promènent dans Paris en baguenaudant, les mains dans les poches, et pour passer le temps ils regardent les murs. Sur ces murs il y a des affiches de toutes les couleurs, comme dans ma collection. Ils regardent l'annonce d'un nouveau sirop, l'affiche d'une comédie, une campagne à vendre, des perruques à ressorts invisibles... Très-bien ; ils s'en vont ailleurs, croyant avoir dépensé une demi-heure à flâner. Ils se trompent, ils ont dépensé leur argent. Un matin mon curieux a mal à la gorge, et il se rappelle qu'il a vu tel sirop sur les murs, il envoie chercher le sirop. Ou bien un soir il s'ennuie et l'annonce de la comédie lui revient. Paris lui semble trop chaud au mois de juillet, il va louer la maison de campagne dont il a vu un dessin sur les murailles ; si ses cheveux tombent, la perruque à ressorts invisibles semble s'adapter toute seule à sa tête... Voilà ce que c'est que l'affiche, et tu vois bien que tu y as été pris toi-même Couturier, puisqu'en lisant l'annonce d'un *flidisse* tu demandes à aller le consulter.

— Je payerai ce qu'il faudra.

— Nous payerons et nous verrons bien ce que le *flidisse* a dans son sac. Il y a une adresse, sans doute?

— Oui, dit Couturier; M. Redjougla demeure 13, rue du Temple.

— En sortant du Roule, tu iras demander à quelle heure on peut voir le *flidisse*.

— J'irai demain matin sans manque ; mais je ne peux pas me présenter en blouse avec mon mannequin d'osier.

— Tu rouleras ta redingote dans le mannequin, et en arrivant à ton ouvrage tu la mettras de côté. La besogne finie, tu demanderas à un concierge la permission de laisser ta hotte une heure dans un coin de la remise; tu mets ta redingote, et tu arrives chez le *flidisse* comme un monsieur.

Couturier suivit ces instructions et apprit par le concierge que Redjougla, le magnétiseur, ne donnait de consultations chez lui que de une heure à cinq heures de l'après-midi ; il emmena le lendemain Topino et tous deux se présentèrent rue du Temple. Dans l'antichambre du magnétiseur étaient assis quelques clients au milieu desquels les femmes se trouvaient en majorité. Les unes racontaient qu'elles avaient perdu un chien, d'autres un bijou, et elles ne doutaient

pas qu'avec sa science, M. Redjougla ne donnât une indication précise de l'endroit où se trouvaient les objets perdus ou volés. Une mère avait amené son fils, enfant chétif, que la médecine ne pouvait guérir, et qui certainement s'en retournerait avec des moyens de guérison donnés par la somnambule.

Couturier et Topino, effrayés de se trouver en présence de curieux qui les regardaient des pieds à la tête, allèrent s'asseoir dans un coin, ne se sentant pas à la hauteur de la condition de toutes ces personnes. Un laquais galonné leur avait remis les numéros 18 et 19 découpés dans de petits carrés d'acier et ils attendaient leur tour, n'osant parler, émus de la consultation qui allait suivre.

— Vous attendez comme moi? leur dit un gros homme sans façons qui se promenait dans la salle, causait avec tout le monde et racontait lui-même ses propres affaires, sans s'inquiéter si elles intéressaient ceux à qui il s'adressait. Avez-vous déjà consulté le docteur Redjougla? demanda-t-il.

— Non, monsieur, dit Topino.

— Moi, je suis déjà venu une fois, il y a un an, à cause de ma femme, dont j'avais la bêtise d'être jaloux... Elle sortait souvent sans vouloir dire où elle allait. Je me dis que, si je la suis, et qu'elle me voie, ça amènera des discussions dans le ménage... On me parle du docteur Redjougla comme du meilleur magnétiseur; ma foi, je n'hésite pas, je coupe une petite mèche de cheveux à ma femme pendant qu'elle dormait, et je tombe ici... La somnambule n'a pas hésité à me dire l'âge, la profession, les habitudes de ma femme... C'était pour aller à l'église qu'elle sortait si souvent...

— Est-ce qu'il faut des cheveux de la personne? demanda Couturier. Je n'ai pas de cheveux de ma fille.

— Ah! monsieur vient pour sa fille... Certainement, des cheveux vaudraient mieux; mais si vous avez quelque chose qui ait touché à la personne malade...

— Elle n'est pas malade, dit Topino.

— Elle est perdue, s'écria Couturier.

— Et vous voulez savoir où elle est, continua le gros homme. Ne vous inquiétez pas, la somnambule vous le dira, à condition que vous apportiez quelque objet, n'importe lequel, que votre fille ait touché.

— Une petite pelotte à épingles suffit-elle, monsieur? demanda Couturier.

— S'en servait-elle habituellement?

— Oui, monsieur; c'est tout ce qui me reste d'elle... Je ne la quitte pas et je l'ai accrochée à mon cou.

— Cela suffit : la somnambule sera voyante pourvu que la perte de votre fille ne remonte pas trop loin.

— Il y a déjà six longs mois.

— Du moment que dix ans ne sont pas écoulés... Tenez, aujourd'hui, je viens pour retrouver une montre à répétition que mon garçon a perdue... il ne veut pas dire où; mais c'est comme si je le savais... Je lui ai dit : Si tu l'as vendue, drôle, j'en aurai le cœur net... Comme je ne savais comment couper des cheveux à ce vaurien qui ne rentre pas souvent à la maison, je lui ai pris adroitement un bouton de son habit... La somnambule n'en demande pas davantage. Ça va me coûter dix francs, mais je saurai où est passée ma montre.

— Dix francs, s'écria Topino, c'est diablement cher.

— On peut toujours s'arranger avec le docteur Redjougla, dit le gros bourgeois; vous pensez bien qu'il n'était pas magnétiseur du prince de Pavie à raison de dix francs par jour... Il avait vingt mille francs par an... S'il vient ici donner des consultations à dix francs, c'est pour payer ses frais de voyage. En même temps qu'il change d'air, il veut faire profiter la France de sa science. C'est un brave homme; quand il a affaire à d'honnêtes gens qui ne sont pas riches ou qui ont besoin de plusieurs consultations, il diminue son tarif.

— Nous ne sommes pas riches, dit Topino. Des chiffonniers n'ont pas des mille et des cent...

— Ah! vous êtes chiffonniers...

— Du quartier Saint-Marceau, dit fièrement Topino. Et voilà mon beau-frère Couturier qui habitait le Petit-Gentilly, aux bords de la Bièvre, quand sa fille a disparu.

La foule s'écoulait pendant cette conversation; il ne restait plus dans la salle que le bourgeois en compagnie de Topino et de Couturier. Le laquais ouvrit la porte du salon et appela le numéro dix-huit.

— Vous n'entrez donc pas? dit Couturier au bourgeois.

— Ah! s'écria-t-il, dix-huit, est-il possible? on a appelé mon nu-

méro pendant que nous causions. Maintenant je ne peux plus passer qu'après vous; je n'ai pas le temps, ce sera pour demain.

Là-dessus, il partit par la porte de l'escalier, pendant que le laquais chargé d'introduire refusait de laisser entrer ensemble Topino et Couturier.

— Vas-y tout seul, lui dit Topino, maintenant que tu sais comment il faut s'y prendre.

Couturier, plein d'émotion, entra dans un vaste salon éclairé mystérieusement, d'où se détachait la figure d'une femme pâle étendue dans un fauteuil. Le jour d'une haute fenêtre tombait directement sur elle, et l'attention devait être attirée par sa physionomie mélancolique et ses longues mains blanches étendues sur une robe de taffetas noir qui dessinait exactement ses formes allongées et peu saillantes.

A côté d'elle, debout, se tenait un personnage aux yeux noirs, au teint bistré, la figure couverte d'une épaisse barbe et de moustaches d'un noir brillant qui ne dissimulaient qu'à moitié une large bouche, garnie de dents blanches et solides. Sur ses épaules carrées était jetée une robe de chambre de velours noir attachée par une torsade d'or; autour de son cou nu et court flottait une grosse chaîne d'or de l'épaisseur d'un doigt. On ne remarquait chez cet homme que de l'or, car ses mains étaient chargées de bagues de toutes les dimensions.

C'était le magnétiseur du prince de Pavie, Redjougla, et sa somnambule Célina Japhet.

Couturier, quand il vit ce personnage imposant, et qu'il aperçut un grand bureau couvert de piles d'or, de billets de banque et de pièces de cent sous, recula instinctivement. S'il eût osé, il se fût enfui de la maison. Il se trouvait bien téméraire d'oser venir consulter un personnage si considérable; mais le magnétiseur lui fit un geste de bienvenue et lui montra un fauteuil de la main. Couturier n'osait avancer, et surtout s'asseoir dans ce riche fauteuil capitonné, recouvert de soie ponceau.

— Ne craignez rien, monsieur, lui dit Redjougla d'une voix caressante.

Mais Couturier avait une sueur froide d'embarras; les dix francs qu'il tenait enveloppés dans un morceau de papier lui semblaient une somme dérisoire à côté de l'or accumulé sur la table, des

grands coffres en vieux cuir qui ornaient l'appartement, des mille objets brillants placés sur des étagères et la cheminée. L'apprêteur s'était assis tout à fait sur le bord du fauteuil, comme font les gens humbles qui, ne se croyant pas dignes d'un tel honneur, en prennent le moins possible.

— Vous venez, monsieur, consulter la somnambule? demanda Redjougla.

En ce moment la somnambule regarda Couturier, qui se trouva encore plus étonné de ce regard pâle et fixe sortant de deux yeux creux entourés d'un cercle de couleur maladive.

Il eut cependant la force de prendre ses dix francs enveloppés de papier et de les tendre au docteur, quoiqu'il se dît combien un misérable de sa sorte était audacieux d'apporter une si faible somme. Le magnétiseur chiffonna le papier entre ses doigts, pour se rendre compte du nombre des pièces qui y étaient renfermées, et jeta d'un air indifférent sur le bureau cet argent qui fit tressaillir l'or et les autres pièces de cent sous.

— Remettez-vous, monsieur, dit-il à Couturier, je comprends votre émotion... Moi qui ai fréquenté des souverains toute ma vie, je n'en ai pas laissé un sans cette émotion bien naturelle... Avez-vous déjà consulté quelque magnétiseur?

— Non, monsieur, dit d'une voix basse Couturier.

— Vous allez accomplir un des actes les plus importants de votre vie... Vous y sentez-vous bien préparé?

L'apprêteur dit qu'il avait la plus vive intention de connaître le sort de sa fille.

— Qui vous envoie ici? demanda Redjougla.

— J'ai pris, monsieur, votre adresse sur les affiches.

— Vous ne connaissez pas mes *Arcanes de la vie future dévoilées?* demanda le magnétiseur en ouvrant un gros volume qui se trouvait à sa portée.

— J'ai à peine le temps de prendre du repos, dit Couturier.

— Oui, vous travaillez de vos mains, reprit le magnétiseur, en fixant ses grands yeux noirs sur l'apprêteur, mais vous savez lire?

Couturier fit un signe affirmatif.

— Vous devez donc sacrifier quelques heures par semaine à vous initier à mes observations, fruit de ma vie tout entière; car il faut que vous reveniez ici en croyant.

L'appréteur fit un geste qui prouvait sa croyance.

— Voici Mlle Célina Japhet, ma somnambule, dit le magnétiseur... Veuillez lui confier l'objet que vous avez apporté, et qui a touché à la personne sur laquelle vous désirez des renseignements.

Couturier se détourna, ouvrit son gilet et en retira la petite pelote qu'il avait trouvée au chevet du lit de sa fille.

— Maintenant, monsieur, je vais commencer, dit Redjougla. Le plus grand silence doit régner ici jusqu'à ce que la somnambule soit endormie.

Le magnétiseur regarda le ciel comme s'il appelait les astres à son secours, apprêta le fauteuil où se tenait assise Célina Japhet, s'approcha d'elle et la couva du regard. Aussitôt les longues paupières de la somnambule s'abaissèrent mystérieusement, s'ouvrirent à demi et se refermèrent tout à fait. Redjougla commença son système de passes qui s'étendaient depuis le front jusqu'aux genoux de la femme, et ses mains chargées de bagues, dont la plupart en brillants envoyaient des feux, troublaient de plus en plus Couturier. Lui-même subissait l'influence des passes magnétiques, et son cerveau était remué par mille tiraillements nerveux qu'il n'avait jamais ressentis.

Célina Japhet devenait de plus en plus pâle ; sa poitrine un peu plate, qui s'était soulevée au début des passes, rentrait dans un calme presque absolu. Couturier crut se trouver en face du corps d'une jeune femme morte subitement. Au contraire, la vitalité du magnétiseur avait redoublé ; ses mains couraient plus pressées du front aux genoux de la somnambule. Les joues et les oreilles de Redjougla se coloraient d'un sang rouge et épais, pendant que son front brillait d'une rayonnante moiteur. On eût dit que tout le sang de la somnambule l'avait abandonné pour passer dans les veines du magnétiseur.

Il s'arrêta cependant, fixant toujours d'un air sévère la figure de Célina Japhet. Puis il s'assit en face d'elle sans quitter sa main.

— Dormez-vous ? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Voulez-vous répondre à mes questions?

La somnambule passa la main sur son front.

— Ne vous sentez-vous pas lucide ?

Et il fit de nouveau quelques passes sur le front.

— Je suis à vos ordres.

— Dites-moi, que tenez-vous là ?

— Une pelotte qui a appartenu à une jeune fille sauvée de la maison paternelle.

Couturier fit un geste d'ébahissement : il n'avait pas parlé de sa fille à Redjongla.

— Depuis quand est-elle partie de la maison ?

— Depuis six mois.

— Oh ! monsieur, s'écria Couturier, comme cela est vrai !

— Pas un mot, je vous prie, dit le magnétiseur.

— Voyez-vous cette jeune fille ?

La somnambule hésita quelques instants.

— Dites-moi d'où elle est partie d'abord.

— D'une maison rouge aux bords de la Bièvre.

Couturier joignait les mains, ne pouvant croire ses oreilles.

— Et ensuite ?

— Elle est entrée dans Paris et a traversé les ponts...

— Cela ne suffit pas.

— Je la vois près du Palais-Royal. Elle hésite à s'adresser à une femme qu'elle connaît depuis longtemps. Cette femme a un salon tendu de bleu, à grandes rosaces...

— Dans quel quartier ?

— Dans les environs de la place Louvois.

— Précisez la rue.

— La jeune fille a suivi la rue Sainte-Anne ; je la perds autour de l'Opéra-Comique.

— Mais cette femme chez qui elle allait, que fait-elle ?

— C'est une dame honorable.

— Cette jeune fille y est-elle encore ?

— Non ; on lui offrait une condition de subalterne qu'elle ne pouvait accepter.

— Suivez-la ; je vous l'ordonne.

— Je suis fatiguée, j'ai besoin d'un peu de repos.

— Je vous en prie, monsieur, dit Couturier au magnétiseur, laissez cette dame se reposer.

— Soit, dit Redjougla ; dans cinq minutes, nous reprendrons la séance.

— Ah ! monsieur, s'écria Couturier, que ne vous dois-je pas de

m'avoir parlé de ma fille... Quel malheur que je ne sois pas riche! je viendrais tous les jours.

— Vous êtes un bon père, dit le magnétiseur, vous m'intéressez... Venez quand vous voudrez, je ne vous prendrai que cinq francs; mais ne le dites à personne.

Couturier serait volontiers tombé aux genoux de Redjougla.

— Je vous donnerai, en partant, mon ouvrage, *les Arcanes de la vie future*, vendu vingt francs dans la librairie, mais que je cède pour cinq francs aux personnes qui sortent de ma consultation.

— C'est que je n'ai pas d'argent sur moi, dit Couturier.

— Eh bien, je le ferai mettre sous bande à votre adresse. Quand vous passerez par ici, vous le demanderez à mon domestique, et il vous le remettra.

— Pensez-vous, monsieur, que je retrouverai bientôt ma fille?

— Je ne peux que recommander à ma somnambule de la suivre pas à pas... Aujourd'hui elle n'est pas d'une parfaite lucidité; vous êtes arrivé à la fin de la séance, elle est fatiguée... Elle a pénétré dans tant de mystères! Tout à l'heure, il y a un banquier dont le caissier a dérobé le portefeuille, et qui a échappé à la justice, mais que Mlle Célina Japhet a suivi à l'étranger... Elle a retrouvé le caissier à Namur, en Belgique, où il croit être bien caché. C'est quatre cent cinquante-trois mille francs que je fais retrouver à ce banquier.

— Vraiment, s'écria Couturier.

— Ce banquier a du reste généreusement récompensé Mlle Célina Japhet... Voilà cinq mille francs qu'il a laissés pour elle, dit le magnétiseur, montrant un paquet de billets de banque. Voilà pourquoi je ne réponds pas aujourd'hui de l'extrême clairvoyance de ma somnambule. Au commencement de la séance elle avait été obligée de suivre au delà de l'Océan un jeune homme qui avait enlevé une jeune fille. Il n'y a rien de plus fatiguant pour les somnambules que de quitter la terre ferme et de s'embarquer...

— Oui, je le crois, dit Couturier. Mais ma fille n'a pas dû s'embarquer.

— Nous le saurons, dit Redjougla en jouant avec sa grosse chaîne d'or. Maintenant, nous allons continuer. Êtes-vous reposée? demanda-t-il à la somnambule.

— A peine, j'ai le cerveau lourd.

Le magnétiseur se leva.

— Pas de paresse, s'écria-t-il, soyez docile.

— Je suis si fatiguée...

Il continua à faire quelques passes sur le front de Célina Japhet, dont la figure se contracta comme sous le coup d'une violente lutte. Tout son corps s'allongea en craquant.

— Il est inutile de vouloir échapper au fluide.

— Je le sais.

— Obéissez donc, esprit insoumis.

Le corps de la somnambule se raidit, et ses bras retombèrent à ses côtés, inanimés. En ce moment Redjougla avait l'air d'un tourmenteur du moyen âge. Couturier eut pitié de Célina Japhet.

— Monsieur, dit-il, j'en sais assez aujourd'hui.

— Non, il faut qu'elle parle.

— Je reviendrai un autre jour.

— Il ne sera pas dit qu'un honnête homme qui vient ici dans un cas grave, s'en retournera sans avoir entrevu la vérité.

La somnambule était étendue dans le fauteuil, les cheveux en désordre, entièrement privée de mouvement.

— Parlez, je vous l'ordonne... Où est cette jeune fille?

— Elle a une robe bleue à petites fleurs; je la vois...

— Je ne connais pas cette robe, dit Couturier.

— Depuis six mois que votre fille vous a quitté, elle a dû changer de robe. La description de ses habits ne suffit pas, continua le magnétiseur ; dans quelle position de fortune se trouve-t-elle ?

— Son porte-monnaie est sur la table ; il contient dix-sept francs vingt centimes ; sur ces dix-sept francs, il y a deux pièces de cent sous et sept francs en monnaie.

— Est-ce tout ce que vous voyez ?

— Elle essaye un joli chapeau devant la glace de la cheminée.

— Ah ! s'écria Couturier, un joli chapeau, quel malheur !

— Quelqu'un sonne à la porte, continua la somnambule... Le bruit de la sonnette la contrarie; elle se demande si elle ouvrira.

— Qui sonne à la porte? demanda Redjougla.

— Le charbonnier qui vient lui réclamer un cent de bois... Elle n'ouvre pas, le charbonnier descend en jurant.

— Claire fait donc des dettes? s'écria Couturier.

— Ne m'interrogez pas davantage, dit la somnambule, ma tête se fend... Je ne parlerai plus... donnez-moi à boire?

— Oui, je vous en prie, dit Couturier que cette scène affligeait.

— Vous allez voir, dit au chiffonnier le magnétiseur en versant de l'eau dans un verre. Que désirez-vous ?

— Un grog très-chaud, avec beaucoup de citron, demanda la somnambule.

Redjougla magnétisa le verre d'eau, et le donna à sa somnambule qui l'avala d'un trait.

— Ce grog est excellent, dit-elle, mais il n'y a pas assez de citron.

Le magnétiseur fit une passe autour du verre.

— Voilà du citron, dit-il, en remplissant de nouveau le verre avec la carafe d'eau.

— Je l'aime mieux ainsi, dit la somnambule.

— Avec une passe, dit Redjougla, et en appliquant fortement ma volonté, je convertis l'eau pure en liqueurs ou en vins les plus fins, à ma fantaisie. Mais en voilà assez pour aujourd'hui... Elle souffre réellement.

— Cela me suffit bien, monsieur, et j'en ai appris plus que je ne croyais... Ma pauvre fille qui est tourmentée par son charbonnier.

— Maintenant, vous reviendrez quand vous voudrez, dit le magnétiseur en reconduisant Couturier à la porte.

— Ah ! je n'y manquerai pas.

A peine était-il sorti que la somnambule se leva vivement de son fauteuil :

— Tu es trop long, dit-elle, pour un jobard pareil.

— Après tout, dit le magnétiseur, cet homme-là paye comme un autre... Il peut nous amener des gens de son faubourg.

Une porte cachée derrière un grand tableau s'ouvrit, et l'honnête bourgeois, qui avait causé dans l'antichambre, parut.

— Combien avons-nous fait aujourd'hui ? demanda-t-il en jetant un regard perçant sur le magnétiseur et sa somnambule.

— Tu peux compter, Matifeu...

Il prit l'argent sur le bureau et le divisa en plusieurs masses.

— Voilà, dit-il, les dix mille francs de l'étalage.

Il tira un portefeuille, serra les billets de banque, et fit couler dans une grande bourse l'or étalé sur la table.

— Il n'y a que trois cent quarante francs, dit-il en jetant un nouveau regard sur le magnétiseur.

— Ah çà ! veux-tu nous fouiller, Matifeu? Tu nous assommes avec tes défiances.

— Mes vingt francs, mon bonhomme ! demanda Célina Japhet.

— Voilà ton louis et celui de Redjougla, dit le bourgeois en soupirant.

— Ce n'est pas avec trois cents francs que je rentrerai vite dans les quarante mille francs que vous m'avez soulevés tous les deux.

— Je voudrais bien gagner trois cents francs tous les jours, dit Célina Japhet.

— Tu ne comptes pas là-dessus un appartement de mille francs par mois, ce que vous touchez chaque jour, et ce que vous me carottez au besoin...

— Ce père Matifeu sera toujours drôle, dit Célina Japhet. J'ai faim, ajouta-t-elle, où allons-nous dîner?

— En face l'Ambigu, dit le magnétiseur; il y a ce soir une première, *les Brigands des Alpes*...

— C'est le père Matifeu qui joue le principal rôle, dit Célina en emmenant Redjougla et en riant aux éclats de sa plaisanterie.

CHAPITRE XII

MADAME DE COURTILZ

L'association, pour dévoiler les secrets de la vie future, était composée en apparence aux yeux du public de Redjougla et de Célina Japhet; mais au-dessus d'eux se dressait un personnage important, Matifeu, espèce d'homme d'affaires qui se servait actuellement du

magnétiseur et de la somnambule comme de deux subalternes. Redjougla, se disant Italien et magnétiseur du prince de Pavie, était un Marseillais capable de tout pour arriver à la fortune ; ce vif désir de l'argent l'avait amené avec Célina Japhet à exploiter pendant deux ans Matifeu, qui un jour ayant reconnu qu'il était dupe de deux escrocs, leur fit toucher du doigt et de l'œil un certain article du Code au moyen duquel il était possible d'envoyer l'homme au bagne et la femme dans une maison centrale de détention.

Matifeu, qui se souciait médiocrement d'un châtiment public, pourvu qu'il rentrât dans les quarante mille francs que le magnétiseur lui avait escroqués, n'accepta son repentir qu'à la condition expresse que pendant trois ans Redjougla et Célina Japhet travailleraient exclusivement pour lui, conditions qui furent acceptées ; mais le bourgeois, en homme prudent, se réserva une petite pièce attenant au salon de consultation, et qui lui servait d'observatoire.

Il fut convenu qu'il ferait tous les jours la *montre*, c'est-à-dire qu'il disposerait habilement dix mille francs sur la table, afin d'engager les personnes considérables à donner, suivant leur état de fortune, un billet de cinq cents francs, cent francs, un louis, ou même cinq francs. Au-dessous de cinq francs, personne n'avait droit à la consultation, et, par une convention expresse, Redjougla ne devait jamais s'approcher de la table chargée d'argent. Il jetait négligemment, de la place où il se trouvait, l'argent sur la table, sans que ses doigts pussent frôler ce tas.

Derrière le tableau qui cachait l'observatoire de Matifeu, le bourgeois s'était réservé quelques petits jours, afin de s'assurer si le magnétiseur accomplissait les conditions du traité. En même temps, Matifeu jouait son rôle dans le somnambulisme : il avait soin de se mêler chaque jour aux personnes qui attendaient la consultation dans l'antichambre, et, grâce à ses lunettes d'or, à son gros ventre et à sa physionomie de bourgeois candide et bavard, il faisait habilement parler les personnes présentes sur l'objet qui les amenait à la consultation, et transmettait immédiatement ces renseignements à Redjougla et à Célina Japhet, qui en enrichissaient leurs phénomènes de seconde vue. Par ce moyen subtil, Matifeu s'épargnait les frais d'un *allumeur* et d'un compère ; mais l'intelligence la plus parfaite ne régnait pas entre les associés. Redjougla et Célina Japhet, dont les appointements étaient chacun d'un louis par jour jusqu'à l'épui-

sement de la dette, se disaient exploités par Matifeu, et si leur science eût été à la hauteur de leurs hâbleries, ils eussent certainement plongé le bourgeois dans un sommeil magnétique de huit jours, en emportant les dix mille francs de la montre et la recette de la journée.

Telle était la position des gens que Couturier venait de consulter, lorsqu'il retrouva, dans l'antichambre, Topino qui l'attendait.

— Tu as été bien long, dit le chiffonnier.

— Oui, mais je ne regrette ni mon temps ni mon argent...

— Tu sais quelque chose?

— La somnambule m'a tout dit... Je sais ce que fait Claire... Elle est bien gênée... Elle doit de l'argent à son charbonnier, et n'ose pas sortir de chez elle parce qu'il sonne à sa porte...

— Bah! s'écria Topino, c'est un petit malheur; nous payerons le charbonnier.

— Certainement.

— Veux-tu venir tout de suite chez ce charbonnier?

— Tout de suite, bien sûr.

— Où demeure-t-il?

— Je n'en sais rien.

— Comment, tu n'en sais rien?

— Non, la somnambule ne m'a pas donné son adresse; mais elle me la donnera la prochaine fois.

— C'est drôle, dit Topino; mais enfin tu as des nouvelle de Claire?

— Ah! je crois bien... je l'ai suivie pas à pas depuis sa sortie de la Maison-Rouge... Croirais-tu qu'ils m'ont parlé de la Maison-Rouge, aux bords de la Bièvre... Ils savent tout, comme des démons.

— Où demeure Claire maintenant?

— Ne vas pas si vite; elle est d'abord entrée chez une dame honorable, du côté de la place Louvois, mais elle n'y est pas restée parce qu'on voulait en faire quelque chose comme une femme de chambre, à ce que j'ai cru comprendre.

— Claire a bien fait, dit Topino; elle vaut mieux que ça.

— Ensuite la somnambule la perd de vue et la retrouve plus tard; elle m'a tout dit, la couleur de sa robe, l'intérieur de sa

chambre, le chapeau qu'elle essayait devant un miroir, quand le charbonnier a sonné à sa porte.

— Où ça se passe-t-il? demanda Topino. Dans quelle rue?

— Je ne sais pas encore le nom de la rue.

— Mais le quartier?

— La somnambule n'a pas parlé du quartier.

— Ni de l'arrondissement, je parie ?

— Non plus.

— Te voilà bien avancé pour tes dix francs, Couturier.

— Ils me diront tout la prochaine fois ; la demoiselle était si fatiguée! Ah! si tu l'avais vue... Elle ne pouvait plus parler, j'ai cru qu'elle allait tomber du haut mal.

— Mais enfin, il faudra donc que tu donnes encore dix francs?

— Cinq seulement... M. Redjougla a bien voulu me passer son magnétisme à cinq francs, maintenant qu'il me connaît.

— Alors, tu es content? demanda Topino.

— Content! s'écria Couturier, dis que je suis aux anges... Jamais je n'aurais pu croire une chose pareille... c'est pis que des sorciers... Ah ! j'oubliais, il me faudra demain cent sous.

— Tu veux y retourner demain?

— Oui, à la consultation, prendre un volume que M. Redjougla me laisse à cent sous... Il le vend vingt francs aux autres; mais il a bien vu que je n'étais qu'un pauvre chiffonnier.

— C'est facile, dit Topino, qui commençait à douter des renseignements de la somnambule, mais qui ne voulait pas désenchanter son beau-frère.

Ce soir-là Couturier s'endormit avec les plus douces illusions, le cerveau surexcité par la scène de somnambulisme : l'image de Claire avait reparu plus distincte en lui. Il l'avait réellement suivie visiblement à travers les rues; les moindres détails décrits par Célina Japhet s'étaient dessinés nettement dans son esprit. Il avait cru à la chambre bleue à grandes rosaces, à la petite robe à fleurs de Claire, au miroir devant lequel elle essayait un chapeau. Il avait tout vu. C'était lui le visionnaire, le réel somnambule, doué tout à coup de la seconde vue, et des charlatans lui avaient donné ces illusions.

C'est ce qui explique comment les esprits faibles, portés au merveilleux par cette même faiblesse, forment des remparts d'affir-

mations étranges autour d'intrigants habiles à exploiter cette crédulité.

Claire, à cette même heure, était dans son lit sans se rendre compte combien son souvenir occupait de pensées. La tourmente s'était abattue sur son cerveau, qui maintenant changeait ses paroles en divagations singulières. Toute la nuit, tout le jour, elle parlait. Il semblait que les paroles longtemps comprimées avaient fait éclater la chaudière de son cerveau, et sortaient irrégulières, bizarres, informes, sans se mouler autour d'une idée. Depuis huit jours, cet état durait, et le docteur Filhol le suivait avec anxiété, se demandant si la première crise de mutisme absolu n'était pas préférable à cette explosion de paroles sans suite.

Il y avait dans son service une vieille femme incurable dont le bavardage perpétuel faisait penser à une foule de mots jetés en l'air et retombant sans ordre. Dans beaucoup de cas d'aliénation gît une idée fixe, moins dangereuse que ce désordre de paroles. L'orgueil, l'ambition, l'amour, la débauche, le jeu, sont la base de ces tristes maladies. Il est facile de les combattre, s'il est difficile de les guérir; mais le désordre absolu dans les idées, le manque complet de liaison, l'absence de rapport entre les mots, voilà ce qui inquiétait le docteur Filhol.

Il se confiait à la nature, ne pouvant pas lui venir en aide.

La nature reprit un jour ses droits, et le docteur fut étonné, à une prochaine visite, de trouver Claire plus calme, le pouls moins agité, la physionomie moins tendue. De jour en jour cet état s'améliora, et quand la gardienne annonça au docteur que Claire avait demandé à boire la nuit précédente :

— Eh bien, mon enfant, s'écria M. Filhol d'un ton aussi affectueux que s'il avait sauvé un de ses propres enfants, vous allez donc mieux?

— Ai-je été malade? demanda Claire qui sentit la main d'un père serrer la sienne.

— Un peu, dit le docteur... mais ce ne sera rien... Avez-vous faim?

— Je mangerais volontiers, dit Claire.

— Nous allons vous donner quelque chose de bon... un potage au tapioca ce matin et une aile de poulet ce soir avec un peu de confiture pour le dessert.

Claire sourit. Elle se sentait en présence d'un homme dont l'excellent cœur se montrait dans chaque parole.

— Aussitôt que vous serez un peu moins faible, il faudra faire une petite promenade... Au revoir, ma chère Claire.

Il lui serra la main et continua sa visite.

— Surtout, dit-il à la gardienne, évitez de parler à cette jeune fille de la Salpêtrière. Si elle demande où elle est, vous lui répondrez : dans une maison de santé.

Ce que le docteur avait prévu arriva quand la gardienne vint au lit de Claire.

— Où suis-je? demanda Claire.

— Dans une maison où on a soin de vous.

— Comme c'est propre ici, continua Claire en regardant le parquet ciré et les rideaux blancs de son lit de fer.

Elle avait soif de parler.

— Il y a donc d'autres malades à côté de moi? demanda-t-elle.

— Des convalescentes comme vous, mademoiselle.

— Qu est-ce que j'ai eu? dit Claire... Je me rappelle que ma tête était prise...

— Un peu de délire.

— Oui, j'étais sur un pont, la nuit; des soldats m'ont emmenée, c'était un rêve.

— Il ne faut pas penser à ces mauvais rêves, lui dit la gardienne.

— Non, n'est-ce pas?... Mais que le soleil est pâle !

— Nous sommes en hiver.

— J'aurais voulu voir les feuilles des arbres, le gazon ! La verdure reviendra-t-elle bientôt?

— Dans deux mois nous entrerons dans le printemps ; mais il ne faut pas trop causer, le docteur l'a défendu.

— Je lui obéirai, il a l'air si bon.

— Et il l'est en effet.

Là-dessus Claire posa sa tête sur l'oreiller, et se laissa aller à de fraîches idées qui l'étonnaient par leur côté riant. Il lui semblait qu'elle venait au monde avec des sensations toutes nouvelles; cependant peu à peu le souvenir d'Auguste revint, et avec lui le cortége des événements de sa fuite dans Paris ; mais ces souvenirs se présentaient à l'état de mélancolie effacée. Claire avait trop vivement souffert pour que ses chagrins conservassent leur cuisante amer-

tume : la souffrance en avait enlevé les angles et effacé les creuses inscriptions. La cruelle réalité s'était changée en souvenir mélancolique, et le profil d'Auguste allait s'affaiblissant sans rompre comme autrefois ce cœur par des battements précipités. Au contraire, deux figures calmes, résignées, et douces, se dessinaient plus nettement et souriaient à la jeune fille : c'était son père et son ami Bida, tous deux veillant sur elle et semblant commander à la figure d'Auguste de s'enfoncer encore plus avant dans les nuages du passé.

Une douce émotion s'empara de Claire, qui s'endormit le sourire sur les lèvres, et qui offrit le lendemain au docteur une figure ransfigurée par le calme des pensées. Il faisait beau, ce jour-là.

— Je ne vois pas d'inconvénients à ce que vous quittiez aujourd'hui votre lit, Claire, dit M. Filhol.

Et il alla chez le directeur de l'hôpital lui demander la permission de laisser entrer Claire dans son jardin particulier, car il craignait que le contact des folles, même convalescentes, ne vînt troubler cette pauvre tête, échappée par miracle aux tourmentes de l'aliénation.

Le jeudi, qui est un jour public, il vint dans la salle où se trouvait Claire assise auprès du poêle, car elle ne pouvait sortir à cause de la neige, diverses personnes qui visitaient les malades ses voisines. Une dame en grande toilette ,qui apportait quelques gâteaux à une jeune fille de la même salle, parut frappée à la vue de Claire, qui, tout en souriant, regardait les visiteurs.

— Est-ce une des pensionnaires de la maison? demanda-t-elle à la gardienne.

La gardienne répondit qu'elle était à peu près guérie et comme elle aimait à causer, elle dit l'histoire de Claire, comment elle avait été ramassée par la garde sur un pont, le délire qui s'en était suivi, qu'elle jugeait provenir de quelque passion profonde, à cause des paroles qu'il lui avait été donné de surprendre pendant sa maladie. La dame manifesta une vive compassion pour Claire, et alla directement à elle.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de me présenter ainsi à vous... Vous êtes si jolie et d'une beauté si intéressante que j'ai voulu vous voir de près.

Claire rougit en entendant ce compliment.

— Comment se fait-il qu'avec cette distinction, vous soyez dans un tel lieu?

— Où suis-je donc? demanda Claire.

— A la Salpêtrière. Ne le savez-vous pas?

Claire reçut une commotion si vive, qu'elle porta la main à son cerveau, comme pour le comprimer.

— Le docteur me l'avait caché, j'étais folle.

— Oh! s'écria la dame, pardonnez-moi, mademoiselle, de vous avoir dévoilé cette triste réalité... Je ne savais pas qu'on vous l'eût caché... Mais vous ne pouvez faire votre convalescence ici... Ce serait affreux. Je suis malade rien que d'être entrée dans cette maison, et j'ai hâte d'en sortir... Si vous n'avez pas de parents, d'amis pour vous faire oublier cette malheureuse maladie, disposez de moi, je vous en prie. Je suis riche, j'habite un bel hôtel, mes domestiques seront à vos ordres... Venez vous guérir tout à fait chez moi.

— Madame... dit Claire, honteuse de cette offre.

— Ne me refusez pas, mademoiselle... Vous m'avez séduite au premier coup d'œil... Je n'ai pas d'enfants et j'en ai toujours rêvé un... Ah! si j'avais eu une fille qui eût le bonheur de vous ressembler, qu'elle eût été heureuse... Quand viendrez-vous?

— Mais le docteur... dit Claire tentée.

— Ah! ne dites pas au docteur que vous venez chez moi... Il voudrait vous garder encore ici quelques jours... Vous allez bien, vous avez bonne mine. Demandez à sortir dimanche prochain; ma voiture vous attendra à la porte... Une fille comme vous ne doit pas rester ici, ma charmante.

Il y avait dans le ton de la grande dame quelque chose de si séduisant, que Claire se laissa convaincre.

— A dimanche, c'est convenu, dit la dame en l'embrassant. Et n'en parlez pas, cela retarderait votre sortie.

Claire resta longtemps sous cette nouvelle impression. Sortir d'un lieu de misère pour vivre auprès d'une femme du monde, élégante et affectueuse! Mille projets divers roulaient dans sa tête. Il était encore temps d'aller retrouver son père et de rentrer dans le foyer paternel où elle avait été si heureuse. Mais ce serment qu'elle avait fait dans sa lettre à Auguste! Le voisinage de l'homme qu'elle avait tant aimé! Tandis qu'en suivant le chemin indiqué par la carte qu'elle lut et relut, une existence toute nouvelle s'ouvrait pour elle en compagnie de cette dame généreuse qui l'adoptait pour son enfant

Mme de Courtilz demeurait rue du Faubourg-Montmartre. Quoi-

que Claire ne connût pas Paris, elle se doutait que cette rue appartenait déjà au Paris riche : la carte dorée de la visiteuse, sa noblesse de nom et de manières, tout la poussait à peser longuement des offres bienveillantes.

Claire exprima devant le docteur le désir de sortir le plus tôt possible, se sentant tout à fait rétablie.

— Je ne demande pas mieux, dit-il, mais il faut me promettre de ne plus retomber dans la triste situation qui vous a amenée ici?

— Quelle situation? demanda-t-elle.

— Ma chère enfant, vous êtes prévenue de vagabondage et susceptible de faire de la prévention dans une maison de détention, si je ne me chargeais d'affirmer que vous étiez sous le coup d'une affection cérébrale. Il faut donc que je réponde de vous, et cela m'est facile, car j'ai vu un de vos amis.

— Qui? s'écria Claire.

— Un jeune peintre qui semblait avoir pour vous une réelle amitié.

— Gogué?

— Précisément... Je vous engage donc à vivre sage, à travailler, à chercher à vous faire une position. Tâchez de ne pas rester dans le quartier Latin, c'est dangereux pour les jeunes et jolies filles comme vous.

Claire écoutait ces conseils avec attention, et le docteur crut qu'ils avaient porté fruits.

— Adieu, dit-il, je ne vous reverrai pas demain dimanche... J'ai affaire à quelques lieues de Paris, et mon interne fera la visite à ma place. Frédéric, continua-t-il en passant dans une autre salle, pour votre repos j'aime autant que cette jeune fille s'en aille... Avouez que vous commenciez à l'aimer?

— Je n'aime pas à mentir, monsieur Filhol, vous le savez; moi aussi je préfère que Claire sorte d'ici.

— Vous faisiez mal votre service, vous étiez devenu triste... A quoi bon?

Dans l'après-midi, Claire, qui se sentait devenir coquette, demanda à la gardienne la permission de laver sa robe. On la conduisit dans l'atelier des blanchisseuses, où sa gentillesse lui attira les complaisances des ouvrières. Il s'agissait de laver et de repasser l'unique robe et l'unique bonnet qui formaient tout son maigre bagage.

Mme de Courtilz était si élégante que Claire rougissait de paraître devant elle en si mince équipage. Une partie de la soirée fut employée devant une glace que la gardienne lui prêta, pour arranger ses cheveux. Et ce fut du côté de la chevelure que Claire chercha le moyen de paraître belle. Ce n'était pas l'étoffe qui manquait : d'épaisses masses de cheveux se prêtaient à toutes ses fantaisies. Elle les arrangea simplement, les dénouant et les tordant d'une façon si naturelle, qu'un coiffeur eût attribué cette coiffure à des combinaisons longuement cherchées.

Claire passa une singulière nuit : au moment de quitter l'hôpital, elle se prenait à le regretter. Les derniers jours qu'elle y avait passés, le cerveau débarrassé de tourments, lui laissaient une impression de calme, de tranquillité qu'elle n'allait peut-être pas retrouver. Elle s'était attachée au docteur Filhol, et elle était triste de ne plus le revoir. En même temps, un avenir mystérieux se présentait devant elle, qu'aucune réflexion ne pouvait éclaircir. Si Mme de Courtilz ne venait pas le lendemain la chercher! Une femme du monde, prise de pitié tout à coup dans un hôpital, en face d'une malheureuse fille, pouvait au milieu des distractions de la société, oublier ses promesses.

Telle fut la nuit de Claire, qui se réveilla aux premiers rayons du soleil.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle à la gardienne.

— Neuf heures, mademoiselle.

— Quand les visiteurs peuvent-ils entrer?

— A onze heures seulement.

— Encore deux heures, pensa Claire qui se leva, s'habilla, sortit dans la cour, revint dans la salle, craignant qu'on ne la vînt demander pendant son absence.

Onze heures sonnaient à peine, que le concierge vint prévenir Claire qu'une voiture l'attendait à la porte. Claire embrassa la gardienne qui l'avait soignée affectueusement.

— Je reviendrai vous voir, lui dit-elle.

Et d'un pas léger elle traversa les cours qui la séparaient de la porte de sortie. Une élégante voiture attendait, et à travers la glace de la portière, Claire put voir Mme de Courtilz qui lui tendait les bras. Elle monta, et la voiture roula.

A cette même heure, sur la place du Panthéon, se promenait mé-

lancoliquement Bida, seul avec son unique pensée : Claire, toujours Claire ! Il n'en était pas arrivé à l'âge où le poëte reporte toutes ses affections vers son art. Bida aimait si réellement, qu'il eût sacrifié à jamais tout désir de gloire si Claire fût venue à lui. Préoccupé du sort de sa malheureuse amie, il avait passé quinze jours à suivre dans son esprit les progrès du mal dont Claire était atteinte ; quand il ne pouvait supporter seul son chagrin, il allait à l'atelier de Gogué, et cherchait à se distraire en parlant d'elle. Ou bien il restait étendu sur le divan pendant que le peintre travaillait. Le docteur avait ordonné trois semaines de séparation, et ces trois semaines, Bida eût voulu les passer sans penser, étendu, sans mouvement, plongé dans l'oubli de toutes choses : les fumeurs d'opium qui peuvent se détacher momentanément des passions d'ici-bas lui semblaient les êtres les plus heureux du monde. Trois semaines à porter ! Quel fardeau ! Et sans nouvelles ! Car, après le refus de Gogué de faire un portrait de Claire pour Frédéric, il ne fallait pas songer à demander un service à l'interne.

Bida avait essayé de se plonger dans le travail ; mais l'image de Claire n'était pas séparable de sa pensée, et quoique le poëte déversât ses plaintes dans des vers remarquables par le sentiment amoureux qui y dominait, les trois semaines s'écoulaient plus lentement que le sable d'un sablier. Enfin, dix-sept longs et mortels jours se passèrent en courses vagabondes dans Paris, hors Paris, autour de la Salpêtrière, dont Bida connut mieux les croisées qu'un architecte vérificateur ; mais le dix-huitième jour, qui était un dimanche, Bida n'y tint plus. Il voulut voir l'hôpital sous un autre aspect, et il pensa que, du haut du Panthéon, il pourrait plonger dans l'intérieur de la Salpêtrière.

Comme il se dirigeait vers le Panthéon, il rencontra Truand, chargé de livres, qui l'arrêta.

— Viens-tu déjeuner avec nous ? lui dit Truand.

— Non, dit Bida, je suis pressé.

— Tu es toujours pressé. Moi aussi, je suis pressé de me défaire de cette bibliothèque.

— Tu lis, maintenant ? lui demanda Bida.

— Allons donc, dit Truand, ça me fatigue... J'ai là toute la collection d'auteurs latins. Il y a longtemps que ces gens-là sont morts... des bavards qui ne servent à rien. Je suis chargé de les vendre...

Toi qui perds ton temps dans les livres, qu'est-ce que ça vaut raisonnablement?

— Je ne sais pas, dit Bida; je ne vends pas mes livres.

— Le diable est que la moitié des boutiques sont fermées, à cause du dimanche, et qu'il en résulte que les auteurs latins ne valent que moitié prix.

— Attends à demain.

— Et le déjeûner, mon petit... Nous sommes sept, dont quatre femmes, à attendre la vente de ces bouquins ; misère complète ! Nous n'avons pas seulement de quoi payer un commissionnaire; voilà pourquoi je me suis chargé de trimballer ces volumes de boutique en boutique.

— Au passage des Panoramas, dit Bida, je crois que tu trouverais facilement un achetenr.

— Tu as de la chance que je sois chargé ainsi, reprit Truand, je t'apprendrais à te moquer de moi... Il y a plus d'une heure d'ici au passage des Panoramas, galopin.

— Je ne connais pas d'autre libraire, dit Bida en s'éloignant, sans s'inquiéter de la colère de Truand qui était resté anéanti sur la place du Panthéon, ses deux grands bras entourant une soixantaine de lourds volumes.

Bida entra dans le Panthéon, et, s'adressant au gardien, demanda à monter à la coupole.

— Si vous ne voulez pas attendre une nouvelle fournée de visiteurs, dit l'invalide, descendez tout de suite dans les caves. Nous avons une société qui visite le tombeau de Voltaire, et qui montera immédiatement après.

Quoique Bida eût hâte de monter seul à la lanterne, il fut obligé de suivre les provinciaux, qui ne pouvaient se lasser d'entendre l'écho que produisait l'invalide sous les voûtes, en frappant sa redingote d'une petite baguette; mais le poëte n'écoutait pas les sottes conversations entre le gardien et l'écho. Il ne prit pas plus garde à la statue de Voltaire qu'aux tombeaux des sénateurs obscurs enterrés dans ces caves.

Aussitôt que la porte de la coupole fut ouverte, Bida profita d'une explication du gardien pour s'élancer au-devant. La bande d'honnêtes provinciaux, qui était montée la veille sur l'Arc de triomphe et la colonne Vendôme, l'avant-veille sur la colonne de Juillet et

les tours Notre-Dame, aujourd'hui sur la tour Saint-Jacques et le Panthéon, ne pouvait que l'irriter par ses propos bourgeois sur l'élévation des monuments.

Bida grimpa avec rapidité, quoique le gardien criât :

— Monsieur, monsieur ! on ne monte pas seul.

Il franchissait trois marches par enjambées.

— Arrêtez-vous, monsieur !

Tel fut le dernier cri qu'il saisit, ne se doutant pas qu'il remplissait les visiteurs de terreur, car les bourgeois et le gardien s'imaginaient qu'un fou avait passé devant eux pour se jeter du haut de la lanterne.

Arrivé à l'extérieur de la première coupole, Bida s'arrêta essoufflé, et la vue du Paris immense qui tourbillonnait à ses pieds, le troubla d'abord. Il pouvait encore suivre le réseau des rues et le mouvement des fourmis se remuant, s'agitant et se donnant une grande importance.

— Voilà donc ce qu'on appelle un homme ! se dit Bida qui suivait sa propre personne à travers les rues. Suis-je assez petit, assez misérable en bas? Et quand je regarde une fourmilière active, qui fait les plus grands efforts pour amener un brin de paille, je ne réfléchis pas que ces animaux si petits, dont j'écraserais l'empire avec le talon de ma botte, sont aussi importants que tous ces êtres que je vois d'ici.

Le poëte en vint à penser aux conquérants.

— Ils doivent souvent monter sur les hauteurs, se dit-il, afin d'arriver à mépriser les hommes. A mille mètres d'élévation, que m'importe une guerre civile? Le bruit du canon m'arrive affaibli ; je n'entends pas les cris des blessés ni ceux des mourants; ces drapeaux pour la couleur desquels on se dispute, sont de petites loques dont je ne vois pas les couleurs... Que deviennent les décorations, les épaulettes, l'argent, la gloire pour lesquels on use sa vie? Peu de chose vraiment.

Bida en était arrivé alors à un complet état de misanthropie. Les soucis causés par la maladie de Claire se répandaient sur tous les objets, et leur donnaient une teinte sombre. Apercevant par une fenêtre les grimpeurs de monuments qui, à la suite du gardien, écoutaient ses explications sur la coupole du baron Gros, Bida sortit de ses réflexions, et monta jusqu'à la lanterne.

De là les rues commencent à disparaître, et on ne remarque guère que les places publiques : toutes les maisons forment corps, les toits seuls attirent l'attention. Quelques monuments isolés, un peu plus considérables que les maisons, se détachent de la masse, mais l'œil est sans cesse tourné vers les campagnes qui enserrent la ville et fuient jusqu'à l'horizon.

Ni les palais, ni les églises, ni les musées n'attirèrent l'attention de Bida. Il cherchait la Salpêtrière, et il la retrouva dans un bâtiment carré, non loin du Jardin-des-Plantes ; mais l'espoir du poëte fut trompé. De la lanterne du Panthéon, la Salpêtrière ne semblait qu'une maison ordinaire, et il n'était pas permis à l'œil de circuler dans ses cours. Bida avait rêvé de suivre Claire se promenant peut-être dans un jardin ou peut-être prenant l'air à une fenêtre. Et il ne distinguait rien qu'une maison vulgaire dont l'apparence ne répondait même pas aux sinistres appréhensions de son cœur. Cependant cette évocation porta coup : la pensée du poëte, fortement tendue vers Claire, la lui rendit visible. Il ne regardait plus la Salpêtrière, car, la tête dans les mains, il suivait en lui-même cette bizarre maladie qui s'était emparée tout à coup de celle qu'il aimait.

Paris tout entier venait de se dessiner à ses yeux, et ce qu'il n'eût jamais osé rêver dans sa mansarde, s'affirmait nettement.

— Voilà ce dont il faut triompher, se disait-il, en regardant avec pitié les petites fourmis qui circulaient dans les rues. Toutes ces maisons, j'y dois pénétrer pour ma réputation ; il faut que mon nom soit connu dans toutes ces boîtes en plâtre. Pour elle, je monterai souvent ici afin d'apprendre à mépriser les hommes et à les dominer. J'aurai de la gloire à lui offrir un jour. Si Claire m'oubliait, elle verrait mon nom sur les murs : si elle ne le voit pas, elle l'entendra dans toutes les bouches. Ah ! Claire, que je t'aime, Claire !

Il se sentit en ce moment saisir au collet.

— Eh ! dites donc, fit une voix rude, vous voulez vous jeter en bas ? Ça ne se fait pas.

Le poëte leva les yeux et reconnut le gardien, accompagné des provinciaux qui tous le regardaient avec curiosité.

— Laissez-moi tranquille, s'écria Bida irrité d'être tiré de ses rêves de gloire.

— Oh ! je ne vous lâche plus ; merci, je suis obligé de payer une amende quand un homme se ette d'ici.

— Je ne sais ce que vous voulez dire...

— N'importe, vous allez descendre avec nous... On n'a pas le droit de rester seul à la coupole.

— Je vous suis, dit Bida, mais lâchez-moi.

— Je vous lâcherai tout à l'heure.

— Au diable! dit Bida en faisant un brusque soubresaut, et en échappant aux étreintes de l'invalide, qui ajouta en le voyant descendre l'escalier au galop :

— Qu'il aille se jeter du haut de la colonne Vendôme, si ça lui plaît, mais au Panthéon, je le lui défends.

CHAPITRE XIII

L'ÉGLISE ET LE BOIS

Il existe encore aujourd'hui, dans la rue du Faubourg-Montmartre, un emplacement assez large, entre deux maisons, où les marchands bimbelotiers ont établi des bazars improvisés, profitant du terrain qu'un propriétaire laisse inconstruit, jusqu'à ce que des acquéreurs se présentent pour acquérir cette place importante. Il y a près de dix ans que les passants s'étonnent de voir, dans un quartier admirablement situé, un terrain en apparence abandonné.

A cet endroit s'élevait jadis un vieil hôtel que l'administration municipale fit abattre pour la sûreté des nombreux passants de ce faubourg. C'était dans cet hôtel que demeurait Mme de Courtilz. En moins d'une heure, avant que Claire eût eu le temps de lui exprimer sa reconnaissance, la voiture avait franchi l'espace qui sépare la Salpêtrière du faubourg Montmartre.

— Tout à l'heure nous causerons, mon enfant, lui dit Mme de Courtilz. Le bruit des voitures nous empêche de parler tranquillement.

Mais si Claire ne put parler, elle saisit les mains de sa bienfaitrice et lui montra combien elle était touchée de n'avoir pas été oubliée à l'hôpital. Bientôt la voiture toucha l'hôtel, et Mme de Courtilz montra à Claire le chemin en passant devant elle. C'était alors une petite maison à deux étages, aux murs noirs, sans rien de remarquable à l'extérieur; mais le luxe se faisait sentir dès qu'on avait passé la cour.

Un somptueux tapis couvrait entièrement les marches de l'escalier, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au premier étage, où Claire fut introduite sans savoir si elle marchait, car, pour la première fois de sa vie, ses pieds entraient dans des laines épaisses qui amortissaient ses pas. Après avoir traversé une antichambre dallée de grands carreaux noirs et blancs, Claire entra dans un riche salon tendu de soie ponceau, et qui se faisait remarquer par un grand luxe. On eût dit une salle de bal; le meuble de la cheminée, en marbre blanc, consistait en une énorme pendule flanquée de deux vases de Chine, du goulot desquels sortaient des plantes, des feuillages dorés et des racines portant de nombreuses bougies. Un grand lustre, d'un luxe étourdissant, déroulait ses ornements d'or au-dessus d'une table oblongue assez longue qui seule détournait l'idée d'un salon de danse.

Tout était or et glace dans cet appartement; l'or semblait heureux de se mirer dans les glaces, et les glaces renvoyaient ses reflets sans vouloir les garder. Claire, timide, se crut dans un palais et osait à peine entrer dans la crainte que les glaces ne réfléchissent ses modestes vêtements.

— Venez, mon enfant, lui dit Mme de Courtilz en la prenant par la main.

Elles entrèrent alors dans une chambre de moyenne grandeur où ne pénétrait qu'un jour doux et mystérieux. Des divans larges entouraient cette petite pièce dont les tapis étaient encore plus soyeux que dans le salon. Le meuble consistait en siéges capitonnés de toutes les formes, petites chaises basses et étroites, larges fauteuils. Peu d'ornements au mur, sinon deux tableaux italiens où des amoureux endormis, ombragés par d'épais feuillages, rappelaient la tendre

manière du Corrége. Sur une petite table en laque de Chine était déroulé un jeu de cartes.

— Voilà à quoi j'use le temps quand je m'ennuie, dit Mme de Courtilz qui surprit un regard de Claire dirigé de ce côté ; mais maintenant, ma belle, quelles bonnes journées je vais passer en votre compagnie ! J'ai donc trouvé l'enfant que je rêvais depuis si longtemps. Vous voulez bien être ma fille, n'est-ce pas?

Sans attendre la réponse Mme de Courtilz alla à Claire et l'embrassa.

— Chère enfant, peut-on vous voir sans vous aimer... Je suis jalouse de votre mère.

— Hélas! dit Claire, je ne l'ai jamais connue.

— Vraiment, ma belle, je vous montrerai ce que c'est qu'une tendre mère... Que je baise vos jolis yeux encore une fois...

— Oh! madame, disait Claire confuse.

— Et ces beaux cheveux qui vont faire merveille dans Paris... Êtes-vous coquette?

Claire ne répondit pas.

— Vous savez bien ce que je veux dire, malicieuse enfant... Aimez-vous avoir à vos pieds un troupeau d'adorateurs? Quand vous passez dans les rues, souriez-vous d'entendre dire que vous êtes belle... Vous a-t-on suivie quelquefois en soufflant à votre oreille de doux compliments?

Claire rougit et resta confuse.

— Soyez franche, mon enfant... Une fille doit tout dire à sa mère... Croyez-vous que vous m'aimerez un peu?

— Oh! oui, madame, dit Claire en se jetant dans les bras de Mme de Courtilz.

— Appelez-moi votre mère, voulez-vous?

— Ma mère, dit Claire en hésitant.

— Bien, mon enfant. Je vous fais de ces questions aussi auxquelles vous ne pouvez répondre... Vous avez vécu dans un affreux quartier, où on ne pratique guère ces sortes de galanteries. Je ne connais pas encore votre vie, vous me la raconterez plus tard, mais je vois bien que vous ne vous doutez pas de la vie, heureusement pour vous. Voulez-vous voir votre appartement, ma chère enfant?

— Je veux bien, madame, dit Claire.

— Encore madame; n'avez-vous pas d'affection pour moi?

Claire était surprise de ce flot de tendresses auxquelles elle ne savait que répondre. Son esprit simple ne comprenait pas ces protestations si souvent répétées. En prenant les mains de Mme de Courtilz, elle croyait avoir fait passer dans une pression émue toute la reconnaissance dont son cœur était plein, et sa bouche se refusait à en faire un perpétuel étalage.

— Froide et chère enfant, lui dit Mme de Courtilz, je vous forcerai bien à m'aimer par mille et mille tendresses.

Du boudoir du premier étage, les dames prirent un escalier dérobé et arrivèrent à une petite pièce gaie, tendue en vieille perse d'un violet tendre, représentant des nymphes dans des bocages, croyant lire en secret l'*Art d'aimer*, tandis qu'un berger caché dans les joncs les surprenait et leur annonçait sa présence en soufflant dans des pipeaux champêtres. A quelques pas de là l'Amour pêchait à la ligne. Il était impossible de ne pas voir, en entrant, ce sujet galant mille fois répété sur les murs de la chambrette. Un joli lit étroit en bois de rose avec des incrustations de porcelaine de Sèvres, remplissait la moitié de la chambre : tout le mobilier ressemblait au lit. Les fenêtres donnaient sur un large balcon où était disposée une volière remplie d'oiseaux caqueteurs. Le soleil, le chant des oiseaux, l'odeur des fleurs entraient dans cette chambre d'un commun accord.

— Oh ! que c'est joli ! s'écria naïvement Claire.

— C'est votre chambre, ma chère fille, dit Mme de Courtilz.

Claire sauta de joie en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

— Est-il possible !

Mme de Courtilz ouvrit l'armoire à glace, d'où sortit une odeur plus douce qu'une mélodie.

— Voilà votre linge, dit-elle en déployant une chemise brodée comme par une fée. Claire ouvrait de grands yeux ; elle ne soupçonnait pas qu'on portât des jupons brodés. Ses mains étaient entraînées vers chaque rayon de l'armoire ; elle eût voulu tout déplier.

— Nous avons autre chose à voir, dit Mme de Courtilz, qui ferma l'armoire et se dirigea vers un grand placard caché par les rideaux du lit, et dans lequel pendaient des robes de toute étoffe.

— Oh ! c'est trop ! s'écria Claire, dont les yeux se grisaient à la vue de ces merveilles.

— Êtes-vous contente, ma chère fille? demanda Mme de Courtilz.

Claire sauta à son cou.

— Appelle-moi ta mère, et je serai trop payée! s'écria Mme de Courtilz. Va, chère enfant, pour toi je me sens capable des plus grands sacrifices.

En même temps elle ouvrait la porte d'un petit cabinet où, sur une étagère de marbre blanc, étaient alignés tous les objets nécessaires à la toilette d'une jeune fille.

— Tu vas t'habiller, chère enfant, dit Mme de Courtilz en poussant un bouton de cristal placé dans le mur de la chambre à coucher, et qui fit entendre un son de clochette éloigné.

Presqu'au même instant la porte s'ouvrit, et une négresse parut, qui causa à Claire une certaine surprise.

— Ne crains rien, mon enfant, dit Mme de Courtilz; Cora est une excellente personne que j'attache à ton service, et qui aura pour toi tous les soins que tu mérites. Cora, allez baiser la main de ma fille.

La négresse obéit.

— Quand vous aurez terminé, vous viendrez me retrouver, Cora.

Mme de Courtilz sortit en recommandant à Claire de suivre les instructions de la négresse. Si Claire avait eu le temps de réfléchir, elle se serait demandé quelle singulière fortune l'avait conduite dans cette maison; mais la négresse commençait à la déshabiller, en avertissant Claire qu'elle allait la faire belle.

La jeune fille se laissa faire; enveloppée dans un fin peignoir blanc, transparent comme de la mousseline, elle fut portée par la nègresse dans une petite baignoire du cabinet de toilette, remplie d'une eau tiède et parfumée. Puis Cora l'en tira dix minutes après, l'enveloppa d'un nouveau peignoir et la couvrit d'une jolie robe de chambre de laine fine, plus blanche que la neige.

Étendue sur un lit de repos, massée par la négresse, Claire sentait le sang courir dans ses veines, et une nouvelle vie intérieure, aussi bizarre que tout ce qu'elle avait vu depuis le matin, commençait. Dans cet état le passé n'existait plus, mais un doux présent rose et sans nuages. Toutes les odeurs dont la couvrait Cora l'enivraient et laissaient de molles langueurs dans son cerveau comme dans son esprit. Quand Claire fut mise devant la glace d'une jolie toilette et

que ses cheveux dénoués flottèrent en longues grappes bouclées sur sa robe de chambre, elle se demanda si elle était bien elle-même.

La Claire des mauvais jours n'existait plus : on eût dit qu'elle avait laissé dans son bain toutes les misères de sa vie passée. En apercevant la tête noire et crépue de la négresse, ses grosses lèvres, son nez écrasé, Claire comprit alors sa blancheur de teint, ses cheveux souples, blonds et bouclés, sa bouche rose et fine, la pureté de dessin de son nez. Elle eut la révélation de sa beauté pour la première fois, et elle aima la négresse de la lui avoir montrée par le contraste. Pendant que Cora passait un peigne d'ivoire dans ces beaux cheveux cendrés qui s'assouplissaient sous les dents du peigne et se relevaient aussitôt, Claire jouait avec d'élégantes mules de cordes de soie jaune tressées à jour qui faisaient ressortir la blancheur de ses petits pieds sur lesquels couraient de fines veines bleues. Les cheveux nattés, tordus et bouclés par une main habile, la négresse enferma le corps de Claire dans une profusion de jupons plus élégants les uns que les autres, et la poitrine disparut dans un merveilleux corset qui faisait ressortir sans mensonge la finesse de la taille de la jeune fille. Une lourde robe de moire blanche vint apporter ses plis fastueux autour de cette taille élégante : le corsage de la robe fut recouvert d'une palatine de fourrure blanche, douce et chaude, et quand Claire vit sur sa tête un joli chapeau anglais en paille brune qui portait par ses grands bords arrondis une ombre coquette sur ses yeux, elle n'eut plus qu'une idée : sortir, se montrer et entendre dire qu'elle était belle.

— Maîtresse est-elle contente? demanda Cora.

Claire fit un signe de tête et ses yeux brillèrent d'une joie pleine de coquetterie. La négresse sortit alors en prévenant Claire qu'elle allait habiller Mme de Courtilz, et qu'elle reviendrait. Claire était heureuse de se trouver seule pour se regarder à loisir. A peine trouvait-elle assez de glaces dans son appartement, qui ne lui semblait pas assez large pour se reculer. Devant son armoire à glace, elle marchait pour s'étudier des pieds à la tête; elle jetait de côté les rubans écossais cerise et vert qui entouraient son chapeau garni de dentelles noires, pour en mieux saisir le contraste sur la blancheur de ses fourrures. Elle eût voulu se voir par derrière. Elle se souriait à elle-même; ses yeux lui semblaient plus brillants, sa peau plus douce et plus transpparente, sa taille plus fine et plus svelte, ses

pieds plus imperceptibles dans de souples bottines, ses mains plus allongées enfermées dans des gants de chevreau.

La fille de l'apprêteur n'existait plus.

En ce moment, si on avait rappelé à Claire qu'elle avait écorché des chats, ses aventures au bal de la Guillotière, la nuit de l'hôtel César, la mansarde de l'étudiant, l'atelier de Gogué, le pont des Invalides et la Salpêtrière, elle aurait écouté ce récit singulier comme un mauvais rêve. Avec ses habits élégants, elle avait changé de pensées : en emportant la petite toilette du quartier latin, Cora emportait le souvenir.

Mme de Courtilz entra dans ce moment.

— Ma chère enfant, que tu es belle!

Claire était en face d'un miroir, le miroir répéta :

— Que tu es belle!

— Vraiment, tu es trop belle, s'écria Mme de Courtilz.

— Trop belle, répéta le miroir.

— Viens que je t'embrasse encore une fois.

Claire se laissa faire.

— J'ai une prière à te faire, me l'accorderas-tu? Tu ne sais pas combien j'y tiens.

— Tout ce qu'il vous plaira, dit Claire.

— Je voudrais t'appeler Solange. Claire n'est pas un nom convenable avec ta nouvelle position. Cela te fait-il de la peine?

— Non, dit Claire qui sentait sa bienfaitrice entrer dans ses désirs, car son nom de Claire pouvait quelquefois rappeler son passé, et quoiqu'elle ne cherchât pas encore à s'étourdir, elle ne demandait pas mieux que de ne plus se souvenir.

— Comme tu es bonne et comme je t'avais devinée! En mémoire de cet heureux jour, nous allons prier Dieu à l'église.

— Je le veux bien, dit Claire.

— Tu verras une jolie église. On est si bien à Notre-Dame-de-Lorette!... Bonne musique, de belles peintures, et des toilettes!

— De belles toilettes! s'écria Claire qui sentait poindre en elle des idées de coquetterie.

En ce moment, elle jeta un coup d'œil sur la physionomie de Mme de Courtilz, et quoique la reconnaissance l'entraînât vers sa bienfaitrice, un léger sentiment d'observation la porta à lui trouver les joues un peu rouges, les cils un peu noirs, les cheveux un peu

trop abondants, et les ornements d'or, bagues, chaînes, bracelets, montre, un peu trop voyants.

Mme de Courtilz était une femme de cinquante ans, la figure forte, la taille carrée, la voix pleine, les yeux hardis. Elle s'habillait de robes riches, généralement de couleur éclatante. Quoique irréprochablement gantée, les attaches de ses mains formaient un bourrelet de chairs rouges au poignet. La vie débordait dans cette personne, qui, d'habitude, se coiffait d'un trop petit chapeau posé en arrière avec une nuance de coquetterie, et d'où sortaient des flots de boucles de cheveux trop noirs pour ne pas amener à l'esprit l'idée de quelques produits de l'art.

Les jeunes filles ont une finesse merveilleuses dans le regard pour ce qui concerne les femmes : mieux qu'un homme, elles jugent instinctivement des contreforts apportés à la toilette et des embellissements du visage. Claire n'avait pas encore ce sens très-développé : la reconnaissance, l'amitié, les prévenances et les soins de sa nouvelle mère, tout la portait à aimer Mme de Courtilz, mais elle n'en eut pas moins un léger sentiment de critique qu'elle s'efforça aussitôt de combattre.

La négresse vint annoncer que la voiture attendait à la porte, et les dames partirent pour Notre-Dame-de-Lorette. Quand elles arrivèrent à l'église, la messe touchait à sa fin, et Claire eut à peine le temps de parcourir l'élégant paroissien recouvert de velours blanc que Mme de Courtilz lui avait donné en partant. Cette assemblée de femmes élégantes, l'église toute de marbre à l'intérieur, la pompe du service, les regards qu'elle attirait en traversant la nef, rendaient Claire un peu embarrassée de sa démarche et de ses mouvements. Avec sa toilette bizarre, son chapeau de jeune miss anglaise, Claire avait l'air encore d'une enfant timide. Cependant, au moment de l'élévation, le son de l'orgue, l'odeur de l'encens, l'agenouillement de l'assemblée la rappelèrent à elle-même, et elle fit à la Vierge une courte prière pour la remercier de l'avoir tirée de la mauvaise fortune; seulement alors un éclair de sa vie passée vint à traverser l'horizon brillant de sa nouvelle position, et elle joignit le nom de son père dans les vœux qu'elle adressait en haut. Elle serait restée quelque temps plongée dans la prière si Mme de Courtilz ne l'en eût tirée.

— Ma chère Solange, chacun s'en va.

Claire se leva, et ce fut alors qu'elle recueillit l'hommage dû à sa beauté. Aussitôt que les fidèles ont quitté leurs bancs, la curiosité s'empare immédiatement des esprits, même de ceux portés à une fervente dévotion. Les femmes jettent des coups d'œil pénétrants sur la toilette de leurs voisines, les hommes attendent la sortie des femmes. Autour du bénitier, placé près de la porte, les meilleures âmes amassent des provisions d'observations pour remplir les loisirs de l'après-midi. Claire n'avait pas encore traversé la nef pour s'en retourner, qu'elle était signalée à toute l'assemblée par la bizarrerie de sa toilette, autant que par sa jolie physionomie. Les hommes qui la précédaient se retournaient pour mieux la voir, et les femmes s'efforçaient de se frayer un chemin près d'elle pour l'examiner à leur aise.

— Baissez les yeux, mon enfant, lui dit Mme de Courtilz.

Mais Claire, curieuse de constater l'effet qu'elle produisait, lançait de petits regards de côté, vers les groupes qui l'entouraient. Arrivées devant le bénitier, les dames trouvèrent quelques jeunes gens qui semblaient faire un rempart devant la grande coquille cerclée de cuivre où se prend l'eau bénite. Tous, par un commun mouvement, trempèrent leurs mains dans la coquille, et offrirent aux dames un peu de l'eau bénite attachée à leurs gants.

Claire ne put s'empêcher de sourire de cet empressement et accepta l'eau bénite du cavalier le plus près d'elle; les dames continuèrent leur marche vers le tambour en drap rouge qui est situé au devant de la porte de l'église, mais elles n'eurent pas la peine d'ouvrir cette porte. Un des jeunes gens s'était précipité en avant et tenait la porte ouverte pour leur éviter ce soin. Les autres avaient passé d'abord et attendaient sur les marches, au devant du portail, la sortie des dames, qui ne tardèrent pas à se montrer. Quelques curieux s'étaient joints à ce groupe et lançaient des regards non moins étonnés vers Claire, qui se sentait confuse de tant d'empressement. Elles arrivèrent ainsi à leur voiture, et reprirent le chemin du faubourg Montmartre, laissant les curieux et les galants disserter sur la belle jeune fille qui venait de s'offrir à leurs yeux.

— Ma chère Solange, lui dit Mme de Courtilz, nous allons déjeuner.

Claire ne mangea que d'un médiocre appétit; sa tête était trop pleine de choses pour lui permettre de songer à son estomac. Vers

la fin du repas, un verre de champagne glacé la mit en belle humeur, et lui donna un gai babil auquel sa protectrice semblait s'intéresser.

— Tu t'es bien conduite à l'église, ma chère enfant, sauf un peu de curiosité naturelle qui se passera vite. Je vais te donner un conseil, Solange; ne lève jamais les yeux ouvertement sur les hommes; à ceux qui te sourient, réponds-leur par un regard fier. Ainsi seulement tu auras l'air d'une jeune fille de grande maison et tu ne laisseras pas soupçonner ta basse origine.

Claire promit d'obéir à ces recommandations.

— Mais sais-tu ce que c'est qu'un regard fier?

Claire sourit.

— Ah! si tu ris, tu n'y parviendras pas. Tiens, regarde-moi.

Mme de Courtilz pinça ses lèvres, ouvrit de grands yeux et s'imagina avoir emprunté la noblesse d'une duchesse. Claire la regardait et tâchait de l'imiter en faisant une moue charmante qui ne parvenait pas à rendre sérieuse sa jolie figure.

— Tu trouveras cela toute seule par la suite, ma chère Solange... Demain, un maître de danse viendra, plutôt pour te former aux belles manières que pour t'apprendre à danser...

— Je sais danser un peu, dit Claire.

— Tu as déjà valsé, polké?

— Je ne me rappelle que la danse de l'ours.

— La danse de l'ours! s'écria Mme de Courtilz indignée; mais c'est affreux...

— C'était bien amusant.

— Oh! ma Solange, ne répéte jamais des choses pareilles! La danse de l'ours, grand Dieu! Avec un tel mot tu détruirais en une minute tout le fruit de l'éducation que je veux te donner.

— C'est fini, je n'y penserai plus, dit Claire.

— Tu es une bonne fille, si douce, que je crois avoir rencontré un ange... Tu n'as pas eu froid en sortant de l'église?

Claire répondit que non.

— Alors nous allons faire un tour au Bois.

— Oui, s'écria Claire.

— Le temps est sec, il fait un beau soleil, nous pourrons nous promener tranquillement.

Claire se jeta sur son chapeau plutôt qu'elle ne le prit : elle avait

soif de voir et d'être vue. Elle ne connaissait pas le bois de Boulogne, mais elle en avait entendu parler comme d'un lieu où se promène la belle compagnie, et ce fut pour elle une fête que de s'y rendre.

En chemin, de temps en temps quelques cavaliers, passant rapidement, envoyaient un regard furtif dans la direction de la voiture et faisaient faire volte-face plus loin à leurs chevaux pour revoir celle qu'ils n'avaient pu qu'admirer à la dérobée.

Mme de Courtilz faisait remarquer ce manége à Claire, dont l'amour-propre était chatouillé par ces regards.

Il avait fait le matin une petite gelée qui rendait le terrain solide. Arrivée au Bois, Mme de Courtilz descendit de voiture avec Claire en se faisant suivre du cocher : ce fut alors une suite non interrompue d'audacieux regards des promeneurs et des gens à cheval, qui tous se retournaient après avoir vu Claire. Mme de Courtilz connaissait tout le monde ; elle nommait chaque personne l'une après l'autre, et il y en avait peu qui ne fussent titrées. C'étaient des comtes, des marquis, des ducs, des pairs de France, des Anglais et des Russes de la plus haute distinction.

Un gros homme, qui portait un gros diamant à la chemise, vint saluer Mme de Courtilz et se répandit en compliments épais sur le compte de Claire.

— C'est ma nièce que je viens de retirer du couvent, dit Mme de Courtilz.

Le gros homme s'inclina, ôta son chapeau, et laissa voir sur son crâne épais trois ou quatre mèches de cheveux pommadées avec soin, qui ne semblaient posées là que pour donner un échantillon de la chevelure d'autrefois.

— Aura-t-on le plaisir de rencontrer chez vous mademoiselle votre nièce? demanda le gros homme qui ne voulait pas être chauve tout à fait.

— Certainement, monsieur Petit-Duclos. Ma nièce chérie va continuer son éducation sous mes yeux, et je n'ai garde de l'emprisonner.

Après diverses politesses, le gros homme, qui roulait des yeux ardents vers Claire, s'éloigna.

— Comment trouves-tu M. Petit-Duclos? demanda Mme de Courtilz.

— Désagréable.

— Ma chère enfant, vous parlez trop légèrement d'un des plus plus riches agents de change de Paris... Tu ne sais pas qu'il possède à lui seul la moitié de sa charge et d'immenses terrains aux Champs-Élysées?

— Ce monsieur, dit Claire, ne pourrait-il avoir un peu moins de terrains et un peu plus de cheveux?

— Ma chère fille, ne parlez pas ainsi, je vous en prie... Dans la vie on ne doit pas tout dire... vous l'apprendrez à vos dépens... M. Petit-Duclos est un homme considérable, respectable à tous égards qui ne m'a dit que des choses honnêtes, et tu ne sembles pas lui en savoir gré...

Mme de Courtilz, pour mieux faire sentir ses conseils à Claire, suspendait le tutoiement quand elle voulait se montrer pleine de dignité.

— Tenez, dit Claire, voici un jeune homme qui nous suit depuis quelque temps et que je préfère à M. Petit-Duclos.

— Solange, baissez les yeux, je vous l'ordonne, dit Mme de Courtilz en regardant derrière elle la personne que Claire venait de lui désigner.

Mais le jeune homme se tenait sur la chaussée opposée, et voyant l'enquête à laquelle se livrait Mme de Courtilz, il détourna la tête, pressa le pas et s'arrangea de telle sorte qu'il ne perdit pas Claire de vue.

Un équipage vint à passer sur lequel Mme de Courtilz jeta les yeux.

— Solange, s'écria-t-elle, le caïmacan de la Valachie.

Claire regarda et aperçut un vieillard jaune à barbe blanche, qui semblait prêt à rendre l'âme.

— Le caïmacan nous salue, Solange, reprit Mme de Courtilz au comble de la joie.

Claire ne s'inquiétait pas du caïmacan ; son attention était attirée par l'élégant jeune homme qui ne cessait de la regarder.

— Comment, s'écria Mme de Courtilz, vous ne répondez pas aux politesses du caïmacan de la Valachie! Vous ne savez donc pas ce que c'est?

— Non, dit Claire; j'ai vu une espèce de moribond dans une voiture.

— Comme tu juges mal les hommes, mon enfant! Ah! ton éduca-

tion est complétement à refaire. Le caïmacan de la Valachie est presque aussi puissant qu'un roi...

— Un roi malade n'est guère puissant, dit Claire.

— Mon enfant, vous parlez trop vite, vous ne réfléchissez pas assez... Ce caïmacan a l'air âgé, il ne l'est pas ; c'est la couleur de teint des gens de son pays... Songe à sa puissance, je t'en prie. Ah! Solange, tu as bien besoin de conseils... Le caïmacan a daigné nous saluer, et tu n'as pas répondu.

— Je ne l'avais pas vu saluer, dit Claire.

— Tu dois faire attention, à la promenade.

— Ne m'avez-vous pas défendu, dit Claire de regarder les messieurs?

— Un caïmacan n'est pas un homme ordinaire, dit Mme de Courtilz. Mais je t'en prie, fais attention à M. l'ambassadeur de Cochabamba, qui vient de notre côté.

Un petit homme, laid comme un singe, chargé de décorations, s'avançait en effet en face des dames, suivi d'un grand domestique habillé d'une livrée éclatante. Il salua profondément Mme de Courtilz et lui parla une sorte de jargon que Claire ne comprenait pas. Aux regards perçants du petit homme, elle s'aperçut qu'il était question d'elle ; mais elle n'y prêta pas une grande attention, occupée par les allées et venues du jeune homme qui la suivait avec assiduité, se portant tantôt en avant, tantôt en arrière, comme pour ne pas être remarqué de Mme de Courtilz.

— Vous êtes charmante, lui dit-il en passant brusquement auprès d'elle pendant que l'ambassadeur de Cochabamba s'emparait de Mme de Courtilz.

Claire sourit et rougit. Ce manége l'amusait.

— Solange, lui dit Mme de Courtilz, M. l'ambassadeur de Cochabamba demande à venir vous faire sa cour demain soir.

— Mais s'il ne parle pas français?

— Je serai là pour vous servir d'interprète... Ainsi, c'est convenu, demain M. l'ambassadeur daignera nous rendre visite.

— Comme il lui plaira, dit Claire.

Là-dessus le petit homme décoré fit trois profonds saluts et continua sa promenade, pour le plus grand plaisir des gens du dimanche qui, étonnés de tout, prenaient l'ambassadeur de Cochabamba pour un singe échappé de quelque ménagerie.

— Mais que regardes-tu au loin, Solange?

Claire n'osa avouer qu'un jeune homme inconnu l'inquiétait plus que tous les agents de change, les ambassadeurs et les caïmacans.

— Rien, dit-elle.

Mais Mme de Courtilz était plus fine qu'elle : elle feignit de croire à la vérité des paroles de Claire, continua la conversation tout en lançant des regards inquisiteurs autour d'elle, car elle avait flairé un galant qui ne tarda pas à démasquer ses batteries. Il vint à la rencontre des dames, et, en homme bien appris, commença par saluer Mme de Courtilz.

— Madame, permettez-moi de vous présenter mes respects.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Mme de Courtilz commit la plus grave des fautes en répondant. Toute femme distinguée, qui est accostée dans un lieu public sans l'avoir cherché, trouve dans l'arsenal de ses regards un mépris si hautain, que la parole devient inutile.

— Si madame, dit le jeune homme sans perdre contenance, voulait accepter mon bras pour faire un tour de promenade?

— Monsieur, j'ai ma voiture qui me suit; j'y monterai quand je serai fatiguée.

— Madame, vous avez avec vous une jeune fille merveilleusement belle.

— Monsieur, je vous tiens quitte de tout compliment.

Mais le jeune homme avait pris racine auprès des dames, et Claire ne semblait pas le repousser tout à fait.

— Vous devez comprendre, madame, que je rende hommage à ces jolis yeux et à ces cheveux si beaux!

— Solange, dit Mme de Courtilz, n'écoutez pas ce que dit monsieur.

— Ces dames me permettront-elles de les reconduire à Paris?

— Monsieur, si vous continuez, je me verrai forcée de remonter dans ma voiture...

— Je vous suivrai, madame.

— Oh! dit Mme de Courtilz, mon cocher ira plus vite que vos jambes...

— Pardonnez-moi, madame, mon cocher suivra le vôtre.

— Vous avez une voiture, monsieur?

— La voilà, madame, dit le jeune homme en montrant une petite voiture élégante qui le suivait.

Mme de Courtilz jeta un rapide coup d'œil sur la voiture.

— Il est étonnant, dit-elle, que deux femmes ne puissent se promener seules sans être accostées par quelqu'un qu'on ne connaît pas.

Le jeune homme tira de sa poche un élégant carnet, et offrit sa carte à Mme de Courtilz.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, de ne pas m'être présenté plus régulièrement, mais l'impression produite sur moi par mademoiselle a été si spontanée, que j'en avais oublié les premiers principes de politesse.

— Sans doute, monsieur, votre langage annonce un homme comme il faut, dit Mme de Courtilz, mais vous devez comprendre l'étrangeté de votre démarche... Un lieu public n'est pas un endroit de présentation.

— Si ces dames veulent bien me permettre d'aller déposer mes hommages à leurs pieds, j'espère qu'il me sera facile de leur donner des renseignements favorables sur mon compte.

— Monsieur, je ne sais... dit Mme de Courtilz.

— Je comprends, madame, que des personnes honorables accueillent froidement un homme qui ne leur est pas présenté, mais il faut en accuser la beauté de mademoiselle, pour qui j'ai le plus profond respect.

— Monsieur, dit Mme de Courtilz, il se fait tard; nous allons regagner Paris...

— Eh quoi, mesdames, n'aurai-je pas le plaisir de vous revoir?

Claire serrait le bras de Mme de Courtilz.

— Si cela vous est agréable, monsieur, reprit-elle, je reçois le jeudi, et voici ma carte.

Le jeune homme salua profondément les dames et leur offrit le bras jusqu'à leur voiture, puis les quitta.

— Ce jeune homme a l'air honnête, dit Mme de Courtilz... Ai-je bien fait de le recevoir?

— Oh! oui, dit Claire heureuse d'essayer ses nouvelles armes de jeunes fille belle et élégante.

CHAPITRE XIV

LA MAISON DE JEU

Le jeudi était le jour de réception de Mme de Courtilz. Claire vit pour la première fois un salon parisien, éclatant de fleurs et de lumières ; mais elle fut étonnée de ne pas voir arriver de femmes. Une douzaine d'hommes en entrant saluaient la maîtresse de la maison, et semblaient attendre en se chauffant que la soirée commençât. Ce n'était pas une soirée de causeries, à en juger par l'attitude des invités. Parmi eux se trouvaient le Caïmacan et le banquier que Mme de Courtilz avait désignés la veille à Claire au bois de Boulogne.

Un coup de sonnette se fit entendre.

— Voici M. de Valpéja, dit Mme de Courtilz, je reconnais sa façon de sonner.

M. de Valpéja fut introduit, et chacun se précipita au-devant de lui pour lui témoigner mille politesses. En voyant cet homme qui semblait tenir une haute place dans l'opinion des invités, Claire éprouva un sentiment de défiance et d'antipathie si nouveau pour elle qu'elle en resta troublée, ne comprenant pas pourquoi son cœur semblait s'être resserré tout à coup.

M. de Valpéja était remarquable par sa tenue irréprochable, son regard froid et la pâleur de son teint. Le buste serré dans un habit bleu à boutons d'or, un petit ruban jaune liseré de bleu se montrait presque imperceptiblement à l'angle d'une des boutonnières. Tel était le seul point saillant de son habillement, qui était, à part la décoration, d'un parfait gentleman ; mais la pâleur de la figure et de certains méplats trop accusés sous les yeux montraient un homme

tourmenté, envahi peut-être par de violentes passions, justifiées par une mâchoire largement ouverte, qui laissait voir des dents plantées comme pour tout dévorer. La carrure des épaules répondait à la mâchoire, et plus d'une passion pouvait s'y asseoir tranquillement, sans craindre d'être démontée.

— Cher Valpéja, dit Mme de Courtilz, venez que je vous présente ma nièce.

L'homme à la décoration jaune enchâssa un lorgnon dans le coin de son œil et sourit à Claire, qui baissa les yeux.

— Charmante, dit-il, vraiment charmante.

— Ma chère Solange, reprit Mme de Courtilz, M. de Valpéja, un de mes meilleurs amis.

Un des invités se leva et demanda si le jeu n'allait pas commencer.

— Certainement, messieurs, dit Mme de Courtilz. Allons, M. de Valpéja, vous ferez la cour à ma nièce plus tard.

Toute la société se leva en suivant M. de Valpéja, qui venait de s'asseoir le premier à la table oblongue, au milieu du salon. Pendant que les domestiques apportaient des cartes, et disposaient sur la table tout ce qu'il fallait pour jouer, Mme de Courtilz dit à Claire :

— S'il venait quelqu'un tout à l'heure, souvenez-vous, ma chère enfant, de ne pas trop l'accaparer à votre profit. Vous nous l'enverriez immédiatement à la table de jeu.

— Comme il vous plaira, madame, dit Claire qui ne pouvait comprendre le sens caché de ces paroles.

L'or commençait à tinter joyeusement en sortant des bourses et des porte-monnaie ; chacun étalait sa masse devant lui sur le tapis vert, suivant les méthodes particulières aux joueurs, dont les uns font parade d'étaler tout ce qu'ils possèdent, tandis que les autres ne tirent qu'à regret de leurs poches de nouveaux louis. Les superstitieux faisaient des dessins cabalistiques avec des piles de louis, et les prodigues les laissaient rouler où il leur plaisait de s'arrêter. Les avares ne quittaient pas la main de longues bourses en filets qui avaient d'étroites ouvertures ; mais malgré ces différentes méthodes, l'or ne chantait pas moins de toute part.

Le lansquenet commença, et ces cartes appelées de temps en temps pour couper un silence profond, l'attention des joueurs étant dirigée tout entière sur le tapis vert, n'intéressaient pas Claire qui, les yeux fixés sur les bûches enflammées du foyer, suivait pour se dis-

traire les figures dessinées par le feu. A quoi pensait-elle à cette heure? Elle ne pensait pas encore. Les développements de la vie dans laquelle elle était jetée depuis quelques jours avaient été si brusques, qu'elle ne pouvait les soumettre à l'analyse. Elle se laissait aller à la dérive, doucement, sans choc, n'entrevoyant aucun drame dans sa nouvelle existence : tout le côté merveilleux qui se déroulait entre la Salpêtrière et l'hôtel de la rue du Faubourg-Montmartre, elle ne le saisissait pas encore, et se croyait dans l'ordre naturel des choses.

Le tintement de l'or à quelques pas d'elle l'entraînait par sa constante harmonie dans une tranquillité dont Mme de Courtilz s'inquiéta la première. Plusieurs fois elle retourna la tête afin de voir quel effet le jeu produisait sur Claire, et elle s'aperçut que la jeune fille ne ressentait pas la sensation de l'or.

— Solange, lui dit-elle, approche-toi de moi un moment.

Claire obéit.

—Tu ne connais pas le lansquenet, chère enfant?

— Non, madame, dit Claire.

Mme de Courtilz fronça le sourcil.

— Voilà ce que c'est, dit-elle, que d'envoyer les enfants au couvent, ils ne vous reconnaissent pas plus tard. Ne suis-je pas ta tante, Solange?

Et elle tendit la tête en arrière de telle sorte que Claire fut obligée de l'embrasser.

— Madame, dit M. de Valpéja, voilà trois fois que je passe, et vous êtes si occupée de votre jolie nièce que vous ne pensez plus à la cagnotte. On a bien raison de dire que vous n'êtes pas intéressée...

Mme de Courtilz s'inclina en envoyant un gracieux sourire à l'homme à la décoration jaune, et ramassa la dîme qu'elle prélevait sur chaque joueur assez heureux pour passer trois fois.

Claire regardait le jeu, cette succession de cartes que des mains alertes abattaient, les mutations des petits tas d'or qui changeaient de propriétaires, et n'en comprenait pas l'intérêt. Elle allait se rasseoir au coin du feu, lorsque la sonnette se fit entendre de nouveau.

— Je n'attends plus personne, dit Mme de Courtilz, il faut que ce soit notre jeune homme d'hier.

— Vraiment! s'écria Claire.

La porte s'ouvrit; c'était en effet le cavalier de la veille. Mme de Courtilz se leva.

— Ah! monsieur, c'est bien aimable à vous de nous rendre visite. Nous nous ennuyons tellement qu'on fait une petite partie... Jouez-vous, monsieur?

— Pas habituellement, madame.

— Eh bien, si vous voulez tenir compagnie à ma nièce, elle est seule au coin du feu, et elle ne demande pas mieux que de causer, n'est-ce pas, chère Solange.

Claire rougit et trouva Mme de Courtilz la meilleure des femmes.

En entrant dans ce salon, le jeune homme fut un peu troublé. Il ne s'était pas attendu à trouver si nombreuse compagnie : la veille, en accostant ces deux dames, il avait cru avoir affaire à des femmes moins distinguées ; mais le luxe de la maison lui imposait, et il devenait timide en songeant à son audace au bois de Boulogne.

— Mademoiselle, dit-il, combien je suis heureux de vous revoir; j'ai mille remercîments à faire à madame votre tante d'avoir bien voulu m'admettre dans son intérieur.

— Ainsi, vous ne jouez pas, monsieur? demanda Claire.

— Quelquefois par complaisance, dit-il; mais je ne trouve aucun plaisir au jeu.

— Oh! tant mieux.

— Pourquoi tant mieux, mademoiselle?

— Parce que nous pourrons causer.

— Avez-vous vu le dernier opéra des Italiens, mademoiselle?

— Je ne suis jamais allée au théâtre, monsieur.

— Est-il possible? Comme on aurait plaisir à vous y accompagner!

— Est-ce amusant? demanda Claire.

Avant que le jeune homme eût eu le temps de répondre.

— Monsieur! appela Mme de Courtilz.

— Plaît-il, madame?

— Voulez-vous prendre la place de M. de Valpéja, qui est un peu fatigué?

— Madame, je ne joue pas...

— C'est une excellente place : M. de Valpéja a passé quinze fois en deux coups.

— Madame, vraiment, je vous suis obligé.

— Ah ! monsieur, si vous voulez être mon ami, il faut faire mes volontés.

— Pour gagner votre amitié, madame, il n'est rien que je ne fasse.

— Ainsi, vous me quittez déjà, monsieur, dit Claire.

— Mademoiselle, vous voyez que je ne puis faire autrement.

Mme de Courtilz s'était levée.

— Profitez de la veine, monsieur, lui disait-elle.

— Mais, madame, je ne sais comment vous dire...

— Je vous comprends ; vous n'êtes pas venu pour jouer...

Le jeune homme ne répondait pas.

— Et vous n'avez pas sur vous une somme suffisante pour lutter contre le hasard... c'est inutile. Avec quelques louis, en prenant la place de M. de Valpéja, vous allez dévorer toute la table...

— Je n'ai pas cette ambition.

— Monsieur, on vous attend... Les joueurs s'impatientent.

Le jeune homme s'assit autour du tapis vert, ouvrit son porte-monnaie et en tira cinq louis qui faisaient petite figure auprès des masses de ses voisins ; mais, ainsi que Mme de Courtilz l'avait annoncé, la chance était attachée à cette place, et bientôt le joueur novice se trouva à la tête de mille francs qui lui firent prendre goût au lansquenet. Claire, derrière Mme de Courtilz, suivait la partie, et étudiait les singuliers phénomènes qu'amène le jeu dans la physionomie. Les regards du jeune homme commençaient à briller, ses joues s'empourpraient ; l'émotion s'emparait de toute sa personne, ses gestes s'en ressentaient.

— Et il disait qu'il n'était pas joueur ! s'écria M. de Valpéja en s'adressant à Claire.

Claire détourna les yeux, tant l'intimidait l'homme à la décoration jaune, qui, appuyé contre la cheminée, le dos tourné au feu, les pans de l'habit relevés, envoyait de singuliers regards, froids et méprisants, sur tous les personnages du salon.

— Quand vous aurez touché les cartes, jeune fille, dit-il à Claire, vous ne voudrez plus les quitter.

Claire frissonna : elle sentait que cet homme disait vrai quoi-

qu'elle ne connût pas la passion du jeu; elle serait restée sous la funeste influence de M. de Valpéja, si les domestiques ne fussent entrés en ce moment, avec des plateaux de rafraîchissements. Les joueurs n'en continuèrent pas moins leur partie, et le jeune homme ne pensait plus à Claire depuis que la fortune commençait à lui sourire.

Pour échapper aux questions de M. de Valpéja, Claire alla se réfugier de nouveau derrière le fauteuil de Mme de Courtilz, et tout en regardant le jeune homme qui semblait pris de fièvre, elle ne put s'empêcher de remarquer la physionomie des joueurs, tous gens pâles, les yeux rougis par les veilles, avec toutes sortes de passions accrochées à leurs bouches, tapies dans leurs rides, qui avaient déterminé de précoces vieillesses, des cheveux blanchis avant l'âge, des sillons sur les joues, des fossés profonds traversant le front, des bouches fermées pour ne pas laisser échapper de cris, des mentons allongés par le dépit, une impassibilité extrême qui ne cachait pas les tourmentes intérieures. De ces yeux flétris, de ces paupières ridées, il s'échappait de temps en temps une rare flamme courte et dévorante amenée par les cartes. De l'amour, de l'amitié, de la joie, de la santé, de la noble ambition, de l'intelligence il ne restait que l'amour du jeu.

En plein soleil ces joueurs devaient être hideux.

Claire, dans sa naïveté, eut un secret instinct de ces laideurs dont elle ne soupçonnait pas la profondeur; elle blâmait le jeune homme du bois de Boulogne de s'être assis au tapis vert, et elle aurait voulu le lui dire.

Minuit sonna à la pendule.

— Messieurs, dit Mme de Courtilz, le jeu va cesser.

On épuisa le dernier paquet de cartes ; chacun compta son argent, et le jeune homme se leva avec six cents francs de bénéfices.

— Eh bien, lui dit Mme de Courtilz, avais-je raison, monsieur, de vous dire que la place était bonne ?

Le jeune homme leva les yeux sur Claire; mais il la trouva plus indifférente qu'à son arrivée.

— M'en voulez-vous, mademoiselle, lui demanda-t-il, de ne pas vous avoir tenu compagnie pendant la soirée?

— Au contraire, monsieur, dit Mme de Courtilz, ma nièce est enchantée que vous sortiez de chez moi avec un petit bénéfice.

Comme les joueurs prenaient leurs chapeaux et se retiraient, le jeune homme salua les dames et prit congé d'elles.

— Maintenant, monsieur, lui dit Mme de Courtilz, vous connaissez la maison... Quand cela vous fera plaisir, je reçois deux fois par semaine, les lundis et les jeudis.

Le jeune homme promit de revenir, et il ne quitta pas Claire sans lui tendre la main et la presser légèrement, de telle sorte qu'elle comprit qu'il reviendrait.

— Il est fort bien, dit Mme de Courtilz, en embrassant Claire quand celle-ci alla se coucher. Pour quelqu'un qui nous a arrêtées si cavalièrement, vraiment nous avons eu la main heureuse.

— Est-ce qu'il jouera toujours? demanda Claire.

— Ma chère enfant, dit Mme de Courtilz, le jeu fait partie de l'éducation d'un homme. Il n'est pas permis aujourd'hui de se présenter dans un salon sans connaître le lansquenet : au bout de deux ou trois leçons ce jeune homme sera formé et alors il pourra causer avec toi, si sa conversation te fait plaisir.

Le lendemain, Claire alla aux Tuileries et au Palais-Royal avec Mme de Courtilz, et ses petites joies coquettes recommencèrent. Il était peu d'hommes qui ne se retournassent pour la regarder; mais son triomphe fut consacré au balcon du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle passa la soirée. Cinquante lorgnettes dirigées sur elle lui firent presque oublier les émotions du mélodrame dont elle venait de voir les deux premiers actes.

N'ayant jamais été au théâtre, elle était remuée profondément par un mélodrame populaire dont les types, quoique grossis et tracés à gros coups de crayon, ne lui rappelaient pas moins certaines figures qu'elle avait pu entrevoir aux barrières. Si une émotion sincère, des terreurs sans égales, une pitié pleine de larmes s'emparent des petits bourgeois qui vont voir les spectacles, Claire ne devait-elle pas passer par des alternatives de frisson et de bonheur, suivant que le traître habituel du drame exerçait ses coupables manœuvres contre une victime qui, sans cesse tombant, se relevait sans cesse aux applaudissements de la foule?

De véritables pleurs coulaient dans la salle, tombant des yeux de spectatrices qui cachaient leurs yeux rougis derrière leurs mou-

choirs ; mais Claire avait le cœur trop oppressé pour pleurer. Quand le traître caché derrière une colonne, dans un monastère en ruines, éclairé par la lune, attendait sa victime qui venait sans défiance se confesser à l'ermite de la chapelle du torrent, Claire avait envie de crier : — Il est là !

Ce spectacle la brisa, et elle en sortit heureuse, ayant goûté des joies particulières qu'elle ne soupçonnait pas. Mme de Courtilz lui parlait et elle lui répondait à peine, se plaisant à recomposer intérieurement le drame scène par scène. Ce n'étaient pas des comédiens qu'elle avait vus, mais des personnages réels dont elle partageait les malheurs, et aux efforts desquels elle s'unissait pour les aider à se débarrasser de cette fatalité qui les étreignait.

Elle goûta moins le piquant des pièces comiques dans un théâtre où Mme de Courtilz la conduisit le lendemain ; les violentes terreurs du drame la satisfaisaient davantage, et elle n'eut de cesse que quand elle se fut procuré la brochure imprimée du mélodrame, pour se rendre compte à tête reposée des passages qui l'avaient le plus vivement émue.

— Je suis contente, ma chère enfant, de ce que ce spectacle t'ait plu... Tout l'hiver, nous en consacrerons une bonne partie à voir les nouvelles pièces.

Claire sauta de joie.

— Toutes sont-elles aussi belles que la dernière ? demanda-t-elle.

— Il y en a encore de plus intéressantes.

Claire avait à peine le temps de songer au passé : promenades, spectacles, leçons de danse et de musique, contribuaient à l'entretenir dans une douce tranquillité qui ne semblait pas avoir d'horizon : sa première inquiétude lui vint d'une soirée dans laquelle le jeune homme perdit trois mille francs, dont deux mille sur parole. Confiant dans son étoile qui s'était levée si brillante, il revint le jeudi suivant, apportant dans sa bourse mille francs avec lesquels il pensait réaliser un gain considérable ; mais la fortune lui tourna subitement le dos, et sans pouvoir s'arrêter, entraîné par un courant irrésistible, le jeune homme se trouva engagé vis-à-vis de M. de Valpéja d'une somme de deux mille francs.

Cette perte sembla l'inquiéter ; il fronçait le sourcil, pâlissait et s'excusait de ne pas avoir la somme sur lui.

— N'ayez garde, monsieur, lui dit M. de Valpéja : à un beau joueur tel que vous, je serai trop honoré d'avancer quelques mille francs...

— Ne jouez plus, monsieur, lui dit tout bas Mme de Courtilz ; vous êtes en déveine, vous perdriez cinquante mille francs... Si vous m'aviez regardée pendant le jeu, je vous faisais signe de vous arrêter à deux mille francs ; mais aussi vous jetez votre argent bien imprudemment... Allez causer avec ma nièce, et si j'entrevois une chance pour vous dans la soirée, faites-moi le plaisir d'accepter ce billet de cinq cents francs.

Le jeune homme remercia Mme de Courtilz de ses conseils et de ses bons procédés, mais il refusa le billet de banque.

— Vous avez raison, monsieur, il vaut mieux vous arrêter tout à fait.

Claire qui avait suivi la partie, et à qui les transes du jeune homme n'avaient pas échappé, se montra encore plus aimable pour lui que Mme de Courtilz. Elle le blâma vivement d'avoir continué à jouer, et de n'être pas venu causer avec elle. Elle avait tant de choses à lui demander, s'il avait vu le fameux mélodrame de la Porte-Saint-Martin, ce qu'il en pensait, et si son émotion avait été aussi grande que la sienne ; mais le joueur n'était pas d'humeur à satisfaire aux nombreuses questions de Claire. Quoiqu'il se sentît attiré vers la jeune fille, sa perte le préoccupait, et il rêvait aux moyens de rentrer dans son argent.

— Vous n'êtes pas aimable aujourd'hui, monsieur, lui dit Claire.

Mais ces agaceries naïves ne trouvaient pas d'écho. Mme de Courtilz fut mieux reçue du jeune homme quand elle vint.

— M'avez-vous trouvée de bon conseil l'autre jour? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame ; et maintenant quand je jouerai je m'adresserai à vous.

— Vous voulez continuer de perdre votre argent ? s'écria Claire.

— Petite fille, petite fille ! dit Mme de Courtilz d'un ton sec, vous parlerez quand on vous en priera. Non, monsieur, il ne serait pas bon de devenir joueur ; c'est une passion qu'il faut garder pour l'âge mûr ; mais vous avez perdu une certaine somme chez moi qui vous ai invité, dans mon salon, et je ne saurais trop m'en vouloir. C'est de ma faute. Je veux qu'à la prochaine séance vous sortiez d'ici

comme vous y êtes entré, c'est-à-dire avec vos trois mille francs... Que ces messieurs que vous voyez perdent leur argent entre eux, cela les regarde : ils sont riches et savent ce qu'ils font ; mais un homme de votre âge, bien élevé, charmant, ma nièce me le disait encore aujourd'hui, car elle parle de vous peut-être un peu souvent, ne doit pas perdre de sommes si importantes... Viendrez-vous lundi, mon cher monsieur ?

— Si vous le désirez, madame.

— Je ne le désire pas, je le veux... Lundi vous rentrerez dans vos trois mille francs... Vous avez gagné la dernière fois cinq cents francs, vous vous retirerez avec cinq cents francs de gain, je le jure...

— Oh ! madame, vous êtes trop bonne.

— Non, c'est de l'équité ; ces messieurs sont peut-être un peu trop forts pour vous. Le hasard égalise les forces, sans doute, mais ils ont plus de froideur, jettent leur argent sur le tapis avec plus de prudence. J'ai juré que vous gagneriez.

— Oui, n'est-ce pas, ma tante ? s'écria Claire.

— Les femmes sont pour vous, dit Mme de Courtilz, et les femmes sont sœurs de la fortune. Nous jouerons de moitié... Je vais vous livrer un secret qui est le grand secret du jeu. Pour être certain de battre un ennemi, il faut avoir le double de sa force et de son courage : l'or est un ennemi facile à combattre, quand on peut opposer des masses supérieures à celles du banquier. Ainsi vous avez perdu trois mille francs, savez-vous maintenant ce qu'il faut pour les regagner ?

— Non, dit le jeune homme.

— Six mille francs, s'écria Claire.

— Cette chère enfant, qui ne connaît pas la valeur d'un louis, et qui ne saurait distinguer un valet de cœur d'un valet de trèfle, a dit la vérité.

Le jeune homme regarda Claire, qui venait de répondre en oracle, avec un tel accent de naïveté qu'on ne pouvait s'y méprendre.

— Avec cent mille francs en poche, continua Mme de Courtilz, on est certain d'en gagner cinquante mille ; avec cinquante mille francs, vingt-cinq mille. Vingt-cinq mille francs en écus vous en rapporteront douze mille cinq cents quand vous voudrez, et ainsi de suite. Ces messieurs n'apportent guère plus de mille francs chacun. Je ne souffrirais pas qu'on joue davantage dans mon salon ; c'est seulement

pour s'amuser une soirée, passer le temps. Si vous pouvez venir lundi prochain avec six mille francs, vous avez cinq fois plus d'argent que chacun de ces messieurs, vous êtes cinq fois plus fort, vous devez donc gagner cinq fois plus qu'eux ; mais je ne veux plus que vous jouiez, je tiens seulement à ce que vous retrouviez vos trois mille francs... Vous me comprenez bien, mon cher monsieur?

— Certainement, madame, mais...

— Si vous craignez de risquer six mille francs, je me mets de moitié avec vous...

— Pour dire la vérité, madame, je ne sais si je pourrai d'ici à lundi emprunter ces six mille francs.

— Quel malheur! s'écria Mme de Courtilz, j'ai acheté aujourd'hui une maison de campagne, où j'espère que vous me ferez l'honneur de venir ce printemps, et mon notaire a été obligé de donner à compte une centaine de mille francs qui étaient mon seul argent disponible... Croyez bien que j'aurais été heureuse de vous prêter cette bagatelle?

— J'espère me procurer la somme, dit le jeune homme.

— Huit mille francs, n'oubliez pas... Avant le jeu, il sera de bon goût de rendre à M. de Valpéja ses deux mille francs, et vous restez maître du terrain avec vos six mille francs en espèces qui ne doivent rien à personne.

Comme le jeune homme allait prendre congé des dames :

— Si cependant vous vouliez en rester là, lui dit Mme de Courtilz, je ne vous engage pas moins à venir nous rendre visite... Vous auriez perdu trois mille francs, et tout serait dit. Ma chère Solange ne demanderait pas mieux que de vous faire les honneurs de mon salon.

— Oh! certainement, dit Claire... Je ne m'amuse pas beaucoup à vous voir tenir des cartes dans les mains.

— Eh bien, mademoiselle, une fois au courant, je vous promets de passer les soirées à vos pieds.

En effet, le lundi suivant, le jeune homme fut le premier à sonner chez Mme de Courtilz : mordu par le serpent du jeu, il ne pouvait tenir en repos.

— J'ai dix mille francs, s'écria-t-il en entrant.

— C'est un enfantillage, mon cher monsieur, dit Mme de Courtilz... Vous n'êtes pas sage, vraiment : comme ces jeunes gens sont entê-

tés! Ils gâteraient les meilleures affaires... Vous allez me remettre deux mille francs.

Elle le frappa légèrement sur la joue.

— Allons, entêté, lui dit-elle, donnez-moi ces deux mille francs qui vous sont inutiles, et que je vous remettrai à la fin de la soirée pour que le diable ne vous tente pas.

Le jeune homme était radieux de ce charmant accueil. Claire lui envoyait de gais sourires, et sa tante l'autorisait à se laisser faire la cour.

Bientôt arrivèrent les habitués du salon, qui se placèrent immédiatement à table, suivant leur habitude. Ils ne perdaient pas de temps en conversation et n'avaient soif que de palper les cartes.

— C'est singulier, dit Mme de Courtilz, M. de Valpéja ne vient pas.

— Nous pouvons commencer sans lui, dit un des joueurs.

— Sans doute, répondit Mme de Courtilz.

Et elle alla vers le joueur novice.

— La fortune vous traite en enfant gâté, lui dit-elle. M. de Valpéja, le joueur heureux qui gagne habituellement, ne vient pas aujourd'hui... On croirait qu'en rival généreux il vous cède la place... Asseyez-vous sur la chaise en face de moi ; c'est la sienne.

— Mais s'il venait tout à l'heure ?

— M. de Valpéja serait assez galant pour vous céder sa place... Allons, messieurs, dit Mme de Courtilz, le jeu est ouvert.

Le jeune homme s'était assis autour du tapis vert sans trop d'émotion, presque certain de la fortune ; encouragé par les regards aimables de Mme de Courtilz, il étala sur la table tout l'or qu'il avait apporté.

Le lansquenet commença, et dès l'abord la chance sembla se tourner vers le jeune homme qui accumula en un tas l'or de ses voisins. Chacune des paroles de Mme de Courtilz se réalisait ; le riche dévorait les pauvres. Deux ou trois habitués avaient été mis hors de combat par la fortune qui planait au-dessus de la tête du joueur novice dont les yeux brillaient, et qui, pour la première fois, conçut un vif mépris pour l'or.

Qu'étaient-ce que ces jetons jaunes si facilement gagnés qui, à un signe de cartes, accouraient s'amonceler devant lui? Dès lors, le joueur perdit la tête : il pontait à tout coup, et regardait moins à

une poignée de louis qu'une paysanne à une poignée d'herbes pour sa vache.

L'argent se sauva avec plus de rapidité qu'il n'était venu. Le jeune homme s'entêtait. Il sentait la veine l'abandonner, et maintenant il ne risquait plus ses derniers louis qu'un à un. Enfin, son tour de main arriva : c'était à lui de tenir la banque, un moment favorable à beaucoup de joueurs.

— Madame, dit-il à Mme de Courtilz, mes deux mille francs, je vous prie.

Il avait peur que la maîtresse de la maison ne lui fît des reproches sur sa folle manière de jouer ; mais elle lui tendit les deux billets de banque sans mot dire. Quoique empressé de saisir le pan du manteau de la fortune, le jeune homme eut assez de prudence pour changer ses billets contre de l'or. Il se sentait plus riche avec de l'or devant lui qu'avec deux chiffons de papier gravés ; mais le petit tas de pièces d'or fondit aussi vite que du beurre au soleil.

— Madame, dit-il à la maîtresse de la maison, soyez assez bonne pour me prêter cinq cents francs.

— Monsieur, dit Mme de Courtilz, je me suis fait une règle de ne jamais prêter d'argent aux personnes qui fréquentent mon salon.

— C'est bien, madame, dit le jeune homme qui en ce moment rencontra le regard de Claire, plus humiliée que lui de ce refus.

— Vous paraissez m'en vouloir, monsieur, dit Mme de Courtilz, c'est sans doute parce que vous ne comprenez pas ma conduite. Quand la mauvaise chance s'acharne malheureusement contre une personne, rien ne saurait lutter contre cette funeste influence ; ce serait donc pousser mes invités à perdre des sommes considérables que de leur donner les moyens de continuer… Si les joueurs veulent se prêter entre eux, je peux le tolérer, mais…

En ce moment, la négresse entra, en ouvrant la porte si brutalement que tous les joueurs se retournèrent.

— Qu'y a-t-il, Cora ? demanda Mme de Courtilz.

Mais la négresse fit un certain clignement d'œil.

— Vous ne m'avez pas sonnée, maîtresse ? demanda-t-elle.

— Oui, en effet, je ne me sens pas bien, dit Mme de Courtilz : la chaleur, la lumière… Je crois que je m'en vais me trouver mal.

Elle tomba sur un fauteuil.

— Messieurs, dit-elle d'une voix affaiblie, veuillez cesser le jeu.

Aussitôt la négresse courut à la table, s'empara des cartes, poussa les joueurs, souffla les bougies du lustre, et s'empressa d'enlever le tapis vert, et de séparer les rallonges de la grande table.

Tous les invités s'étaient levés, pleins de colère contre la négresse, qui ne se souciant pas des enjeux placés devant chaque joueur de la partie commencée, agissait dans l'appartement avec autant de sans-façon que le tonnerre. Avant que l'assemblée fût revenue de sa surprise, Cora avait jeté adroitement les paquets de cartes dans le feu ardent de la cheminée, et Claire la regardait avec stupéfaction.

— Qu'as-tu donc, Cora ? lui demanda-t-elle.

— Maîtresse est malade, ne le voyez-vous pas ?

Mais Mme de Courtilz, quoique étendue dans un fauteuil, brisée en apparence, jetait un vif regard sur cette scène.

— Souffrez-vous beaucoup ? lui demanda Claire.

— Oui, ma chère enfant ; enlevez le tapis vert, lui dit-elle bas, et mettez-le sur votre lit...

— Que dit-elle? se demanda Claire...

Et elle ajouta :

— Je ne vous comprends pas.

— Alors, laissez faire Cora.

Les joueurs prenaient leurs chapeaux et se disposaient à partir. Mme de Courtilz se leva subitement de son fauteuil.

— Messieurs, ne partez pas ainsi tous ensemble... Vous donneriez l'alarme dans la maison : on croirait chez le concierge que je suis morte.

— Cette négresse a-t-elle son bon sens? demanda le jeune homme à Claire.

— Je ne l'ai jamais vue ainsi, dit Claire.

— Solange, dit Mme de Courtilz, rallumez les bougies de la cheminée... La lumière me fait mal, mais cependant il en faut un peu.

En effet, l'appartement n'était éclairé que par la lueur du foyer et les débris de cartes que Mme de Courtilz poussait vers le cœur enflammé des bûches, en faisant mine de tisonner.

Un coup de sonnette se fit entendre.

— Je vais appeler Cora, dit Claire, elle est dans ma chambre.

— Non, dit Mme de Courtilz, ne réponds pas...

Mais à un second tintement tout particulier.

— C'est M. de Valpéja, s'écria Mme de Courtilz. Vite, ma Solange, va ouvrir !

Valpéja entra aussi froid que d'habitude, l'habit bleu exactement boutonné, la décoration jaune à la boutonnière.

— Comment, messieurs, dit-il, la séance est déjà terminée ?

— Cette folle de Cora, s'écria Mme de Courtilz, a cru devoir tout bouleverser, parce que je me sentais un peu indisposée.

— Vous allez mieux, madame, dit Valpéja, et vous avez raison... Votre état *n'avait rien d'alarmant*, continua-t-il en appuyant sur les mots.

Mme de Courtilz respira librement.

— Messieurs, dit-elle à ses invités consternés, combien je regrette ce qui vient de se passer ; mais nous ne nous reverrons, s'il vous plaît, que dans une quinzaine... Ces soirées me fatiguaient un peu, et j'aurai l'honneur de vous indiquer mes jours de réception.

Les habitués quittèrent l'appartement.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda Mme de Courtilz à Valpéja.

— La maison est surveillée par deux hommes de la police.

— Vraiment ?

— Mais je surveillais ces hommes...

— Solange, il est temps d'aller vous coucher, dit Mme de Courtilz qui fit un signe à Valpéja.

Claire sortit fort étonnée du dénoûment de la soirée.

— Dans l'après-midi, continua Valpéja, ces hommes avaient déjà interrogé la concierge.

— Elle n'a rien avoué ?...

— Non, puisqu'elle m'a prévenu.

— Il n'y a pas de danger alors ?

— A la condition, dit Valpéja, qu'on ne jouera plus ici.

— Mais que ferons-nous ?

— Peuh ! dit Valpéja, avec de l'imagination !

CHAPITRE XV

M. PETIT-DUCLOS ET Cᵉ

A partir de cette époque, Claire fut frappée de la physionomie de Mme de Courtilz et de ses domestiques qui, pendant une huitaine, parurent aussi consternés que si le feu avait pris à l'hôtel ; peu à peu l'intérieur de la maison se ressentit de cet événement. Les murs se dégarnirent des tableaux, les cheminées des nombreux objets qui les ornaient, les étagères des mille curiosités pressées les unes contre les autres. Les riches rideaux de moire furent remplacés par des étoffes plus simples, et les lourdes portières décrochées. Mme de Courtilz n'avait pas été sans amasser d'énormes bénéfices dans les soirées où elle donnait à jouer, mais un bon tiers passait en prodigalités d'étoffes, d'ameublement, de bijoux et la plus forte somme était prélevée par Valpéja, à qui la maîtresse de la maison ne savait rien refuser.

Malgré tout, les dames n'en continuaient pas moins à se promener dans les lieux publics, à fréquenter les théâtres et les concerts ; rien dans leur toilette n'annonçait encore l'état de la gêne dont elles se ressentaient à l'intérieur, mais le moment allait arriver où ces derniers débris de splendeur s'écrouleraient. Du matin au soir, Cora n'était occupée qu'à ouvrir la porte à des fournisseurs de toute espèce que Mme de Courtilz s'empressait de recevoir, car elle savait par expérience combien une porte fermée à un créancier peut amener de résultats fâcheux. Elle les recevait en présence de Claire, et d'une voix mielleuse, ne leur donnait que des espérances ; mais l'aspect du salon qu'il fallait traverser inspirait aux fournisseurs autant de rage qu'à un voyageur pris dans le désert sans eau.

Plus de ces tentures de damas ancien sorti d'un riche magasin de la rue de Choiseul ! Plus de ces grands vases de Chine, les plus beaux du quai Malaquais ! Plus de pendules ni de candélabres commandés expressément à un grand artiste et fournis par un habile orfévre des environs du Palais-Royal ! Plus de tableaux de maîtres qui avaient quitté la montre d'un marchand de couleurs du boulevard des Capucines pour orner le salon de Mme de Courtilz ! Plus de bibliothèque en citronnier, composée et sculptée par un ébéniste intelligent ! Plus de livres reliés en parchemin blanc avec ornements d'or, dont la reliure avait demandé un an de travail à un illustre ouvrier, connu de tout Paris ! Plus de curiosités, coffrets d'or, émaux, porcelaines, vieux Saxe, statuettes Louis XV, potiches arabes ramassés dans dix magasins de curiosités !

Il fallait traverser une lande pour arriver au boudoir de Mme de Courtilz, qui s'était imposée de conserver au moins cet appartement intact. La distribution de l'appartement ne permettait d'y arriver qu'en passant par le salon, et quoi que fît la maîtresse pour dissimuler la nudité de cette grande pièce, elle ne put y parvenir. Elle ferma les volets extérieurs du salon, mais il était nécessaire de reconduire les créanciers à la lumière, et les créanciers ont un œil de commissaire-priseur pour inventorier la misère, et un flair de chien de chasse pour se douter du chemin qu'ont pris leurs marchandises.

Le marchand d'étoffes se disait : — Mes tentures sont au mont-de-piété.

L'orfévre. — Ma pendule et mes candélabres sont au mont-de-piété.

Le marchand de couleur. — Mes tableaux sont au mont-de-piété.

Tous disaient en entrant : *Mont-de-Piété*, et ils n'étaient que l'écho de la cheminée, des fenêtres, des murs veufs de leurs ornements, qui eux-mêmes portaient écrits sur leurs flancs : *Mont-de-Piété*. Les fournisseurs ne conservaient qu'un faible espoir, c'est que leurs marchandises n'étaient pas vendues ; car les gros commerçants parisiens, ceux affectés aux objets de luxe principalement, savent jour par jour ce qui se vend à l'hôtel des commissaires-priseurs, le nom de la personne qui vend (gardât-elle l'anonyme), et la situation présente de cette personne. Il en est pour ces matières comme d'un commerçant dont la signature a été protestée : à moins

d'un renouvellement complet de mobilier, toute personne qui vend à l'hôtel des commissaires-priseurs est signalée dans le commerce de luxe et marquée de noir comme marchant à la ruine, si déjà la ruine n'est pas consommée.

Le Mont-de-piété est le frère de l'Hôtel des commissaires-priseurs ; ce sont des fils de famille qui n'inspirent aucune compassion. Aussi les fournisseurs entraient-ils chez Mme de Courtilz avec un seul mot du dictionnaire : *argent*, six lettres magiques et terribles, plus souvent terribles que magiques. Chacun d'eux solfiait son mot à sa manière, les uns durement, les autres câlinement, la majorité impérieusement, la minorité timidement.

Claire commença dès lors à faire son éducation de la langue française, renfermée dans ce seul mot. Elle comprit pour la première fois le mot *argent*, qu'elle n'aurait pas soupçonné renfermer tant de sens divers. Elle assista à de singulières comédies, jouées par une grande actrice qui regardait les créanciers comme de simples comparses, et si, à huit heures du matin, la sonnette, agitée par la main d'un créancier, carillonnait le mot *argent*, la représentation durait jusqu'à trois heures de l'après-midi, pour se terminer quelquefois par un épilogue le soir, quand les dames, revenant de leur promenade, trouvaient dans l'antichambre le terrible mot *argent*, qui les attendait sous la forme de créanciers pleins d'impatience.

Tout se résuma dès lors en argent pour Claire, jusqu'au froid et à la pluie.

Mme de Courtilz avait congédié son cocher au mois et en était réduite à prendre des fiacres à l'aventure. Un jour, les dames furent mouillées avant d'avoir pu atteindre une station.

— Maudit argent ! s'écria Mme de Courtilz.

Claire en déduisit qu'avec de l'argent la pluie n'existait pas à Paris, et ainsi de tout. Sans argent, M. de Valpéja devenait invisible, non pas qu'il ne fût fort attaché à la maison, mais il avait besoin de chercher des ressources ailleurs, et il avait transporté ses talents, sa décoration jaune, sa figure froide et son habit bleu boutonné jusqu'au cou dans un cercle où les étrangers, ignorants des réputations parisiennes, se laissaient aller à des parties qui rarement tournaient à leur profit.

Ce fut dans ces circonstances que reparut le banquier Petit-

Duclos, représentant de la célèbre maison Petit-Duclos et Cᵉ, dont le siége est situé rue Saint-Fiacre.

Le teint rouge, la bouche souriante et toujours ouverte, des lèvres un peu fortes, l'œil brillant, entouré de rides clignottantes, un important gilet de velours voyant, formant une forte courbe sur son gros ventre, une chaîne d'or accomplissant ses massives évolutions sur le gilet, un diamant à la cravate, à toute heure du jour M. Petit-Duclos représentait la richesse dans ce qu'elle affiche de satisfaction extérieure. Le banquier avait l'air épanoui d'un homme qui vient de faire un excellent dîner avec des vins de choix. A dix heures du matin. à quatre heures de l'après-midi, à minuit, on eût dit qu'il sortait de table. Les préoccupations matérielles de la vie, le souci des affaires ne pouvaient lui enlever cette ressemblance avec un gourmand qui vient de déguster seul, aux Frères-Provençaux, une bouteille de Pomard. Il y avait du Pomard dans la coloration de ses joues, de ses oreilles, dans la rotondité de son ventre, dans sa façon de marcher. Sa chaîne d'or et son diamant ne pouvaient appartenir qu'à un homme qui boit du Pomard à son ordinaire. Toute sa personne respirait la fortune, des goûts sensuels, un protecteur considérable qu'il s'agissait seulement de fixer, car le banquier passait pour un être volage, et Mᵐᵉ de Courtilz le connaissait assez pour s'en défier ; mais le moment était venu où il fallait réparer les brèches faites à l'appartement du faubourg Montmartre. Claire devenait un embarras dans cette gêne, et elle devait avoir compris entièrement la signification du mot *argent*.

Les anciens, qui ont personnifié dans la mythologie les passions et les vices, ne semblent pas avoir compris la force de l'argent en le représentant sous les traits de Mercure, personnage agile et alerte, patron des gens de commerce et des voleurs. Mercure est jeune, beau ; il se livre à des commerces équivoques, et ne peut être représenté que par un sculpteur satyrique. Malheureusement, l'art grec a négligé le grotesque et le laid. L'*Argent* ne devrait-il pas être personnifié par une sorte de Vitellius gourmand, aux chairs en suif, abruti par la débauche et les festins ?

M. Petit-Duclos représentait l'argent sans intelligence, l'argent qui s'engendre lui-même dans des caisses de fer, comme le puceron qui naît sans coopération de père ni mère. Fils d'un banquier intelligent, remueur d'idées et de projets qui presque tous réussirent,

M. Petit-Duclos hérita seulement de la fortune de son père et resta à la tête de la maison de banque pour posséder un titre. Avec ses goûts, le mot *banquier* était la plus belle décoration qu'il pût espérer ; quand même les deux mains occupées dans les poches de son pantalon à faire sonner quatre ou cinq pièces de cent francs qui ne le quittaient jamais, n'eussent pas annoncé son état de confortabilité, il était assez connu de tout le Paris qui s'étend de la place de la Bourse à la Madeleine, pour entendre les passants répéter : « Voilà le banquier Petit-Duclos. » Un homme qui l'eût salué humblement en l'appelant *monsieur le duc*, ne l'eût pas autant flatté qu'un passant qui le montrait du doigt en disant : « Voilà le banquier Petit-Duclos. »

Claire ne se laissa pas prendre à ce titre quand Mme de Courtilz lui présenta le bourgeois au Bois. Un banquier? que lui importait? A cette époque, elle ne savait pas ce qu'était l'argent et les professions diverses qu'il engendre dans la société. Quand vinrent les créanciers, elle eut un vague sentiment de la force de l'argent ; mais il fallut que Mme de Courtilz lui expliquât la position de M. Petit-Duclos, pour qu'elle s'en rendît un compte exact. Elle n'en conçut aucune affection pour le banquier, quoi que dît Mme de Courtilz pour démontrer la nécessité de sa protection ; malgré les prévenances de M. Petit-Duclos, Claire restait froide et peu gracieuse.

La voiture du banquier fut aux ordres des deux dames, ainsi que sa loge à l'Opéra-Comique, le seul théâtre où il allait tous les soirs digérer, disait-il. Dans l'art, le banquier ne voyait qu'une question de *digestion*. Jamais il n'avait ouvert un livre. « Un livre n'est pas bon pour la digestion, disait-il ; c'est un travail que de lire. » Mais le théâtre de l'Opéra-Comique, sa musique facile, ses acteurs pas trop forts chanteurs, la lumière, les applaudissements, une roulade du premier sujet, facilitaient la digestion. Claire ne comprenait pas l'honneur que lui faisait le banquier qui n'admettait que des intimes, de célèbres actrices ou des femmes à la mode dans sa loge, et cette indifférence la servit plus que sa gentillesse.

M. Petit-Duclos, qui avait peu rencontré de résistance en matières amoureuses, fut piqué au jeu. Tous les matins, il envoya par son valet de pied un beau bouquet commandé au Palais-Royal ; mais les bouquets n'ayant pas mieux réussi que la loge et la voiture, le banquier en arriva aux petits cadeaux : c'étaient des bijoux, bracelets,

pendants d'oreille, broches, épingles d'une certaine valeur. Dans l'après-midi, avant d'aller au Bois, il venait lui-même voir si les bijoux commençaient à dérider Claire. Il lui trouvait toujours la même physionomie indifférente, et s'en serait peut-être lassé, si Mme de Courtilz, qui le recevait d'abord, ne l'eût entretenu de quelques espérances dans l'avenir.

— Mon cher monsieur Petit-Duclos, lui disait-elle, pensez que c'est une enfant.

— Je le sais bien.

— Il faut passer quelque chose à ses caprices.

Le banquier n'eût pas demandé mieux que de satisfaire les caprices de Claire.

— Comment a-t-elle trouvé le petit bracelet de ce matin?

— Si joli qu'elle le porte déjà.

— A la bonne heure, disait M. Petit-Duclos, qui ne se doutait pas que Claire ignorait que le bracelet fût un cadeau, car obéissant entièrement à Mme de Courtilz, Claire se laissait habiller et parer d'étoffes nouvelles, sans se rendre compte du prix énorme de sa toilette.

— Peut-on baiser la main à cette chère enfant? demandait M. Petit-Duclos.

— Certainement : elle vous attend.

Mme de Courtilz conduisait le naïf banquier dans le boudoir où se tenait Claire.

— Mon enfant, voilà ce bon M. Petit-Duclos qui vient vous rendre visite.

— Mademoiselle... disait le banquier, qui chaque jour préparait en chemin une déclaration, sans pouvoir la faire sortir de son gosier, en présence de Claire qui le recevait froidement.

— Monsieur, répondait Claire en s'inclinant.

La conversation débutait ainsi et se serait tous les jours arrêtée de la sorte, si Mme de Courtilz ne fût intervenue.

— Monsieur Petit-Duclos vient chercher ma chère Claire pour faire un tour au Bois.

— Oui, mademoiselle, au Bois, si vous le voulez bien.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— Eh bien, va mettre ton chapeau, mon enfant, et ne sois pas longue... M. Petit-Duclos brûle de nous enlever.

Claire sortait.

— Ah! vous dites vrai, ma chère madame... Un petit enlèvement .. Eh! eh! ricanait le banquier.

— Vous serez toujours galant, monsieur Petit-Duclos; mais ma nièce est encore trop jeune pour être enlevée. Patience!

— Patience, patience! s'écriait le banquier, c'est bon à dire aux jeunes gens...

— N'êtes-vous pas plus jeune, mon cher monsieur, que tous ces lions fatigués qui remplissent le soir, à l'Opéra-Comique, leur loge de tapage. Vous avez l'œil vif, le teint brillant...

— Ainsi vous ne me trouvez pas trop ravagé? disait M. Petit-Duclos en clignant de l'œil.

— Vous le savez bien, mon cher monsieur, il y a de jolies femmes qui vous le disent tous les jours.

— C'est vrai, toutes les femmes me font compliment de ma bonne mine...

— Ce n'est pas un compliment, c'est la vérité.

M. Petit-Duclos, pour paraître encore plus séduisant, donnait alors du creux de la main gauche un tour à ses cheveux, et ensuite continuait le même commerce de la main droite.

— Laissez faire, monsieur Petit-Duclos, ma nièce vous aime plus que vous ne le croyez. Les petites filles ne sont pas démonstratives, parce qu'elles ne connaissent pas encore la vie, et qu'elles ne savent pas qu'à Paris il faut affecter de grandes démonstrations pour faire croire à ses sentiments. Est-ce que vous croyez, mon cher monsieur, aux beaux témoignages des femmes de vingt-cinq à trente ans?

— Pas précisément, dit le banquier d'un air fin.

— Notre chère Claire a-t-elle de l'esprit?

— Énormément, je suppose, quoiqu'elle ne dise pas quatre paroles quand nous sommes en société.

— Comme vous êtes observateur, monsieur Petit-Duclos. Oui, elle a de l'esprit, et beaucoup. Elle n'a pas besoin de parler pour que vous le deviniez. Ah! vous connaissez bien les femmes, c'est moi qui vous le dis. Eh bien, avec l'esprit de notre Claire, il lui serait facile de faire croire à une passion violente pour l'homme estimable

qui veut bien s'occuper d'elle. Notre Claire n'a pas encore de passions, ce n'est pas de son âge, mais elle vous estime au fond de son cœur. Tous les jours, par vos attentions délicates, c'est une nouvelle goutte que vous ajoutez à l'amour qui attend que le vase soit plein pour déborder.

Le banquier, visiblement ému de ces confidences, se promena plusieurs fois dans le boudoir, ne pouvant plus tenir en place.

— Je ne l'aurais pas cru, disait-il.

Et il ajoutait de bonne foi :

— C'est que je commence à être pris.

— On le serait à moins.

— Ne me dites plus de ces choses-là, ma chère madame de Courtilz, je serais capable de faire des folies...

Claire parut habillée.

— Qu'elle est donc jolie! dit le banquier à l'oreille de Mme de Courtilz.

— Je crois que la petite coquette s'est faite belle pour vous.

A peine en voiture, Claire mit sa tête à la portière et tourna le dos à M. Petit-Duclos, sans s'inquiéter de ce manque de convenances ; mais le banquier était trop ému pour le remarquer. Mme de Courtilz avait su réveiller en lui un peu de l'amour chaste qui reste au fond du cœur de tous les hommes, malgré une vie de débauches. Cette liaison, dans laquelle d'habitude M. Petit-Duclos ne cherchait que du *montant*, se présentait sous un jour si nouveau, qu'elle l'intéressait et le remuait. Au dedans de lui, il venait d'entendre le dernier battement bien faible d'un cœur qui n'avait pas donné signe de vie depuis plus de trente-cinq ans. En même temps, un arrière parfum de jeunesse s'était dégagé des moisissures intérieures, du raccornissement général. M. Petit-Duclos était heureux, si heureux, qu'il ne parlait plus.

— Claire ! s'écria Mme de Courtilz qui craignait que le banquier ne remarquât l'obstination qui la tenait à la portière.

Claire abaissa prestement sa voilette noire et quitta la portière. En ce moment M. Petit-Duclos aurait donné des trésors pour lire la confirmation des paroles de Mme de Courtilz dans les yeux de la jeune fille.

— Lève donc ton voile, qu'on te voie un peu, dit Mme de Courtilz.

Claire obéit ; la curiosité qui la tenait à la portière de la voiture

lui avait enlevé cet air froid dont se plaignait le banquier. Il se plongea pour ainsi dire dans ces beaux yeux à demi souriants, et ne put dire qu'un mot :

— Ah ! les jolis yeux, mademoiselle Claire !

Il y eut dans la parole du vieillard un tel accent d'enthousiasme que la jeune fille ne put s'empêcher de sourire modestement ; mais elle abaissa aussitôt sa voilette, et M. Petit-Duclos en fut charmé. A cette heure, Claire pouvait tout se permettre avec lui, dédain, indifférence, froideur ; ainsi qu'il l'avait dit, le banquier était pris. Claire était la maîtresse absolue du gros homme ; elle lui eût commandé d'escalader un glacier qu'il l'eût entrepris.

Cette journée amena des cadeaux sérieux, que Mme de Courtilz reçut avec reconnaissance, quoiqu'elle ne fût pas encore arrivée à son but. Un matin elle s'en expliqua ouvertement avec Claire et lui démontra par des chiffres que M. Petit-Duclos avait déjà dépensé pour elle sept ou huit mille francs en objets de toilette.

— Il faut être meilleure avec lui, dit-elle.

Claire détourna la tête.

— Tu ne veux donc rien faire pour moi qui t'ai tirée de la misère ? Nous sommes dans l'embarras maintenant. Pour moi, je me soucierais bien de la gêne ! Mais je ne veux pas que ma petite Claire manque de quoi que ce soit. Rien de trop beau pour toi, mon enfant. Tu peux être plus heureuse qu'une princesse, venir en aide à ta mère adoptive, et tu es ingrate.

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, dit Claire, qui se souvint alors des recommandations du docteur Filhol.

Jusque-là la vie de la jeune fille avait été tellement pleine de divertissements qu'elle ne se rappelait plus de ses promesses.

— Je travaillerai, dit-elle à Mme de Courtilz.

— Travailler, reprit celle-ci, à quoi ?

— Je chercherai à gagner notre vie et à vous rendre une partie de ce que je vous dois.

— Voilà une bonne parole, mon enfant. Viens que je t'embrasse... Mais tu ne sais pas combien les femmes gagnent peu à Paris... Tu rougirais tes jolis yeux à essayer de gagner douze sous par jour. Il t'en coûte si peu de répondre à M. Petit-Duclos quand il te parle, à te laisser adorer... Tu as trouvé une mère, et il y a un

homme qui ne demande pas mieux que de te guider dans la vie, te servir de père...

— Ne me parlez jamais de père! s'écria Claire en pâlissant et en fondant en larmes.

Surprise, Mme de Courtilz se tut, et assez fine pour voir que Claire lui avait caché quelque chose dans son passé, elle prit les mains de la jeune fille, la laissa quelque temps à ses souvenirs, et changea tout à coup de conversation.

Un printemps d'une douceur extraordinaire avait succédé à l'hiver, et M. Petit-Duclos invita les dames à venir passer la soirée à sa petite maison de campagne de Neuilly, en laissant percer dans ses paroles, la pointe de quelque surprise, si les beaux jours se continuaient: mais d'ici là Mme de Courtilz revint à la charge auprès de Claire avec des raisons si éloquentes, elle se plaignit si vivement de la gêne horrible dans laquelle elle se trouvait, que Claire, par reconnaissance pour elle, fut entraînée à quelques politesses vis-à-vis de M. Petit-Duclos.

Mme de Courtilz avait estimé ce que devait rapporter un demi-sourire, une fossette creusée gaiement dans les joues de Claire, la plus simple marque d'attention pour le banquier. La caisse de la maison Petit-Duclos et compagnie lui fut ouverte, et elle ne se fit pas faute d'y puiser; les emprunts s'élevaient déjà à une dizaine de mille francs, que le banquier ne regrettait pas, quand eut lieu la fête vénitienne de Neuilly.

La maison de campagne de M. Petit-Duclos est située sur la berge du bord de l'eau, qui conduit du pont de Neuilly à Suresne; ces bords riants, qui ont pour vis-à-vis l'île de M. de Rotschild, entourée d'un rideau de peupliers, laissent entrevoir, en suivant des méandres accidentés, les horizons pittoresques du mont Valérien et de Saint-Cloud. La nature des environs de Paris, dont on n'apprécie pas assez le pittoresque, tient par là de l'Italie et de la Normandie. Le mont Valérien, par sa coupe et sa position, fait penser aux campagnes romaines, et le cours de la Seine tranquille, ses peupliers, ses petites villas accrochées aux flancs des hauteurs de Saint-Cloud, ses îles cachées sous d'épais feuillages, rappellent les verts cours d'eau normands.

Il y a quinze ans, quatre grandes propriétés, détachées de l'ancien parc de Saint-James, pouvaient seules se mirer dans la Seine. C'étaient de grands jardins verdoyants, remplis d'arbres au travers des-

quels on distinguait d'élégantes constructions. Le bord de l'eau n'avait pas été déshonoré par les chalets rocaille, les constructions à prétentions rustiques, ornées d'horribles *suspensions* en terre cuite dans lesquelles les propriétaires ont la prétention d'entretenir des fleurs fraîches. M. Petit-Duclos possédait le troisième parc, dont une partie en jardin fait face à la Seine, et l'autre atteint à un chemin commun qui mène au quartier Saint-James. A cette époque commençait la nouvelle passion parisienne, le canotage, qui depuis a pris une si grande extension. Le bras de Seine qui va de Suresnes à Asnières fut choisi par les canotiers pour leurs ébats. La basse Seine, méprisée à tort par les enthousiastes de la haute Seine, contribua vivement au développement du canotage. Des artistes, des employés de ministères, de riches commerçants, dont la journée est occupée, imaginèrent alors des sortes de régates nocturnes avec des illuminations de fantaisie. Quelques canotiers se donnèrent la jouissance de pièces d'artifice pour éclairer les bords de la Seine noyés dans l'ombre. Le plaisir de se costumer en matelots, en pirates, en *forbans*, n'entra pas pour une faible partie dans ce divertissement.

Dès lors, les bords de la Seine furent témoins d'un carnaval perpétuel, dans lequel les maîtresses des canotiers jouèrent leur rôle. Un titre excentrique de farce du Palais-Royal, *une Lorette en matelotte*, pourra donner une idée de la curiosité qu'excitèrent ces jolies et fines créatures, coiffées d'un chapeau en toile cirée, culottées d'un pantalon large en grosse toile bise, s'arrêtant au-dessus du genou, et habillées d'une vareuse de laine rouge, à demi entr'ouverte, qui étaient les seuls vêtement des canotières.

M. Petit-Duclos, qui avait, comme presque tous les propriétaires riverains, son bateau amarré devant son jardin, ne sachant plus quel divertissement inventer pour fêter Claire, profita d'une grande fête vénitienne que donnaient les canotiers pour engager les deux dames à une promenade sur l'eau. Il espérait ainsi parler à Claire; jusque-là il n'avait osé. Mme de Courtilz l'y engagea vivement.

— En sortant du bateau, dit le banquier, nous rentrerons chez moi prendre une petite collation. Vous ferez en sorte, ma chère madame, de me laisser seul un instant avec votre nièce...

— A merveille, dit Mme de Courtilz; vous finirez par triompher, homme persévérant.

— J'ai eu soin de faire apporter dans le bateau des gâteaux et d'excellent champagne.

— Le champagne ne fait jamais de mal, dit Mme de Courtilz.

— Un costume de matelot est préparé pour Claire ; c'est une surprise que je lui ménage, croyez-vous qu'elle voudra s'en habiller?

— Certainement, les jeunes filles sont coquettes. Quand elle aura vu les autres femmes sur la berge, elle sera enchantée de les imiter.

Vers les cinq heures un fin repas fut préparé sous une tonnelle élevée, qui faisait l'angle de la propriété. De cette tonnelle entourée de fleurs grimpantes et de feuillage on pouvait voir, sans être vu, ce qui se passait sur la berge. A sept heures la berge fut en mouvement ; de toutes parts arrivaient des canotiers bariolés de vareuses rouges, bleues, vertes, le cou nu, quelques-uns fiers de montrer leurs bras musculeux, avec toutes sortes de bonnets et de chapeaux maritimes, depuis celui du loup de mer jusqu'à celui des pêcheurs de l'Adriatique. Cette joyeuse population, la pipe aux dents, les jambes écartées en marchant, se donnant de certains balancements pour imiter les marins sur la terre ferme, chantait et se livrait à de joyeux propos traversés par les rires éclatants des femmes.

Les uns hissaient des pavillons de toute couleur, d'autres arrivaient chargés de rames, les femmes s'enveloppaient dans les drapeaux mi-partie rouge, mi-partie noire. Au bord de l'eau toute une population travailleuse s'ingéniait à disposer des verres de couleur et des lanternes transparentes le long des bateaux. Les jardins voisins avaient été mis à contribution ; de petits arbres plantés à la place du mât étaient remplis de verroteries brillantes qui n'attendaient que la nuit pour étinceler.

Claire, au comble de la joie, ne tenait plus sous la tonnelle ; la liberté lui apparaissait dans ces barques remplies de fous joyeux qui échangeaient des plaisanteries d'un bord de la Seine à l'autre bord. Les femmes particulièrement, par le côté hardi qu'elles prenaient, en se coiffant d'un chapeau de toile cirée, attiraient sa curiosité. Il n'y a rien de plus heureux qu'une femme qui peut mettre sur sa tête une casquette d'homme.

— Est-ce que vous trouvez ces costumes jolis? lui demanda M. Petit-Duclos.

— Oui, c'est drôle, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu dirais si on t'en avait préparé un pareil? demanda Mme de Courtilz.

Les yeux de Claire s'illuminèrent, et sa jolie langue rose vint caresser sa lèvre de cerise comme les enfants à l'aspect d'une large tartine de confiture.

— Vois, mon enfant, si M. Petit-Duclos est bon! Tu n'as qu'à me suivre et tu trouveras dans le château un costume de matelot.

Claire envoya un si joli sourire au banquier qu'il l'eût payé vingt mille francs. Mme de Courtilz accompagna Claire et procéda à sa toilette. Quand elle reparut, ce n'était plus la même femme : fière et timide à la fois de son costume de matelot, elle cherchait à prendre des airs de garçon, et sa timidité provenait de ce qu'elle se sentait trop femme. Le bourgeron en flanelle bleue ouvert au cou laissait entrevoir sa gorge naissante, et un sentiment de pudeur combattait en elle autant qu'un sentiment de vaillance. M. Petit-Duclos ne se pouvait lasser de l'admirer ; ses yeux clignotants dévoraient toute sa personne, et à ce moment il était pris d'ardeurs étranges qu'il n'avait jamais soupçonnées.

Les mains dans les poches de son large pantalon, Claire sauta résolûment dans le bateau. Elle était si jolie que les tireurs de sable, gens grossiers, espèces de Peaux-Rouges de la Seine, brûlés par le soleil, levèrent la tête vers Claire, pour l'admirer. D'humbles pèlerins qui ont fait vingt lieues à pied, pour s'adresser à une vierge populaire, n'offrent pas de plus purs hommages.

La nuit commençait à s'illuminer : des masses noires et profondes s'échappaient tout à coup des flammes bleues, vertes, jaunes et rouges qui avançaient ou reculaient, selon la direction donnée aux canots. Un énorme bateau chargé de musiciens remplissait l'air de fanfares joyeuses où dominaient les cors. Chaque morceau était coupé par des détonations bruyantes, suivies de fusées lumineuses s'élançant en serpentaux vers le ciel. Les guirlandes de verres de couleur subissaient le mouvement imprimé aux canots et se balançaient doucement. De toutes parts s'échappaient des cris de femmes mêlés aux chansons des canotiers. Tout le rivage ne formait qu'un concert pour les oreilles et les yeux.

Claire prit les rames et, se souvenant des rudes travaux de sa jeunesse, conduisit vivement le bateau, avec les instructions des tireurs de sable. M. Petit-Duclos était dans le ravissement. Cette jeune fille

si élancée avait une force inconnue dans les bras : d'un coup de rame elle envoyait le bateau en avant, comme aurait pu le faire le canotier le plus expérimenté. Les tireurs de sable déclaraient que jamais une femme sur la Seine n'avait manœuvré avec autant de souplesse et d'habileté. Une barque longeait celle où se trouvait Mme de Courtilz ; Claire se donna le plaisir d'entreprendre une lutte de vitesse avec l'homme qui la conduisait, et elle y réussit.

— C'est une perle ! s'écriait le banquier.

— Que pensez-vous de l'éducation que je lui ai donnée, mon cher monsieur ?

— Je vous ai dit qu'elle me ferait tourner la tête ; je ne me trompais pas.

Pendant une heure Claire rama seule, quoi que fît M. Petit-Duclos, pour la prier de ne pas froisser ses jolies mains par le contact des rames ; mais la musique, les feux, les chants et la gaieté générale transportaient Claire, qui était prise par un élan particulier, un peu fébrile peut-être. Arrivé au pont de Suresnes, le cortége se mit en mesure de redescendre la rive, et Claire s'étendit dans le petit angle près du gouvernail, laissant aux tireurs de sable le soin de conduire la barque à la dérive. C'était la dernière station : du groupe des muciens une voix de femme vibra tout à coup pour chanter une de ces mélodies allemandes dont on ne saurait rendre le sentiment que par un mot allemand : le *sensucht*. C'était une amoureuse qui se plaignait de l'ingratitude de son amant. Les canotiers avaient fait silence et toutes les barques, serrées les unes contre les autres, se rapprochaient du bateau des musiciens.

Le calme de la nuit et de l'eau n'était troublé que par le *lied* de la chanteuse ; étendue à l'angle, Claire, les yeux tournés vers les étoiles, sentit son cœur se gonfler au souvenir de peines secrètes. La chanson, la nuit, l'eau, les illuminations, les feux de Bengale lui rappelaient le souvenir d'Auguste. Tout était amour dans cette fête nocturne ; il n'y avait peut-être pas une seule barque qui ne contînt des amoureux. Ils ne se gênaient pas pour s'envoyer de tendres regards, se serrer la main ; chaque barque, quoique des yeux étrangers pussent y plonger, ne formait-elle pas un petit monde que la lueur des fusées soudaines, parties d'un bateau voisin, pouvait mettre en lumière, mais qu'un coup de rame rejetait dans l'ombre ? C'étaient bien des fêtes vénitiennes, moins les costumes pompeux de Véro-

nèse et les gondoles mystérieuses, sombres et noires; mais l'amour, tel qu'on le rêve à Venise, se montrait sur la Seine dans sa jeunesse et son charme.

Claire rêvait combien il serait doux de suivre cette flottille, tapis à deux au fond d'une barque, les mains dans les mains, sans parler, au son des instruments, en compagnie d'un être aimé. Et l'image d'Auguste se représentait dans toute sa force ! Claire croyait qu'elle ne l'avait quitté que la veille. Son regard suivait les reflets de lumière qui s'allongeaient dans l'eau tranquille, les grands arbres immobiles des bords et la sérénité du ciel.

— A quoi penses-tu, Claire ? s'écria de l'autre bout du bateau Mme de Courtilz, fatiguée d'entretenir d'espoir le banquier amoureux.

Claire ne répondit pas : perdue dans ses souvenirs, elle n'avait pas entendu.

— Mademoiselle Claire ! reprit M. Petit-Duclos qui força un peu sa voix.

Claire crut entendre un aboiement.

— Que me voulez-vous ? dit-elle, revenue du pays des illusions.

A ce ton, Mme de Courtilz comprit qu'elle avait eu tort de laisser Claire seule à l'avant du bateau.

— Nous allons aborder, lui dit-elle ; prends garde à la secousse, mon enfant.

Claire donna un dernier coup d'œil de regret à la flottille qu'on apercevait au loin, jetant des feux brillants dans l'eau. Elle poussa un soupir : son joli rêve venait de s'évanouir, et elle rentrait dans la réalité. Le banquier, sorti le premier du bateau, attendait les deux dames pour leur offrir la main ; mais Claire sauta sans son appui sur la berge, afin de ne pas toucher la main de M. Petit-Duclos, qui s'était arrangé pour goûter cette faveur.

— Eh bien ! mesdames, dit-il, nous allons nous reposer un moment à la maison et nous rafraîchir, puisque Mlle Claire n'a pas voulu accepter la collation dans le bateau.

— Je n'ai besoin de rien, dit Claire.

— Ma chère enfant, vous n'êtes pas aimable ce soir, lui dit Mme de Courtilz. Notre excellent ami se met en frais pour nous recevoir; il aime à vous entendre parler, rire, et vous restez toute seule, maussade, étendue comme un paquet, au fond du bateau. Soyez donc plus gaie.

C'étaient presque des ordres; Claire en fut révoltée intérieurement.

— Mesdames, par ici, dit le banquier en ouvrant une petite porte que la nuit empêchait d'apercevoir. Je vous recommande de bien me suivre, les allées sont étroites et il serait fâcheux de se heurter contre les arbres.

— Offrez-nous votre main, dit Mme de Courtilz. Claire, ne marche pas seule en avant.

Claire s'arrêta et tendit la main à Mme de Courtilz dont le banquier tenait déjà la main gauche, faisant une espèce de chaîne pour se garer des branches pendantes et des racines d'arbre dans les sentiers sinueux et touffus qui conduisaient à la maison.

— Non, pas ainsi, dit Mme de Courtiltz; monsieur Petit-Duclos, mettez-vous entre nous deux et donnez-nous à chacune une de vos mains.

Claire se demanda dans quel but Mme de Courtilz marchait en tête et elle en arrière, séparée de sa protectrice par le banquier qui, connaissant son jardin, devait naturellement guider les deux dames; et elle eut un sentiment de dégoût en sentant sa main prise par les gros doigts, de ceux dits en boudin, de M. Petit-Duclos. Pour un homme qui guidait, la main du banquier tentait de certaines étreintes auxquelles ne répondait guère la jeune fille. Un silence complet régnait entre ces trois personnes, chacune animée de sentiments tout particuliers. Après une certaine marche sous les ombrages, à un détour de chemin qui permit à la lune d'éclairer le groupe, Claire s'aperçut que Mme de Courtilz n'était plus en avant de la colonne et qu'elle avait quitté la main du banquier. A un mouvement brusque qu'elle fit pour retirer ses doigts, M. Petit-Duclos comprit que son manége avait été découvert et il pressa la main de la jeune fille.

— Vous me serrez trop, monsieur, lui dit Claire.

Le banquier s'arrêta tout à coup en face d'elle et chercha à lui passer un bras autour de la taille.

— Charmante enfant! s'écria-t-il.

— Laissez-moi, monsieur, dit-elle d'un ton assez froid pour couper court à cette entreprise...

Mais le banquier cherchait à entraîner la jeune fille du côté de la tonnelle.

— Lâchez-moi! s'écria-t-elle.

M. Petit-Duclos, excité par la passion, n'entendait plus ; croyant le moment propice, il s'était monté la tête, et son plan était arrêté fermement. Claire essaya de lui échapper; mais, ne connaissant pas le jardin, elle arriva au fond d'une allée qui n'avait d'issue que la tonnelle. Ce fut là que le banquier la rejoignit et la prit à bras le corps.

— Me laisserez-vous! s'écria-t-elle.

En ce moment il y avait dans le son de sa voix un accent de faubourg qui aurait fait peur à tout autre qu'à un homme au comble de la passion.

Le banquier la serrait avec fièvre.

— Prenez garde! s'écria Claire.

M. Petit-Duclos eut le tort de ne pas obéir à cet avertissement, et Claire se mit en défense. Dans son enfance elle avait lutté avec les garçons dans les prairies de la Bièvre, et elle n'eût pas craint des étreintes plus vigoureuses.

Au milieu du rond-point de la tonnelle abrité par un gros tilleul, la lutte l'amena à heurter violemment le banquier contre le tronc de l'arbre. Il poussa un cri, mais ne faiblit pas. Claire reprit du champ et chercha à repousser une seconde fois M. Petit-Duclos contre cet arbre, qui lui servait d'enclume, mais elle prit mal ses mesures; le taillis céda. Tous deux se penchèrent en avant. Le banquier, à moitié renversé, lâcha ses bras qui entouraient le corps de Claire, et ses jambes suivirent son buste qui avait disparu dans les feuilles. On n'entendit qu'un bruit sourd, comme celui d'un paquet de linge tombant d'un premier étage, et presque aussitôt des gémissements qui mirent la jeune fille en fuite.

CHAPITRE XVI

L'ILE D'ASNIÈRES

— Partons, partons! s'écria Claire en accourant et en entraînant vivement Mme de Courtilz hors du salon où celle-ci attendait.

— Qu'y a-t-il? que s'est-il passé? demanda Mme de Courtilz étonnée de la physionomie singulière de la jeune fille.

La figure de Claire était empourprée; ses jolis cheveux blonds qu'elle avait rejetés en arrière pour que son chapeau de toile cirée ne fût pas gêné par le peigne, flottaient et tombaient sur ses épaules en boucles désordonnées. La colère était peinte sur son visage.

— Mais il faut te déshabiller, mon enfant, dit Mme de Courtilz.

— Non, dit Claire, je veux m'en aller.

— Tu ne peux pas rentrer dans Paris costumée de la sorte.

— Je pars tout de suite, s'écria Claire.

Il y avait dans le son de sa voix une telle résolution, que Mme de Courtilz craignit qu'elle ne s'enfuît.

Heureusement les dames avaient apporté leurs manteaux. Claire put s'envelopper des pieds à la tête, sans qu'on pût soupçonner son costume de marin; il était onze heures du soir et l'avenue de Neuilly était assez sombre et déserte pour que personne ne remarquât cette irrégulière toilette. La route était si longue avant d'arriver à la barrière de l'Étoile, où devaient se trouver des voitures de place, que Mme de Courtilz rompit le silence la première.

— Ce bon M. Petit-Duclos nous a vraiment bien reçues.

Claire ne répondit pas, et Mme de Courtilz pensa que le banquier avait peut-être été un peu trop entreprenant.

— Une jolie fête, n'est-ce pas Claire?

La jeune fille continua à garder le silence; mais Mme de Courtilz, jugeant que ce silence pouvait devenir dangereux s'il continuait de part et d'autre, feignit de ne pas y prendre garde et parla tout le long de l'avenue de Neuilly, sans s'arrêter. Elle espérait détourner les pensées de Claire, l'empêcher de s'appesantir sur la tentative de séduction qui avait dû se passer dans le jardin. S'étonner du mutisme de Claire, le partager, pouvait amener entre elles une barrière de froideur, difficile à franchir plus tard, et Mme de Courtilz cherchait à étourdir la jeune fille par ses paroles.

Elle fit de grands commentaires sur la fête vénitienne, le nombre des bateaux, la brillante illumination, les feux d'artifice, la gaieté du concert, et entre toutes ces descriptions revenait le nom de M. Petit-Duclos, qu'elle mettait en avant non sans motifs. Elle espérait que le dépit ou la rancune de Claire éclateraient sans doute en entendant ce nom si souvent répété, et il valait mieux supporter un accès d'indignation que ce silence concentré; mais Claire ne répondait pas, et Mme de Courtilz, aussitôt arrivée, invita Claire à se coucher, en mettant sur le compte d'un caprice sa conduite à son égard depuis la fin de la soirée. En s'endormant, Mme de Courtilz calcula les sommes importantes que le banquier avait déjà jetées dans le ménage, et la pudeur blessée que montrait Claire lui parut la meilleure source de fortune. Claire, pressée par M. Petit-Duclos, avait dû résister; cela se voyait au désordre de ses habits et de ses cheveux. Elle n'aimait pas le banquier; la même scène devait se renouveler fréquemment. N'y avait-il pas dans ces combats de quoi tenir en éveil les sens d'un homme blasé?

Des rêves dorés traversèrent le sommeil de Mme de Courtilz, qui, pleine du souvenir de Claire, se leva de bon matin, et se glissa sans bruit auprès de son lit. Claire dormait avec une apparence de calme et de tranquillité qui fit plaisir à sa protectrice : le bras gauche relevé sur l'oreiller, la tête soutenue par la main, un souffle pur, soulevant doucement la poitrine de la jeune fille, passait par ses lèvres. Ses cheveux blonds couraient à l'aventure autour de l'oreiller, et formaient des anneaux dorés auprès desquels les étoffes les plus riches pâlissaient. Mme de Courtilz regarda longuement la jeune fille, influencée elle-même par la chasteté peinte sur tous ses traits.

— Ce banquier, pensa-t-elle, n'est pas trop malheureux.

Mais comme le sommeil de Claire menaçait de se prolonger,

Mme de Courtilz prit doucement la main de la jeune fille et la caressa. Claire ouvrit les yeux comme un jeune chat qui s'éveille, les referma aussitôt en poussant un petit cri de contrariété et se pelotonna dans le lit.

— Allons, petite paresseuse, dit Mme de Courtilz en essayant de donner à sa voix l'inflexion la plus tendre.

Elle se pencha vers le lit et embrassa la jeune fille sur le front.

— Tu ne veux pas déjeuner, mon enfant?

— Quelle heure est-il? demanda Claire.

— Bientôt neuf heures. Comment vas-tu ce matin?

— Bien, dit Claire.

— Tu n'es donc plus méchante? Le bon M. Petit-Duclos a envoyé ce matin savoir de tes nouvelles.

Claire rougit subitement.

Mme de Courtilz se méprit sur le sens de cette rougeur et s'imagina que l'orage était à moitié dissipé. Quoique le banquier n'eût pas envoyé de message comme à l'ordinaire, Mme de Courtilz jetait son nom en avant pour essayer de connaître les détails de la soirée de la veille, mais elle jugea à propos de s'abstenir de revenir sur ce sujet tant que le banquier ne reparaîtrait pas. Habituellement M. Petit-Duclos envoyait un bouquet le matin par son domestique; mais il était sans doute resté à Neuilly, et Mme de Courtilz attendit qu'il vînt sur les deux heures avec sa voiture. Peut-être un gros cadeau résulterait-il de l'heureuse soirée de la veille; mais ni cadeau ni voiture ne s'arrêtèrent ce jour-là au faubourg Montmartre. Le soir les dames allèrent à une représentation des boulevards et Mme de Courtilz attendit jusqu'au lendemain des nouvelles du banquier. Le lendemain, même absence de M. Petit-Duclos que la veille.

— Il a dû se passer quelque chose de particulier, se dit Mme de Courtilz, qui brûlait de connaître le résultat de la soirée de Neuilly.

Elle envoya louer à l'Opéra-Comique deux places de balcon, de telle sorte qu'elle pouvait plonger dans la loge du banquier, qui faisait face. La loge de M. Petit-Duclos resta vide toute la soirée. C'était un fait unique dans la vie du banquier, qui ne pouvait pas digérer sans entendre quelques ariettes. Le lendemain, Mme de Courtilz fit prendre de ses nouvelles; on rapporta qu'il était malade.

— L'excellent M. Petit-Duclos est indisposé, dit-elle à Claire.

Claire laissa passer sur ses lèvres un sourire étrange que Mme de Courtilz n'aperçut pas.

— C'est fâcheux, dit Claire ironiquement.

— Elle le déteste, pensa Mme de Courtilz.

Cependant, comme l'intérêt la poussait encore plus que la curiosité, elle alla chez le banquier, quoique le concierge lui dît qu'il ne recevait personne.

— Il me recevra, dit-elle en lui glissant un louis dans la main.

Le valet de chambre, qui la connaissait, ajouta que son maître avait fait une violente chute à Neuilly, mais qu'il commençait à se remettre. Sans en demander davantage, Mme de Courtilz se précipita dans la chambre du banquier qui, à son aspect, entra dans une colère violente.

— Ah! c'est ainsi que vous élevez votre nièce? s'écria-t-il.

— Mon bon monsieur, en quoi Claire vous a-t-elle manqué? Elle est si douce...

— Elle m'a battu, vous dis-je.

— Elle, ma Claire, ce n'est pas possible.

— Jeté par-dessus le mur... J'aurais pu mourir de froid sur la berge si des personnes charitables ne m'avaient relevé et reconduit chez moi...

— Dieu! que m'annoncez-vous là? Elle ne m'en a rien dit...

— Je le crois; il n'y a pas de quoi se vanter; je suis couvert de contusions... On ne m'y reprendra plus à vouloir du bien à ce genre de femmes!

— Que je suis donc fâchée! s'écria Mme de Courtilz.

— C'est de votre faute; vous deviez rester là, madame...

— Mais je vous laissais avec ma nièce pour que vous fussiez plus libre...

— Oui, libre d'être assassiné...

— Assassiné! s'écria Mme de Courtilz.

— Si vous voyiez mon dos! Elle m'a frappé à deux reprises contre un tronc d'arbre avec une telle force que je me suis cru brisé... Votre nièce a de mauvais instincts; elle finira mal.

— Que pourrais-je donc faire pour vous faire oublier ce malheur?...

— Me laisser tranquille, madame... J'en suis pour dix mille francs

et huit jours sans pouvoir bouger... Je me souviendrai de cette petite blonde...

— Claire ne l'aura pas fait méchamment, disait Mme de Courtilz.

— C'est une... malheureuse...

M. Petit-Duclos sonna : le valet de chambre parut.

— Reconduisez madame, dit-il, et qu'elle ne se représente jamais ici.

Mme de Courtilz sortit de chez le banquier, pleine de colère contre Claire; mais en chemin elle réfléchit que la poule aux œufs d'or étant morte, rien ne pouvait la rappeler à la vie, et que ses récriminations n'auraient pas le pouvoir de faire revenir M. Petit-Duclos à la maison. Cependant, elle voulut en toucher quelques mots à Claire pour lui montrer qu'elle n'était pas sa dupe, et que l'éloignement du banquier provenant de sa faute, elle en serait punie par la gêne dans laquelle elles pouvaient retomber.

M. de Valpéja attendait Mme de Courtilz depuis une heure quand celle-ci rentra.

— Pouvez-vous disposer, ma chère, d'un petit billet de mille?

— Il y en a, dit Mme de Courtilz blessée, qui vous demanderaient au moins : « Comment vous portez-vous? » quand on ne s'est pas vu depuis près de trois mois.

— Je vais bien, dit Valpéja, et vous n'allez pas mal, à ce que je vois... J'en reviens au billet de mille, une affaire importante...

— Très-sérieuse? demanda Mme de Courtilz.

— Vous en serez, ma belle.

Valpéja baisa galamment la main de Mme de Courtilz.

— Mauvais sujet, dit-elle, on ne peut rien vous refuser... De quoi s'agit-il?

— D'une maison de campagne à louer dans une île qui avoisine Asnières. Il n'y a plus moyen de vivre tranquillement à Paris... Chaque semaine on n'entend parler que de condamnations de braves gens dont l'unique crime est de recevoir chez eux quelques enthousiastes du baccarat. Nous donnerons à jouer à la campagne, et, dans cette île, nous défions la police la plus fine.

— C'est une bonne idée, dit Mme de Courtilz. Voyez si j'ai confiance en vous : il me reste deux mille francs, en voilà mille.

— Excellente et précieuse créature ! s'écria Valpéja... Nous al-

lons faire un été... chaud, je vous jure. Ah ! votre petite élève commence-t-elle à se former?

— Pas trop, dit Mme de Courtilz en soupirant.

— Cependant, nous avons besoin d'elle.

— Elle m'obéira, dit Mme de Courtilz : elle a à se faire pardonner un emportement qui nous ruine. Sans un caprice singulier de cette enfant, nous puiserions aujourd'hui à même dans la caisse d'un des plus riches banquiers de Paris.

— Voilà des occasions rares, dit Valpéja.

— Claire est trop naïve.

— Tant mieux.

— Oh ! non ; elle ne comprend pas... Si elle raisonnait sa naïveté, tout irait bien ; mais cette naïveté ignorante nous compromettra toujours. Si je ne vous avais pas rencontré en arrivant, mon cher Valpéja, je crois que nous aurions eu avec Claire une violente explication.

— A quoi bon violente?

— Parce que je n'aurais su me retenir... Vous ne vous doutez pas de sa conduite.

— Dites-moi ce qui s'est passé?

Alors, Mme de Courtilz raconta dans son entier le drame de Neuilly, la chute du banquier par-dessus le mur, sa confusion, ses contusions, et la manière dont il l'avait fait renvoyer par son valet de chambre.

— Voulez-vous, dit Valpéja, que j'arrange cette affaire?... Vous êtes encore trop émue pour en parler à la petite. Je me charge de lui faire entendre raison.

— C'est mon plus grand désir. Je vais la sonner.

— Attendez ; Claire doit nous économiser deux joueurs : nous ne gagnons pas assez avec la cagnotte, et même avec mon adresse au jeu. Les deux employés, que nous payons pour nous passer nos cartes afin d'occuper l'attention des nigauds, mangent une partie de notre gain... Et je soupçonne l'un d'eux de nous dénoncer à la police.

— Je pense comme vous, dit Mme de Courtilz, ce Planchon qui se fait appeler Paletot a une mauvaise mine.

— Il a été trop longtemps en prison, continua Valpéja, pour ne pas *moutonner* dans la vie... Tout homme qui a des rapports fréquents avec la police me fait l'effet d'une brebis qui ne peut pas pas-

ser près d'un buisson sans y laisser un peu de laine. Paletot fréquente habituellement un joueur du divan de l'Opéra qu'on appelle Têtefine, lequel est très-lié avec un nommé Schlingue, un Alsacien lourd en apparence, mais le plus habile agent de la police de sûreté. Schlingue fait causer adroitement Têtefine qui reçoit toutes les confidences de Paletot. On sait le métier que faisait Paletot chez vous ; je ne dis pas précisément qu'il ait voulu nous vendre, mais un secret à trois est un secret mal gardé. Je remplace donc Paletot par votre nièce...

— Elle ne consentira pas.

— Elle n'a pas besoin de savoir qu'elle sert à notre jeu. C'est une économie et une sûreté de plus.

Mme de Courtilz sonna Claire et se retira : en apercevant M. de Valpéja étendu dans un large fauteuil et semblant l'attendre, Claire fit mine de se retirer.

— Est-ce que je vous fais peur, ma charmante enfant? dit Valpéja.

Et il alla au-devant d'elle, lui prit la main et la conduisit au divan qui faisait face à son fauteuil. Valpéja n'exposa pas dans le premier moment son système à Claire ; il pressentait que la jeune fille ne le laisserait pas continuer. La pureté qui régnait dans ses yeux étonnait le chevalier d'industrie ; mais comme il avait du monde, il prit le ton d'un septicisme spirituel, et put lancer les paradoxes les plus hardis sur les moyens de faire fortune, en se retranchant derrière un ton de raillerie, s'il en était besoin.

Claire craignait Valpéja ; son regard lui faisait froid comme si elle avait touché la peau d'un serpent, et le sourire que celui-ci parvenait avec beaucoup de peine à asseoir sur sa physionomie blafarde le rendait encore plus sinistre. Sa raillerie la faisait frissonner autant que la vue d'un enfant jouant avec un rasoir ouvert, et plus le chevalier d'industrie redoublait de politesse et d'égards, plus Claire le jugeait dangereux ; cependant il fallait subir sa présence, et à le voir installé dans le fauteuil, la jeune fille comprit qu'une sorte de conférence difficile allait s'engager entre elle et lui.

— Ma chère enfant, dit Valpéja en montant résolûment à l'assaut, ne me craignez pas... Nous allons causer en bons amis, si vous voulez. Vous n'avez pas pour moi une violente sympathie, et vous avez tort, car je vous trouve charmante, et je vous aime beaucoup.

— Monsieur... dit Claire.

— Je vous entends; nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments... Aussi vais-je vous exposer en deux mots la situation d'une femme que vous seriez ingrate de ne pas aimer, car elle a été votre bienfaitrice. Elle vous avait trouvé une liaison avantageuse, vous l'avez brisée rudement, comme un enfant à qui on achète un jouet de deux cents francs, et qui le casse sans plus de façon qu'un jouet d'un sou. Vous reconnaîtrez plus tard, ma chère enfant, de quel prix inappréciable était cette espèce de casse-noisette qu'on appelle le banquier Petit-Duclos... On n'en fabrique pas tous les jours de si commodes. Vous l'avez broyé, très-bien, cela vous regarde; mais plus vous irez, et plus vous reconnaîtrez l'utilité de ces casse-noisettes, qui ne sont pas si désagréables qu'ils en ont l'air. Vous ne l'aimez pas, parbleu, je le comprends; mais il y a sur le boulevard cinquante jolis garçons dont le plus grand tort est de n'avoir ni sou ni maille, et qui font oublier gaiement les ennuis d'un protecteur. Cela s'arrange à merveille dans la vie parisienne, et souvenez-vous que plus le casse-noisettes qui vous donnera un train de maison sera grotesque, plus les jolis jeunes gens sans fortune courront à vous. La société est une bascule qui doit toujours retrouver son équilibre. Vous êtes peut-être encore un peu jeune pour me comprendre tout à fait; mais si vous avez été malheureuse dans votre jeunesse, vous n'avez pas été sans remarquer qu'une livre de pain vaut quatre sous, et que la moindre chemise coûte un franc. Nous avons l'habitude de mettre quelque chose sur notre pain, comme nous mettons quelque chose par-dessus notre chemise. Cela se paye encore, et plus cher que le pain et la chemise. Quand nous avons de quoi satisfaire notre appétit, et nous préserver du froid et de la pluie, nous nous enfermons dans une sorte de boîte en lattes qui se paye également très-cher. Il ne nous suffit pas d'être logés, habillés et nourris : nous commençons à nous ennuyer. Il faut se divertir pour vivre, rien de plus cher. Enfin, ma chère enfant, plus vous avancerez en âge, et plus vous verrez qu'une petite bourse remplie d'or le matin est diablement plate le soir. Vous êtes jeune et jolie, deux qualités qui se payent fort cher à Paris; mais ce sont deux fleurs qui ne durent pas longtemps. Les spectacles, les soirées, les bals, les nuits passées, les chagrins, les ennuis, les déceptions sont là tous les matins qui envoient leur souffle empoisonné sur ces deux rares fleurs qui ne peuvent s'en garantir. Il faut donc profiter de votre jeunesse et de

votre beauté si fragiles, car je n'ai pas compté la maladie au nombre des poisons dont je ne vous ai donné qu'un faible échantillon. Vous avez repoussé le banquier, vous ne comprenez pas encore la nécessité d'une liaison, tant pis. Mme de Courtilz, qui est votre amie et votre conseillère, vous laisse libre de vos actions; mais sans vous lier étroitement avec un homme, vous saurez facilement tirer parti de votre bonne mine, sourire à propos, faire valoir votre gentillesse, ne pas froisser les gens par des regards méprisants, leur laisser prendre de temps en temps quelques libertés, une pression de mains, un regard échangé, mille petites choses sans importance que vous connaissez mieux que moi.

Valpéja s'arrêta pour étudier l'effet de son homélie.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire, monsieur?

— Oui, mais il me reste à vous apprendre que Mme de Courtilz, beaucoup plus dans la gène que vous ne le supposez, a mis ses derniers bijoux en gage pour vous parer, vous nourrir et vous conduire en voiture. Il ne lui reste plus qu'un parti : c'est de donner à jouer comme elle faisait quand elle vous a prise sous sa protection. Craignant de vous blesser en prenant cette détermination, elle m'a chargé de vous demander si vous n'y mettriez pas d'obstacles.

— Moi? s'écria Claire, et pourquoi?

— Vous êtes un peu capricieuse, avouez-le; si vous ne l'étiez pas, vous ne seriez pas jolie femme. Pour jouer, il faut des joueurs, et cela dépend un peu de vous.

— De moi? répondit Claire étonnée.

— Ne vous rappelez-vous pas ce jeune homme qui vous suivit au Bois un jour, et que Mme de Courtilz eut l'adresse d'amener ici?

— Quelle adresse y avait-il à l'amener à la maison. Il demandait la permission d'être reçu.

— Mais si un de ces jolis garçons dont je vous parlais tout à l'heure cherchait à s'introduire ici, il ne nous servirait à rien.

— Pourquoi? demanda Claire.

— Parbleu, parce qu'il n'a pas le sou.

— Ah! reprit Claire, il faut des joueurs riches?

— Très-riches... Voilà le difficile... J'ai bien quelques étrangers de connaissance à amener, mais Mme de Courtilz est tellement surveillée par la police...

— La police! s'écria Claire.

— Ne saviez-vous pas que la police défend le lansquenet dans de certaines maisons?

— Où suis-je donc ici? demanda Claire avec un réel accent de terreur.

Valpéja la regarda froidement.

— Chez une femme parfaitement honorable, qui aime la distraction, qui ne veut pas obéir à de sottes lois et qui désire s'entourer de gens convenables et haut placés. Maintenant, ma chère enfant, j'ai dit tout ce que j'avais à vous dire : ce sont des paroles à ne pas oublier, réfléchissez-y.

En effet, Valpéja parti, Claire réfléchit au singulier entretien qu'elle venait d'avoir avec le chevalier. Quelque chose d'inexpliqué, de vague et de malsain résultait de la conversation de M. Valpéja, qui la troublait. Elle s'aperçut du mystère dont s'enveloppait Mme de Courtilz, et elle prit le parti d'observer plus attentivement ce qui se passait dans cette maison, où il lui semblait qu'un danger la menaçait.

— Qu'elle est naïve! s'écria le chevalier en rendant compte à Mme de Courtilz de la leçon qu'il venait de donner à la jeune fille... Vraiment, elle ne sait rien.

— Petit à petit nous la formerons.

Dès lors, Claire parut se plier aux désirs de Mme de Courtilz; elle devint docile afin d'entrer dans une confidence qu'elle redoutait. Son parti était pris irrévocablement : quitter cette maison dangereuse aussitôt qu'elle pourrait trouver ailleurs une existence modeste. Au spectacle, au bal, sur les boulevards, Claire obéit aux recommandations de Valpéja; partout elle promenait une figure souriante, et le désir de plaire semblait seul la tenir; mais seule, le soir, dans sa chambre, son sourire la quittait, et elle pleurait de la comédie qu'elle jouait en public.

Son manége réussissait, et Mme de Courtilz l'accablait de compliments, car il n'y avait pas de jour que les deux dames ne fussent suivies d'adorateurs que Mme de Courtilz engageait adroitement à venir à sa maison de campagne, à huit jours de là. Le déménagement se fit à la sourdine, afin de ne pas éveiller les soupçons de la police. Mme de Courtilz voulait quitter son appartement du faubourg Montmartre pour qu'on perdît ses traces. Elle fit une liste de ses nombreux créanciers qu'elle sépara en deux registres : les plus exigeants et

ceux qui avaient confiance. Elle désintéressa les premiers avec la vente des fournitures des seconds, car elle ne se souciait pas de laisser dans Paris des créanciers dangereux qui, plus habiles que les agents de police, la retrouveraient inévitablement et la dénonceraient. Elle répandit le bruit de son départ pour les eaux de Hombourg, et en réalité disposa tout pour mettre sur un bon pied sa petite maison des environs d'Asnières. Valpéja l'aida dans cet embarras, et quand tout fut prêt, à trois heures de l'après-midi, une voiture de poste conduite par deux postillons en grand costume, fit arrêter dans le faubourg Montmartre les voisins, les domestiques de la maison et les curieux.

Mme de Courtilz, très-connue dans le quartier, avait annoncé son départ prochain : on la vit monter en chaise de poste, en compagnie de Claire. Des caisses, des malles, des cartons accumulés au-dessus de la voiture annonçaient un réel départ : et elle poussa la précaution jusqu'à se faire délivrer un passe-port pour Hombourg, se disant avec raison que le commissaire de police de son quartier pourrait justifier de son voyage à l'étranger. C'était Valpéja qui avait monté cette mise en scène; mais à la barrière, deux fiacres attendaient, dans l'un desquels on chargea les caisses de toilette; Mme de Courtiltz prit l'autre avec Claire. Les chevaux de poste furent renvoyés avec les postillons, et les dames prirent le chemin d'Asnières.

A une demi-lieue du village d'Asnières se trouve une île négligée des canotiers, à cause de son aridité et des précautions que prit son propriétaire pour empêcher d'y aborder. C'était un vieillard solitaire, ne recevant personne, vivant en hypocondriaque dans une belle propriété, entretenue seulement par deux domestiques, qui firent dresser tant de procès-verbaux contre les canotiers assez hardis pour y pénétrer, que, de guerre lasse, ceux-ci choisirent des bords plus hospitaliers. Le vieillard mourut, et la propriété resta quelques années avant d'être louée, tant elle offrait un triste aspect.

Le chevalier de Valpéja ne se laissa pas rebuter à ces dehors et trouva, au contraire, que l'intérieur de l'île ne répondait pas à sa maussaderie extérieure. Un joli parc touffu entourait la maison, qu'on ne pouvait voir de la Seine, et la résidence était agréable aux personnes qui voulaient vivre solitaires. L'idée lui vint aussitôt d'une maison de jeu inaccessible à la police parisienne : protégée par l'eau qui l'entourait, l'île ne permettait pas d'être assaillie, et la police

avait trop à faire dans l'intérieur de Paris pour s'occuper des environs.

Mme de Courtilz fut enchantée de son installation : Claire elle-même, fatiguée du mouvement parisien, se retrempa au sein de cette verdure où l'on pouvait goûter à la fois les charmes de l'isolement et la vue de la société, car il suffisait de s'installer derrière de gros buissons impénétrables pour se mêler au mouvement des joyeux canotiers qui fendaient l'eau rapidement, en longeant les bords de cette île qu'ils croyaient inhabitée.

Une petite barque élégante, qui pouvait contenir six personnes, était hissée dans l'île au moyen d'une poulie, de telle sorte qu'il semblait impossible d'y aborder. Les provisions se faisaient à Asnières par un domestique dévoué, qui avait ordre de ne pas se faire remarquer et de ne pas causer avec les fournisseurs. Valpéja loua la propriété sous un faux nom, paya d'avance, et toutes les précautions furent prises pour ne pas attirer l'attention publique.

Les personnes invitées par Mme de Courtilz, celles amenées par Valpéja, devaient se trouver près du pont à une heure indiquée, et demandaient la barque de la comtesse, car Mme de Courtilz se fit appeler Mme de Saint-Prix, en quittant Paris. Les soirées recommencèrent comme par le passé, et Claire fut chargée de recevoir les invités.

Ceux-ci, conduits la nuit en bateau, n'auraient pu rendre un compte exact du lieu où ils étaient introduits. L'île est ombragée de grands arbres touffus qui forment une défense absolue aux rayons de la lune : les domestiques conduisant la barque avaient le soin de louvoyer plusieurs fois autour de l'île, pour faire perdre aux invités la connaissance exacte de l'endroit où ils abordaient. Ce furent de merveilleuses précautions, qui permirent à Mme de Courtilz et à Valpéja d'amasser en quelques séances un gain considérable.

Claire avait enfin saisi le but de ces manœuvres : elle comprenait dans quelles mains elle se trouvait, et combinait des projets de fuite. Forte, résolue et sans peur, elle passa une nuit à essayer de forcer la porte d'un petit réduit où étaient enfermées les rames. Son but était de mettre la barque à l'eau, et d'essayer de la conduire jusqu'au village voisin : ne pouvant pénétrer dans l'endroit où les domestiques rangeaient les rames avec les instruments de jardinage,

elle chercha un moyen de s'emparer des clefs; mais un événement inattendu vint changer ses dispositions.

Un soir que le jeu était dans toute sa fièvre, l'or ruisselant sur le tapis vert, les figures des joueurs contractées par la perte, un grand bruit se fit entendre tout à coup. Les carreaux des fenêtres du salon tombèrent en éclats, et cinq hommes pénétrèrent soudainement au milieu des joueurs effrayés, avec ces mots foudroyants :

— Au nom de la loi, messieurs, je vous arrête.

— Vous êtes donc revenue de Hombourg? dit à Mme de Courtilz un personnage qu'elle reconnut pour le commissaire de police du faubourg Montmartre.

Elle ne put répondre. Valpéja cherchait à fuir.

— C'est inutile, monsieur, lui dit le commissaire, les gendarmes gardent toutes les issues.

— Monsieur, je suis innocente, s'écria Claire.

— Vous vous expliquerez plus tard, mademoiselle.

L'argent et les cartes saisis, le commissaire de police fit mettre sous les scellés tous les meubles de l'appartement, et commença une sorte d'instruction. Les joueurs attestaient leur innocence, et offraient leurs cartes de visite pour prouver leur personnalité.

— Messieurs, dit le commissaire, il m'est impossible de faire droit à vos réclamations. L'affaire a une gravité exceptionnelle qui ne me permet de laisser personne en liberté sous caution. J'ai ordre d'opérer votre transfèrement à Paris.

Les gendarmes entrèrent alors et annoncèrent que les bateaux étaient prêts. Toute la brigade de Courbevoie avait été mise en réquisition, car il était important de séparer les principaux complices désignés d'avance : Mme de Courtilz, Claire et Valpéja. La haie de gendarmes formée, tous les joueurs traversèrent l'île pour se rendre au bord de l'eau où quatre barques, conduites par des agents, n'attendaient que le signal du départ; la traversée se fit silencieusement, les principaux prévenus ne pouvant communiquer ensemble. Seuls les joueurs, honteux d'avoir été pris pour dupes, se désespérèrent quand ils aperçurent près du pont d'Asnières deux voitures longues et noires, qui n'étaient autres que des voitures cellulaires. Tout le village était sur pied, attiré par le déploiement de force, et les torches que portaient les gendarmes pour éclairer la traversée. La population des canotiers qui habite Asnières s'était rendue également sur la

berge. Le bruit courait qu'un crime épouvantable avait été commis dans une des îles de la Seine, et la physionomie des personnes arrêtées prêtait aux plus singuliers commentaires.

C'était une nouvelle *bande des habits noirs*, qui a laissé dans l'esprit parisien une légende profondément établie. Quoi que fît Claire pour échapper aux regards curieux, chacun remarquait sa jolie figure, et s'intéressait à sa jeunesse; elle baissait les yeux, et rien dans son maintien n'indiquait une criminelle.

Les commentaires ne respectaient pas Mme de Courtilz qui, la tête haute, cherchait à correspondre du regard avec Valpéja, pour lui recommander de garder le secret.

Les autres acteurs étaient consternés, et la foule les crut coupables. Les gendarmes eurent de la peine à les faire entrer dans les voitures cellulaires, car la foule grossissait et encombrait les alentours. Enfin le départ fut ordonné. Les conducteurs firent claquer leurs fouets; les lourdes voitures s'ébranlèrent, et à chacune d'elles deux gendarmes à cheval furent adjoints pour surveiller la route.

Aussitôt que Claire fut enfermée dans la petite cabine qui ne permet que peu de mouvements, le sentiment de son innocence fit place à une extrême terreur de l'avenir qui l'attendait. Pour justifier de son innocence il était nécessaire de raconter en entier sa vie, sa sortie de l'hôpital; il fallait livrer le nom de son père, l'appeler en témoignage. Son père pouvait en mourir! Quand la voiture passa sur le pont, qu'elle reconnut à un certain bruit sonore, elle se repentit de n'avoir pas terminé ses jours au pont des Invalides.

En ce moment, toute sa vie se déroula devant elle, et les funestes conséquences qui pouvaient résulter de son silence, si elle ne faisait pas une entière confession au juge d'instruction. Ou elle passerait pour complice de Mme de Courtilz, en se renfermant dans une négation absolue, ou son père devait se retrouver en sa présence dans cette triste circonstance.

Le cerveau en feu, prise de mouvements nerveux qui s'augmentaient du très-petit espace dans lequel elle était renfermée, elle toucha la porte de sa cabine sans le vouloir, et s'aperçut que la porte n'avait pas été verrouillée. Un mouvement de joie s'empara d'elle... Elle se leva doucement, traversa l'étroit corridor qui longe les cabines dans lequel d'habitude se tient un surveillant, et elle écouta attentivement au dehors. A un certain bruit, elle comprit que la voiture cellulaire

venait d'entrer dans Paris où malgré l'heure avancée, le mouvement des cabriolets, des voitures d'approvisionnement se faisait entendre. Elle distingua le trot des chevaux des gendarmes qui escortaient les prisonniers.

— Si je pouvais fuir! pensa-t-elle.

Un carreau de bois mobile, destiné à donner de l'air, a été pratiqué dans la porte de ces voitures, dont la garde intérieure est ordinairement confiée à un homme qui, du corridor, peut exercer une surveillance active sur les prévenus ou les condamnés enfermés dans les cabines; mais comme la police savait qu'elle ne trouverait dans l'île que des joueurs, son active surveillance habituelle avait été relâchée dans cette occasion. Le commissaire avait négligé de placer un gardien à l'intérieur. Claire put ouvrir doucement le carreau de bois, dont une patte de cuir intérieure favorisait le jeu. Paris était tranquille. En ce moment la voiture, après avoir traversé Neuilly, les Champs-Élysées, la place de la Concorde, longeait les Tuileries sous la terrasse des Feuillants. Les deux gendarmes trottaient en avant de la voiture, près des chevaux

Sans réfléchir au danger qu'elle pouvait courir, Claire passa sa tête à la portière, puis son corps et s'élança hardiment sur la chaussée.

CHAPITRE XVII

LE PORTRAIT DE CLAIRE

Couturier n'avait pas senti diminuer en lui le souvenir de sa fille; l'espoir et le doute se partageaient toujours son esprit. Si Topino ne l'eût soutenu dans la voie de l'espérance, peut-être l'apprêteur,

désespérant de l'avenir, eût-il mis un terme à l'existence qui lui pesait. Connaissant parfaitement un quartier, il poussa ses études plus avant dans un autre, parcourut fréquemment toutes les régions de Paris où son service ne l'appelait pas, et revint toujours la tête basse comme un chien qui a usé ses pattes à chercher son maître au milieu des voitures du boulevard. Tant d'idées si désolantes se combattaient, que leur diversité seule suffisait à lui démontrer l'inutilité de ses recherches. Ou Claire était morte, ou elle était enfouie dans quelque coin obscur d'un faubourg, ou elle avait quitté Paris, trois raisons que Topino combattait non sans motif.

Connaissant mieux la vie, ne se laissant pas entraîner par la douleur, le chiffonnier, qui avait le raisonnement plus sain que son beau-frère, jugeait plus sérieusement la situation de sa nièce. Comme il rapportait à une séduction les conséquences de l'événement qui avait séparé le père de sa fille, son raisonnement ne l'égara pas, ainsi que celui de l'apprêteur, à chercher où Claire pouvait se trouver à l'heure présente. Trouver une fille cachée dans Paris, c'était tenter l'impossible ; le hasard seul pouvait la faire rencontrer tout à coup. Topino ne comptait pas sur le hasard. Une nuit que le chiffonnier pensait à Claire avant de s'endormir, il passa les uns après les autres, comme dans un crible, tous les faits qu'il avait recueillis sur le compte de sa nièce, mais il ne tomba aucun indice à travers le tamis, sinon que Claire était perdue depuis huit mois. Ce laps de temps écoulé fut le seul fait qui resta dans l'esprit de Topino. Il fut plus longtemps que d'habitude à s'endormir ; ces huit mois lui trottaient par la tête. Le lendemain, dans la journée, sans rien dire à Couturier, il se dirigea du côté de l'Observatoire.

Tout au bout de l'avenue qui fait face au palais du Luxembourg, se trouve un quartier isolé, habité par des savants, des employés de l'Observatoire et de pauvres gens. Un vaste bâtiment s'adosse à ces rues désertes. Topino alla sonner hardiment, et la porte ouverte :

— Vous ne connaîtriez pas Mlle Claire Couturier ? dit-il à la concierge.

— Non. Que fait-elle ?

Topino parut embarrassé.

— Elle ne fait rien.

— Nous n'avons pas çà ici, dit la concierge.

Topino avait osé se présenter à l'hospice de la Maternité, où sont reçues par l'assistance publique les femmes sur le point d'accoucher. Cette idée s'était produite spontanément chez le chiffonnier lorsqu'il songea au temps écoulé depuis la fuite de Claire. Comme la séduction semblait avoir été la cause principale du départ de la fille de Couturier, Topino, en en déduisant les conséquences, s'était dit : J'irai la demander à la Maternité ; mais il ignorait les règlements sévères d'un hospice particulier où les maris seuls ont le droit d'entrer un certain jour de la semaine, en constatant leur identité. Dans sa naïveté, Topino s'imaginait qu'il suffisait de se présenter, de demander tel nom afin de s'assurer de la présence d'une femme dans l'hospice. Il n'apprit ces détails de règlement qu'en causant avec la concierge et en disant le but qui l'amenait.

— Elle y serait que vous ne le sauriez pas, lui dit la concierge pour en finir.

— Mais je suis son oncle...

— Il n'y a pas d'oncle qui tienne, je ne dois laisser entrer ici que les personnes munies des pièces nécessaires.

Topino revint chez lui, sans être abattu par le mauvais résultat de ses recherches. Convaincu qu'il existait là un obstacle invincible, il n'avait pas la folie de vouloir s'y briser. D'ailleurs, qui prouvait la présence de Claire à la Maternité? Un éclair subit avait traversé les nuages sombres et mystérieux dans lesquels l'image de la jeune fille apparaissait souvent au chiffonnier ; mais il n'en était résulté qu'une lumière aussitôt éteinte.

Claire avait disparu depuis huit mois. Pas d'autre renseignement ! Topino commençait à désespérer de jamais retrouver sa nièce, lorsqu'un matin, vers onze heures, Couturier entra comme un fou dans la cour, où le chiffonnier était occupé à séparer le verre commun des débris de cristal.

— Je l'ai vue ! s'écria-t-il en courant au milieu des bouteilles cassées étendues dans la cour.

— Claire? dit Topino qui ne pouvait croire son beau-frère. Où est-elle ?

— Rue Laffitte, chez un marchand.

— Dieu soit loué ! s'écria le chiffonnier qui avait craint que sa nièce ne tombât dans une vie de désordre. Pourquoi ne l'as-tu pas ramenée ?

Couturier ne répondit pas.

— Tu lui as parlé ?

Le père secoua la tête.

— Tu n'auras pas osé entrer dans la boutique.

— Oui, dit Couturier.

— Je ne me gênerai pas, moi, dit Topino. Claire serait sur un trône que je me présenterais hardiment. Je vais y aller tout de suite ; tu viendras avec moi. Partons.

Couturier arrêta le chiffonnier au moment où il quittait son travail pour prendre sa redingote.

— Ma pauvre Claire est au couvent, dit-il.

— Au couvent, rue Laffitte? s'écria Topino. Quel numéro? Il n'y a pas de couvent, rue Laffitte.

Couturier restait abattu sans répondre, et Topino crut que son beau-frère avait perdu la raison.

— Explique-toi, dit-il. Tu as vu Claire dans une boutique, et elle est dans un couvent! Je ne te comprends pas.

— Religieuse ! s'écria Couturier.

— Claire religieuse ! répondit Topino d'un air de doute.

— Il faut trois cents francs pour la retirer, dit l'apprêteur.

— Trois cents francs, nous les aurons... Explique-toi; tout ce que tu dis est une énigme.

— Eh bien ! voilà, dit Couturier. Tu sais que je rôde sans cesse par les rues, espérant retrouver mon enfant. Ce matin, je passais rue Laffitte, quand tout à coup mon regard fut entraîné vers la montre d'une boutique où se trouvait une figure de religieuse. C'était elle ! Je poussai un cri ! Le sang m'était monté au cerveau ; je ne voyais plus, mes tempes battaient, mes oreilles bruissaient... Je ne remarquais plus rien de la rue... Enfin, à travers un voile, je croyais voir ma Claire? Il me semblait que des gens se groupaient autour de moi et me serraient assez pour m'empêcher de tomber. J'entendis une voix : « Allons, pas de rassemblement ! » Le sergent de ville donnait ordre à chacun de s'éloigner... Moi, je restai ! Le portrait de la religieuse me souriait et semblait m'engager à rester là, en face d'elle ! Toujours elle me regardait fixement avec ses grands yeux bleus, doux... Au dedans de la boutique, le marchand et sa femme s'étaient approchés de la porte et me regardaient avec attention comme une chose curieuse... Le sergent de ville revint à moi : « Eh bien ! me dit-il,

est-ce que vous avez l'intention de rester là toute la journée? » Les curieux s'attroupaient de nouveau. « Vous gênez la circulation, dit-il, continuez votre chemin. » Moi, je lui montrai le portrait du doigt. « Quoi? » dit-il. Je ne savais que répondre. Heureusement la femme du marchand avait ouvert la porte de la boutique, sans doute par curiosité, mais elle avait l'air bon. « Est-ce que je n'ai pas le droit de regarder ma fille? lui dis-je. — Parfaitement, monsieur. » Le sergent de ville fut intimidé de ce qu'une femme me traitait avec politesse. « Entrez, ou allez vous-en, » dit-il. J'entrai dans la boutique, et je m'approchai du tableau, tout près, afin de m'assurer que c'était bien une peinture. Le marchand, à qui sa femme était allée parler à l'oreille, dit : « Cet homme se trompe; c'est quelque juive du faubourg Saint-Antoine. » J'allai vers lui. « C'est ma fille, monsieur, et je ne me trompe pas. » Il haussa les épaules, mais sa femme lui fit signe. « Je suppose que ce tableau est à vendre, » demandai-je. L'homme sourit. « Pour cent écus, vous en serez le marchand.— Je vous les trouverai avant un mois.—Avant un mois, dit l'homme, je n'ai pas le temps d'attendre. — Dans quinze jours? — Un amateur peut avoir envie de ce tableau. — Dans huit jours, monsieur, accordez-moi huit jours. — Donne-lui huit jours, ajouta la femme. — Est-ce que je peux répondre des occasions qui se présenteront, disait le marchand; si demain on m'en offrait cinq cents francs, certainement je ne le garderais pas. » Par bonheur, j'avais touché mon mois au faubourg du Roule. « Si vous ne croyez pas que je revienne, dis-je au marchand, voilà dix francs : c'est tout ce que je possède sur moi ; cela vous suffit-il? — J'attendrai jusqu'à après-demain, dit le marchand. » Je regardai encore longuement le portrait de Claire, et me voilà.

— Il ne te faut que trois cents francs? dit Topino.

— Deux cent quatre-vingt-dix.

— Tu les auras, dit Topino; nous avons mieux que cela à la caisse d'épargne, mais c'est qu'on ne rend pas l'argent du jour au lendemain.

— Combien faut-il?

— Au moins huit jours.

— Si le portrait était vendu d'ici là?

— Je me charge de l'affaire... Je montrerai notre livret à ce mar-

chand de la rue Laffitte ; il verra que nous sommes d'honnêtes gens, et il aura confiance.

— Voilà une bonne idée, frère, s'écria Couturier.

— Quand tu auras le portrait, qu'est-ce que tu en feras ?

— Ce que j'en ferai ! dit Couturier, tu ne vois donc pas que je retrouverai Claire tout de suite ?

— Comment ?

— Elle est dans un couvent, puisqu'elle est habillée en religieuse... On n'a pas le droit de la garder... Nous irons à la police nous plaindre.

— Si elle y est entrée de bon gré ?

— Ah ! dit Couturier en soupirant

— Je ne comprends pas, reprit Topino, ce qui a pu la décider à se faire religieuse...

— Les jeunes filles, est-ce qu'on sait ce qui leur passe par la tête ?

— C'est pourtant vrai.

— Allons tout de suite chez le marchand de tableaux, dit Couturier.

— Il faut bien faire un bout de toilette... Je comprends que le marchand t'ait regardé, avec ta hotte ! Un chiffonnier qui achète un portrait de trois cents francs, ça ne se voit pas souvent !

Ils partirent tous deux et se dirigèrent vers la rue Laffitte, où le marchand, aux explications que lui donna Topino, consentit à attendre huit jours le payement du portrait.

— Ma foi, oui, dit Topino, c'est bien Claire.

A dix heures, les deux chiffonniers, pour ne pas perdre de temps, se rendirent chez le brigadier de sergents de ville qui avait déjà essayé de leur donner des renseignements sur Claire. Quand il apprit qu'elle était religieuse :

— C'est grave, dit-il, mais j'en parlerai demain à un officier de paix, qui me dira ce qu'il y a à faire.

L'officier de paix était un homme intelligent.

— Vous n'avez pas d'autres renseignements? demanda-t-il au brigadier. Le préfet de police ne peut pas faire fouiller tous les couvents de Paris par ces deux chiffonniers, car il n'y a qu'eux qui puissent reconnaître leur parente perdue... Certainement elle a changé de nom en entrant en religion... Un portrait ne suffit pas, tout res-

semblant qu'il soit... Qui est-ce qui sait si le père ne se trompe pas ?

— L'oncle la reconnaît aussi, dit le brigadier.

— Mais, dit l'officier de paix, il y a un moyen bien plus simple ; ce portrait a été peint par un peintre. Quel est ce peintre, son nom ? Où demeure-t-il ?

— Il n'a pas été question du peintre jusqu'ici, dit le brigadier.

— Envoyez chez le marchand, et demandez-lui s'il tient le portrait du peintre lui-même, et le nom de ce peintre.

Une heure après, la police connaissait le nom et l'adresse de Gogué, qui, effrayé, se rendait à la préfecture de police, où on le mandait immédiatement. L'affaire prenait une grande proportion : le préfet de police, instruit de ce drame par son secrétaire, s'y intéressait d'autant plus vivement que le mystère le plus complet régnait sur l'avenir de Claire, à partir de sa sortie de la Salpêtrière. Ses traces se perdaient complétement, car la jeune fille que venait voir à l'hôpital Mme de Courtilz, quand elle rencontra Claire, était morte depuis. Gogué et Bida, interrogés, ne pouvaient donner d'autres renseignements que ceux que connaissait le préfet de police par le dossier de Claire, au moment où elle fut trouvée sur le pont des Invalides.

Et, deux jours auparavant, on venait d'arrêter Mme de Courtilz et ses complices !

Le préfet de police ne pouvait pas se douter que dans les cellules de la Conciergerie, presque sous ses pieds, se trouvaient des prévenus qui auraient pu lui donner des éclaircissements sur la vie de Claire, depuis sa sortie de la Salpêtrière.

Couturier reçut un nouveau coup en apprenant que Claire n'était pas au couvent. Il avait passé la nuit à préparer des paroles affectueuses pour engager sa fille à revenir auprès de lui, il s'était dit qu'elle ne pourrait résister à son amour, quel que fût le lien qui l'attachait au couvent. Et elle était encore perdue ! Le fil conducteur qui lui avait servi à faire la moitié du chemin venait de se casser !

Topino ne lui dit que peu à peu les phases singulières que Claire avait traversées : il craignait de causer un mortel chagrin à son beau-frère en lui parlant de la rencontre de Claire et d'Henri dans le quartier latin, de son abandon par l'étudiant, de sa tentative de

suicide, de son aliénation et de son incarcération à la Salpêtrière. Le brigadier avait tout dit à Topino, qui atténua la gravité des aventures de Claire, mais qui ne put empêcher Couturier de s'écrier un jour :

— Où demeure le peintre ? Je veux le voir.

Il avait soif de se trouver avec la dernière personne qui avait connu sa fille.

— Je vais m'en inquiéter, dit Topino, qui connaissait le nom et l'adresse de Gogué, mais qui voulait le prévenir avant l'entrevue. Gogué fut fort étonné de voir entrer chez lui un chiffonnier endimanché.

— Je suis Topino, dit celui-ci en entrant, l'oncle de Claire.

Le peintre regarda avec une curiosité sympathique cet honnête homme, dont les bons sentiments étaient inscrits sur chaque trait du visage.

— Venez-vous m'apporter de ses nouvelles ? demanda Gogué.

— Je viens en chercher si vous voulez bien.

— Mais je ne sais rien.

— Vous en savez encore trop pour nous, dit le chiffonnier. Je venais vous demander la permission de vous amener son père.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Gogué.

— Chiffonnier comme moi.

— Avec plaisir, dit le peintre, qui flaira deux physionomies curieuses dont il pourrait tirer parti.

— Le père brûle de vous voir, reprit Topino.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez connu Claire et que nous avons su par la police l'intérêt que vous lui avez témoigné.

— C'était une bonne fille, dit le peintre en soupirant, et si elle avait voulu rester tranquille, elle pouvait mener une vie pas trop malheureuse.

— Justement, c'est là la question. Couturier, son père, ne doit rien savoir de ses aventures ; moi, je les connais. Vous m'avez l'air d'un bon garçon, et j'ai une prière à vous faire.

— Tout à votre service, dit Gogué.

— Eh bien ! ne parlez pas des amours de Claire avec un étudiant nommé Henri.

— Des amours ! s'écria Gogué. Il n'y avait pas d'amour. Elle ne l'aimait pas...

— Vraiment ?

— Elle n'aimait pas plus Henri qu'elle ne m'a aimé, et elle n'aimait pas plus Bida que moi.

— C'est une brave fille, s'écria Topino.

— Mais elle aimait quelqu'un, que personne de nous n'a connu. Et je suis presque sûr que ce quelqu'un a été la source de tous les malheurs de Claire.

— Alors, elle doit être maintenant avec lui ? Nous ne savons où elle est passée depuis sa sortie de la Salpêtrière.

— Nous voilà trois à la chercher, dit Gogué, cela ne suffit pas encore. Son père l'aime beaucoup ?

— Il l'adore.

— Nous nous adjoindrons Bida : c'est un de mes amis qui est fou de Claire, capable du plus grand dévouement.

— Si ça vous est égal, dit Topino, nous nous passerions volontiers d'un amoureux ; le père n'aimerait pas à se trouver vis-à-vis d'un homme qui veut en conter à sa fille.

— Mon ami Bida est l'homme le plus pur que j'aie jamais connu... Si j'étais obligé de partir, je lui confierais ma maîtresse pendant un mois, et il ne me tromperait pas. Voilà l'homme.

— Puisqu'il est votre ami, vous devez le connaître, et s'il vous ressemble, je ne demande pas mieux que de le présenter au père.

— Et vous aurez d'autant plus raison que là où le père de Claire échouerait dans ses recherches, Bida réussira ; il aime plus Claire que son père ne l'a jamais aimée.

— Ce n'est pas possible, dit Topino.

— Vous le verrez par la suite.

— En tout cas, dit le chiffonnier, qu'il ne montre pas trop son amour devant Couturier.

— Il sera muet, reprit Gogué.

Un rendez-vous fut pris avec Topino, et le lendemain les deux chiffonniers entraient dans l'atelier, où ils étaient reçus par le peintre et le poëte. Couturier, en ouvrant la porte, s'arrêta sur le seuil à considérer ces murs, qui avaient entendu la voix de sa fille ; l'émotion s'empara de lui, et il serait resté sur le pas de la porte si Gogué ne fût allé à lui.

— Je n'ai qu'une chose à vous demander, monsieur, lui dit l'apprêteur.

— Dites.

— Eh bien ! voulez-vous me donner la main... Là, encore une fois, dit Couturier en secouant fortement la main du peintre à plusieurs reprises. Vous êtes un brave jeune homme, s'écria-t-il la voix pleine de larmes, et si jamais vous aviez besoin de moi, ma vie est à vous.

— Voilà mon ami Bida, dit le peintre, qui a plus fait encore pour Mlle Claire que moi.

Couturier jeta un regard sur le poëte qui lui tendait la main ; il la prit, mais ne montra pas autant de reconnaissance qu'à Gogué. Les deux chiffonniers avaient l'esprit frappé par ce portrait qui les avait mis tout à coup sur les traces de Claire. Sans ce portrait, Couturier n'aurait pas de nouvelles de sa fille ; il les devait au peintre. La peinture offre un apprentissage *difficile* que la poésie ne semble pas partager : tous les jours le peuple frôle des poëtes ; il en sort de son sein. Il est peu de corps de métier qui ne renferme son poëte. Les chiffonniers trouvent au besoin dans les nombreux membres qui forment leur singulière corporation, un barde pour improviser des couplets aux jours de réunions publiques. Il ne se trouve jamais de peintre dans les mêmes occasions. L'art de dessiner des traits humains et de les accuser plus naturellement encore en les recouvrant de couleurs, a toujours surpris les esprits naïfs. Il est certain que si Topino, l'enragé *liseur* de tout papier imprimé qui lui tombait sous la main, eût trouvé dans un journal un sonnet de Bida à l'adresse de Mlle Claire, malgré tout l'art des poëtes à rendre les crespelures blondes et le teint rose des jeunes filles, leurs qualités morales et les tourments de leur cœur, le chiffonnier ne se fût pas écrié : « C'est Claire ! » comme Couturier s'était écrié devant le tableau de la rue Laffitte : « Voilà ma fille ! »

C'est ce qui explique pourquoi les deux chiffonniers et particulièrement Couturier devinrent enthousiastes de Gogué, qui, par son naturel vivace et extérieur, prêtait plus à une liaison facile que le poëte mélancolique, tourmenté par ses pensées, et portant non sans souffrance les bouillonnements de son talent futur.

— Maintenant que nous sommes quatre, dit Gogué, il faudra bien que Claire se retrouve.

— Le croyez-vous? demanda Couturier.

— Aussi vrai que je m'appelle Gogué. Dites-moi seulement ce que vous avez fait, et nous verrons ce qui reste à faire.

Topino rappela les nombreuses courses de Couturier à travers les rues de Paris.

— Cela ne suffit pas, dit le peintre. Claire peut se promener au bois de Boulogne, aux Champs-Élysées. Avez-vous cherché par là? demanda-t-il à l'apprêteur.

— Je n'ai battu que les rues de Paris.

— Si vous le voulez, dit Bida, je m'offre d'aller tous les jours aux Champs-Élysées ou au bois de Boulogne, de deux à cinq heures.

— Oh! merci, monsieur, dit Couturier.

— Moi, dit le peintre, je me charge des bals, des concerts et des spectacles... Je ne peux pas sortir dans le jour.

— Vous avez trop d'ouvrage? lui demanda Topino.

— Pas précisément; ce sont mes ennemis qui me guettent dans les rues.

— Vos ennemis! s'écria Couturier, vous, un si bon garçon!

Gogué se leva, et du doigt montrant un grand plan de Paris accroché aux murs de l'atelier :

— Vous voyez toutes ces rues biffées d'un trait noir, dit-il, je ne peux pas passer par là. Dans chacune de ces rues sont postés des gens qui m'attendent, de vils rivaux! s'écria-t-il d'un ton sarcastique.

— On vous en veut pour votre talent? demanda Topino.

— Justement. Pour aller au boulevard des Italiens, à partir d'ici, savez-vous quel chemin je prends?

— Le Pont-Neuf, dit Couturier.

— Eh bien, voilà qui vous trompe; je descends à l'Observatoire, j'enfile le boulevard qui conduit aux Invalides; j'arrive à la place de la Concorde et je suis tous les boulevards jusqu'à la Bourse.

— Mais vous faites le double de chemin.

— Deux lieues au moins, que voulez-vous? Seulement dans ces grands boulevards je me sens en sûreté. Tenez, dit Gogué en montrant du doigt les rues sur le plan, les environs du Luxembourg sont bloqués, j'y ai plus de dix ennemis. La rue Dauphine, impossible. La rue Saint-Jacques et la rue de la Harpe, je n'en sortirais pas vivant...

— Je n'aurais jamais cru que dans la peinture il se passât de pareilles choses, dit Couturier.

— C'est comme dans le chiffon, dit Topino, des jalousies de métier !

Gogué ne disait pas que depuis dix ans qu'il habitait le faubourg Saint-Germain, il l'avait traité en pays conquis. Maîtres d'hôtels, restaurateurs, gargotiers, blanchisseuses, tailleurs, cordonniers, chapeliers, propriétaires, s'étaient trouvés plus ou moins ses victimes. Ayant changé près de trente fois de logement, il n'existait pas de quartiers où le peintre n'eût laissé des victimes de l'art qu'il appelait des *ennemis*. Les professions libérales, et encore plus les professions artistiques, bâtissent leurs fondations sur un crédit d'une moyenne de quinze ans. Ce sont alors de curieuses luttes entre le capital et le non-capital, la résistance et la ruse, l'être qui a besoin de s'habiller, de se loger et de se nourrir, et les divers industriels qui trafiquent sur les maisons, les habits et la nourriture. Il n'y a guère de grands écrivains, orateurs, poëtes, peintres, hommes politiques, savants, qui, lancés dans Paris sans fortune à la chasse de la réputation, n'aient été obligés de guerroyer contre le capital. La moyenne de quinze ans, passée en efforts, en veilles et en travaux, tout s'équilibre ; le capital est alors remboursé de ses avances, sauf par ceux qui ont péri étouffés dans la mêlée.

Gogué appartenait au groupe des hommes de talent pauvres qui font de leur vie deux parts : une de travail et l'autre occupée à faire éclore le travail ; mais il ne pouvait expliquer aux chiffonniers ses différends avec les *anglais*. Voilà pourquoi il offrait ses services de nuit.

— Mais retrouverons-nous Claire, le croyez-vous ? demandait Couturier.

— Certainement, dit Gogué. Je m'en vais prendre votre adresse, au cas où j'aurais des nouvelles de Claire.

Il inscrivit le nom de Topino, à la craie, sur les murs gris de l'atelier : c'était son carnet.

— Si je ne vous écris pas, venez ici tous les samedis : c'est mon jour de réception. Nous causerons de Claire, et je ferai votre portrait si vous voulez.

— Mais, dit Bida, ne pourrais-tu pas plutôt faire une copie du portrait de Claire ?

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Topino : nous avons acheté votre religieuse de la rue Laffitte.

— Vous avez acheté mon tableau, combien ?

— Trois cents francs, dit Couturier.

— Ah ! le brigand de marchand, dit Gogué. Il a osé vous vendre ce portrait trois cents francs, et vous l'avez payé ?

— Pas encore, dit Couturier.

— C'est une honte ; j'espère que vous n'irez pas le chercher.

— Nous avons promis d'y passer dans huit jours.

— Vous n'irez pas, je vous le défends. Savez-vous combien ce juif m'a acheté cette peinture ?

— Cinquante francs, dit Bida.

— Et sur ces cinquante francs, il ne m'en a donné que trente, en y ajoutant pour vingt francs de couleurs. Laissez-moi arranger l'affaire. Oser vendre trois cents francs une mauvaise peinture à un pauvre homme qui reconnaît sa fille ! Cela ne se peut pas... J'irai chez le marchand moi-même, et je vous ferai une Claire plus ressemblante, que je vous prierai d'accepter...

Couturier se défendait.

— Voulez-vous vous brouiller avec moi? dit le peintre.

— Oh ! non, vous êtes trop bon.

— Eh bien, samedi prochain, je vous promets votre fille, non plus en religieuse, mais gaie, souriante et gentille comme je l'ai connue.

Là-dessus Topino et Couturier quittèrent le peintre, heureux d'avoir rencontré un homme tel que Gogué, dont l'apprêteur ne devait plus cesser de parler. Désormais il mettait toute sa confiance en lui pour retrouver sa fille, il avait une foi absolue dans le caractère franc du peintre, qui avait réveillé son courage. Ce n'était plus le même homme ; d'habitude courbé par le chagrin, il jetait de côté et d'autre des regards inquiets et rougis. La foi de Gogué avait relevé sa taille ; le physique se ressentait de l'heureuse secousse morale imprimée par le peintre. Le sang se jouait plus librement par tout le corps de l'apprêteur ; il relevait la tête, aussi heureux qu'un puisatier enfoui dans le sable, qui revoit la lumière inespérée du jour. Topino jouissait de cette cure merveilleuse, et se prêtait de son mieux au rôle d'écouteur, car Couturier, ivre de joie, n'avait plus que le nom de Gogué à la bouche.

Au bout de huit jours, il ne manqua pas le rendez-vous du peintre, qui n'avait pas de nouvelles de Claire, mais qui consola facilement l'apprêteur, en lui remettant une copie du portrait de sa fille. Jusque-là la petite silhouette noire, découpée par un cul-de-jatte un jour de marché à la barrière Fontainebleau, n'avait pas quitté Couturier : il la portait toujours sur lui, dans un vieux portefeuille. Cette découpure noire, dont la ressemblance avec une figure de femme consistait plutôt dans la forme du bonnet que dans les lignes du profil, représentait cependant Claire aux yeux de son père. Quand il était seul, il regardait cette silhouette, et les larmes lui venaient aux paupières. Le souvenir intérieur qu'il avait de sa fille descendait sur la silhouette, et lui prêtait une magique ressemblance; mais en entrant dans l'atelier, il crut réellement que sa fille y était revenue. Le portrait avait été disposé habilement par le peintre dans l'ouverture de la porte de sa chambre à coucher; Couturier se précipita vers le portrait, et le prit dans ses mains avec une telle force qu'aucune force humaine n'aurait pu l'en arracher.

Le peintre ne jouit pas longtemps de l'admiration qu'inspirait sa toile. Couturier ne trouvait pas de mots pour faire éclater sa reconnaissance; la présence des amis de Gogué le gênait. Il lui serra la main, resta en contemplation devant le portrait, et tout à coup s'en allant :

— Je veux vous parler seul, dit-il à Gogué.

— Quand vous voudrez, venez un matin.

— Vous le permettez, n'est-ce pas ?

— Certainement; mais je veux vous apprendre le moyen d'entrer ici. Voilà, dit le peintre en reconduisant l'apprêteur, comment mes amis s'annoncent quand ils ont besoin de me voir.

Et Gogué frappa du doigt sur la boiserie de la porte, trois coups sacramentels, comme les solennels coups du régisseur, avant l'ouverture de la toile. Couturier s'enfuit réellement par la rue; il brûlait de se trouver seul avec le portrait de sa fille pour lui parler, le baiser. Dans la rue il n'osait pas, il serrait la toile de toutes ses forces contre son cœur. Désormais la petite chambre que lui avait concédée Topino fut illuminée par ce portrait comme une chapelle, dont Claire fut la madone. Le pauvre père n'avait pas besoin de cette peinture pour penser à sa fille; mais la vue perpétuelle du portrait lui montrait Claire plus vivante que par le souvenir. Tous les matins en se

levant, Couturier s'agenouillait devant la peinture auprès de laquelle il avait accroché une petite gravure de la Vierge, et il priait, convaincu que celle-ci veillait sur celle-là.

Claire ne se retrouvait pas! Les courses de Bida n'aboutissaient à rien; les recherches simultanées de Topino et de Gogué n'amenaient aucun résultat. Pas le plus faible indice de l'avenir de Claire depuis sa sortie de la Salpêtrière! Les recherches de la police elle-même restaient infructueuses. L'espoir qu'avait eu un moment Couturier de revoir sa fille lui rendait en ce moment l'existence plus triste, et le portrait, loin de calmer ses soucis, ne servait qu'à les rendre plus cuisants.

L'apprêteur songea de nouveau au magnétiseur Redjougla, qu'il n'avait pas revu depuis que Topino lui avait démontré le tissu d'extravagances dont était rempli le fameux livre de *l'Eternité dévoilée* que Couturier était allé acheter, après la première consultation. Pendant un mois Topino avait fait une lecture de l'ouvrage à son beau-frère, et le chiffonnier s'était inutilement creusé le cerveau à vouloir expliquer le sens de phrases ambitieuses et mystiques, que son esprit droit se refusait à digérer. Les notes seules du livre offraient quelques faits, mais si étranges et si invraisemblables qu'ils dépassaient peut-être en obscurité les théories du texte. Dans ces notes Redjougla démontrait par de nombreux exemples les secours précieux qu'on pouvait tirer du magnétisme : maladies inguérissables, guéries par des somnambules; conversation avec des esprits; découvertes de trésors enfouis; moribonds rappelés à la vie; cadavres rendant compte de leurs sensations au moment où ils mettaient le pied dans l'autre monde, rien n'y manquait.

A ces affirmations sans contrôle, Topino secouait la tête et s'étonnait qu'une telle puissance pût se trouver aux mains d'un homme; mais Couturier, comme tous les cœurs broyés par le chagrin et par la passion, se sentait porté à la croyance. Les recherches de la police n'ayant pas abouti, non plus que les siennes propres, ni celles de Gogué et de Bida, il se trouvait dans la position d'un malade condamné par tous les médecins, qui, pour essayer de sauver sa vie, se jette dans les mains des charlatans.

De sa première visite au magnétiseur, Couturier était sorti plus calme, emportant un certain espoir. N'espérant plus revoir sa fille, il aspirait à une vague espérance pour endormir momentanément

ses souffrances paternelles. Sans rien dire à Topino, il retourna chez Redjougla.

Le magnétiseur avait changé de logement; actuellement il occupait, dans la rue de la Pépinière, une maison reconnaissable par deux énormes blocs de rochers qui flanquaient une grille dont les volets verts étaient toujours fermés. Ces deux rochers, jetés tout à coup au milieu de maisons régulières, attiraient l'attention des curieux. Couturier, au moment d'entrer, fut pris d'un certain sentiment d'angoisse qu'il n'avait pas ressenti en allant, pour la première fois, chez le magnétiseur. La singularité de la maison ne contribua peut-être pas peu à développer cette inquiétude. Dans cette visite allait s'éclaircir le sort de sa fille. Tout son espoir était dans le magnétiseur et la somnambule.

Il pressa timidement un bouton de cuivre placé dans la grille; la porte s'ouvrit, et l'apprêteur fut reçu par une sorte d'écrivain qui, penché sur son pupitre, écrivit un bulletin qu'il découpa d'un registre à souches, lui en donna la moitié, et lui demanda s'il voulait assister aux conférences des spirites.

— Je demande à parler à M. Redjougla, dit-il.

— Le chef des spirites, reprit l'écrivain.

— Le *flidisse*, dit Couturier.

Le secrétaire, qui n'avait pas confiance dans la mise du chiffonnier, prit un ton sec.

— Voulez-vous assister aux séances des spirites?

— Je ne sais pas ce que c'est.

Du doigt le secrétaire montra un tableau imprimé contre la muraille. Le geste de cet homme avait été si clair que Couturier n'osa plus lui demander d'explications. Le chiffonnier, honteux de sa contenance, s'approcha du tableau, et lut une série d'articles servant d'exposition aux doctrines des spirites. Il était dit qu'une compagnie d'initiés, hommes intelligents, religieux et croyants, se rassemblaient pour évoquer les esprits, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour soulager les esprits souffrants et ranimer les cœurs défaillants. Les *spirites*, ainsi nommés à cause de leur commerce avec les esprits, mettaient leurs lumières au service de la religion, de la politique, de la science, des arts et des lettres. Dans chaque séance un Fénelon, un Machiavel, un Descartes, un Raphaël, un Homère, et d'autres grands hommes, appelés pour révéler les secrets qu'ils avaient empor-

tés dans la tombe, seraient sommés de *s'exprimer franchement* sur le rôle qu'ils avaient joué dans l'humanité.

Couturier ne s'inquiétait guère d'Homère ni de Descartes : c'étaient de grands noms à lui inconnus. La politique, la science et les lettres lui étaient étrangères. Il n'avait jamais mis le pied dans un musée, et sa seule lecture provenait des fragments de journaux que Topino déchiffrait à ses moments perdus ; mais il fut frappé à la lecture d'un article de l'affiche spirite, qui promettait aux gens affligés la vue de leurs parents, dont ils étaient séparés par les voyages ou la mort.

— Je pourrai revoir ma Claire ! s'écria-t-il.

Alors seulement, à ce cri, le secrétaire le regarda attentivement.

— Certainement, dit-il.

— Quand, monsieur ?

Le secrétaire lui fit signe de continuer à lire l'affiche. Couturier vit, annoncé à la fin du tableau, que le public était admis, deux fois par semaine, moyennant une contribution de dix francs, aux séances du soir, et que chaque assistant avait le droit d'évoquer des personnes chères, en s'adressant directement à Redjougla, qui avait signé l'affiche en sa qualité de chef des spirites.

— Voilà dix francs, dit Couturier qui se serait passé de manger pendant huit jours pour économiser cette somme ; mais le secrétaire, d'un geste de dédain, repoussa l'argent, et demanda les noms, l'âge du chiffonnier, la nature des renseignements qu'il désirait obtenir, et toutes les formalités réglées, détacha d'un registre à souche une petite bande de papier, en lui recommandant d'aller prendre sa carte dans l'antichambre.

En entrant dans la salle d'attente, l'apprêteur fut frappé du luxe nouveau de la maison, et de la quantité des clients qui attendaient. De grands laquais en habit noir à la française et en culottes courtes recevaient le monde. Un demi-jour pénétrait seulement à travers les épais rideaux qui prêtaient au mystère. Par la sévérité de l'ameublement, on était dès l'avance disposé au recueillement ; si quelques conversations se faisaient entendre, c'était à voix basse. Pour tout ornement, un grand tableau représentant lady Macbeth au moment où, prise de remords, elle se frotte les mains, qu'elle croit toujours ensanglantées. Couturier se laissa aller à d'étranges réflexions en regardant ce tableau, dont il ne comprenait pas le sujet, mais qui, par l'accentuation du délire de la femme en proie à des visions et

des remords, entraînait l'esprit dans ces régions de passions coupables que Shakespeare a rendues dans toute leur puissance.

La foule s'écoulait. Couturier osait à peine s'adresser aux grands laquais à la mine insolente et basse, qui se courbaient en deux en saluant les grandes dames, ne se dérangeaient pas et regardaient d'un air méprisant les gens modestes venus pour prendre leurs numéros. Le chiffonnier tenait son billet à la main, attendant qu'on le lui prît ; quelques personnes, arrivées après lui, s'étaient fait inscrire à un certain guichet mystérieux semblable à celui de la porte des théâtres, où une main seule passant à travers l'ouverture de la grille, recevait l'argent et le billet détaché de la souche, et l'échangeait contre un carton; cependant, comme le temps s'écoulait, Couturier se hasarda à s'adresser à un des laquais, qui le toisa des pieds à la tête.

— Allez au bureau, lui dit-il.

Couturier se dirigea vers le guichet, et passa son billet.

Un autre laquais était planté à côté.

— Donnez votre argent, dit-il.

Couturier reçut en échange le numéro soixante-deux.

— Vous ne pouvez assister à la première séance, lui dit le laquais.

Couturier le regarda.

— Il nous est interdit de recevoir plus de cinquante personnes. Ce sera pour demain en huit. N'oubliez ni la date ni votre numéro, on ne rembourse pas l'argent.

CHAPITRE XIX

LE CLUB DES SPIRITES

Huit jours après, Couturier se présenta à la maison de la rue de la Pépinière où se tenait le club des spirites. Pendant huit jours, sa pensée n'avait pas quitté le seuil de la singulière maison, où devait lui être révélée la destinée de sa fille. Il n'avait pas compris entièrement le sens de l'affiche ; mais il ne doutait pas que sa fille ne lui apparût et ne lui parlât. Le mystère de cette évocation singulière, la façade de la maison aux rochers, les difficultés à obtenir un billet, le luxe de l'ameublement, la tenue des laquais, tout était de nature à imposer vivement à un esprit naïf.

La séance était indiquée pour neuf heures du soir. Une heure auparavant, Couturier arpentait la rue en compagnie d'autres curieux qui, comme lui, semblaient attendre impatiemment le moment d'entrer. Les équipages commencèrent à se grouper devant la porte ; des femmes en grande toilette en descendirent, mais furent forcées, à leur grand regret de remonter en voiture, une consigne sévère ne permettant pas au concierge d'ouvrir les portes avant neuf heures. Une queue de voitures se formait comme pour un bal. En apercevant, à travers les vitres des équipages et des fiacres, les toilettes des femmes distinguées qui allaient évoquer les esprits, Couturier sentit l'humilité de ses habits, mais il fut rassuré par la vue de gens médiocres qui, comme lui, allaient et venaient sur les trottoirs, la mine inquiète et impatiente.

Enfin une cloche de l'intérieur fit entendre un timbre singulier, et les deux battants de la porte de fer, qui ne s'ouvrait jamais dans le jour, donnèrent passage aux voitures et aux gens venus à pied.

On put apercevoir alors, sur le perron qui conduisait au corps de bâtiment du fond, les laquais, au nombre de six, en habits noirs à la française, en culottes courtes, la tête couverte de perruques blanches. Les équipages défilèrent un à un, déposèrent les dames au pied de l'escalier, firent le tour de la cour, et il ne fut plus permis au public vulgaire d'entrer qu'après les personnes venues en voiture.

L'antichambre où avait été reçu Topino, huit jours auparavant, conduisait par un double escalier à une salle du premier étage, éclairée sourdement et tendue de tapisseries noires. Une sorte d'estrade en ébène, qui allait en s'arrondissant, rejoignait deux rangs de chaises noires qui entouraient l'appartement et formaient un ovale parfait dont le milieu semblait être réservé au démonstrateur.

La foule se rua dans cette pièce, et, sans les huissiers qui veillaient au placement, les femmes n'auraient pu se placer au premier rang. La curiosité était si grande qu'elle ne laissait place à aucune politesse; mais un grand huissier maigre, aux pommettes saillantes, qui portait une touffe épaisse de cheveux blancs sans avoir recours à la poudre, indiqua avec une baguette d'ivoire la place que devaient occuper les dames, et son maintien sévère fit rentrer chacun dans l'ordre, le premier moment de curiosité étant passé.

Un quart d'heure après, la salle était pleine; des personnages bizarres qui entraient par une petite porte particulière vinrent se placer sur l'estrade, derrière un grand fauteuil de maroquin noir qui restait inoccupé. A chaque fois que la petite porte s'ouvrait, tous les assistans dévoraient du regard le nouvel entrant, croyant que la séance allait s'ouvrir. Ce n'étaient encore que les initiés de Redjougla, magnétiseurs célèbres, somnambules, voyants, mediums, tourneurs de tables, mystiques de toute sorte, qui portaient sur leurs physionomies des traces d'altérations, de passions, de vices, de sottises, d'illuminisme, propres à attirer l'attention. Il y avait des physionomies étrangères plutôt du nord que du midi, et spécialement des Russes et des Polonais, ainsi que d'autres personnages, la poitrine chamarrée de croix et de rubans de tous les saints et de toutes les puissances.

C'était dans le public encombrant l'estrade un mélange particulier de figures de coquins et d'imbéciles. Des regards perçants et des regards hébétés, des contenances fières et des attitudes altérées, des vieillards abrutis, à l'œil terne, et des hommes dédaigneux au regard

noir, des douillettes en soie recouvrant des membres recroquevillés, et des habits noirs boutonnés jusqu'au cou sur des poitrines bombées. Un public bizarre qui forme le fond des quinze cents personnes de Paris qui se montrent partout, au balcon de l'Opéra, aux eaux, à Florence l'hiver, aux courses et aux premières représentations. Des physionomies singulières et tourmentées qui pouvaient appartenir à des hommes de génie, si le vice et les passions ne les avaient griffées en quelque coin. Tous croyants, dévoués à Redjougla comme ils sont dévoués au premier charlatan qui arrive à Paris. Quoique la curiosité fût tournée vers le chef des spirites qui préparait son entrée comme un grand comédien, Couturier était aussi étonné de la composition de la salle que des privilégiés de l'estrade.

Le public de la salle était composé généralement de femmes, plutôt vieilles que jeunes, presque toutes fardées comme les roues d'un carrosse, des sourcils d'un noir éblouissant, des yeux fanés relevés par la peinture des cils, des cheveux qui étonnaient par leur abondance, des dents blanches et rangées admirablement, des figures de cire en réalité, dont Couturier ne se pouvait rendre compte. Il n'aurait pu comprendre que si le génie de la vérité eût dépouillé en un moment toutes ces beautés de leurs embellissements adroits empruntés à l'art, poitrines, dents, cheveux, il y aurait eu de quoi en emplir un tombereau, et il ne serait resté de cette brillante assemblée que des figures plombées par les veilles, des regards atones, des bouches démeublées, des lèvres pâles, des maigreurs de squelette.

Couturier ne pouvait comprendre cette comédie. Les hommes aux sentiments naturels ne sauraient deviner les ingrédients modernes qui masquent la physionomie et empêchent les sensations de s'y jouer en liberté. L'esprit de Couturier était tendu ailleurs vers Redjougla, qui tout d'un coup, sans que son arrivée fût annoncée par quelque artifice, apparut subitement sur l'estrade, suivi d'un nouveau groupe d'intimes parmi lesquels on remarquait quelques femmes.

L'huissier n'eut pas besoin de recommander le silence. Au calme profond qui succéda à l'entrée de Redjougla, on comprenait quelle puissance cet homme exerçait sur son auditoire ; Couturier le reconnut, car le magnétiseur n'avait guère changé de physionomie en abandonnant le somnambulisme pour l'évocation des esprits. Même

ce commerce avec les esprits n'avait fait qu'augmenter la corpulence du magnétiseur, qui, en ce moment, se montrait dans le brillant épanouissement d'un homme de quarante ans, aux épaules carrées comme celles d'un portefaix, et dont le principal caractère était accusé par une bouche et des dents à dévorer un empire. Cheveux, sourcils, barbe, moustaches d'un noir brillant et savamment entretenu, encadraient une figure bistrée, dont les fatigues ne se montraient que dans les paupières inférieures, d'un sillon trop énergique. Il y avait de la force du lion dans cet homme venu deux siècles trop tard, car il eût fait dans les époques guerrières un franc soudard; mais son énergie était paralysée par une certaine paresse italienne, l'amour de la jouissance et un front bas qui n'avait pas permis à l'intelligence d'équilibrer parfaitement ses facultés.

Quand le magnétiseur eut laissé aux curieux quelques instants pour ranger leurs siéges et se placer convenablement :

— Mesdames et messieurs, dit-il, des évocations ont eu lieu dans nos séances particulières, dont je dois vous donner un récit fidèle. Que les envieux et les jaloux cherchent à nous empêcher d'accomplir notre mission, nous les plaignons. Oui, nous les plaignons, car nous trouvons de l'appui et des encouragements parmi les plus grands génies du monde. Voici une misérable gazette de médecine qui, dans un langage de halles et de carrefours, cherche à nous discréditer. Nous sommes fiers d'avoir été traînés dans la boue en compagnie d'illustres phrénologues, de princes du magnétisme et des hautes intelligences qui ont consacré leurs veilles à interroger les esprits frappeurs. Comme l'a très-bien dit l'illustre comte Gerothwold, dont la véritable noblesse est dans l'emploi qu'il a fait de son intelligence à parcourir les régions mystiques fermées aux partisans de l'école cadavérique, ces messieurs de l'Académie de médecine demandent des faits. Et c'est ce que nous demandons aussi, c'est ce que vous voulez, des faits, des réalités, des choses palpables. Seulement, quand nous livrons des faits à ces savants, ils ne veulent plus les admettre. Ainsi, mesdames et messieurs, hier soir, dans cette salle même, en présence de vingt personnes qui m'entourent, nous avons sommé l'esprit de Broussais de comparaître, et Broussais est venu aussitôt. Est-ce un fait? Nous sommes vingt qui avons pressé l'esprit de Broussais de comparaître, et il nous a répondu. Est-ce là un fait positif? Bien mieux, sur l'avis d'un des

initiés, deux sténographes ont écrit les questions et les réponses. Nous ne voulons pas nous fier à notre mémoire. Les paroles de Broussais écrites en double, signées par toutes les personnes présentes, sont-elles un fait? Voilà de quoi confondre les négateurs de toute aspiration nouvelle. Patience, patience, la France est en arrière, mais elle y arrivera. L'Allemagne est attentive à toutes ces manifestations spirituelles; l'empire russe les accepte, et un pays nouveau, l'Amérique, s'en sert... Je reçois aujourd'hui par le télégraphe une nouvelle importante de New-York; j'aurais dû la garder pour la fin de la séance; mais je ne suis pas de ces orateurs artificieux qui disposent graduellement leurs effets pour gagner leur auditoire. Tout ce que je sais, je le dis; toutes mes découvertes, je les livré à qui veut s'en servir. Ma science appartient au premier homme intelligent, rien ne m'appartient en propre : tout à tous, telle est ma devise.

Des applaudissements enthousiastes éclatèrent dans l'assemblée, et Redjougla continua :

— Mesdames et messieurs, sans nous lancer dans le détail des grandes opérations financières qui semblent le partage de notre époque, vous savez que chaque compagnie de chemins de fer, de mines à exploiter, de terrres à défricher, met habituellement à sa tête un conseil de surveillance composé d'hommes intelligents, titrés, dont les noms honorables placés en tête des prospectus, des affiches et des annonces, semblent patronner l'entreprise. Or, qu'est-il arrivé souvent? C'est que, malgré l'honorabilité des membres du conseil de surveillance, de graves désordres se faisaient remarquer dans les opérations des compagnies, les actions subissaient des dépréciations et souvent arrivaient à des cotes misérables. Tel qui avait acheté des actions à cent francs, allait à la Bourse pour les liquider, et, croyant avoir une fortune en portefeuille, se trouvait à la tête de morceaux de papier qui n'avaient pas plus de valeur que les assignats de la République. D'où venait cette baisse dont les tribunaux se sont souvent inquiétés? C'est que les membres du conseil de surveillance ne surveillaient rien. La compagnie avait mis de grands noms en avant, avait payé cette complaisance en actions, et ne convoquait jamais les membres du conseil de surveillance. C'est ainsi que beaucoup de grandes fortunes se sont écroulées. Que de malheureux qui avaient ainsi placé leurs petites économies, ont été ruinés par la légèreté des

membres du conseil de surveillance, qui, par leur position, appelés à d'autres occupations, ne se rappelaient même plus leur patronage accordé à des compagnies véreuses ! Ne croyez pas, mesdames et messieurs, que j'aille vous fatiguer plus longtemps de détails industriels, signe d'un trop grand positivisme ; mais les Américains, peuple positif par excellence, savent corriger cet amour de l'argent par des tendances qui se rattachent au spirisme. Après de nombreuses débâcles financières, frappés de l'inutilité des membres du conseil de surveillance, qui, là comme ici, ne surveillaient rien, ils se sont dit : « Les hommes ont tous les mêmes vices et les mêmes passions. D'illustres penseurs ont échoué à vouloir équilibrer les passions et à les faire servir au bien-être général ». L'évocation des esprits avait été découverte à Boston ; vous savez l'enthousiasme avec lequel cette découverte immense fut reçue dans toute l'Europe. Partout la même objection s'est produite dans des cerveaux étroits : A quoi sert-il d'évoquer les esprits ? Voici comme répondent les Américains. Une immense maison de banque s'est formée à New-York, et savez-vous comment a été formé le conseil de surveillance? De trois noms seulement : de James Watt, qui a contribué puissamment au développement des machines à vapeur, de Washington, du grand Washington lui-même; et de Francklin, cet économiste populaire, immortel à jamais. James Watt, Washington, Francklin ont été appelés en séance publique par le chef des spirites américains. « — Consentez-vous à accepter les fonctions de membre du conseil de surveillance de la maison Grog et Ce ? » Tous les trois ont répondu : « Oui. — Vos occupations dans le monde extérieur vous laissent-elles le temps de vous rendre tous les lundis à quatre heures du soir au comptoir de la maison Grog? — Oui, ont-ils répondu ». On a prié les ombres de Washington et de Francklin de sortir; l'esprit de James Watt est seul resté dans l'assemblée des actionnaires. Voici ce qu'un d'eux lui a demandé : — « N'avez-vous aucune répugnance nationale à vous trouver en compagnie des ombres de Whashington et de Francklin ? » L'esprit de James Watt s'est incliné et a témoigné de l'admiration qu'il avait pour ces deux grands caractères américains. A leur tour Washington et Francklin ont protesté en faveur du génie de Watt; les trois ombres mises en présence se sont embrassées, et l'Amérique jouit maintenant d'un comité de surveillance tel qu'aucune nation ne saurait en afficher un aussi considérable. Est-ce un fait, ceci?

demanderons-nous à ces journalistes obscurs qui essayent de déverser le blâme sur les spirites, et n'est-ce pas la plus glorieuse réponse qu'on puisse faire à nos détracteurs?

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette nouvelle qui laissa Couturier froid. Ces grands noms de savants et d'hommes politiques n'avaient aucun écho en lui, et il écoutait la bouche béante, tâchant de démêler, dans le discours de Redjougla, ce qui pouvait avoir rapport à sa situation; mais ces paroles obscures avaient pour privilége de l'étonner. D'ailleurs, l'enthousiasme général lui commandait de croire au révélateur, et sa foi s'en épanouissait d'autant plus qu'il se sentit pris d'une vive indignation contre un de ses voisins, petit homme chétif, qui, pendant le discours du chef des spirites, avait poussé des *oh!* et des *ah!* singuliers, accompagnés de haussements d'épaules, de grimaces dédaigneuses et de murmures étouffés.

Quand Redjougla eut terminé son discours :

— Exécrable charlatan! murmura le petit homme bilieux.

Couturier le regarda en face; et le spectateur sceptique voyant devant lui une figure d'honnête homme, se prit à dire avec une grimace névralgique :

— Il faudrait faire enfermer ces gens-là.

Couturier se recula, ne voulant pas ébrécher ses croyances.

— Mesdames et messieurs, dit Redjougla en se levant, après vous avoir soumis un des faits irrécusables garantis par nos frères d'Amérique, je céderai un moment la place au célèbre comte Gerothwold, qui désire nous montrer un sujet cataleptique très-remarquable. L'évocation des esprits ne doit pas nous faire oublier les recherches ardentes du magnétisme; nous ne sommes pas de ceux qui repoussent ceux qui nous ont précédés dans la voie des découvertes, et nous sommes heureux, en cédant momentanément la place au célèbre comte Gerothwold, de lui donner publiquement une marque de notre amitié.

Redjougla serra vigoureusement la main d'un grand individu qui était placé derrière son bureau, et celui-ci descendit de la tribune dans l'espace circulaire réservé au milieu des spectateurs. A sa suite parut un jeune homme brun, aux cheveux bouclés, aux yeux fendus en amande, qui ressemblait à s'y méprendre aux beaux acteurs du boulevard. Lèvres sensuelles, bouche significative que les vices com-

mençaient à fatiguer, regards empruntés au répertoire attendrissant des mélodrames.

Le beau jeune homme descendit dans l'arène où l'attendait, une main dans son habit, le comte Gerothwold, courbé comme un penseur à la tribune, et le somnambule s'assit sur une chaise, pendant que le magnétiseur, taquinant un certain bouquet de poils roux qui lui sortait du milieu de la joue, semblait en détacher un arsenal complet de courants électriques.

Telle était la caractéristique du magnétiseur maigre et dédaigneux, dont les jambes démesurément longues faisaient penser à des pattes d'araignée, et qui étonnait Paris par une chevelure rousse jetée au vent, d'immenses cache-nez flottants et un petit manteau court qui dessinait ses longues jambes dont il semblait fier, moins fier pourtant que de la flammèche de poils sortant comme des broussailles d'un petit *tumulus* de chair au milieu de la joue.

Quand le sujet fut assis, Gerothwold alla au siége de l'électricité, c'est-à-dire qu'il détacha des bouquets de poils de sa joue le courant qu'il commença à lancer de sa main droite sur le somnambule. Aussitôt celui-ci se renversa à droite et à gauche, subit presque immédiatement le contact du fluide, et ses yeux renversés qui s'ouvraient momentanément semblaient demander grâce pour la terrible opération à laquelle on allait se livrer sur lui; mais, impassible, Gerothwold continuait ses passes, et bientôt le somnambule se trouva dans une immobilité complète. De même qu'une petite fille fait jouer les articulations de bois de sa poupée, lui plie les genoux pour la faire asseoir, la relève, lui croise les bras, de même le magnétiseur en agissait avec son somnambule; mais il arriva un accident qui démontra la force du courant magnétique, et combien il est important que des étincelles ne s'échappent pas du centre auquel elles sont destinées. On entendit tout à coup le cri : *Assez, assez, je me sens mal.* En même temps une dame qui se trouvait derrière le sujet fut prise d'attaques singulières, ouvrant les yeux, les baissant d'une façon bizarre, remuant les bras et les jambes, frappant ses voisins, ce qui produisit tout à coup une panique dans l'assemblée.

Chacun cherchait à échapper aux atteintes de la vieille dame qui, dans son accès nerveux, s'enlevait à pleines poignées les *anglaises* exécutées par un artiste habile dans l'art des crochets. Le front dégarni, la capote en arrière, la vieille dame prouvait l'immense

force du fluide électrique qui, traversant le corps du somnambule placé devant elle, l'avait atteinte. Redjougla comprit le danger de ce phénomène.

— Comte, s'écria-t-il, atténuez l'effet trop vif du courant.

Gerothwold s'empressa d'obéir. La vieille dame, agacée par les passes qui se faisaient devant elle, était tombée dans une réelle attaque de nerfs et pouvait détruire, par le désordre ridicule de sa toilette, l'effet du somnambule. De son côté, Redjougla craignait que la calvitie de la vieille dame, mise à nu tout à coup, n'indisposât sa clientèle contre la violence subite de courants magnétiques imprévus. De quelle indignation ne seraient pas atteintes les clientes de la soirée si elles ne voyaient dans le magnétisme qu'un agent chargé de les dépouiller de leurs attraits d'emprunt! Aussi Redjougla s'empressa-t-il auprès de la vieille dame, et la fit-il transporter dans une salle voisine pendant que le comte Gerothwold, profitant de l'occasion, poussait une nouvelle pointe contre les médecins et montrait la vigoureuse puissance de son fluide, capable de magnétiser les plus sceptiques.

— D'un regard, dit-il, je pourrais faire tomber en catalepsie complète toute l'Académie de médecine pendant qu'elle médit de notre science, mais je préfère conserver ma puissance pour soulager l'humanité souffrante.

Et pour commencer le soulagement de l'humanité, il brûla un paquet d'allumettes phosphoriques sous le nez du somnambule, qui ne sourcilla pas. Malgré les cris de quelques personnes sensibles, Gerothwold piqua avec des épingles les joues du jeune homme, qui sembla sourire. Le soulagement opérait.

Couturier était tout yeux; une émotion cruelle s'emparait de lui, et il commençait à trouver moins taquin le petit homme qui grondait sourdement à côté de lui.

Le cataleptique ayant été renversé par des passes incessantes, les curieux furent invités par le magnétiseur à venir s'assurer que le jeune homme était changé en madrier, et qu'une pièce de bois dégrossie par un charpentier n'était guère plus alerte que lui. Quelques dames en profitèrent pour passer leurs mains dans la chevelure parfumée du jeune homme.

— Voyons de près cette comédie, dit le voisin de Couturier en l'engageant à venir soulever le somnambule.

Ils entrèrent dans le cercle, Couturier d'un air timide, le sceptique la mine assurée, et soulevèrent le cataleptique étendu qui ne donnait pas signe de vie. En ce moment Redjougla rentrait ; il examina la scène, et son regard dès lors ne quitta plus Couturier qu'il avait reconnu.

Pendant que Gerothwold enlevait le fluide pour rendre la liberté de mouvement aux membres de son sujet :

— Le coquin est adroit, dit le petit homme à Couturier ; c'est un clown fort habile, mais il est magnétisé comme moi. Je l'ai entendu dire à son somnambule de se dépêcher. C'est un brigandage.

— Voilà un homme bien en colère, se dit Couturier, effrayé de ce qu'il venait de voir.

Il y a dans le spectacle de ces convulsions, toutes factices qu'elles soient, la sensation douloureuse des effets d'assassins de cours d'assises, des noyés de la Morgue. Beaucoup de femmes sont avides de ces sensations ; leur appareil nerveux, à la fois plus délicat et plus résistant que celui des hommes, en ressent de vives commotions qui expliquent l'assiduité qu'elles mettent à courir à ces comédies.

Couturier lui-même, dans sa grossièreté, subissait l'influence nerveuse qui circulait parmi l'assemblée ; il était déjà sous la domination de Redjougla, quand il vit l'œil noir du magnétiseur s'arrêter sur lui.

— Mesdames et messieurs, dit Redjougla, nous terminerons la séance par des évocations d'esprits célèbres, et je prierai les personnes de l'assemblée de me donner dès à présent quelques noms, afin d'habituer les personnages célèbres à se préparer à paraître à notre appel. Autant que possible, mesdames et messieurs, il ne faudrait pas déranger les esprits pour des motifs futiles, et je serai obligé même qu'on voulût bien m'indiquer les motifs pour lesquels chaque personne convoque les esprits parmi nous.

Le petit homme sceptique se leva.

— Je voudrais, dit-il, causer avec le Dante.

— Le Dante est un personnage sérieux, dit Redjougla ; mais je ne saurais lui transmettre ce désir de causerie, qui me paraît peut-être futile pour un homme de son caractère.

— Entretien, si vous voulez, dit le petit vieillard.

— Je le préfère, dit Redjougla : un entretien avec le Dante ne peut qu'apporter quelque lumière dans l'assemblée. Si vous le per-

mettez, monsieur, je vous demanderai quelle sera la nature de votre entretien avec le Dante.

— Lui demander la clef de ses obscurités prolongées, et m'inquiéter auprès de lui s'il est satisfait de la troupe de commentateurs qui l'obscurcissent de plus en plus, et font pousser aux sots des cris d'enthousiasme.

Redjougla réfléchit, et regarda d'un œil défiant l'interlocuteur.

— Nous pouvons, sans indiscrétion, en y mettant des ménagements, poser cette question au Dante.

Et d'une voix sonore, Redjougla s'écria :

— Dante, prépare-toi.

Une vieille dame se leva.

— Ne serait-il pas curieux de faire venir après lui Béatrice?

— Béatrice! très-bien, dit Redjougla.

— Par elle nous connaîtrions, continua la dame, la force de cet amour si pur qui a rendu ces deux noms inséparables.

— Je voudrais questionner Papavoine, dit un des phrénologues assistants. Son crime est inexplicable pour la science qui a omis de conserver son crâne... Je lui demanderai la permission de tâter ses bosses ; la combativité doit jouer un grand rôle sur sa tête.

— Vous savez, monsieur, dit Redjougla, que les esprits n'aiment pas qu'on les touche. Dans une de nos dernières séances, un des assistants s'étant approché trop près du cheval de Caligula, que nous avions prié de venir parmi nous, a reçu une violente ruade qui l'a étendu pour trois mois dans son lit, où il est encore... Je l'ai visité hier.

— Je me contenterai, dit le phrénologue, de demander quelques explications à Papavoine.

Redjougla prit une voix douce et suppliante.

— Béatrice, dit-il, prépare-toi.

Mais il prononça le nom de Papavoine d'un ton violent.

— Madame de Pompadour, dit une dame, ne serait peut-être pas mécontente d'expliquer le secret de sa politique.

Redjougla pria Mme de Pompadour de se préparer.

— Il y a, j'en suis certain, dit le sceptique qui avait demandé la permission de causer avec Dante, quelques personnes qui seraient bien aises de connaître l'opinion de Voltaire sur les jeunes drôles qui l'invoquent et se disent ses élèves.

— Je suis fâché, monsieur, dit Redjougla, de ne pouvoir consentir à votre demande. Vous nous avez déjà fait déranger un personnage considérable, et aux manifestations singulières que j'entends, je m'aperçois que le Dante grogne là-haut... Ce n'est pas un esprit commode, et nous ne pouvons déranger dans une simple séance tout ce monde de grandes intelligences, pour la distraction d'un simple particulier. Dans une prochaine séance, si vous le voulez bien, Voltaire sera invité à descendre ici ; mais je crois qu'aujourd'hui nous pouvons nous contenter d'un entretien avec Mme de Pompadour, Papavoine, Béatrice et le Dante.

— Oui, oui, dirent les initiés qui entouraient Redjougla.

— L'évocation, messieurs, va demander une demi-heure. Pendant ce temps, les esprits se préparent et recueillent leurs souvenirs ; ne pratiquant plus dans le monde extérieur la conversation précise des hommes, il leur faut de vifs efforts pour se remettre à notre diapason. Mais si quelqu'un de notre société avait à invoquer des esprits moins matériels, des personnes mortes depuis peu, disparues, voyageant au delà des mers, je leur appartiens tout à fait, et je m'engage à les satisfaire.

En parlant ainsi, Redjougla regarda Couturier qui se leva lentement, fasciné par cette invitation muette.

— Mesdames, veuillez laisser passer monsieur, dit Redjougla.

Couturier s'avança au milieu du cercle, ne craignant plus les regards des curieux : tout ce qu'il venait d'entendre était si singulier, qu'il sentait ne pas pouvoir étonner l'assemblée.

— Ne dites rien, s'écria Redjougla, je lis dans votre pensée. Vous venez me demander de chercher avec vous une fille chérie.

Couturier baissa la tête : une violente émotion s'empara de lui, car il avait peur maintenant de montrer ses chagrins en présence de tous.

— Il y a plus de six mois que votre fille a fui le toit paternel. Est-ce vrai?

— Trop vrai, s'écria Couturier.

— Si je m'égare, dit Redjougla, avertissez-moi.

En ce moment le magnétiseur fut poussé violemment par les initiés qui remplissaient l'estrade ; il n'y prit pas garde, et releva seulement la tête pour étudier l'effet que ses révélations produisaient sur l'assemblée. Couturier avait une telle figure d'honnête homme,

et l'accent de sa voix était si sincère, que chacun des assistants était pénétré d'une attention profonde. Ce n'était pas un vulgaire comédien, de connivence avec le magnétiseur. Le vieillard sceptique lui-même était pris à ces paroles naturelles et à l'attitude désolée du pauvre homme qui réclamait sa fille. Par son costume d'ouvrier endimanché, on comprenait les privations qu'avait dû s'imposer le chiffonnier pour pénétrer dans une séance dont le prix élevé devait l'éloigner.

Redjongla avait saisi l'occasion au bond, et comme une grande mémoire était le plus clair de sa science, il cherchait à illusionner les assistants, en faisant des efforts pour se rappeler sa précédente consultation, et les renseignements que lui avait donnés le chiffonnier.

— Votre fille s'appelle Claire, dit-il.

— Oui, oui, Claire ! s'écria Couturier.

— Je m'engage à vous la montrer, dit le magnétiseur.

— Est-ce possible ? dit le pauvre homme en relevant la tête.

— J'en ai le pouvoir, reprit Redjougla d'un ton solennel.

En entendant ces paroles, la figure du chiffonnier s'était transfigurée, un éclair parcourut ses yeux ; les extatiques n'offrent pas de plus vifs rayonnements.

— Ma fille, s'écria-t-il, je la vois !

Son regard s'attachait à l'estrade.

— Claire, Claire ! dit Couturier d'un son de voix plein de sanglots.

Une seconde fois Redjougla fut poussé assez violemment pour se retourner ; du même coup d'œil il aperçut au milieu du groupe des initiés une femme voilée qui pâle, les bras en avant, tentait de descendre de l'estrade.

Couturier s'avança vers Redjougla.

— Mon enfant, s'écriait-il, je te retrouve enfin.

Du milieu du groupe s'échappa une voix faible :

— Mon père !

— Elle est là, s'écria Couturier. Claire !

Toutes les têtes des curieux étaient attentives à ce singulier drame et personne ne doutait du pouvoir étrange de Redjougla qui lui-même semblait subir l'influence de sa propre évocation.

Il eut le temps de faire un signe au baron Gerothwold qui se plaça

comme une sorte de rempart entre la femme voilée et le fauteuil de Redjougla.

— Oh ! ne me la cachez pas, dit Couturier. Claire, réponds-moi !

De son côté, la femme voilée cherchait à traverser le groupe des initiés.

Couturier, voyant la résistance qu'on semblait lui imposer, essaya de franchir l'estrade ; mais à un clin d'œil de Redjougla les huissiers de service s'approchèrent, et s'emparèrent de l'appréteur.

— Claire, ma fille ! s'écriait-il toujours.

— L'évocation est trop puissante pour ce faible cerveau, dit Redjougla.

— Assez, assez, criaient les femmes, les larmes aux yeux.

— Qu'on l'emmène ! dit Redjougla.

— Oui, oui, cria-t-on de toutes parts.

— Vous voulez m'empêcher d'embrasser mon enfant, dit Couturier, en faisant des efforts violents pour se débarrasser des deux huissiers qui le tenaient à bras-le-corps.

Et, par un brusque mouvement, il y réussit, renversa des chaises et courut vers Redjougla. Les femmes, effrayées, se reculaient. Redjougla eut le temps de sonner ; de nouveaux laquais vinrent prêter main forte aux huissiers.

Toute l'assemblée était dans la stupeur. Seul le vieillard sceptique regardait froidement cette scène, sans la comprendre. Cependant, plein de soupçons, il alla vers le bureau.

— Monsieur, dit-il à Redjougla, une pareille scène...

Redjougla ne l'écoutait pas ; effrayé du désordre qui se produisait dans l'assemblée, craignant que Couturier n'échappât encore aux laquais qui l'entouraient, il était descendu au milieu du public pour donner, par sa présence, du courage à ses hommes. Les gémissements et les sanglots de Couturier se mêlaient à des paroles entrecoupées. Tous les assistans suivaient avec terreur le combat que le malheureux père engageait pour échapper aux domestiques qui l'entraînaient. Le petit vieillard porta son attention sur la femme voilée qui, entourée sur l'estrade, était invitée par Gerothwold à passer dans une pièce voisine.

— C'est mon père, s'écriait-elle pâle et échevelée.

— Votre père? dit le vieillard qui avait réussi à s'avancer près d'elle.

— Oui, dit-elle, je l'ai abandonné, il m'a reconnue.

— Scélérats! dit le vieillard, ils n'ont pas le droit de vous en séparer. Je vais prévenir la justice.

— Oh! ne m'abandonnez pas, monsieur, s'écria Claire.

En entendant parler de justice, Gerothwold s'était éloigné.

— Courons après mon père, dit Claire.

Elle prit le vieillard par la main et descendit dans le prétoire au milieu de la foule assemblée qui s'en allait dans le plus grand désordre.

— Où est-il? demanda-t-elle.

Le vieillard avait peine à suivre Claire, qui l'entraînait dans l'escalier. Un domestique remontait en toute hâte.

— Mon père! s'écria-t-elle.

Le laquais la regarda d'un air stupéfait, sans répondre.

En bas de l'escalier, elle trouva toutes les portes ouvertes. Dans la cour personne. Le concierge était sur le pas de sa loge.

— Mon père, l'avez-vous vu? s'écria-t-elle.

— Je n'ai vu qu'un homme qui se trouvait mal, que M. Redjougla venait d'emmener en voiture.

CHAPITRE XIX

POURQUOI LES CYGNES, QUI CHANTAIENT SI BIEN AUTREFOIS, CHANTENT-ILS SI MAL MAINTENANT?

— Mon pauvre père! s'écriait Claire en marchant si précipitamment que le vieillard avait peine à la suivre.

— Nous le retrouverons, mademoiselle, disait-il, mais calmez-vous. Vous savez où il demeure?

— Non, dit tout à coup Claire en se rappelant son serment, non, je l'ai juré, je ne puis le revoir.

Et elle s'arrêta court au milieu de la rue. Le vieillard la regarda avec effroi, il craignit d'avoir affaire à une folle; au sortir de cette réunion bizarre où le charlatanisme entrait facilement dans chaque fissure des esprits faibles, n'était-il pas permis de croire qu'une jeune fille pouvait avoir été le jouet d'une vision et que son cerveau, surexcité par les influences névralgiques qui s'échappaient de chaque coin de la salle, avait conçu des images troublantes.

— Où voulez-vous aller, mademoiselle? dit le vieillard en changeant de ton, car d'affectueux qu'il avait été jusque-là, il devint presque sec.

— Je ne sais, dit Claire.

Le vieillard la regarda attentivement, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de ses yeux.

— Êtes-vous, lui demanda-t-il une femme à vivre tranquillement?

— C'est ce que je souhaite.

— Alors, accompagnez-moi, lui dit-il assez brusquement.

Un fiacre passait à vide; le vieillard fit signe au conducteur qui s'avança près du trottoir. Claire y monta sur l'invitation de son protecteur, sans s'inquiéter où elle allait.

— Au Petit-Montrouge, dit le vieillard au cocher.

— En voilà, une course! s'écria le cocher en jurant. Mais, comme les jurons n'empêchent pas les conducteurs de fiacre d'obéir, les chevaux partirent bientôt, excités par un coup de fouet cinglant qui ne leur faisait pas présager un chemin court. Pendant une heure et demie, le fiacre roula sans que Claire ni le vieillard cherchassent à se parler. Tous deux avaient des idées bien différentes, qui ne pouvaient trouver de solution que plus tard. Claire pensait à son père et aux scènes singulières qui l'avaient jeté vis-à-vis d'elle.

Ce fiacre qui la conduisait lui rappelait la sinistre voiture cellulaire d'où elle s'était échappée pour tomber dans les mains de Redjougla qui, la trouvant évanouie sur le trottoir où elle s'était foulé le coude, l'avait ramenée chez lui pour la combler de soins d'abord; confiée aux mains de la somnambule du magnétiseur, elle était arrivée pour la remplacer presque aussitôt dans de singulières pratiques auxquelles son honnêteté se refusait.

La somnambule étant tombée gravement malade, Claire dut la

remplacer; mais elle ne voulut pas se prêter aux comédies dont Redjougla et son prêteur d'argent étaient les complices. Certainement le magnétiseur eût renvoyé Claire, qui pouvait détromper les esprits crédules, et nuire à l'exploitation du magnétisme, si par sa rare beauté la jeune fille ne lui eût offert quelques moyens de duper à son insu d'autres victimes. Sur ces entrefaites, un journal ayant annoncé l'intervention des esprits dans les affaires humaines, Redjougla s'empara aussitôt de cette idée, qui lui permettait désormais d'opérer seul, et il garda Claire comme le propriétaire d'un café nouveau installe dans son comptoir une beauté voyante, afin d'afficher l'établissement.

Redjougla bâtit sa fortune sur la présence de Claire à ses réunions; il fit de grands frais pour elle en toilette, bijoux, diamants, sans lui demander autre chose que de se montrer, et cette figure rose, blonde et chaste qui, du haut de l'estrade, se détachait du groupe des magnétiseurs et des personnages équivoques à mine tourmentée, produisit l'effet que Redjougla en attendait.

Pendant trois semaines, Claire avait subi les exhibitions, sans se rendre compte du rôle qu'elle jouait dans cette singulière société: l'avenir lui apparaissait fuyant et obscur, mais elle se reposait des drames dans lesquels l'avait jeté Mme de Courtilz, sans se douter que des émotions plus cruelles la guettaient. La rencontre subite de son père la replongea tout à coup dans ce milieu endolori, dont elle semblait ne pouvoir sortir.

Qu'allait-il lui arriver maintenant? Elle ne cherchait pas à le savoir: un passé trop cruel emplissait son esprit, pour lui permettre de songer à l'avenir. Dans son cerveau se pressaient confusément les événements passés, qu'elle contemplait avec tristesse, sans lui donner la force d'en tirer parti et de se frayer un chemin au travers.

Le fiacre s'arrêta tout à coup.

— Nous voilà arrivés, dit le vieillard, en aidant Claire à sortir de la voiture. Pendant qu'il payait le cocher, Claire jeta un coup d'œil sur une maison isolée, entourée de murs au-dessus desquels s'élançaient de grands peupliers verts. Pourquoi le moindre indice fait-il naître la confiance ou remplit-il de crainte? Rien que la vue de ces peupliers suffit à Claire pour suivre le vieillard, sans lui faire de questions. Il ouvrit lui-même la porte avec une grosse clef qu'il tira de sa poche, et Claire se trouva dans une vaste cour au milieu de

laquelle un cours d'eau permettait à de nombreux cygnes de s'ébattre en liberté. Comme une enfant joueuse, Claire courut au bord de l'eau et fit un mouvement de la main pour inviter les cygnes à venir à elle. Le vieillard la regardait, non sans une certaine joie peinte sur sa figure.

— Si vous voulez venir avec moi dans la cuisine, dit-il, nous trouverons de quoi leur donner à manger.

Claire suivit le vieillard dans la maison, et en revint avec un gros morceau de pain qu'elle émietta sur le bord de l'eau. Les cygnes la suivaient en fendant l'eau, ouvraient de larges becs et s'emparaient de cette proie. Claire passa une heure à cette occupation, qu'elle n'eût pas quitté si le jour baissant, le vieillard ne se fût écrié :

— Vous devez avoir faim, mon enfant.

— Oui, dit-elle, je mangerais bien.

Il avait suffi de l'aspect intérieur et extérieur de la maison pour lui donner toute confiance ; elle ignorait chez qui elle se trouvait, ce que le vieillard attendait d'elle, mais elle n'y songeait pas, ayant trouvé dans tout ce qu'elle avait vu jusqu'alors des traces d'une vie tranquille, sauf la cuisine qui n'était pas dans un ordre satisfaisant.

La vaisselle et la batterie de cuisine n'en garnissaient pas absolument les murs : quelques plats de terre vernie sur un grand fourneau rappelaient seulement que cette grande pièce pouvait servir à la confection de la nourriture ; les autres coins de la chambre étaient remplis de grosses bottes d'herbes étranges, de livres amoncelés, de cygnes empaillés. Si Claire eût jeté les yeux dans un petit cabinet vitré faisant suite à la cuisine, elle eût aperçu un cygne nouvellement ouvert, étendu sur le dos, sanglant, l'œil fermé, les pattes suppliantes ; et à côté de l'animal des instruments de chirurgie qui, tout brillants et polis, n'en avaient pas moins fouillé ses entrailles.

— Que voulez-vous manger, mon enfant ? demanda le vieillard, dont la figure fut tout à coup empreinte d'inquiétude.

— Ce que vous voudrez, dit Claire.

— Êtes-vous bien difficile ?

— Non, dit-elle.

— Tant mieux, car aujourd'hui je n'ai que de la soupe à vous offrir.

— J'aime la soupe, dit Claire.

— Allons, dit le vieillard avec un accent de contentement, je vois que nous nous entendrons.

En même temps il mit le feu à une lampe à esprit-de-vin qu'il plaça sous un trépied qui servait à poser une marmite de terre, et il en souleva le couvercle avec précaution pour s'assurer qu'il y avait encore assez de soupe pour deux personnes.

— Comment vous appelle-t-on, mon enfant? demanda le vieillard.

— Claire, monsieur.

Le vieillard se frotta les mains, comme si ce nom eût répondu à une secrète attente. Et il allait et venait par la cuisine, dressant une petite table recouverte d'une toile cirée, apportant deux couverts de fer battu, cherchant des verres qu'il finit par découvrir, dont l'un était une grande choppe et l'autre un verre commun de cabaret, remplissant une sorte de dame-jeanne ventrue, au robinet d'un petit tonneau qui se trouvait dans un coin de la cuisine, et faisant tout son ménage d'une façon guillerette, bizarre pour un homme en habit noir, à la figure ridée, qui paraissait aussi joyeux qu'un étudiant dans sa mansarde, offrant à dîner à une grisette.

— Je m'en vais vous aider, monsieur, dit Claire.

— Pour aujourd'hui, dit le vieillard, regardez seulement où je place tout, parce qu'avant tout j'aime l'ordre.

Cet amour de l'ordre était une grande fatuité en regard de cette cuisine encombrée.

— Mon Dieu ! dit le vieillard, si je savais où se trouve le jambon !

Et il arpentait la cuisine, ouvrait les armoires, retournait ses piles de livres, comme si le jambon avait eu la curiosité d'aller lire pendant son absence.

— J'en avais bien un au plafond, dit-il en jetant un regard d'espérance à un crochet vide au milieu de la cuisine, mais je l'aurai mangé.

Claire ne put s'empêcher de sourire.

— Ce ne serait pas cela? dit-elle en allant vers quelques cornets empilés dans une armoire.

— Oh! non; ceci est de la nourriture pour les cygnes... On dit qu'un morceau de jambon dans la soupe lui donne si bon goût.

— Certainement, dit Claire.

— Est-ce que vous sauriez faire un peu de cuisine? demanda le vieillard en hésitant.

— De la petite cuisine pas chère, répondit-elle.

— Vraiment! s'écria le vieillard enthousiasmé.

— J'ai assez préparé à manger pour mon pauvre père.

Comme elle disait ces paroles d'un ton triste!

— Oh! voilà le jambon, s'écria le vieillard au comble de la joie, en mettant la main sur un morceau de saucisson entouré de papier argenté. Bon, bon, nous allons en mettre quelques tranches dans la soupe. Tout va bien. Sans vous, Claire, je n'aurais certainement pas mis la main sur cet excellent saucisson.

Le vieillard flaira pour s'assurer qu'il était réellement excellent.

— Allons, Claire, à table, dit-il gaiement.

— Vous avez bien des serviettes? demanda Claire.

— Oui, dit le vieillard, au moins une douzaine, si la blanchisseuse ne les a pas perdues.

— J'en vois une, dit Claire.

— Non, dit le vieillard, c'est mon tablier de...

Et il s'arrêta tout à coup.

Claire s'était attachée autour du corps un grand tablier à plastron qui embrassait sa poitrine en se reliant avec des cordons derrière le dos.

— Au moins je ne gâterai pas ma robe, dit-elle en enlevant la marmite de dessus le trépied et en la posant sur la table.

— Il ne fallait pas vous donner tant de mal, dit le vieillard.

— Mangeons pendant que la soupe est chaude, dit-elle.

Après avoir servi le vieillard, elle s'assit en face de lui ; et tous deux n'étaient séparés que par la vapeur qui sortait des assiettes, car la table était si petite que le vieillard ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Je mange seul habituellement, dit-il.

— Et vous ne vous ennuyez pas, sans compagnie?

— Oh! dit le vieillard, j'ai la compagnie de mes idées.

Et il fit une pause en mettant les mains sur son front, comme si ses compagnes, les idées, étaient des personnes difficiles à vivre.

— Achevons de dîner, Claire, ensuite je vous expliquerai ce que j'attends de vous.

Le dîner ne fut pas long; quatre petites rondelles de saucisson qui avaient cuit dans la soupe formèrent le plat de résistance et un peu de fromage à la crème servit de dessert. Le petit vieillard alla ensuite à l'armoire qui contenait les choses les plus diverses, en tira une petite pipe de terre, la bourra, et après l'avoir allumée :

— La fumée ne vous gêne pas? demanda-t-il par manière d'acquit.

— Non, dit Claire.

— Vous avez vu mes cygnes, reprit le vieillard; j'attends de vous le plus grand service.

— De moi ? s'écria Claire étonnée.

— Vous seule pouvez les faire chanter.

Ce fut au tour de Claire de regarder le vieillard qui pinçait les lèvres sardoniquement.

— Dans huit jours je saurai si vous avez le pouvoir de faire chanter les cygnes.

— Je ne me connais aucun pouvoir sur les cygnes, dit Claire.

— C'est ce que nous verrons... Il me semble, cependant, ajouta le vieillard, en ayant l'air de répondre à ses propres pensées, qu'en voyant cette jolie enfant pour la première fois, les cygnes auraient dû éclater en cris d'allégresse. Aimez-vous la lecture? demanda-t-il à Claire en revenant à lui.

— Beaucoup, s'écria-t-elle.

— Vous êtes une créature accomplie... Ce soir, en vous couchant, je vous donnerai un Mémoire de ma composition, à propos du chant des cygnes. Rien n'est plus amusant. Vous verrez comment je traite ce pauvre Pécus, un misérable, un imbécile, un ignorant, un intrigant, un domestique. Ah! tu n'es pas au bout de tes peines, charlatan de Pécus !

A cette époque, le monde savant était vivement ému d'une discussion entre deux naturalistes, M. Martin Fournel et M. Pécus, à propos du chant des cygnes. L'un tenait pour l'idée poétique des anciens. que les cygnes, à un certain moment, font retentir l'air des plus doux chants, tandis que l'autre soutenait que le cygne est doué du seul son *couq*, *couq*, *couq*, qu'il répète toujours sur le même ton.

M. Martin Fournel était un des hommes les plus positifs de la science : il avait une horreur profonde de tout ce qui s'écartait du bon sens, et fuyait immédiatement la discussion qui ne roulait pas

sur des faits accomplis. Tout ce qui n'était pas résultat, il le niait ; aussi s'était-il fait de nombreux ennemis parmi les savants qui apportaient des inductions au lieu de faits. Son caractère inflexible était connu de tout Paris : quand, dans la conversation, un de ses interlocuteurs commmençait à se lancer dans d'obscures théories, M. Martin Fournel lui tournait le dos, ne lui reparlait de la vie, et ne le saluait plus. Chaque théoricien était pour lui un ennemi qu'il eût jeté volontiers à l'eau, et quoique d'un naturel doux et inoffensif, il l'eût noyé avec plaisir, croyant délivrer la société d'un homme dangereux.

Par ses opinions tranchées, M. Martin Fournel s'était fait un nombre considérable d'ennemis dans le monde savant : aucune récompense honorifique ou lucrative n'étaient venues le chercher dans sa retraite du Petit-Montrouge, où seul, sans domestique, le vieux savant vivait à l'écart, un peu aigri peut-être contre l'espèce humaine, mais n'en continuant pas moins ses expériences, trouvant dans l'observation et l'étude une satisfaction pour sa conscience.

Dès les premières pages du Mémoire qu'elle lut avant de s'endormir, Claire comprit alors l'abondance des cygnes dans la maison et la nature des travaux de son nouveau protecteur. *Pourquoi les cygnes qui chantaient autrefois si bien chantent-ils aujourd'hui si mal?* Tel était le titre de la brochure dans laquelle M. Martin Fournel raillait pendant cent pages son confrère, M. Pécus, qui prétendait que la voix du cygne mâle s'étend du *la* au *si* bémol, tandis que la femelle ne possède qu'un demi-ton, du *sol* dièse au *la*.

Quoiqu'elle ne comprît pas ce langage musical, Claire ne put s'empêcher de sourire en lisant quelles singulières expériences avait faites depuis un an M. Martin Fournel, pour essayer de provoquer le chant mélodieux des cygnes. Se basant sur les tressaillements que l'instrument fait éprouver aux nerfs auditifs de certains animaux, le naturaliste avait appris à jouer du violon et s'était appliqué des heures entières devant son bassin à en régaler l'ouïe de ses cygnes. Les cygnes avaient fait la sourde oreille, étaient restés dans leur majesté habituelle, et si leur bec noir s'était ouvert comme pour remercier l'instrumentiste de ses efforts, il ne s'en était échappé qu'une sorte de sifflement ou de crachement sec particulier aux chats.

Dans un premier mémoire, M. Pécus avait découvert que le mâle

chantait ainsi : *hou tou*, *hou tou*, *hou tou*, à trois reprises différentes, et il signalait entre ce *hou* et ce *tou* la différence d'un demi-ton ; la femelle, par une contradiction particulière au sexe féminin, au lieu de répéter « *la phrase musicale* » de son maître, le fameux *hou tou*, chantait *tou hou*, *tou hou*, *tou hou*, d'une voix moins forte, mais non sans charme. Or, M. Martin Fournel assurait être resté huit jours au bord de son bassin sans avoir pu surprendre le moindre *hou tou* des mâles et l'agréable *tou hou* des femelles.

La nuit, il avait réveillé les cygnes sans jamais obtenir ce résultat ; il les avait observés au coucher du soleil, au lever de la lune, à l'aube, pendant l'orage, la pluie, la grêle. Les cygnes, dans une superbe indolence, balançant leurs longs cous, s'obstinaient à cracher à son approche, malgré les soins dont il les entourait. Il suppliait l'illustre Pécus de le faire assister à ses expériences ; mais son rival se gardait de répondre à ces provocations et se retranchait derrière les poëtes de l'antiquité qui ont tous célébré le chant du cygne et en ont fait l'emblème des grands génies enlevés à la fleur de l'âge qui laissent à la postérité une dernière ode, une toile suprême où sont renfermées leurs aspirations presque éthérées, qui ne sont déjà plus du domaine terrestre.

M. Pécus représentait la *poésie* dans la science, M. Martin Fournel la *réalité*. Tous deux en ce moment briguaient la faveur d'être admis à une place vacante à l'Académie des sciences. Aussi cette querelle entre deux rivaux était-elle suivie avec avidité par le monde savant. Le jour où M. Martin Fournel trouva Claire avait été marqué, le matin, par une des plus violentes colères qui se soient emparées d'un savant : dans la matinée, en lisant les journaux au café Procope, le naturaliste avait trouvé sur les tables du café une nouvelle brochure de M. Pécus, qui s'était gardé de l'envoyer à son adversaire.

Dans cette lettre, M. Pécus, entrant résolûment dans le domaine musical, annonçait que la veille il avait entendu une sorte de *duo* d'amour entre deux de ses cygnes. Le mâle commençait d'une voix puissante et chantait *mi fa* ; c'était pour ainsi dire l'ouverture de la barcarolle, et il continuait à dire plus tendrement : *ré mi*, tandis que la femelle reprenait un *mi fa* en sourdine, qui se juxtaposait sous le *ré mi* du mâle. « Rien n'est plus mélodieux ! » s'écriait M. Pécus.

M. Martin Fournel donna un tel coup de poing sur la table, en lisant ces lignes, que le garçon accourut, croyant que le marbre était fendu en deux.

— Éffronté charlatan ! s'écria-t-il en sortant pour rafraîchir son cerveau irrité à l'air frais du quai. Ce fut alors, en répétant à diverses reprises le mot de charlatan, qu'il se rappela avoir pris un billet pour la séance de ce jour-là des spirites. L'honnête savant était de ceux qui suivent avec assiduité toutes les manifestations nouvelles, persuadés d'avance des jongleries qui les y attendent, mais voulant voir, malgré tout, pour pouvoir dire : *J'ai vu, j'ai été trompé !*

La séance des spirites amena la rencontre de Claire qui, dès le jour même, joua un grand rôle dans la vie de l'honnête naturaliste. Sans être séduit d'abord par sa beauté, le savant se sentit entraîné vers cette fraîche jeune fille, ne se rendant pas compte du trouble qu'une femme pouvait introduire dans son intérieur. M. Fournel n'avait jamais été marié et vivait chastement : la tension de son art l'avait empêché jusque-là de songer à l'amour. Il n'était préoccupé ni de mariage, ni d'enfants, qu'il entrevoyait seulement à l'état troublant. De la femme, il ne songeait qu'au bavardage incessant, et les enfants lui apparaissaient comme autant de petits gnômes malfaisants propres à remplir une maison de tapage ; mais quand il fut lancé dans une vie de luttes scientifiques, M. Fournel sentit le besoin d'avoir auprès de lui un être à qui il pouvait parler, un être qui eût l'air de le comprendre, qui crût en lui, et qui dît *oui* quand son adversaire disait *non*. C'était mettre quelqu'un de moitié dans ses travaux, lui en faire toucher les conséquences probables, se sentir protégé par son acquiescement contre les tourments qu'il entrevoyait dans le lointain. Aussi, huit jours après, Claire, ayant fait son apprentissage, fut conduite par M. Fournel au Jardin-des-Plantes, afin d'accompagner le savant qui voulait étudier les cygnes du grand bassin.

— Il y a, dit-il, des cygnes noirs de Barbarie que je n'ai pas observés assez attentivement ; peut-être ceux-là chantent-ils.

Pour beaucoup de gens, c'était le père et la fille ; mais M. Fournel, tout entier à ses observations, ne remarqua pas son adversaire M. Pécus qui traversait le jardin d'un air dégagé, en habits neufs et brillants, ganté et cravaté avec soin, faisant crier le sable du jardin sous le cuir neuf de ses escarpins vernis, à rosettes. Dans cette

tenue, M. Pécus allait rendre visite à ceux des membres de l'Académie des sciences qui habitent au Jardin-des-Plantes, car c'était un homme qui savait admirablement partager son temps. De l'histoire naturelle, il n'avait pris qu'une teinte suffisante pour régaler l'oreille des dames dans les salons ; sa véritable science consistait surtout à ne pas quitter l'antichambre des ministres, à se glisser à l'occasion comme une belette dans leur cabinet, et le soir à se montrer dans trois ou quatre salons influents.

Mais les cygnes noirs étaient aussi muets que les blancs, et malgré toutes les provisions de pain dont Claire s'était munie, il fut impossible d'en tirer autre chose que l'éternel sifflement particulier à la race féline.

— Parbleu, dit M. Fournel, il y a longtemps que la dissection m'a montré qu'il était impossible au chant le plus barbare de sortir de ces longs cous.

Claire avait conservé la toilette particulière qu'elle portait aux séances des spirites, une robe de satin noir un peu décolletée qui faisait ressortir le blond de sa physionomie : un cachemire de printanière couleur dessinait sa taille élégante. Plus d'un curieux se retourna pour voir l'élégante jeune fille, en compagnie d'un vieux savant en habit noir fatigué.

N'étant jamais absorbé par une forte contention d'esprit, la tête libre, M. Pécus pouvait regarder de droite à gauche, s'inquiéter du jeu des physionomies, et ne pas rester comme M. Fournel la tête penchée, retombant presque sur sa poitrine, comme si son cerveau eût été surchargé de pensées pesantes. Toujours aux aguets, M. Pécus vit son adversaire en compagnie d'une jeune fille élégante, et c'était un fait si étrange dans la vie du vieux savant, que M. Pécus ramena ses besicles d'or au haut de son nez crochu, pour être bien certain que ses yeux ne le trompaient pas.

Le restaurateur du chant des cygnes avait assez l'habitude du monde pour trouver quelque étrangeté dans la toilette de Claire, qui, malgré la distinction particulière qu'elle avait prise chez Mme de Courtilz, conservait encore dans toute sa personne un accent indépendant et libre, tout à fait distinct des manières réservées enseignées aux jeunes filles de bonne maison. Tout Paris savait que M. Fournel vivait seul, qu'il n'avait pas de fille ; à la façon dont il parlait à Claire, M. Pécus voulut y voir quelque dépravation. Ce fut

un excellent thème de conversation à développer dans les visites qu'il fit le jour même; en même temps, le naturaliste se vengeait sourdement des coups de boutoir que son rival lui avait donnés rudement dans ses brochures.

La vie retirée de M. Fournel fut expliquée par là, et sa maison du Petit-Montrouge fut regardée comme le théâtre d'événements scandaleux. Ce n'était plus une jeune fille que le savant y entretenait, mais tout un sérail. On fit de cet asile, où le naturaliste avait passé chastement sa vie, une sorte de Parc-aux-Cerfs. Le bruit s'en répandit tellement, qu'un vieux mathématicien, ancien ami d'enfance de M. Fournel, se crut obligé de l'en avertir. Quand il apprit que son rival était l'auteur de ces calomnies, M. Fournel éclata et le qualifia d'un nom sanglant, qui devait lui rester.

— *Servum pecus !* s'écria-t-il.

Le nom reparut dans une brochure nouvelle, et M. Pécus, qu'on n'appela plus désormais, dans le monde scientifique, que *servum pecus* (vil troupeau), n'en donna que plus d'essor à sa servilité et à ses bassesses; l'époque des élections au fauteuil académique approchait. M. Martin Fournel ne se hâtait pas de faire ses visites comme candidat. La tête pleine de projets, de découvertes, de recherches, il ne pensait à ses intérêts que le lendemain du jour où il devait s'en occuper. Il s'en apercevait, mais trop tard, et un regret railleur qu'il manifestait alors montrait le peu de cas qu'il faisait des honneurs et des dignités. En présence d'ailleurs d'un adversaire aussi faible que M. Pécus, il dédaignait de lutter, comptant sur la voix publique qui, depuis longtemps, l'appelait à l'Académie. Les journaux scientifiques le portaient en avant, et son élection paraissait décidée, s'il voulait sacrifier aux convenances.

Claire, qui s'était prise d'affection pour le savant naïf, comprit, à de certaines conversations, que M. Fournel, quoique sans vanité, serait touché de voir confirmer ses travaux par cette récompense honorifique : elle força le naturaliste de s'habiller à peu près convenablement, le gendarma sur son apathie, et le mit presque de force tous les matins dans l'omnibus qui conduit de la banlieue à Paris. M. Fournel commença ses visites ; mais dans l'une on lui parlait religion, dans l'autre mœurs, Les gens arrivés aiment à se donner le plaisir de traiter un candidat comme un écolier ; M. Fournel ne comprenait pas qu'on l'interrogeât sur ses croyances religieuses ni sur ses opi-

nions politiques, ni sur les devoirs des citoyens ayant charge de famille. C'étaient des questions auxquelles il ne songeait guères : blotti dans la science, il y vivait comme un rat dans un fromage de Hollande ; mais un des coups les plus vifs qui lui furent portés vint d'un académicien protecteur de Pécus.

— Monsieur, lui dit l'académicien, je ne suis pas tout à fait de votre avis dans la question du chant du cygne.

M. Martin Fournel ouvrit la bouche.

— Permettez, monsieur, continua l'académicien ; vous avez fait tort à votre propre cause en portant la discussion sur un terrain semé de personnalités violentes... Vous avez attaqué sans délicatesse et sans courtoisie l'honnête et savant M. Pécus, dont le plus grand crime est de ne pas partager vos idées.

— Cependant... dit le naturaliste.

— Permettez ! fit l'académicien en étendant la main : le sentiment des convenances a toujours été le drapeau de l'Académie... Les savants doivent se respecter entre eux. Vous n'avez pas respecté M. Pécus, et nos confrères craindront peut-être que vous ne montriez pas plus d'égard à leur endroit, dans des séances dont une exquise urbanité doit faire les frais.

M. Martin Fournel leva les mains au ciel, et ouvrit la bouche pour protester.

— Permettez, continua l'académicien en pliant la main, et en l'agitant comme s'il avait dirigé un petit orchestre ; nous sommes loin, heureusement, de ces temps barbares où les savants ramassaient les injures des halles pour se les lancer à la face. Dans une de vos lettres, la dernière, je crois, car je les ai lues toutes attentivement, j'ai trouvé de ces mots latins grossiers et malséants qui me rappelaient le triste souvenir des querelles entre alchimistes. Le savant M. Pécus, en ne vous répondant pas, sinon par des faits, s'est, je le crains pour vous, rattaché une forte majorité dans le sein d'une assemblée qui aime, avant tout, les hommes de goût.

L'orage commençait à se former dans la tête du naturaliste, qui se leva pour donner plus de force à ses paroles.

— Permettez, mon cher monsieur, dit l'académicien en le priant d'un geste, de se rasseoir. Maintenant que je vous ai dit librement l'opinion que j'avais sur la forme trop rude de vos brochures, nous allons, si vous le voulez bien, causer du fond. Cette question du

chant du cygne est excessivement intéressante, et l'Académie l'a suivie avec le plus vif intérêt... Vous permettrez que je vous dise que nos honorables confrères ne repoussent pas la discussion; ils veulent avant tout la vérité. La science a pour but de faire entrevoir un rayon de la vérité...

— C'est ce que j'ai...

— Permettez, mon cher monsieur Fournel. Vous êtes connu comme un des plus ardents sectateurs de cette vérité vraie, sans laquelle les travaux scientifiques passent rapidement... Tous nous le savons, et vous permettrez que nous vous rendions justice; quand vous avancez un fait, il n'est presque pas besoin de le contrôler. Votre coup d'œil est juste et lumineux; vos observations patientes ne laissent après vous rien à glaner dans le champ de l'investigation.

— Oh! monsieur, dit le naturaliste confus.

— Permettez! Nous savons rendre justice au mérite réel, et nous aurions voulu que la question du chant du cygne fût étudiée par vous avec le soin habituel que vous apportez à vos observations.

— Comment? s'écria M. Fournel.

— Permettez! On dit généralement à l'Académie que vous avez été trop loin, en ne laissant pas la moindre mélodie s'échapper de ce col élégant sur lequel repose la gracieuse tête du cygne.

— Gracieuse tête! reprit le naturaliste avec ironie.

— Permettez donc, monsieur... vous ne me laissez pas parler.

— Oh! s'écria M. Fournel.

— Vous permettrez bien à un des membres de notre célèbre corps de vous faire part de l'impression pénible qu'ont produite vos négations. Vous affirmez, sans preuves, que le cygne ne chante pas, et qu'un cri désagréable s'échappe de son bec, tandis que l'honorable Pécus affirme avoir entendu des barcarolles échangées entre le mâle et la femelle... Il le prouve musicalement...

Le naturaliste commençait à frapper de son talon sur le plancher.

— Permettez, je résume seulement les deux opinions... Le savant M. Pécus en a donné la notation exacte, qui, d'ailleurs, sera soumise à l'examen des membres de l'Académie des beaux-arts, section musique. Vous, monsieur Fournel, par vos négations absolues, vous cherchez à gâter l'ouvrage de la nature. Pourquoi voulez-vous que les cygnes ne chantent pas? Voyez le beau résultat. Vous avez contre

vous toute l'antiquité, Pline lui-même, les poëtes de tous les temps ; ce sont là de redoutables adversaires. Ce chant du cygne serait-il une fiction ! Respectons-la dans ce qu'elle a de gracieux et d'aimable...

— Mais la vérité ! s'écria M. Fournel au comble de l'indignation.

— Permettez, mon cher monsieur, que je vous donne un dernier conseil : il est dangereux et maladroit de s'insurger contre des fictions qui durent depuis l'antiquité. Elles ont leur raison d'être. Le cygne ne chante certainement pas comme les artistes des Italiens, mais M. Pécus a eu raison de ne pas priver un animal élégant d'une qualité sans laquelle Virgile lui-même se montrerait aux nations dépouillé du plus beau titre que l'admiration des humains puisse décerner. Le Cygne de Mantoue, monsieur, ne donne-t-il pas une idée accomplie de la douceur de talent du poëte des Bucoliques? Dans les temps modernes, quand on a voulu caractériser le génie si différent de Bossuet et de Fénelon, n'a-t-on pas opposé à l'aigle de Meaux le Cygne de Cambrai. Ah ! monsieur, quelle faute vous avez commise que de vouloir nous enlever nos illusions !

M. Fournel abattu, ne pouvait suivre l'académicien sur ce terrain académique.

— Permettez-moi, continua le terrible orateur, que je dise encore que la vie est triste sans illusions... Il ne faut pas chercher à enlever à l'humanité de touchantes illusions, sous prétexte d'obéir à une aride et désolante vérité. Le cygne ne chante pas, dites-vous ; en êtes-vous plus avancé? Est-ce là une des grandes découvertes qui soulagent l'humanité? Monsieur, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire : des esprits mal équilibrés s'en emparent pour jeter le trouble dans les États. Je vois ce que vous allez me répondre, mais permettez ! Ce contrôle incessant que vous apportez dans les manifestations scientifiques dénote une certaine taquinerie de caractère que mes illustres confrères de l'Académie s'empressent d'éloigner de leurs séances... Que vous importait la découverte de l'honorable M. Pécus? Il a découvert une série d'accords dans le chant du cygne, il prouve victorieusement que la femelle exécute une sorte d'accompagnement ou de basse ; rien n'est plus intéressant, et vous n'avez pas de cesse que vous n'ayez détruit brutalement les observations d'un confrère estimable.

— Je vais vous répondre...

— Permettez, mon cher monsieur, un dernier avis... Je n'y suis pour rien, je tiens le fait de notre admirable ichthyologiste et cher confrère Barbassionne; il a découvert, après de longues études et des voyages plus longs encore (vous savez peut-être ce que j'ai à vous dire, n'importe), il a donc découvert que les harengs dont les migrations sont connues, adoptent en voyageant la méthode militaire de nos armées. Les harengs sont divisés par divisions, par bataillons, par compagnies, ils ont une avant-garde et une arrière-garde; des chefs en nombreuse quantité, maréchaux, généraux, colonels, capitaines, caporaux conduisent les harengs dans des chemins certains, en employant une discipline vraiment extraordinaire. La nature est admirable dans tout ce qu'elle fait. On ne voit même pas parmi les harengs en voyage de ces traînards fatigués comme nous en remarquons à la suite de nos armées. Le savant Barbassionne, qui était sur la piste de cette découverte depuis quarante-neuf ans, se demande avec raison, dans l'immense in-folio plein de luxe qu'il vient de publier sur l'anatomie des harengs, chez MM. Crochard et Ce, si le premier homme qui a rassemblé des armées, a imité l'admirable manœuvre des harengs, ou si les harengs ont imité les hommes... Je sais ce que vous allez dire. Mais permettez... C'est Barbassionne qui va parler, laissez donc un moment la parole à l'illustre Barbassionne... Il est venu hier m'apporter son admirable ouvrage de l'*Anatomie du hareng*, et c'est un riche cadeau, car MM. Crochard et Ce, qui le vendent seulement cent cinquante francs, en seraient encore pour leurs frais, si le gouvernement n'avait pas subventionné l'éditeur d'une somme de soixante mille francs... Permettez, si vous ne me laissez pas continuer, vous ne saurez pas l'opinion d'un des princes de la science, de Barbassionne lui-même, qui, dans ce cabinet, à la place où vous êtes, me disait, ce sont ses paroles textuelles, et je vous engage à les méditer : « Pourvu que M. Fournel n'aille pas chercher à détruire mon système, je mourrai content, laissant à ma veuve un nom honorable, et pour unique fortune la seconde édition de l'anatomie du hareng... » Vous voyez, mon cher monsieur, quelle est votre réputation. Barbassionne, notre grand icthyologiste, craint vos dénigrements scientifiques; il a vu avec chagrin vos attaques passionnées contre le chant du cygne, il craint pour ses harengs... Cet ordre militaire des harengs, qu'il a remarqué à Terre-Neuve, où il va passer un mois tous les ans, ne vous

choque-t-il pas? Le détruirez-vous comme la mélodie des cygnes de M. Pécus? Remplirez-vous la vieillesse de Barbassionne d'amertume? Son système ingénieux sera-t-il remplacé par une froide réalité qui enlève toute poésie à la science? Parlez maintenant tout à votre aise, monsieur.

M. Fournel se leva, effrayé lui-même de la longue réponse à faire aux nombreux arguments de l'académicien. N'étant pas préparé à l'assaut qu'il venait de recevoir, surpris à l'improviste par cette armée de harengs qui s'étaient mêlés brusquement aux cygnes, il réfléchit un moment; mais l'académicien :

— Permettez, mon cher monsieur; maintenant que je vous ai écouté tout à loisir, il faut que j'accomplisse mes devoirs scientifiques. Voici l'heure de me rendre à l'Académie.

Et d'un geste plein de politesse, se levant lui-même, il congédia le naturaliste, qui sortit ébahi du singulier cours auquel il venait d'assister. Il n'y avait pas à s'y tromper, le savant avait été traité en élève par le pédant académicien ; et, tout en rongeant sa colère, M. Martin Fournel reprit le chemin de sa retraite, se jurant bien de ne pas continuer sa tournée de visites académiques. Claire s'aperçut, au premier coup d'œil, de l'altération des traits du savant ; l'irritation concentrée avait produit sur sa physionomie des traces d'orage que le sourire de la jeune fille ne put dissiper comme à l'ordinaire. Le vieillard s'était assujetti à des visites qu'il regardait comme une simple question de forme, et ces singulières questions que lui adressaient des hommes qui lui étaient inférieurs, lui montraient quel travail de taupe avait accompli depuis longtemps son adversaire pour rendre sa candidature impossible.

Un autre eût peut-être tenté de lutter : M. Martin Fournel, ne connaissant pas la vie parisienne, tomba dans un sombre accès de mélancolie que vint redoubler la nomination à l'Académie de l'illustre Pécus. C'était souffleter le système de réalité dans la science auquel le savant avait sacrifié toute sa vie ; alors seulement, M. Martin Fournel se rendit compte du genre de menées de son rival, de son œil brillant derrière les besicles d'or, de ses souliers vernis à rosettes et de sa bouche pincée d'où sortaient à foison d'interminables compliments pour les dames influentes. Doué de tels avantages, un candidat n'avait besoin d'aucune science ; il pouvait affirmer que les cygnes chantaient l'air de *Guillaume Tell : Asile*

héréditaire, les négations les mieux prouvées devenaient inutiles. Le vieux savant n'allait pas dans le monde et n'en connaissait pas les usages; cela suffisait pour l'empêcher d'entrer à l'Académie.

Si les étrangers faisaient le plus grand cas de ses recherches et de ses travaux, il n'en était pas moins sacrifié, dans son pays, aux médiocrités qui frappent longtemps aux portes, sachant à un moment se glisser par l'entre-bâillement. Désespéré, le naturaliste se laissa aller au découragement, quoi que fît Claire pour le tirer de cette torpeur; il avait cessé d'étudier, et restait étendu sur son lit une partie de la journée, fatiguant son cerveau à rouler les idées d'ingratitude dont il était victime, échauffant son corps déjà brûlé par les veilles et la vie irrégulière.

Cet état dura quinze jours; sans Claire, le savant se fût peut-être laissé mourir de faim. Il avait presque perdu l'appétit, consommait d'énormes quantités de tabac, et plus il se laissait aller, plus il sentait son sang se figer, ses facultés s'engourdir, tout son être en état de lourdeur pesante.

Claire le brusqua affectueusement, car elle avait vu qu'un vieux savant est une sorte d'enfant; peu à peu elle l'entraîna dans de longues promenades dans les champs, et avec le corps, l'esprit reprit son élasticité première. Heureux de revenir à la santé, M. Martin Fournel comprit alors le dévouement de la femme dans toute son exquise délicatesse. Les plantes les plus belles de la création, le chant des oiseaux qu'était-ce, à côté de la grâce et de la voix de Claire, qui remplissait l'appartement de la musique la plus mélodieuse quand elle parlait? Chacun de ses mouvements était une grâce, une perfection; les rayons du premier soleil levant n'étaient pas plus purs que son teint; les blés étaient moins dorés que sa chevelure. Une révélation se fit chez le vieux savant, qui traita sa science et ses observations de choses misérables. La femme venait de se montrer à lui un objet parfait en tout, bon, doux, caressant, consolant.

Dès ce moment, le naturaliste sentit une nouvelle vie s'emparer de tout son être : l'air lui semblait meilleur à respirer, le jour plus brillant, le soir les étoiles lui souriaient; tout dans la nature semblait être empreint des perfections de Claire, qu'il eût voulu placer sur un trône. Il parlait à peine, faisant juste assez de questions pour laisser la jeune fille babiller à son aise, et il était émerveillé des jolies

choses qu'elle disait; chacun de ses mots, un *oui*, un *non*, prenait autant de valeur que la plus belle découverte scientifique. Et lui devenait plus timide à chaque détail nouveau qu'il admirait dans Claire, car il se sentait vieux, misérable, fané, passé, sentant la poussière de l'étude et des grimoires, à peine digne d'être l'esclave de cette belle créature dont chaque regard valait plus d'un million. Alors seulement il comprit la valeur de la fortune, d'immenses trésors qui lui permettraient de prévenir le moindre désir de Claire; car s'il eût été riche, il ne se fût pas pardonné d'entendre la jeune fille souhaiter quelque chose. Comment payer ce rayonnement de jeunesse et de beauté qui illuminait sa pauvre retraite, maintenant remplie de fêtes perpétuelles, de concerts et de lumières?

Quant le savant entrait ou sortait, c'était humblement, comme un homme qui craindrait de réveiller une fée endormie. A peine dehors, il songeait à son trésor et revenait vite, craignant qu'un voleur ne le vînt dénicher. Au moindre geste de Claire qui s'adressait à lui, le naturaliste devenait radieux, et ses yeux se remplissaient de félicités. Claire comprit combien le vieillard l'aimait; elle était assez femme pour s'en apercevoir. Mais quelle différence de cette adoration avec les appétits grossiers du banquier Petit-Duclos! Son amour-propre en fut flatté, parce qu'elle avait une affection réelle pour le vieux savant, et qu'elle jouissait de la guérison du pauvre homme; mais elle lui avait inoculé une plus dangereuse maladie que celle produite par les tourments scientifiques et la lutte avec les médiocrités. Quoique Claire connût la vie par les souffrances d'un amour que l'ingrat fils de la blanchisseuse avait brisé tout à coup, elle ne se doutait pas quel développement de tendres aspirations pouvaient prendre chez un vieillard en qui la nature se réveillait tout à coup, et qui retrouvait au dedans de lui des trésors de tendresse accumulés en tas et qu'il faut dépenser avec prodigalité dans les dernières années de la vie. Alors les secousses, plus précipitées, causent de grands ravages par leur rapidité; tout ce qui devait être dépensé en amour de dix-huit à quarante ans se retrouve tassé, compact et presque solidifié; mais l'amour fait fondre ces sentiments à son creuset, et c'est une fonte brûlante, plus brûlante sous des cheveux blancs que sous des cheveux noirs. Des naïvetés d'enfant s'emparent du vieillard amoureux qui ne se sent pas ridicule, et qui devient aussi timide qu'un rhétoricien de seize ans.

Ce fut alors que le naturaliste reprit avec ardeur le cours de ses travaux, les confiant dans tous leurs détails à Claire, avec le secret espoir de l'émerveiller et de lui montrer le triomphe qui devait les couronner. Peu à peu, la toilette du vieillard s'en ressentit; il revenait de Paris avec un pantalon neuf ou un chapeau, ou un habit noir d'une coupe adaptée à la mode, autant qu'un savant peut se le permettre; mais il ne songeait pas seulement à lui, et peu de jours se passaient sans qu'il n'offrît à Claire quelque objet de fantaisie. L'ambition se développait chez le naturaliste, qui, dès lors, songea sérieusement à sa candidature académique, non pour lui, mais pour en faire partager le triomphe à Claire. Il avait oublié jusqu'à ses querelles avec M. Pécus, et, à cette heure, le côté sarcastique dont la science l'avait doué s'était changé en une sorte de tendresse générale qu'il consigna dans son beau Mémoire sur l'hirondelle. Il fut peut-être le premier savant qui introduisit une femme dans de sévères travaux. En tête du volume de l'Hirondelle était adressé un hommage à Claire, qui semblait emprunté au brûlant Cantique des Cantiques. L'adoration débordait à chaque ligne, et un parfum de jeune fille semblait se mêler aux pages touchantes de ce Mémoire sur l'hirondelle, qui obtint un gros succès de public auquel les savants ne sont pas habitués. Quelques critiques se moquèrent de cette flamme sénile, mais le succès n'en fut pas moins immense.

Les principaux membres de l'Académie vinrent relancer le savant dans sa retraite du Petit-Montrouge. On était jaloux de se rattacher un homme qui, au déclin de la vie, avait senti l'éloquence le gagner. Engagé dans les salons, le naturaliste refusa d'abord; mais Claire le poussait à saisir une occasion qui ne se renouvellerait plus. Elle décida que le savant vendrait sa maison de la banlieue et prendrait un appartement dans le faubourg Saint-Germain. C'était à quinze jours de là que se faisait une nouvelle élection à l'Académie des sciences. Pendant les soirées que passaient ensemble Claire et le naturaliste, la jeune fille lui racontait sa vie dans tous ses détails, et l'honnête M. Fournel, ému, se levait de temps en temps pour cacher ses larmes.

Enfin il fut nommé, à l'unanimité moins une voix, à l'Académie. M. Pécus seul avait tenu rancune à son adversaire. Le déménagement se fit par les soins de Claire, et M. Fournel ne quitta pas sans regret la maison solitaire où il avait vécu si heureux pendant trente

ans; mais un appartement gai sur le quai Voltaire, donnant sur la Seine, avec quelque verdure devant sa fenêtre, sa bibliothèque, installée et rangée par Claire, donnèrent à M. Martin Fournel l'espoir de vivre heureux. Il n'avait pas encore osé déclarer sa passion à Claire, et il espérait que sa nomination à l'Académie le rendrait plus hardi. Un soir qu'il revenait, décidé à porter le grand coup :

— Voici une lettre de mademoiselle, dit une servante que Claire avait attachée au service du naturaliste.

M. Martin Fournel l'ouvrit, non sans émotion.

« Mon cher ami, écrivait Claire, pardonnez-moi... Je pars; peut-être ne me reverrez-vous plus. Je ne peux pas vivre sans voir mon père... Je ne sais ce qui m'est réservé, mais il faut que ma destinée s'accomplisse, bonne ou mauvaise... Vous êtes le meilleur homme que j'aie trouvé sur la terre après mon père, et cependant ma vie ne pouvait s'écouler auprès de vous. J'aurais paralysé vos recherches et vos travaux; vous devez monter encore plus haut. Ne m'appelez pas ingrate, car je vous aime comme si j'étais votre fille, et quand je causerai avec moi-même, toujours votre souvenir viendra en tiers dans mes entretiens.

» Ne cherchez pas à me revoir; je vais rentrer dans ma première condition, où j'espère trouver le bonheur, qui fuit à tire-d'ailes, comme vos hirondelles à l'automne. J'emporte seulement le livre où vous avez inscrit mon nom. Toujours je le relirai, et j'ai bien peur qu'une larme ne se mêle au souvenir des jours tranquilles que j'ai passés au Petit-Montrouge. Mon cher ami, soyez indulgent pour votre petite Claire qui s'en va, emportant votre affection et ne vous la rendant pas comme elle le doit; mais le souvenir de mon père me rendait trop malheureuse. Adieu, mon cher ami; soyez heureux, et songez quelquefois à votre petite Claire, que vous avez sauvée et qui ne l'oubliera jamais. »

CHAPITRE XX

LA MORT A PARIS

Claire quittait le naturaliste parce qu'elle voyait tous les jours la passion du vieillard augmenter; peut-être fût-elle restée chez lui sans ce singulier amour qui ne pouvait trouver de place dans son cœur. Le souvenir de son père ne l'avait jamais quittée; elle disait vrai en cherchant à atténuer son départ par la nouvelle d'un retour à la maison paternelle. Elle entrevoyait le calme auprès de son père, et se sentait heureuse d'échapper à ces agitations de la vie parisienne dans laquelle elle avait été lancée un an, sans y rencontrer d'autres amitiés sincères que celles du poëte Bida et du vieux savant. Toujours son esprit était porté vers la Maison-Rouge du bord de la Bièvre, où elle avait vécu si heureuse. Là, loin du bruit, si l'ingratitude d'Auguste lui revenait plus vivement qu'ailleurs, elle trouverait des consolations auprès de son père, qu'aucun ami ne pouvait remplacer pour elle.

Son parti étant pris résolûment, elle quitta une après-midi la maison du naturaliste, et se donna le cruel ressouvenir de passer devant chacune des maisons qu'elle avait habitées. A toutes était attaché un souvenir; les quais lui rappelèrent la nuit du pont des Invalides, l'évasion de la voiture cellulaire. Rue de l'École-de-Médecine, elle s'arrêta devant l'hôtel César, et revit avec les yeux de la mémoire la singulière orgie nocturne des étudiants auxquels elle avait été mêlée. Un sourire mélancolique parut sur sa physionomie quand, dans la rue de la Harpe, elle aperçut les fenêtres mansardées de la petite chambre où Bida avait commencé son éducation; elle remonta la rue jusqu'à la place Saint-Michel, et se trouva bientôt en

face de l'atelier de Gogué, qui s'était toujours montré bon pour elle.

Non loin de là était la fameuse Grande-Chartreuse, près de la barrière d'Enfer, par laquelle elle était entrée dans ce Paris qui l'effrayait maintenant. Elle descendit tous les boulevards qu'elle avait suivis le jour de la fuite de chez son père, sans savoir où ses pas la conduisaient. A peine sur ces boulevards, son cœur se dilata en longeant les misérables petites boutiques qui formaient un des côtés de la chaussée : c'étaient des marchands de vin à devanture rouge, des garnis misérables, des fripiers de toute espèce, de vastes ateliers de constructions, boutiques et hangards échelonnés et séparés par des maisons tranquilles, perdues au fond de grands jardins. Les arbres chassés de Paris se retrouvaient là en grande quantité, donnant asile à de nombreux oiseaux chanteurs; les dix mille délétères odeurs combinées, qui affectent singulièrement un étranger à son entrée à Paris, ne franchissaient pas le mur d'enceinte, et déjà la verdure réjouissait les yeux, comme l'odeur de la campagne rafraîchissait l'odorat.

Toute une population de pauvres gens travaillait en plein air, au lieu d'être renfermée dans des chambres humides et étroites. Les charpentiers emmagasinaient d'énormes pièces de bois sous des hangars, les charrons et les forgerons ferraient des chevaux à la porte de l'atelier, les marchands des quatre saisons rentraient la voiture vide et la bourse garnie, les blanchisseuses étalaient leurs linges sur des cordes, dans de grands prés verts. Les noces se promenaient sur le boulevard extérieur, attendant l'heure de faire un repas joyeux au *Moulin de la Galette*; tout ce monde riait, chantait, sifflait, s'appelait de loin avec de fortes voix. On eût dit la vie d'un gros bourg sans ressemblance avec cette population affairée de Paris, qui traverse les voitures, préoccupée d'affaires, de plaisirs, marche fébrilement plutôt qu'avec activité, permet tout au plus de se saluer en courant, et fait qu'un esprit chagrin est plus *seul* dans une capitale que dans un village.

En un an l'intelligence de Claire s'était vivement développée par les nombreux incidents de sa vie tourmentée; elle n'en était que plus malheureuse, car elle comprenait sa beauté et les dangers qui en résultaient. Elle savait maintenant la valeur des regards, des empressements, des attentions des hommes, qui tous cherchaient

aventure. Un souper, un louis pour les gens généreux, une indifférence profonde ensuite, il n'y avait pas autre chose à en attendre. A la maison paternelle, c'était un sourire continuel, une attention pour chacun de ses mouvements, une tendresse qui ne pouvait se démentir, une joie de la revoir.

A mesure qu'elle avançait, Claire respirait plus librement, comme pour attirer dans sa poitrine l'air rafraîchissant de la campagne au milieu de laquelle était bâtie la Maison-Rouge. Elle reconnaissait l'odeur particulière aux bords de la Bièvre, et si un homme qui a aimé profondément une femme marquée de petite vérole ne peut s'empêcher plus tard de regarder ces marques comme l'idéal de la beauté, la petite rivière de la Bièvre, qui, souvent, apportait de singulières odeurs produites par les fabriques de la rue Mouffetard, n'en paraissait pas moins aux yeux de Claire le cours d'eau le plus riant qui pût se rencontrer dans le monde. Aussi jetait-elle des regards curieux sur les serpentements de ce filet d'eau troublée qui se perd sous des maisons, reparaît dans sa tranquillité, alimente une blanchisserie, et accomplit mille méandres au milieu d'industries diverses qui en changent constamment la nature.

Enfin la Maison-Rouge apparut à travers les arbres, et Claire, qui avait pris le plus long chemin pour l'apercevoir du haut d'un pont, crut que son cœur allait se briser.

Un léger filet de fumée s'échappait de la cheminée!

Cette fumée, c'était la vie à l'intérieur. Après un an d'absence, Claire se demandait avec anxiété quels changements avaient pu se produire à la Maison-Rouge. Son père ne pouvait-il pas être mort de chagrin en se voyant abandonné de sa fille chérie? Qui sait ce qu'avait produit son ingratitude? En un instant, Claire comprit l'étendue de sa faute et les fatales conséquences qui l'avaient peut-être entourée. Elle tressaillit, mais son cœur fut soulagé aussitôt, rien que par cette petite fumée tranquille, qui annonçait la paix à l'intérieur. C'est dans ces moments que se font les courtes prières et les plus éloquentes. Claire serait tombée à genoux, si une charrette n'eût passé sur le pont; mais la Vierge n'en reçut pas moins une offrande intérieure qui emporta la jeune fille dans un moment d'extase délicieuse.

Elle descendit lentement le pont et s'avança vers la maison, dont

rien n'était changé à l'extérieur. Comme elle s'arrêtait devant la porte, une femme en sortait.

— Que demandez-vous, la belle?

Claire resta un moment sans rien dire, surprise à la vue de cette femme.

— Est-ce que mon... (elle eût voulu dire mon père, mais elle s'arrêta) M. Couturier n'est pas ici?

— Non, dit la femme; vous aviez à lui parler?

— Oui, madame, et si vous me permettiez de l'attendre un moment, je serais bien aise de m'asseoir.

Claire avait soif de revoir l'intérieur de la maison.

— Entrez, si vous voulez; mais je vous avertis que Couturier ne rentrera pas de si tôt.

La façon libre dont la femme parlait de l'apprêteur blessa sa fille instinctivement.

— Ce que vous avez à lui dire, vous pouvez me le dire, reprit la femme.

— J'aurais désiré lui parler à lui seul.

— A votre volonté, dit la femme; mais si c'est pour affaires de commerce, je m'entends aussi bien que lui.

— Ce n'est pas pour affaires, répondit Claire.

— Ah! dit la femme, qui voulait connaître le réel motif de cette visite. C'est donc pour affaires d'intérêt?

— Non plus, dit Claire.

La femme suivait d'un œil inquiet les regards attendris de Claire qui se promenaient autour de la chambre et semblaient caresser chacun des vieux meubles qui étaient pour elle autant d'amis. Combien de fois sur ce fauteuil à dossier de bois son père l'avait fait sauter sur ses genoux! Une image grossièrement coloriée, collée à la muraille, était un souvenir des plus précieux pour elle; c'était ce qu'elle avait vu pour la première fois, ce qu'elle avait remarqué, et l'assemblage de couleurs rouge, jaune et bleue était resté pour toujours dans sa tête depuis sa première enfance.

Près de la cheminée était un petit banc de bois, qu'elle appelait son *basset*, sur lequel elle s'était assise des journées entières, habillant et déshabillant sa poupée. Les pincettes avaient une physionomie particulière seulement pour les yeux d'une fille aimant son père: Couturier s'en servait pour prendre un charbon au foyer, afin d'al-

lumer sa pipe, et souvent Claire s'était amusée à tendre le charbon à son père, regardant avec curiosité les nuages qui s'échappaient de la pipe, et qui semblaient jeter l'apprêteur dans le ravissement.

Dans la grossière figure de sphynx des chimères de fonte de la cheminée gisait un souvenir ; tous les objets inanimés de cette pauvre chambre semblaient dire · *Te rappelles-tu?* Des larmes montaient lentement au gosier de la jeune fille et lui faisaient mal, car elle n'osait pleurer devant cette femme que, seule, elle ne se rappelait pas. Claire se sentait gênée en présence d'une étrangère, qui n'avait pas le droit de vivre au milieu de ces objets familiers, et un certain sentiment d'angoisse et de crainte l'empêchait de relever la tête, car, sans regarder, elle pressentait que la femme l'examinait, et semblait vouloir fouiller au fond de ses sensations.

— Mais c'est donc quelque chose de particulier que vous avez à dire à Couturier? reprit la femme.

— Oui, dit Claire, qui craignait de parler, tant son émotion était grande.

— Si ce que vous avez à dire intéresse réellement le pauvre homme, je suis assez bonne pour le répéter. D'ailleurs, lui et moi, c'est tout de même.

— Est-ce que M. Couturier est malheureux? demanda Claire frappée du ton avec lequel la femme avait parlé du pauvre homme.

— Je ne m'en plains pas ; il gagne assez bien sa vie, et je ne suis pas exigeante.

L'insistance avec laquelle cette femme se mêlait à tout ce qui touchait l'apprêteur, étonna Claire.

— Il fait toujours le chat? demanda-t-elle.

Un éclair subit passa dans les yeux de la femme à cette question qui sentait trop l'argot du métier pour qu'une femme du monde le connût.

— Depuis que le pauvre homme a été abandonné par sa coureuse de fille, il a quitté le métier... Je puis dire que la scélérate l'a laissé quasi pour mort. Sans moi il ne s'en serait pas relevé... Mais maintenant qu'il est devenu un homme, il ne s'inquiète plus de la débauchée qui le minait... Ayez donc des enfants pour qu'ils deviennent des sources de chagrins! Sa fille, à cette heure, peut mener la vie, il ne la connaît plus... C'est que quand je l'ai trouvé chez Topino, ses cheveux blanchissaient; il se cassait, se traînait que ça

faisait pitié... Et pour une drôlesse sans cœur! Le pauvre Topino n'y pouvait rien; les hommes, ça ne sait pas consoler... Tous les deux perdaient leur temps à fouiller tous les quartiers de Paris pour retrouver une femme qui était Dieu sait où... Une fille qui a quitté son père est capable de tout, celle-là surtout qui a trompé de pauvres marchands du quartier qu'il a fallu payer; mais la demoiselle aimait la toilette, elle se sauvait la nuit pour aller au bal de La Guilloterie... A seize ans, c'était une fille perdue... Moi, j'ai vu que Couturier était un homme à moitié mort et je lui ai parlé raison. Topino, qui me connaît depuis longtemps pour une honnête femme, a compris que je pouvais seule tirer son beau-frère de ce mauvais pas. Il ne pense plus maintenant à sa *traînée* de fille; qu'elle courre les bastringues à son plaisir, il ne la connaît plus, il ne voudrait pas la reconnaître quand elle reviendrait, ni son oncle Topino non plus... Maintenant que vous me connaissez, ajouta la femme en regardant Claire en face, vous voyez bien que vous pouvez me parler à moi comme à lui.

Claire s'était levée en affectant la plus grande froideur.

— Je reviendrai un autre jour, madame, lui dit-elle.

Elle sortit brisée de la Maison-Rouge, le cœur broyé. En un moment s'était écroulé l'échafaudage de tendresse paternelle qu'elle croyait si solide. Plus rien que des ruines! Elle n'avait plus de père! Cette femme qui ne la connaissait pas, du moins elle le croyait, lui avait dit crûment la vérité... Toutes les injures qui s'attachaient à son nom, son père les avait entendues souvent: peut-être les avait-il répétées! Et elle ne se sentait pas la force de pleurer. Des larmes étaient trop douces pour sa situation. Elle eût voulu pleurer du sang. Toute son expansion filiale qui ne demandait qu'à faire explosion, avait été changée en un instant en cendres arides. Au dedans d'elle, elle se sentait brûlée, calcinée. Sa tendresse s'était durcie tout à coup comme une pierre à fusil. Le fleuve d'amour filial qui courait en elle s'était desséché et ne laissait voir que des sables et du gravier. Claire se sentit plus vide, plus triste, plus désolée qu'une grange après un incendie. S'il restait encore en elle quelques traces de supplications pour son père, des jets de flamme s'élançaient et les dévoraient.

Quand elle quitta la première fois la maison paternelle, sa douleur fut vive, mais elle pouvait y revenir, et un secret espoir ne l'avait

pas abandonnée. Aujourd'hui tout était fini, rompu. L'introduction de cette femme dans la Maison-Rouge l'en chassait à jamais. Dès les premiers pas, en entrant, à la première question, Claire avait deviné une maîtresse absolue, à la puissance de laquelle elle avait contribué, par sa faute. Elle n'accusait pas son père, mais elle-même. Si elle ne s'était pas enfuie de la maison paternelle, si encore elle avait donné de ses nouvelles qui témoignassent d'un futur repentir, l'apprêteur eût attendu patiemment sa fille. Maintenant qu'il était sous le joug de cette femme (il n'y avait pas à s'y tromper au ton de celle qui l'avait reçue), Couturier ayant calmé son chagrin dans une liaison qui l'enlevait à lui-même, comment espérer de rentrer, sinon en tiers, dans une affection que Claire voulait seule?

Son oncle Topino lui restait, et elle eut l'idée d'aller se jeter dans ses bras ; car c'était son seul parent après son père. Claire se dirigea du côté de la maison du chiffonnier, où elle était toujours entrée le front souriant.

— Non, se dit-elle tout à coup en tournant le dos à la rue du Petit-Banquier, dont elle ne put voir les premières maisons sans attendrissement.

En un moment venait de se dérouler le souvenir du franc accueil et des attentions délicates du brave Topino, qui jamais n'avait laissé une trace de chagrin sur la figure de sa nièce chérie. Quoique Claire eût été toujours traitée en enfant gâtée par son père, elle se sentait plus à l'aise chez son oncle, qui lui imposait moins. Le chiffonnier était pour Claire ce que sont les aimables grand'mères, qui s'entendent mieux avec les enfants que leurs mères. La Maison-Rouge représentait le travail, la maison du chiffonnier le délassement joyeux.

De son chiffonnage, Topino savait toujours extraire quelque curiosité, quelque jouet pour sa nièce; rarement le chiffonnier était revenu chez lui sans rapporter à sa nièce un corps de poupée, privé de sa tête, il est vrai, mais sur lequel Topino savait ajuster, avec un morceau de bouchon, une figure au moins aussi divertissante que celles des marchands de jouets. Ou bien c'était un bouchon de carafe, taillé à mille facettes, au travers desquelles l'enfant regardait la lumière se décomposant en teintes prismatiques. Quand elle était devenue plus grande, Topino n'avait-il pas contribué à développer en

elle l'instinct de la coquetterie, en lui donnant de petits fichus, des bonnets, quelquefois une paire de souliers de satin trouvée à la porte d'une danseuse?

Jamais Topino n'avait eu pour l'enfant un de ces mots d'impatience que les pères les meilleurs laissent échapper quelquefois. Et c'était justement en souvenir de cette vive affection que Claire n'osait revoir son oncle. En un instant, elle craignait de perdre le faible reste de ses illusions, dont la majeure partie venait de s'envoler à tire-d'ailes en poussant des cris de désespoir. Le coup qu'avait reçu Claire à la Maison-Rouge était trop rude pour qu'elle s'exposât à des reproches mérités; elle savait combien Topino aimait Couturier, et elle craignait que les deux hommes ne se fussent entendus pour la repousser quand elle reviendrait.

La mauvaise opinion à son égard qu'elle avait entendue exprimer sans ménagement par la femme, à la Maison-Rouge, n'était-elle pas l'opinion commune de son père et de son oncle? Et Claire ne pouvait supporter froidement les termes méprisants dont la femme s'était servie pour caractériser sa conduite. Elle n'avait commis qu'une faute; séduite par le fils de la blanchisseuse, jetée dans les événements les plus imprévus, sollicitée de tous côtés, elle avait pu rester pure, et cependant son absence permettait de qualifier durement sa conduite.

Claire prit subitement un parti. — Il faut gagner ma vie, se dit-elle; rester dans le faubourg, non loin de mon père, et montrer que je suis encore digne de sa tendresse.

Gagner sa vie! Il y a plus d'une femme qui y songe inutilement.

Bien souvent Claire avait vu sur la place Maubert, collées aux murailles du marché, de petites affiches manuscrites par lesquelles on demande des ouvrières en chemises; elle alla rapidement de ce côté. Son salut était là : elle n'était pas d'une grande habileté en couture, mais elle ne demandait pas mieux que de s'appliquer. Elle se disait qu'elle arriverait facilement, avec la volonté, à gagner sa vie; mais, par extraordinaire, quoiqu'elle fît trois fois le tour du marché, elle ne trouva pas de demandes d'ouvrières.

Elle se rappela seulement alors que dans l'impasse Clopin demeurait une vieille qui cousait des pantalons pour la troupe; mais cette pauvre femme arrivait avec beaucoup de peine à gagner quatre sous par jour. Ce n'était pas là une profession.

Dans la rue du Fer-à-Moulin est un atelier qui donne aux enfants du quartier des boîtes d'allumettes à confectionner ; mais Claire avait entendu maintes fois son oncle dire qu'on n'y gagnait pas sa vie. La *grosse* ou les douze douzaines de boîtes d'allumettes se payent trois sous. Il faut une certaine habileté pour en confectionner deux grosses par jour. Ce n'était pas là un métier.

Claire avait connu autrefois une fille qui faisait des casquettes d'été. Quand cette fille avait travaillé quinze heures pour tailler, coudre et monter une douzaine de ces casquettes, elle avait gagné dix sous, et il fallait fournir le fil. Était-ce un métier?

Les carcasses de cols pour l'armée étaient encore une spécialité de femmes. En douze heures, une ouvrière agile pouvait fournir cinquante carcasses de ces cols. Mais quoi ! le demi-cent était payé seulement douze sous et demandait une fourniture de deux sous de coton. Et un apprentissage était nécessaire. Mauvais métier de femmes !

Plus Claire réfléchissait au moyen de gagner sa vie, et plus elle se rappelait la maigreur, l'étiolement et la tristesse de ces pauvres filles trop heureuses encore de trouver quelquefois de l'ouvrage, et dont la nourriture la plus substantielle consistait en soupes distribuées à la porte des casernes. L'aiguille est un mauvais outil dans la main des femmes, et Claire n'avait pas cette légèreté de main qu'exige un salaire de six sous par jour.

Elle était plongée dans ces tristes réflexions : ce fut seulement au coin de la rue de la Bûcherie qu'elle aperçut à deux maisons de distance, à la porte d'un corridor noir et humide, une petite affiche dont les caractères allongés par la pluie lui permirent à peine de distinguer qu'on demandait, rue Jacinthe, des ouvrières pour le coloriage.

Son cœur bondit de plaisir. Embarrassée dans le choix d'une profession, le hasard la servait mieux que ses souvenirs. *Coloriste*, rue *Jacinthe*, Claire retrouva un pâle sourire, en pensant aux fleurs qu'il lui serait peut-être donné de colorier avec de jolies couleurs. Le salaire n'était peut-être pas très-élevé, mais on avait sous les yeux des objets gais, et l'esprit devait se ressentir de cette vue. Sans hésiter, elle alla à la rue Jacinthe, et à la porte d'une maison aux fenêtres garnies de noirs barreaux de fer, elle trouva collée

la même affiche manuscrite, annonçant qu'au sixième étage demeurait la personne qui demandait des ouvrières.

Claire monta un escalier de bois tristement éclairé par des ouvertures non fermées qui donnaient sur une sorte de puits profond qu'on appelait la cour. La maison était si haute que le soleil n'avait jamais osé s'aventurer dans ce puits, et les habitants de la maison, certains que le soleil n'éclairerait pas leurs misères, avaient fait de chaque plomb autant d'égouts qui remplissaient la maison d'odeurs pestilentielles.

Arrivée au cinquième étage, Claire sonna et fut reçue par une femme qui lui demanda ce qu'elle désirait.

— J'ai vu, madame, que vous demandiez des ouvrières.

La coloriste la toisa des pieds à la tête.

— Vous venez m'enlever mes ouvrières, s'écria-t-elle, ne pouvant croire qu'avec une pareille toilette, Claire offrait de travailler.

— Je cherche à gagner ma vie, dit Claire.

— Ah ! vous voulez du coloriage... Est-ce que vous avez déjà travaillé pour l'École de Médecine ?

— Non, madame.

— Je ne peux pas vous employer ; vous me gâteriez les planches de M. Lefebvre-Nonat. Vous croyez bonnement que le coloriage de médecine se fait naturellement... Détrompez-vous ; c'est ce qu'il y a de plus difficile. Regardez-moi ces modèles.

Claire regarda les murs de la chambre, tapissés de planches de médecine coloriées. Toutes les maladies les plus horribles de la création s'étalaient sur ces murs : ce n'étaient pas là les fleurs qu'elle avait rêvées.

Claire détourna la tête, tant ces maladies lui faisaient horreur.

— J'avais cru, dit-elle, qu'on coloriait des fleurs.

— Ah ! vous êtes pour le bouquet... Êtes-vous très-habile dans le bouquet ?

— Je n'ai jamais colorié de ma vie.

— Vous ne savez pas colorier, dit la femme, et vous vous présentez pour avoir de l'ouvrage ?

— Je cherche à gagner ma vie, dit Claire tristement.

Il y avait un tel désappointement mélancolique dans toute la personne de Claire, que la maîtresse coloriste reprit d'un ton moins

— Avez-vous le moyen, lui dit-elle, de rester un an sans rien gagner?

— Oh! non, dit Claire.

— Eh bien, nulle part vous n'entrerez comme ouvrière coloriste, sans donner une année. Au bout de l'année, vous gagnerez dix sous par semaine pendant six mois, les autres six mois on vous donnera vingt sous par semaine. Si vous êtes active et que le pinceau vous plaise, vous vous débrouillerez la troisième année.

— Mon Dieu, que faire? s'écria Claire. J'ai pourtant grand besoin de gagner ma vie.

— Il y en a d'autres, dit la coloriste, mais voulez-vous travailler sérieusement?

— C'est pour retrouver mon père, dit Claire.

— Ah! vous voulez rejoindre votre père.

— Oui, dit Claire.

— S'il est loin, et si vous comptez sur vos économies pour le retrouver, il n'y a pas à *faignanter*.

— Je travaillerai jour et nuit s'il le faut.

— Savez-vous un état? dit la coloriste.

— Aucun, répondit Claire.

— Je m'en doutais... à votre toilette.

— A ma toilette?

— Est-ce que vous croyez, ma belle, qu'on va vous donner de l'ouvrage dans une maison avec une toilette pareille. A votre place, je la vendrais et j'achèterais une robe d'indienne toute simple et un bonnet.

— Je ne demande pas mieux, dit Claire.

— Vous me paraissez une bonne fille, et je veux faire quelque chose pour vous... Je connais à la barrière d'Enfer une femme qui entreprend en grand les couronnes pour les cimetières... C'est le seul état où l'apprentissage se fasse rapidement; dans quinze jours, si vous voulez, vous en saurez autant que si vous y aviez passé six mois. On n'en vit pas beaucoup, mais on en vit.

— Oh! madame, que je vous remercie.

— Je ne suis pas très-liée avec Mme Camus chez qui je vous envoie; mais j'ai été à même de lui rendre service, et en disant que vous venez de ma part, certainement vous serez bien reçue. Où elle demeure, je n'en sais rien; il faudra la demander aux marbriers de

la barrière, à ceux qui fabriquent des tombeaux. Tout le monde la connaît.

— Merci, madame, je vous suis bien reconnaissante, dit Claire qui brûlait de courir chez la fabricante de couronnes funéraires.

— Vendez vos bijoux de quoi vous habiller simplement, dit la coloriste, et si j'ai un conseil à vous donner, mettez votre toilette au mont-de-piété... Vous en aurez autant que chez les revendeurs, et vous la retrouverez un jour, si elle vous plaît.

Claire remercia la coloriste de tout son cœur, en se disant qu'il existait encore des gens compâtissants dans Paris, et elle suivit de tous points ses instructions. Quand au sortir d'un magasin de nouveautés de la place Maubert, elle se retrouva dans son petit costume d'indienne, fraîche et neuve, Claire se sentit soulagée d'un grand poids. Pour la première fois depuis un an, elle reprenait les vêtements de sa condition véritable, et elle sentait ses sentiments à l'unisson de la simplicité de ses habits. Débarrassée de la soie, du cachemire, des bijoux, elle parcourait d'un pas leste ces pauvres quartiers que, tout à l'heure dans sa toilette, elle avait explorés timidement.

Ses bagues, ses pendants d'oreilles, elles les avait vendues cinquante francs et en avait dépensé trente pour ses habits d'ouvrière; le mont-de-piété avait prêté trente-cinq francs sur la robe et le chapeau. Claire se trouvait à la tête d'un petit trésor de cinquante-cinq francs. C'était assez pour attendre, maintenant qu'elle comprenait la valeur de l'argent. Et elle éprouvait une certaine joie mélancolique à travailler pour l'ornement des tombeaux. Le deuil était dans son cœur, veuf de l'amour de son père.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'elle se présenta chez Mme Camus, qui fit d'abord certaines difficultés pour la prendre en apprentissage, mais qui, eu égard au souvenir de la coloriste, consentit à lui donner un sou par couronne d'immortelles, en la prévenant qu'il fallait énormément travailler pour en faire une douzaine par jour, et que la première quinzaine, pendant laquelle elle devait gâcher l'ouvrage, ne lui serait pas payée.

Peu importait à Claire : elle avait assez de ressources pour attendre une semaine. Elle alla d'abord louer, dans les environs, une petite chambre qu'on lui fit payer d'avance sept francs par huitaine; mais elle était propre, blanchie à la chaux, et le linge était blanc.

Un petit fourneau pour faire sa cuisine, du charbon, un fer à repasser furent ses seules dépenses. Ce soir là, elle se coucha, le cœur content. Elle allait donc gagner sa vie! Le lendemain, dès le petit jour, elle était levée et sa toilette vivement faite, elle se rendait à la boutique de Mme Camus, sans se douter que la porte ne s'ouvrait qu'à six heures.

Il était quatre heures du matin. Claire se promena dans cette rue qui, semblable aux anciens quartiers de la vieille Égypte avoisinant les cimetières, ne parlait que de mort. Toutes les enseignes appartenaient à des marbriers, des mouleurs, des jardiniers, des fabricants de couronnes ; dans cette rue le commerce nécessaire aux besoins de la vie avait fui, et il y aurait eu quelque chose de sépulcral dans ces maisons blanches, offrant aux premiers étages des modèles de tombeaux, d'anges en pleurs, de tableaux de pensées, de miniatures de petits jardins funèbres, si dès l'aube la rue n'avait été traversée par les nombreux ouvriers venant de la barrière, et se rendant à l'ouvrage dans Paris d'un pas alerte.

C'étaient des maçons aux vêtements plâtreux, un gros pain sous le bras, des conducteurs de bestiaux, des marchands de légumes, des ouvriers de toute sorte : sculpteurs, tailleurs de pierre, allant et venant. Bientôt les boutiques s'ouvrirent une à une, et Claire put jeter un coup d'œil sur les *regrets et soupirs*, les nombreuses *vertus et qualités* qui attendaient, en caractères gravés d'avance sur la pierre, de recouvrir des êtres corrompus, criminels, égoïstes ou voleurs, que les familles ne regrettaient aucunement.

Des femmes qui avaient trompé leur mari toute leur vie se trouvaient qualifiées au plus juste prix, après leur mort, du titre d'excelcellentes mères de famille, à jamais regrettées. Le marbrier fournissait aux enfants qui attendaient la mort de leurs parents de petites épitaphes pleines de sensibilité, encadrées de larmes. D'honnêtes gardes nationaux qu'on n'avait jamais vus dans les émeutes, étaient signalés comme les plus fermes soutiens de l'ordre. La gouvernante qui héritait de son maître, aux dépens des autres héritiers, trouvait une modeste croix de bois pour honorer le souvenir de celui qu'elle avait exploité toute sa vie. En y ajoutant un petit pot de fleurs, une fois l'année, elle pouvait passer pour un cœur reconnaissant.

La mascarade de la vie se continuait après la mort, et grâce à

toutes ces inscriptions mensongères, semblait danser une sarabande grimaçante sur les cendres de l'homme enterré.

Claire ne fut prise que d'idées de deuil; elle songeait tristement aux êtres vivants qui, tout à l'heure, allaient se promener, travailler, vivre, manger, et pour lesquels demain un certain nombre de ces pierres tumulaires serait employé.

Enfin la boutique de Mme Camus s'ouvrit; d'autres ouvrières arrivèrent, et jusqu'à dix heures du matin le travail commença. Claire, confiée à une ouvrière qui surveillait l'atelier, reçut les premières notions du tressage d'immortelles en couronne. Ce n'était pas une besogne difficile, mais il fallait encore une certaine agilité. A dix heures, Mme Camus appela Claire.

— Je ne veux pas, dit-elle, que mes apprenties se fatiguent d'abord toute la journée... Je vais vous donner dix couronnes; vous irez à la porte du cimetière, où vous les offrirez aux personnes qui entrent.

Claire fut effrayée de cette commission.

— Vous devez les vendre vingt sous au dernier prix, lui dit-elle, mais faites-les trente sous... Vous êtes gentille, vous pourrez les vendre au moins vingt-cinq sous. Allez, et ne soyez pas longue... A une heure de l'après midi, vous devez avoir vendu vos dix couronnes, il le faut, entendez-vous.

En parlant ainsi, elle passa les dix couronnes au bras de Claire, qui sortit, intimidée, n'osant refuser la marchande, qui le prenait sur un ton impératif.

Vers dix heures et demie le défilé des corbillards commença. Le premier était tendu de blanc, la bière recouverte d'une tenture blanche; une couronne blanche était posée sur le cercueil. De jeunes enfants habillées de blanc suivaient le corbillard.

— Elle souffre moins que moi, pensa Claire, en pensant à la morte dont elle eût voulu prendre la place; car, aux larmes que répandaient certains hommes âgés qui suivaient le convoi, elle vit combien la jeune fille qu'on menait au cimetière était regrettée.

En ce moment, un omnibus traversait la chaussée parallèlement avec le cortége funèbre. Le cocher, quoique obligé de diriger ses chevaux, ôta son chapeau de cuir verni; les voyageurs de l'impériale saluèrent de leurs casquettes, de leurs chapeaux; les voyageurs du

dedans de la voiture se découvrirent ; les employés de l'octroi enlevèrent leurs casquettes cirées. Un charretier qui passa ôta son bonnet de laine ; des gens qui allaient et venaient d'un pas rapide et affairé saluèrent. Tous se découvrirent devant la morte, même les plus indifférents.

C'est un fait remarquable à Paris, dans une ville si occupée, que le respect pour les morts, qui semble un dernier hommage à de vaillants lutteurs qui ont longtemps combattu pour la même cause.

Claire entendit ce mot d'un ouvrier regardant un riche convoi tout empanaché, qui s'avançait lentement et comme à regret.

— Voilà l'égalité qui commence.

— Tout riche qu'il est, dit son camarade, je ne voudrais pas être à sa place.

Et l'ouvrier salua le corbillard argenté comme il avait salué la petite boîte de sapin où un enfant, porté par deux croquemorts, sans personne pour l'accompagner à sa dernière demeure, allait reposer avant de connaître les peines de la vie.

D'après le costume ou le nombre des personnes qui suivaient les convois, Claire cherchait à deviner les qualités du mort à qui les passants prodiguaient une marque de respect qu'ils lui avaient peut-être refusée pendant la vie ; mais la *curiosité* plutôt que tout autre sentiment s'attachait parmi la foule aux enterrements somptueux.

Ainsi qu'un chanteur qui, sans grande intelligence, a trouvé, pendant sa jeunesse, des trésors au fond de son gosier, et ne laisse qu'un souvenir qui va s'effaçant de jour en jour pendant que la réputation de l'homme de génie, méconnu et pauvre, s'agrandit et s'ancre plus profondément dans l'esprit des hommes, ainsi la balance se faisait équitablement dans l'esprit du peuple, regardant passer un enterrement de riche et un convoi de pauvre. Claire elle-même était à l'unisson des sentiments de la foule qui, en voyant passer des chevaux recouverts de tentures noires argentées et blasonnées, la tête portant un noir plumet, les larmes d'argent resplendissant sur tous les draps mortuaires, semblait dire : « Celui-ci a été riche, heureux, il a joui de la vie, il a connu tous les plaisirs, il peut mourir, » tandis que l'émotion faisait place à la curiosité quand un modeste convoi suivi de nombreux hommes, qu'ils fussent en casquette, en

blouse ou en chapeau, témoignait par leur présence, à pied, de l'intérêt qu'ils portaient au travailleur inconnu, se servant de la plume, de l'outil, du pinceau ou de la parole, qui allait pour la première fois, prendre sa part d'un immense repos. Les salutations étaient plus profondes et au fond de toutes les poitrines retentissaient ces paroles :

— Celui-là a travaillé, qu'il se repose!

Une jeune fille sentait son cœur battre en voyant des jeunes gens entourer un corbillard.

— Il a beaucoup aimé et on ne l'a peut-être pas aimé.

Un poëte, un savant, un artiste saluaient un frère peut-être, qui n'avait pas eu assez de force pour continuer la lutte.

Un amant était attendri en voyant l'enterrement d'une jeune fille.

— A-t-elle été aimée comme ma maîtresse?

Un père se sentait les larmes aux yeux quand le convoi d'un enfant passait.

— Que la mort épargne les miens, se disait-il.

Un philosophe s'en allait en songeant à la fragilité de notre machine.

— Heureux enfant! pensait-il; trop heureux de n'avoir pas à se débattre pour un peu de pain, un peu d'argent, un peu d'honneur!

Une foule muette parle intérieurement dans les grandes catastrophes comme dans les grands châtiments, une même pensée s'échappe avec un même cri de sa bouche : c'est ce qu'avaient admirablement compris Eschyle et Sophocle quand le chœur antique, d'une seule voix, jugeait les actions des grands acteurs jetés dans un drame puissant.

Claire se trouvait au niveau des sensations de la foule : son cœur battait à l'unisson des curieux qui regardaient passer le corbillard, et ce n'était pas sans une espèce de joie mélancolique qu'elle rentrait en possession de ses sentiments de fille du peuple, endormis dans le singulier milieu où elle avait été jetée depuis un an. Elle se laissa aller si complétement à ces impressions, qu'elle oublia l'heure qui s'écoulait et la mission dont elle était chargée, mais elle en fut tirée brusquement.

— Voilà comme vous vendez mes couronnes? s'écria tout à coup une voix qui la fit tressaillir.

C'était la marchande qui, inquiète de ne pas voir rentrer son ouvrière, était allée aux alentours du cimetière et, n'y trouvant pas Claire, s'imaginait que celle-ci avait emporté l'argent de la marchandise. Irritée, elle ne pouvait se contenir, criait devant tout le monde, traitait la pauvre fille de paresseuse, et Claire, se sentant dans son tort, baissait la tête pour ne pas montrer sa rougeur.

— Nous ne ferons pas long feu ensemble, la belle, lui dit la marchande, si vous continuez de ce train-là.

Et comme Claire ne pouvait donner l'explication des délicatesses de sentiment qui avaient germé en elle pendant cette défilée de convois, la marchande la regardait comme une fainéante. Cependant elle s'apaisa tout à coup, ayant trouvé un moyen de rendre son ouvrière laborieuse.

— Demain, lui dit-elle, vous me vendrez une douzaine de couronnes. Je ne vous en avais donné que six aujourd'hui, c'est de votre faute si elles ne sont pas vendues; mais je ne veux pas pâtir à cause d'une apprentie, et il faudra rattraper ce qui est perdu. D'abord, vous n'étiez pas à la bonne place; je vous ai dit qu'il faut vous mettre à la porte même du cimetière. Ici, au milieu des curieux, comment vouliez-vous qu'on vous vît avec vos couronnes?

— Je ne demande pas mieux que de bien faire, dit Claire, qui trouvait une sorte de charme singulier à se trouver mêlée à cette foule en larmes.

— Et pour vous intéresser à cette vente, dit la marchande, vous voudrez bien m'apporter douze francs, car je ne peux pas confier autant de marchandise à une femme que je ne connais pas. Je vous avertis que je vous retiendrai cinq sous par couronne que vous ne vendrez pas. Vous prendrez six heures de temps s'il le faut, mais vous devez rentrer le soir au magasin sans marchandise.

Claire, qui craignait de déplaire à sa nouvelle patronne, et qui avait la conscience de ne pas avoir accompli sa mission, consentit à tout ce que demandait la marchande, et le lendemain elle s'achemina vers la porte du cimetière, la douzaine de couronnes passée dans ses bras. Des deux côtés de la porte, stationnaient de vieilles

femmes, des enfants, qui faisaient le même commerce. Claire alla vers elles, s'imaginant trouver des compagnes; mais, à sa vue, les vieilles femmes grommelèrent et se resserrèrent pour l'empêcher de prendre place au milieu d'elles. Les portes du cimetière étaient défendues par ce bataillon de femmes comme une citadelle, et ce n'était pas en alliée que Claire venait d'être reçue, mais en ennemie.

— Il n'y a pas de place ici, disait-on de tous côtés, arrière!

Claire alors s'éloigna; elle espérait que, la première près du convoi qui avançait, elle trouverait plus facilement le placement de sa marchandise; mais deux vieilles accoururent à elle.

— Vous ne pouvez pas rester là, la nouvelle, lui dirent-elles.

— Où voulez-vous que je me mette? demanda Claire.

— Où vous voudrez. Une débutante ne doit pas nous enlever notre pain.

Claire commençait à rester stupéfaite en se voyant assaillie par les vieilles, qui lui défendaient d'approcher et de s'écarter des portes du cimetière; elle se retira à l'écart. Les convois défilaient lentement les uns après les autres, les vieilles femmes et les enfants tendaient leurs couronnes, dont il se faisait un maigre débit, et Claire, postée derrière les marchandes habituelles, ne sachant pas l'art d'encourager un acheteur, restait sans vendre une seule de ses couronnes.

Le soir, elle revint tristement chez elle en se disant:

— Ce n'est pas encore là que je gagnerai ma vie.

CHAPITRE XXI

L'AVENIR DES DEMOISELLES

Le poëte Bida que la poésie n'enrichissait pas, s'était résolu à consacrer une partie de son temps à des travaux industriels. Il entra d'abord dans une étude d'avoué où il exerça les fonctions de copiste; mais vingt-cinq francs par mois que lui rapportait cette place ne pouvaient lui suffire. Il passa de la sorte par diverses misérables professions qui ne servaient qu'à lui faire peser davantage sa misère, sans lui donner de ressources positives. Le hasard le jeta en présence d'un homme hardi et entreprenant, à qui la fortune n'avait pas souri jusqu'alors, quoiqu'il ne possédât pas moins de quatorze journaux. Cet homme essentiellement pratique fondait son avenir sur le crédit des tailleurs, des bottiers, des parfumeurs, des marchandes de modes, des fabricantes de corset, enfin de tout ce qui embellit l'homme extérieurement.

— Mon petit, je me charge de votre fortune, dit à Bida l'homme aux épaisses moustaches, qui se dressait devant le poëte comme une divinité bienfaisante.

Bida le remercia le plus chaleureusement qu'il put; mais ce que l'industriel appelait la *fortune* du poëte consistait en des appointements équivoques de quarante francs par mois, en retour desquels Bida devait surveiller et diriger des journaux de modistes, de coiffeurs, de chapeliers, de dames et de demoiselles, en tout quatorze gazettes qui au fond n'en formaient qu'une, les mêmes matières se trouvant répétées dans chacun des journaux.

Le nouveau patron de Bida, qui s'appelait Coinchon, avait jugé plus utile d'entrer dans le journalisme sous le nom de M. de La

Carterie. Aimant le jeu, la table et les femmes, ce Coinchon, doué de tous les appétits dévorants, s'était dit que ces trois passions demandent des millions. Or, n'ayant pas le premier sou, à la tête d'une famille qui criait misère, Coinchon fut longtemps à trouver sa voie, et perdit de longues années à enfanter des journaux, enterrés aussitôt leur naissance. Un numéro, deux, quelquefois trois suffisaient, et le journal allait augmenter cet immense *humus* de feuilles mortes, qui semble le fumier sur lequel pousse florissante la presse parisienne.

Ces deux ou trois numéros n'auraient pas suffi à faire vivre Coinchon, s'il n'eût compris, dès les premier essais, quels bénéfices on peut tirer d'un journal mort-né. Avec une main de papier à tête imprimée et l'*Almanach des Adresses*, Coinchon arrivait à réaliser immédiatement de certains bénéfices. Sans grande littérature, incapable de rédiger un article, Coinchon savait trouver au bout de sa plume des promesses brillantes pour émouvoir le cœur des maires, des curés, des notaires et des percepteurs de province. Il écrivait deux ou trois cent lettres manuscrites, dans lesquelles il témoignait de sentiments religieux, *base du journalisme sérieux*, promettait des gravures de piété (il avait acheté à l'hôtel des commissaires-priseurs deux mille exemplaires d'une affreuse lithographie de saint Vincent de Paul recueillant les enfants trouvés), et donnait par dessus le marché un journal pour six francs par an. A cette époque le journalisme n'était pas descendu au bon marché que les progrès de l'industrie ont permis d'accomplir plus tard sérieusement; les mandats de six francs pleuvaient par la poste. Cinq cents lettres manuscrites amenaient trois cents abonnés vertueux qui s'imaginaient naïvement recevoir pendant un an un journal admirablement rédigé. Ils recevaient immédiatement la lithographie de saint Vincent de Paul et plus tard le premier numéro; rien de plus. Le journal cessait de paraître aussitôt les abonnements empochés par Coinchon.

Ce procédé frisait de près la police correctionnelle; mais un abonné qui a fait encadrer la prime de saint Vincent de Paul n'ose pas se plaindre au procureur du roi. On n'entame guère une action en escroquerie pour six francs. Les réclamations abondaient de tous côtés et ne servaient, aux trop confiants abonnés de province, qu'à débourser en plus des ports de lettres. D'ailleurs, Coinchon disparaissait après la mort de son journal; il abandonnait le taudis noir

et humide qu'il appelait pompeusement *ses bureaux*, en laissant au propriétaire pour gage une chaise, une table en bois noir, et tout ce qu'il faut pour écrire.

A ce métier, Coinchon ne gagna pas encore de millions, mais il y acquit la connaissance si difficile de *tout Paris*. Libraires, imprimeurs, papetiers, comédiens, poëtes, journalistes, tous se trouvèrent plus ou moins en rapport avec ce Coinchon gai, railleur, d'une santé admirable, et qui offrait commercialement une certaine surface corporelle, plus importante qu'on ne le croit dans les affaires. Les malins flairèrent un homme qui réussirait plus tard, s'il ne se faisait pendre ; et l'audace énorme de Coinchon, qui battit pendant quinze ans l'asphalte du boulevard des Italiens, avec un louis dans la poche, suffit à le poser dans le singulier monde parisien, qui ne s'inquiète pas trop des précédents d'un homme, pourvu qu'il dure.

Ce fut à ce moment que Coinchon prit le nom de La Carterie : un *de*, tout faux qu'il soit, est toujours utile. Qu'importe au grand comédien que ses camarades sachent qu'il met son râtelier avant d'entrer en scène? Les trois mille têtes du public ne le savent pas et admirent ses belles dents. La Carterie entra dès lors le chapeau sur la tête chez les parfumeurs, les bottiers et les tailleurs, qui, par leurs annonces, faisaient vivre ses journaux. A ceux qui se faisaient tirer l'oreille pour payer des annonces, La Carterie se contentait de recevoir leurs produits. Il devint un des hommes les plus élégants de Paris : le velours couvrait ses habits ; ses chemises se distinguaient par des broderies voyantes. Tous les jours, il portait un chapeau neuf. Il ne lui restait guère à acheter que des gants et des bottes, car les gantiers et les bottiers sont des commerçants rétifs à l'annonce ; mais La Carterie avait trouvé moyen d'équilibrer cette dépense, en revendant les chemises et les chapeaux livrés par ses clients.

La rédaction n'était jamais payée, et, comme La Carterie avait besoin de jeunes gens pour mettre en ordre ses journaux, il leur faisait cadeau de temps en temps, en manière de payement, de pommade et de bâtons de cire à moustaches. Ce fut le plus clair des bénéfices de Bida, qui ne connut jamais la couleur de l'argent de ses appointements. Du côté de l'argent, La Carterie était inflexible ; il lui fallait toujours un louis dans la poche pour dîner dans un

cabaret à la mode, prendre un coupé, choses de la plus grande importance dans la vie parisienne. Il offrait des cigares de 50 centimes à Bida, et ne lui aurait pas donné trois sous pour grimper sur un omnibus.

Comme il était toujours à battre l'asphalte des boulevards et à rouler en coupé sur le macadam, il avait associé à sa destinée un vieux brave homme qu'on appelait le petit père Papon, et qui gardait la caisse comme un sphynx garde un trésor. Le père Papon regardait La Carterie avec l'enthousiasme d'un grenadier de la vieille garde pour l'Empereur. D'une honnêteté d'ancien teneur de livres, le père Papon avait été mêlé à toutes les grediners de l'ancien Coinchon sans les comprendre; fier d'avoir attaché sa vie à un homme d'une grande intelligence, il se serait fait tuer plutôt que d'avouer que M. de La Carterie était un nom d'emprunt.

Tel était l'état-major de Coinchon, qui, après avoir pincé de toutes les cordes du journalisme, trouva un commencement de fortune en s'adressant aux demoiselles de province. Bida apprit, avec cet homme inventif, la langue singulière qu'on est obligé de parler aux jeunes élèves de pension, aux filles à marier, aux demoiselles de notaire; car La Carterie, mécontent de la comtesse de Hauterive, qui rédigeait précédemment ses journaux, songea à la remplacer par la marquise de Beauregard. Sous le prétexte que les femmes seules savent parler au cœur des jeunes filles, La Carterie ne faisait signer sa rédaction que par des noms titrés de femmes, ce qui produisait le meilleur effet en province. Tous les jours, arrivaient de nombreuses correspondances féminines, inquiètes de la santé de la comtesse de Hauterive, qui, pendant un an, avait fait les délices des abonnées, et qui avait été obligée de se retirer du journal pour cause de maladie. Il y avait des chef-lieux où on discutait sérieusement sur la valeur littéraire de la marquise de Beauregard, et la femme du sous-préfet de Confolens tenait bon pour la comtesse de Hauterive.

Qu'auraient pensé les demoiselles de province, si elles eussent appris que la comtesse et la marquise n'étaient autres que de pauvres garçons à souliers troués, à coudes déchirés, qui étaient payés en bâtons de cire à moustaches?

Bida fut obligé de tordre son esprit à correspondre avec les demoiselles à marier de la province, l'inventif La Carterie ayant imaginé de répondre sur la couverture de son journal à toutes ses abon-

nées. Rien de plus ingénieux que cette correspondance, où chaque jeune fille, pour ne pas livrer son nom au public, choisissait une devise. Ainsi, une pensionnaire du couvent de Reims ayant pris pour devise : *Près de ma seule amie*, Bida répondait aux demandes de la lettre :

Près de ma seule amie. « — Oui, ma chère, ici on ne fait pas de différence entre les bonnets des petites filles et ceux des petits garçons ; on n'en fait que dans la couleur des rubans, qui est rose ou blanc... si les petits anges ne sont pas voués au blanc. »

Cette dernière phrase : « *Si les petits anges ne sont pas voués au blanc*, » avait été ajoutée par La Carterie, qui enseigna à Bida l'art de correspondre avec une demoiselle. Le poëte était obligé souvent d'aller chercher des renseignements auprès d'une couturière, car la correspondance se divisait en deux classes bien distinctes : l'une qui s'occupait de chiffons, de broderies et de confitures, l'autre qui demandait des conseils et des apaisements pour le cœur. Mais il est bon de donner dans toute sa précision la correspondance imprimée d'une dame lettrée de Carcassonne, qui jeta quelque variété dans la rédaction de l'*Avenir des Demoiselles*. Cette dame s'étant prise d'une réelle amitié pour la fausse marquise de Beauregard, demandait son portrait, et Bida répondait :

Aimer, souffrir, mourir. — Pour votre robe de mousseline, la jupe aura trois lés et cinq quarts de large. Vous devez broder vos volants pour apaiser le feu de votre imagination ; vous en ferez trois, hauts chacun de 30 centimètres taillés en biais. Croyez bien que vos sentiments poétiques ne seront pas émoussés par ce travail. Si la jupe a 3 mètres de large, les volants devront avoir chacun 4 mètres 60 centimètres. Oui, la tristesse est le partage des cœurs délicats. Le corsage sera froncé sur les épaules et en gerbe sur la poitrine. Je sens que chacune de vos paroles contient une larme. Vous dites, madame, que nos plats ne réussissent jamais ; cependant on nous en fait partout les plus grands compliments. Quand l'abattement succédera à l'enthousiasme poétique, dirigez vous-même la confection du *suprême de vanille*, dont la recette se trouve dans le mois d'avril. Votre amie, la marquise de Beauregard, n'a pas de portrait à vous envoyer ; elle préfère avoir votre bonne visite lorsque vous viendrez à Paris. »

— Très-bien ! très bien ! s'écria La Carterie quand il lut l'épreuve

de cette petite correspondance, qu'il avait recommandé à Bida de *chauffer*.

— Quel affreux métier! pensait le poëte, obligé de plier sa plume à une telle rédaction.

A huit jours de là, La Carterie entra triomphant, un cahier à la main, dans le bureau où Bida travaillait.

— Nous avons de quoi faire un fameux numéro! s'écria-t-il. Tenez, Bida, flairez-moi cette littérature!

Et il passa sous le nez du poëte le petit cahier d'où sortait, en effet, une vive odeur très-prononcée.

— Ce n'est pas vous, dit-il, qui écrivez vos manuscrits sur du papier aussi élégant que celui-ci.

Le papier à lettres doré sur tranches était entouré de petits amours se jouant dans les roses.

— Écoutez ceci, dit La Carterie, qui fit signe à Bida de prêter le plus grande attention.

Le poëte déposa sa plume, et La Carterie commença:

— C'est une nouvelle espagnole, vous entendez bien, d'un style brillant au possible, et écrite avec un soin!... Ce charmant écrit a pour titre : *Rosa Luna*. Je vais vous lire seulement la première phrase, mais quelle phrase!

La Carterie, ayant favorablement disposé son auditoire, commença de la sorte :

— *De Bayonne à Cadix, point n'est de créature au col plus mollement tendu, au jarret plus aérien, au teint plus brun de rose, à la bouche plus bijou, au bras plus rondelet, à l'œil plus brasier, à la voix plus passion, au cachemire si indiennement abandonné sur des épaules de nacre, au madras si orientalement jeté sur une tête d'ébène bleuâtre...* » Eh bien?

Bida était stupéfait.

— Comment, vous ne dites rien?

Bida pinçait les lèvres.

— Vous êtes jaloux, mon bonhomme... Ces petits jeunes gens ne doutent de rien... Vous voudriez me faire croire que vous faites mieux, mais j'en doute.

— Qui a pu vous envoyer une pareille chose? s'écria Bida.

— Amandorine elle-même, dit La Carterie; oui, la belle Amandorine consent à devenir collaborateur de l'*Avenir des Demoiselles*.

Ma fortune est faite, si j'obtiens d'Amandorine une Nouvelle tous les mois... Quand Amandorine voudra se lancer dans la publicité, elle dépassera Georges Sand du premier coup.

— Qu'est-ce qu'Amandorine? demanda Bida.

— Vous ne l'avez pas reconnue, pauvre garçon? C'est madame *Aimer, souffrir, mourir,* notre belle correspondante de Carcassonne... Je comprends maintenant combien elle doit souffrir en province.

Bida regardait son patron avec des yeux étonnés; puis, tout d'un coup, il se laissa aller à un rire fou qui arrêta l'enthousiasme du directeur de l'*Avenir des Demoiselles.*

— Oui, je suis un ignorant, dit Bida, je n'avais pas deviné que ce roman arrivait en droite ligne de Carcassonne. Dieu! le beau style! quelle phrase! Non, vraiment, je ne saurais en faire de semblable. C'est une véritable perle que vous avez découverte; je n'en dormirai pas de jalousie, vous l'avez dit.

— C'est bon, c'est bon! monsieur Bida, dit La Carterie, blessé des sarcasmes de son rédacteur; mais vous ne savez pas ce qu'il faut à une demoiselle de province; vous ne connaissez pas l'abonné... Cette *Rosa Luna* n'a qu'un défaut, elle est un peu courte; nous la ferons imprimer en gros caractères pour qu'elle dure au moins trois numéros.

— Toute l'année, dit Bida.

— Assez de plaisanteries, monsieur, continua La Carterie; si vous n'aimez pas la manière d'Amandorine, n'en dégoûtez pas les autres. Je veux inventer Amandorine: cette femme-là ne peut rester en province, sa place est à Paris. Vous allez me faire un bel en-tête pour le numéro prochain. L'*Avenir des Demoiselles* a découvert un grand romancier inconnu, Amandorine. Vous ferez mousser le style, l'intérêt, les détails poétiques, la plume enflammée... Appuyez sur le joli nom d'Amandorine qui promet pour l'avenir tant de délicieuses créations dont l'*Avenir des Demoiselles* est heureux d'offrir la fleur. Mon cher, vous ne savez donc pas que cette Amandorine est jeune et riche, et que je flaire depuis quelque temps dans sa correspondance qu'elle veut venir s'établir à Paris. Vous avez l'air goguenard; il n'y a que des femmes pour savoir rédiger un journal de demoiselles... De temps en temps on se plaint que la comtesse de Beauregard laisse échapper des expressions de mauvais goût; je ne vous le dis pas, parce que je ne peux pas réformer votre éducation,

vos habitudes du quartier latin, mais Amandorine a du tact et beaucoup de fortune. Amandorine va cautionner l'*Avenir des Demoiselles*, et si vous me faites une belle annonce, je double vos appointements.

Bida aurait bien voulu toucher seulement la moitié de ces fabuleux appointements dont il n'avait jamais vu le premier sou.

— Tenez, voilà un excellent cigare de la Havane, dit La Carterie en l'offrant à son rédacteur, comme s'il lui avait donné un louis d'à-compte. Je suis en train de faire une affaire avec les chapeaux hygiéniques à trous d'air; on me paye en chapeaux. Je vous donnerai deux chapeaux. Ah! mon gaillard, comme vous allez être coiffé! Voilà l'annonce, faites-moi une belle réclame pour le prochain numéro.

Bida se mit à rédiger l'annonce en songeant au *bien-être inexprimable* (telle était la phrase du chapelier) qu'il allait ressentir en portant ce fameux chapeau à trous d'air, et il songea aussi à faire jouir son ami Gogué *des plus douces sensations*, à ce que prétendait le fabricant, en offrant au peintre le second chapeau dont il n'avait que faire. Puis il passa à la réclame relative à Amandorine, qui devait jouer un si grand rôle dans son avenir, et tout en jetant un coup d'œil sur le manuscrit entouré d'amours et de roses, il pensa au singulier patron qu'il servait.

Quoique sans connaissances littéraires, La Carterie n'avait pu se méprendre sur la Nouvelle de la dame de Carcassonne. La Carterie se souciait bien de littérature, jamais Bida ne l'avait vu ouvrir un livre. Il parlait des écrivains avec la connaissance d'un homme qui, arpentant tous les jours le boulevard des Italiens, se frotte au monde des coulisses littéraires, recueille des appréciations, n'entend que la critique et admire un homme par la raison que cet homme est le plus discuté. Railleur de son naturel, avec un tempérament de commis-voyageur, La Carterie s'était senti du penchant pour la blague parisienne qui court dans le monde littéraire et dramatique, à partir du café des Variétés jusqu'au café de la porte Saint-Martin. Cancans de coulisses mélangés aux cancans de bourse, scandales de petits journaux, tel était le butin dont La Carterie se montrait friand.

Il savait un des premiers par qui était entretenue la débutante à l'Opéra, combien on avait vendu du nouveau roman, le nombre des décors qui allaient servir à la prochaine féerie; il connaissait les élèves

du Conservatoire et les tutoyait, en présence de leur mère ; distribuait cinquante poignées de main aux comédiens du Vaudeville, prenait l'absinthe au café du Palais-Royal avec les comiques ; entrait chez les éditeurs, emportait les nouveautés sans les payer, pour les *laver* ensuite ; causait avec les coulissiers qui sortaient de la Bourse ; entrait dans le cabinet de rédaction des journaux demander les nouvelles politiques ; allait transporter ses nouvelles au boulevard du Temple ; en revenait avec d'autres cancans pour servir de pâture au boulevard des Italiens ; faisait un tour de Bois sur les quatre heures ; se montrait au balcon des théâtres aux premières représentations ; en sortait pour aller jouer au lansquenet. Tel était M. de La Carterie.

Homme fort répandu et connaissant tout ce qui se passait dans le monde artistique et littéraire.

C'était tous les jours à recommencer et la force de La Carterie venait de ce qu'il n'en était pas fatigué ; mais il ne trouvait guère le temps de lire et Bida s'étonnait à bon droit de son enthousiasme pour Amandorine, car l'enthousiasme, la conviction et l'admiration sont des plantes incapables de pousser sur l'asphalte du boulevard Montmartre. Après tout, Bida s'inquiétait peu du sentiment réel de son patron, qui n'était pas un homme dépourvu de toutes qualités : ses gredineries mises de côté, il restait un homme facile à vivre, insouciant, qui pouvait faire le bien à un moment donné, suivant l'humeur qui le poussait.

Mais quel métier pour un poète, que de rédiger des articles de marchande de modes et de s'enthousiasmer pour une Amandorine ! Bida en souffrait, car il craignait d'émousser, par ses mensonges, l'éloquente sincérité qui bouillonnait en lui. Aussi l'en-tête étincelant que La Carterie demandait à son rédacteur, pour annoncer la fameuse nouvelle de *Rosa Luna*, lui donna plus de mal qu'un poëme ; mais La Carterie fut satisfait.

Il n'y avait pas huit jours que la première partie du roman d'Amandorine avait paru, lorsqu'une dame voilée se présenta au bureau du journal et demanda à parler à la comtesse de Beauregard.

— Elle est absente, madame, dit Bida.

— Pourriez-vous me procurer son adresse ?

— C'est difficile, dit Bida, forcé d'entrer dans une voie de mensonges. Elle ne demeure pas à Paris, madame.

— Mais elle y vient souvent?

— Très-irrégulièrement.

La dame parut contrariée. Ce fut alors seulement que Bida s'inquiéta de l'odeur prononcée de parfums qui emplissait le bureau de rédaction depuis que la dame était entrée. Un éclair traversa son odorat; il lui semblait que ces odeurs avaient du rapport avec les parfums du manuscrit d'Amandorine.

— Serait-ce elle? pensa-t-il en cherchant à pénétrer ses traits sous le voile épais qui les couvrait.

— J'aurais bien désiré rencontrer la comtesse, reprit la dame, c'est une de mes bonnes amies.

Bida ne put réprimer un léger sourire.

— Si elle savait, pensa-t-il, que son excellente amie est en ce moment devant elle.

— Je suis venue à Paris tout exprès pour la voir.

— Pourvu, se dit Bida, que La Carterie n'ait pas la fantaisie de me faire habiller en comtesse; mais, madame, ajouta-t-il, si vous voulez parler à M. le directeur de l'*Avenir des Demoiselles*, il vient ici tous les jours entre trois et quatre heures de l'après-midi. Lui seul pourra vous mettre en rapport avec la comtesse de Beauregard.

Tout en hésitant, la dame reprit :

— J'aurais désiré, c'est-à-dire on m'a chargé de prendre à votre bureau quelques exemplaires du roman que vous publiez en ce moment, la *Rosa Luna*, n'est-ce pas?

— C'est Amandorine elle-même, se dit Bida, qui, au trouble de la dame, reconnut une débutante littéraire, jalouse de posséder un grand nombre de ses œuvres.

— Il ne m'en reste plus, ajouta-t-il en manière de pétard.

— Vraiment! s'écria la dame avec un tel accent d'enthousiasme, qu'on ne pouvait se tromper sur sa maternité.

— Ce sera un des plus grands succès littéraires de l'année, dit Bida, qui, au contact de La Carterie, avait pris quelque teinte de raillerie.

— Ah! monsieur, quelle émotion s'empare de moi!... Je suis Amandorine, dit la dame en relevant tout à coup son voile.

Alors apparut la belle et riche jeune fille que La Carterie avait

19.

rêvée par le nom de princesse de contes de fées qui lui servait d'auréole.

Amandorine, peut-être pour éprouver ses protecteurs de l'*Avenir des Demoiselles*, se présentait changée en une énorme femme courant après la cinquantaine, blonde, et coiffée à la Sévigné avec un étalage de boucles et de frisures finement travaillées, qui semblaient non pas des cheveux, mais de la soie. Un blanc de lait sinistre s'étalait ouvertement sur sa physionomie, et donnait des inquiétudes sur la santé de la dame qui pouvait succomber à la terrible maladie dont sont victimes les ouvriers qui broient la céruse. La bouche d'Amandorine ne pouvait s'appeler de ce nom vulgaire : c'était à la fois une rose et un sourire. Les lèvres sur lesquelles se promenait une poudre audacieuse de carmin, s'avançaient triomphalement pour recevoir dix mille compliments. Les yeux bleus faïence d'Amandorine avaient jadis été adoucis par des cils et des sourcils blonds; mais sans doute pour mieux se déguiser, l'auteur de *Rosa Luna* les avait allongés en les bordant de noir et en tirant une petite raie au crayon à chaque angle, laquelle raie rompait les cinquantes rides qui folâtraient autour de la patte d'oie. Le sourcil noir, mince et circulaire semblait la corde sur laquelle étaient tirées les flèches qui s'échappaient des yeux de faïence de la belle Amandorine.

Bida était réellement effrayé de cette peinture singulière qui se dressait devant lui et qui ne parlait plus pour ne pas déranger le cœur de la bouche.

— Vraiment, madame, vous êtes Amandorine ! s'écria-t-il.

La bouche s'avança et souffla un *oui* du bout des lèvres.

— Ah ! continua Bida en laissant tomber sa tête sur son bureau, comme s'il eût été ébloui par la beauté d'Amandorine.

Il resta un moment dans cette position, assez en peine de la tournure à donner à l'entretien. Ne sachant comment sortir de cette situation, Bida eut envie de s'écrier : « Et moi, je suis la comtesse de Beauregard ! » Mais cette facétie demandait un homme décidé à la soutenir jusqu'au bout. Bida n'osait plus relever la tête; il craignait de regarder en face le sourire carminé que la dame conservait avec l'impassibilité d'un factionnaire qui présente les armes à un roi. Heureusement la porte du bureau s'ouvrit, et La Carterie s'avança.

— Madame, dit Bida, voici monsieur le directeur de l'*Avenir des Demoiselles*, M de La Carterie.

Celui-ci regarda légèrement la dame, fit une grimace dissimulée.

— Est-il venu des abonnements, demanda-t-il?

— Pas aujourd'hui, dit Bida; mais madame désire vous parler.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda d'un ton indifférent La Carterie.

— Il paraît, monsieur, que le roman de *Rosa Luna* obtient un certain succès, dit Amandorine.

— Oui, oui, dit La Carterie; mais, madame, je suis un peu pressé.

Bida faisait des signes à son patron qui s'imaginait que le poëte voulait seulement lui faire remarquer la comique splendeur de la stature de la dame.

— Je me suis déjà adressée à monsieur, dit Amandorine en désignant Bida, pour avoir l'adresse de la comtesse de Beauregard.

— Je suis très-fâché, madame, mais nous ne pouvons la donner. La comtesse est une femme d'un grand esprit qui a le malheur de ne pas savoir calculer. Nous la payons déjà fort cher, elle touche une forte pension de son mari, et elle dépense beaucoup plus que ses revenus. Comme tous les grands artistes, la comtesse est au-dessous de ses affaires. Poursuivie par ses fournisseurs, elle n'a accepté la rédaction de l'*Avenir des Demoiselles* qu'à la condition que nous ne donnerions son adresse à personne, et je suis fâché, madame, de ne pouvoir vous être agréable, mais je suis attendu.

La Carterie sortit heureux de son invention, car il s'était donné comme étude spéciale de ne jamais parler sérieusement dans la vie. Bida courut après lui.

— C'est Amandorine, lui dit-il.

— Hélas! hélas! hélas! s'écria La Carterie en remontant.

Et il ajouta stoïquement :

— Après tout, si elle a des capitaux!

En même temps il entrait dans le bureau de Bida, et offrait sa main à Amandorine pour la faire passer dans son cabinet.

— Croyez-vous donc, chère et illustre Amandorine, que je ne vous avais pas reconnue? C'est pour cela que je voulais vous éviter.

— M'éviter?

— Je ne pouvais pas vous annoncer le malheur qui nous menace.

— Quel malheur?

— Faut-il vous le dire? Votre délicieux roman ne peut continuer de paraître.

Amandorine poussa un cri de désespoir et La Carterie essaya d'y répondre par un sanglot.

— Comprenez-vous mon chagrin, belle Amandorine... L'*Avenir des Demoiselles* va mourir au moment où vous alliez lui donner un brillant essor, et entraînera dans sa chute la ravissante *Rosa Luna*, cette création si poétique dont tout Paris s'entretenait.

— C'est impossible! s'écria Amandorine.

— Voilà la situation en deux mots : la comtesse de Beauregard a ruiné le journal; dans ma faiblesse je l'ai laissé puiser à même la caisse... Cette femme dévorerait des empires... L'imprimeur non-seulement refuse de m'imprimer, mais le marchand de papiers me poursuit. J'avais fait d'immenses frais pour lancer votre œuvre passionnée : affiches, prospectus, tirage extraordinaire. Le baptême d'une si charmante enfant ne devait-il pas être sonné par tous les carillons de la publicité?... Vous allez entrevoir l'envers de l'art : ce n'est pas beau. Votre œuvre avait besoin d'être lancée. Par la délicatesse des détails, elle ne pouvait tout d'abord pénétrer dans le cœur de ces gens matériels qui s'occupent plus d'affaires d'argent que de poésie. Avant que le public dise qu'un roman est beau, il faut le lui crier comme si on parlait à un sourd, surtout quand l'auteur débute... Le public a peur des nouveaux venus, il s'en défie : je voulais activer les feux de l'auréole qui ne manquera pas d'entourer votre nom dans une dizaine d'années; j'ai excité trop tôt les jalousies par mon admiration imprudente... On vous craint, madame, parce que vous êtes forte.

— Est-ce possible? s'écria Amandorine.

— Si la comtesse de Beauregard n'avait fait que dépenser l'argent de l'*Avenir des Demoiselles*, je n'y verrai rien que d'habituel, c'est sa coutume; mais, froissée par le succès de la première partie de *Rosa Luna*, elle m'a écrit ce matin un petit billet par lequel elle m'annonce qu'elle cesse de faire partie de cette rédaction. La comtesse n'a pu supporter une rivale redoutable à côté d'elle; et le plus grand éloge qu'on puisse faire de vous, c'est qu'elle va vous déchirer dans son cercle.

— Que me dites-vous là, monsieur?

— Voilà la vie littéraire, belle Amandorine; je vous en ai montré les mauvais côtés, mais le génie sait triomper de ces perfidies... Travaillez une quinzaine d'années, seule, dans une mansarde, en tête-à-tête avec votre encrier, n'ayant pour confidente que votre plume, et je ne doute pas qu'à force de courage vous ne vous imposiez au public.

— Seule! quinze ans! dans une mansarde! s'écria Amandorine oubliant tout à coup d'imprimer la forme du cœur à ses lèvres qui se pincèrent.

— Oui, sans journal, sans publicité, l'artiste, au bout de vingt ans, parvient à grand'peine à se faire un nom, mais à quel prix! Tandis que si l'*Avenir des Demoiselles* avait continué, avant six mois je mettais en lumière votre talent et j'enchâssais ses perles fines dans une riche monture.

— Pourquoi le journal ne continuerait-il pas?

— Je croyais vous l'avoir dit, madame; parce que les frais de lancement du premier numéro de votre roman ont été considérables, et que si demain, je n'ai pas payé dix mille francs aux créanciers de l'*Avenir des Demoiselles*, je suis conduit à la prison pour dettes.

Amandorine baissait la tête.

— Ce qui me contrarie le plus, continua La Carterie, c'est de vous avoir porté le plus mauvais coup qu'un débutant puisse recevoir : la comtesse de Beauregard, si influente dans le monde parisien, va répandre le bruit que *Rosa Luna* a tué le journal.

— Oh! s'écria Amandorine.

— Cette femme ne vit que de calomnies; elle est méchante, on la craint, mais avec sa langue empoisonnée elle se fait ouvrir plus de portes qu'avec des compliments... Ah! si j'avais pu paraître comme d'habitude avec le second numéro de votre roman où la *Rosa Luna* montre les exquises tendresses de son cœur, votre réputation se consolidait; venait la troisième partie, le dénoûment si surprenant par son inattendu, alors tout Paris reconnaissait la belle Amandorine pour un maître. Je voulais donner votre portrait en prime à nos abonnés. Chacun venait à vous; dans vos salons se pressait l'élite des artistes, des académiciens. Au théâtre, vous auriez touché du doigt votre triomphe; sur les boulevards on se serait retourné pour vous voir. J'aurais donné à dîner aux journalistes en vous gardant la place d'honneur; la critique se serait prosternée devant vous

avec des encensoirs d'or. Les éditeurs auraient frappé à votre porte, votre livre courait la France, la province, l'Europe. Voilà ce que je vous ménageais...

— Je trouverai dix mille francs, s'écria Amandorine enthousiasmée.

— Ce n'est pas moi que vous sauverez, Amandorine, c'est votre œuvre... Ah! soignez-la bien votre réputation, car elle sera plus grande et plus belle que vous ne vous l'imaginez... Bida!

Le poëte parut.

— A partir du premier numéro, madame remplacera la comtesse de Beauregard. Elle fera la chronique et jouira de tous les avantages qui y sont attachés. Belle Amandorine, ce jeune homme, qui est un poëte distingué, vous accompagnera chez tous nos fournisseurs, chez les marchandes de modes, les parfumeurs, les marchands de nouveautés. Ces commerçants seront trop heureux de vous offrir leurs étoffes et leurs parfums, et vous n'aurez même pas à les remercier. Un mot sorti de votre plume les payera amplement de leurs cadeaux. Dans huit jours, Bida, vous aurez à inviter l'élite du journalisme; je donne une grande soirée chez moi en l'honneur de notre belle Amandorine. Bida, vos heures de bureau terminées, je vous attache à la personne de celle qui va donner une nouvelle impulsion à notre Revue; vous lui épargnerez les fatigues matérielles de l'imprimerie, vous corrigerez les épreuves d'Amandorine pour qu'elle ne rougisse pas ses beaux yeux, et le roman terminé, je vous serai obligé de faire un sonnet triomphant en son honneur.

Bida restait stupéfait. Amandorine regardait le poëte en essayant de faire passer quelque tendresse dans la faïence de ses yeux.

— Ce jour-là, dit La Carterie, le journal sera imprimé en rose, sur papier glacé.

— Assez, s'écria Amandorine.

— Bida, vous vous chargerez de trouver un célèbre peintre pour reproduire les traits de notre illustre Amandorine, et on les fera graver en taille douce au-dessus de votre sonnet. Combien avons-nous de têtes couronnées abonnées à l'*Avenir des Demoiselles ?* Presque toutes, n'est-ce pas, Bida? Vous prendrez l'almanach de Gotha, vous ferez une liste exacte de tous les souverains de l'Europe, et l'imprimeur tirera exprès pour eux le portrait d'Amandorine, à part, sur grand papier de Chine. Vous m'entendez, Bida. Maintenant, chère

et illustre artiste, si vous le permettez, je vais vous reconduire chez vous ; mon coupé est en bas à votre service.

CHAPITRE XXII

LE JURISCONSULTE PRIN

Au bout de quinze jours Claire n'avait pas encore vendu de couronnes d'immortelles : toute la bande des marchandes, devinant sa timidité, s'était liguée contre elle et l'avait écartée à force d'insultes. Dans sa bonté Claire les justifiait : — Ces pauvres femmes n'ont que ce métier pour vivre et les enfants seraient peut-être battues en rentrant à la maison si elles ne rapportaient pas d'argent, se disait-elle. Et elle continuait à rester à l'écart, sans s'inquiéter de la retenue qu'exerçait tous les jours sa patrone sur les couronnes qu'elle ne vendait pas. Il arriva qu'une quinzaine après, Claire avait laissé une trentaine de francs chez la marchande qui, sans plus de façon, la mit un matin à la porte en lui défendant de reparaître devant ses yeux.

Claire s'en retournait à sa petite chambre les larmes aux yeux, lorsqu'elle rencontra une ouvrière de sa boutique, une jeune fille, la seule dont la physionomie lui avait plu.

— On m'a chassée, mademoiselle Eugénie, lui dit-elle.

— Et on ne vous a pas rendu votre argent... C'est l'habitude de Mme Dubois ; mais il faut vous le faire rendre.

— Je ne veux pas avoir de discussion à ce sujet avec Mme Dubois.

— Ah ! vous êtes trop bonne... C'est une femme riche et qui met les pouces quand on lui montre les dents. Elle a déjà eu des affaires au tribunal, et elle craint les poursuites... A votre place, j'irais trouver M. Prin. C'est un bon avocat du quartier, il vous conseillerait.

— A quoi bon?

— Si vous êtes embarrassée, il peut vous trouver une bonne place.

— Sil pouvait me placer, j'irais bien.

— Allez donc le voir. Il demeure rue Delambre, nº 13, sur le boulevard Mont-Parnassse... Vous n'oublierez pas qu'il s'appelle M. Prin, avocat.

— Merci bien, mademoiselle Eugénie.

— Il n'y a pas de quoi, mademoiselle Claire, je voudrais vous être plus utile.

Claire se rendit dans la direction du boulevard Mont-Parnasse, où elle demanda la rue Delambre. Personne ne la connaissait. Enfin il se trouva un homme qui sourit.

— C'est une pauvre rue, dit-il. Vous la reconnaîtrez facilement ; il n'y a pas de maisons.

Claire allait continuer son chemin, croyant que l'homme se moquait d'elle.

— Allez toujours tout droit devant vous, la quatrième à votre gauche, vous trouverez un pré, c'est là la rue Delambre... Il n'y a pas de gaz, mais dans une dizaine d'années on s'en occupera.

A cette époque, la ville de Paris possédait encore d'immenses terrains vagues, surtout aux alentours des barrières, où l'herbe poussait en paix et qui servaient de divertissement la semaine aux polissons du quartier, le dimanche et le lundi aux familles d'ouvriers qui allaient y attendre, étendues sur le gazon, l'heure de manger un lapin sauté, hors barrière. Des trouées considérables ayant été ordonnées par l'administration municipale, sous le règne de Louis-Philippe, il en résulta un certain trouble dans les habitudes du petit commerce du centre. La population augmentait tous les jours ; beaucoup de ménages peu aisés se trouvèrent relégués vers les faubourgs. Dès lors commença l'enchérissement des loyers, qui eut pour résultat de mettre un certain nombre de gens sur le pavé.

Il n'y a pas d'être plus industrieux qu'un Parisien misérable. Il se trouva un homme sans logement qui s'installa dans un de ces prés, y apporta des planches et s'organisa en moins de deux jours un logement bizarre ; comme d'autres de son espèce remarquèrent qu'on ne le tracassait pas, ils bâtirent à côté avec de la terre et des pierres ramassées de côté et d'autre, une espèce de cabane qui fut renversée aux premiers jours de pluie ; mais ils étaient installés. En cas d'orage une vieille toile goudronnée servait à protéger leur tête. En moins de quinze jours, tout ce qui se trouvait à Paris de détritus de constructions et de démolitions se trouva employé.

Un baraquement immense fut établi dans le pré qui donne sur le boulevard Mont-Parnasse ; la maison de Robinson Crusoé, telle que l'a décrite l'immortel de Foë, n'était pas plus sauvage que ces constructions improvisées, que l'administration municipale regarda un jour avec plus d'étonnement qu'Aladin se réveillant et trouvant un palais où il y avait une place vide la veille. C'était comme un campement de marchands bohémiens en Pologne, des maisons singulières sans étages, bâties à claire-voies, avec des morceaux d'armoires, de vieilles tables, des poutres qui avaient bien pu être dérobées la nuit quelque part, des matériaux singuliers dans la combinaison desquels il entrait de la paille, de la terre glaise, des cailloux, des morceaux de verre, du coke, de vieux chapeaux, des portes qui avaient été des fenêtres, des fenêtres qui avaient été des portes.

La population valait les maisons. C'étaient des gens déguenillés avec de longues barbes, les yeux creux, des femmes portant des enfants à la mamelle, suivies d'une foule de marmots qui criaient et se roulaient dans les plâtras : tout ce monde heureux d'avoir trouvé un trou, bâti sa maison, créé une propriété. Le premier qui y planta sa tente s'appelait Delambre ; les habitants reconnaissants donnèrent son nom au quartier, qui prit le nom de rue Delambre, et aussitôt les vingt premières maisons achevées, le commerce s'y organisa. C'étaient des marchands de ferraille rouillée, des chiffonniers : le plus industrieux, qui s'était emparé d'un terrain plus important, y fonda immédiatement un garni et inscrivit en gros caractères sur un drapeau : *Ici on loge à la nuit*. Deux marchands de vins entouraient ce garni, et le premier débitant avait pris pour enseigne : *Entrons d'abord chez Gustave*.

Comme ce chemin menait à la barrière, il s'y installa des fabri-

cants de brioches, des marchandes de saucisses en plein vent. Un marchand d'habits accrocha à sa porte des paletots délabrés, des bottes avachies, un chapeau de soie qui avait dû passer sur vingt têtes de femmes, et bientôt les curieux stupéfaits purent lire sur son enseigne : *A la toilette des deux sexes*; mais le fondateur de la rue Delambre fut des plus honorés, quand un homme habillé de noir vint s'emparer d'une parcelle de terrain en écrivant en gros caractères sur sa porte : *M. Prin, jurisconsulte.*

Un *jurisconsulte* dans la rue Delambre! — Les revendeurs de ferrailles et les marchands de saucisses se creusèrent d'abord le cerveau à se demander quels singuliers produits le nouvel emménagé allait étaler! Il y eut de fortes discussions à ce propos : ceux qui avaient bâti leurs maisons allaient lire et relire sur la porte ce singulier mot de *jurisconsulte* tracé au charbon en caractères voyants. Qu'était-ce que ce petit homme en habit noir râpé qui partait le matin, un grand rouleau de papier sous le bras et qui ne rentrait que le soir? On ne le sut que huit jours plus tard; au-dessous du titre de jurisconsulte, M. Prin ajouta celui plus clair d'*avocat des cochers*, et cette nouvelle qualification imposa plus que la première.

Le cocher de fiacre a la réputation d'être exploité par ceux qu'il conduit; il obéit à une discipline sévère, condamné souvent à descendre de son siége, à des amendes assez fortes. M. Prin, avocat des cochers, fut traité avec déférence par ses voisins. Son habit noir imposait, et la ficelle blanche qu'il portait au cou, et ses dossiers sous le bras, en y ajoutant un certain air de dignité qu'il tâchait d'emprunter à la magistrature.

Quand Claire se présenta pour lui parler :

— Si vous voulez voir M. Prin, lui dit la marchande de saucisses en plein vent qui avait établi sa poële à frire à côté de la maison du jurisconsulte, il faut aller au carrefour de l'Observatoire; tout le monde connaît l'avocat des cochers et on vous indiquera où il se trouve.

Claire reprit sa course du côté de l'Observatoire, où, après avoir été arrêtée par de nombreux groupes qui entouraient des faiseurs de tours de force, des baraques de Guignol, des marchands de pains d'épices, des diseurs de bonne aventure accompagnés de leurs pîtres, elle se trouva en face d'un cercle formé de soldats, de bonnes d'enfants, de sapeurs faisant cercle autour d'un petit homme en habit noir,

M. Prin lui-même, en train d'expliquer à son auditoire les articles du Code civil relatif aux droits de succession.

Sur le terrain sec et tassé du boulevard étaient dessinés à la craie des cercles et des triangles cabalistiques chargés de chiffres et de nombreux zéros, qui n'allaient jamais au-dessous de dix mille francs. En ce moment, M. Prin était en train de donner une leçon d'arithmétique à son auditoire, qui l'écoutait en ouvrant des yeux immenses.

— Vous héritez de cinquante mille francs, s'écriait le petit M. Prin, je dis cin...quan...te...mil...le... frrrrancs, il faut donc, mesdames et messieurs, que vous sachiez comment s'écrit en chiffres la somme de cinquante mille frrrrancs.

M. Prin traçait au cœur de son cercle dessiné à la craie le chiffre de cinquante mille francs.

— En donnant quittance, si vous oubliez par hasard un zéro, un simple zéro, vous ne touchez que cinq mille francs ; vous perdez donc tout d'un coup par votre ignorance quarante-cinq mille francs. Je dis qua...ran...te... cinq... mil...le... frrrrancs. Mesdames et messieurs, dans le *Manuel des Héritiers* que voici, vous apprendrez à ne pas être frustré de vos droits... Le soir, à la caserne, un militaire peut s'exercer à tracer d'abord des unités, puis des dizaines, puis encore des centaines ; le lendemain il passe aux mille, aux dix mille, aux quinze mille, aux vingt mille, aux cinquante mille.

Les curieux gardaient un profond silence.

— Je ne vous dirai pas qu'un colonel laisse à son brosseur des millions, ce serait exagérer ; mais on en a vu dans des batailles qui chargeaient un soldat de remettre leurs croix à des familles éplorées. La famille récompense le militaire : il a une somme à toucher, il faut donc qu'il sache signer un reçu, car dans les grandes maisons il y a toujours un livre de dépenses tenu en partie double.

Généralement, à ce moment les barbes des sapeurs se courbaient vers les chiffres cabalistiques, et silencieux ils s'interrogeaient pour se demander s'ils ne devaient pas remettre entre les mains de M. Prin leurs deux sous de haute-paye pour étudier l'art si utile de faire un reçu en cas de donations. Pour les bonnes et les cuisinières, M. Prin employait d'autres moyens de séduction. Il avait toujours connu un riche célibataire enterré la semaine passée à Saint-Thomas-d'Aquin, qui avait déshérité sa famille pour faire jouir

de sa fortune la servante qui avait eu soin de lui; mais malgré ces moyens de séduction, le petit cahier de M. Prin ne se vendait pas à un nombre considérable d'exemplaires. Alors il passait à un autre ordre d'idées.

— Vous me direz, mesdames et messieurs, que vous n'attendez pas de succession et que vous n'avez pas besoin de connaître la table du grand Pythagore, et c'est justement en quoi vous vous trompez. Combien y a-t-il en France de Dupré, de Thibaut, de Camus, de Leroux... Je parie qu'il y a dans l'honorable auditoire qui m'entoure un Legrand... Eh bien! que ceux qui s'appellent de ces noms me suivent : je ne leur donnerai pas mille francs, mais des millions... Il y a au ministère des successions qui dorment et qu'on n'ouvrira pas tant que les Dupré ne se seront pas présentés. Il est mort à Venise, en 1676, un M. Thierry qui a laissé trois maisons près du palais du doge, estimées six millions huit cent mille francs; un sac de quatre pieds de long et autant de large plein d'or massif en lingots, se montant à trente et un millions; quatre-vingt mille ducats à trois francs l'un, c'est-à-dire quatre millions; cinquante et un mille louis d'or sur l'hôtel de ville de Paris, produisant douze cent mille francs d'intérêt; six carrosses dans l'île de Corfou, qui valent encore vingt-neuf mille francs, quoiqu'il y ait des réparations à faire; deux bâtiments chargés de pierres précieuses, qui débarquèrent à Venise après la mort de Jean Thierry, estimées six millions. Et vous croyez que cela ne vaut pas la peine aux Thierry d'apprendre l'arithmétique!

Les cuisinières, en entendant parler de tels trésors, se regardaient comme très-malheureuses de gagner seulement deux francs par jour sur le repas de leur maître, et les sapeurs enlevaient leurs bonnets à poils pour s'essuyer le front, tant ils étaient émus.

— Ce n'est pas tout, continuait M. Prin; je ne finirais pas aujourd'hui si je vous parlais des dix-sept lits montés de diverses couleurs, des étoffes et autres meubles de M. Thierry, des dentelles, des quarante et un miroirs petits et grands, des cent fauteuils ornés d'or et d'argent, le tout représentant au moins une valeur de quatre cent mille francs; et j'oubliais encore les huit cent mille écus à la croix, qui valent aujourd'hui neuf millions soixante-dix-neuf mille francs. Vous me direz : Je ne m'appelle pas Thierry et je n'ai pas droit à ces milliards? Vous n'en savez rien : vous êtes peut-être

descendant de M. Jean Thierry. Consultez vos papiers. Il y a à se partager cinquante-six millions, qui représentent près de cent cinquante millions, d'après la valeur du marc d'or d'aujourd'hui.

Claire écoutait sans impatience le catalogue de ces millions qui ne la tentaient pas ; cependant, au moment où le jurisconsulte Prin faisait le tour du cercle pour vendre ses petits cahiers :

— Monsieur, j'aurai à vous parler, lui dit-elle en achetant un de ses cahiers.

— Si vous voulez m'attendre auprès du marchand de vins du coin, dit l'avocat, je suis à vous à l'instant.

Claire s'éloigna.

— Vous avez bien vu cette jeune fille qui m'a parlé, dit M. Prin à son auditoire, c'est une Thierry; sans moi, elle n'aurait pas connu la fortune de son grand'oncle, M. Jean Thierry... Ceux qui veulent de mes petits cahiers qui contiennent les devoirs des héritiers, qu'ils se dépêchent, la petite-nièce de M. Jean Thierry, l'archi-millionnaire, m'attend.

Le bagage de l'avocat n'était pas long à plier : il consistait en un dossier de parchemins et de papiers entourés de ficelle rouge, et il n'effaçait jamais les cercles cabalistiques tracés à la craie sur la terre, pour laisser quelque occupation aux sapeurs et aux militaires désœuvrés, qui, généralement après la séance de M. Prin, allaient considérer, avec un respect profond, ces triangles, ces cercles et ces chiffres qui leur donnaient à rêver les trésors les plus immenses : mais ce jour-là, les bonnes d'enfants suivirent à quelques pas M. Prin, pour regarder l'heureuse demoiselle Thierry, qui allait, à la suite d'une simple consultation, se présenter et recevoir des millions. Lui-même, M. Prin, s'enthousiasmait en parlant de la succession de M. Jean Thierry, dont il avait lu la description dans un vieux journal, et il en parlait avec une telle conviction, qu'il s'imaginait qu'un réel Thierry allait se présenter devant lui. Aussi aborda-t-il Claire de la sorte :

— Vous êtes une demoiselle Thierry!

— Je m'appelle Claire, dit-elle.

— Claire Thierry?

— Pardonnez-moi, monsieur, je voulais vous consulter pour une affaire particulière.

Alors Claire raconta à l'avocat la spoliation dont elle avait été la victime.

— Très-bien, dit M. Prin; c'est une affaire de justice de paix... Vous en serez quitte pour une vingtaine de francs.

— Vingt francs, dit Claire, je ne peux pas les dépenser.

— Comment, une Thierry! Allons, je continue à vous prendre pour une parente de M. Jean Thierry... Quel malheur que vous ne vous appeliez pas seulement Thieret... on pourrait plaider qu'il y a eu corruption de nom.

— On m'a dit, monsieur, reprit Claire, que vous vous chargiez de placer les personnes sans ouvrage.

— Certainement, dit M. Prin, rien n'est plus facile... J'ai l'idée d'un bureau de placement immense pour les deux sexes. Cochers de bonne maison, domestiques mâles et femelles, femmes de chambre... Il est impossible que je ne découvre pas un parent de M. Jean Thierry dans tout ce monde qui viendra s'adresser à moi... Si ce ne sont pas les domestiques, ce seront les maîtres.

— Je ne voudrais pas entrer en service, dit Claire.

— Il y a des demoiselles de boutique, des demoiselles de compagnie, que m'importe? Les Thierry peuvent se trouver aujourd'hui dans toutes les conditions.

— Alors, monsieur, vous pourriez me trouver une place dans un magasin.

— Ah! il n'en manque pas; je demanderai seulement à la personne que je placerai dans quelque bonne maison de s'inquiéter s'il n'y a pas parmi les autres employés ou serviteurs des descendants de M. Jean Thierry.

— Ainsi, monsieur, je pourrai m'occuper tout de suite.

— Aussitôt que mon bureau de placement sera fondé; malheureusement, il y a à Paris un imprimeur Thierry qui ne me livre pas mes affiches et mes prospectus pour une simple bagatelle... Il veut cent francs d'avance... J'ai dépensé tout ce que j'avais à courir après les héritiers de M. Jean Thierry. Il y en a plus de vingt à Paris; la province m'en donne soixante-sept, et je ne compte pas ceux qui vivent à l'étranger. Je me ruine pour les Thierry, il est bien simple qu'un des membres de cette nombreuse famille pour laquelle je me sacrifie, me fasse une petite avance. Pas du tout. Croyez-vous que cet imprimeur, qui demeure rue du Four-Saint-Germain, renonce à

la succession : puisqu'il ne veut pas me faire crédit de quelque impression, je trouverai le moyen de l'écarter. Il n'aura rien du gros héritage de M. Jean Thierry, c'est moi qui vous le dis.

Claire commença à comprendre qu'elle avait rencontré un personnage au moins singulier.

— J'aurais pourtant bien voulu me placer, dit-elle.

— Oh ! s'écria M. Prin en se frappant le front, une idée ! Je n'y avais pas pensé... Nous allons aller chez moi et nous parcourrons la liste de tous les Thierry. Il y en a au moins vingt-cinq à Paris ; j'ai leur adresse, leur profession que j'ai copiée dans l'almanach Bottin. Ce M. Bottin m'a été bien utile dans ma recherche des Thierry ; je ne connais pas de meilleur livre... Je donnerais tout au monde pour que M. Bottin fût parent de M. Jean Thierry. Enfin nous verrons cela plus tard... Vous entrerez donc en condition chez un Thierry quelconque, le premier venu ; et maintenant que vous êtes au courant de l'affaire, vous lui en parlerez de temps en temps, afin qu'il ne s'endorme pas dans une coupable indifférence à l'endroit de la succession de M. Jean Thierry, parce que ; voyez-vous, un seul Thierry qui manque à l'appel empêche tous les autres Thierry de toucher ces immenses sommes accumulées... Certains objets doivent avoir perdu de leur valeur, les meubles, les étoffes qui sont entassés dans une maison au bord du grand canal Garofolo. Il doit faire humide dans ce pays-là, voilà des étoffes qui perdent de leur lustre... Il en est de même des six grands carrosses de l'île de Corfou... S'il fait chaud, les bois ont joué certainement... J'aurais bien voulu faire un tour par là, car enfin je suis une sorte d'exécuteur testamentaire des dernières volontés de M. Jean Thierry.

Si elle avait osé Claire eût quitté le terrible M. Prin ; mais elle conservait encore un secret espoir, et se confiait maintenant dans le hasard. Sans s'inquiéter si Claire l'écoutait, M. Prin continua, en marchant rapidement ou en s'arrêtant brusquement, suivant l'échauffement de ses idées. Bien des fois sa main s'avança pour prendre un bouton d'habit, ainsi que font les gens qui veulent faire entrer leur raisonnements de force dans l'esprit de ceux qui les écoutent, mais il s'apercevait seulement alors qu'il avait affaire à une femme.

— Depuis l'année 1776, continua M. Prin, les Thierry n'ont pas manqué à l'appel ; il se trouve toujours des gens qui ne sont pas mécontents de manger une part d'un gâteau de cinquante-six mil-

lions, mais il en manquait toujours. Il s'est présenté de faux Thierry. Sur les Thierry que je pourchasse, on en écartera peut-être les deux tiers. Tant mieux, la part des vrais Thierry n'en sera que plus belle. Moi je crois qu'on peut étendre le cercle des investigations et appeler aux débats les Thierret, les Thiron, les Thiraud, les Thirel, tous ceux dont le nom commence par T, H, I, suivis d'un R ; vous voyez donc, mademoiselle, qu'il ne vous manquera pas de place. Vous n'aurez que l'embarras du choix. Il y a peut-être cinq cent places à occuper chez les Thierry, et de bonnes places, parce qu'après tout une demoiselle de boutique qui répète à son patron tous les matins : « Vous pouvez hériter de cinquante-six millions, » est une personne agréable à entendre. Ah ! nous voilà arrivés, dit l'avocat Prin en entrant dans la rue Delambre.

Claire hésitait à suivre l'avocat.

— Vous êtes fatiguée, dit M. Prin ; mais vous allez trouver à vous asseoir chez moi, et nous choisirons dans mon dossier le Thierry qui peut vous convenir pour débuter. Vous ne voulez pas aller en province?

— Non, dit Claire, je préfère rester à Paris.

— Les Thierry de provinces sont de braves gens ; je ne les connais pas, mais on serait parfaitement chez eux. Ils ont plus de temps à eux, et ils penseront davantage à la succession de M. Jean Thierry ; mais puisque le séjour de Paris vous est plus agréable, nous trouverons votre affaire.

Chacun dans la rue saluait le jurisconsulte Prin.

— Ce sont de pauvres gens, dit l'avocat à Claire ; je trouverai un moyen de les rattacher à la succession de M. Jean Thierry.

La porte ouverte, Claire pénétra dans une chambre basse encombrée de papiers, de feuilles volantes. Le nom de Thierry était inscrit en gros caractères sur les murs, avec les nombreuses variantes que l'avocat lui avait fait subir. On pouvait lire : *Thierry*, *Thiery*, *Thiéry*, *Thieri*, *Tierry*, *Tiéry*, *Tièry*. Un seul volume était ouvert sur une petite table, l'*Almanach Bottin*.

M. Prin posa la main dessus.

— Votre sort est à la lettre T, dit-il à Claire ; mais avant que je ne vous place, jurez-moi, si vous entrez chez un Thierry, de ne pas convoiter la succession pour vous-même, d'attiser de tout votre possible la volonté des divers héritiers que vous pourrez rencontrer ;

enfin, de ne pas oublier que c'est moi, Prin, jurisconsulte, avocat des cochers, qui ai le premier ravivé la succession de M. Jean Thierry.

— Je vous le promets, dit Claire, qui commençait à subir l'influence du petit homme habillé de noir.

La conviction absolue qu'il mettait dans les moindres détails relatifs à cette succession faisait qu'en l'écoutant quelque temps, les milliards fantastiques du célèbre feu Jean Thierry prenaient l'apparence de sommes rangées dans les caves de la Banque, qui n'attendaient que des réclamations sérieuses pour être distribuées.

— Voilà un Thierry, jardinier au Jardin-des-Plantes, dit M. Prin en feuilletant le livre d'adresses, vous ne voulez pas débuter par celui-là ; Thierry, boucher, rue Montmartre, non ; Thierry, pâtissier, aux Batignolles, vous conviendrait peut-être mieux ; Thierry, revendeur de ferrailles, au Marché-Noir. Ceux-là sont les héritiers les plus directs et les plus importants ; l'orthographe de leurs noms est irréprochable. Ils possèdent les deux R qui valent le meilleur des blasons. Nous passons aux Thiery avec un R seul : l'un d'eux est charpentier, l'autre employé à la Ville ; mais une partie de ces Thiery jouit d'un accent sur l'E. Ce sont les trois grandes catégories. Voulez-vous entrer, mademoiselle, chez les Thierry aux deux R ou chez ceux qui n'ont qu'un R, ou chez les accents aigus ?

— J'irez où vous m'enverrez, dit Claire.

— Non, vous devez choisir... Ce sont de très-bonnes places, mais il y a une différence entre un charpentier et un employé de la Ville.

— Pourvu que je puisse travailler, dit Claire.

—Alors, à votre place, j'entrerais chez les Thierry irréprochables, ceux aux deux R ; et, entre tous, je choisirais le revendeur de ferrailles du Marché-Noir, parce que nous pourrons prendre certainement des renseignements sur lui, dans cette rue même. Si vous vouliez bien repasser demain, j'aurais étudié la question.

— Je n'oserai jamais me présenter seule.

— Ah ! les premières fois je vous accompagnerai chez ces Thierry, pour vous montrer comment il faut leur parler...

Là-dessus Claire prit congé de M. Prin et rentra dans la petite chambre où elle avait espéré trouver la paix. Encore un logement à abandonner ! Où le sort allait-il la jeter ? Voilà ce qu'elle se demandait avec inquiétude.

Pendant huit jours, Claire suivit docilement M. Prin dans toutes les maisons où il lui plut de la conduire ; mais les Thierry se montraient récalcitrants aux milliards. La plupart des gens dont l'avocat avait pris l'adresse exerçaient de petits commerces et n'ayant jamais entendu parler de milliards, ouvraient d'abord de grands yeux, car les vêtements de ce porteur de milliards ne prévenaient pas en sa faveur. Son déluge de paroles effrayait les gens qui le prenaient pour un échappé des Petites-Maisons ; et surtout la singulière condition qu'il imposait de faire entrer Claire au service des futurs héritiers ne contribuait pas peu à les faire regarder comme des aventuriers, des gens dangereux même, qui venaient peut-être étudier l'intérieur des maisons avec l'intention d'y faire plus tard un mauvais coup.

Claire sentait quelle défiance elle et son introducteur inspiraient ; mais elle n'osait refuser d'accompagner M. Prin qui, maintenant, venait la chercher tous les matins chez elle et lui faisait battre le pavé de Paris, en se contentant d'un petit pain de temps en temps pour toute nourriture.

Combien Claire regrettait maintenant d'avoir quitté la maison du naturaliste où elle avait vécu si tranquille pendant quelques mois ! Mais un secret sentiment la poussait à la suite de M. Prin, dans ce Paris où elle espérait encore rencontrer Auguste. Tant qu'elle ne reverrait pas l'homme qu'elle aimait, elle se sentait jetée dans une existence agitée, n'ayant pas de projets assurés, allant à l'aventure, les idées en déroute. En perdant Auguste, elle avait perdu le sens réel des choses, et Claire se plaisait dans cette confusion d'idées qui la poussaient en avant, toujours avec un secret espoir.

Le tourbillonnement dans lequel elle avait été jetée lui convenait, parce qu'il l'empêchait de réfléchir, maintenant surtout qu'elle était chassée pour toujours de la maison paternelle ; seulement, le soir, quand elle rentrait brisée de fatigue, elle retrouvait ses chagrins sous son oreiller, et elle les égrenait lentement avant de s'endormir, comme une dévote égrène son chapelet.

Claire avait assez de sens pour s'apercevoir de la manie de M. Prin ; mais l'avocat s'était attaché à elle, et elle craignait de lui enlever ses illusions de milliards en l'abandonnant tout à coup. Dans sa bonté, elle espérait ramener M. Prin au calme, comme il en était arrivé pour le naturaliste ; mais elle suivait une mauvaise voie, la plus dangereuse de toutes, en facilitant la manie de l'avocat, qui,

trouvant un auditeur pour supporter dans la conversation ce perpétuel retour des Thierry, était encouragé à la recherche du fabuleux héritage.

M. Prin avait l'esprit si préoccupé de sa grosse affaire qu'il ne s'apercevait pas que Claire changeait à vue d'œil : elle se nourrissait mal, elle fatiguait toute la journée à battre le pavé de Paris, elle était inquiète du pain du lendemain. Un matin, elle se réveilla avec la fièvre, et ne put sortir.

— Ce ne sera rien, dit l'avocat ; reposez-vous, mon enfant, je vais continuer mes excursions ; il est impossible que les *Thiéry* avec un accent me traitent aussi cavalièrement que tous ces Thierry que j'écarte définitivement de la succession.

Claire vit s'éloigner sans regret M. Prin : elle avait besoin d'être seule pour prendre un parti. L'existence qu'elle menait à la suite de l'avocat ne pouvait continuer, et elle cherchait à quitter le maniaque sans lui enlever ses illusions.

Sur les deux heures. M. Prin arriva en sautillant, gai, joyeux comme un oiseau.

— J'ai trouvé un Thierry, dit-il, nous sommes sauvés.

Il se promenait dans la petite chambre de Claire en sautant.

— Habillez-vous, Claire, l'héritier de Jean Thierry est en bas, qui vous attend.

— Je suis si fatiguée.

— Il n'y a pas de fatigue. Vous avez une bonne place qui n'est pas à dédaigner... Ce Thierry est un aimable garçon ; je suis aux anges que la fortune de son aïeul lui tombe entre ses mains... Il s'appelle Thiraud, mais je me fais fort de démontrer ses droits.

— Eh bien ! dit Claire, je vais vous retrouver à l'instant.

— Pendant que vous vous habillerez, dit l'avocat, j'en profiterai pour conduire chez moi ce riche héritier.

Claire dut s'habiller et rejoignit l'avocat à son logement de la rue Delambre, où il était occupé à détailler les milliards, les carrosses de l'île de Corfou et les meubles du canal Garofolo à un homme pâle et maigre, les yeux enfoncés, un grand nez de perroquet, une large bouche, qui l'écoutait attentivement.

— Voilà Mlle Claire, lui dit l'avocat.

L'homme regarda Claire en clignant de l'œil.

— Je me charge de l'engagement, dit-il. C'est une belle fille !

M. Prin continuait à examiner les droits et les devoirs des héritiers.

— Pardon, dit l'homme, il est quatre heures, il faut que je sois au boulevard du Temple à cinq heures sans manque. Mademoiselle peut-elle m'accompagner ?

— Certainement, dit l'avocat.

— Où allons-nous ? demanda Claire.

— M. Thiraud vous l'expliquera en chemin.

— Je suis bien fatiguée pour aller au boulevard du Temple.

— Nous prendrons l'omnibus, dit Thiraud.

— Vous reviendrez ? demanda l'avocat.

— Vous me demandez si j'abandonne des milliards... Allons donc.

— Adieu, Claire, dit M. Prin, j'irai vous voir prochainement.

CHAPITRE XXIII

LE CAFÉ DU GÉANT.

En passant sur le boulevard du Temple, après de nombreuses courses où il avait été, comme toujours, déçu dans ses espérances, l'avocat Prin fut frappé par le nom de Thiraud écrit en gros caractères qui s'étalait sur une affiche à la porte d'un café. L'avocat était possédé d'une idée fixe qui lui faisait voir des Thierry partout ; mais peut-être aurait-il passé outre s'il n'eût été mis tout à coup en présence de ce Thiraud, qui, appuyé mélancoliquement contre la porte du café, semblait livré à une sorte d'affaissement particulier à beaucoup de gens du boulevard du Temple, sur lequel trône, habite, se promène, roule, se pavane, étudie, flâne toute la nombreuse popula-

tion dramatique, qui ne dessert pas moins d'une quinzaine de théâtres et de cafés chantants.

Thiraud appartenait, en qualité de comique, au grand café du Géant. Ainsi que beaucoup de comiques, à peine descendu des planches, il offrait l'aspect d'un enterrement. Maigre, pâle, peu soigneux de sa personne, il semblait un singe épuisé, car il en avait la couleur rousse.

En entendant appeler Thiraud par un de ses camarades qui passait, l'avocat Prin se dit : voilà mon homme. Lui ayant fait de profondes salutations que le comique jugea adressées à son rare talent, l'avocat lui demanda tout d'abord s'il ne croyait pas à l'altération de son nom et si ses parents n'avaient pas été des Thierry dans l'origine. Le comique répondit qu'il n'en savait rien.

— Qu'importe, lui dit l'avocat, Thiraud ou Thierry, vous n'en n'êtes pas moins appelé au partage d'une succession de plus de quinze millions.

Les jambes du comique flageolèrent dans son pantalon, et comme il avait développé, dans l'intérêt du grotesque, la mobilité de la peau de sa face, son chapeau se courba en arrière par un simple mouvement du nez, des sourcils et du front.

— Quinze millions ! s'écria-t-il, vous voulez rire, monsieur ?

— Il y a un an que je vous cherche, M. Thiraud, dit l'avocat, et si vous me connaissiez, vous sauriez que je ne ris jamais.

D'habitude, le comique se tenait contre la porte du café concert après son déjeuner, dans l'espérance qu'un de ses admirateurs lui offrirait une demi-tasse. Le café du Géant étant fréquenté généralement par les commis de nouveautés des environs, il s'en trouvait toujours quelqu'un, fier de s'attabler, sur le boulevard, en compagnie du comique célèbre de l'endroit. Jamais Thiraud, à l'aide de sa réputation, ne déboursait un sou au comptoir ; mais cette fois, il crut devoir rompre ses habitudes d'économie quand M. Prin lui demanda s'il avait le temps de l'écouter.

— Certainement, dit le comique, et nous allons prendre une canette de bière si vous voulez bien.

A cette offre, l'avocat reconnut qu'il avait affaire avec un héritier réel des Thierry, et il s'empressa d'accepter, ne déguisant pas l'amertume qu'il ressentait des mauvais procédés des co-héritiers qu'il visitait depuis une quinzaine de jours en compagnie de Claire. Et la

danse des milliards commença, telle que M. Prin la faisait habituellement au carrefour de l'Observatoire.

Le comique, quand on avait gratté son enveloppe goguenarde, était crédule à l'excès ; le sérieux de M. Prin fit que Thiraud, en un moment, grimpa dans les carrosses de l'île de Corfou, secoua les sacs de sequins et de piastres, et se meubla un futur appartement dans la rue Charlot, au Marais, avec les splendides étoffes du palais du quai de Garofolo. Il lui passa des velléités de grandeur dans lesquelles il payait un dédit pour enlever du café-concert le géant Arthur, qu'il attachait à son service en qualité de majordome, et il se promettait désormais de tenir la dragée haute aux commis de nouveautés qui se faisaient tirer l'oreille pour lui offrir quelques rafraîchissements.

Toutes ces bouffées étaient intérieures, mais l'avocat Prin vit bien qu'elles gonflaient l'homme ; aussi s'empressa-t-il d'aborder une question de détail, et il lui parla de Claire pour la placer convenablement auprès de lui.

— Je n'ai aucun pouvoir dans le café-concert, dit Thiraud ; mais si cette jeune fille est jolie, il sera facile de la faire entrer ici en qualité d'aspirante.

Justement le propriétaire du café du Géant se montrait sur le seuil ; Thiraud alla lui parler de l'affaire.

— J'ai un fauteuil vide au fond du théâtre, dit le maître du café. Une jolie fille n'est jamais mal dans un fauteuil ; mais, tu sais, Thiraud, je ne donne pas d'appointements aux débutantes.

— Ce n'est pas beaucoup, dit M. Prin.

— Comment ! dit le maître du café, je leur fournis le costume, le blanchissage, la lumière de cinquante becs de gaz, un théâtre pour se montrer, et vous trouvez que ce n'est pas assez... Ces filles-là devraient me payer pour le mal qu'elles me donnent.

— Oh ! dit Thiraud à l'avocat, elle ne sera pas longtemps au café sans gagner plus d'argent que moi.

M. Prin crut réellement que Claire était destinée à toucher par la suite quelques appointements.

— J'ai peur que Claire ne sache pas chanter, dit-il.

— Qu'importe, dit Thiraud; nous avons toujours ici deux femmes qui ne chantent pas, et qu'on met sur le théâtre pour la montre.

— Alors c'est entendu, dit l'avocat au propriétaire du café-concert, vous vous chargez de ma protégée ?

— Oui, soyez tranquille.

Comme il était de bonne heure, il fut convenu que Thiraud accompagnerait l'avocat à son domicile, autant pour parler de l'affaire de la succession que pour décider Claire à sa nouvelle position, et Claire consentit si facilement que le comique en conçut une petite pointe d'amour-propre. Thiraud vivait, dans un coin de Belleville, avec une couturière qui le nourrissait, mais la folie de milliards qui le tenait, et l'espérance de s'ancrer d'abord dans les bonnes grâces de Claire, firent qu'il l'invita tout d'abord à dîner chez un marchand de vin, derrière le théâtre de l'Ambigu-Comique. Claire accepta sans se faire prier : le léger accès de fièvre qui s'était emparé d'elle provenait plutôt encore du besoin que de la fatigue. Ses ressources étaient complétement épuisées, et l'avocat Prin ne s'inquiétait guère de ce qu'elle mangeait en sa compagnie.

Sans y mettre une grande politique, tous deux s'étudièrent pendant tout le repas; Claire, croyant que l'avocat était très-lié avec Thiraud, et le comique se demandant dans quel but M. Prin plaçait une jeune fille à ses côtés. Mais la conversation roula généralement sur le café-concert, dont le comique déploya tous les avantages pour monter l'imagination de Claire.

Dès le soir, Thiraud présenta la débutante à la bande des chanteuses et des musiciens, et il fut convenu que Claire, assise derrière le chef d'orchestre pendant la représentation, étudierait pour la première fois ce public devant lequel elle était destinée à se montrer.

A cette époque le café-concert du Géant était déjà célèbre par la quantité de monstres qu'il avait exhibés : on y voyait généralement un géant, à moins que ce géant ne fût un nain. Le ténor, le premier chanteur, le baryton, la chanteuse militaire et même le comique n'étaient que les accessoires du géant ou du nain. Le public s'entassait surtout pour aller voir le géant, lui donner des poignées de main, se mesurer à côté de lui, s'enthousiasmer de son riche costume en velours violet de coton, ou pour se grandir à côté du nain; mais le nain n'eut jamais le succès du géant. La foule méprisait le nain, tandis qu'elle avait l'admiration la plus complète pour les deux grandes jambes que le malheureux géant était obligé de tenir en dehors de la porte de sa chambre pendant plus de la moitié de

la première représentation, la cabine étant trop petite pour contenir son corps tout entier.

Malgré cette torture qui durait de sept à neuf heures, et de neuf heures à onze, le géant était assez flatté dans son amour-propre pour subir une sorte de détention dans le cabinet des premières galeries. Partout le mot de *géant* s'étalait, à l'extérieur et à l'intérieur. A la porte le géant était représenté en lithographie coloriée avec sa tunique violette, ses brandebourgs d'or, son pantalon collant, ses bottes molles et sa toque de velours surmontée d'une plume rouge triomphante. Dans le café, des inscriptions souvent répétées en gros caractères annonçaient aux curieux qu'ils devaient avoir à renouveler leur consommation aussitôt après l'exhibition du géant, qui, se montrant deux fois dans la même soirée, au son d'une marche triomphale, faisait que la salle se remplissait deux fois, à moins toutefois que des gens excessivement luxueux, ne voulussent contempler deux fois de suite le même géant.

Un morceau de musique solennel avait été composé expressément pour la tournée du géant par le chef d'orchestre lui-même.

Dans la salle se vendaient d'énormes sucres-d'orge, dit sucres-d'orge géant; il y avait encore une liqueur terriblement forte, qu'on appelait la liqueur du géant, et le public était prévenu que moyennant la faible somme de deux francs cinquante centimes, il avait le droit, entre onze heures et minuit de souper en compagnie du géant.

Claire, curieuse de s'initier aux mœurs de la bande avec laquelle elle allait vivre, s'inquiéta d'abord des manœuvres des chanteuses, des petites comédies qu'elles jouaient avec les premiers rangs des spectateurs, composés de jeunes gens et surtout de vieillards. Les œillades allaient leur train, ainsi que les bouquets et les boîtes de bonbons.

Le café pouvait contenir cinq cents spectateurs, qui se composaient, au rez-de-chaussée, d'honnêtes familles de bourgeois friands de chants, de croquets et de bierre. A la première galerie se faisaient remarquer des apprentis tapageurs, des ouvrières qui venaient étudier la nouvelle romance; mais le spectacle se donnait réellement pour une quinzaine d'initiés, assis à des tables avoisinant l'orchestre, les uns, jaloux de trinquer avec les chanteurs qui se montraient aussitôt dans la salle après le grand air, les autres faisant la cour

aux chanteuses et n'en étant séparés que par le gaz de la rampe. Toute la soirée, entre chaque couplet, s'échangeaient des sourires, des œillades, des paroles à mi-voix, mille détails perdus pour le public sérieux venu un peu pour boire, fumer, entendre chanter et beaucoup pour le géant.

Sur ce petit théâtre, il ne se faisait pas une action naturelle. Claire admira beaucoup la bonté d'une chanteuse qui s'avançant sur le bord de sa chaise pendant que sa camarade chantait, lui servait de souffleur. C'était pour se faire remarquer. Les dames de l'estrade s'applaudissaient, s'ajustaient les plis de leurs robes, se passaient leurs bouquets, leurs boîtes de bonbons, souriaient entre elles, semblaient se raconter à l'oreille des choses divertissantes pour montrer leurs dents, leurs bras, donner du jeu à leurs bouches, à leurs yeux, à leur physionomie. Rien n'était sincère, pas plus que les soubresauts du chef d'orchestre qu'on entendait rire par-dessus toute la foule quand le comique débitait des calembours moisis.

Claire put croire que le chef d'orchestre s'amusait infiniment; mais la vérité est que lui et ses musiciens, pour se maintenir dans les bonnes grâces du maître du café, affectaient un enthousiasme prolongé ou une hilarité extravagante, suivant la nature des chanteurs. Lui-même, le maître du café, homme grave, en habit noir, la serviette sous le bras, ne dédaignait pas de s'associer à ces enthousiasmes. Sans cesse occupé à parcourir son établissement pour imposer silence, réprimer des *bis* scandaleux et surveiller les galeries tapageuses, on le voyait tantôt en haut, tantôt en bas, frappant brusquement des mains en profond connaisseur à de certains morceaux, et regardant depuis plusieurs années tous les géants qui s'étaient succédé, avec une admiration convaincue.

— Eh bien, dit-il à Claire, nous allons donc demain paraître sur ce beau théâtre?

Claire rougit légèrement.

— Il ne faut pas avoir peur... C'est l'aplomb qui fait les grands artistes... D'ailleurs, je vous réserve un emploi qui n'a pas été occupé depuis quelque temps.

— Quel emploi? demanda Claire.

— Vous le saurez plus tard : j'ai besoin de vous voir à l'estrade, en costume, pour savoir si vous pouvez vous en acquitter convenablement.

La soirée terminée, Thiraud descendit dans le café et parla de s'en retourner à Belleville.

— Où vais-je aller? lui demanda Claire timidement, car elle n'avait pas d'argent.

— C'est vrai, dit le comique, vous n'avez pas cherché de logement. Je ne peux pas vous emmener chez moi, ma femme serait alouse ; mais je connais dans le faubourg un maître de garni qui vous logera.

Claire suivit son nouveau protecteur, qui la recommanda à un ogeur, sur les bords du canal Saint-Martin, où elle passa une nuit anxieuse, se demandant si elle allait trouver le repos dans sa nouvelle condition. Le lendemain matin, elle alla de bonne heure chez l'habilleuse, ainsi qu'il en avait été convenu avec le maître du café-concert. Il s'agissait de trouver une robe à sa taille, et ce ne fut pas sans peine qu'on en trouva une blanche lamée d'or, qui avait servi précédemment à une chanteuse, engagée en province

A six heures du soir, Claire se trouva réunie de nouveau à toute la bande, dans un petit foyer étroit, derrière le théâtre où les chanteuses s'habillaient et se faisaient coiffer. Plus d'un regard jaloux fut dirigé vers elle, pendant que ses beaux cheveux blonds flottaient en grappes épaisses sur son dos, attendant que le perruquier eût terminé avec les premiers sujets.

Claire eût été embarrassée de son maintien si Thiraud ne fût venu faire un bout de conversation pendant la toilette.

— Vieux coureur, lui dit la chanteuse militaire, où as-tu déniché cet oiseau-là?

Thiraud sourit.

— Je le dirai à ta femme, prends garde!

Le chef d'orchestre entra, sous le prétexte de donner des conseils à des chanteuses, mais, en réalité, pour voir la débutante.

— Si vous vouliez apprendre à chanter, dit-il à Claire, je vous donnerais des leçons.

Le cornet à piston, qui vivait maritalement avec la chanteuse militaire, à peine entré :

— Tu n'as rien à faire ici, lui dit la chanteuse jalouse, va-t'en à ton billard, paresseux!

C'était dans le foyer une procession d'habitués du café, de l'orchestre, empressés autour de Claire, dont la beauté se montrait

plus éclatante à chaque nouveau tour de mains du coiffeur. Son émotion faisait porter le sang aux tempes, et cette rougeur naturelle faisait pâlir le fard de ses camarades.

Le maître du café entra alors qu'une rose triomphante venait d'être posée dans les cheveux blonds de Claire.

— C'est une belle fille, dit-il à Thiraud.

— Elle n'a pas un sou à elle, lui dit le comique à voix basse.

— Je vais lui faire signer son engagement alors.

Le maître du café, quoiqu'il ne payât pas Claire, craignait qu'on ne la lui enlevât aussitôt et il avait préparé un engagement sur papier timbré, par lequel sa nouvelle pensionnaire avait droit à un vingtième de la quête, aux bouquets qu'on lui enverrait, à l'habit et à la coiffure de théâtre. Le contrat devait durer trois mois et Claire s'engageait à payer de nombreuses amendes au cas où elle n'arriverait pas à l'heure, où elle manquerait une séance, une répétition, le tout couronné d'un dédit de cinq cents francs si Claire renonçait tout à coup à paraître sur les planches du café-concert.

Claire signa sans lire. Le timbre officiel placé au coin de la feuille de papier avait quelque chose d'imposant pour elle, et il lui semblait que son engagement devait être sérieux, revêtu de cette petite vignette gravée. Enfin elle allait gagner sa vie ! Le vingtième de la quête qui lui tombait en partage ne pouvait offrir qu'une somme respectable, car la veille elle avait pu entendre le son de la monnaie qui tombait dans la bourse en velours rouge d'Olympe, la cantatrice militaire, lorsqu'elle avait fait le tour du café-concert. En pensant au service que lui avait rendu l'avocat Prin, elle eut un souvenir affectueux pour le petit homme qui s'était dévoué à elle, et elle se promit d'aller le remercier au premier jour pour lui montrer qu'elle n'était pas ingrate. Eût-elle oublié l'avocat, Thiraud l'en eût fait ressouvenir, car le soir même, en ramenant Claire à son hôtel garni, le comique toucha un mot du légataire, M. Jean Thierry.

Les comédiens, qui étaient jadis renommés pour leur insouciance et leur prodigalité, ont perdu de leur bohême depuis que les préjugés qui pesaient sur eux se sont dissipés, et les plus râpés rêvent une certaine aisance. Thiraud avait l'amour de la petite maison comme ses camarades, et les milliards de M. Jean Thierry dépassaient de beaucoup les chiffres de ses rêves.

—Pourvu, disait-il que le gouvernement vénitien n'ait pas mis la main sur les trésors de M. Jean Thierry !

Claire ne pouvait lui donner d'explications à ce sujet, son esprit était porté ailleurs. Le maître du café lui avait recommandé de venir le lendemain de bonne heure, afin de s'entendre avec elle sur un rôle qui devait la mettre tout à fait en lumière. L'effet de Claire sur l'estrade fut complet ; jusque-là on n'avait pu trouver pour occuper ces fonctions subalternes que de pauvres filles niaises et sans beauté qui ne restaient pas plus d'une semaine, assises dans les fauteuils en damas rouge. Placées près de la porte pour garnir l'estrade, à l'état de *meubles*, pour ainsi dire, destinées à tromper le public qui croyait qu'il allait entendre cinq chanteuses, quand il n'y en avait réellement que trois, ces filles n'inspiraient aucune curiosité et elles ne recueillaient que l'amertume des applaudissements envoyés aux artistes. A peine jouaient-elles un rôle ingrat quand le comique les faisant intervenir dans les chansonnettes sans les prévenir, les prenait pour point de mire de ses plaisanteries.

L'habilleuse, le coiffeur les traitaient à la diable : un coup de peigne suffisait, ainsi que la première robe venue, qui était quelquefois trop large ou trop étroite, sans que personne songeât à y remédier ; mais Claire, par sa beauté, donna tout de suite du relief à ces misères, et avec son costume d'emprunt qui n'avait pas été fait pour elle, elle fit oublier les roulades de la forte chanteuse et les *parlé* de la cantatrice militaire. C'était un trésor pour le propriétaire du café du Géant. Le premier jour, la recette de la quête se monta à quinze francs huit sous, sur lesquels le maître du café prélevait la moitié, laissant le reste à ses artistes. Le vingtième de Claire ne fut pas lourd, et ce fut pour entretenir ses illusions que le propriétaire du café lui donna le lendemain l'autorisation de faire son tour de quête dans la salle, comme les cantatrices elles-mêmes.

La beauté de Claire, sa grâce et sa naïveté étaient données en spectacle de plus près et valaient bien pour le public la contemplation des bras de sapeur de la cantatrice militaire. D'ailleurs un rôle était réservé à Claire qui, par cette exhibition, devait être remarquée forcément.

Au moment où la première partie du concert allait être terminée, Claire parut sur le théâtre donnant la main au géant.

C'était l'innovation rêvée par le maître du câfé-concert qui donna

lui-même le signal des applaudissements, dont Claire put prendre une bonne partie, car le géant commençait à devenir fatigant pour les vrais amateurs. Toujours le même géant, dont l'entrée était de si mauvais augure pour les petites bourses.

A l'entrée du géant, toutes les consommations devront être renouvelées.

Tel était le vrai sens de l'apparition du géant, qui occasionnait une émeute dans le monde des garçons de café, allant, venant, courant, enlevant les bouteilles et les verres, forçant les buveurs à boire avec rapidité le reste de leurs verres.

— Messieurs ! renouvelez ! renouvelez !

On n'entendait que ce cri ; et certains habitués grognons s'étaient déjà dit plus d'une fois :

— C'est le géant qu'il faudrait renouveler.

Celui-là surtout était un géant inférieur, d'une petite espèce : les connaisseurs n'en parlaient qu'avec mépris. Où était le beau temps du géant américain Francastor, dont la barbe descendait jusque vers le milieu de la poitrine ? Et le géant écossais ? Et le géant mérovingien ? C'étaient des géants, ceux-là ; mais le géant actuel semblait à côté d'eux ce qu'une petite vache bretonne est à un taureau du Cotentin. Pour le public nouveau qui n'était pas blasé sur les géants, il pouvait offrir encore quelque charme ; mais les dilettantes en matière de géant avaient raison dans leur dénigrement.

Claire donna un charme nouveau à ces exhibitions. Sa petite main parut encore plus délicate dans la grosse patte du monstre, et toute sa personne, fine et élégante, montra quelle perfection la nature pouvait atteindre, à côté des exagérations des membres mal équilibrés du géant, porté sur de longues jambes, mais dont la poitrine rentrée annonçait un germe de destruction prématurée.

Ce que le maître du café avait prévu arriva. Le soir, à la quête, Claire reçut, des premiers rangs du public attablé de l'orchestre, plus de pièces de dix sous que de monnaie de cuivre. Son entrée sur le théâtre, en compagnie du géant, avait été un vrai triomphe, et un louis n'eût pas payé le joli sourire dont elle accompagnait chaque offrande.

Plus d'un habitué essaya de la faire causer ; mais comme elle n'était pas préparée à ce rôle, une rougeur subite la tirait d'embarras et répondait plus spirituellement qu'un mot préparé.

A peine était-elle revenue dans le foyer, que quatre bouquets lui furent apportés par la marchande habituelle.

—Vous pouvez les montrer à votre entrée en scène, lui dit la marchande ; je vous les reprendrai à la fin du concert à cinq sous pièce.

A onze heures, la marchande de bouquets allait les offrir à la porte des Délassements-Comiques, des Folies-Dramatiques, des Funambules, et il se trouvait toujours quelque galant pour en honorer les grandes actrices du crû.

— Non, dit Claire, je les garderai.

Elle avait besoin de ces fleurs pour oublier le triste rôle qu'elle jouait, le contact de la main tiède du géant enfiévré, dévoré comme tous les géants d'une lente phthisie, et quoique ces fleurs fussent trop *parisiennes*, presque sans odeur, disposées élégamment, mais montées sur des brins de paille, Claire leur donna plus d'un regard avant de se coucher.

Pour la première fois, jetée en spectacle, Claire avait pu deviner la sensation qu'elle exerçait sur le public ; sans doute, cette présentation par le géant offrait quelque chose de pénible, et elle ressentait un léger frisson en se rappelant le contact de cette grosse et inepte main si singulièrement chaude, mais elle avait entendu mille mots charmants à son adresse et elle commençait à jouer un rôle.

Avant de s'endormir, elle mit ses bouquets dans un pot à eau, afin de les trouver encore frais à son réveil ; le lendemain ils étaient fanés. Ces fleurs étaient l'image la plus juste de la vie parisienne, où le moindre objet offre une surface élégante, et où chaque racine contient quelque artifice. Elle se repentit de n'avoir pas jeté les bouquets, car elle ne voulait pas accepter les offres de la marchande et vendre les hommages qu'elle recevait. La désillusion commença trop vite pour Claire ; au bout de quelques jours, les habitués devenant plus exigeants, demandaient des réponses à leurs bouquets, et trouvaient que la jeune fille ne répondait pas à leur enthousiasme.

Thiraud, qui les fréquentait, enseigna à Claire le peu qu'il y avait à faire pour obtenir leurs applaudissements quand elle entrait en scène ; mais Claire ne se souciait pas de leur envoyer des regards du haut de l'estrade, ainsi que le faisaient ses camarades. Le rôle qu'elle jouait en compagnie du géant lui répugnait ; quelquefois elle se sentait prise de violentes jalousies quand, en faisant la quête, elle se

trouvait en face d'une grisette joyeuse, assise à côté de son amant, et qui le dimanche, se délassait des fatigues de la semaine.

— Hélas! se disait-elle en rentrant, si Auguste ne m'avait pas abandonnée, je serais peut-être là en sa compagnie, occupée à regarder et non à être regardée!

Les familles d'ouvriers, le père, la mère, la fille, assis autour d'une petite table, la faisaient encore plus souffrir, car le souvenir de son père venait la tyranniser. Toujours Auguste et toujours son père lui revenaient à l'esprit, et toujours le remords de sa faute.

Un soir, sur l'estrade, pendant que ces souvenirs à forme humaine défilaient lentement, et qu'abattue elle laissait pencher la tête, sans se soucier du spectacle de la mélancolie qu'elle donnait au public du café chantant, elle se rappela tout à coup qu'elle n'était pas là pour réfléchir, et elle leva les regards vers les habitués qui applaudissaient à tout rompre le comique, grâce à un certain chapeau difforme qu'il portait, le chapeau et les cheveux emmêlés étant le seul travestissement qu'il fût permis aux chanteurs du café-concert d'endosser. Non loin du chef d'orchestre, au premier rang de table, était un gros homme aux lèvres épaisses, remarquable surtout par un énorme diamant jetant de nombreux feux sur le satin de sa cravate. Il regardait Claire, et Claire le regardait : mais tous deux avec une sorte d'inquiétude. Le regard de l'homme semblait dire : « Je connais cette femme, » et Claire se recueillait pour savoir où elle avait rencontré cet homme.

Quand elle se présenta pour faire la quête, elle feignit d'oublier l'homme au diamant; mais celui-ci fit *st*, de telle sorte que Claire aurait eu mauvaise grâce à passer outre. Elle baissa les yeux, mais elle ne put s'empêcher de reconnaître alors M. Petit-Duclos, le banquier qu'elle avait traité si violemment dans son parc, à Neuilly. Reprenant aussitôt son sang-froid, Claire salua le banquier comme elle le faisait à chacun des assistants, et M. Petit-Duclos, dupé par cette assurance, crut s'être trompé. Quoique sa rencontre avec Claire eût été significative pour lui, le changement qui s'était opéré dans les traits de Claire, sa physionomie, qui se ressentait des drames dans lesquels elle avait été mêlée, le passage de l'adolescence à la jeunesse, en avaient fait une femme d'une beauté nouvelle et plus accentuée; mais, malgré le sentiment de colère dont le banquier avait été atteint contre Mme de Courtilz, il n'avait pu arracher les

racines d'une passion violente pour Claire, et la vue de la jeune fille donnait en ce moment une nouvelle vie à ces racines.

M. Petit-Duclos, dès le soir même, prit des informations auprès de la bouquetière ; il apprit que Claire vivait seule, dans une petite chambre garnie. Il y avait dans ce fait de quoi réveiller la passion du banquier, quoiqu'il fut attaché au char d'une danseuse de l'Ambigu-Comique, un théâtre qui, à cette époque, vivait depuis trois ans sous le coup de la mauvaise fortune et ne parvenait pas à remplir sa caisse. La danseuse qui voulait être souveraine dans le théâtre, fit tant que M. Petit-Duclos en devint le principal commanditaire. Cette folie lui avait déjà coûté plus d'une centaine de mille francs, mais la danseuse régnait en souveraine absolue dans son cœur et sur les planches, et les sommes considérables qu'elle faisait dépenser au banquier la rehaussaient d'autant plus à ses yeux.

Il se passa alors dans le cerveau de M. Petit-Duclos un combat curieux. Claire inspira au banquier une nouvelle passion qui nuisit à la danseuse : l'une dévorait la fortune de M. Petit-Duclos, l'autre lui avait résisté violemment. Claire l'emporta, et dès lors le banquier devint le spectateur le plus assidu du café du Géant, où sa passion ne put rester un mystère. Chacun, dans le théâtre, avait remarqué l'opiniâtreté des gros regards de M. Petit-Duclos, qui ne quittaient pas Claire d'un seul moment. A chacune des quêtes il donna un louis, fait inexplicable au café du Géant, où on parle encore de l'homme aux louis. Les chanteuses n'eussent pas remarqué le vieillard et sa scintillante épingle de diamants, que l'assiduité de ses gros yeux tournés vers l'estrade du côté de Claire, les eût informées de sa passion.

A partir du théâtre de la Porte-Saint-Martin jusqu'au théâtre du Petit-Lazari, le dernier échelon de l'enfer dramatique, toute une population de coulisses, composée de cinq mille personnes au moins en y comprenant les habilleuses, les figurants, les machinistes, se connaît, se rencontre, se tutoie. Dès son entrée à l'Ambigu en qualité de commanditaire, M. Petit-Duclos fut salué humblement par la population d'hommes et de femmes, tenant aux théâtres. Sa liaison avec la danseuse lui donna tout à coup une popularité enivrante qu'il n'avait jamais trouvée dans la banque.

Le moindre cabotin se disait qu'il pouvait avoir affaire un jour avec le banquier, et ses empressements à le saluer s'en ressentaient.

Ce fut par cette filière que les artistes du géant découvrirent quel était l'homme au diamant. Chacun le dit à Claire :

— Tu manques ta fortune.

— Cet homme-là peut te faire un sort.

Claire n'en accordait pas un regard de plus au banquier, qui se désespérait et ne savait comment faire jouer les moyens ordinaires en pareil cas. La bouquetière elle-même, personne consommée dans l'art de l'intrigue, y avait échoué ; Claire la repoussait, et pourtant sa situation ne devenait pas plus prospère. A force de privations sur sa nourriture, elle avait amassé à peine de quoi payer la quinzaine de son loyer, car les frais de représentation du café-concert étaient immenses pour ses maigres appointements. Les gants blancs dévoraient plus des deux tiers de la recette ; ne s'étant pas liée avec ses camarades qui la jalousaient, Claire avait la naïveté de porter des gants de trois francs, et ne savait pas que les premiers sujets des petits théâtres se gantent admirablement au Temple pour cinq sous, en achetant des gants nettoyés.

Une vertu si tenace devait commander l'attention dans un pareil monde. Claire défraya dès lors les conversations des foyers de théâtre, où sa beauté était acclamée par les hommes et dénigrée par les femmes. La danseuse maigre, qui s'était insinuée dans le cœur de M. Petit-Duclos par des *pointes* audacieuses, eut vent des assiduités de son protecteur au café du géant, et, en sa qualité de femme, voulut humilier celle qu'on citait comme une dangereuse rivale. Quoi que fît le banquier, elle le força à la conduire un soir au café-concert, et quand Claire fit la quête, elle dit assez haut pour que celle-ci entendît :

— Comment, c'est cette petite chipie ?

Et elle ajouta :

— Elle est bien fagottée !

Le mot blessa au moins M. Petit-Duclos autant que Claire, qui continua à faire le tour de la table, la rougeur sur la figure, honteuse de sa toilette. En revenant sur l'estrade, tout en baissant les yeux, elle put regarder sournoisement la robe de la danseuse, qui, était d'une simplicité élégante, mais dont les dentelles représentaient plus d'une recette du théâtre de l'Ambigu, un jour de succès. Claire se sentait réellement *fagottée*. Le mot était vrai ; mais sa gentillesse faisait oublier le costume et la danseuse ne l'avait pas dit.

Se donner en spectacle d'une façon ridicule fut pour Claire une révélation pleine de souffrance. A chaque pas qu'elle faisait dans la vie, la femme se dessinait et se dépouillait de sa chrysalide de jeune fille. Avant de quitter le café-concert, Claire se regarda longtemps dans une mauvaise glace qui ornait le foyer des chanteurs, et elle détailla avec amertume les chiffons de gaze blanche fournis par le maître du café-concert. Ce soir-là, elle s'endormit avec des sentiments tout nouveaux de coquetterie blessée, et le lendemain elle gourmanda l'habilleuse sur le *fagot* de robe que l'administration la forçait de porter.

L'habilleuse se défendit de son mieux et répéta à peu près mot pour mot les paroles que Claire avait entendues dans la boutique de la fripière, lorsqu'elle voulut lui revendre les pauvretés du Marché-aux-Veaux, qui avaient fait longtemps son innocente joie. Suivant l'habilleuse, c'était de la faute de Claire si à cette heure elle n'avait pas des armoires remplies de robes de soie, de velours. L'estrade du café-concert était merveilleusement située pour pêcher des bijoux, des dentelles, et l'administration n'attifait ainsi ses artistes que parce qu'elle attendait de leur intelligence des toilettes plus convenables.

Toujours le même raisonnement poursuivait Claire! Depuis sa fuite de chez son père, elle l'avait entendu trop souvent se répéter à ses oreilles. Rien n'est plus dangereux pour un esprit naïf que ces affirmations qui se retrouvent les mêmes dans des bouches différentes. Et c'étaient des femmes âgées qui parlaient ainsi à Claire, en invoquant une expérience qui leur avait manqué dans la jeunesse.

— Il est encore temps, lui disaient ces femmes, mais dépêchez-vous.

A l'attention que Claire prêtait à ces paroles, l'habilleuse vit que ses paroles portaient coup, et elle s'entendit le même soir avec la bouquetière, une *Célestine* de bas étage. Dès lors M. Petit-Duclos trouva deux auxiliaires au moment où Claire était désespérée de ne pas gagner sa vie. Claire commença à se repentir d'avoir traité le banquier avec tant de brutalité dans son jardin de Neuilly et pour essayer de se faire pardonner, elle sourit en recevant son louis habituel, à la quête du concert.

La glace était rompue, la guerre terminée. Il était permis au ban-

quier d'espérer; l'habilleuse et la bouquetière ne cessaient d'entourer Claire de leurs filets et elles allaient répéter à M. Petit-Duclos combien de mailles restaient à coudre. Chacun dans le café était complice de cette séduction : les chanteuses ne pouvaient voir d'un bon œil à leurs côtés une vertu triomphante. Elles affectaient de mépriser Claire et de la traiter en petite fille sans valeur. Quoi que fît Thiraud pour entretenir l'harmonie dans le foyer, Claire se trouvait reléguée au dernier plan par les chanteuses qui traînaient leur toilette en longueur, afin que Claire ne fût pas prête au moment de l'entrée en scène, et mille autres détails désagréables pour son amour-propre.

Mais bientôt, pour consolider cette paix qui annonçait un si doux avenir, M. Petit-Duclos envoya force cadeaux à Claire : habits de ville et habits de théâtre, bagues, broches, pendants d'oreille qui ne furent pas repoussés, grâce à l'habile intervention de l'habilleuse et de la bouquetière. L'affaire fut entamée avec une telle habileté, que Claire ne s'en douta pas d'abord. La première robe donnée par le banquier était si simple, que Claire crut qu'elle sortait du magasin du café-concert; elle ne se doutait pas que la coiffure qu'elle portait dans les cheveux avait été payée cent francs chez la plus élégante modiste de la rue de Richelieu. Ce n'étaient que des fleurs, entrelacées dans quelques brins d'herbe, mais disposées avec un goût parfait.

— Où avez-vous acheté cette coiffure, ma chère ? demanda la première chanteuse.

— C'est l'administration qui me la fournit, dit Claire naïvement.

L'autre se mit à rire d'une façon significative.

— On t'en donnera de pareilles à l'administration, ma petite !

— Comme vous êtes admirablement coiffée ! s'écria M. Petit-Duclos.

Au sourire singulier du banquier, Claire commença à comprendre que l'administration n'avait rien à voir dans sa toilette.

— A la bonne heure, lui dit le maître du café, vous faites honneur à mon établissement ; vous êtes charmante.

Thiraud vint renchérir sur le tout, et l'habilleuse, sans convenir qu'elle était la complice du banquier, sourit d'une façon assez significative pour faire réfléchir Claire. Le lendemain ce fut une nouvelle toilette, le surlendemain une autre, et les bijoux commencèrent

à étinceler sur la poitrine de Claire, à ses oreilles, autour de son cou, de ses bras et de ses mains. M. Petit-Duclos n'était pas nommé encore, et Claire lui savait bon gré de cette discrétion ; mais une telle mise devait amener le désordre à l'intérieur du café-concert. Les chanteuses qui avaient méprisé Claire dans ses pauvres habits, la dénigrèrent encore davantage, maintenant que tous les regards se portaient sur elle.

— Si j'étais à votre place, lui dit l'habilleuse, je ne voudrais pas rester dans un bazar pareil.

Claire avoua que la présentation du géant au public lui était désagréable.

— Que faire ? dit-elle.

— Ah ! ma chère, il n'y a qu'un trône pour les jolies femmes comme vous, c'est de jouer la comédie sur un vrai théâtre, à l'Ambigu, par exemple.

— Mais je n'ai jamais pensé à jouer la comédie.

— On étudie avec un bon maître de déclamation. Je connais un homme qui ne demande pas autre chose que votre amitié, si vous voulez suivre ses conseils.

Cette conversation se tenait sur le boulevard, en sortant du café-concert, et Claire y prêtait une oreille attentive.

— Voulez-vous monter un moment chez moi ? dit l'habilleuse ; voilà ma porte, et nous causerons plus à notre aise.

Claire suivit l'habilleuse dans un petit entresol du boulevard du Temple.

— Oh ! que vous êtes bien logée, s'écria-t-elle en voyant à la lumière trois petites chambres meublées élégamment.

— Mais, ma chère, vous êtes chez vous ?

— Chez moi ! s'écria Claire.

— Oui, en face de l'Ambigu-Comique, où un brillant engagement vous attend.

M. Petit-Duclos, caché dans un cabinet de toilette, parut.

— Mademoiselle, lui dit-il, voici un engagement que vous n'avez qu'à signer. J'espère que vous ne m'en voulez plus ; pour moi, j'ai tout oublié.

Claire lui tendit la main. Le banquier était ému : ses gros yeux roulaient singulièrement.

— Demain, sur les midi, dit-il, je viendrai savoir si l'Ambigu aura l'honneur de vous compter au nombre de ses pensionnaires.

CHAPITRE XXIV

TRÉSORS D'AFFECTION D'AMANDORINE

Amandorine réalisa une partie des espérances de La Carterie; quoique ayant enterré trois maris en province, un commissaire priseur, un avoué et un notaire, la folle veuve était remplie de prétentions littéraires qui lui enlevaient cette précieuse expérience que possèdent généralement les veuves. Pour être imprimée et arriver à la célébrité, il n'était pas de sacrifices qu'Amandorine ne fît, et La Carterie puisait à larges mains dans l'héritage des trois officiers ministériels, inventant chaque jour quelque nouvelle ruse pour arriver à ses fins.

Du moment où l'auteur de *Rosa Luna* accepta la rédaction en chef de l'*Avenir des Demoiselles*, sa fortune fut compromise à jamais : il est vrai que de douces compensations remplissaient la brèche creusée par l'insatiable La Carterie. Amandorine eut un salon esthétique, une arène littéraire dans laquelle vingt-sept petits poëtes venaient combattre à armes courtoises, après dîner. Ce fut une académie au petit pied dont Amandorine était la présidente ; elle fut reçue membre sociétaire de la société de l'Union poétique, moyennant vingt-cinq francs par an. La Carterie la fit affilier au club des spirites où elle eut l'honneur de converser avec l'esprit de saint Vincent de Paul qui ordonna à tous les assistants de se dépouiller d'une partie de leurs bourses pour venir en aide à de cer-

taines infortunes cachées que Redjougla était chargé de soulager; mais si elle dépensait son avoir en folies de toute nature, La Carterie se chargea de sa toilette.

En sa qualité de rédacteur en chef de l'*Avenir des Demoiselles*, Amandorine reçut force cadeaux, nouveautés de toute sorte, inventions de marchandes de modes, de couturières, de lingères, qui n'étaient pas mécontentes d'essayer leurs innovations sur le corps d'une femme célèbre qui se montrait dans tout Paris, au Bois, aux courses, aux premières représentations, à la cour d'assises, et qui offrait assez de surface pour étaler à larges plis ces toilettes excentriques.

Amandorine porta la première une délicieuse capote où se voyait à moitié dans le feuillage un nid d'oiseaux avec la mère tremblante voltigeant au-dessus du nid, effrayée du danger que couraient ses petits; car sur l'aile gauche de la capote on remarquait une terrible vipère verte qui, passant entre ses dents une langue repliée en mille plis tortueux, convoitait d'un œil terrible la nichée de la pauvre fauvette. On pense quel train produisit dans Paris cette capote pleine de drame.

On dut à Amandorine d'avoir révélé la première le corset sans goussets d'une couturière pleine d'imagination qui, ne se bornant pas à l'ancienne tradition, eut la constance de prendre pendant un an des leçons de sculpture chez Pradier, afin d'étudier sur le vif les flexions du corps féminin.

Au théâtre, Amandorine introduisit le fameux éventail à ressorts, un énorme chef-d'œuvre de mécanique, qu'elle posait sur le devant de sa loge, qui se baissait et se relevait cinq cents fois par minute, gênant peut-être la vue du théâtre, mais envoyant en même temps qu'un souffle rafraîchissant une odeur agréable d'alcoolat de roses et de concombres. Il fallait un commissionnaire pour apporter cet énorme éventail à ressorts; mais toute la salle en admirait l'ingénieux mécanisme.

Pour les parfums, Amandorine dépassa les prodiges des hétaïres grecques; tous les matins elle prenait un bain adoucissant au baume de Judée, qui enlevait les dernières traces d'une certaine crème froide de limaçons dont elle s'oignait le corps la nuit. Le soir, elle employait la graisse d'oie de Russie pour faire pousser ses cheveux, et le matin, le mirifique balsam de Willia pour les empêcher de

tomber. C'était l'*Avenir des Demoiselles* qui l'avait mis en relations avec les inventeurs de ces utiles onguents.

Sa première toilette du matin consistait en un merveilleux élixir de Ruspini pour conserver la blancheur des dents. Le même Ruspini lui fit cadeau d'un petit pot de crème de Cydonia pour lisser les bandeaux et leur donner du brillant. L'eau favorite de toilette d'Amandorine était l'esprit de fleurs de cèdre. Sa figure ne demandait pas moins de deux heures de soin, à commencer par le blanc de Perse achromatisé, que la femme de chambre réveillait par un soupçon de rouge de carthame hespérisé. Soir et matin Amandorine rendait l'éclat à ses yeux fatigués par la pensée, disait-elle, en appliquant sur la partie interne des paupières du pyronée arménien : les lèvres réclamaient leur part de pommade carminée de Damas, et une fois satisfaites, ne cessaient de sourire de contentement.

Quand ses doigts étaient tachés d'encre, Amandorine employait le diapasme oriental. Aussi n'avait-elle rien de commun avec les bas-bleus mal chiffonnés, à la robe tachée, qui sentent la poussière des bibliothèques. Ses mouchoirs étaient imprégnés chaque jour de mille odeurs différentes : tantôt de mignardise, tantôt de fleurs de pêcher, tantôt de caprifolium, tantôt de tilia microphilla, tantôt de cyparisse odorant, tantôt d'hymenea dulce. Jamais femme ne sentit si bon et les petits poëtes qui recevaient des invitations à dîner sur un élégant papier parfumé de poudre de fleurs de Berlin, en tombaient immédiatement à la renverse.

Amandorine, en entrant dans une loge, l'embaumait à l'instant et la loge se trouvait parfumée pour une huitaine. Son arrivée produisait comme un concert de fleurs que les petits poëtes s'acharnaient à rendre en versification sans y parvenir. Bida était le seul de la bande qui ne s'enthousiasmât pas poétiquement pour ce concert d'odeurs, et s'il fréquentait les salons d'Amandorine, c'était sur les recommandations de La Carterie, qui s'y faisait représenter par son secrétaire de rédaction. Le poëte revenait de ces soirées plein de tempêtes et d'indignation en se rappelant les mensonges qu'il y avait entendus.

— J'aimerais mieux me couper la main droite, disait-il à Gogué, que d'écrire des vers à la louange de cette folle.

Car il avait réussi à échapper à la terrible commande de La Carterie; et si des vers avaient été publiés dans l'*Avenir des Demoi-*

selles en l'honneur de l'auteur de *Rosa Luna,* ils n'étaient pas signés de Bida, qui se déchargea de cette besogne sur un jeune poëte méridional qui arrivait de sa province avec le système que les plus plates adulations et les compliments les plus effrontés mènent vite un homme à la fortune dans Paris.

Ce poëte faisait cénacle avec une demi-douzaine de gens de son espèce, qui constituèrent d'abord le premier fonds du salon d'Amandorine. Dès la première soirée, la folle connut les enthousiasmes, les extases, les interruptions calculées, les trépignements qui peuvent se manifester dans un cercle de petits poëtes écoutant une pièce de vers. Sur une vingtaine qui se trouvaient là, un aliéniste en eût fait enfermer dix-neuf pour le moins.

Les fatigues de cerveau qui enlèvent de grands génies dans toute leur force, amènent des troubles physiques dont sont peut-être atteintes plus violemment les médiocrités. Celui-ci, avec un masque de crasseux sacristain, récitait d'un ton pédant des vers licencieux sur les courtisanes de l'antiquité ; un pauvre hère honteux et toussottant chantait le vin. Marie-Antoinette avait trouvé un défenseur dans un troisième qui, bien avant de commencer, roulait des yeux blancs, crispait ses poings, se mordait lui-même et semblait un convulsionnaire échappé des miracles du diacre Paris. Le palais des singes ne renferme pas plus de grimaces.

Des gâteaux, des sucreries et des sirops récompensaient ces exercices, et Amandorine savait chatouiller le moral de chacun des gens venus pour la distraire.

Bida se faisait remarquer par son air froid. Il eût été à l'unisson de la gaieté au milieu de gens sincères, enthousiaste devant de grandes œuvres ; mais il lui était impossible de faire paraître le moindre sentiment d'admiration pour ces esprits dévoyés qui avaient choisi le métier de poëte par paresse et par vanité. L'un d'eux, avec une figure de cuistre de collége, débitait pompeusement de grandes tirades sur l'Inde, et avait inventé une sorte de langue *rama* pour se tenir dans la couleur du pays. Un autre épileptique était un improvisateur-né, qui, n'étant jamais à court de rimes, arrivait chaque soir avec un chiffon de papier où étaient consignées les beautés d'Amandorine. Son cou, sa poitrine, ses épaules, son bras, son sourire peint, ses bagues, son gros front, jusqu'à l'éventail mécanique, formaient matière à poésie. Il ne faut pas oublier un maigre poëte qui, plein

de gloutonnerie, dévorait à lui seul un pâté, buvait quatre bouteilles et payait son écot par un morceau de poésie improvisé où les vers s'allongeaient sur le papier, petits, moyens et grands, imitant le dessin du pâté ou la forme de la bouteille. Amandorine avait su rencontrer, dans une époque libre où tout homme peut se créer une position indépendante par son travail, des êtres qui, pour quelques sonnets, s'en venaient, tout crottés, remplir leur estomac aux dépens de la vanité de l'auteur de *Rosa Luna;* n'étant jamais rassasiée de leurs compliments, Amandorine savait les provoquer par l'adroit tour de sa conversation.

— Murillo, disait-elle, a placé dans son tableau de la Cuisine des Anges un séraphin d'une pose charmante et dont le pied dépassant la draperie des vêtements, offre à l'œil le modèle le plus idéal.

En même temps Amandorine relevait un peu sa robe, et son large pied brutal attirait l'attention de tout le cénacle.

— Vous avez un pied plus élégant, disait un poëte.

— Oh! s'écriait Amandorine en feignant un doute...

— Je vous enverrai demain une pièce de poésie sur votre pied mignon, je ne parviendrai pas sans peine à en rendre la délicatesse.

Une autre fois :

— Il y a des peintres, disait Amandorine, qui rendent admirablement la richesse de la carnation et la véritable harmonie des formes. Ainsi, dans le portrait de la maîtresse du Titien, il y a des épaules ravissantes qui paraissent, qui sont... je ne sais comment exprimer cela!

Et les deux bras d'Amandorine se courbaient avec grâce, pendant que ses deux mains faisaient éventail vers ses propres épaules. Avec un tel manége, il était difficile à la bande des pique-assiettes de ne pas se pâmer devant les épaules d'Amandorine, qui saisissait ainsi l'occasion de se lever au milieu du salon, de retrousser la manche de sa robe et d'étaler ses deux bras nus dans mille poses variées, suivant la discussion.

— Mais vous ne dites rien, mon cher Bida? lui demandait-elle avec inquiétude.

Dans les salons, on craint un homme retiré dans un coin qui ressemble à un critique chargé de rendre compte du jeu des comédiens. C'était, en effet, le rôle de Bida, qui, plus tard, dans une sorte de poëme satirique, dépeignit avec colère le grotesque de ces

soirées esthétiques. Chargé par La Carterie de ne pas manquer aux soirées d'Amandorine, il y allait accomplissant un devoir, et nourrissait son esprit d'amertume à chaque nouvelle visite. En envoyant son secrétaire chez Amandorine, La Carterie avait un but. Il craignait toujours que quelque galant ne voulût s'introduire dans le cœur de l'auteur de *Rosa Luna*, et c'était la ruine de l'*Avenir des Demoiselles*. A de certaines conversations, La Carterie avait remarqué un intérieur bouillonnement de passion qui devait dévorer Amandorine et la rendre esclave du premier homme qui se présenterait. Que deviendrait la subvention qu'accordait la provinciale au journal? Amandorine s'envolerait un beau matin avec le galant et mettrait l'amour bien au-dessus de la littérature.

— Mon petit Bida n'est-il pas gentil? demanda-t-il un jour brusquement à Amandorine.

— Il ne parle pas; je ne l'ai jamais entendu dire un mot dans mon salon.

— C'est un garçon timide qu'une belle femme effraye : mais il ne revient pas une seule fois de vos lundis sans me parler de vous.

— Quel jeune homme singulier!

— Rempli de délicatesses quand on le connaît, froid pour ceux qui ne l'ont pas pratiqué.

— Ce que vous me dites là commence à me faire revenir sur son compte, dit Amandorine.

— Je l'avais jugé d'abord comme vous, dit La Carterie; mais depuis six mois qu'il est ici, j'ai été à même d'étudier sa nature impressionnable. C'est un garçon qui s'efforce de ne pas montrer à la surface ses sensations intérieures. Il couverait une grande passion que je n'en serais pas étonné.

— Vraiment! Mais M. Bida m'intéresse tout à fait.

— J'ai trouvé quelquefois dans son bureau, continua La Carterie, des brouillons de poésie qui indiquent une certaine flamme.

— Pour quelque grisette, sans doute?

— C'est à une femme remarquable qu'il s'adresse secrètement, une personne à laquelle il n'ose confier les tourments de son cœur.

— Pauvre jeune homme!

— Je ne lui ai pas fait voir que je connaissais son secret, parce

que je sais combien il est discret ; mais je me proposais de vous en parler. Une femme a le droit de sonder les cœurs...

— Qu'ai-je à faire là-dedans?

— Et si vous étiez la belle inconnue?

— Moi, c'est impossible, s'écria Amandorine en faisant un de ses plus beaux sourires.

— Eh bien, j'en suis sûr... Bida est follement épris de vous.

— Un si jeune homme!

— Il a vingt-quatre ans et jusqu'à présent il n'a pas rencontré son idéal. Jugez quels trésors d'affection son cœur renferme. Est-ce que vous ne l'avez pas trouvé plus pâle depuis quelque temps? dit La Carterie se complaisant dans cette nouvelle plaisanterie.

— A vous dire vrai, je ne m'inquiétais pas beaucoup de M. Bida dont la froideur m'effrayait...

— Voilà bien les femmes, s'écria La Carterie, toutes les mêmes! Comment, belle Amandorine, la connaissance profonde que vous avez du cœur humain ne vous avait pas fait pressentir quelle lave se cachait sous cette froide apparence?

—J'aurais cherché longtemps autour de moi, sans penser vraiment à votre jeune protégé.

— Parlons franchement, Amandorine... Votre cœur est-il libre?

— Oh! fit l'auteur de *Rosa Luna* avec un sourire plein de pudeur.

— Qu'y aurait-il d'étonnant! Avec votre réputation, les hommages vous entourent ; et votre beauté triomphante...

— Mon cœur est libre, soupira Amandorine.

— Trop heureux poëte! s'écria La Carterie. Quelles consolations je vais lui porter!

— N'abusez pas de mes aveux, dit Amandorine d'une voix troublée.

— Je vais lui rendre la vie, chère belle.

Le lendemain Bida fut tout étonné d'être invité par La Carterie à aller au Bois en sa compagnie avec Amandorine, sous le prétexte d'affaires pressantes qui ne lui laissaient que cette heure pour causer du journal avec ses deux rédacteurs. La Carterie recommandait à Bida d'être poli avec Amandorine, et le poëte ne put se douter du singulier rôle qu'il allait jouer dans cette comédie.

A cinq heures on partit pour le bois de Boulogne, et tous trois

allèrent s'attabler au restaurant de Madrid, singulier endroit qui tenait de la petite maison et de la ferme. La grande porte du restaurant, ses bâtiments couverts en tuile, sa cour, pouvaient faire croire à un endroit rustique ; mais à l'intérieur de petits cabinets décorés avec luxe représentaient la civilisation parisienne dans ce qu'elle offre de confortable aux galanteries de rencontre.

La Carterie fut éblouissant d'esprit tout le temps du repas ; il en avait juste ce qu'il faut dans ces parties fines, non pas délicat ni relevé, mais son esprit tenait de la nature des vins qu'on boit dans ces endroits, un esprit d'apparence, qui monte à la tête, étonne les gens et laisse les cerveaux vides. Avec beaucoup de cet esprit parisien, La Carterie n'avait rien dit, de même qu'avec une dizaine de vins différents d'un grand prix, servis dans des verres particuliers, les convives n'avaient rien bu, sinon des mélanges frelatés, des combinaisons chimiques.

Tels étaient les repas commandés par La Carterie et tel il s'y montrait habituellement, faisant boire à ses convives toutes les falsifications des caves de Paris et les relevant par un esprit non moins frelaté qui finissait par étourdir, tant il était audacieux et persévérant. Amandorine et Bida n'avaient pas eu le temps de placer un mot au milieu de ce feu d'artifice, dans lequel les noms propres de gens célèbres étaient lancés à chaque instant et donnaient à croire que réellement La Carterie était l'intime de tous les gens illustres dont il contait les aventures les plus secrètes.

Sur les neuf heures le cocher fut appelé, et Amandorine était déjà dans la voiture avec ses deux cavaliers, quand un garçon de restaurant vint prévenir La Carterie qu'une dame le faisait demander.

— Élisa m'aura suivi, s'écria-t-il.

Et il ajouta en descendant de voiture.

— Amandorine, ne m'en veuillez pas, si, dans cinq minutes, je ne suis pas revenu ; c'est qu'il aura fallu que je me disculpe d'avoir passé la soirée en compagnie d'une femme aussi charmante que vous. Cette Élisa est d'une jalousie ! Bida, vous reconduirez Amandorine.

Dans une autre circonstance, Bida eût fait la grimace : mais la conversation de La Carterie, les vins non moins singuliers qu'il avait bus, la chaleur du cabinet où il avait dîné, les fortes odeurs qu'Amandorine emportait dans chaque pli de ses vêtements, l'avaient jeté dans une sorte d'affaissement de toutes ses facultés, et le fiacre

partit bientôt, laissant seuls en face l'un de l'autre le bas-bleu et le poëte. Amandorine songeait aux révélations de La Carterie et attendait que Bida s'expliquât plus ouvertement, car, pendant le dîner, rien n'avait confirmé l'existence de cette passion trop discrète, dont l'auteur de *Rosa Luna* souhaitait l'embrasement. Le fiacre roula de la sorte pendant une demi-lieue, Amandorine trouvant le temps long. Tout à coup Bida sentit un pied s'appuyer sur le sien, et il se recula discrètement, mais le pied d'Amandorine courut à sa recherche.

— On ne vous voit pas assez souvent à la maison, cher poëte, dit Amandorine.

Bida se confondit en excuses ; il avait de grands travaux ; son état de fortune ne lui permettait pas de faire figure dans le monde.

— Oui, dit Amandorine, la poésie pure ne récompense ses servants qu'à l'intérieur. Elle leur donne de douces joies, et c'est tout ; mais convenez qu'il y a de la faute des poëtes.

— Comment ? demanda Bida.

— Si vous m'en aviez dit un mot, j'ai assez de relations pour vous trouver un poste honorable, qui vous permettrait de continuer à étudier, en vous donnant des loisirs nécessaires.

— Oh ! madame ! vous êtes trop bonne, dit Bida, qui prononça ces mots d'une voix pleine de reconnaissance.

— Je ne demande pas mieux que de m'occuper de votre avenir, cher poëte.

Peut-être Bida eût-il flairé le danger si Amandorine n'eût ajouté immédiatement :

— Entre confrères, n'est-ce pas naturel ?

Quoiqu'en ce moment, le fiacre fût rempli d'un combat d'odeurs violentes qu'Amandorine n'avait pu encore faire vivre en harmonie, Bida les oublia pour se dire combien jusque-là il avait été injuste envers l'auteur de *Rosa Luna*. Ainsi, sous le carmin et le plâtre, le fard et les onguents, le bas-bleu avait conservé le désir d'être utile à ceux qui l'entouraient ; dès lors, Bida oublia tous les ridicules de la femme pour ne remarquer que ses qualités. Placé en face d'Amandorine dans un étroit cabriolet, Bida se sentait bien un peu gêné par les genoux d'Amandorine qui touchaient les siens, mais il n'osait plus se déranger.

- M. de La Carterie m'a dit combien il vous estimait... il m'a

dévoilé bien des choses ! dit Amandorine d'un ton mystérieux, attendant une réponse qui ne vint pas... Vous avez de l'avenir ; vous ne devez pas vous enfouir dans les bureaux d'un journal.

— Je ne cherche qu'à vivre, dit Bida, et je demande seulement de ne pas plier ma plume à des travaux qui me répugnent. Il me faut encore près d'un an pour terminer mon poëme. Le tout est que la misère et le besoin ne m'empêchent pas de travailler...

— Noble cœur ! s'écria Amandorine, en prenant la main du poëte qui répondit à cette pression significative.

Pour la première fois, il rencontrait une femme qui s'intéressait à lui, et il répondait avec chaleur à un intérêt naissant. En même temps, il faisait passer dans sa main comme un remords de s'être mépris sur le côté affectueux et bon d'Amandorine. S'il l'eût osé, il se serait écrié :

— Je vous avais mal jugée jusqu'ici, pardonnez-moi.

— Vous me serrez la main trop fort, dit Amandorine avec coquetterie... Eh! mon cher poëte, songez où nous sommes?

Bida ne prit pas garde à ce mot, quoiqu'en même temps que la main le pied lui eût fait la même question, et il rentra dans sa mansarde après avoir pris congé d'Amandorine, heureux de cette soirée à laquelle se mêlait toujours le souvenir de Claire. Combien, avec une petite place, il lui serait facile d'assurer une existence tranquille à son amie ! Elle était perdue. Nul n'avait de ses nouvelles ; mais une voix intérieure disait à Bida qu'ils devaient se retrouver. Il dormit légèrement et compta les heures du matin une à une avant d'aller réveiller Gogué pour lui apprendre son futur changement d'existence. A cinq heures il frappait à l'atelier du peintre qui vint ouvrir en se frottant les yeux.

—Aurais-tu un duel? lui demanda-t-il.

— Non, je suis heureux et je viens te l'annoncer.

— Alors je me recouche.

— Ah! mon cher Gogué, comme nous avions mal jugé Amandorine!

— A-t-elle laissé de côté ses senteurs? Depuis que j'ai eu le malheur de faire son portrait, mon atelier en est empesté.

— Si elle a un grand cœur!

Alors Bida raconta à son ami les détails de la soirée de la veille,

combien Amandorine s'était inquiétée de sa position, et les efforts qu'elle voulait faire pour lui assurer un avenir honorable.

Gogué fit mine de partager les croyances du poëte, et pour changer la conversation :

— J'ai vu le brave Topino hier, dit-il.

— A-t-il des nouvelles ?

— Aucune, il commence à se désespérer plus encore pour le père Couturier que pour lui-même... Couturier n'est pas heureux... Dans les premiers temps, il s'était remis avec courage à la pelleterie en compagnie de la femme que tu sais ; il avait juré à Topino qu'il ne penserait plus à sa fille, mais ses idées de recherches lui reviennent.

— A quoi bon? dit Bida : Claire reviendra un jour comme elle est partie...

— J'en doute...

— Tu doutes toujours... Moi, je suis certain de retrouver Claire quand j'en serai digne.

— Et son père n'en est-il pas digne ? Tu as un fond d'idées mystiques fort singulières... Crois-tu que la fortune vienne en dormant ?

— Non, et c'est pourquoi je me suis levé à quatre heures du matin.

— Et tu n'as aucune pitié d'un être qui s'est couché à minuit.

— A quoi bon se coucher si tard ?

— Regarde sur ma table cette feuille de papier.

— L'école de Topino ! s'écria Bida.

Gogué avait passé la soirée de la veille en compagnie du chiffonnier donnant sa leçon aux enfants du faubourg. Frappé par ce tableau, il en avait tracé un croquis où se trouvait représenté Topino faisant l'explication de son musée d'affiches. Déjà se pouvaient remarquer les têtes curieuses des enfants, leurs regards éveillés, leurs gestes naïfs en cette esquisse au crayon noir, avec ses grands partis pris de lumière et d'ombre qui montraient quels charmants tableaux Gogué devait exécuter un jour.

— Un brave homme que ce Topino ! s'écria Gogué. Crois-tu qu'Amandorine le vaille ?

— Vraiment tu ne te plais qu'avec les gens du faubourg !

— Prends garde, Bida ; je crains que l'entresol de l'*Avenir des Demoiselles* ne te corrompe.

— Il n'y a pas de bons sentiments que chez les pauvres.

— Grande discussion ! dit Gogué... Tu vois mon coucou, n'est-ce pas ? Voilà un meuble dont les ressorts en bois ont été fabriqués avec un couteau : ce coucou m'a coûté cinq francs, il y a quinze ans, et jamais il ne s'est dérangé. Dans ce moment, tu me fais l'effet de vouloir acheter une pendule de cinq cents francs.

— Quelle idée bizarre !

— Tu crois qu'une pendule de cinq cents francs, avec son cadran doré, une statuette au-dessus du cadran et ses mille rouages, est plus utile que mon coucou de cinq francs? Eh bien ! je ne te donne pas un an pour que tu envoies ta pendule à réparer.

— Est-ce que tu fréquentes des horlogers, maintenant?

— Tu apprendras à tes dépens que les gens riches sont sujets à des caprices sans nombre, comme les pendules de cinq cents francs; et si j'aime les gens du peuple, c'est parce qu'ils sont simples et solides comme mon coucou.

— Alors tu trouves l'éponge supérieure à l'homme comme organisation?

— Supérieure non, meilleure oui.

— Mais l'éponge n'a pas de grands bonheurs ; elle ignore l'amitié, l'amour.

— Heureuse éponge ! s'écria Gogué. Cependant je ne peux m'empêcher de la plaindre quand elle enlève, le soir, la peinture d'Amandorine.

— Tu es insupportable, avec tes railleries... Je venais t'inviter à dîner aujourd'hui.

— Impossible, dit Gogué, il me faut aller de bonne heure terminer mon dessin chez Topino... Demain, si tu veux.

En allant au journal, Bida fut étonné d'y trouver La Carterie, qu'on ne voyait habituellement que l'après-midi.

— Comment avez-vous terminé la soirée? demanda-t-il.

Le poëte fit mille compliments d'Amandorine.

— C'est une créature accomplie, dit La Carterie ; vous la jugez bien, et je suis enchanté de vous avoir mis en relations, car elle me le demandait depuis longtemps, quoique vous ne parliez pas : elle a deviné un grand poëte en vous, et elle ne cesse de faire votre

éloge dans ses salons... Vous avez tort de ne pas vous y montrer plus souvent... C'est une connaissance à ne pas négliger... Tenez, Bida, je vous ai toujours promis de vous être utile; maintenant que l'*Avenir des Demoiselles* est assuré, je tiens à remplir mes promesses. Vous irez chez mon tailleur et vous y commanderez un habillement complet à mon compte; j'ai prévenu mon chemisier qui vous fournira une douzaine de chemises fines, ainsi que des cravates... La poésie est une belle chose, mais elle n'est pas parvenue encore à habiller son homme ; je veux que vous fassiez honneur à mon journal.

Bida remercia La Carterie de tout son cœur.

— Et si vous êtes docile, monsieur le poëte, vous aurez dans les environs un joli appartement... Assez de quartier latin ! on peut y naître poëte, mais on n'est baptisé qu'au boulevard des Italiens.

Ces paroles répondaient trop aux secrètes préoccupations de Bida pour qu'elles ne trouvassent pas un écho en lui. Il se voyait déjà sur le chemin de la fortune et commençait à plaindre Gogué. Le soir, en rentrant chez lui, il trouva un petit billet parfumé d'Amandorine qui le prévenait que quatre jours après elle comptait sur lui pour dîner et qu'il lui servirait de cavalier pour aller au spectacle. Un *je le veux*, sans réplique, terminait ce billet dans lequel il était question de choses mystérieuses auxquelles Bida devait répondre franchement, s'il tenait à conserver l'amitié d'Amandorine.

Bida mit tous les fournisseurs de La Carterie aux abois, ce qui fut exécuté ponctuellement. Jamais homme ne se rendit plus gai au rendez-vous d'Amandorine ; une nouvelle existence venait de se révéler pour Bida, qui marchait la tête haute, la poitrine en avant comme un homme habillé de neuf. Le pauvre poëte éprouvait une joie d'enfant à se regarder dans les glaces des magasins du boulevard ; il se sentait plus affermi dans ses idées, et la poésie ne lui parut jamais plus rayonnante.

Amandorine demeurait dans l'avenue Frochot, un des rares endroits de Paris où l'on ait soupçon de la verdure. L'appartement d'Amandorine ressemblait à un nid d'oiseaux perdu dans le feuillage, et l'impression qu'en reçut Bida fut excellente. Un domestique en livrée l'introduisit dans le salon en attendant l'arrivée d'Amandorine, qui ne se fit pas attendre et s'annonça par une traînée de molles odeurs.

— On vous tient donc enfin, cher poëte, lui dit-elle en lui tendant la main. Nous allons dîner immédiatement afin de causer tout à notre aise avant le spectacle.

Amandorine mangea à peine pendant le dîner. Elle becquetait comme les oiseaux, et sur sa bouche se moulait un sourire méprisant pour la nourriture étalée devant elle ; mais elle semblait prendre le plus grand plaisir à servir le poëte, quoiqu'elle parût émue, et que de gros soupirs s'échappassent entrecoupés de sa poitrine.

— Souffrez-vous, madame? lui demanda Bida.

— Non; je suis si contente de vous avoir seul, près de moi, en tête-à-tête, dans ce petit réduit...

Alors seulement Bida prit garde à l'appartement où il se trouvait : c'était un boudoir plutôt qu'une salle à manger, un boudoir étroit dont un canapé fort large garnissait tous les murs.

— Quelle singulière salle à manger! pensa Bida, qui commença à s'effrayer d'un certain roulement des gros yeux de faïence d'Amandorine, abrités sous un énorme front tout à fait masculin, au sommet duquel se dessinait dans la raie des cheveux une ligne rouge imperceptible, produite par les agents chimiques à l'aide desquels le bas-bleu donnait un brillant d'aile de corbeau à sa chevelure.

— J'ai tellement travaillé cette nuit, dit Amandorine, que mon cerveau est tout brûlant.

— Ah! dit Bida en s'efforçant de donner un ton compatissant à son exclamation.

Amandorine allongea le bras au-dessus de la table; prit la main de Bida, et l'appliqua sur le siége de ses pensées.

— En effet, dit Bida, votre front est tiède.

— Dites que mon cerveau s'agite encore. Les femmes de l'antiquité avaient un petit front en signe d'esclavage, mais le christianisme a développé tout à coup le cerveau des femmes. La nature m'a donné un riche cerveau.

— Trop développé, hélas! pensa Bida qui avait une certaine terreur de ce front de bœuf.

— C'est ce que je me disais ce matin au Louvre en regardant les antiques... Comment vous imaginez-vous, cher poëte, les bras de la Vénus de Milo?

Amandorine retroussa tout à coup ses manches et montra deux énormes bras nus fort respectables.

— N'est-ce pas ainsi que vous vous les figurez? Ou plutôt comme ceci, dit Amandorine, en pliant ses bras dans une autre direction. Ce devaient être d'admirables bras...

— Ma bouche, ferme-toi à tout compliment ! pensa Bida.

— On dit, continua Amandorine, que j'ai quelque ressemblance avec la Vénus de Milo.

— Peut-être... oui... oui, dit Bida effrayé du nouveau tour de cette conversation.

— Je suis un peu plus grande, et, je pense, légèrement plus forte.

— Certainement, madame.

— Croyez-vous, cher poëte, que la passion fût aussi développée chez les anciens que chez les modernes?

Bida secoua la tête d'un air de doute.

— La passion! s'écria Amandorine en se dressant tout à coup pour donner plus d'accent à sa parole. La passion !

Bida, à ce moment, fut au comble de la terreur. Les gros yeux bleus d'Amandorine roulaient d'une façon démesurée, et, pour en corriger la flamme impétueuse, la bouche en cœur s'avançait radieuse. Heureusement Amandorine se rassit.

— Vous me comprenez? dit-elle.

— Oui, madame.

— Avez-vous jamais aimé? demanda tout à coup Amandorine, qui trouvait froides les réponses du poëte. Dites, parlons franchement... ouvrons nos cœurs...

— Hélas ! pensa Bida, pourquoi suis-je venu ici?

Le dîner tirait à sa fin.

— Nous prendrons le café dans le fumoir, dit Amandorine, et ensuite nous ouvrirons nos cœurs.

— Si vous voulez, madame, dit Bida mélancoliquement.

— Nous pourrons tout nous dire; ainsi vous serez sincère!

— Oui, s'écria Bida.

— A la bonne heure, dit Amandorine, vous avez bien dit *oui*. Ne me cachez rien, ou je vous retire mon affection...

Bida raconta dans toute sa sincérité sa passion pour Claire, et Amandorine lui serrait les mains en s'écriant :

— Pauvre ami ! pauvre ami!... Et vous souffrez encore? ajouta-t-elle.

— Toujours.

— Il faut vous guérir, cher poëte, vous guérir bien vite...

Huit heures sonnèrent à la pendule.

— Ne devions-nous pas aller au spectacle? demanda Bida, qui ne cherchait qu'à fuir.

— Je l'avais oublié; le récit de vos amours est tellement intéressant, que je vous aurais écouté toute la nuit, cher poëte... Ah! vous êtes une âme délicate, et on peut se confier à vous.

Elle prit le bras de Bida, en descendant l'escalier :

— Je vous estime parce que vous êtes sincère; mais cette ravissante soirée a passé si vite, que je n'ai pas eu le temps de vous parler d'une chose qui me trouble... Je n'osais, je ne vous connaissais pas assez. Maintenant, c'est à mon tour d'ouvrir mon cœur.

— La voiture de madame! dit le laquais en ouvrant la porte de la rue.

Bida respira.

— Vous rappelez-vous la soirée que nous avons passée en fiacre en revenant du bois?

— Certainement, madame.

— Il est temps de vous expliquer...

— M'expliquer? demanda Bida.

— Ne me faites pas languir plus longtemps... J'ai bien remarqué dans la voiture votre pied qui cherchait le mien.

— Moi! s'écria Bida.

— C'est une déclaration en règle; l'insistance que vous y mettiez...

Bida était consterné.

— Ce que m'a dit La Carterie, qui l'a remarqué également...

Amandorine poussa un énorme soupir.

— Je vous ai promis de vous ouvrir mon cœur : il est vide, complétement vide, s'écria-t-elle d'un ton de détresse.

Bida pensa à se jeter par la portière de la voiture, mais Amandorine lui tenait la main et la secouait violemment.

— Ne craignez pas de parler, d'avouer vos secrets sentiments. Mon pauvre cœur est si sec!

— Madame... dit Bida.

— Appelez-moi Amandorine. Bida, cher Bida, vous aurez sans cesse un ange à vos côtés.

— C'est un mauvais rêve que je fais, se dit Bida.

— Vous serez le poëte et le maître de mon cœur ; à chaque pas que vous y ferez, vous rencontrerez des sujets de poésie... Parle, parle, ô mon poëte, j'ai soif de t'entendre.

— Vous vous êtes trompée, madame, dit froidement Bida. Le hasard a fait que nos pieds se sont rencontrés dans le fiacre.

— Il blasphème ! s'écria Amandorine.

La voiture venait de s'arrêter à la porte du théâtre.

— Perfide ! dit Amandorine en s'emparant du bras de Bida et en le secouant violemment.

Comme elle était en train de déposer son pardessus et sa capote aux mains de l'ouvreuse, Bida, que cette scène avait rempli d'épouvante, en profita pour s'échapper.

CHAPITRE XXV

LES FANTAISIES DE CLAIRE

Le lendemain de cette soirée bizarre, Bida reçut un mot de La Carterie, qui le priait de passer à son logement.

— Savez-vous, lui dit-il sèchement, que vous êtes un homme mal élevé... On ne se conduit pas de la sorte avec une femme comme Amandorine.

— Dites-moi que je fais mal mon service au journal, mais je ne souffrirai pas que vous vous mêliez de ce qui se passe au dehors.

L'entretien était monté sur un ton désagréable de part et d'autre.

La Carterie reprocha à son rédacteur les bienfaits dont il l'accablait; Bida répondit qu'il n'avait que faire des tailleurs et des chemisiers de l'*Avenir des Demoiselles*. Ce fut une séparation complète, à la suite de laquelle Bida rentra chez lui, honteux du rôle que La Carterie avait voulu lui faire jouer, et il alla confier ses amertumes à Gogué.

— Tu as été étonné? lui demanda celui-ci; réellement je ne te croyais pas si naïf.

— J'aime mieux être naïf.

— Sans être rusé, tu aurais pu ne pas te laisser prendre aux avances d'Amandorine.

— Comment, dit Bida, une femme vient à moi, veut me protéger, m'aider à faire mon chemin, quoi de plus naturel? Faut-il que je doute sans cesse? mais ce serait une vie insupportable que celle où je regarderais tout être qui vient à moi, le sourire sur les lèvres, bon, dévoué et qui ferait que je dusse aussitôt prendre l'alarme, et me demander ce qu'attendent en échange cette prétendue bonté, cette apparence de dévouement. Ainsi chaque homme, en se liant avec son semblable, ne penserait qu'à l'intérêt qu'il peut retirer de cette liaison; ainsi la connaissance d'une femme amènerait toujours quelque grossièreté à la suite... Ah! mon ami, je te plains si tu penses de la sorte, et si tu vois la société sous un tel jour.

— Ne généralisons pas, dit Gogué, quoiqu'il y ait plus de vrai que tu ne le crois dans tes paroles.

— Qu'est-ce que te rapporte mon amitié? dis-le tout de suite.

— Beaucoup! J'ai à côté de moi un honnête garçon plein d'illusions, qui peut me faire croire quelquefois que j'ai tort... J'avoue que je t'aime...

— Dis hardiment que nous nous aimons.

— Je n'en doute pas; la jeunesse, la pauvreté nous attachent l'un à l'autre... Très-bien; mais que l'un de nous pense trop vivement à une de ces trois choses : l'argent, l'amour, l'ambition, et je te demande ce que devient cette sainte amitié?

Bida ne répondit pas : il se rappelait que deux jours auparavant, enflammé par le tableau de la prospérité que La Carterie lui faisait entrevoir, il avait trouvé que son ami Gogué avait tort de s'enterrer si loin dans le faubourg Saint-Germain, et qu'un petit accès de mépris s'était emparé de lui en pensant au peintre.

— Si tu as soif d'argent, reprit Gogué, tu rechercheras la société des gens riches, afin d'apprendre par quels moyens on amasse de l'or. Alors, tes amis pauvres t'apparaîtront sous un nouveau jour : leurs qualités te sembleront des défauts, tu t'éloigneras d'eux peu à peu, car vos sentiments ne seront plus à l'unisson, et tu seras étonné qu'on puisse rester pauvre.

Bida continua à garder le silence.

— Admets que tu retrouves Claire, dit le peintre ; crois-tu que je ne te pardonne pas d'avance si je ne te vois plus? Tu passeras la journée à ses pieds, vous irez vous promener dans les champs. Un tiers gênerait votre bonheur, et si par hasard je te revoyais, c'est que tu aurais quelque brouille, quelque chagrin à me confier.

— Tu as peut-être raison, dit Bida.

— Pour l'ambitieux, il n'y a plus ni parents, ni famille, ni amis, ni maîtresse. Un seul but est à atteindre, qui fait que le caractère le plus noble devient bas et rampant...

— Je ne serai jamais ambitieux, dit Bida.

— C'est possible, mais tu es déjà amoureux, et il se peut bientôt que, fatigué de la misère, tu te prennes à aimer l'argent...

— Si j'avais aimé l'argent, je me serais laissé guider par Amandorine...

— Une caricature! Mais tu peux rencontrer sur ton chemin des femmes aimables, qui te prendront par la main et te feront sauter par-dessus mille obstacles que tu aurais mis un temps précieux à franchir.

— Ainsi tu crois que, seul, je ne pourrai faire mon chemin?

— Difficilement.

— Jamais je ne consentirai à une de ces liaisons équivoques dont l'intérêt sera le mobile. J'aime Claire et je l'aimerai toujours.

— Tâche de l'aimer longtemps, mais rappelle-toi que son amour ne te fera pas faire un pas dans la vie réelle.

— Je te quitte, esprit chagrin, tu m'as barbouillé le cœur de noir.

— Il faut savoir en rire, dit Gogué qui, plus âgé que son ami, avait longuement réfléchi.

Bida était un être impressionnable dans l'esprit duquel chaque conversation entrait comme un homme qui tombe dans la neige, et sur le moment il souffrait vivement de ce que lui avait dit le peintre.

Est-ce là véritablement la vie? se demandait-il, et suis-je obligé de me plier à tous les caprices de malhonnêtes gens, tels que ce La Carterie? Maintenant Bida comprenait les secrets motifs qui avaient fait agir le journaliste dans cette comédie, et rien que d'y avoir joué un rôle même innocent, le remplissait de honte. Ainsi le poëte trébuchait sans cesse dans ce rude chemin de l'art où il laissait des lambeaux de sa chair aux épines, mais il se relevait toujours courageux et continuait sa route bravement, quand le souvenir de Claire venait à poindre en lui.

Claire n'eut pas ce robuste courage. Fatiguée des rudes combats qu'elle avait livrés depuis sa sortie de chez Mme de Courtilz, ayant frappé à toutes les portes sans qu'il lui fût ouvert, un violent sentiment de haine s'empara d'elle, quand elle se trouva en présence du banquier. Dans la nuit qui suivit sa nouvelle installation, elle sentit poindre des sentiments qui l'effrayaient elle-même. Une sorte d'esprit vengeur la poussa à accepter la protection de M. Petit-Duclos.

— Je n'ai pu vivre honnêtement! se disait-elle, quand sa conscience essayait de mêler quelques accents timides aux pensées de colère qui s'agitaient en elle.

Dès lors, elle eut un sourire affecté, le visage riant, la parole câline ; mais c'était un masque dont le banquier ne connut pas les attaches. Quand elle l'appelait *cher*, avec un accent qui faisait tressaillir de bonheur M. Petit-Duclos, au dedans elle s'écriait : *misérable!* Le banquier voulait la fortune de Claire, elle, la rage dans le cœur, aurait applaudi à la ruine de son protecteur. Claire eut des bijoux, des dentelles, des étoffes, des chevaux, des voitures, des laquais, et elle recevait chaque jour ces nouveaux cadeaux avec un tel dédain, que M. Petit-Duclos se disait que ces présents n'étaient pas dignes d'elle. La danseuse fut sacrifiée, renvoyée du théâtre, où Claire voulut régner en souveraine.

Ce fut alors qu'elle connut sa puissance. Tout le monde intérieur des coulisses qui se frotte la joue de fard, était devenu une assemblée de courtisans. Chacun la consultait comme si elle avait dirigé le théâtre. Sur le boulevard du Temple, c'était une reine, et toutes les femmes en crevaient de dépit. On ne demandait pas combien le banquier lui donnait par an, mais l'opinion publique se traduisait de la sorte :

— Elle dévore l'Ambigu.

Quand le banquier lui parlait en public, Claire donnait une idée de son pouvoir par la façon dont elle le traitait. Généralement, M. Petit-Duclos ne recueillait que des phrases semblables :

« Vous m'ennuyez. » Ou : « Laissez-moi tranquille. » Ou : « Vous ne savez ce que vous dites. » Ou : « Vous êtes toujours sur mes talons. »

Réponses qui posaient triomphalement Claire dans l'opinion, et obtenaient le plus grand succès dans une population qui ne vit que de caprices, se nourrit d'applaudissements, se grise de succès, et ne pense jamais aux réalités de la vie.

Très-vite Claire se forma à l'esprit particulier du monde dramatique; mêlée aux journalistes et aux vaudevillistes, elle apprit l'art du *mot* qui consiste à répliquer par une subite impertinence quelconque, et fait de la conversation une sorte de duel permanent. En un mois, Claire fut dressée à ce genre d'exercice. On cita beaucoup dans les petits journaux ses mots *très-spirituels* qui ne voulaient rien dire ; mais dans le monde où Claire trônait, il suffisait d'une impertinence pour se faire remarquer.

Ayant étudié l'argot des comédiens, Claire ressentit l'ambition de connaître ceux qui faisaient parler les comédiens, elle reçut chez elle les auteurs dramatiques, les mélodramaturges et les auteurs de bouffonneries : elle trouva qu'ils avaient à peu près le même esprit que les comédiens. Elle se prit alors de passion pour ceux qui donnent des coups de férule aux auteurs dramatiques, les critiques de théâtre, et elle ne se divertit pas encore extraordinairement dans ce nouveau groupe. Les auteurs de bouffonneries étaient tristes à mourir, les critiques chagrins, les comédiens mal élevés. Claire voulut faire parler d'elle et de son salon : M. Petit-Duclos convoqua la bande des chroniqueurs, qui remplissent l'Europe de cancans.

La beauté de Claire fut célébrée dans toutes les gazettes de l'étranger, mais la société des chroniqueurs ne suffisait pas à orner un salon. Ils ne savaient que parler de filles de théâtre, d'affaires de bourse, de danseuses et de coulisses, et leur métier consistait à recueillir l'esprit que la fécondité des écrivains laissait tomber à tout propos. Ce n'étaient pas des gens absolument gais. Claire voulut alors connaître le public distingué des premières représentations, les étrangers, les ambassadeurs, les Russes et les consuls en congé,

la population élégante et raffinée qui vient à Paris se délasser des ennuis officiels et se jette momentanément dans la société corrompue. Le salon de Claire offrit pendant quelque temps un singulier mélange d'étrangers titrés, de personnages honorifiques importants et d'hommes distingués de tous les rangs.

Dans ces soirées, M. Petit-Duclos se montrait à peine, car il n'y recevait que des horions. Si quelqu'un faisait compliment à Claire d'une faïence achetée à prix d'or par le banquier, qui ne serait pas rentré au logis sans cadeau, Claire parlait de ses *bibelots* avec un tel mépris que M. Petit-Duclos craignait qu'elle ne les cassât pour montrer le peu d'attention qu'elle avait pour une curiosité offerte par lui. S'il restait, avec une rare impudence Claire lui disait qu'on allait conter des choses excessivement spirituelles auxquelles il ne pouvait rien comprendre, et qu'il était l'heure pour lui de demander sa voiture.

Le banquier s'efforçait de sourire, et sortait en se demandant quelle lâcheté le retenait à cette femme; mais il était garrotté solidement par la vanité, et son amour-propre était chatouillé de voir autour de Claire une telle foule d'hommes distingués. Quand Claire, tapie dans un élégant fauteuil, écoutait avec nonchalance les hommes qui tous, en entrant, ne manquaient pas de s'asseoir à ses pieds sur un petit tabouret, courtisée comme ne l'est pas une princesse, elle s'amusait à jouer les rôles de grande coquette. Aux uns elle donnait sa main à baiser, aux autres son bras, à certains son cou élégant, son front, ses joues, et cela si publiquement, que M. Petit-Duclos n'en pouvait être jaloux. Chaque nouvel arrivé avait le droit de parler bas à l'oreille de Claire; au milieu de la soirée, elle s'emparait du bras d'un homme, se penchait vers lui, l'écoutait avec des regards tendres, mais ce n'était que de la coquetterie.

Au boulevard, dans les coulisses, chacun regardait le banquier avec pitié; lui, dans son for intérieur, plaignait les beaux jeunes gens qui allaient se brûler à la flamme des yeux de Claire, car elle avait des idées tellement fantasques, qu'elles chassaient toute préoccupation d'amour. Un acteur eut un soir un grand succès dramatique dans le mélodrame de *Mandrin* : à la force des poignets, il remonta les frises du théâtre par une corde à nœuds, pour se sauver de la prison. Naturellement, on le rappela; il reparut en descendant

par cette même corde, et il remonta tranquillement par le même procédé. C'était un mauvais comédien, mais cet exercice de pompier le fit trouver sublime. Claire l'emmena le soir au Bois, dans sa voiture, précédée d'une troupe de musiciens et de porteurs de flambeaux. Les chroniqueurs en parlèrent un mois, et célébrèrent les fantaisies de Claire dans leurs feuilletons.

Elle se montra aux courses de Chantilly dans un véritable carrosse Louis XIV, tout rehaussé d'or et de sculptures, qu'un marchand de curiosité de Versailles avait vendu vingt-cinq mille francs; elle enthousiasma les membres du *Jockey*, et si elle avait compris ce jour-là jusqu'où peut mener la fortune, elle n'avait qu'à dire un mot, les millions s'entassaient dans son brillant carrosse.

Comme elle demeurait en face du théâtre de l'Ambigu, et qu'il lui déplaisait de faire atteler sa voiture pour s'y rendre, elle imagina une chaise à porteurs revêtue extérieurement de porcelaines de Sèvres, avec des sujets galants peints sur chaque panneau. Le prince de Charmy et le dramaturge Barjavel tinrent à honneur de porter eux-mêmes la chaise et de se faire remarquer sur tout le boulevard, conduisant une créature fantasque. Il est vrai que le prince de Charmy, idiot au crâne pointu, voulait se faire jouer à l'Ambigu, et qu'il payait le dramaturge Barjavel pour teinturer sa pièce, qui n'eut que deux représentations ; mais toute l'Europe connut, par les chroniqueurs, qu'un Charmy et un Barjavel avaient tenu les bâtons d'une chaise à porteurs dans laquelle était la belle Claire, et sa réputation s'en accrut d'autant.

M. Petit-Duclos la trouva un jour dans son boudoir, en compagnie de deux grands gaillards barbus, qui soufflaient dans des cors de chasse. C'étaient les deux meilleurs professeurs de trompe de Paris. Claire s'était prise de passion pour le cor de chasse, et dès lors il ne fut plus possible au banquier de dire un mot : à peine arrivait-il que Claire sonnait des fanfares, couchée sur un divan, et tout le répertoire d'hallali y passait.

Deux auteurs dramatiques complaisants écrivirent pour elle des pièces avec fanfares obligées afin que Claire, dans la coulisse, recueillît les nombreux applaudissements de la claque. Le public ne comprit pas d'abord cet enthousiasme; mais les chroniqueurs dévoilèrent la fantasque corniste. La pièce eut trente représentations,

grâce à ce fameux solo de trompe, que chacun attendait comme une variation de la Malibran.

M. Petit-Duclos ne vivait plus que dans les surprises. Un soir, Claire alla le visiter, suivie d'un chien étrange qui la précédait, en bondissant par-dessus ses épaules.

— Quel singulier chien vous avez là ! lui dit-il, en regardant, non sans défiance, les yeux clairs de la bête, son poil jaune et son corps allongé.

— Il est si gentil, dit Claire. Allons, caressez cette pauvre bête.

M. Petit-Duclos passa sa main sur l'échine du chien avec une certaine terreur. Claire s'assit, contre son habitude, et engagea une conversation pleine de tendresse ; mais le banquier ne répondit que vaguement, préoccupé par le flairement sinistre du chien qui ouvrait une gueule bâillante et ennuyée, d'où sortaient des crocs terribles. Claire fit faire l'exercice au chien, se moqua de la répugnance de M. Petit-Duclos et obtint qu'il se laissât presque lécher par cette bête fauve, qui, les pattes appuyées sur les épaules du banquier, approchait son museau pointu du nez de M. Petit-Duclos et le magnétisait par ses yeux pâles.

— Décidément, je n'aime pas cet animal-là, dit-il.

— Je crois bien, dit Claire, c'est une hyène.

Le banquier se releva en poussant un tel cri de terreur que la hyène se sauva par l'escalier, suivie par Claire qui riait aux éclats.

C'étaient justement ces surprises qui rendaient le banquier amoureux. Le théâtre ne marchait pas, et sur son toit semblait planer un oiseau de mauvaise augure qui en écartait le public ; mais les caprices de Claire faisaient oublier à M. Petit-Duclos les ravages produits dans sa caisse. Rarement on vit une créature avoir plus soif d'imprévu ; elle eut l'idée de se faire danseuse, et un ballet fut commandé exprès pour elle, mais elle voulait apprendre chaque métier trop vite. Sa chute fut éclatante, quoiqu'elle essaya de l'adoucir en envoyant aux siffleurs sa jarretière en pleine première représentation. Le lendemain, elle n'y pensait plus et étudiait le piano, puis le chant, jamais plus d'un mois.

A cette époque quelques actrices firent jouer des proverbes. Claire déclara à M. Petit-Duclos qu'elle voulait aussi se faire jouer. Le banquier craignait moins une mauvaise pièce qu'une hyène. Claire griffonna deux ou trois scènes en compagnie d'un jeune vaudevilliste,

mais ce nouveau métier lui parut pénible. Le régisseur, qui vit son embarras, lui dit que dans le nombre des manuscrits signés de noms inconnus qu'on envoyait tous les jours chez le concierge, il s'en trouvait un nouveau par l'idée et qu'il serait, sans doute facile de s'entendre avec l'auteur.

— Faites vite, pour le mieux, dit Claire, mais je veux être nommée seule.

— Je vous avertis, madame, dit le régisseur, que je ne crois pas à un succès; l'idée est trop hardie.

— Si la pièce est hardie, je la veux.

— Moi, directeur, je ne la recevrai pas, dit le régisseur. Cette pièce s'écarte trop des formes habituelles : on sent un homme qui n'a pas encore affronté la scène.

— Est-ce bien?

— Il y a un immense talent.

— Vous allez la mettre en répétition tout de suite.

— Mais il faut le consentement de l'auteur.

— La direction le payera.

Comme l'auteur avait laissé son adresse sur le manuscrit, il fut facile de le faire venir. Après beaucoup de compliments, le régisseur lui déclara que la pièce n'était pas jouable, mais qu'elle renfermait une idée qui, développée par un talent rompu au théâtre, pourrait plaire au public. Il ajouta qu'une personne distinguée, à qui ses loisirs ne permettaient pas de travailler pour le théâtre, avait lu la pièce, et désirait en traiter avec lui s'il ne se montrait pas trop exigeant; l'affaire ne se conclut pas si facilement que le régisseur se l'était imaginé, quoique ces sortes de compromis se passent souvent sur les théâtres du boulevard où un auteur, qui a écrit laborieusement une œuvre, seul, se trouve flanqué tout à coup d'un collaborateur imprévu qui lui en amène un autre, puis deux, puis trois, bien heureux encore si son nom ne se trouve pas finalement enlevé de l'affiche, pour mille raisons qui ne choquent personne, habitué que chacun est à regarder toute affaire de théâtre comme un pétrin entouré de nombreux garçons boulangers. Quoi qu'on fît, l'auteur ne voulut pas troquer sa gloire future contre une somme d'argent, et Claire, qui ne comprenait pas que l'on pût lui rien refuser, tourna sa colère contre le régisseur, qui, pour prouver combien le jeune auteur était intraitable, offrait de l'amener.

— Oui, dit M. Petit-Duclos, nous verrons s'il ose refuser Claire elle-même.

On prit rendez-vous pour le lendemain dans l'appartement de Claire; le régisseur avait donné une indication de la pâle physionomie de l'auteur, de son vêtement misérable, et Claire espérait le séduire par la richesse de son intérieur et la coquetterie de sa toilette.

— Laissez-moi, dit-elle à M. Petit-Duclos, vous me gêneriez.

En ce moment, la femme de chambre annonça qu'un inconnu demandait à être introduit.

— Je désire voir ce jeune homme, dit le banquier; il ne sera peut-être pas mécontent de connaître un directeur de théâtre.

— Un directeur très-intelligent! dit Claire en raillant. Restez cinq minutes si vous voulez; mais je vous avertis que les cinq minutes passées, je veux un tête-à-tête avec le jeune homme.

Étendue sur un divan, Claire, sans regarder, attendit que le banquier terminât la phrase banale par laquelle il présentait la femme distinguée qui désirait attacher son nom à l'œuvre. Amené par M. Petit-Duclos, le jeune homme salua timidement, resta quelques secondes sans rien dire :

— C'est vous, madame, s'écria-t-il tout à coup, qui me proposez ce honteux marché?

A cette voix qu'elle n'avait pas oubliée :

— Bida! dit Claire en se relevant et lui tendant la main.

Le poëte recula de quelques pas.

— Ainsi, voilà où vous êtes arrivée!

— Laissez-nous, dit Claire au banquier.

— Restez, monsieur, reprit Bida. Le peu que j'ai à dire à madame, vous devez l'entendre. Il y a deux ans que je travaille à une œuvre qui devait faire ma réputation. Pendant deux ans je l'ai portée nuit et jour; le jour j'écrivais, je recommençais le travail de la veille : la nuit, je me réveillais pour y penser, et vous voulez que je vous vende pour une misérable somme de quelques cents francs, une œuvre qui m'a pâli, maigri.

— Mon cher Bida, on s'est mal expliqué, dit Claire.

— Trop clairement, madame.

— Vous connaissez monsieur? demanda le banquier.

— Madame a pu me connaître jadis, par hasard.

— Oh ! Bida ! s'écria Claire, vous qui m'avez donné les premières leçons de lecture...

— Vous en avez mal profité, madame... Si, depuis, vous avez lu les livres de quelques hommes remarquables, vous auriez dû voir que sous chacune de leurs lignes se trahissent des efforts désespérés pour arriver à la gloire et non à la fortune... Je suis pauvre ; vous m'offririez dix mille francs de mon œuvre, que je ne vous la céderais pas... Comment, vous voulez me dépouiller de mon nom, ma seule fortune ? Achetez des chevaux, des diamants, des maisons de campagne, mais vous n'achèterez pas mon nom. Je savais que les femmes de votre espèce ne reculent devant rien pour satisfaire leur vanité, mais je ne croyais pas qu'elles pensassent à acheter la réputation d'un homme. Mon œuvre, c'est mon enfant. Pendant deux ans, j'ai joui de ses bégayements, de ses premières joies, de ses douleurs, et vous vous êtes imaginé que je vous la céderais pour quelques louis ! Croyez-vous qu'avec votre argent je pourrai me consoler d'en avoir trafiqué ?... Puisqu'il existe des hommes sans conscience qui ne rougissent pas d'aller porter leurs œuvres à un endosseur plus habile qui y met son nom, pourquoi n'avez-vous pas appelé ces hommes ?

M. Petit-Duclos roulait de gros yeux effarouchés, regardant tour à tour Claire et Bida.

— Vous n'êtes pas habituée à entendre un pareil langage, reprit Bida ; dans votre monde, les propositions que vous me faites semblent toutes naturelles. Une pièce de théâtre, c'est pour vous comme une pièce de drap que vous distribuez à dix ouvriers tailleurs. Vous payez un peu plus cher le coupeur, l'homme habile : les autres sont de simples manœuvres dont vous faites peu de cas... Il faut réellement que l'homme qui m'a fait les premières propositions soit aveugle pour n'avoir pas vu le tremblement qui s'est emparé de moi quand il m'a parlé de ce marché. Chassez-le, le régisseur, car il ne sait pas son métier. J'ai eu envie de le prendre à la cravate et de l'étrangler ; il a couru un grand péril et il ne s'en est pas douté... Voilà le danger de s'adresser à un homme qui n'a pas la conscience rompue.

En entendant parler Bida avec cette vivacité fébrile, M. Petit-Duclos se retira à quelques pas ; il craignait que le jeune homme n'exécutât sur le directeur lui-même le projet d'étrangler le régis-

seur. Claire ne disait rien, et se cachait la figure. Pour Bida, grisé par sa propre parole, il obéissait à des émotions intérieures qui mettaient sa bile en mouvement, agitaient ses nerfs, chassaient le sang de sa figure, et faisaient briller ses yeux d'éclairs menaçants.

— Vous pouvez vous rassurer, monsieur, dit-il au banquier, maintenant que je connais d'où partent ces propositions, elles ne m'étonnent plus, et mon indignation a fait place au mépris le plus complet.

Là-dessus, Bida sortit, laissant Claire et le banquier dans une stupéfaction dont M. Petit-Duclos fut le premier à se remettre.

— Et vous n'avez pu rien répondre à cet insolent? dit-il à Claire.

Claire trouvait Bida résolu, honnête, plein de feu et d'indignation. Par moments, le poëte avait été éloquent; sa voix brève, ses gestes nets, son regard fier et honnête faisaient oublier sa petite taille, ses pauvres habits et sa maigreur. Quelle différence avec les gens qui entouraient Claire au théâtre! Pas un n'avait cette voix vibrante, ce regard assuré, cet accent honnête.

M. Petit-Duclos s'arrêta effrayé.

— J'aime autant la hyène, dit-il.

— N'a-t-il pas raison? Il veut signer seul sa pièce. C'est moi qui étais folle. Mais j'espère bien que vous me le ramènerez.

— Cet enragé?

— Je veux l'avoir à dîner prochainement, entendez-vous? Il m'a plu...

— Alors, pour vous plaire, il faut vous dire des choses désagréables.

— Peut-être. A vous, je ne le conseillerais pas.

CHAPITRE XXVI

LA CITÉ DORÉ

Le premier moment de surexcitation passé, Bida se retrouva plein de tristesse, vaguant sur les boulevards. Il se repentait de son indignation, qui avait cloué Claire la tête basse, elle qui semblait n'attendre qu'un mot d'affection pour rendre au poëte son ancienne amitié. L'art l'avait emporté sur l'amour, et Bida en était le premier à souffrir; par moment, il maudissait la poésie qui l'avait empêché de serrer la main de Claire, d'entendre sa jolie voix lui raconter les événements qui les avaient séparés depuis si longtemps. En même temps, il se sentait pris d'une violente rage contre le luxe qui entourait celle qu'il aimait encore, car il comprenait que Claire était désormais perdue pour lui.

Entre la rive gauche et la rive droite de la Seine, il y a des abîmes. Le faubourg Saint-Germain est une sorte de province pour les gens qui habitent le boulevard, et on ne sait pas combien est inquiet un habitant du faubourg Saint-Germain qui se trouve tout à coup jeté dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette.

Bida, avec ses habits chétifs, se trouvait à son aise dans le quartier de Paris qui renferme deux bibliothèques, le collége de France, la Sorbonne, l'Institut, le Jardin des plantes, l'École de Droit et l'École de Médecine, c'est-à-dire une population pensant plus à la science qu'au dandysme, et roulant de vastes pensées sous une chevelure emmêlée.

Au boulevard, tout devient plus raffiné : l'homme, son esprit et son habit. Le luxe y dame le pion à la science; l'apparence est plus

importante que le fond. Au milieu de la foule d'étrangers, de boursiers, de flaneurs qui arpentent le boulevard, un savant courrait risque de passer pour un Chodruc-Duclos. Bida, frappé par le luxe des boutiques et des promeneurs, faisait le boulevard plus mauvais qu'il ne l'est. Sa rencontre avec Claire le rendait injuste; l'appartement qu'elle occupait, son mobilier, sa riche et coquette robe de chambre ne confirmaient que trop son idée sur les femmes, qu'il jugeait corrompues à mesure qu'elles passaient la ligne du boulevard.

Les filles qui ont pris leur titre de l'église Notre-Dame-de-Lorette ont jeté de la défaveur sur cette zone de Paris, que Bida étendait de la Madeleine au boulevard du Temple. En poëte qu'il était, il se surprenait à agencer dans son cerveau de rudes vers, qui plus tard firent partie de la fameuse pièce : *Sodome et Gomorrhe*, où il entrait plus de brutalité que de raison ; mais les poëtes indignés n'y vont pas de main morte. Bida se vengeait ainsi de la pauvreté, de l'offre du régisseur d'acheter sa pièce, de ses mauvais habits et de son entrevue avec Claire. *Sodome et Gomorrhe!* Il faut habiter une mansarde du quartier latin, avoir erré longtemps sur les quais, sans dîner, pour arriver à cet excès d'indignation poétique.

Le pauvre est quelquefois jaloux sans le savoir. Bida reprit lentement le chemin du faubourg Saint-Germain, s'entretenant dans ses idées amères. Ce fut alors que le souvenir du père de Claire se présenta à son esprit. Fallait-il l'avertir de la découverte de sa fille? Sans le remarquer, Bida mettait Couturier à l'unisson de ses sentiments : l'amant s'imaginait que le père pensait comme lui. Il oubliait que Couturier n'était pas poëte. Cependant une meilleure idée poussa Bida vers Topino ; il y avait longtemps qu'il n'avait vu le chiffonnier et la rencontre de ce brave homme à la figure ouverte, dont la physionomie ne recelait aucune inquiétude, rendait de la tranquillité à Bida pour quelque temps.

Bien souvent, brisé de fatigue par les veilles, pour se débarrasser de ses idées, Bida était allé à la rue du Petit-Banquier, rendre visite au chiffonnier; et quoique l'intérieur fût pauvre et modeste, le poëte en ressortait la paix dans le cerveau. C'était plaisir que de voir Couturier en pleins chiffons, et Bida l'aidait dans son triage, trouvant un délassement à ce travail matériel.

En arrivant à la rue du Petit-Banquier, Bida fut très-étonné de trouver des visages inconnus.

— M. Couturier ne demeure plus ici, lui dit une voisine. Il fait bâtir.

Bida regarda les nouveaux locataires avec l'œil de l'ivrogne qui se trouva roi le lendemain.

— Couturier fait bâtir? demanda-t-il.

— Ça vous étonne, jeune homme, continua la voisine.... Vous n'avez qu'à aller à la cité Doré, et vous verrez la construction.

Quoique Bida connût la cité Doré et les habitants qui y demeuraient, il n'en resta pas moins sous le coup d'une vive surprise.

La cité Doré n'a rien de commun avec la Maison Dorée du boulevard. Elle tire son nom éblouissant d'un propriétaire qui acheta de la ville de Paris un terrain vague avoisinant la barrière Fontainebleau. Sur ce terrain vinrent s'installer des chiffonniers, ayant conservé l'instinct de la propriété, qui louèrent au propriétaire des parcelles de terrain, à la condition d'y bâtir.

La rue Delambre fut une cité Doré qui ne put aboutir, la ville de Paris craignant que des bâtisses irrégulières, faites du jour au lendemain, ne compromissent la vie des individus qui s'étaient emparés de terrains vagues; mais la cité Doré, qui existe encore aujourd'hui, triompha des terreurs des architectes de la ville. Cette cité devint une pépinière d'architectes élevés à l'école des castors. Des chiffonniers, des maraîchers, divers industriels y bâtirent eux-mêmes avec de la glaise, de mauvaises pierres et des morceaux de bois vermoulus, des maisons qui s'écroulèrent aux premières pluies; mais à cette époque, l'administration de la voirie ne s'en inquiéta pas. Cet écroulement fut une leçon. Les maisons furent reconstruites à nouveau un peu plus solidement, ce qui n'empêcha pas la pluie et le vent d'en triompher. Une seconde fois la cité Doré donna l'image de Lisbonne après le tremblement; moins habiles que leurs patrons les castors, les chiffonniers n'avaient pas résolu en deux fois le problème de constructions sauvages, mais solides. Au troisième essai, il y eut moins de dégâts. C'était un pan de mur qui tombait, un toit qui s'affaissait; mais peu à peu l'amour de la propriété, la rivalité des constructions, le besoin de dormir tranquille et l'expérience, servirent de contrefort aux nouvelles bâtisses. L'élégance

architecturale ne régna pas à la cité Doré ; on n'y employa ni marbre, ni stuc, ni bas-reliefs, seulement on y dormit en paix.

C'était là que Couturier *faisait bâtir*, fait singulier que Bida mettait sur le compte de l'exagération ; mais en arrivant à la cité Doré, il fut tout étonné de se trouver en face d'un grand hangar, dont le toit en tuiles neuves reposait sur des poutres solides qui sortaient toutes blanches des mains du charpentier. Un gros bouquet était posé sur le toit, et la première personne qu'aperçut Bida fut Topino lui-même, qui considérait sa bâtisse avec ravissement.

— Bon, s'écria-t-il en accourant au-devant du poëte, vous serez des nôtres, M. Bida.

— Que se passe-t-il ?

— Nous arrosons ce soir mon bâtiment avec les amis, dit le chiffonnier.

— Comment, ceci vous appartient ?

— Sans rien devoir à personne, s'il vous plaît.... M. Doré m'a fait un bail de vingt ans, au bout duquel je dois avoir payé mon terrain par la location.... Voilà comment l'affaire s'est faite : il y a sur le quai des Augustins un marchand de papiers nommé Prioux, qui fournit du papier à presque tous les journaux. Il manquait de chiffons, et il m'a fait venir. « Vous qui avez de l'activité et qui ne buvez pas, m'a-t-il dit, ne pourriez-vous pas étendre votre commerce ? — Ma foi, que je lui ai répondu, je me trouve heureux comme je suis, et je n'en demande pas davantage. » Alors le marchand de papiers m'a démontré que je perdais du temps à éparpiller mon commerce et à ne pas travailler seulement pour la papeterie. Mon logement de la rue du Petit-Banquier était trop petit, et il m'a conseillé de centraliser ici les chiffons que ramassent les chiffonniers de la Cité, de ne travailler que pour lui, et pour m'encourager il m'a fait une forte commande, en me donnant une bonne avance. J'ai eu l'idée de bâtir ce hangar, qui sera le bazar des chiffons, et je me suis fait bâtir, avec mes économies, une petite maison à côté....

— Et votre école ? demanda Bida.

— Ah ! ne m'en parlez pas, dit le chiffonnier, voilà mon serre-cœur; c'était seulement ce qui pouvait m'empêcher de faire l'affaire, mais M. Prioux m'a dit justement : « Vous retrouverez d'autres enfants dans la cité Doré et rien ne vous empêche de les instruire comme ceux du faubourg. » J'ai fait mieux, j'ai été voir les parents et

je leur ai dit : « Vous voyez que j'ai empêché vos enfants d'aller polissonner, mais je ne suis qu'un ignorant et comme je ne peux pas leur en apprendre davantage, il faut maintenant les envoyer à l'école.— Ah ! Topino, qu'ils me disaient, ce ne sera pas la même chose ! — Je crois, fichtre bien, que ce ne sera pas la même chose ; à l'école on leur apprendra à lire, à écrire, à calculer, moi je n'ai jamais su que leur apprendre à se tenir tranquille. » Mais tous ces braves gens qui ne savent rien, me regardaient comme un oracle pour les enfants, et il a été convenu que ma petite marmaille viendrait me voir le dimanche et que je leur expliquerais les affiches l'après-midi.

— Voilà les enfants, dit Bida, et nous ne sommes pas dimanche?

En effet, depuis que le chiffonnier causait avec le poëte, il était arrivé de tous côtés une troupe d'enfants qui les regardaient, tournaient autour d'eux et souriaient à Topino.

— Il y a des gens qui charment les oiseaux, dit le chiffonnier ; je ne sais pas pourquoi, mais partout où je vais, j'attire les enfants. Je ne leur donne pourtant pas de sucre, mais ils sont sans cesse autour de moi... Depuis que je suis ici occupé avec les charpentiers, voilà des petits diables qui ne me laissent pas un moment de répit.

Ce qui charmait les enfants, Bida le savait : c'était l'honnête et prospère figure du chiffonnier, sa grosse lèvre inférieure sur laquelle était posé le sourire de la bonté, ses yeux bleus dans lesquels se réflétait son âme compatissante, sa force qui se changeait en une exquise douceur de gestes quand il prenait un enfant sur ses genoux pour le caresser, sa constante préoccupation de pénétrer jusqu'à son cœur, et d'éveiller les premières et douces sensations à chaque parole. Topino était le grand-père de tous les enfants du faubourg ; ne s'étant pas marié dans la force de l'âge, il se surprenait à regarder tous les enfants comme les siens. C'est par le regard qu'il attirait à lui cette population turbulente si difficile à conduire.

— Ainsi vous restez avec nous, dit-il. Couturier viendra.

— Couturier ! s'écria Bida qui pensa à Claire.

La même pensée se fit jour dans l'esprit de Topino.

— Quel malheur que Claire ne soit pas ici ! dit-il en poussant un soupir.

C'était sa seule tristesse dans la vie.

— Enfin, dit-il, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour la retrouver... Une fille est un oiseau.

Bida se demandait s'il fallait dire à Topino qu'il avait vu sa nièce tout à l'heure; mais quoiqu'il eût un extrême désir de parler de Claire, il retint ses confidences qu'il sentait s'agiter en lui chagrines et amères, pour ne pas enlever au chiffonnier le contentement exprimé sur sa large figure. D'ailleurs les diverses personnes invitées par Topino au banquet destiné à célébrer sa nouvelle installation venaient d'arriver.

— Il est fâcheux, dit Topino, que je n'aie pas eu le temps de prévenir M. Gogué; j'aurais été bien aise de l'avoir à côté de vous, vous vous seriez moins ennuyé. Si vous l'alliez chercher.

Bida ne se le fit pas dire deux fois; il avait besoin de trouver un confident et de s'entendre amnistier de sa dureté avec Claire qu'il voulait maintenant revoir sans oser se l'avouer. Tant de pensées contradictoires luttaient dans son cerveau, que désespérant de les mettre en ordre, il comptait sur le bon sens et la raison du peintre.

Gogué jugea froidement la situation.

— Tu ne dois pas chercher à revoir Claire, lui dit-il, tu l'aimes déjà trop et tu souffrirais de ta nouvelle visite encore plus que de celle d'aujourd'hui... Claire appartient maintenant à un monde qui n'est plus le nôtre; si tu la retrouvais pauvre, tu pourrais nourrir quelques illusions; mais l'appartement qu'elle occupe, son riche mobilier, sa toilette élégante seraient à chaque visite autant de coups de poignard. Tu sais ce que coûte ce luxe?

— Non, dit Bida.

— Comme tu aimes Claire, mon pauvre ami! Si tu ne le sais pas, je ne veux pas te désillusionner.

— N'en parlons plus, dit Bida pour mettre fin à ces réflexions pénibles.

— Comme tu voudras.

Les deux amis marchèrent ensemble quelque temps sans se parler. Ils ne parlaient plus de Claire, mais ils y pensaient. A l'agitation du bras de Bida que le peintre tenait sous le sien, à sa démarche saccadée, Gogué n'avait pas besoin d'interroger la figure de son ami.

— Pauvre Claire! s'écria tout à coup Bida; je ne peux oublier ce qui s'est passé ce matin, et j'aime mieux t'en parler maintenant que de me confier à son père.

— Certainement, dit Gogué, il est inutile de lui dire que

sa fille veut devenir auteur dramatique. Il ne te comprendrait pas.

— Mais s'il nous parle de Claire ?

— Tu me laisseras répondre.

Les deux amis étaient arrivés à la cité Doré où se remarquaient divers groupes de chiffonniers endimanchés et de charpentiers. Topino avait invité à dîner les constructeurs de son hangar et les chiffonniers qui consentaient à entrer dans son association. Une grande table était dressée sous le hangar. Couturier se promenait silencieux quand il fut abordé par Bida et Gogué.

— Ah ! dit-il, vous m'oubliez tous les deux ! Vous m'aviez promis de venir à la Maison-Rouge pour parler un peu... du portrait.

Il n'osait plus prononcer le nom de sa fille, car il la croyait morte, ne pouvant s'imaginer que si Claire était en vie, elle n'eût pas reparu. La femme qui demeurait avec lui s'était bien gardée de lui dire la visite de Claire, son émotion dans la maison et la façon brutale dont elle l'avait reçue. Aussi, Couturier avait préféré croire à la mort de sa fille, plutôt qu'à son ingratitude.

Les deux amis remarquèrent les traces d'un chagrin lent et concentré qui avait envahi la physionomie de l'apprêteur, et donnait à ses traits un accent de grandeur que les grands désespoirs, les maladies et la mort impriment à la figure humaine.

Couturier offrait avec son beau-frère le contraste le plus saisissant. Chez le chiffonnier le sang se jouait en toute liberté sur la face ; la bile avait envahi jusqu'aux pommettes en saillie, recouvertes d'une peau sèche et tendue, de l'apprêteur. Mille rides avaient trouvé place sur sa figure et représentaient mille nuits sans sommeil, à la recherche de mille idées contraires ; mais chaque idée était si aiguë qu'elle avait laissé à jamais sa trace. Topino n'avait pas de rides, mais des plis joyeux aux coins des yeux et de la bouche, qui s'étaient formés dans des chairs fermes et colorées. La maigreur s'était emparée peu à peu du corps de Couturier qui, plus grand que son beau-frère, portait la tête basse comme un homme sur les épaules duquel le chagrin s'est assis à jamais en croupe.

— Nous avions peur de vous déranger, lui dit Gogué ; vous avez vos occupations... C'est moi qui devrais me plaindre de ne vous avoir pas revu à l'atelier...

— Je n'avais pas de bonnes nouvelles à vous porter.

Couturier n'osait demander aux deux amis des renseignements sur Claire : Bida et Gogué se sentaient eux-mêmes embarrassés lorsque Topino vint à eux.

— Allons, dit-il, qu'on se mette à table et tâchez de ne pas avoir des figures d'enterrement.

Une longue table en bois blanc remplissait le hangar ; de distance en distance étaient placées de grandes soupières en faïence noire vernies, d'où s'échappaient de larges panaches de fumée. Entre chaque soupière, des écuelles profondes renfermaient des choux, des carottes et de grands morceaux de lard et de saucisson; à l'odeur réjouissante qui s'échappait des soupières et des écuelles, on voyait dans la salle les nez frémir et les bouches se pincer. C'était tout le menu du repas, le premier et le dernier service, mais il était abondant, et de petits *pichets* en faïence vernie qui se trouvaient devant chaque convive, et de grands brocs dans un coin du hangar annonçaient que ces choux et ces lards allaient être arrosés sérieusement.

La soupe étant servie, un entretien bruyant commença, d'autant plus animé, que tous les pauvres chiffonniers qu'avait invités Topino n'étaient plus habitués depuis longtemps à de pareilles fêtes. Vivant seuls à l'ordinaire, rôdant la nuit, s'ils se réunissaient quelquefois, c'était le matin, près d'un comptoir d'un marchand de vins, assis sur un banc de bois dans la boutique, se confiant leurs chagrins passés, et tâchant de les noyer dans l'eau-de-vie. Ceux qui vivaient dans une sorte de ménage, associaient leurs femmes à ce genre d'existence, et l'homme et la femme en rentrant, fatigués de ces veilles continuelles, ne se souciaient guère de ces repas qui, malgré leur simplicité, demandaient encore quelque préparation. Presque toujours la charcuterie était leur nourriture, et pour boisson des vins frelatés qui brûlent l'estomac; mais le bonheur de Topino était communicatif. Devant cette table abondamment servie, dans ce hangar tout neuf, de pauvres êtres déclassés oubliaient les guenilles qu'ils ramassaient chaque jour.

Topino était du petit nombre des chiffonniers, pleins de courage et d'activité, qui, ayant conservé le corps sain, grâce à la sobriété, trouvait en lui des idées riantes. Aussi son heureux caractère était-il envié de tous, et partout où il se trouvait, l'esprit général de l'assemblée s'en ressentait. Devant cette table gaiement servie, com-

bien de pauvres gens se rappelèrent d'heureuses époques où, vivant en famille, contents d'un sort modeste, ils revenaient à la maison, trouvant la ménagère qui les attendait ! De tous ceux qu'avait invités Topino, et qui désormais allaient travailler pour lui, il n'y en avait pas de dégradés : des pertes d'argent, des maladies, la mort de leurs femmes, les avaient conduits au chiffon, parce qu'ils n'avaient pas eu assez de force pour se relever ; mais Topino ne pouvait employer ceux que la débauche et l'ivrognerie avaient jetés sur le plateau de la montagne Sainte-Geneviève.

Dans tous les hommes qu'avait rassemblés Topino, il y avait encore une étincelle de volonté, et cette étincelle se ralluma au contact des ouvriers charpentiers qui assistaient à l'inauguration du hangar. Bida et Gogué furent frappés de l'heureuse influence de cette réunion, qui changea momentanément le cours des idées de Couturier. Dans ces cœurs ulcérés, une même pensée était entrée : « Il y a encore du bonheur sur cette terre. » Et ceux qui se laissaient aller quelquefois au découragement, se juraient de combattre désormais l'abattement.

De joyeux propos circulaient d'un bout de la table à l'autre, l'appétit reprenait le dessus, le vin coulait, et c'était plaisir que de voir les montagnes de choux et de lard disparaître comme par enchantement. A la fin du repas, plus d'une chanson, qui sommeillait depuis longtemps, se réveillait et se croisait avec la chanson voisine.

Un charpentier se leva.

— Mes amis, dit-il, nous vous proposons de venir prendre le café chez la mère Blaisimar. C'est les charpentiers qui vous l'offrent sincèrement.

Chacun applaudit à ces paroles.

— Aujourd'hui mercredi, dit le compagnon, il y a goguette des petits-fils d'Apollon ; de la sorte nous entendrons chanter les nouvelles chansons. Ceux qui en savent pourront en chanter, et tout le monde répétera les refrains en chœur ; il n'y a rien de meilleur pour terminer la soirée.

Les convives se levèrent tous ensemble, car la goguette a un attrait particulier pour le peuple parisien.

— Est-ce que tu ne veux pas venir ? demanda Topino à son beau-frère.

— Je le prends par un bras, dit Gogué, et Bida par l'autre ; il faudra bien qu'il nous suive.

— Je n'ai pas le cœur à la chanson, dit Couturier à Gogué.

— Et moi, s'écria Bida, croyez-vous que je ne cherche pas à m'étourdir ?

— Vous n'avez pas perdu votre enfant, dit le malheureux père.

Bida n'osait dire qu'il avait perdu plus encore. L'amour qu'il avait pour Claire, il ne pouvait le confier à l'apprêteur, qui ne se montra jamais aussi expansif envers lui qu'envers Gogué. Le père avait-il deviné la passion du poëte ? Était-il jaloux du sentiment de regret que manifestait Bida quand on parlait de Claire ? Voulait-il dévorer son chagrin solitaire ? C'est ce que ne pouvait démêler Bida, qui se sentait toujours embarrassé devant le père de Claire, et qui avait besoin d'un tiers pour retrouver son naturel devant Couturier. Il ne l'abordait franchement qu'en présence de Topino ou de Gogué ; alors la conversation devenait active et bienveillante ; mais dès que le chiffonnier ou le peintre s'éloignaient, Bida semblait craindre que le père de Claire ne lut trop clairement dans son esprit.

Ce soir-là, Couturier, entraîné par les deux amis, fit oublier à Bida la nuance délicate qui jetait du froid entre eux. Le repas avait animé toutes les têtes, et une fois en route, l'apprêteur s'efforça de ne pas troubler par une physionomie chagrine la joie des compagnons et des chiffonniers qui, bras dessus, bras dessous, allaient à la goguette de Montsouris.

La mère Blaisimar, rien que par son nom, a fait la fortune de trois cabaretiers, qui ne se sont jamais appelés Blaisimar ; mais l'enseigne est restée. Aux environs de la barrière Saint-Jacques, en suivant un sentier en pente, qui conduit à la campagne, on rencontre un moulin qui a pour enseigne, comme tous les moulins de la banlieue de Paris : Au moulin de la galette, tenu par la mère Blaisimar. Il en est de la galette comme de son fabricant ; il ne s'y débite pas de galette. Les ouvriers y vont le dimanche et le lundi, en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, manger une gibelotte : le mercredi est consacré plus spécialement à la société des petits-fils d'Apollon, qui y tiennent leurs séances de chant une fois par semaine.

Les compagnons charpentiers aiment la musique, les romances à la mode, et sont même friands de chansons inédites. Dans cette go-

guette se réunissaient quelques poëtes-ouvriers, qui n'étaient pas mécontents de faire entendre leurs œuvres et de recueillir des applaudissements; d'autres y allaient pour faire briller leurs voix, et interprétaient la musique des compositeurs à la mode. La majorité écoutait ou se laissait emporter à des refrains qui, répétés en chœur, faisaient disparaître la fausseté des voix.

On y buvait modérément, et le vin n'était pas le principal attrait de la réunion. Couturier se sentit remis par cette joyeuse soirée, si franche ; il sourit à quelques chansons comiques, et Topino s'applaudit de ce résultat.

— Eh bien, lui dit-il, reviendras-tu encore ?

Les compagnons charpentiers, qui s'étaient joints à lui, allèrent le reconduire en compagnie de Gogué et de Bida.

— Moi aussi, dit le poëte, j'avais besoin de la société de ces braves gens pour me remettre.

CHAPITRE XXVII

LE BAL MABILE

Claire aurait pu souffrir de sa rencontre avec Bida ; mais il arriva nouvel événement dans sa vie déjà si accidentée. Suivant l'habitude des femmes qui touchent par quelque coin au théâtre, ses soirées se passaient habituellement en premières représentations : il n'y avait pas de soir où on ne la remarquât dans une loge de théâtre, ne fût-ce qu'une demi-heure. Le boulevard du Temple forme, par sa nombreuse population dramatique, une sorte de famille où tout le monde se connaît, où les aventures de chaque acteur et de chaque comé-

dienne alimentent la gazette du jour. Le début d'un acteur y est regardé comme un baptême dans une famille : il s'agit de savoir si le nouveau venu s'acclimatera sur ce terrain difficile. Dans ce monde, si on ne parle pas de comédies, de drames, de ballets, d'acteurs, d'actrices, de danseuses, on risque fort de n'être pas compris, et un étranger, en même temps qu'il s'y sentirait dépaysé, chercherait en vain à pénétrer la grammaire et l'esprit d'une langue particulière qui a été forgée pour expliquer les chutes, les succès, la froideur du public ou son enthousiasme.

Claire ne pouvait plus se passer de cette vie factice de coulisses. Même les soirs où elle jouissait d'une loge aux Italiens, elle allait faire une tournée dans les théâtres de mélodrame du boulevard, entrait dans sa loge un moment, ne trouvait rien d'intéressant au spectacle qu'elle voyait tous les jours, ressortait aussitôt et allait porter son ennui dans le théâtre voisin pour finir sa soirée au milieu du monde élégant des Italiens. Le lendemain de sa rencontre avec Bida, elle était à la Gaîté, en compagnie de M. Petit-Duclos : tout à coup elle pâlit, se leva de son fauteuil et tint sa lorgnette braquée sur un groupe de figurants qui venaient d'entrer sur le théâtre. Aux mouvements inquiets qu'elle faisait, le banquier lui en demanda la raison.

— Cet acte est d'une longueur ! dit Claire. Je vais faire un tour sur le théâtre.

Sans attendre la réponse de M. Petit-Duclos, elle se précipita dans le couloir et se fit ouvrir par l'ouvreuse, qui la connaissait, la petite porte de communication qui donne entrée dans l'intérieur du théâtre. Justement le rideau tombait et les nombreux personnages en scène défilaient un à un dans l'espace étroit qui conduit au foyer.

Claire s'arrêta tout à coup devant un comédien.

— Auguste ! s'écria-t-elle.

Celui-ci la regarda sans deviner qui pouvait être cette femme élégante.

— Tu ne reconnais pas Claire, ingrat ?

Mais le son de voix qui s'était empreint d'une certaine distinction, mais la toilette troublaient le comédien.

— Vous, Claire ! Madame... dit-il en balbutiant.

— Hélas ! se dit Claire, personne de mes anciens amis ne veut

plus me reconnaître. Auguste, s'écria-t-elle, en lui prenant la main, as-tu oublié la maison Rouge et les bords de la Bièvre?

Auguste avait mené une vie de débauche et de paresse depuis la mort de sa mère; toutes les femmes qui avaient traversé son existence furent traitées par lui avec autant d'ingratitude que Claire, mais c'étaient des femmes de basse condition, à la hauteur de son intelligence, dont il se sentait le maître absolu, qui lui obéissaient comme des esclaves, qu'un seul de ses regards faisait trembler ; et cependant en présence de Claire qui le tutoyait et le mettait à l'aise en lui rappelant le passé, il se sentait gêné. Appuyé contre une coulisse, Auguste regardait Claire, répondant à demi-mot.

— Eh bien ! Belleville, dit le régisseur qui faisait son tour sur le théâtre, à quoi penses-tu de ne pas changer de costume?

— J'y vais immédiatement, dit Auguste.

— Mon petit, tu n'arriveras pas à temps, et je vais te coller pour deux francs sur le tableau des amendes.

— C'est à toi qu'on parle ainsi, Auguste ? demanda Claire.

— Je m'appelle Belleville, au théâtre.

— Tu n'iras pas changer de costume, Auguste.

— Mais vous avez entendu le régisseur.

— Que me fait ton régisseur ? Auguste, si tu m'aimes encore, tu vas me suivre.

— Je suis déjà criblé d'amendes, on me renverra du théâtre.

— Tant mieux, dit Claire, je t'engage à l'Ambigu...

— Mais il faut me déshabiller, dit le comédien qui n'avait pas quitté son habit de théâtre.

— Cours à ta loge, je t'attends ici.

Claire ne connaissait pas d'obstacle à ses fantaisies, et elle avait une telle volonté dans la parole en ces circonstances que chacun s'y soumettait. M. Petit-Duclos ne fut pas étonné de ne pas voir revenir Claire, il y était habitué. Cependant, comme elle avait besoin de sa signature pour ratifier le contrat qui allait attacher Auguste au théâtre de l'Ambigu-Comique, le lendemain elle se présenta avec lui dans le cabinet du directeur.

— Voici un jeune homme qui a beaucoup de talent et à qui je m'intéresse, dit-elle, il faut l'engager.

— En quelle qualité ? demanda le banquier.

— Premier rôle, n'est-ce pas ? dit Claire à Auguste.

Auguste baissa la tête, il avait seulement figuré sur le théâtre de la Gaîté, aux appointements de soixante francs par mois.

Quoique M. Petit-Duclos ne s'inquiétât pas beaucoup de son théâtre :

— Mais nous avons déjà quatre premiers rôles, dit-il.

— Monsieur fera le cinquième, dit Claire. Allons, signez-moi cet engagement de dix mille francs.

— Je m'en vais sonner le régisseur, dit M. Petit-Duclos, qui, hormis la signature, ne se mêlait jamais des affaires d'engagement.

— Je vous dis de signer, reprit Claire, nous n'avons pas besoin du régisseur.

On parla beaucoup au boulevard du Temple de l'enlèvement du figurant Belleville par la belle Claire, et on rangea cette singulière passion dans la classe des nombreuses excentricités qui la distinguaient ; mais celle-ci fut trouvée de mauvais goût. Les curieux ne connaissaient pas quels liens puissants attachaient Claire à Auguste. Le premier amour laisse des racines profondes que rien ne saurait arracher.

Auguste était toujours l'Auguste des bords de la Bièvre, aux yeux de Claire. Elle ne fut pas choquée du ton de son ancien amant, de ses manières brutales et du rôle qu'il avait accepté en signant effrontément un gros engagement à l'Ambigu. Entre elle et lui flottaient les nuages des anciens jours qui la reportaient aux heures de son enfance. Elle avait trop cherché Auguste pour n'être pas trop heureuse de le retrouver ; elle y avait pensé trop souvent pour ne pas être victime de ce mirage dans lequel elle poursuivait toujours son séducteur. En un moment ses fantaisies tombèrent pour faire place à une soumission absolue ; et à mesure qu'elle se montrait plus soumise, Auguste reprenait ses habitudes de domination.

Cependant le théâtre de l'Ambigu était entré dans un chemin creux dont il ne pouvait sortir : sur les versants qui bordaient ce chemin se dressait une troupe de créanciers qui tous tenaient à la main une feuille de papier timbré. M. Petit-Duclos était le plus mauvais administrateur qui se pût voir ; il avait laissé la direction absolue à Claire qui ne s'en était servie que pour satisfaire ses caprices. Elle n'avait rien de ces créatures qui, parties de bas, fatiguées de la vie difficile, songent tout à coup à l'argent et deviennent aussi intéressées qu'elles étaient prodigues. Si Claire puisait à la caisse sans compter, elle ne

se rendait pas compte que toute caisse a un fond ; jamais elle n'eut l'idée du lendemain.

L'introduction d'Auguste, qui partagea la souveraineté de Claire à l'Ambigu, fut loin d'améliorer la situation du théâtre ; les créanciers perdirent confiance en voyant avec terreur comment le théâtre était administré. A la suite de nombreux tiraillements que supportait seul M. Petit-Duclos, il fut mis en faillite et un nouveau directeur prit sa place.

Claire et Auguste s'installèrent dans un appartement du boulevard où ils vécurent quelque temps sur le crédit ; mais cette existence ne pouvait continuer. Malgré ses supplications, le banquier avait été chassé par Claire qui lui refusa tout à fait sa porte. Les fournisseurs perdirent confiance et les meubles de Claire furent saisis. Il lui restait quelques bijoux, quelques diamants ; elle les vendit et acheta un mobilier plus modeste qui servit à garnir un nouvel appartement de la rue de la Fontaine Saint-Georges. Là, une nouvelle existence commença pour elle. Auguste était absent une partie de la journée, fréquentant les cafés et les billards ; pour se distraire, Claire fit connaissance de voisines dont la vie était aussi précaire que la sienne. C'étaient des femmes encore jeunes qui se levaient à midi, déjeunaient pour quelques sous à une laiterie voisine, s'habillaient élégamment, se montraient au Bois en voitures de louage, revenaient dîner à la laiterie si personne ne leur offrait à dîner et allaient au soir dans les endroits publics, les bals, les spectacles, les concerts, étaler leurs toilettes et leurs figures peintes.

Comme Claire se plaignait à Auguste de son abandon et de la gêne dans laquelle elle vivait, il l'engagea à suivre ses compagnes au bal Mabille.

— Hélas ! se dit-elle en passant sous la porte illuminée, mes malheurs ont commencé avec le bal, doivent-ils finir avec le bal ?

C'est une singulière population que celle qui fréquente ce jardin, qui n'a peut-être pas de rival en Europe. Les étrangers y viennent chercher aventure, les Parisiens le fréquentent comme promenade l'été ; les femmes y tournent sans cesse envoyant de doux regards vers les étrangers et les gens convenablement gantés. Il en est qui, assises nonchalamment sur les chaises du jardin, attendent la galanterie plutôt qu'elles ne la provoquent. Les unes cherchent à se faire remarquer par leur toilette, les autres par la danse.

Claire se promena longtemps sans être remarquée. Son air inquiet et sa physionomie triste n'attiraient pas de déclarations ; elle revint à son petit logement plus mélancolique que jamais et raconta à Auguste la fâcheuse impression qu'elle avait retirée du bal.

— Pourquoi ne danses-tu pas? lui dit Auguste.

— Je n'ai pas le cœur à la danse, répondit-elle.

— Et bien ! je t'y mènerai et je danserai avec toi.

— Avec toi, je le veux bien, dit-elle.

On ne compte à Paris guère plus de deux cents femmes qui vivent des bals publics et ce sont toujours les mêmes. Au bout de quinze ans, celles qui ont supporté la danse, les soupers, la vie irrégulière, celles-là deviennent fortes. La débauche les a saluées reines ; mais il en est de ces créatures comme des hommes de génie. Pour une qui arrive, se soutient et cache sous un sourire affecté les griffes d'un usurier, combien de malheureuses disparues dans les prisons, les hôpitaux, les maisons de fous ?

Leurs danseurs habituels sont dans une proportion beaucoup moindre : ce sont en général des commis de nouveauté, des garçons coiffeurs, des gens sans professsion, reconnaissables surtout à leur absence de gants. Jamais, même dans les bals publics les plus élégants, on ne leur vit de gants ; ils sont quelquefois en habit noir, mais ils s'insurgent contre les gants Ce sont des gymnasticiens de première force ; leurs déhanchements ont été étudiés de longue main avant de s'ébattre sous les mille feux du gaz.

Les Parisiens qui s'amusent de tout comme des enfants gâtés, se prirent un jour d'une belle passion pour les danseurs et leur décernèrent des noms singuliers pour les encourager dans cette folle voie. Auguste devint une des célébrités du monde dansant, et pendant le temps qu'il fut séparé de Claire, sa présence au Château-Rouge, à Asnière, à Mabille et à la Closerie des Lilas, était signalée par de nombreux murmures flatteurs ; mais cette existence factice dont il vivait médiocrement le fatigua, et il abandonna son sceptre à des rivaux qui se le partagèrent Il espérait qu'au théâtre il trouverait des succès plus lucratifs. Un petit vaudeville de lever de rideau lui servit de début. Un vaudevilliste qui fréquentait assidûment les bals, avait remarqué Auguste et lui avait écrit un rôle d'étudiant dialoguant plus avec les jambes qu'avec la langue ; mais le public du boulevard préfère un gros mélodrame à ces danses

aventurées, et Auguste retomba dans les rangs des simples figurants.

On ne s'inquiéta guère de sa disparition au bal Mabille. Un garçon coiffeur et un commis droguiste qui avaient longtemps étudié la danse d'Auguste, s'étaient emparé de ses secrets chorégraphiques et se les étaient partagés en y apportant quelques modifications. L'homme fut oublié, mais la tradition ne périt pas. Cependant quand il reparut au jardin Mabille en compagnie de Claire, chacun s'écria : Voilà Auguste ! Il n'y avait pas assez longtemps qu'il avait quitté le bal pour s'y remontrer sans éclat. Les femmes qui espéraient jouir d'une certaine popularité, grâce à leur danseur, firent cercle autour de lui, dans l'espoir de l'entraîner à quelque quadrille. Jadis les envieux se pressaient autour de lui et sur les mille regards qui s'attachaient à sa personne, quelques-uns ne pouvaient manquer de tomber sur celle à qui il faisait l'honneur de servir de cavalier.

Le garçon coiffeur et le commis droguiste qui s'étaient emparés des moyens de leur maître, firent mine basse et allèrent danser dans un coin isolé, craignant que le public ne reconnût qu'ils étaient de vils plagiaires.

Les danseuses étaient jalouses de Claire qu'elles ne connaissaient pas et qui se montrait triomphante au bras d'Auguste. Au mouvement qui se fit, aux groupes qui se formèrent, le chef d'orchestre, malgré ses lunettes noires carrées, reconnut l'homme qui savait donner de l'accent à sa musique, et il ordonna à ses musiciens de jouer le quadrille des *Folichons*.

La foule se massa autour d'Auguste, composée de femmes et d'hommes curieux de savoir si, depuis sa retraite, le danseur avait trouvé quelque pas nouveau. Les femmes se demandaient avec inquiétude si la débutante n'allait pas leur faire perdre en une soirée le fruit de leur réputation. Le groupe s'augmentait de plus en plus, malgré les efforts des huissiers de service. Le vis-à-vis d'Auguste avait été choisi avec art : l'homme était insignifiant, pour ne pas atténuer les effets du comédien ; mais la femme, mademoiselle Cocarde, petite, fine, rieuse, au talon hardi, était assez provoquante pour rallumer l'ardeur d'un homme retiré sous sa tente depuis si longtemps.

Claire fut troublée d'abord. Dans ces conditions, le bal est aussi dangereux à aborder qu'un plancher de théâtre. Ce que les non-initiés prennent pour un plaisir est un travail et un art ; mais les

premières mesures du fameux quadrille des Folichons entraînèrent Claire. Elle avait pris assez de leçons d'un maître de ballet pour surpasser les célébrités de Mabille, et elle put se tenir à côté d'Auguste sans être écrasée par son talent. A la fin de l'avant-deux, les têtes des curieux se penchaient, et le cercle se rétrécissait insensiblement, signe certain d'un succès.

Claire se faisait remarquer par une distinction qui ne l'avait jamais quittée : ses mouvements ondoyants n'avaient rien de commun avec l'espèce de *savate* chorégraphique qui se dansait à côté d'elle, et Mlle Cocarde s'en montra un peu jalouse. A la pastourelle, la petite danseuse, s'emparant du rôle d'homme, s'avançait seule comme un cheval arabe qui piaffe, et s'inclinait sous la jambe tendue de son danseur. Ce pas obtenait habituellement les bravos de l'assemblée; mais Auguste, qui avait perdu de la souplesse en ne pratiquant pas, écrasa du bout de son pied la capote de Mlle Cocarde, et elle ne recueillit de son *cavalier seul* qu'une vive amertume, les rires d'un public ingrat étant venus lui démontrer qu'il n'était pas mécontent de faire honte à une de ses idoles favorites. Au contraire, Claire, face à face d'un danseur médiocre, était admirée plus vivement de la foule qui ne l'applaudissait pas bruyamment, mais dont le murmure flatteur témoigna de l'intérêt qu'elle excitait.

Après le quadrille, elle alla, en compagnie de Cocarde, chercher Auguste, sans avoir remarqué deux hommes qui les suivaient; mais Auguste au milieu d'un cercle d'admirateurs, ne semblait pas vouloir se livrer à une promenade sentimentale dans le jardin. Mlle Cocarde, en rivale généreuse, complimentait Claire sur son succès, et les deux étrangers, qui épiaient tous les mouvements de Claire, s'approchèrent du groupe. C'étaient deux Anglais que leur raideur et leur costume de voyage faisaient reconnaître dans tout le bal. Ils s'arrêtèrent devant Claire sans dire un mot, la regardant avec ténacité et s'attendant à être provoqués par quelque coquetterie.

— Bonjour, mon cher, dit à l'un d'eux la petite Cocarde, qui fit rire les Anglais par sa singulière façon d'aborder les gens.

— Parlez-vous anglais? demanda l'étranger.

— *Yes*, dit avec audace Cocarde.

— Et cette dame? demanda l'Anglais en désignant Claire.

— *No*, dit Cocarde; mon amie *english no*.

En même temps, pour remplacer la langue anglaise qu'elle igno-

rait, par une pantomime spirituelle, elle jouait avec la chaîne de montre attachée au gilet de l'étranger.

— Oh ! dit celui-ci en se reculant un peu.

— Ne croit-il pas que je veux lui voler sa montre? dit Cocarde.

Un des Anglais répétait constamment :

— So-ouper, so-ouper.

Et il désignait Claire en même temps que Cocarde.

— Tout de suite, mon petit, dit Cocarde, qui se moquait des Anglais.

La marchande de bouquets, à l'œil exercé, ne pouvait manquer de flairer cette conversation.

— Messieurs, un joli bouquet pour ces dames, un petit panier de fruits ?

— Tenez, dit Cocarde à Claire, prenez toujours ce panier.

Il y avait dans le panier une grappe de raisins et une poire.

— C'est six francs, dit la marchande.

L'Anglais donna six francs sans sourciller.

— Moi, je ne veux pas de bouquets, dit Cocarde à Claire : on m'en a déjà donné dix-sept ce soir; heureusement, la marchande me les reprend à moitié prix.

Elle prit sans hésiter le bras d'un des Anglais.

— Mon petit, dit-elle sans s'inquiéter s'il la comprenait, vous allez me payer le raccommodage de mon éventail que j'ai donné au billard chinois.

Claire ne faisait pas mine de suivre le second Anglais.

— Venez donc? lui dit Cocarde, ça n'engage à rien.

On arriva au billard chinois, où Cocarde réclama son éventail.

— C'est douze francs, dit le maître du billard.

— Douze francs, mon bon ? dit Cocarde en tendant sa petite main à l'Anglais.

— Oh ! dit l'Anglais, qui tira stoïquement la somme de son porte-monnaie.

— Attends, mon bonhomme, je m'en vais faire sauter ton argent, dit Cocarde.

Et elle s'empara d'une queue de billard en disant qu'elle voulait gagner quelques petits objets de porcelaine pour mettre sur son étagère.

— Faites donc jouer votre Englisch, dit-elle à Claire; le marchand nous fait une remise.

Les deux Anglais obéissaient à tous les ordres de Cocarde, qui, vive, riante et alerte, les amusait par ses gestes et sa gaieté. Claire suivit les Anglais au tir, à la toupie hollandaise, au café. En moins d'une heure, ces deux êtres graves avaient changé un billet de banque et avaient dépensé une soixantaine de francs en parlant toujours du fameux *so-ouper*.

— Mes petits, dit Cocarde, madame n'a pas faim aujourd'hui.

— Non; je vais chercher Auguste.

— Attendez un moment, lui dit Cocarde, qui ajouta : Moi, je *so-ouperai* volontiers. Restez près des musiciens, dit-elle aux Anglais, je vous amènerai une petite dame de mes amies qui joue bien de la fourchette.

Les deux Anglais, sans dire un mot, obéirent à l'invitation de Cocarde et allèrent s'installer dans la barrière circulaire qui enserre l'orchestre des musiciens.

— Est-ce que vous n'aimez pas les Anglais? demanda Cocarde à Claire.

— Je n'en ai jamais connu.

— Moi, je ne peux pas les souffrir; d'abord, ils ne parlent pas français... On ne sait pas ce qu'ils pensent, et ils traitent les femmes comme des esclaves... Jamais ces gens-là ne rient, à moins qu'ils ne vous fassent quelque mauvais tour. Croiriez-vous que la dernière fois que j'ai soupé avec des Anglais, nous étions trois femmes et trois hommes, ils ont mis du poivre dans de la crème sucrée, dans les glaces, dans tout... histoire de nous tracasser, et de nous faire faire la grimace, car il a fallu manger cette crème au poivre... Alors seulement ils sont partis en gros éclats de rire.

— Pourquoi les fréquentez-vous? demanda Claire.

— Ah ! ma chère, qui est-ce qui payerait ma voiture au mois, mes robes et mes chapeaux? Tous les dimanches ma marchande à la toilette vient toucher sa rente, et je ne peux pas la faire poser. C'est un triste métier, mais quand on y est, il faut le subir jusqu'au bout. Et puis si je n'emmenais pas ces Anglais, mes amies en profiteraient et viendraient encore se moquer de moi. Je parie que dans ce moment il y a dix femmes qui cherchent à me les enlever. C'est affreux, mais c'est comme ça.

Elles étaient arrivées devant le billard chinois.

— Allons, père Lantimèche, dit Cocarde au vieillard chauve qui tenait les jeux, donnez-nous nos douze francs de boni.

— Je ne connais pas mademoiselle, dit l'homme des jeux ; je vous dois six francs, mais je ne fais pas de remise aux débutantes.

— Vous êtes trop heureux de nous donner nos douze francs... C'est mademoiselle qui vous a amené les Anglais ; sans elle, ils ne jouaient pas à votre patraque de billard.

Non sans pousser un soupir, le vieillard donna six francs à Cocarde, et fut quelque temps à compter la même somme destinée à Claire.

— Je n'en veux pas, dit celle-ci.

— Comment ! s'écria Cocarde étonnée.

— Mademoiselle a plus de raison que vous, dit le marchand en empochant immédiatement les six francs, qu'il ne donnait qu'à contre-cœur.

— Mais, dit Cocarde à Claire, vous gâtez le commerce.

— Mademoiselle sait bien qu'il y a un règlement, reprit le marchand, et elle ne veut pas aller contre. Je ne fais de remise aux dames que quand je les connais depuis longtemps et qu'elles m'ont amené un certain nombre de joueurs.

— Ah ! ma chère, dit Cocarde, vraiment je ne vous comprends pas... Qu'est-ce que vous venez faire à Mabille? Vous ne voulez pas venir souper, et justement ces petits profits que nous tirons du billard et des bouquets servent à celles qui s'en vont seules... Vous êtes donc millionnaire?

— Nous n'avons plus rien, dit Claire.

— Je vous plaindrais volontiers, mais aussi vous êtes par trop naïve. Vous savez bien qu'on soupe avec six francs, et même avec moins. Moi, quand je suis ruinée, je prends un fiacre de trente sous; je vais au café des Mousquetaires, où on me donne à souper pour vingt-cinq sous ; je retrouve toujours des amies, je ris, je m'amuse et je reviens à pied chez moi. Vous voyez donc qu'avec les six francs que vous avez refusés, vous pouviez encore souper à votre fantaisie, inviter quelqu'un, et vous moquer des Anglais.

— Je n'ai pas faim, dit Claire, et je vais chercher Auguste pour rentrer.

— Vous êtes avec Auguste, s'écria Cocarde, et vous ne prenez pas

ces six francs! Ah! que vous êtes jeune! Mais Auguste serait le premier à vous décider. Est-ce que vous auriez un caprice pour Auguste?

— Je l'aime depuis mon enfance.

— Aie! aie! aie! dit Cocarde; vous pouvez être certaine qu'il ne vous entretiendra pas richement. Auguste n'a jamais rien donné aux femmes, au contraire. Il est bien connu ici... C'est un beau garçon, mais je vous plains.

— Que voulez-vous! dit Claire.

— Vous êtes une bonne fille, dit Cocarde, et je vous le dis franchement; vous me plaisez. Je ne croyais plus qu'on aimait depuis que je n'aime plus... Moi aussi j'ai beaucoup aimé, mais il y a longtemps. Le monstre m'a plantée là, et je me suis vengée sur tous les autres hommes. Plus tard vous vous vengerez aussi; mais votre Auguste va vous laisser mourir de faim; il passe son temps dans les estaminets, et quand il a perdu il n'est pas commode.

— Je l'aime ainsi, dit Claire; le cœur ne se commande pas.

— Il faudra venir me voir quand vous aurez trop faim. Une belle fille comme vous ne doit pas rester à jeûner, et moi je connais tous les bons endroits de Paris. Savez-vous seulement que dans quelques restaurants du boulevard Montmartre vous avez droit à dîner sans payer?

— Non, dit Claire.

— C'est toujours le système de la toupie hollandaise et du billard chinois... Comme nous amenons du monde chez les restaurateurs, et qu'il est convenu que nous demandons toujours les choses les plus chères, de mauvais vins qu'on fait payer aux hommes dix francs la bouteille, en retour nous avons droit à ne pas payer dans le restaurant quand nous sommes seules. Mais venez me voir rue Notre-Dame-de-Lorette, 18, nous causerons plus longtemps, car j'ai peur qu'on ne m'enlève mes Anglais.

Là-dessus, Cocarde s'envola, laissant Claire sous l'impression de ces tristes révélations. Tout un monde nouveau s'ouvrait pour Claire, qui se sentait faible au moment où il fallait agir par elle-même. En quelques mots, sa nouvelle amie lui avait déroulé les misères des filles éblouissantes de soie, qui promènent leurs châles dorés sous les illuminations brillantes des bals publics. Lancée par une première faute dans un abîme sans fond, Claire sentait qu'elle glissait, sans

trouver une branche pour s'y raccrocher. Un dernier sentiment de pudeur lui faisait envisager avec horreur cette existence où il fallait un corps et une volonté robustes pour ne pas succomber.

Si dans le bal on remarquait trois ou quatre créatures étalant dans les fauteuils de fer du jardin un embonpoint qui cachait leur âge, combien tournoyaient, comme de pauvres chevaux de tanneurs, de malheureuses femmes, l'œil enfoncé, rendu vivace pour la soirée par le rouge qui couvrait des pommettes saillantes ! Sous les sourires provocateurs des bouches rehaussées par le carmin, combien de lèvres bleuâtres, pâlies par les nuits sans sommeil et les privations ? Sous ces cils noirs et allongés par un pinceau trompeur, combien de paupières rougies et brûlantes ? combien de petites rides dissimulées sous le blanc de plomb ? que de râlements dans ces étroites poitrines, que le corset rendait splendides ? que de tristesses, de regrets, de remords accumulés le matin sur ces figures blêmes, si riantes le soir !

Claire pressentit ces misères plutôt qu'elle ne les remarqua. Elle cherchait Auguste dans le bal et ne le trouvait pas. Elle attendit jusqu'à la fin, et se décida alors seulement à rentrer. Auguste n'était pas revenu ; il n'arriva qu'à onze heures du matin. Comme Claire lui fit quelques reproches :

— Tu étais avec Cocarde, dit-il, je croyais que tu ne reviendrais pas.

CHAPITRE XXVIII

COMMENT FINIT UN PREMIER AMOUR

Depuis qu'elle vivait avec Auguste, Claire n'avait pas été sans s'apercevoir combien ses illusions étaient tombées ; elle ne le regar-

dait pas encore avec des yeux tout à fait indifférents, mais si une séparation prolongée, l'impossibilité de retrouver son ancien ami d'enfance, ne l'avaient pas longtemps fait rechercher celui qu'elle s'était donné pour maître, les rayonnements de l'Auguste des premiers beaux jours se seraient voilés et ternis tout à coup.

Il en coûte aux femmes de reconnaître que dans le riche écrin de leurs pensées est enfermée une mauvaise pierre sans valeur, pour laquelle jadis elles n'eussent pas trouvé de monture assez splendide. Quand Claire revit Auguste, la figure fatiguée, un foulard au cou, le chapeau sur le coin de l'oreille, ces détails matériels eussent suffi à toute autre pour juger de l'abaissement de l'homme et de sa dégradation; mais Claire vivait dans un monde de coulisses où on s'habitue aux teints plombés, aux yeux rougis, aux bouches lâches et déformées. On y perd le sentiment des physionomies honnêtes et simples. A cette cause, se joignaient les racines d'une passion qui avait traversé le feu sans s'enflammer et qui s'y était conservée vivante comme la salamandre.

Dans la personne d'Auguste, Claire revit son père, la Maison Rouge des bords de la Bièvre, les jeux de son enfance, sa jeunesse. Que de motifs d'attachement, et combien de circonstances étrangères se mêlent à *l'amour* pour le consolider et le rendre durable ! Qui aurait pu deviner qu'un pilier d'estaminet, à moitié cabotin, mélangeant les belles manières du billard et des coulisses, servait de miroir à l'enfance envolée de Claire, à son amour filial, à ses souvenirs de jeune fille? Il en était pourtant ainsi. Le jour où elle retrouva Auguste, Claire ne l'aima plus de ce qu'on appelle *amour* : ce n'était pas de l'amitié non plus ; c'étaient mille souvenirs, impressions et sensations que la présence d'Auguste provoquait et qu'elle respirait avec délices. Sur le fumier des bassesses et des abjections du figurant, avait poussé la plante radieuse et odorante du souvenir.

A différentes reprises, Claire put constater combien ses rêves s'étaient changés en une cruelle réalité. Au milieu des singulières situations où elle s'était trouvée depuis sa fuite de la Maison Rouge, son intelligence avait grandi, ses sentiments s'étaient épurés. Elle avait beaucoup vu, beaucoup souffert et beaucoup réfléchi. Quoique entraînée par la fatalité dans de singulières liaisons, son cœur n'avait conservé aucune tache. Le hasard, la difficulté de vivre, l'igno-

rance du monde parisien, l'avaient jetée ici et là comme une pierre tombée du haut de la montagne, qui tantôt roulant, tantôt arrêtée par un obstacle, finit par tomber dans un précipice sans fond. Avec plus de force de volonté, Claire se fût peut-être révoltée et se fût lancée de son propre mouvement dans ce gouffre profond d'où sortent si peu de femmes, une fois qu'elles y ont été entraînées; mais Claire ne raisonnait pas et luttait moins encore. Toujours des volontés étrangères s'étaient emparées d'elle, et il avait fallu les hasards de la vie pour rompre ces enchaînements.

Où était le port? Quand est-ce Claire cesserait-elle d'être battue par la tempête? Elle ne se le demandait même pas et se laissait entraîner sans soupçonner les dangers qu'elle courait. Ce fut heureux : Claire eût été trop malheureuse.

Quoique sans intelligence, Auguste comprit cette douce nature, qui n'avait pas de défense contre l'asservissement. Il traita plus d'une fois Claire de *bête*, parce qu'elle ne semblait pas comprendre ses horribles intentions; mais elle eût été forcée de *deviner*, sans une catastrophe qui vint encore augmenter les angoisses de sa vie.

Une nuit, en rentrant d'une basse orgie, Auguste se laissa tomber d'un étage, et fut contraint dès lors de garder le lit. Le médecin, sans remarquer aucune lésion extérieure, craignait quelque désordre interne. Claire pleura d'abord sur le sort de cet homme qu'elle avait tant aimé jadis, et ce premier moment de trouble passé, se mit résolûment à le veiller.

Le médecin prononça le mot d'hôpital; mais Claire résolut de soigner elle-même le fils de la blanchisseuse, dont les gémissements et les plaintes trouvaient un écho navrant dans son cœur. Si toutes les femmes sont de sublimes gardes-malades, on pense quel dévoûment Claire puisa dans cet événement inattendu. En ce moment seulement, elle retrouvait l'homme de ses rêves passés; les souffrances qu'il endurait faisaient oublier sa vie honteuse. La douleur enlevait les traces de la débauche sur sa figure : mourant, il redevenait presqu'un homme. Assise auprès du lit, Claire épiait chacun de ses moindres mouvements, et ses regards abattus lui rappelaient comme autrefois ses regards pleins d'amour

Vivra-t-il? Telle était la question qui roulait sans cesse au milieu de ses tristesses et de ses larmes. C'est alors que la femme appelle à son aide les nombreuses qualités qui sont en elle. La force se pré-

sente la première, qui lui permet de ne prendre aucun repos, de se priver de nourriture et de passer de nombreuses nuits sans sommeil au chevet du lit d'un malade. Tous les sens semblent doublés; l'oreille perçoit le moindre bruit,un soupir étouffé, et plus d'un malade a été sauvé par ces mille soins venant quelquefois d'une main étrangère.

Dans la petite cuisine qui avoisinait la chambre commune, Claire entendait la respiration d'Auguste et accourait plus légère qu'une plume, sans laisser trace du bruit de ses pas sur le parquet. Elle trouvait en elle des ressources qu'elle ne se connaissait pas pour faire que le malade se trouvât mieux : son ancien amour s'était réveillé et mieux qu'un médecin, elle eût pu indiquer le siége de la souffrance, car elle la ressentait elle-même et en avait pris comme la moitié. Souvent elle prenait la main brûlante d'Auguste et cette chaleur maladive s'emparait de toute sa tête comme si une voix mystérieuse lui avait dit : le mal est là. En effet, le médecin craignait un épanchement au cerveau, et quand il l'annonça à Claire :

— Je le sentais, lui dit-elle en se touchant le front.

A ces angoisses vint se joindre la misère qui fit que Claire redescendit l'échelle sociale qu'elle avait escaladée avec tant de peine. Comme au début de son amour, le mont-de-piété se représenta de nouveau. Tous les débris de l'ancien luxe de Claire y passèrent; il lui était resté quelques objets de toilette, quelques bijoux plus précieux par leur nouveauté que par les matières d'or et d'argent, la maladie eut bien vite tout dévoré. Le mobilier s'en allait pièce à pièce, à la dérobée; à l'aide de Cocarde qui n'avait pas abandonné Claire dans son infortune, un matelas disparut petit à petit, la petite danseuse du bal Mabille emportant dans ses poches à chacune de ses visites une livre de laine qu'elle allait vendre à un fripier voisin.

Claire mangeait à peine, essayant d'économiser quelques sous sur les faibles sommes qui provenaient de ventes et d'emprunts. Elle pâlissait et maigrissait à vue d'œil et Cocarde qui s'en aperçut fut obligée de l'emmener presque de force à la laiterie du quartier, où elle avait quelque crédit; mais pour comble d'infortune, à cette époque, la femme qui tenait cette laiterie se trouva embarrassée à cause de nombreuses avances faites aux lorettes des environs. Deux de ces filles s'étaient envolées à l'étranger, laissant un compte de trois cents francs. La laiterie était une petite boutique incapable de

soutenir de pareils assauts : tout ce que pouvait faire la maîtresse ne dépassait pas un mois de crédit. Après cinq ou six courtes apparitions de Claire qui ne quittait pas son cher malade plus de cinq minutes, la maîtresse de la laiterie appela Cocarde au comptoir et lui déclara qu'elle n'acceptait pas le crédit dont elle se chargeait pour son amie et qu'elle eût à ne plus l'amener désormais. Quoi que dît la petite danseuse, tout fut inutile, la marchande ne croyait plus à aucune femme du quartier depuis qu'elle avait été trompée.

Cocarde, craignant d'affaiblir son crédit, renonça à emmener Claire à la laiterie, mais elle se fit apporter son petit dîner chez elle : un bouillon, un bifteck, des confitures et un demi-setier de vin. Ce n'était pas un gros repas ; cependant elle sut se contenter de la moitié et offrir l'autre moitié à Claire qui ne voulait pas profiter de ce dévouement ; mais Cocarde touchée de la misère de Claire et des soins qu'elle rendait à ce *monstre* d'Auguste, montra tant de plaisir à offrir le peu qu'elle avait, que Claire pour ne pas la blesser fut obligée de manger devant elle.

Comme beaucoup de femmes qui placent leur amour-propre n'importe où, Cocarde se vantait des nombreux succès qu'elle obtenait au bal et de la fortune qui l'attendait ; mais son cœur n'était pas encore assez sec pour justifier ces ambitions. Cocarde exerçait son état en *artiste*. Arrivée au bal, la danse s'emparait d'elle, et avant tout elle songeait à obtenir les applaudissements d'une nombreuse galerie et à triompher de ses rivales par l'audacieux imprévu de ses pas. Elle parlait bien de tirer parti de ses admirateurs, elle était pleine de cynisme en théorie, mais l'*appel* d'un quadrille, l'introduction d'une valse l'auraient fait quitter les offres les plus dorées. Cocarde aimait à danser, un peu à la manière d'une actrice, car le bal n'est qu'un théâtre, et elle oubliait dans l'enivrement des danses ses projets d'*ordre*. A la fin du bal, fatiguée, brisée, si elle acceptait un souper, elle n'y apportait pas l'ardeur et la rapacité de la plupart de ses compagnes. Son plus grand plaisir était d'être connue de tous les habitués, de s'entendre appeler par chaque personne, de pouvoir choisir son danseur parmi ceux qui se pressaient autour d'elle et sa joie fut immense quand chez les marchands de musique, parut un quadrille intitulé : *Cocarde*, avec son portrait lithographié en tête.

Malgré sa bonne volonté elle ne pouvait venir en aide à Claire au-

tant qu'elle l'eût désiré. Ses robes, ses chapeaux, son châle lui coûtaient dix francs de location par jour et elle devait en payer les taches, les accrocs, les déchirures. Pour le linge elle n'avait pas de crédit non plus que pour la chaussure ; la maîtresse de la laiterie ne lui faisait pas plus d'un mois de crédit. Les voitures qu'elle était obligée de prendre pour arriver dans toute son élégance au bal, augmentaient de beaucoup le budget de ses dépenses. Elle était toujours cousue de dettes et son état de danseuse dans les bals publics lui coûtait plus qu'il ne lui rapportait.

Quand on a étudié la vie de ces pauvres femmes, on n'ose pas les blâmer et elles inspirent plus de pitié que de mépris. Mlle Cocarde ne voyait qu'un moyen pour tirer Claire de la misère et ce moyen était toujours le même ! Occupée à veiller Auguste toute la journée, Claire ne pouvait gagner sa vie à travailler. Travailler à quoi? En eût-elle eu le temps qu'elle se serait trouvée fort empêchée d'obtenir de l'ouvrage. Le rude chemin qu'elle avait suivi depuis sa sortie de chez son père ne menait pas au travail. A l'exception du naturaliste, qui s'était intéressé à elle, et avait tenté de la remettre dans le droit chemin, aucun de ceux qu'elle avait rencontrés n'était en mesure de lui faire trouver cette tâche quotidienne après laquelle elle aspirait. Seule se dessinait, dans le lointain, la figure du poëte Bida qui n'avait jamais eu pour elle que des paroles bienveillantes, au fond desquelles ne manquait pas de revenir la recommandation du travail; mais sa rencontre avec le poëte était une de celles qui ne laissent que séparation et déchirements sans espérance d'une réconciliation. Cocarde n'ignorait pas ces détails; Claire lui avait raconté sa vie et la petite danseuse fut d'autant plus émue de ce drame sans cesse renaissant, qu'elle n'y voyait qu'un sinistre dénoûment.

Ces sortes de femmes quand, dans leurs moments d'abattements, elles content leurs longues odyssées, tireraient des larmes des cœurs les plus secs; mais le soir, il faut oublier tous les souvenirs navrants, se donner en spectacle au bal et cacher soigneusement sous un factice sourire ces misères réveillées du cœur. Claire n'était pas descendue assez bas encore pour pouvoir supporter ce pénible métier de danseuse et Cocarde le sentait bien. Elle, Cocarde, n'eût pas hésité, elle eût fait deux parts de sa vie, elle eût soigné son amant malade avec dévouement et le soir elle eût exploité son talent de danseuse pour venir le lendemain au

secours du mourant ; mais il fallait une volonté et une force de caractère que Claire n'avait pas et Cocarde eut la délicatesse de ne pas le conseiller à son amie. Cependant l'état d'Auguste empirait de jour en jour, le médecin hochait la tête, rédigeait des ordonnances insignifiantes pour ne pas augmenter la dépense de ce pauvre ménage dont il remarquait la démantelure à chaque visite. Un matin il ne trouva plus la petite table d'acajou sur laquelle il écrivait habituellement ; la table avait été enlevée la veille avec audace par Cocarde qui, au risque de se faire arrêter, la passa sous son manteau devant la loge du concierge. Le docteur rédigea son ordonnance sur le coin d'une commode, mais cette ordonnance devait être la dernière.

Le lendemain Auguste était mort !

Cocarde ne quitta plus Claire, qui ne pleurait pas, mais dont la voix et les yeux révélaient une grande douleur. C'est dans ces logis pauvres que la mort prend un accès d'âcreté. La douleur est à peine permise ; il faut tant de démarches officielles pour arriver au champ du repos. A peine la déclaration est-elle faite à la mairie, qu'une nuée de gens de toute classe s'abat sur la maison ; les maisons de deuil envoient leurs commis et leurs prospectus. Les vieilles femmes du quartiers semblent friandes de douleurs ; tout s'émeut autour de la chambre où repose un corps à jamais tranquille. Si quelques pleurs se font entendre dans quelque coin, combien de sots propos, de vaines paroles, de curiosités malséantes à côté du corps, à travers la porte entre-bâillée, dans les escaliers, chez les voisins, chez l'épicier et la fruitière!

Il faut pleurer vivement le mort pour ne pas entendre les niaiseries des vivants ; mais Claire n'avait pas le temps de pleurer. L'enterrement se dressait devant elle, sombre et critique. Les anciens qui nous ont montré les ombres offrant une obole à Caron pour passer le Styx, ont donné une image exacte de la mort dans une civilisation avancée. On ne meurt pas pour rien. Le plus modeste enterrement coûte une centaine de francs.

Cent francs pour Claire équivalaient à un million. Où trouver cent francs pour faire enterrer Auguste ? C'était là la pensée qui se faisait jour à travers son chagrin. Les cent francs occupaient peut-être encore plus Cocarde que Claire, qui se rendait à peine compte de la difficulté de trouver une si forte somme dans sa situation.

Toutes deux en arrivaient à n'oser plus se communiquer leurs pensées, car elles n'en avaient qu'une unique : *cent francs !*

Les minutes s'écoulaient, les heures rapides et non pas longues comme celles passées à sangloter douloureusement.

L'administration des pompes funèbres avait envoyé ses tarifs et ses employés pour demander à quelle *classe* appartiendrait le lendemain l'Auguste des anciens jours. Sans leur répondre, Claire se répondait à elle-même : A la classe des gens qui n'ont rien. Tous ceux qui avaient joué un rôle dans son existence se représentaient à elle-même, confusément, dans un vague plein de brouillards, où elle ne retrouvait plus leurs traits; leurs noms même lui échappaient. Un moment elle pensa à son père : si elle avait cru qu'il possédait cent francs, elle eût été les lui demander. Il fallait ces cent francs n'importe comment, à tout prix, dût-elle les voler.

Cette pensée était tellement violente qu'elle s'échappa de sa poitrine. Cocarde l'entendit en frissonnant. Claire s'était levée, marchait vivement dans la chambre, et Cocarde crut qu'elle allait sortir, descendre l'escalier, parcourir les rues, casser un carreau à la devanture d'un changeur, s'emparer d'une sébile d'or. Elle eut peur, car dans ce moment décisif, il fallait prendre un parti.

— Il y a un moyen, dit-elle à Claire.

— Lequel, s'écria Claire froidement.

— Es-tu décidée à tout ?

— A tout, dit Claire résolûment.

— Ma pauvre fille !

— Ne me plains pas, je suis résolue.

— Eh bien, je te laisse avec... lui, fais ta prière.... Tu ne le reverras sans doute plus... Dans une heure je serai ici avec quelqu'un qui t'apportera l'argent. Du courage, dit-elle en l'embrassant, car il en faut.

— J'en aurai, dit Claire d'un ton décisif.

Une heure après, Cocarde revenait en compagnie d'une grosse femme, au teint coloré, dont on entendait la respiration haletante dans les escaliers.

— Je n'en peux plus, dit-elle en tombant sur une chaise et en soufflant de tous ses poumons.

— Ne la dérangez pas encore, dit Cocarde.

Claire était agenouillée auprès du lit du mort. Une bougie, fichée

dans une bouteille, répandait une sinistre lueur dans l'appartement, et portait ombre et lumière sur le corps étendu dans le lit, recouvert d'un drap, qui dessinait encore la forme des genoux et de la tête.

Cocarde se mit à genoux sans rien dire ; en ce moment le sentiment religieux venait de se révéler chez ces deux pauvres filles qui, par cette simple et éloquente prière, se lavaient de plus d'une faute.

La grosse femme essoufflée qu'avait amenée Mlle Cocarde ne manifesta pas plus d'émotion qu'un dogue, avec lequel elle offrait quelque ressemblance. Le nez court et légèrement relevé, la face empourprée d'un sang rouge qui tournait au violet à l'extrémité des joues, un front fortement bombé, des yeux pâles et clairs, il y avait de l'animal dans cette personne, que la graisse avait envahie de telle sorte que ses deux énormes bras pouvaient à peine se rapprocher du corps. La taille n'existait plus, et le mantelet de soie, quoique large, était poussé en saillie par une poitrine à la hottentote. Un triple menton, dont les étages se détachaient nettement par des plis de chair accentués, aurait servi à révéler le poids de cette femme à la voix rauque, dont les mains massives étaient chargées de bagues. Une chaîne d'or de la grosseur d'un petit câble entourait le cou court et venait s'attacher à une forte montre et à différentes breloques, telles que fer à cheval, boussole, pantins, casque de pompier et autres brimborions d'or qui cliquetaient les uns contre les autres. Un bracelet-carcan serrait le poignet et entrait dans les chairs, qui surplombaient autour ; mais le détail le plus significatif, au milieu de toutes ces bijouteries fortes et communes, était une *féronnière* en brillant, retenue par deux lacets de ruban noir qui partageaient le front en deux. Cette mode, empruntée au portrait de *la belle Féronnière*, et qui dura peu, était abandonnée depuis une quinzaine d'années ; mais la femme qui la portait voulait, ou dissimuler l'ampleur de son front, ou joindre à ses pendants d'oreilles et à sa broche, un bijou de plus.

Quand Claire eut terminé de prier, elle se releva.

— Voici Mme Médard, lui dit Cocarde.

— Ma bonne fille, reprit Mme Médard, en s'efforçant de donner une douce inflexion à sa voix de dogue, puisque vous êtes dans la peine je veux vous en tirer.

— Madame... dit Claire.

Et dans ce simple mot passa toute sa reconnaissance.

— J'ai cent cinquante francs pour vous à la maison.

Claire serra les mains grossières de Mme Médard dans ses mains fines, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

— Ma voiture est en bas, dit Mme Médard; ne pleurez pas, votre situation va devenir meilleure.

Cocarde regardait avec des yeux attendris Claire qui sanglottait.

— Ma bonne fille, dit Mme Médard, vous avez assez pleuré... Les hommes ne valent seulement pas une allumette.

Claire regarda avec effroi Mme Médard et se jeta dans les bras de Cocarde.

— Ne plus revenir, s'écria-t-elle, le laisser là!

— Je veillerai à tout, lui dit Cocarde en détournant la tête.

Claire se jeta encore au pied du lit, releva le drap, embrassa le mort, et d'une voix pleine de sanglots s'écria :

— Pauvre homme que j'ai tant aimé !

— Au revoir, lui dit Cocarde.

— Veille-le bien.

Cocarde ne put répondre, tant elle pleurait; elle embrassa une dernière fois son amie, et Claire suivit Mme Médard.

CHAPITRE XXIX

L'HISTORIOGRAPHE DU LION DE HOLSTEIN-LIMBOURG

Bida, après être sorti de chez La Carterie, tomba peu à peu dans un sombre désespoir : rien ne lui souriait dans la vie. Il avait fondé de grandes espérances sur un volume de poésies; il s'en était nourri

pendant plusieurs années, car l'idée de la gloire nourrit autant que le pain. Les libraires auxquels il s'était adressé l'avaient regardé avec curiosité et terreur. Un homme pauvrement vêtu qui tombe dans la boutique d'un éditeur, un gros cahier sous le bras, est, en effet un être très-bizarre. Non pas, comme on l'a beaucoup soutenu, que la poésie soit une chose morte et ne trouve pas son public ; mais Bida ne pouvait connaître les mille ramifications à l'aide desquelles un écrivain parvient à vendre un volume de poésies à un libraire.

— Vous n'avez pas de nom, lui disait un célèbre éditeur ; faites-vous un nom et nous verrons.

— C'est en publiant mon volume que je me ferai un nom, se disait Bida, et si je n'imprime pas mes vers il est impossible qu'on me connaisse.

Les éditeurs n'ont pas d'autre réponse et les jeunes écrivains d'autre pensée, en quittant la boutique des libraires, qu'ils accusent de vouloir mettre la lumière sous le boisseau. Combien de dithyrambes poétiques ont germé par cette réponse d'un éditeur !

Bida ignorait que *n'avoir pas de nom* veut dire : Monsieur, je ne vous connais pas. Écrivez dans les journaux, dans les revues pendant quelques années, on verra si vous êtes digne d'être imprimé : si la voix publique, les critiques de vos confrères, nous apprennent qu'il est né un homme de talent, alors nous risquerons peut-être notre argent dans une folle entreprise, car c'est presque toujours une folle entreprise que d'imprimer un volume de poésie.

Bida ne pouvait comprendre le sens caché de cette parole de l'éditeur et il eut le tort de s'attacher au conseil plus précis d'un libraire du Palais-Royal, qui lui dit :

— Monsieur, faites imprimer le volume à vos frais et je me chargerai de la vente.

Quoique le mot *frais* sonnât désagréablement aux oreilles du pauvre poëte, il eut le courage de demander à quelle somme approximative pouvaient monter les frais.

— Avec mille à douze cents francs vous en serez quitte, dit le libraire.

Mille francs ! Bida sortit encore plus consterné du magasin de librairie du Palais-Royal que de celui où on l'avait engagé à se faire un nom. Où trouver mille francs pour se faire imprimer ?

C'était une grande illusion tombée, et ce fut alors que Bida se tourna du côté du théâtre ; il avait entendu parler si souvent des cent mille francs qui se récoltent avec tant de facilités sur les planches ! Ainsi il condamna son volume de poésies comme ne devant lui attirer qu'une réputation modérée : au contraire, le théâtre rend un nom populaire du jour au lendemain ; il est acclamé par une foule enthousiaste. Les affiches le répètent en gros caractères, les journaux le discutent pendant huit jours. Et la fortune s'avance souriante, secouant sa corne pleine d'or !

Tous ces beaux rêves s'étaient évanouis par suite de la fantaisie de Claire, qui remplit l'esprit de Bida d'une des plus vives indignations qu'il eût jamais ressenties. Les compliments du régisseur qui voulait l'amadouer lui tintaient dans les oreilles et lui faisaient croire qu'il avait fait un chef-d'œuvre et Claire devait porter la rancune de l'auteur d'un chef-d'œuvre étouffé par elle. Les diverses tentatives de se produire laissèrent par leur infertilité un abattement absolu chez Bida qui enveloppa dans un égal mépris la poésie, les femmes et le théâtre. Gogué essaya de relever son moral affaissé ; le peintre, qu'aucun obstacle ne pouvait abattre et qui avait plus de force que son ami, l'emmena dans son atelier, lui dressa un lit dans un hamac et lui fit partager son crédit chez un marchand de vins des environs où les sculpteurs et les peintres du quartier allaient prendre habituellement leur nourriture.

Bida, délivré de la funeste maladie de l'isolement, reprit son courage peu à peu et songea à trouver une place qui lui permît de vivre en attendant que son nom pût se produire sans faire frissonner les éditeurs ; mais les places sont presque aussi difficiles à trouver qu'un libraire. Entrer dans les administrations publiques, il n'y fallait pas songer. Bida n'avait pas de protecteurs : il en était de même pour les administrations privées. Bida fit ce que font tous les gens déclassés ; il lut chaque jour les *Petites-Affiches* et il y trouva en effet beaucoup de demandes d'employés, de caissiers, mais il fallait y ajouter un cautionnement. Les offres les plus brillantes étaient faites aux personnes qui, à l'aide de cinq ou de dix mille francs, devaient récolter immédiatement d'énormes bénéfices. Ce n'était pas là l'affaire de Bida qui, cependant, alla se présenter dans quelques entreprises où on offrait de bonnes remises à des hommes intelligents ; mais il s'agissait de produits singuliers qu'il fallait placer de porte en porte.

C'étaient des commis sans appointements qu'on demandait, de pauvres gens qui se voyaient chassés par les concierges en annonçant leur commerce et qui revenaient sans avoir rien vendu de la journée, après avoir couru tout Paris le ventre vide. Le meilleur emploi annoncé par les *Petites-Affiches* était encore celui de domestique. Journellement on y lisait force demandes de valets de chambre, de cochers, de cuisiniers, de garçons de café.

— Je ne peux cependant pas me faire valet de chambre, se disait tristement Bida.

Et il en arrivait à envier la bassesse de condition qui permet d'entrer en service sans rougir. Cependant comme il s'était donné pour tâche de lire assidûment les *Petites-Affiches*, il y trouva un jour une annonce qui semblait répondre à ses désirs. On demandait un jeune homme instruit qui pût servir de secrétaire à une personne considérable. D'honorables appointements étaient promis à l'homme qui remplirait ces conditions.

Bida tressaillit de joie et ne fit qu'une course haletante du cabinet de lecture du passage du Commerce à la rue Neuve-Saint-Augustin, où on demandait un secrétaire. Il avait peur d'être devancé par quelqu'un. Il fallait s'adresser à l'administrateur du Livre d'Or de la noblesse. Ce titre sonore en imposa au pauvre poëte qui rougit de ses habits en montant un grand escalier garni entièrement d'un riche tapis. Sur le damas vert de la double porte qui donnait sur l'escalier, une plaque en cuivre, avec caractères gothiques, indiquait que l'administration du Livre d'Or de la noblesse se trouvait au premier étage.

Bida sonna, et un laquais à culotte de peluche rouge, l'habit orné d'aiguillettes d'or, l'introduisit dans une antichambre remplie de portraits d'hommes de distinction, de seigneurs et de princesses. Les costumes ecclésiastiques se mêlaient aux habits civils et militaires : tout d'abord l'œil était attiré par la pourpre, la soie, l'or et le velours des habits. Pas un des portraits ne se montrait sans décoration ; il y en avait de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs et de tous les ordres, des grands-cordons et des jarretières, tous illustres personnages qui avaient illustré leur siècle et leur pays. Bida se repentit de sa démarche, car en présence de cette noblesse peinte dans des vêtements d'apparat, le pauvre petit habit du poëte semblait pâlir aux coudes, et Bida se sentait d'autant plus gêné qu'il crai-

gnait qu'une déchirure qu'il avait tentée de raccommoder lui-même ne s'aperçût en pareil lieu.

Aussitôt qu'il eut ouvert la porte, tous ces portraits dédaigneux semblèrent lui dire :

L'UN. — Les semelles de tes souliers sont usées.

L'AUTRE. — Ton pantalon s'effiloche aux chevilles.

CELUI-CI. — Ton chapeau est bosselé.

CELLE-LA. — Tu portes une chemise de quarante sous.

TOUS. — Misérable, que viens-tu faire dans notre belle société?

Bida avait ôté son chapeau et le tenait sur sa poitrine pour masquer la reprise de son habit, et il craignait au moins autant que les portraits qui tous le regardaient fixement, le laquais aux culottes de peluche rouge qui, la tête haute, l'œil impertinent, la mâchoire grossière, lui demanda d'un ton hautain :

— Que voulez-vous?

— J'ai lu dans les *Petites-Affiches*, dit timidement Bida, qu'on demandait un secrétaire.

Le laquais toisa le poëte du pied à la tête et sembla répondre pour toute la galerie de portraits.

— Vous avez l'audace de vous présenter en pareil équipage?

Bida n'était pas sans avoir vu des tableaux du dernier siècle qui représentent un poëte crotté présentant quelques sonnets à une marquise ; mais encore le poëte crotté était-il poudré et les peintres avaient-ils donné quelque apparence de soie à ses habits et à ses bas sur lesquels se voyaient deux ou trois taches de boue pittoresques.

— Si au moins j'avais un costume de poëte de ce temps-là ! pensait Bida qui osait à peine remuer tant il se sentait honteux dans sa pauvreté moderne.

Toutes ces réflexions se croisaient tellement qu'il entendit à peine la réponse du laquais :

— Vous voulez parler à monsieur l'historiographe du lion de Holstein-Limbourg, directeur du Livre d'Or de la noblesse ?

Bida baissa la tête en signe d'assentiment.

— Votre nom ?

— Bida, dit le poëte d'une voix éteinte.

— Je vais voir si monsieur l'historiographe du lion de Holstein-Limbourg peut vous recevoir.

Pendant que le laquais était sorti, Bida pensa à prendre la fuite.

Il se sentait mal à l'aise entouré de ces portraits curieux qui semblaient le regarder jusqu'au fond des yeux ; mais tout à coup la porte du salon s'ouvrit et laissa apercevoir assis devant un grand bureau-ministre un homme entouré de cartons, de dossiers, de parchemins. Il leva la tête :

— Vous désirez, monsieur ?

Bida répéta qu'il était venu sur la foi des Petites-Affiches.

— Et vous savez rédiger ?

— Oui, monsieur.

L'historiographe du lion de Holstein-Limbourg se leva, ouvrit un casier qui portait pour titre : *Nécrologe Européen* et en tira des liasses de dossiers qu'il compulsa. Bida put alors l'examiner : c'était un homme d'apparences italiennes, la figure bistrée, de vifs yeux noirs non sans inquiétudes, qui regardaient tantôt fixement et tantôt se baissaient comme s'ils avaient craint de laisser voir ce qui s'y passait. Long, mince, admirablement habillé, le buste serré dans un habit bleu, l'historiographe se faisait remarquer par une rosette multicolore à sa boutonnière. A quel ordre appartenait cette rosette ? c'est ce qu'il semblait impossible de définir, tant les couleurs en étaient variées. Après cette décoration qui en résumait nombre d'autres, l'attention de Bida fut éveillée par une cicatrice blanchâtre, une sorte de brûlure couturée qui faisait tache sur la peau olivâtre de l'historiographe. Sans savoir pourquoi, Bida fut froissé par cette cicatrice qui n'avait rien de commun avec l'aspect d'une blessure : elle enlevait toute distinction à sa physionomie. Sans cette cicatrice, l'historiographe eût pu passer pour un gentleman accompli.

— Monsieur, dit-il, je donne douze cents francs à la personne qui pourra me servir de secrétaire. Cette somme vous convient-elle ?

— Certainement, s'écria Bida qui n'avait jamais pensé à une telle fortune.

— Monsieur, je vais vous mettre à l'œuvre immédiatement pour vous essayer. Cette besogne ne convient pas à tous les esprits.

L'historiographe arpenta la chambre en tous sens, en parlant.

— Monsieur, indépendamment du Livre d'Or de la noblesse, je publie chaque mois un cahier de biographies des personnes les plus

considérables de l'Europe que la mort a ravis à leur famille. Je n'ai pas le temps de rédiger ces notices : il me faut donc un homme qui rédige les biographies en un style équivalent à la grande position de ces personnages... Je demande une belle plume... Tenez, voici le dossier d'un prince moldo-valaque, mort tout récemment... J'ai quinze pages à lui consacrer dans mon cahier mensuel. Il s'agit de retracer sa vie, ses belles actions, ses traits d'héroïsme, son humanité, la grandeur de son caractère. Vous trouverez quelques notes dans cette chemise.

L'historiographe remit alors entre les mains de Bida une feuille de papier gris sur laquelle était écrite en gros caractères : Biographie du prince Périakichenamachertyartyga.

— Asseyez-vous à cette table, monsieur, vous y trouverez tout ce qu'il faut pour écrire : dans une heure je verrai si vous pouvez me convenir.

Bida lut avec une certaine terreur le nom de *Periakichenamachertyartyga*. Jamais il n'en avait vu d'aussi long ; mais en ouvrant la chemise de papier gris, il y trouva pour tout renseignement : *Né en* 1770, *mort en* 1839.

— Comment, se dit-il, puis-je faire une biographie avec des renseignements si concis, mais si peu détaillés ?

L'historiographe s'était installé à son bureau et paraissait plongé dans l'étude de vieux parchemins, au bout desquels pendaient des sceaux énormes en cire verte. Bida n'osait le déranger ; cependant après avoir réfléchi comment il se tirerait de la biographie du prince Périakichenamachertyartyga, ne trouvant aucune issue :

— Pardon, monsieur, dit-il timidement.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne trouve aucuns renseignements qui éclaircissent la vie de ce prince.

— Cependant la chemise en est pleine.

— Il n'y a que la date de sa naissance et celle de sa mort.

L'historiographe s'empara de la chemise de papier gris.

— Peu de détails en effet : c'est justement là qu'il s'agit de déployer une brillante imagination.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Je vais donc vous expliquer, monsieur, la nature de votre tra-

vail, mais que ce soit une fois pour toutes. J'ai publié dans mon recueil des biographies pour lesquelles j'avais encore moins de documents. Le prince Périakichenamachertyartyga appartient, comme je vous l'ai dit, à la race moldo-valaque. Voici un dictionnaire de géographie de Balbi ; vous y lirez ce qui a rapport à la Moldo-Valachie. Les grands hommes se ressemblent tous : ils sont influencés par le climat, les habitudes, les institutions de leur pays. Voilà déjà cinq ou six pages. On parle beaucoup du panslavisme en ce moment ; vous insinuez que le prince Périakichenamachertyartyga avait pressenti cette grave question. Cinq autres pages. Le reste sera consacré aux vertus et aux qualités du défunt.

Bida écoutait tous ces renseignements avec une stupéfaction profonde : il commençait seulement à se douter du singulier métier de secrétaire qui lui était proposé. Les inventions de *l'Avenir des Demoiselles* étaient un pur enfantillage en présence de l'effrontée rédaction qu'on attendait de sa plume. Après avoir réfléchi quelque temps :

— Monsieur, dit-il, je ne crois pas pouvoir rédiger ces biographies.

— Que faites-vous donc habituellement, monsieur ? lui demanda négligemment l'historiographe.

— De la poésie, monsieur.

L'historiographe poussa un petit ricanement.

— Et vous en vivez ? lui demanda-t-il d'un ton railleur.

— Non, monsieur, je n'en vis pas matériellement ; mais quand une idée s'empare de moi, que je la vois germer lentement, et qu'à un moment donné elle s'épanouit, alors je prends ma plume avec bonheur, je deviens heureux. C'est peut-être une illusion, mais je crois avoir accompli une œuvre que rien ne saurait payer, ni l'or, ni l'argent, ni les honneurs...

— Vous êtes jeune, monsieur, et je vous en félicite ; cependant, il faut gagner sa vie.

— Oui, dit tristement Bida, gagner sa vie me semble plus difficile de jour en jour.

— Parce que vous êtes, monsieur, passez-moi l'expression, un peu orgueilleux.

— Moi, orgueilleux ! s'écria Bida.

— Orgueilleux sans le savoir, peut-être. Vous êtes pauvre, cela

se voit à vos habits et à votre manque d'assurance. Une administration honorable vous offre des appointements fixes par mois, avec des gratifications, si vous vous en montrez digne; aussitôt votre amour-propre se regimbe. Des biographies à rédiger, fi donc! je ne saurais me plier à rédiger ces choses-là. Voilà ce que vous vous dites et ce que je lis sur votre physionomie.

Bida balbutia. Il y avait du vrai dans les paroles de l'historiographe; car ce qui lui répugnait surtout était de rédiger des biographies à la légère, et de plier sa plume à des complaisances mensongères. Ce terrible prince Périakichenamachertyartyga qu'il s'agissait de combler d'actions d'éclats, de vertus, de hautes qualités, montrait trop vite les mobiles qui faisaient agir l'historiographe, qui, sans doute, payé par la famille, n'était pas plus soucieux de la vérité qu'un marbrier de cimetière.

— Je vous assure, mon cher monsieur, qu'au bout de quelques jours, cette besogne vous semblera facile.

Bida hésitait encore; mais il craignait d'user le crédit de Gogué, et il voulait s'acquitter vis-à-vis de son ami.

— Allons, mon cher monsieur, reprit l'historiographe, qui devinait ces hésitations, mettez-vous à ce joli petit bureau, consultez le dictionnaire de Balbi, comme je vous l'ai recommandé, et faites-moi un beau début sur l'influence du climat de la Moldo-Valachie sur le prince Périakichenamachertgartyga.

Bida ne savait comment sortir poliment.

— Est-ce que vous prenez la vie au sérieux, mon cher monsieur? lui demanda l'historiographe. Vous seriez vite brisé, je vous en avertis. Vous êtes appelé à vivre avec les hommes. Savez-vous ce que c'est que l'homme? Le moins raisonnable des animaux. Oui, mon cher monsieur, mettez-vous bien dans la tête que l'homme est le moins raisonnable des animaux. Avec une pareille idée vous êtes armé en guerre. Vous croyez sans doute qu'il faut être bon et humain avec ses semblables? Peuh!

L'historiographe ricana si singulièrement, que Bida le regarda avec terreur.

— Vous êtes encore trop jeune pour avoir étudié les législateurs et les moralistes... Ils parlent gravement, il est vrai; mais ils cachent sous cette feinte gravité le plus grand mépris pour l'humanité. Pourquoi auraient été inventés les honneurs, les titres et les décorations?

Vous êtes poëte, je vous l'accorde; en cette qualité, vous allez vivre misérablement pendant vingt ans, occupé à tracasser votre cerveau, à le creuser dans tous les sens, comme avec une tarière. Vraiment, j'aimerais autant me faire faire l'opération du trépan. On en meurt toujours, mais on meurt aussi sûrement de la poésie. Quand vous aurez beaucoup travaillé et que vous verrez nombre de sots à côté de vous, riches et honorés, vous vous direz : Comment se fait-il que je ne sois pas l'égal de ces gens-là? A côté de vous, passeront des médiocrités qui n'ont pas perdu leur temps à se creuser le cerveau, et qui, chargées d'honneurs, de places et de décorations, vous regarderont avec mépris. Ah! croyez-moi, la poésie est bien creuse et ne vous apportera que des désillusions amères. Combien reste-t-il d'hommes par siècle? Trois ou quatre tout au plus. Serez-vous un de ces trois ou quatre élus? J'en doute. Je vous vois un jour couché dans un lit d'hôpital, maudissant, dans votre agonie solitaire, d'avoir usé votre corps à faire jaillir quelques poésies qui auront passé aussi vite qu'une fusée. Voilà un bel avenir! Vous aurez cru à l'humanité et l'humanité n'aura pas cru en vous. Prenez donc les hommes tels qu'ils sont, et balayez-moi vigoureusement toutes les niaiseries que l'éducation vous a mises en tête.

Bida était effrayé de ces paradoxes.

— Restez avec moi, continua l'historiographe, et je vous ferai imprimer votre volume de poésies. Si vous voulez une décoration pour en imposer aux sots, je vous en ferai obtenir une, deux, à votre choix... Désirez-vous un titre? Vous serez patricien de San-Marino; vous porterez l'ordre de Don Juan de Nicaragua. Voyez tous ces brevets, ces parchemins, je n'ai qu'à y inscrire votre nom et à le faire légaliser. Les titres et les décorations conviennent aux poëtes. Restez donc avec moi, enfant, et une fortune facile vous attend.

A cette heure, Bida se serait cramponné à son bureau plutôt que de le lâcher, non pas que les titres ou les décorations le séduisissent, mais la perspective de faire imprimer son volume de poésies était le plus solide lien que l'historiographe avait su lui jeter au cou.

— Brochez-moi vivement cette biographie du prince Périakichenamachertyartyga; mettez-y ce que vous voudrez. Il ne s'agit que de remplir quinze pages. C'est assez mal payé pour que je ne m'en inquiète pas.

— Mais, demanda Bida, vous m'aviez parlé tout à l'heure du panslavisme à signaler dans cette biographie; je ne connais pas cette question.

— Brave et naïf esprit, dit l'historiographe en ricanant; vous croyez encore qu'il est besoin de connaître une question pour en parler ?

— Cependant...

— Le nom ne vous suffit-il pas ? Vous n'avez qu'à parler lourdement du panslavisme; je ne vous en demande pas davantage.

— Mais...

— Vous pourrez dire que c'est une des questions les plus graves de la politique actuelle ; vous vous appesantirez sur son importance, et en y ajoutant les plus grands mots du dictionnaire, la famille du prince sera satisfaite.

Bida se gratta le front.

— Tenez, dit l'historiographe, savez-vous ce qu'il faut pour réussir dans un salon diplomatique ?... La question du panslavisme, je ne la connais pas plus que vous... Personne non plus. On a fait d'immenses quantités de brochures là-dessus, que je vous engage à ne jamais lire ; mais quand je me trouve avec des gens graves et que je veux produire de l'effet, je me gratte le front, comme vous, et je dis que je m'occupe du panslavisme. A l'instant, je passe pour un homme très-fort, un penseur, un esprit généreux. Je crois que je vous ai expliqué cette question délicate à fond, vous n'avez plus qu'à travailler : je ne vous recommande qu'une chose, soignez votre style et défiez-vous de la clarté, vous n'en sortiriez pas. Servez-vous de grands mots ; que votre phrase soit lourde, chargée d'incidentes qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, pour fatiguer le lecteur et l'empêcher de comprendre qu'il n'y a rien dessous. Quand vous aurez attrapé cette manière, vous pouvez vous présenter hardiment dans les journaux et les revues, votre fortune est faite.

Bida se mit au travail, un peu effrayé de ces singuliers conseils ; mais comme il ne savait absolument rien de la vie du prince Périakichenamachertyartyga, il fut obligé de se servir du moyen naturel que son patron lui avait indiqué, et une heure après, il avait accompli le tiers de sa besogne, consistant en considérations générales sur l'influence des institutions sur le tempérament des individus.

— Très-bien, lui dit l'historiographe, très-bien; vous êtes un

garçon intelligent, je vous avais deviné rien qu'en vous voyant. Nous allons déjeuner, et vous vous remettrez ensuite à la besogne.

Bida regardait et écoutait l'historiographe avec étonnement; mais il l'eût écouté avec bien plus d'attention s'il avait pu se douter que le fondateur du Livre d'Or de la noblesse, l'historiographe du Lion de Holstein-Limbourg, n'était autre que ce Valpéja qui avait connu Claire dans le tripot de Mme de Courtilz. Condamné à un mois de prison par le tribunal de police correctionnelle, qui n'avait pas trouvé de preuves suffisantes de sa complicité dans l'exploitation de la maison de jeu, Valpéja avait abandonné cette industrie dangereuse qui faisait qu'à cette heure Mme de Courtilz était encore détenue pour deux ans dans une maison centrale.

Pour dépister la police et rompre la surveillance qui devait s'attacher à sa personne, Valpéja voyagea pendant un an en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Après avoir fait de nombreuses stations à Spa, à Hombourg, à Bade, à Genève, dans les États où les jeux sont tolérés, vivant au milieu de personnages portant tous des décorations douteuses, Valpéja s'en était fait donner une par un de ces ducs italiens qui ont qualité d'en conférer. L'idée lui vint alors de spéculer sur la vanité des gens nombreux qui ne savent pas vivre sans un bout de ruban à leur boutonnière; en relation avec des aventuriers qui avaient fondé en Italie, en Espagne, en Portugal et en Belgique des officines de semblable nature, il revint à Paris avec un plan bien arrêté qui demandait plus d'audace que d'argent.

La première entreprise fut le *Nécrologe européen*, dont le mécanisme était simple : aussitôt que s'éteignait un membre d'une famille titrée, Valpéja se mettait en campagne et proposait de célébrer les vertus du défunt, non pas pour une certaine somme, son jeu eût été trop clair, mais il offrait à la famille de prendre tant d'exemplaires de son Nécrologe, à cinq francs le numéro. Cent exemplaires, qui étaient le minimum de la souscription, représentaient cinq cents francs pour les personnages de médiocre fortune. Un prince Périakichenamartyartyga ne représentait pas plus de cinq cents francs; mais comme le numéro du *Nécrologe européen* contenait quatre ou cinq autres biographies, chacun des recueils pouvait rapporter à Valpéja deux mille francs à peu près. Ce commerce, basé sur la vanité des gens, n'eût offert rien d'illicite si l'appétit ne fût venu au chevalier.

Un de ses meilleurs coups fut l'accaparement sur les quais, chez les marchands de tableaux et à l'hôtel des commissaires-priseurs, de tous les portraits des siècles passés : évêques, barons, marquis, ducs, pages, dames d'honneur, abbés, bénédictins, etc. Un homme sans famille trouvait chez le chevalier des ancêtres au plus juste prix. Tout être qui avait ajouté un *de* à son nom se fournissait chez l'historiographe de grands parents, ayant appartenu à la noblesse de robe ou d'épée. Il n'y avait qu'à choisir. Un peintre était attaché au service du chevalier, qui, immédiatement, inscrivait sur les cadres les degrés de parenté de l'acheteur avec le personnage du portrait.

Le chevalier Valpéja s'était fait de nombreuses relations dans Paris, et il savait découvrir de son œil perçant les gens qui ne demandaient pas mieux que de faire parade de quelques quartiers de noblesse. Esprit inventif, ne reculant devant rien, il se plut à étaler pendant le déjeuner son cynisme aux yeux de Bida, qui ne pouvait s'imaginer qu'à deux ans de là le chevalier avait tenu le même langage à Claire.

Si Claire fut froissée par les conseils immoraux de Valpéja, Bida n'en ressentit pas moins d'émotions. Tout ce qu'il avait cru juste et honnête jusque-là se trouvait renversé par une raillerie froide et sceptique, qui avait l'apparence de la vérité. Le poëte était plus étonné que si on lui avait dit, en lui montrant un corbeau : Cet oiseau est blanc. Son raisonnement en était bouleversé ; il commençait à perdre l'usage de ses facultés pensantes comme un homme ivre qui sent ses jambes ne plus obéir à sa volonté, et le porter à droite quand il veut aller à gauche. En même temps, Valpéja versait souvent au poëte d'un vin capiteux qui lui échauffait l'estomac et le portait à regarder comme de simples gaietés les paradoxes de son nouveau patron.

Bida n'était pas habitué à ces repas épicés, à ces vins puissants qui changent le caractère d'un homme. A la fin du déjeuner, gai, souriant, joyeux, il écoutait les propos du chevalier comme des paroles d'Évangile; le souvenir de sa pauvreté s'était enfui, tout souriait autour de lui. En un instant s'évanouissaient les misères de sa vie de mansarde, ses inquiétudes, ses privations, pour faire place à des pensées joyeuses qui s'échappaient pimpantes de son cerveau. La société, que le poëte regardait avec les lunettes de la pauvreté, lui paraissait bonne, attentive aux souffrances de chacun, favorisant

les efforts de tout lutteur honnête. Il se voyait acclamé poëte; chacun lui tenait compte de ses veilles, de ses nuits passées et de ses travaux héroïques. Les gazettes, les journaux et les revues s'écriaient : Un nouveau poëte est né ! Quand Bida passait sur le boulevard, ou entrait dans un endroit public, toutes les têtes se retournaient pour le voir, et son nom circulait de bouche en bouche. Les esprits les plus délicats l'admettaient dans leurs conversations intimes ; il frayait avec les puissances du jour ; les banquiers les plus riches s'inclinaient devant lui, les salons se le disputaient, les compositeurs s'offraient à l'envi pour mettre ses poésies en musique. Sa popularité naissante l'amenait forcément au théâtre, et la seule vengeance qu'il voulait tirer de Claire était de la faire assister au succès de cette pièce dont elle avait cherché à le dépouiller.

Si par instant un éclair de réalité traversait son rêve, il ne pouvait s'empêcher d'avoir quelque reconnaissance pour Valpéja, qui venait de lui procurer ce mirage consolant. La première impression désagréable que lui avait causé la physionomie du chevalier s'effaça ; il le jugea sous un aspect plus cordial, se promit de lui obéir, de lui rester attaché, et ce fut avec ardeur qu'il se remit à la biographie du prince Périakichenamachertyartyga. Maintenant que les scrupules étaient envolés, sa plume courait, et vers les quatre heures de l'après-midi il avait terminé ce travail, qui obtint l'assentiment de Valpéja.

— Mon cher poëte, je vous attends demain, lui dit celui-ci ; nous aurons une idée à développer. Je vois que j'ai trouvé enfin un homme : voilà cinquante francs à compte sur votre mois.

Bida n'avait jamais eu en sa possession une telle somme. Cinquante francs en pièces de cent sous qui pesaient dans la poche de son pantalon! Il s'en retourna à l'atelier de Gogué plus léger qu'un oiseau, sautant sur les trottoirs, étonnant les passants. Et toujours il caressait ses dix pièces de cent sous, les faisait cliqueter entre elles pour être bien certain qu'il ne rêvait pas. Il aurait voulu les trouver plus lourdes, afin de se bien convaincre de leur existence.

— Comment, se disait-il, j'ai pu gagner cinquante francs en une journée, et j'ai été payé !

Il monta d'un trait les six étages de Gogué, entr'ouvrit doucement la porte de l'atelier, s'assura que le peintre était à son chevalet, très-

occupé, et jeta les dix pièces de cent sous sur le parquet. Gogué sauta en l'air ; il n'était pas accoutumé à cette musique.

— C'est moi ! s'écria Bida.

Le peintre regarda fièrement son ami : jamais il n'avait cru Bida capable de gagner une telle somme.

— Vite, habille-toi, dit Bida ; nous allons dîner quelque part.

— Explique-moi donc cette fortune.

— Tu le sauras plus tard, habille-toi, je ne tiens plus en place.

Gogué s'habilla comme on le lui ordonnait, et Bida lui raconta sa singulière bonne fortune. Le peintre, plus froid que son ami, fut étonné d'entendre parler de chevaliers, de biographies, de portraits de gens nobles, de Livre d'Or et de nécrologe européen ; mais comme il vit Bida dans un état d'enthousiaste surexcitation, il ne voulut pas d'abord le désenchanter.

Il n'y a pas de gens qui s'illusionnent plus vivement que les pauvres ; Bida, qui désespérait de jamais gagner sa vie, s'endormit avec l'idée d'une fortune solidement assise. Ces cinquante francs que le chevalier lui avait remis tout à coup se représentaient sans cesse à son esprit et il ne pouvait dormir ; mille sujets plus fous les uns que les autres s'engendraient spontanément dans son cerveau. Ses nerfs étaient tyrannisés à ce point qu'il alluma sa lampe pour lire, afin de donner un changement à ses idées, prit un livre, le lut sans en comprendre un mot, souffla sa lampe, la ralluma, essaya d'un autre livre, croyant que le premier était médiocre et finit par se lever, ne trouvant pas de repos dans son lit : son corps partageait les vives impressions de son esprit et demandait de l'exercice. Dès six heures du matin le poëte était au jardin du Luxembourg, à peu près seul : les étudiants et les grisettes ne se lèvent pas de si bonne heure ; mais Bida était heureux de se trouver seul en face de la verdure des arbres qui prenait des tons tendres et rafraîchissants, tels que le poëte ne les avait jamais remarqués. Les sens sont complices des pensées, et la nature n'apparaît réellement souriante qu'aux gens heureux.

Bida respirait avec délices la fraîcheur du matin, la senteur des arbres, il saisissait plus finement l'innombrable variété de verts qui entre dans le coloris des feuillages. Le petit vent du matin semblait s'être fait caressant pour sa figure et les feux pourprés du soleil levant remplissaient son cœur de splendides gaietés.

En ce moment l'âme du poëte s'ouvrait toute grande, laissant s'échapper les tristesses accumulées depuis longtemps, et la nature lui parut plus tendre qu'une femme qui lui aurait dit : *je t'aime!* Rien de terrestre ne se mêlait à cette ardente contemplation et Bida n'en fut tiré que par l'horloge du jardin qui sonnait dix heures. Alors seulement, d'un pas léger, il se rendit chez le chevalier, la bouche souriante, l'œil humide de bonheur, le corps et l'esprit débarrassés des anciennes tensions chagrines.

— Il y a longtemps que je mûris certain projet, lui dit Valpéja, et je suis content de vous avoir rencontré, car nous pouvons le discuter ensemble ; que pensez-vous de cette rédaction?

Bida lut sur une feuille de papier que lui tendit le chevalier :

Combien de personnes honorables ne jouent-elles pas dans la société le rôle auquel elles sont appelées par leur intelligence! La timidité chez les unes, l'insouciance chez les autres, les condamnent à une position modeste. Frappé de ce vice de l'organisation humaine, M. l'historiographe du Lion de Holstein-Limbourg invite les personnes désireuses d'occuper le rang qu'elles méritent, à se mettre en rapport avec lui. La discrétion et la loyauté sont les bases de l'administration du Livre d'Or.

— Comment trouvez-vous cette annonce? dit Valpéja.

— Je ne la comprends pas bien.

— Tant mieux ; si un homme intelligent comme vous ne se rend pas compte du but où j'en veux venir, les imbéciles en seront encore plus frappés.

— Les imbéciles? dit Bida surpris. Vous parliez de personnes honorables...

— Oui, mais j'ajoute que ces personnes honorables sont ou timides ou apathiques, ce qui les range dans la classe des imbéciles à qui je vais envoyer les avis par la voie des journaux. Croyez-vous qu'on viendra beaucoup aux renseignements?

— J'en suis sûr, dit Bida ; vous vous posez en redresseur de torts et vous aurez fort à faire.

— Jeune, jeune, jeune! s'écria le chevalier en riant. Moi redresseur de torts de la société! Oui, en effet, j'aurais de quoi me casser la tête. Mais puisque vous trouvez cette annonce intéressante, voici cinq cents francs ; vous allez les porter à l'Office de publicité de la place de la Bourse, et vous ferez inscrire ces avis dans

les grands journaux. Je ne vous en dis pas plus aujourd'hui, je suis curieux de vous montrer sur le vif l'effet de mon annonce. Je n'ai besoin de vous ni aujourd'hui ni demain, ainsi vous pouvez faire de votre temps ce qu'il vous plaira.

Bida remplit la commission de Valpéja, et resta deux jours à se demander ce que pouvait cacher cette annonce singulière. Au bureau de l'office de publicité, le commis, chargé de recevoir les annonces, l'avait regardé curieusement derrière son vitrage; mais comme le billet de cinq cents francs était bon à encaisser, il n'en avait pas demandé davantage.

Avec la triste opinion des hommes qu'avait le chevalier, Bida se disait sourdement qu'il ne devait reculer devant rien et cette idée le rendait déjà soucieux. Malgré tout, plein de curiosité, il ne manqua pas de se rendre exactement à son bureau, au jour convenu.

— Et bien ! lui dit Valpéja, notre annonce a paru hier dans les journaux du soir et aujourd'hui dans ceux du matin. Elle fait bonne mine. Cet annoncier est un homme intelligent ; il l'a placée en tête des offres et demandes. Dans trois ou quatre jours, mon cher poëte, préparez-vous à voir du monde toute la journée.

A peine avait-il parlé qu'un coup de sonnette retentit, et le laquais annonça une personne qui se présentait.

— Corrigez les épreuves de la notice du prince Périakichenamachertyartyga, dit le chevalier à Bida ; écoutez la conversation, mais ne levez pas la tête. Vous pourriez gêner les personnes, car il va s'agir sans doute de matières délicates.

— M. de La Carterie, annonça le laquais.

En entendant ce nom, Bida, ne voulant pas être reconnu par son ancien patron, baissa la tête et disparut presque absolument derrière son bureau.

— Elle est bonne, votre annonce, chevalier, dit La Carterie en tendant la main à Valpéja.

— J'espère qu'elle réussira.

— On ne parle que de ça au café des Variétés et chez Leblond.

— Bon, dit l'historiographe en se frottant les mains.

— Attendez-vous à être empoigné dans les petits journaux.

— Tant mieux.

— Si cela peut vous faire plaisir, je vous secouerai dans ma gazette.

— Tant que vous voudrez, je vous en remercie d'avance.

— Faut-il blaguer ou m'indigner?

— Tout à la fois.

— Eh bien! j'ai un petit jeune homme rageur, d'un grand style, qui vous fera un bel article indigné pour commencer; Blondin continuera en blague.

— J'invite à dîner votre petit jeune homme rageur et Blondin la semaine prochaine.

— Maintenant vous allez m'expliquer les mystères de votre réclame; je soupçonne bien quelque drôlerie spirituelle, mais je ne sais au juste sur quoi elle s'appuie.

— Il s'agit toujours de mes décorations.

— Je m'en doutais, dit La Carterie.

— Et je ne sais pas pourquoi vous n'en voulez pas une pour vous... Il y a beaucoup de journalistes décorés...

— Laissez-moi tranquille avec vos décorations *d'hasard*.

— J'en ai reçu de nouvelles. Mes croix de l'ordre de Saint-Georges de Parme étaient usées, personne n'en voulait. J'avais beaucoup de peine à trouver des personnes qui voulussent se faire recevoir chevaliers de la Milice dorée. On a abusé du cordon de Saint-Grégoire-le-Grand; je me suis tourné d'un autre côté, et si vous voulez je peux vous faire obtenir l'ordre de Don Juan de Nicaragua.

— A quoi bon? dit La Carterie.

— Mon cher, un ruban en impose; vous avez souvent des affaires équivoques dans votre petit journal. Je vous assure qu'un homme qui vient se plaindre, et qui se trouve tout à coup en présence d'un journaliste portant au cou un grand cordon, est humilié et juge qu'il a tort de se fâcher.

— Qui est-ce qui connaît l'ordre de Don Juan de Nicaragua?

— Personne. C'est ce qui lui donne de la valeur.

— Le public sait bien que je n'ai pas rendu de services à la république de Nicaragua.

— Vous vous inquiétez du public? Je vous croyais plus fort.

— Certainement, je m'inquiète du public, qui, d'ailleurs, s'inquiète assez de moi. Croiriez-vous que le baron des Thureaux me fait un procès en diffamation dont je ne sais comment sortir? On m'a conté au café Riche que ce baron des Thureaux allait tous les jours chez une danseuse de l'Opéra, qui demeure rue de Provence. Pour rire

un peu du baron, qui fait le mystérieux, j'ai imprimé dans ma gazette cette simple demande : « Que va faire tous les jours, à deux heures de l'après-midi, le baron des Thureaux, dans la maison numéro quinze de la rue de Provence ? » Pas autre chose. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Le lendemain, je vois arriver le baron furieux, qui voulait tout casser dans mon bureau. Un homme mal élevé, qui ne comprend pas la plaisanterie. Il faut bien que les journaux disent quelque chose ; mais il paraît que la baronne des Thureaux a profité de cette simple nouvelle pour demander une séparation de corps et de biens qu'elle cherchait depuis longtemps. J'étais bien innocent, n'est-il pas vrai ? J'ai offert toutes les rectifications possibles ; j'ai envoyé Blondin, qui a l'air d'un bon garçon et que j'emploie pour bassiner les plaies de ceux qui viennent se plaindre. Rien n'a fait. Le baron me poursuit, et mon avocat ne me cache pas que c'est une grave affaire.

— Voilà le moment ou jamais d'être décoré, dit Valpéja.

— Vous plaisantez ?

— Jamais. Présentez-vous au tribunal avec l'ordre de Don Juan de Nicaragua, et le tribunal vous verra d'un meilleur œil.

— C'est singulier, ce titre de Don Juan de Nicaragua ne me plaît pas.

— Préférez-vous la rosette des Quatre-Empereurs ?

— Cela sonne mieux.

— Et bien, cher La Carterie, je suis heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous. Embrassez-moi, vous êtes nommé chevalier des Quatre-Empereurs.

L'historiographe ouvrit une boîte, en tira un ruban auquel pendait une croix, et l'attacha sérieusement à la boutonnière de l'habit du journaliste.

— Maintenant regardez-vous dans la glace, lui dit-il.

La Carterie se redressa, et un éclair de contentement passa sur ses traits, bientôt suivi d'une réflexion :

— Et la loi sur les décorations ? dit-il.

— Vous vous inquiétez des lois ?

— Je serai poursuivi si je porte cette croix sans autorisation de la chancellerie, et je doute fort qu'en raison de mon procès en diffamation, on m'accorde le droit de la porter.

— Je suis plus habile que toutes les chancelleries, dit Valpéja. Il

n'y a tout simplement qu'à antidater votre brevet. Vous étiez nommé chevalier des Quatre-Empereurs avant la loi, et si quelque curieux s'avise de vous demander pourquoi vous n'avez jamais porté cette croix, montrez votre brevet. J'ai décoré cinquante clients qui sont dans le même cas, et qui échappent par là à ces vaines formalités de chancellerie.

— Mon cher, vous me rendez un grand service, dit La Carterie, vous pouvez compter sur moi.

— Éreintez-moi dans votre journal... il est très-lu ; je ne vous en demande pas plus.

En ce moment La Carterie aperçut Bida.

— Il y avait là quelqu'un?

— Oh ! ne faites pas attention, mon secrétaire, un garçon charmant...

— Qui sort d'ici, monsieur, pour n'y jamais remettre les pieds, s'écria Bida en se levant. Vous avez cru que je consentirais à tremper dans toutes ces infamies... Je connaissais déjà monsieur, dit-il en montrant La Carterie, je vous connais maintenant. Je suis pauvre, mais incapable de prêter ma plume à un semblable commerce. Je n'avais pas compris le métier auquel vous vouliez m'associer ; soyez tranquille, je ne le dévoilerai pas, et je laisse à d'autres le soin de vous dénoncer.

Là-dessus Bida sortit, pendant que l'historiographe haussait les épaules.

— Encore une déception ! murmura le pauvre garçon, qui n'avait pas fini de boire le fond de la coupe amère. En un instant ses illusions venaient de tomber. Il revint chez lui plus découragé que jamais ; mais en entrant, il trouva un mot de Gogué.

« Ce soir, ne manque pas de venir me rejoindre au Théâtre des Variétés. On m'a donné deux places pour une pièce très-amusante. Je dîne de l'autre côté de l'eau, et je laisserai ton nom et le numéro de ta stalle au contrôle. »

— J'irai, dit Bida, qui voulait essayer d'oublier la ruine de ses beaux projets.

Il alla dîner au petit restaurant de la rue de l'Est, et quand il eut achevé son modeste repas, la nuit était déjà venue. Bida traversa les ponts et le Palais-Royal sans être distrait ni par les passants, ni par le gaz, ni par l'étalage des boutiques. Soucieux, préoccupé, il se de-

mandait ce que l'avenir pouvait lui réserver maintenant de plus dur et de plus cruel.

Comme il longeait le trottoir de la rue Joquelet, en face d'une maison dont toutes les fenêtres étaient fermées par des jalousies vertes, une voix se fit entendre à son oreille.

— Monsieur, monsieur...

Bida releva la tête, étonné de cette douce voix qui venait de le remuer profondément : la femme continuait à suivre le trottoir, et allait tourner l'angle de la rue Montmartre, lorsqu'à la lueur d'un bec de gaz, Bida frémissant reconnut, vêtue d'une robe de soie décolletée, Claire !

CHAPITRE XXX

POURQUOI TANT DE FEMMES TOMBENT-ELLES SANS POUVOIR SE RELEVER ?

Bida était tellement pâle en arrivant à l'orchestre du théâtre des Variétés que Gogué lui dit :

— Tu es malade ?

— Je voudrais sortir.

— Allons-nous-en, dit Gogué.

Ils sortirent sans s'inquiéter de déranger les spectateurs.

— Que t'est-il arrivé de nouveau ? demanda le peintre qui s'était laissé prendre le bras par son ami et s'inquiétait de la marche rapide qu'ils accomplissaient sur les boulevards.

— Marchons, je t'en prie. Tout à l'heure, tu sauras...

Bida entraînait Gogué du côté du boulevard ; malgré les groupes

des promeneurs, les deux amis se donnant le bras marchaient à pas si précipités que la conversation ne semblait guère possible. Le peintre connaissait assez Bida pour se rendre compte de ses émotions intérieures, faciles à deviner à l'accélération de ses pas. Souvent ils s'étaient promenés de la sorte le soir sur le boulevard du Mont-Parnasse, sans se parler; mais une conversation muette s'établissait pour ainsi dire entre eux deux, et ils pouvaient répondre hautement tout à coup aux pensées qui se démenaient intérieurement. La vie commune, une conformité dans les goûts, une égale poursuite de l'art provoquent des tensions d'esprits analogues, et les bras de deux amis qui frottent l'un contre l'autre sont les plus sûrs truchements de ces conversations muettes; mais quand après leur modeste dîner, Bida et Gogué allaient faire un tour de promenade sur le solitaire boulevard Mont-Parnasse, c'était une promenade calme, à pas mesurés, où les nerfs fatigués des agitations de la journée, se détendent dans des mouvements de corps, où l'esprit trouve un rafraîchissement dans la solitude, sous le ciel étoilé, les grands arbres et la terre ferme de la chaussée. Aujourd'hui, la promenade imprévue qui enlevait Gogué au théâtre ressemblait plutôt à un entraînement saccadé qu'à une marche. De temps en temps le peintre sentait le coude de Bida lui labourer le côté et il osait à peine l'interroger, comprenant, d'après ces symptômes, combien devaient être profondes les agitations de son ami.

Ils marchèrent ainsi près d'une heure sans parler, et arrivèrent à la place de la Bastille, Gogué se demandant où son ami prétendait le mener dans cette direction. Ils traversèrent la place et longèrent le quai absolument désert. La marche de Bida ne se ralentissait pas; enfin, tous deux étant arrivés non loin du Jardin des Plantes, Bida s'écria d'une voix altérée :

— Oh ! mon ami, quelle journée terrible !

Alors il raconta au peintre la sinistre rencontre de Claire au coin de la rue Joquelet et il fondit en larmes sans entrer dans plus de détails.

— Pauvre fille ! s'écria Gogué.

— Tu la plains ?

— Oui, elle est à plaindre.

— Je ne peux plus rester à Paris, dit Bida.

— A cause d'elle ?

— Non, je ne saurais y vivre, je veux m'en aller.

— Où ? demanda Gogué.

— N'importe. Paris me fait horreur.

Gogué avait ressenti lui-même plus d'une fois ce dégoût profond pour Paris, qui s'empare souvent des artistes fatigués par la lutte, irrités par la misère, les ronces et les orties de l'envie qui sont sur le chemin de chaque homme intelligent. Avec ses grandeurs intérieures qui en imposent à l'Europe, le Paris où s'élaborent les pensées qui font de la France la souveraine intellectuelle de l'Europe, ce Paris mystérieux est plus triste à considérer que les coulisses d'un théâtre. Au-dessous du Paris intellectuel se tiennent la boutique et la cuisine, et les pauvres gens qui se sont destinés à fricoter cette cuisine n'y peuvent tenir longtemps tant le feu est ardent et tant les odeurs de ces cuisines enlèvent l'appétit. Le curieux qui lit un livre, qui assiste à une première représentation, qui court à l'ouverture d'un salon n'a pas besoin de savoir quelles souffrances, quelles privations, quels excès de travail, quelle tension de cerveau ont demandé ces *produits* qui l'amusent et l'intéressent ; mais les *producteurs*, quand ils n'appartiennent pas à la classe d'heureuses médiocrités n'éprouvent qu'un besoin : quitter Paris, pour, à peine partis, brûler du désir d'y revenir.

La France, dont les intérêts sont avant tout militaires, s'est toujours intéressée aux récits des victoires et des conquêtes. Le siége d'une ville, les souffrances des soldats dans les tranchées, les hardies escalades qui couronnent un assaut définitif, ont le privilége de faire battre les cœurs. Et quand reviennent triomphants dans les villes les soldats, quels triomphes et quelles acclamations ! Il en est des arts comme de la guerre ; pour en être plus sourde, la mêlée n'en est pas moins dangereuse. Et l'homme qui a publié un beau livre, qui a fait exécuter un opéra, qui a exposé une toile splendide, que le public acclame, ne se tient pas pour satisfait : il faut qu'il continue sans cesse et toujours. C'est un général qui doit ne pas se reposer le lendemain d'un grand combat, et remporter de nouvelles victoires. Au-dessous des grands créateurs viennent des êtres plus sages qui occupent moins l'attention, et n'en sont pas moins condamnés à de rudes travaux. A côté d'eux sont les esprits indépendants qui, ne voulant recevoir d'ordre de personne, courent en avant, se lancent à corps perdu contre des bataillons d'erreurs et de

préjugés, en démontent quelques-uns, et se font tuer souvent sans avoir conquis les grades et les honneurs auxquels s'oppose leur héroïque indiscipline. La fortune matérielle ne sourit guère à ces généreux combattants, malgré la popularité de leurs noms : de leur vie ils n'ont fait qu'une part que l'Art avale en goulu, assez égoïste pour ne pas veiller aux besoins de ses servants. S'ils n'amassent rien, ils dépensent largement leurs forces et leur santé, et il faut des constitutions exceptionnelles pour résister à ces combats sans cesse renaissants et pour arriver usé à la moyenne de l'âge des autres hommes. On préjuge quelle est la position des soldats dans cette armée de l'Art où les généraux eux-mêmes ne vivent que de sacrifices. Paris offre sans cesse une mêlée furieuse où disparaissent tous les ans nombre d'hommes tués par la privation, les misères des premiers débuts, la tension cérébrale, les fatigues et les veilles ; mais ceux qui restent debout sans arriver sont peut-être les plus à plaindre, les uns s'étant trompés de vocation, les autres n'ayant pas trouvé le fil conducteur de leur esprit. Ceux-ci, effrayés des prodigieux travaux à accomplir, demandent leur pain et leur avenir à des travaux au jour le jour ; ceux-là, pour oublier leur défection, se jettent dans la boisson et la débauche. Tous sont rivés désormais à cette fatale chaîne qui mène au bagne de la médiocrité où se développent la haine, la jalousie, la colère bilieuse, et se condamnent à une critique infertile qui les rend de plus en plus soucieux. Car il est remarquable que ces pauvres natures défaillantes, manquant de force et de courage pour se faire une trouée à travers la mêlée, sont sujettes aux maladies littéraires qui ont donné naissance à de curieux ouvrages de grands médecins. La *République des lettres,* qui sera sans doute la seule république, favorise ces maladies et ces passions par le manque de discipline. Chacun veut en être le dictateur et c'est cette volonté fatale qui fait la force de l'Art, ce personnage invisible représenté par les millions de têtes du public qui tantôt siffle, tantôt se passionne, tantôt reste indifférent devant les efforts de ce combat d'intelligences entre elles.

Gogué connaissait ces défaillances pour les avoir subies ; il se garda bien de contredir les idées de départ de son ami qui, sans réussir dans ses projets intellectuels, venait de supporter deux rudes chocs dans la journée, la fuite de chez Valpéja et la rencontre de Claire ; seulement il s'imaginait que, le premier choc subi, son ami

reprendrait son courage habituel. Bida ne put retrouver la quiétude d'esprit nécessaire à ses travaux. Il aimait Claire et avait trop laissé se développer cette passion, nuisible à la culture de l'Art. L'Art ne souffre aucune passion à côté de lui ; il veut être le maître absolu, ne s'inquiète guère du bonheur de l'individu , et à mesure qu'il se développe ossifie toutes les qualités natives. Le cœur de Bida s'était amolli quand il eût dû se raccornir. Si l'Art permet la passion à l'artiste, le cerveau est le seul endroit où il a le droit de la loger, afin de l'étudier et de la disséquer dans ses mille ramifications singulières. Au début de la vie, Bida, mal aguerri par l'Art, pouvait encore ressentir les effets d'une première passion, mais à la condition de n'en être pas dévoré. Il succomba sous cette passion, d'autant plus dangereuse qu'elle offrait des obstacles plus grands.

A partir du soir où il avait rencontré Claire, ce ne fut plus un homme : la triste situation dans laquelle se trouvait celle qui s'était emparée de son cœur depuis si longtemps, ne pouvait qu'augmenter son chagrin et le rendre plus cuisant. Il souffrait de la condition de Claire plus qu'elle-même peut-être. Ce n'était pas elle qu'il accusait , mais la société tout entière. Il voulait oublier Claire , et chaque effort qu'il faisait lui rendait son souvenir encore plus amer.

Gogué suivait les traces de douleurs enfouies qui chaque jour s'accusaient vivement sur la physionomie de son ami, et il ne savai quel remède employer à ces souffrances si légitimes. Il entrevoyait la pente glissante où Bida se laissait aller, et ne pouvait lui tendre une main secourable ; il essaya de tout pour guérir Bida, qui restait dans une sombre impassibilité. Quelquefois, le poëte sortait seul sans dire où il allait, et Gogué le suivait de loin, craignant qu'il ne se livrât à quelque acte de déraison, motivé par une physionomie bouleversée, des habits en désordre et des manières d'être sombres dont rien ne pouvait le tirer.

Un jour, Gogué, qui avait abandonné tous ses travaux pour surveiller Bida, remarqua qu'il entrait à l'église Saint-Sulpice. Il le suivit avec précaution, et ne fut pas peu étonné quand le poëte s'introduisit dans un confessionnal. Gogué attendit, et, au bout d'une demi-heure, Bida sortit plus calme. Une sorte de satisfaction intérieure, qui se traduisait dans ses regards, dura quelques jours, pendant lesquels Bida sembla s'intéresser aux travaux du peintre.

Ce fait fut heureux pour tous les deux, car Gogué, qui avait besoin de gagner la vie pour deux personnes, put exécuter le portrait d'un riche industriel, membre du conseil de surveillance du chemin de fer de Strasbourg; mais bientôt Bida retomba dans sa mélancolie, sortit de nouveau sans rien dire et revint de l'église sans y avoir puisé les consolations de la première confession. Sans doute le moral avait été frappé au début par les instructions et les conseils d'un prêtre, mais l'effet produit d'abord s'était affaibli ensuite, et Bida ne retourna plus à l'église.

Il redevint plus soucieux et plus morne encore; il mangeait peu, répondait à peine aux questions du peintre, et la nuit entrait dans de violentes agitations que Gogué pouvait suivre dans un sommeil lourd et pénible, entrecoupé de paroles, de conversations, qui toutes avaient Claire pour objet. Souvent, il manifestait d'exquises tendresses pour cette pauvre fille perdue, mais le plus souvent il la traitait avec brutalité, l'insultait et semblait se venger de la mauvaise influence qu'elle exerçait sur lui.

Rien que par la nature des duretés que Bida adressait à Claire dans cette sorte d'assoupissement fiévreux, il était facile à Gogué de s'apercevoir combien son ami était attaché à la jeune fille, désormais perdue pour lui; mais ce qu'il y avait de plus étrange dans la façon d'être de Bida, venait surtout de son mutisme morose pendant la journée. Sans se rendre compte des confidences involontaires qui traversaient son sommeil agité, le jour il gardait au dedans de lui-même ses tristes réflexions que le peintre ne savait comment provoquer. A cette heure, Gogué aurait voulu justifier Claire, mais elle était tombée si bas que les quelques pensées qui s'attachaient à elle, quand même elles commençaient par la pitié, se changeaient immédiatement en mépris.

De semblables réflexions s'agitaient au dedans de Bida et augmentaient ses soucis. Aimer une femme coupable, chercher à la justifier et ne pas trouver un seul fait en sa faveur est une situation qui conduit l'honnête homme au désespoir. Par moment, Bida caressait une idée non moins triste. Si elle était morte! se disait-il. Alors, il aurait pu la pleurer en toute liberté, sans chercher à repousser l'étrange sentiment qui le remplissait de terreur, car il ne pouvait s'empêcher d'aimer Claire, malgré sa triste position. Chose singulière, Claire, à cette heure, faisait moins horreur au poëte que quand il s'était ren-

contré avec elle, dans son boudoir, en présence du banquier Petit-Duclos. Si Bida avait souffert dans son amour-propre de poëte en s'entendant proposer un honteux marché, un autre sentiment plus cuisant n'avait pas peu contribué à le ronger : l'attitude du directeur de l'Ambigu, sa situation vis-à-vis de Claire, ses oreilles rouges, son crâne à moitié chauve, sa chaîne d'or et ses breloques cliquetant sur son gros ventre, ses lèvres lippues. Il avait regretté que les affaires de poésie se fussent mêlées à cette rencontre : en d'autres circonstances, il eût éclaté et serait sorti heureux de jeter un tel être à la porte, en le faisant rouler dans les escaliers.

Un rival est toujours un affreux homme pour le jeune homme qui aime passionnément ; mais combien souffre-t-il quand ce rival, par son âge, sa fortune, éloigne toute idée d'affection de la part de la femme ! Plus elle devient méprisable, et plus le jeune homme souffre : son amour-propre se révolte et se cabre à l'idée d'une liaison intéressée. Il devient lâche, il voudrait l'ignorer, il ne s'explique pas le cynisme de la femme qui peut se montrer en public au bras d'un vieillard riche ; sa pensée traverse l'alcôve nocturne, il gémit et pleure des larmes de sang. A cet heureux âge, où la connaissance de la vie n'a pas encore tracé son cercle bilieux au-dessous des yeux, ce sont des étrangetés haïssables et des crimes que ces relations si communes à Paris, pour lesquelles le jeune homme ne trouve pas d'assez durs châtiments.

En pensant toujours à Claire, tel fut le seul adoucissement que Bida trouva à son désespoir ; c'est qu'elle avait rompu avec le banquier, mais pour être rivée à quelle chaîne ! En jetant un coup d'œil sur cet enfer, le poëte en refermait la porte, effrayé et défaillant comme si une empestée bouffée de soufre l'eût renversé. Par quel chemin désolé Claire était-elle arrivée à cette chute, qui enlevait tout espoir à jamais ? Il n'y a que deux raisons souveraines pour les êtres égoïstes qui ne s'inquiètent que des effets et non des causes : paresse et débauche.

Paresse et *débauche* sont des mots faciles à dire.

Le docteur Filhol résolut la question dans un autre sens.

Ne sachant comment tirer son ami du marasme dans lequel il était plongé, effrayé de ses confidences nocturnes qui s'échappaient précipitées et sans repos, après avoir observé combien avait été impuissante la guérison de l'âme, à la suite des entretiens de

Bida avec le prêtre de Saint-Sulpice, Gogué eut tout à coup l'idée d'aller trouver le médecin de la Salpêtrière avec qui il s'était trouvé en relations, à propos du séjour de Claire à l'hôpital. Sans communiquer son projet à Bida, il se rendit chez le docteur à l'heure de ses consultations, et lui dit nettement :

— Monsieur, vous pouvez sauver un homme.

Le docteur regarda le peintre, qui lui rappela la courte relation qui les avait mis en rapport à propos de la maladie de Claire.

— Je ne m'étonne pas, dit-il, de la situation de cette malheureuse femme... Elle devait y arriver fatalement.

— Fatalement, dit Gogué.

— Fatalement, reprit froidement le docteur.

Et il ajouta, en manière d'interrogation :

— On peut tout vous dire?

— Ce n'est pas pour moi que je viens vous consulter, monsieur, mais pour un ami...

— Qui l'aime, vous me l'avez dit. Il la hait en même temps, c'est encore une des formes de l'amour. Mais dites-moi à la suite de quelle déception cette malheureuse femme s'est jetée dans l'abîme ?

— Je n'en sais rien, dit Gogué.

— Vous n'en savez rien et vous l'accusez?

— Je ne l'accuse pas ; nous avons perdu ses traces depuis si longtemps.

— Mais votre ami l'accuse?

— Il s'accuse plutôt de l'aimer encore.

— C'est un jeune homme que votre amoureux; s'il avait étudié de près les misères de la vie réelle, je puis affirmer qu'il n'accuserait peut-être pas cette jeune fille. Moi qui ignore par quel enchaînement de faits elle est tombée au dernier degré de l'échelle, je la plains. Et rappelez-vous ceci, monsieur, tous ceux qui étudient la misère de près : médecins, prêtres, sœurs de charité, sont pleins d'infinie tolérance et de pitié pour ces femmes. Vous êtes artiste, vous éprouverez de nombreuses déceptions : plus vous surpasserez ceux qui vous entourent, et plus vos confrères s'efforceront de vous rapetisser par tous les moyens. Il faut lutter. Vous sentez-vous ce courage ?

— Oui, dit Gogué d'une voix ferme.

— Et bien, le courage, tous les êtres ne l'ont pas ; et cependant

chacun en a besoin, du petit au grand, car la société est organisée pour la lutte. Or, tout le monde n'étant pas organisé pour lutter, qu'arrive-t-il? C'est qu'il y a une certaine quantité de gens broyés en route. Les femmes, quoiqu'on ait placé leur paradis à Paris, comptent encore plus de victimes que les hommes. J'ai beaucoup vu de ces malheureuses dans la situation de la pauvre fille dont vous vous occupez, et je peux affirmer qu'il y a moins de débauche que de paresse, et moins de paresse que d'impuissance dans les organes cérébraux. Ces femmes n'ont pas le cerveau assez développé pour lutter. Que voulez-vous qu'elles deviennent après une première faute? Ce sont des enfants dans la vie; elles restent enfants et meurent enfants. Vous me direz qu'elles ne devraient pas commettre la première faute; mais leur état de faiblesse intellectuelle les y prédispose. Quel est celui qui ne commet pas de fautes dans sa jeunesse? Mais la raison arrive avec ses contre-poids, qui l'emportent sur les vices. Une fois sortie de chez ses parents, la jeune fille qui vous intéresse devait aboutir à ce triste résultat. Il lui fallait la vie de famille, un soutien, un mari pour la guider. N'étant pas capable de se conduire elle-même, peu à peu elle s'est laissée entraîner : pour l'arrêter dans sa chute, un homme qui aurait eu assez d'empire sur elle, pouvait peut-être la protéger. Il est présumable que cet homme ne s'est pas rencontré.

— Pourquoi n'a-t-elle pas connu l'affection de Bida? s'écria le peintre.

— Qui sait s'il aurait eu assez d'empire sur elle?

— Ah! monsieur, dit Gogué, combien il est fâcheux que mon ami ne vous entende pas. Avec votre autorité...

— Amenez-le-moi demain matin, dit le docteur en congédiant le peintre.

CHAPITRE XXXI

GRAND DÉFILÉ DE LA MASCARADE

Sur la ligne du chemin de fer de Strasbourg à Paris, les voyageurs ont sans doute reposé leurs yeux fatigués sur une petite maison de gardien qui borde la voie. Le convoi à cet endroit de la route fait une station d'une minute pour prendre de nouveaux voyageurs ; mais cette minute suffit pour délasser la vue troublée par le paysage qui fuit devant la rapide machine.

Cette maison de garde semble un paradis ; entourée jusqu'au second étage de plantes grimpantes d'un vert sombre qui s'harmonisent avec la brique des murs, la petite maison pose son pied dans des jardins remplis de massifs de roses, toujours en fleur. Près de la maison est une vaste pelouse où l'herbe forme un tapis épais sur lequel roulent des enfants roses et blonds, jouant le plus souvent avec une chèvre blanche en liberté.

Derrière la maisonnette sont des champs de blé, des pâturages, des prairies de diverses natures, coupées par bandes longitudinales et qui offrent des aspects bruns, verts, sillonnés par la charrue, les autres coupés par la bèche et formant des jardinages d'autant plus doux à l'œil qu'ils adoptent l'ondulation d'une petite colline, menant à d'autres collines formant divers étages de terrain jusqu'au village voisin qui surplombe la vallée.

Les roches sont maîtresses du plateau et les habitants en ont profité pour construire à peu de frais. Les grottes servent de maisons aux paysans qui les ont assainies à l'intérieur. C'est une des plus jolies routes de chemin de fer.

La campagne par là est verte et féconde, le terrain gras. Blés,

prairies, bois, jardinages sont d'une couleur florissante qui donne envie de s'arrêter dans ce beau pays où tout semble pousser à souhait; mais quand le regard du voyageur quitte l'horizon de la colline, il revient avec plus de gaieté vers la petite maison de garde. L'exquise propreté, le soin avec lequel est entretenu le petit jardin, les jolis enfants qui s'ébattent sur le gazon, quelquefois au premier étage, le profil souriant d'une jeune femme qui regarde à la fenêtre, inspire quelque idée mélancolique au voyageur qui s'en va au loin, chercher fortune.

— Le bonheur est ici, se dit-il.

Et il continue sa route, rafraîchi par le souvenir de la petite maison de garde.

C'était là que vivaient en paix depuis quatre ans Claire et Bida qui fatigués de la vie de Paris s'y étaient retirés et mariés, grâce à la protection de l'administrateur des chemins de fer dont Gogué avait fait le portrait, pendant les grands chagrins de son ami. La mélancolie du poëte était si visible dans l'atelier, que l'administrateur la remarqua. Elle n'avait pas diminué par les visites faites au docteur Filhol. Bida avait excusé Claire sans chercher à la revoir et sans se demander les motifs qui l'avaient fait tomber si bas; mais un mot du docteur lui était resté dans la tête.

— Si ces pauvres filles étaient relevées par une main courageuse, si guidées dans la vie, elles trouvaient la tranquillité à la place de la misère, qui sait combien pourraient rentrer dans le droit chemin?

Bida souffrit plus qu'il n'avait jamais souffert en entendant cette réponse; comment pouvait-il assurer le sort d'une femme, lui dont la destinée avait été jusque là de tomber, de se relever et de retomber encore? Il n'ambitionnait pas la fortune; il rêvait une petite place si minime qu'elle fût, qui assurât son pain de chaque jour et c'étaient là ses entretiens habituels avec Gogué, qui se creusait inutilement la tête pour trouver cette place.

Un jour que Bida était sorti, il fut question de la tristesse du jeune homme qu'avait remarquée l'administrateur que peignait Gogué.

— N'est-ce que cela? dit-il, s'il ne faut qu'une place pour rendre votre ami heureux, je peux l'employer dans nos bureaux.

— Oh! monsieur, dit le peintre, quel service vous nous auriez rendu!

Huit jours après, Bida entrait dans les bureaux de l'administration du chemin de fer, aux appointements de quinze cents francs.

— Le premier argent que je gagnerai, dit-il, sera pour tirer Claire de son affreuse position.

Mais il avait honte de la revoir, sans connaître les motifs qui l'avaient déterminée à embrasser ce genre de vie.

Gogué se chargea d'aller à sa place et trouva la pauvre fille qui s'était vendue cent cinquante francs pour faire enterrer son amant. Elle souffrait de sa propre dégradation, mais elle était liée par une sorte de contrat honteux dont elle osait à peine parler. Quand elle connut le dévouement de Bida, son amour qui ne l'avait pas quitté, elle n'eut qu'un mot :

— Partons vite.

La première entrevue dans l'atelier de Gogué fut déchirante, Bida osait à peine parler à Claire ; il avait trop de choses à lui dire. Quand ces émotions furent un peu calmées.

— Et mon père ! s'écria Claire.

Gogué qui le voyait de temps en temps, mit du baume dans le cœur de la jeune fille en l'assurant qu'il pensait toujours à elle et que la mélancolie qui creusait ses traits n'avait pas d'autre cause. Combien Claire eût voulu baiser cette mélancolie qui prouvait l'attachement paternel ! Mais le peintre avait beaucoup réfléchi sur le retour de Claire et d'accord avec Bida il lui préparait une série d'épreuves qu'elle devait subir pour racheter ses fautes.

Claire occuperait seule la mansarde abandonnée par Bida depuis que celui-ci logeait à l'atetier ; elle aurait à préparer la nourriture des deux amis qui régulièrement se rendraient une fois par jour à heure fixe à la mansarde pour y prendre leur repas. En outre Claire devait apprendre un état pour ne pas rester inoccupée. Et quand au bout d'un certain temps, elle aurait accompli rigoureusement ce nouveau genre de vie, alors Gogué et Bida se chargeraient d'obtenir le pardon de son père.

Les appointements de Bida, tout minimes qu'ils fussent, servirent à organiser le ménage de Claire, et avec une résolution subite, elle réalisa ce que les deux amis attendaient de son courage. Levée à six heures du matin, elle mettait en ordre la mansarde, allait aux provisions, disposait le repas, et travaillait à l'aiguille en compagnie d'une jeune ouvrière que Gogué lui avait donnée pour société. Le

soir, après dîner, Bida lui offrait son bras, et, en compagnie du peintre, ils allaient se promener sur les boulevards extérieurs, ayant soin de ne pas se diriger du côté des bals publics, dont la musique faisait frémir Claire maintenant.

Gogué n'avait pas dit combien de temps devaient durer ces épreuves; mais Bida, remarquant quelques nuages de tristesse qui s'emparaient de Claire à de certains moments, jugea combien elle souffrait de l'absence de son père. Inquiet de cette tristesse, il en parla à Gogué.

— Voilà un mois que Claire n'a mérité aucun reproche, dit le peintre, nous pouvons prévenir Couturier.

— Laisse-moi lui annoncer cette bonne nouvelle, dit Bida. Il a plus d'affection pour toi que pour moi; il m'en sera reconnaissant toute la vie.

Avec beaucoup de précautions, Bida essaya de faire comprendre à demi-mots, à l'apprêteur, que sa fille était retrouvée; mais il y avait sur sa figure une telle expression de joie, que Couturier l'interrompit immédiatement.

— Vous avez des nouvelles de Claire? dit-il.

— Oui, dit timidement le poëte.

— Vous savez où elle est?

Les yeux de Bida répondaient à chaque question.

L'apprêteur s'était mis en route, entraînant Bida avec une rapidité sans pareille. Arrivés à la barrière :

— Une voiture? s'écria l'apprêteur qui sauta dans un fiacre, le premier qu'il prenait de sa vie.

Bientôt le père et la fille tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils ne se parlaient pas et n'avaient pas besoin de se demander pourquoi ils avaient été séparés si longtemps. Des larmes de joie coulaient de leurs yeux. Bida et Gogué s'étaient retirés par discrétion dans la petite chambre attenant à l'atelier; mais de là ils pouvaient entendre les cris de bonheur et d'effusion qui coupaient leurs embrassements.

Couturier vint ouvrir lui-même la porte de la chambre où s'étaient retirés les deux amis. Les yeux baignés de larmes, qui n'obscurcissaient pas des rayonnements de bonheur :

— Vous pouvez venir, dit-il; je n'ai pas de honte de pleurer devant vous.

Il leur serrait les mains, retournait à Claire, ne pouvait se lasser de l'admirer.

— Ah ! que ça fait de bien ! disait-il en respirant fortement, comme s'il eût aspiré le bonheur.

Et il allait à Claire, lui prenait les mains, les bras, la pressait contre lui, la faisait asseoir dans un grand fauteuil, se jetait à ses genoux, ne pouvant se lasser de la regarder et l'appelant : *méchante* avec une inflexion de voix que l'amant le plus tendre n'eût pu trouver.

— Tu ne nous quitteras plus maintenant ? répétait-il.

Ce fut son seul reproche.

— Dieu ! s'écria-t-il, que Topino va être heureux !

— Je vais le chercher, dit Bida.

— Oui, courez-y ; moi, je ne quitte plus ma petite Claire.

Cette journée guérit subitement les plaies du cœur de l'apprêteur. Quand Topino entra, Couturier courut à lui et lui sauta au cou.

— Sais-tu, dit Topino en embrassant Claire, que tu es devenue bien belle... Les voyages t'ont réussi.

Claire rougissait et baissait les yeux.

— N'aie pas peur, lui dit le chiffonnier; nous ne parlerons de rien.

D'un mot, Topino épongeait le passé. Tout l'atelier était en fête; le présent suffisait pour rendre le bonheur.

— Je t'emmène, dit Couturier à Claire.

Bida entendit ce mot avec tristesse.

— J'espère que vous viendrez nous voir souvent ? dit Topino, semblant répondre aux tristesses de Bida.

— Tous les jours, ajouta Couturier.

Quand ils furent partis, Bida dit à Gogué :

— Tu sais combien j'aime Claire. Je ne peux plus vivre sans elle. Maintenant, j'ai un avenir assuré...

— Que veux-tu faire ?

— Quitter Paris.

— Et ta place ?

— Il me sera facile d'obtenir un emploi actif sur la ligne de Strasbourg.

— Et la poésie ?

— Ah ! la poésie ! dit Bida avec un ton de désillusion qui prouva

au peintre que son ami n'était pas de force à supporter les assauts parisiens.

— Couturier ne voudra pas se séparer de sa fille, dit Gogué.

— Il vivra près de nous. Je ne te demande plus qu'un service, c'est de parler de mes projets à Topino.

Gogué se chargea de la demande. Couturier commençait à se fatiguer; son état d'apprêteur, que la fuite de Claire lui avait fait négliger, n'offrait pas de grandes ressources. Il était facile de le décider à quitter Paris; la femme avec laquelle il s'était associé, et qui avait si mal reçu Claire par jalousie, possédait quelques économies : elle acheta la petite clientèle de la Maison-Rouge des bords de la Bièvre, et bientôt Couturier, Bida et Claire allèrent s'installer dans la maison de garde-barrière de la ligne de Strasbourg.

Tous les quinze jours, Bida écrivait à Gogué, et il lui envoyait quelques poésies qui prirent un accent tout particulier de sa manière de vivre et de sa nouvelle situation. Il chantait les joies que lui donnaient Claire et ses enfants, les fleurs de son petit jardin, le paysage de la vallée aux différentes heures du jour et de la nuit, la variation des saisons. Sans tomber dans les systèmes absurdes de certains écrivains qui ont prétendu que l'art doit être le barde de l'industrie moderne, il décrivit en une sorte de légende qui avait l'enveloppe brumeuse des Allemands et des Écossais, le passage d'un convoi la nuit, traversant la campagne; mais le morceau le plus réussi fut certainement l'arrivée à toute vitesse d'une machine à vapeur par la pluie, les chauffeurs courbés sous la tempête, les portières des wagons fermées, personne ne se montrant par ce temps désolé.

— Tu me fais des paysages, lui écrivait Gogué, qui mettait au-dessus des poésies de poëtes par état ces morceaux, écrits à loisir, au coin du feu, en compagnie de Couturier, de Claire et de ses enfants.

Une description infertile ne suffisait pas au poëte : l'esprit ulcéré dans sa jeunesse par la rude vie de Paris, il était parvenu, au sein de la famille, à guérir ses plaies ; mais l'endroit était sensible. Et l'arrivée des trains se dirigeant vers Paris, les lui faisait entrevoir remplis d'ambitieux, de vicieux, d'avares, de chercheurs de jouissances, de coureurs de fortunes, de gens ruinés qui allaient cacher leur misère dans la capitale; de femmes, pauvres de bagages, riches d'illusions; d'étrangers qui abandonnaient leur foyer natal

pour chercher fortune à Paris ; de femmes folles qui criaient anathème à la province, quittant leur mari, leurs enfants pour courir après une vaine gloire ; de solliciteurs de toute sorte ; de gens inquiets de toute nature qui s'imaginaient retrouver leur assiette dans la capitale ; de fils de paysans qui voulaient devenir hommes du monde ; de pauvres échappés de séminaires qui ambitionnaient une chaire en Sorbonne ; d'ouvriers qui s'imaginaient que chacun est maître dans Paris ; de faiseurs de projets de toute espèce ; de fous, d'intrigants, de vaniteux qui se croyaient blessés d'occuper des places modestes ; d'orgueilleux qui voulaient commander ; de malades qui retrouvaient un souffle de vie pour aller consulter des charlatans qui arrivaient en même temps qu'eux de toute l'Europe ; de petits bourgeois aisés qui allaient compromettre leur avoir dans des spéculations de Bourse ; de spéculateurs sans argent qui comptaient sur l'argent des autres ; de sots, de niais et d'imbéciles, pour former le cortége des coquins et des gens décidés à tout ; de femmes qui voulaient rajeunir et redevenir jeunes filles ; de filles qui voulaient devenir femmes ; de malheureux avocats sans cause qui rêvaient de se faire hommes politiques et tribuns ; de jeunes garçons, frais et roses, apportant pour tout bagage leurs illusions ; de vieilles coquettes ridées qui venaient après eux ; de faillis qui espéraient cacher leur déshonneur ; de filoux de tous les pays spéculant sur la bourse des badauds.

Tout ce monde criait intérieurement : Paris ! Paris !

Tous criaient : Fortune, honneurs, argent !

Et le train qui les renfermait rencontrait d'autres trains immenses chargés de vins, d'animaux, de légumes, de farines, de denrées de toute espèce, que l'ogre-Paris, qui a faim d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles et d'enfants, allait avaler d'une bouchée.

Mais pleins de confiance, avant d'arriver, les vicieux, les corrompus et les débauchés, n'en attachaient pas moins sur leurs figures les masques d'humanité, de religion, de probité, de morale, qui devaient leur servir pour jouer leur rôle dans la *Mascarade de la vie parisienne*.

Ainsi le poëte Bida poussa un cri suprême, dans lequel il donnait cours à l'amertume qu'il avait amassée contre la civilisation. Ce poëme satyrique était violent et cruel ; on y sentait, non pas la haine, mais un ardent mépris pour l'humanité en habit noir, et le vif sen-

timent de nature qui s'y mêlait, les tendresses que le poëte montrait pour les femmes et les enfants, sa compréhension de la nature, témoignaient combien ce pauvre cœur avait été ulcéré.

Gogué manifesta un vif enthousiasme pour ce poëme, dont chaque vers, peut-être, contenait un an de souffrances et de combats intérieurs.

— Oui, écrivait-il à son ami, tu as raison de vouloir démasquer les fripons, les coquins, et de montrer sous leurs faux sourires les passions et les vices ; mais tu as oublié de montrer qu'à côté de cette mascarade se tiennent isolés quelques esprits vaillants, prêts à la lutte, décidés à se faire les champions de l'honnêteté et de la vérité. Tu as peint les vices dansant leur sarabande infernale, essayant en vain d'étouffer ces esprits intrépides ; mais j'aurais voulu voir au fond de ton sombre tableau une éclaircie où deviseraient en paix les vaillants triomphant des mauvais, et tenant haut le drapeau des lettres, des sciences et des arts.

Neuilly, Paris. — Mai 1858 à octobre 1859.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE



Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

CHAMPFLEURY

LA MASCARADE

DE LA

VIE PARISIENNE

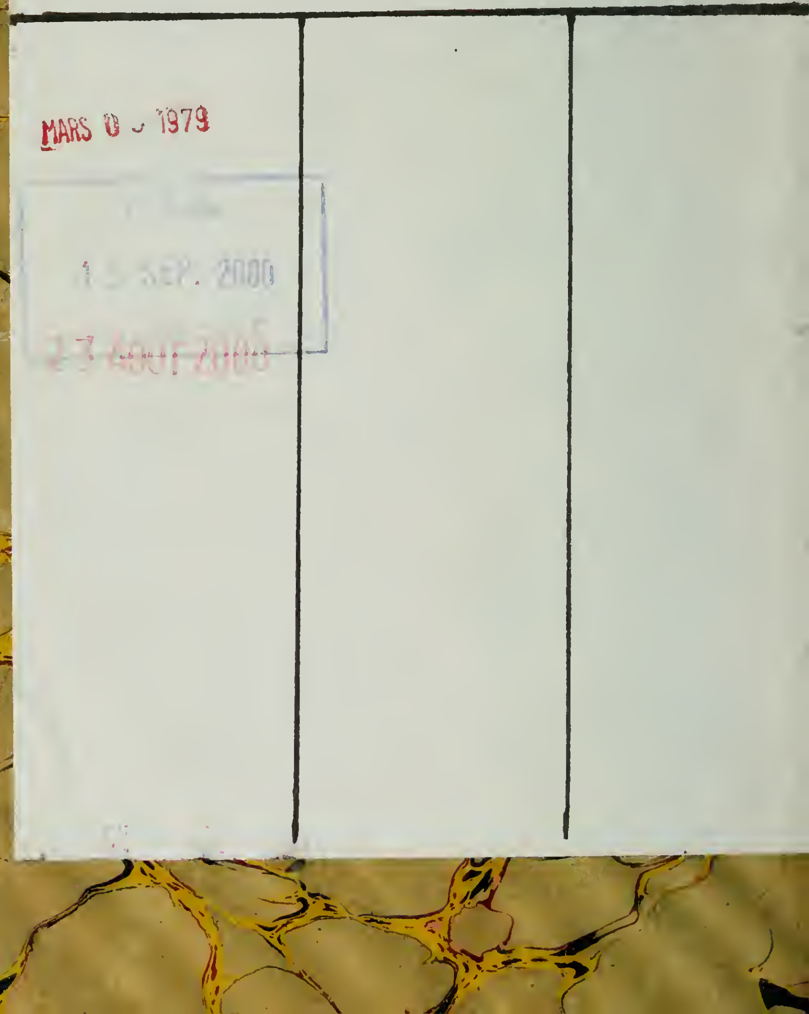
PRIX : 3 FR.

LIBRAIRIE

NOUVELLE

—

1860


MARS 0 - 1979

